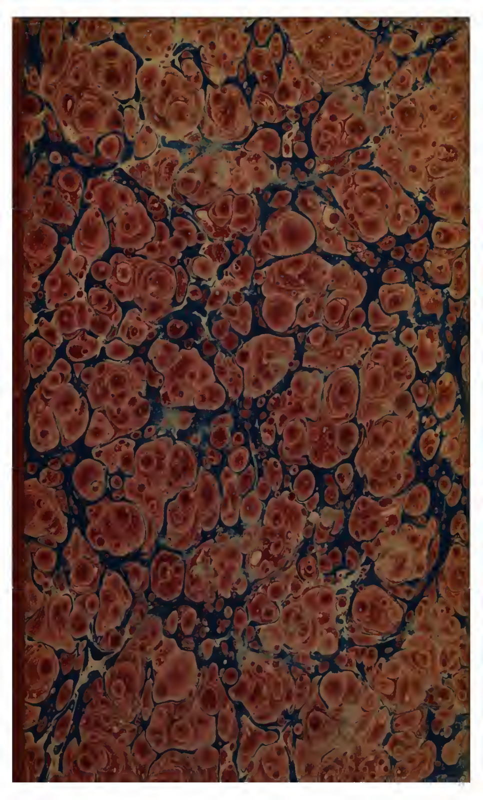
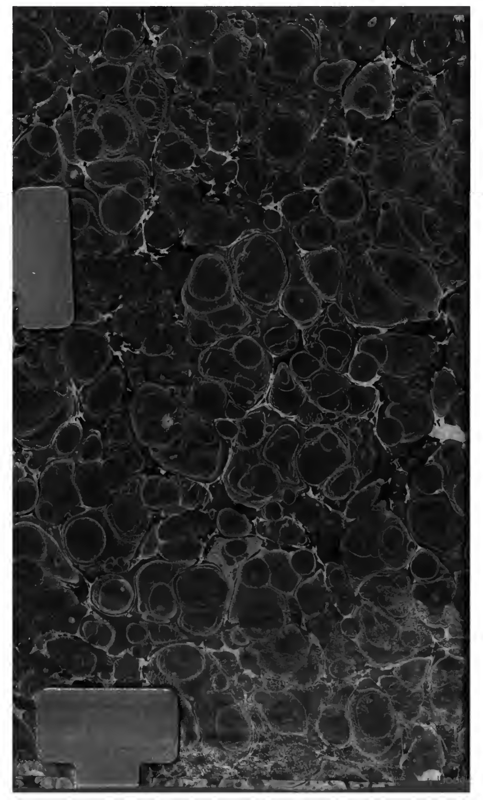
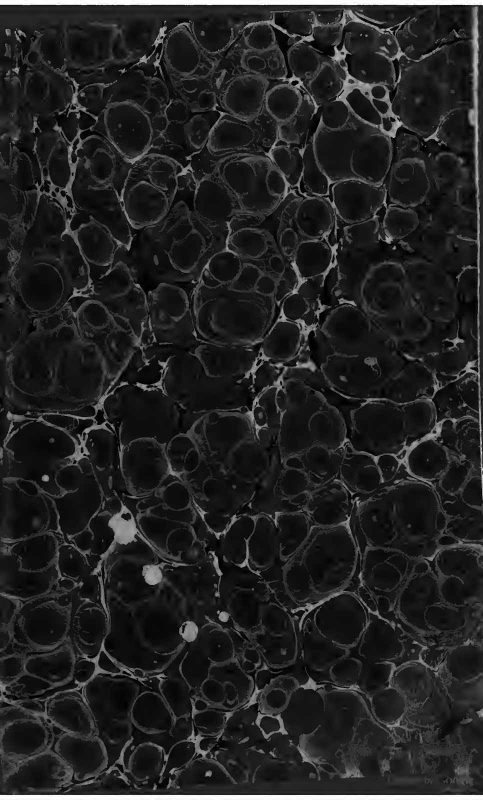






TRAITÉ
DE TACTIQUE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

TRAITÉ DE TACTIQUE,

PAR FEU LE COLONEL

MARQUIS DE TERNAY;

REVU, CORRIGÉ, AUGMENTÉ

PAR FRÉD. KOCH,

LIEUTENANT-COLONEL D'ÉTAT-MAJOR.

Non quis, sed quid.

TOME PREMIER.



PARIS,
ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 9.

1832.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR.

Charles-Gabriel d'Arsac, marquis de Ternay, naquit le 2 juillet 1771 au château de ce nom, situé à deux lieues de Loudun. Son père, d'une famille d'origine bretonne, jouissait d'une grande considération dans l'Anjou. Sa mère, fille du comte de Commacre, était une des femmes les plus remarquables du pays, non-seulement par sa naissance et par sa fortune, mais aussi par l'amabilité de son esprit et par sa capacité pour les affaires. Elle attendit douze ans le bonheur d'être mère; dès qu'il lui fut accordé, elle ne songea plus qu'au moyen d'élever son fils de manière à en faire un homme supérieur et surtout vertueux. Le jeune de Ternay fut élevé avec le plus grand soin, et sa mère, pour mieux diriger son éducation, vint habiter Paris, où elle lui donna des maîtres de toute espèce; mais pour joindre l'émulation aux avantages de l'éducation particulière, elle allait passer avec lui une partie de l'année dans la terre que le chevalier de Ternay, son beau-frère, possédait près du collége de la Flèche, dont le jeune Charles suivait tous les exercices.

La profession des armes était à cette époque la plus belle qu'on pût choisir : servir son souverain, défendre son pays, telle était la destination de tout gentilhomme qui ne voulait point déroger.

Le jeune de Ternay avait dans sa famille un modèle vivant à suivre : son oncle, le chevalier de Ternay, après

la fatale journée de Croisic, avait sauvé, par une heureuse audace, en présence de l'ennemi, les vaisseaux de son escadre et les avait ramenés au port; en 1762, il s'était emparé de l'île de Terre-Neuve; en 1780, il avait pris Rhode-Island, et plus tard il trouva une mort glorieuse en dérobant aux Anglais, par les manœuvres les plus savantes, un convoi d'argent qu'il portait aux États-Unis.

Le jeune de Ternay venait de terminer ses études classiques quand il entra, en 1787, à l'École militaire de Paris. Il en suivit les cours avec distinction, et fit des progrès rapides dans le dessin et l'art de lever les plans. Il en sortit en 1790 et fut admis au nombre des douze officiers à la suite de l'état-major des gardes-du-corps, emploi qui correspondait à celui de capitaine de cavalerie dont il reçut le brevet.

Cette charge honorifique n'exigeant pas sa présence aux étendards, le jeune de Ternay, loin de se livrer aux plaisirs de son âge, prit la résolution d'aller terminer ses études en Allemagne, à l'université de Gœttingue. Ses succès n'y furent pas moins rapides qu'en France : il se perfectionna tellement dans la langue allemande, que plus tard il traduisit l'histoire de la guerre de sept ans. C'est à Gœttingue qu'il se lia avec le duc de Sussex, dont il conserva jusqu'à sa mort l'honorable amitié.

Toutefois l'entrée du jeune de Ternay dans la carrière ne fut pas marquée par d'heureux auspices. La révolution qui avait éclaté en 1789, en forçant son père à paraître sur la scène politique, comme député de la noblesse d'Anjou aux États-généraux, ne laissa bientôt plus d'autre alternative au fils que de renoncer à un état pour lequel toutes ses études l'avaient préparé ou d'en faire l'essai contre ses compatriotes. En effet, le marquis de Ternay ayant regardé comme un devoir le mandat de ses commettans, et la chute du trône ayant

suivi de près la dissolution des États-généraux, il se crut obligé d'émigrer et d'engager son fils à se ranger sous la bannière que les princes, frères de Louis XVI, avaient déployée à Coblentz; il y reçut le brevet de sous-lieutenant de la 8e compagnie d'ordonnance, et fit en cette qualité la campagne de 1790. Conduite par un des lieutenans du grand Frédéric, elle n'eut pas l'issue qu'on en attendait, et cependant elle ne fut pas perdue pour l'instruction du jeune de Ternay qui réfléchissait déjà sur les causes des succès et des revers des armées.

Après cette courte campagne, l'armée des princes ayant été dissoute, le jeune de Ternay passa dans le corps du duc de Bourbon, et fit la campagne de 1793 en Belgique. Il assista au premier siége de Maëstricht et à la bataille de Neerwinden, dont il suivit tous les mouvemens avec le plus vif intérêt. Simple lieutenant, il étudiait les plans des généraux opposés, observait leurs marches, épiait, pour ainsi dire, leurs moindres mouvemens, afin de surprendre les secrets de l'art dont il ne devait pas tarder à poser les principes.

Au licenciement du corps du duc de Bourbon le jeune de Ternay rejoignit en Angleterre son père et sa mère qui s'y étaient déjà retirés; mais il ne put y partager long-temps leur paisible retraite; son goût décidé pour les armes l'en arracha bientôt, et dans l'impossibilité de rentrer dans sa patrie, il sollicita et obtint en 1795 son admission au service de la Grande-Bretagne.

L'année suivante, il fut attaché comme capitaine à l'état-major du corps de troupes anglaises commandé par le général Doyle. Ce corps, comme on sait, ne fit qu'une courte apparition sur les côtes de Bretagne, et après un séjour de quelques mois à l'Ile-Dieu, il retourna en Angleterre. Cette campagne donna peu d'occasions au jeune de Ternay de montrer ses connaissances acquises dans l'art de la guerre, mais il sut occuper ses

loisirs en traduisant l'Histoire de Tempelhoff, dont les dernières livraisons venaient alors de paraître et qui faisaient une grande sensation dans le public militaire.

Cette histoire, remarquable à plus d'un titre, était digne en effet, malgré ses défauts et ses longueurs, d'être traduite; et personne, à ce qu'il paraît, n'était plus capable d'en faire apprécier en France la véritable originalité que le marquis de Ternay. Tempelhoff entretint à ce sujet avec lui une correspondance qui fait honneur à l'un et à l'autre; il lui mandait, le 13 mai 1795 : « Que la traduction était aussi bonne qu'il pouvait le désirer; qu'il fallait qu'il entendît parfaitement la langue allemande pour avoir pu si bien exprimer dans la sienne le sens de l'original; qu'enfin le plan de la bataille de Prague et la description de cette fameuse journée surpassait de beaucoup l'original. »

Dans une autre lettre du 11 juin 1796, Tempelhoff ne dissimulait pas l'impatience qu'il avait de voir bientôt paraître cette traduction. Son amour-propre ne lui permettait pas de douter que l'histoire de la guerre de sept ans ne fût accueillie avec faveur par cette multitude de généraux improvisés dont les exploits jetaient alors un si vif éclat sur les armes françaises.

Ses espérances furent déçues; cette traduction à laquelle il attachait tant de prix fut volée à M. de Ternay: cette perte n'a point encore été réparée, car l'analyse spirituelle et critique du général Jomini ne remplace point, pour les hommes studieux, la traduction fidèle qu'en avait faite M. de Ternay.

Cette histoire, jugée avec sévérité par cet écrivain militaire, n'en est pas moins un monument durable élevé à la gloire de Frédéric. Elle a d'ailleurs l'avantage d'avoir servi de base aux deux ouvrages les plus remarquables qui aient paru dans ce siècle sur la stratégie et sur la tactique. C'est, en effet, d'après l'exposé exact et fidèle

des opérations qu'elle renferme que son analiste et son traducteur ont déduit, chacun de leur côté, la théorie de ces deux parties essentielles de l'art de la guerre.

Mais ce n'était pas seulement par la traduction de Tempelhoff que le marquis de Ternay avait fait apercevoir les talens dont il était doué. Topographe habile, dialecticien profond, il était l'âme de l'état-major où il se trouvait; et cette grande facilité qu'il avait pour le travail lui faisait confier souvent des missions au-dessus du grade dont il était revêtu. Les Anglais, à cette époque, n'avaient aucune idée de l'organisation intérieure des armées. Le service de terre, dédaigné de la noblesse qui se vouait à la marine, parce qu'elle lui offrait une carrière plus honorable, manquait totalement d'officiers instruits. Ce fut en 1799 seulement qu'un autre émigré français, un compagnon de Dumouriez, le général Jarry, jeta le plan du collége militaire où on enseigna, pour la première fois, d'après les auteurs français, les élémens de fortification, de topographie et de tactique.

Dans une armée aussi arriérée, il n'est pas étonnant que les talens précoces du marquis de Ternay lui obtinssent une grande considération et un avancement rapide. La morgue anglaise se tut devant son mérite, et, en 1797, il était déjà major.

Ces succès remportés en pays étranger auraient enorgueilli tout autre que lui, mais ils n'altérèrent point sa modestie, et on eût pu croire à sa simplicité que lui seul les ignorait.

A cette époque, dona Maria, reine de Portugal, ayant demandé au roi d'Angleterre un officier supérieur de confiance et capable, Georges III lui désigna M. de Ternay, qui reçut d'elle un brevet de lieutenant-colonel de cavalerie et fut adjoint au quartier-maître général. Cette charge était alors dignement remplie par le marquis de la Rozière, ancien maréchal-de-camp au service

de France, non moins connu par la valeur et l'activité qu'il avait déployées dans la guerre de sept ans, que par ses travaux scientifiques et littéraires. Sous la direction de cet habile général, M. de Ternay reconnut et fortifia en 1799 et 1800 les frontières des Algarves alors menacées par les Espagnols qui venaient de contracter une alliance offensive avec la République française.

Le marquis de Ternay consacra dix ans à l'exécution de travaux topographiques et militaires, tant dans la province de Beyra que dans celles de Tra-os-Montes et de Minho. On ignore si les minutes des cartes et des plans qu'il a levés, des projets qu'il a rédigés, ont été conservés dans les archives du ministère de la guerre à Lisbonne, s'ils ont été emportés au Brésil par le prince régent, ou pris par les Français.

L'importance de ces occupations qui aurait absorbé tous les instans d'un homme moins laborieux que lui, ne l'empêchèrent pas de concevoir et de composer le *Traité de Tactique* que nous faisons paraître aujourd'hui.

Il fut amené à cette entreprise par la conviction de l'insuffisance des livres élémentaires sur cette partie. On ne connaissait alors que le Traité de Tactique de Guibert, ouvrage trop prôné par les uns, trop injustement critiqué par les autres, qui a fait faire quelques pas à l'art, mais qui est loin d'être complet et surtout exempt d'erreurs. Le marquis de Ternay ne désespéra pas d'aller plus loin que son illustre devancier; il est vrai qu'instruit par la méditation et par les voyages, doué d'une imagination vive et d'un jugement exquis, infatigable au travail, il devait être soutenu dans la tâche qu'il s'imposait par l'espoir de former un corps de science de ce qui jusqu'alors n'avait été regardé par les uns que comme le résultat d'une expérience routinière, et par les autres que comme les inspirations instantanées du génie.

Ici nous ne pouvons nous empêcher de combattre

une erreur généralement répandue, savoir, que, pour raisonner sur une partie de l'art de la guerre, il est indispensable d'avoir commandé. Peu de généraux, comme l'archiduc Charles, ont eu le bonheur de pouvoir fonder une théorie sur leurs propres exploits; il faut joindre aux attributs du génie le don de la méthode et du talent d'écrire, qualités qui se trouvent rarement réunies dans un grand capitaine: voilà pourquoi il y a si peu d'écrits didactiques sortis de la plume de célèbres généraux. Il n'appartient qu'aux hommes d'une grande profondeur d'esprit de discuter des théories; et ce n'est pas une condition essentielle d'avoir commandé de grands corps de troupes pour raisonner juste sur une branche de l'art de la guerre; Guibert et Jomini n'étaient encore que colonels lorsqu'ils publièrent, le premier, son Traité de Tactique, et l'autre son Traité des grandes Opérations : bien plus, l'Anglais Clerk n'avait jamais vu la mer lorsqu'il déduisit de la comparaison des batailles navales livrées pendant les denx derniers siècles, les principes de la tactique auxquels l'Angleterre est redevable des victoires qu'elle a remportées dans les guerres maritimes de la Révolution.

L'ouvrage du marquis de Ternay se distingue surtout par une grande clarté et une parfaite méthode, qualités indispensables de tout ouvrage didactique; mais surtout sur une matière qui n'a pas encore été soumise à des raisonnemens rigoureux.

Quoi qu'il en soit, en 1807, après dix ans de veilles, l'ouvrage était à peu près terminé quand une armée française, sous la conduite du duc d'Abrantès, envahit le Portugal. L'auteur était alors aide-de-camp du lieutenant-général Miranda commandant à Thomar. Le général Avril, en ayant été informé, lui écrivit une lettre très-affectueuse dans laquelle il lui fit les offres les plus séduisantes pour l'engager à quitter le service du Por-

tugal et à rentrer dans sa patrie. Mais le marquis de Ternay s'exagérant peut-être la reconnaissance qu'il devait à l'Angleterre pour les avantages qu'elle lui avait procurés, rejeta les offres qui lui avaient été faites, et d'un autre côté, ne voulant plus servir contre ses compatriotes, il sollicita vivement son rappel en Angleterre. « Je suis sans doute à plaindre, disait-il au duc « de Sussex, son ami de jeunesse, d'être obligé de pen- « ser à m'éloigner d'un pays où j'ai trouvé pendant dix « ans pain et honneur, mais s'il est des circonstances « où il faut savoir renoncer à la vie, il en est d'autres « où il faut renoncer au pain pour conserver sa propre « estime. » Ses demandes ne furent point écoutées; esclave du point d'honneur et obligé de rester à son poste, il fit les campagnes de 1808 et 1809 en qualité de quartier-maître général dans la division du lieutenant-général Paul Leite.

L'exercice de ces fonctions le rendit cher aux troupes; leur bien-être était l'objet continuel de sa prévoyance, leurs besoins celui de sa constante sollicitude; il était aussi économe de leurs fatigues dans les marches qu'avare de leur sang dans les combats.

Mais s'il gagna d'abord leur confiance par son dévouement, sa manière d'envisager la guerre, la règle qu'il s'était faite de ne point se risquer contre des forces égales, à moins que les avantages du terrain ne fussent en sa faveur, la répugnance qu'il avait pour les pointes, l'habitude qu'il avait de calculer en géomètre toutes les chances d'une marche, d'un combat, et de ne s'engager, pour ainsi dire, qu'à coup sûr, le signalèrent à l'état-major anglais comme un officier trop circonspect. On n'accusa point sa valeur, il en avait donné des preuves à Évora et en vingt autres endroits, mais sa prudence fut taxée de timidité. Bientôt le cours des événemens l'amena à manifester des opinions qui déplurent au

maréchal Beresford, et il dut à cette circonstance ce qu'on avait refusé à ses instances, la permission de s'éloigner de l'armée.

Employé depuis 1810 par la Régence portugaise dans des commissions civiles et aux levers topographiques, il eut tout le temps de mettre la dernière main à son *Traité de Tactique*.

Nul doute cependant que si l'auteur eût vécu plus long-temps, il n'eût perfectionné son ouvrage. La multitude de relations, de journaux, de mémoires et d'écrits militaires qui ont paru sur les dernières campagnes lui auraient fourni mille exemples qui, venant à l'appui de ses préceptes, en auraient déguisé la sécheresse et donné à son livre l'attrait d'une histoire contemporaine.

Mais il est des hommes de génie dont la destinée est de ne pouvoir jouir du fruit de leurs travaux; tel fut le sort du marquis de Ternay : sa contention d'esprit réagit sur le système nerveux, et une maladie grave, survenue à la suite d'une course violente qu'il fit à pied de Lisbonne à Tavira, en 1807, aggrava son état maladif. Toutefois dur pour lui-même, son zèle n'en fut point ralenti, et il continua ses pénibles travaux. Il s'occupait encore d'opérations géodésiques dans l'Alem-Tejo, lorsque cédant aux premières atteintes d'une fièvre cérébrale, il se fit conduire à Port-Alègre, où il mourut peu de jours après, le 9 juillet 1813, à l'âge de quarante-deux ans, après avoir reçu les consolations de la religion.

Malgré son éloignement de l'armée, le marquis de Ternay avait été promu, en 1810, au grade de colonel, et peu avant sa mort à celui de brigadier. Ces faveurs, qui prouvaient tout le prix qu'on attachait à ses services, n'affaiblirent point le sentiment de tristesse qui le dominait depuis long-temps. Regardant les affaires

des alliés comme perdues dans la péninsule, alors même qu'elles semblaient prospères à leurs partisans, il se voyait incessamment arraché à son refuge et obligé de suivre l'armée anglaise.

« Ce n'est, écrivait-il de Castello de Vide, au duc de « Sussex, le 8 mai 1813, qu'avec un véritable chagrin « que je prends aujourd'hui la plume, mais les événe-« mens peuvent avoir une marche si rapide, qu'il est « peut-être nécessaire d'user de quelque prévoyance « pour éviter le danger d'être entièrement surpris par « eux..... Le peu d'espérance qu'il est permis d'avoir « dans les opérations qui s'entament à présent, se con-« firme, quand on compare la ligne d'opération qu'il « faut parcourir pour obtenir des succès décisifs, chas-« ser de l'Espagne les troupes de Napoléon, et les moyens « de transport de l'armée alliée, pour le service de la-« quelle on est obligé de mettre en réquisition même « les ânes dans les comarcas du Portugal. On doit crain-« dre des manœuvres inquiétantes pour l'armée alliée « qui n'a qu'une seule ligne de communication et qui « est enchaînée dans tous ses mouvemens à un petit « nombre de points en face d'un ennemi entreprenant, « manœuvrier et qui a formé des magasins, ou du « moins ménagé les ressources du pays sur tous les « points dont il se croyait possesseur. Si l'un de ces « mouvemens inquiétans produisit en 1810, après la « victoire de Busaco, une retraite dans laquelle l'armée « alliée ne prévint pas de vingt-quatre heures ses ad-« versaires sur les lignes de Lisbonne, que peut-on at-« tendre, supposé qu'il s'exécute quarante ou cinquante « lieues plus en avant? »

Dans cette lettre, il suppliait M. le duc de Sussex de lui renvoyer la copie de son ouvrage qu'il lui avait adressée en 1807 avec prière de le faire tenir à madame

de Ternay, qui était rentrée en France depuis 1802, annonçant qu'il était résolu à rester en Portugal, quels que fussent les événemens de la campagne.

Les prévisions du marquis de Ternay ne s'accomplirent point. Lord Wellington triompha des fausses mesures de ses adversaires, et la copie correcte du manuscrit ne put être renvoyée à la mère de l'auteur. Madame de Ternay n'apprit même la mort de son fils qu'en 1814, au moment où elle se flattait qu'aucun obstacle ne s'opposerait plus à son retour en France.

On peut aisément se figurer le coup que lui porta cette nouvelle. Elle faillit succomber à la douleur; mais dès qu'elle y put penser, elle réclama tous ses papiers parmi lesquels elle ne doutait pas que dût se trouver l'original du *Traité de Tactique*, dont elle savait qu'il s'était occupé pendant quinze ans. Après l'avoir mis en ordre, elle chargea des amis sûrs de le faire examiner par les généraux les plus capables; leur suffrage unanime la décida à le publier, après s'être assurée toutefois que M. Koch, lieutenant-colonel et professeur d'art militaire à l'École d'application du corps d'état-major, le reviserait et y opérerait tous les changemens qu'il croirait nécessaires à son emploi dans les écoles. La capacité et la loyauté bien connues de cet officier, ancien aide-de-camp du général Jomini et collaborateur de l'Histoire critique des guerres de la Révolution, sont des garans qu'il ne pouvait avoir d'éditeur plus versé dans la matière.

Dès l'année 1820, cette dame avait fait un testament dans lequel elle chargeait spécialement ses amis de veiller à la publication de l'ouvrage de son fils. Elle en était encore presque uniquement occupée en 1828, lorsqu'une attaque d'apoplexie foudroyante l'enleva à l'âge de quatre-vingt-sept ans au milieu de ces soins qui décelaient un orgueil maternel si justement fondé.

C'est pour satisfaire aux devoirs de l'amitié en réalisant le vœu le plus cher de madame de Ternay que nous avons tracé ces lignes à la mémoire d'un homme de bien, jeté par les tourmentes révolutionnaires loin de sa patrie dont il eût fait l'ornement, et qu'il aimait sans doute, puisqu'il lui consacrait, sur une terre étrangère, le plus beau fruit de ses travaux.

LES EXÉCUTEURS *des dispositions testamentaires concernant l'ouvrage du marquis de* TERNAY.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Lorsqu'en 1819 je fus chargé de professer l'art et l'histoire militaires à l'École d'application d'état-major, je fus long-temps incertain sur la méthode à adopter. Fallait-il enseigner l'art conjointement avec l'histoire ou bien séparément? Après de mûres réflexions, la première méthode me parut impraticable : elle aurait exigé des développemens que le cours ordinaire et nécessairement restreint des études ne m'aurait pas permis de donner. D'un autre côté, en entreprenant seulement l'histoire de l'art, j'aurais pu faire preuve de savoir et d'érudition, mais je me serais écarté du but que devaient atteindre mes efforts, c'est-à-dire, l'instruction des élèves dans la théorie de l'art militaire. Ce premier point décidé, en quoi devait consister pour moi l'art militaire? quelles parties devait-il embrasser?

En considérant le degré d'instruction des élèves devant lesquels j'étais appelé à en exposer les principes et l'ensemble des cours

qu'ils suivaient à l'École d'application, je sentis parfaitement qu'il s'agissait moins de m'étendre sur la topographie, la fortification l'artillerie et l'administration que d'entreprendre un Traité de Grande tactique dans lequel ces élèves pussent trouver l'application de ces diverses connaissances aux opérations des armées en campagne.

Je voulus me mettre à l'œuvre, mais j'en sentis bientôt la difficulté; ce n'était pas dans les ouvrages publiés sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV que je pouvais trouver les élémens de mon travail, et d'un autre côté ceux qui ont paru depuis cinquante ans n'étaient guère propres à me servir de guides ou de modèles. Le Traité de Tactique de Guibert n'est qu'une belle introduction dans laquelle on trouve bien des notions élémentaires, mais non une théorie fondée et complète; la Statique de la guerre du colonel Reveroni n'est qu'un ingénieux et savant système dont les maximes trop absolues font abstraction des circonstances physiques, morales et politiques qui exercent pourtant tant d'influence sur les combinaisons militaires; le Traité des Grandes Opérations par le général Jomini ne renferme que des observations éparses sur la Stratégie et la Tactique dont il paraissait difficile de déduire un corps de doctrine. Les ouvrages publiés récemment en Allemagne par

le général Valentini et par le major Decker, loin de répandre de nouvelles lumières sur la tactique, n'ont fait que compliquer cette science. Deux seuls me parurent dignes d'attention; mais le premier, publié en 1815 par le général autrichien de Zach, n'était point encore achevé, ou du moins la troisième partie, dans laquelle j'aurais sans doute puisé d'utiles préceptes, n'avait point encore paru. L'autre, composé par le capitaine Xylander pour le corps des cadets de Bavière, ne convenait qu'à des jeunes gens qui n'ont encore aucune connaissance de l'organisation et des mouvemens des corps.

Réduit ainsi à enseigner une science sur laquelle nous avions si peu de traités à la hauteur des connaissances actuelles, je crus ne pouvoir déduire les principes de la Tactique moderne que des batailles de la guerre de sept ans et de la guerre de la révolution. Le désir ardent que j'avais de remplir la tâche qui m'était imposée me soutint dans cette entreprise, et déjà j'avais rédigé plusieurs chapitres sur les marches, les ordres de bataille, les batailles et les retraites, lorsque le général Desprez me chargea, en 1823, d'examiner le manuscrit de cet ouvrage. Je reconnus à la première lecture, qu'il renfermait ce que j'avais jusqu'alors vainement cherché, un système de Grande Tactique fondé sur ce qui se pratiquait du

temps de Frédéric, et qui a été appliqué sur une plus grande échelle par Napoléon, avec quelques améliorations dans l'organisation intérieure des armées. Mais si je fus charmé de voir que sur plusieurs points les préceptes que j'enseignais déjà depuis un an fussent confirmés par l'auteur, et que sur d'autres il développât des idées qui m'avaient été suggérées par mes propres réflexions, d'un autre côté, je regrettai d'avoir eu en communication un ouvrage sur lequel on pourrait par la suite m'accuser d'avoir fondé ma théorie, et dont sans doute il m'eût été bien difficile de ne pas reproduire quelques idées, tant elles avaient frappé mon esprit par leur justesse et leur clarté.

Mon embarras s'accrut encore lorsqu'on me proposa, quelque temps après, de publier cet ouvrage, en m'autorisant à y faire tous les changemens que je croirais utiles. Si j'acceptais cette proposition, je suspendais la publication de mon Traité et m'imposais l'obligation de surpasser plus tard M. de Ternay; si je la refusais et que mon ouvrage parût avant ou après le sien, ne courais-je pas le risque du reproche que je voulais éviter avant tout? Un examen plus attentif du manuscrit rompit mes incertitudes. Mon travail n'était encore qu'ébauché, j'en pouvais faire aisément le sacrifice; au contraire, le Traité de M. de Ternay

pouvait être mis de suite entre les mains de MM. les élèves de l'École qui réclamaient vivement une théorie rationnelle, à l'aide de laquelle ils pussent approfondir mes leçons orales. Cette considération, déjà si puissante, devint décisive quand j'appris qu'une copie du manuscrit de l'auteur se trouvait en Angleterre depuis 1807 et qu'on n'avait pu la recouvrer. Dès-lors, dans la crainte de voir un étranger s'approprier un jour les travaux d'un compatriote, je n'hésitai plus à m'engager à publier le Traité de M. de Ternay. Depuis cette époque aussi je n'eus plus de scrupule d'enrichir mes leçons de ce qui me parut le plus propre dans son ouvrage à donner des idées claires et succinctes de la Tactique.

Mais la publication d'un Traité de cette importance nécessitait des avances considérables, et la mère de l'auteur ne se trouvait pas en mesure de les faire de suite. Sa bonne volonté et la mienne furent paralysées pendant six ans; mais ce qui ne pouvait avoir lieu du vivant de cette dame reçoit son exécution après sa mort.

Ainsi j'ai eu tout le temps d'étudier le manuscrit de l'auteur, de voir quelle vive lumière il répandait sur certaines parties d'un art mal exposé jusqu'aujourd'hui, d'en apprécier le mérite, d'en découvrir les défauts. C'est sur la connaissance approfondie que j'en ai prise et

sur l'expérience acquise par douze ans d'exercice dans la carrière de l'enseignement que j'ai arrêté mon travail. Ce travail, je dois en convenir, consiste plutôt en retranchemens qu'en additions. Quatre mots suffiront pour en donner l'idée. Je n'ai pas cru devoir refondre l'ouvrage de M. de Ternay et substituer mes idées aux siennes, c'eût été lui ôter son caractère d'originalité et contrarier en plusieurs points les développemens de sa théorie; mais il m'a semblé que, sans nuire à la clarté et à l'intelligence des principales propositions, on pouvait y ajouter quelques corollaires, en supprimer plusieurs autres; toutefois rien de ce qui tenait essentiellement à son système n'a été retranché: aussi trouvera-t-on plusieurs règles, telles, par exemple, que celles relatives à la conduite des grands convois, dont l'insuffisance a été reconnue dans les dernières guerres. L'auteur avait appuyé sa théorie de quarante-huit exemples tirés de l'histoire de la guerre de sept ans; comme nous sommes déjà un peu loin de cette époque, beaucoup ont été supprimés, mais j'ai conservé tous ceux des guerres de la révolution; seulement, m'étant trouvé plus à portée que lui d'en connaître les détails, j'ai fait à leur relation les changemens que réclamait l'intérêt de la vérité. J'ai ajouté à ces exemples quelques-unes des batailles des campagnes de 1813 et de 1814. Enfin j'ai rédigé

quantité de notes didactiques ou historiques pour éclaircir le texte là où il paraissait avoir besoin de développemens ou d'explications.

Bien que le style de l'ouvrage ait été remanié en partie, on le trouvera encore lourd et verbeux; mais c'est moins un défaut particulier à l'auteur qu'un inconvénient inhérent aux ouvrages didactiques, où la concision touche à l'obscurité et où les répétitions aident souvent à la clarté.

J'ai cru pouvoir me dispenser de donner les plans des exemples tirés de la guerre de sept ans, l'atlas du Traité des grandes opérations par le général Jomini, qui est aussi répandu en Allemagne et en Russie qu'en France, pouvant y suppléer; j'ai renvoyé, par la même raison, à l'atlas de l'Histoire critique des guerres de la révolution, pour le petit nombre d'exemples puisés dans les dernières campagnes du 18e siècle.

J'ai donné un soin tout particulier au dessin et à la gravure des plans qui composent l'atlas. Tous ont été dressés sur des échelles métriques, d'après les meilleurs matériaux que j'ai pu me procurer, par M. Lonclas, ancien capitaine d'état-major, à l'exception des planches IV, V, X et XI. La gravure a été exécutée par M. Adam, connu à Paris par la pureté de son burin. J'aurais désiré faire dessiner ces plans d'après la même méthode; mais le plus grand

nombre exprime le relief et les accidens du terrain d'après les lignes de plus grande pente; quelques-uns seulement au moyen des courbes équidistantes combinées avec l'intensité des hachures, suivant la méthode adoptée à l'École d'application d'état-major. Je me suis aperçu aussi que l'obligation de me restreindre dans le format adopté pour l'atlas entraînait de graves inconvéniens. Ainsi les plus vastes champs de bataille ont été présentés au $\frac{1}{100{,}000}$ ou au $\frac{1}{60{,}000}$, lorsque, pour l'intelligence des mouvemens, il aurait fallu employer l'échelle du $\frac{1}{25{,}000}$; aussi me suis-je vu forcé de supprimer l'indication de beaucoup de mouvemens ou de les marquer par de simples lignes ponctuées. J'ai un instant songé à exprimer ces mouvemens au moyen de feuilles de retombe, comme sur le plan de Lutzen, mais cela ne m'a pas paru produire un bon effet, j'y ai renoncé. L'atlas tel qu'il est, cependant, paraîtra sans doute digne de l'ouvrage.

Voilà la part que j'ai prise à ce Traité, dans le but de rendre aux militaires en général et aux élèves de l'École d'état-major en particulier l'étude de la théorie de l'art militaire plus facile. Je serai récompensé de ma peine s'ils ratifient par leurs suffrages la haute opinion que j'en ai conçue.

INTRODUCTION.

Lorsqu'une science est encore au berceau, la fureur des systèmes égare les meilleurs esprits. On attribue à certaines causes des effets qu'elles n'ont pas, on donne l'essor à son imagination, et, partant d'une pétition de principes, on développe une théorie plus ingénieuse que solide. C'est ce qui est arrivé à la Tactique. Peu de sciences ont éprouvé plus de vicissitudes ; car si quelques militaires ont trop resserré son domaine, d'autres l'ont beaucoup trop étendu : en effet, les uns ont réduit la Tactique au mécanisme du mouvement des troupes, les autres lui ont attribué l'honneur de fixer exclusivement le choix des opérations militaires. Mais il me semble que la véritable destination de cet art est de régler les mouvemens et les dispositions de troupes, et qu'elle ne doit ainsi, ni se réduire à présenter la manière de mouvoir les parties d'une armée, ni présenter les règles d'après lesquelles un général doit fixer son choix entre les diverses opérations, ni régler, enfin, les mesures étrangères à leur disposition et à leur mouvement ; ces deux derniers objets sont

l'apanage de la Stratégie. Nous ne discuterons point sur la prééminence que certains auteurs ont cru devoir donner récemment à la Stratégie sur la Tactique. Ce sont deux branches de l'art militaire, à notre avis également essentielles, qu'on divise pour l'enseignement, mais qui, à la guerre, ont une telle connexité, qu'on ne saurait les séparer. La connaissance de l'une ne dispense pas d'acquérir l'autre; mais la Stratégie a un petit nombre de règles faciles à déduire des circonstances politiques, géographiques et militaires où se trouvent les deux partis, tandis que la Tactique embrasse une foule de dispositions qui varient suivant les temps, les localités et les armes. Cette considération a déterminé l'auteur à s'occuper d'abord de la Tactique, sur laquelle nous n'avons encore que des essais plus ou moins imparfaits.

Avant de tracer le tableau général des différentes parties de cet ouvrage, j'aurais peut-être dû, à l'exemple de Guibert, esquisser le tableau des vicissitudes de l'art de la guerre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, comparer son état actuel avec ce qu'il était autrefois, m'appesantir sur la rareté des livres élémentaires, et essayer de démontrer l'influence que le génie des peuples et la nature de leur gouvernement exercent sur la Tactique. Cette introduction eût sans doute disposé le lecteur à entrer avec plus de courage dans les profondeurs d'une science dont l'étude exige une grande contention d'esprit; mais n'ayant

pas une plume aussi exercée que celle de ce savant militaire et pressé de faire connaître le plan de l'ouvrage de M. de Ternay, je m'abstiendrai de toute considération étrangère à mon sujet, et me contenterai de donner l'idée de l'ouvrage qu'il a si fortement conçu et exécuté avec tant de précision.

Je vais donc présenter ici le tableau général des différentes parties de ce traité et le résumé particulier des matières contenues dans ses subdivisions. Cette méthode facilite toujours l'intelligence des ouvrages didactiques. Mais je crois devoir faire, avant tout, une remarque essentielle pour la lecture de celui-ci.

Un ouvrage destiné à renfermer les principes relatifs à la disposition et au mouvement des troupes dans les opérations militaires, semble devoir commencer par exposer quels sont les mouvemens de détail des différentes armes, puisqu'ils sont les moyens d'exécution des grandes opérations; mais, 1° ces mouvemens de détail sont indiqués dans les réglemens d'exercice de presque toutes les armées, et leurs moyens d'exécution sont trop généralement les mêmes chez toutes les nations belliqueuses de l'Europe, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici; 2° les manœuvres de détail, adoptées par les différentes puissances militaires, sont en général trop faciles à adapter aux circonstances, pour que l'auteur eût songé à en proposer de nouvelles; d'ailleurs, quand bien même il eût pu en trouver de meilleures,

il n'ignorait pas qu'on est plus utile à son siècle en présentant les moyens de se servir des idées reçues, qu'en en émettant de nouvelles. La satisfaction que procure à un auteur le mérite de l'invention, surtout dans un ouvrage de littérature, n'égalant jamais celle qu'un soldat trouve à faciliter les moyens de servir sa patrie, cette dernière réflexion l'a sans doute déterminé à ne pas s'occuper de manœuvres élémentaires ; seulement il a réuni dans un recueil systématique et raisonné les principes séparés de grande tactique qu'on connaît déjà, ou qu'on trouverait dans la conduite des plus grands capitaines des deux derniers siècles, si l'on se donnait la peine de l'analyser.

L'étude d'une science quelconque étant toujours plus facile quand on a démontré la liaison de ses diverses parties, il suppose que ses lecteurs connaissent déjà le mécanisme des manœuvres de détail des différentes armes ; car cet ouvrage n'est écrit que pour des militaires ; et tout homme qui veut s'occuper avec succès des grandes parties de son état, sait qu'il faut d'abord en connaître les détails, comme il faut connaître l'arithmétique pour s'appliquer avec fruit aux branches les plus élevées des mathématiques.

Les opérations militaires sont de deux espèces : les unes ont un rapport direct à l'action de combattre, soit qu'on agisse offensivement, soit qu'on se réduise à la défensive ; les autres n'ont qu'un rapport plus ou moins éloigné avec elle. L'auteur

a divisé d'après cela son ouvrage en deux parties : *le livre des marches* contient les principes relatifs aux opérations qui ont un rapport plus ou moins direct avec l'action de combattre ; *le livre des manœuvres* renferme les principes relatifs aux opérations militaires qui ont un rapport direct avec cette action.

Tout le monde s'accorde avec raison à regarder les marches comme les opérations les plus essentielles de l'art de la guerre; en effet, pas de mouvemens, pas de manœuvres, pas de campagne sans marches. Il faut absolument marcher pour aller au-devant de l'ennemi, pour former un ordre de bataille offensif ou défensif, pour manœuvrer pendant l'action, pour profiter de la victoire ou pour opérer une retraite. Ces raisons ont déterminé l'auteur à commencer le traité de Tactique par la théorie des marches.

Or les marches s'exécutent loin de l'ennemi ou à sa portée, ou bien encore quand une partie seulement de l'armée se trouve à sa proximité et couvre le mouvement du reste. C'est sur la distinction de ces diverses sortes de marches que sont établies les principales divisions du premier livre.

Cette méthode ne s'écarte point de celle de Guibert, car pourquoi rejeter ce qui est simple et naturel ? Mais M. de Ternay a fait plus que lui ; car il a donné les principes généraux de toutes les marches, tandis que son devancier s'est borné à

indiquer quelques règles d'exécution de celles qui se font à portée de l'ennemi.

Comme l'objet des marches qui s'exécutent loin de l'ennemi est de porter plus ou moins vivement les troupes à leur destination, l'auteur a distingué les marches de route en marches ordinaires, en marches accélérées et en marches en poste. Il a traité avec détail chacune de ces espèces de marches dont on ne trouve que des principes épars dans les ouvrages de Tactique publiés depuis quarante ans en France et à l'étranger. Cancrin même (1), après avoir donné des détails surabondans sur la manière d'arrêter l'itinéraire d'un corps de troupes, passe sous silence les marches en poste, dont il a été fait beaucoup plus souvent usage dans les guerres de la révolution que dans celles du règne de Frédéric. Il était nécessaire d'indiquer à quelles conditions elles étaient assujetties, de quelles combinaisons elles étaient susceptibles, et quelles ressources restreintes elles offraient pour transporter les troupes dans les pays peu peuplés.

La théorie des marches-manœuvres, qui a été l'écueil des tacticiens modernes, m'a paru devoir être développée avec un soin tout particulier. On me conseillait de l'abréger, parce que la formation actuelle des armées en divisions et en corps uniformes de toutes armes facilite singulièrement tous les mouvemens qui s'exécutent en présence

(1) Militair OEkonomie, tom. I, p. 183.

de l'ennemi ; mais en démontrant comment on peut faire mouvoir en tous sens une armée organisée comme l'étaient celles du milieu du XVIIIe siècle, il ne restera plus de difficultés pour faire manœuvrer une armée moderne, car les divisions et les corps sont aux grandes armées, ce qu'étaient autrefois les brigades aux petites, avec cette différence que celles-ci n'étaient pas aussi propres à combattre isolément que ceux-là.

Guibert n'a employé que 36 pages pour expliquer la théorie des marches-manœuvres, mais il sentait lui-même qu'il restait beaucoup à faire. Jomini l'accuse à ce sujet de manquer son but (1). C'est pour remplir cette lacune, que M. de Ternay a traité séparément de leur ouverture et de leur exécution.

Dans la première section, après avoir démontré la nécessité d'exécuter les marches sur plusieurs colonnes, et d'avoir un chemin ouvert, ou tout au moins une direction reconnue pour chacune d'elles, l'auteur a tracé les règles qui dérivent de cette nécessité et les exceptions à ces règles.

Il distingue les marches-manœuvres en marches de front, en marches de flanc, en marches alternativement de front et de flanc, et en marches dans lesquelles une partie de l'armée marche par son flanc, tandis que le reste marche

(1) Traité des Grandes Opérations, tom. I, Discours préliminaire.

de front. M. de Ternay s'efforce ensuite de faire ressortir les motifs qui doivent fixer le choix entre ces différentes espèces de marches-manœuvres, et de déduire les raisons qui obligent à ouvrir les débouchés de chacune d'elles, suivant des principes différens.

Abordant ensuite leur exécution, il démontre la nécessité de traiter séparément celle de chaque espèce de marche. Cette exécution comprend dans toutes, outre la manière de disposer les troupes, soit dans les colonnes, soit dans l'avant-garde, soit dans l'arrière-garde, soit enfin dans les corps détachés, la conduite à tenir par ces différentes parties de l'armée. En traitant de l'exécution des marches rétrogrades, il s'attache à faire voir la différence qu'il y a entre elles et les retraites.

Ce simple énoncé indique assez qu'il n'a rien omis pour donner à cette branche de la Tactique tous les développemens dont elle est susceptible. Nous ne prétendons pas que cette méthode soit tout-à-fait exempte d'inconvéniens; mais à coup sûr elle est plus naturelle et plus simple que celle de Guibert ; elle est plus rationnelle que les théories récemment développées en Allemagne par Valentini (1), Werklein (2) et Hauser (3).

Il était naturel de s'occuper des moyens de for-

(1) Abhandlung über den Krieg im Beziehung auf grosse Operationen. Erster Band III. Von Märschen und Operationen. Seite 188.

(2) Untersuchung über den Dienst des Generalstabs. III Band. von den Märschen. Seite 63.

(3) Versuch über die Taktik. Die Marschkunde. Seite 415.

mer les ordres de bataille, après avoir exposé la manière de faire marcher les colonnes d'une armée, car la formation de l'ordre de bataille est la manœuvre la moins incertaine et celle dans laquelle le général est le plus maître de ses troupes; Guibert l'avait parfaitement senti, aussi avait-il consacré les trois chapitres qui suivent les marches, aux ordres de bataille; mais il n'a pas distingué les ordres de bataille en ordre contigu et en ordre séparé, et dans sa théorie, rien n'indique à quels traits on peut les reconnaître. Nous avons cru qu'il serait utile de baser la division du livre des manœuvres sur cette distinction; car les règles prescrites à une armée qui opère en pays découvert avec toutes ses forces réunies, ne sont pas applicables à celle qui combat sur un terrain dont la nature l'oblige à les tenir séparées.

S'il est vrai qu'il faille toujours adapter l'ordre de bataille au terrain, il ne l'est pas moins qu'il est indispensable de lier en même temps les diverses parties de l'ordre de bataille et la disposition des différentes armes; nous nous sommes donc trouvé engagé à diviser le chapitre consacré à l'exposition des principes communs à tous les ordres de bataille, en deux articles qui traitent des moyens de conserver la liaison des différentes parties de l'ordre de bataille, puis de la disposition particulière de chaque arme et de la manière de les combiner ensemble.

On serait dans l'erreur si l'on supposait d'après

cela que ce chapitre a de l'analogie avec la Tactique élémentaire des trois armes, dont Guibert s'occupe avec détail dans son premier volume; ce qu'il dit relativement à leur ordonnance et à leur formation, est fort bien pensé, mais trop élémentaire. L'auteur suppose ces connaissances déjà acquises, et, après avoir posé en principe que des corps doués dans leur mouvement d'un degré différent de vitesse, ne conserveront jamais d'union en agissant dans la même direction, il propose d'abord les moyens d'établir cette liaison par quelques règles générales sur le placement des différentes armes dans l'ordre de bataille, avant de passer à la disposition de chacune d'elles en particulier et aux moyens de les combiner toutes ensemble.

Certes, le sujet n'est pas neuf; assez d'auteurs français et étrangers s'en sont occupés : toutefois il était nécessaire qu'on le présentât sous un jour nouveau, et surtout plus rationnel et plus méthodique. Nos lecteurs jugeront si les efforts du marquis de Ternay n'ont pas été plus heureux que ceux de Valentini(1), de Decker(2), de Hauser (3), et même que ceux du colonel russe Okounef (4), qui a écrit trois volumes sur les propriétés de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie.

(1) Abhandlung über den Kleinen Krieg. II. Gefechtslehre. Seite 60.

(2) Der Kleine Krieg im Geiste der neueren Kriegführung.

(3) Versuch über die Taktik. Seite 215.

(4) Examen raisonné des propriétés des trois armes différentes, de leur emploi dans les batailles et de leur rapport entre elles.

Ces prémisses posées, et avant d'entamer la formation des ordres de bataille, l'auteur discute les principes relatifs à la détermination du point d'attaque d'une position. Cette méthode, dont l'utilité et la simplicité ne sauraient être contestées, exige, il est vrai, une grande habitude de reconnaître le terrain; mais ce n'est point aujourd'hui que la topographie a fait tant de progrès, et que cette science est cultivée avec succès par les militaires de toutes les nations, qu'elle sera d'un usage difficile. Elle consiste à choisir le point d'attaque, soit d'après la position générale qu'on occupe, soit d'après celle de l'ennemi et les vues qu'il peut avoir, soit enfin d'après la nature même de sa position, abstraction faite de toute considération de stratégie. Or, dans le premier cas, la ligne d'opération des deux armées est sur leurs derrières ou dans le prolongement d'une de leurs ailes. Ces cas divers, de même que ceux où il n'y a pas de raison pour attaquer une aile plutôt que l'autre, et où il y a un choix à faire, quand l'ennemi a derrière lui plusieurs directions de retraite, sont parfaitement expliqués.

Enfin un article particulier est consacré au développement des principes communs à toutes les attaques. Comme ils sont d'une nature différente, et qu'ils ont des rapports soit à la conduite des troupes avant et pendant la formation, soit pendant l'attaque, on trouve tous les détails désirables sur cet objet. Après avoir fait sentir

la nécessité de masquer les mouvemens, de tenir ses troupes en colonnes le plus long-temps possible, fixé la distance à laquelle il faut les déployer, démontré l'urgence d'occuper les postes qui favorisent l'attaque, déduit les raisons qui doivent empêcher de canonner, et posé les principes d'exécution de l'artillerie, on y a développé la manière de conduire l'infanterie et la cavalerie dans les attaques.

Nous croyons que l'auteur a procédé dans cette partie avec autant de méthode que de clarté, et n'a rien omis de ce qui peut contribuer à l'instruction de quiconque sera appelé à diriger les attaques.

L'objet des mouvemens offensifs étant d'attaquer l'ennemi, on sent qu'ils se modifient suivant les diverses manières de l'aborder; il était donc naturel de rechercher avant tout ces manières, d'où dérivent les ordres de bataille. Or, personne ne disconviendra qu'on ne puisse attaquer l'ennemi sur son front avec tout ou partie de ses forces. Cette simple observation a conduit à reconnaître des ordres de bataille généraux, autrement dits parallèles, et des ordres de bataille partiels. Cette théorie diffère en cela essentiellement de celles de tous les écrivains qui nous ont précédés. En effet, Maizeroy (1), cet admirateur passionné des anciens, compte jusqu'à sept ordres de bataille qu'il réduit à deux : le carré long et l'oblique;

(1) Cours de Tactique, tom. I, p. 113.

Sinclaire (1) et Guibert (2) et n'en admettent que deux, les ordres parallèles et les ordres obliques; Jomini, qui d'abord n'en avait reconnu que quatre (3), les parallèles, les obliques et les perpendiculaires, sur une aile ou sur quelque partie du front, en admet tout récemment jusqu'à dix (4). Cette divergence d'opinions sur un point aussi important prouve assez que ces auteurs n'ont point remonté aux causes qui déterminent les ordres de bataille. Il eût été néanmoins facile de se convaincre que si l'ordre de bataille parallèle où l'on fait agir toutes ses forces n'est susceptible d'aucune combinaison, il n'en est point ainsi des ordres de bataille partiels, et que comme on pouvait attaquer une aile, deux ailes, le centre, le flanc ou les derrières de l'ennemi, il y avait aussi des dispositions offensives sur une aile, ou sur deux, ou sur quelques points du centre, ou de flanc ou de revers.

Ainsi tombe cet échafaudage de raisonnements élevé avec tant de peines par une foule d'auteurs pour préconiser l'ordre oblique, soit qu'on le fasse consister, comme quelques-uns d'entre eux, dans les manœuvres qu'exécute une armée la veille ou le jour d'une bataille, pour renforcer la droite, la gauche ou le centre de sa ligne, ou même pour

(1) Institutions militaires, tom. III, p. 113.
(2) Guibert, tom. II, p. 65 et 76.
(3) Traité des Grandes opérations, tom. I, p. 302.
(4) Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre, p. 165.

se porter sur les derrières de l'ennemi; soit qu'on prétende, comme d'autres, l'obtenir à la faveur de ces manœuvres que Frédéric faisait exécuter à Postdam à une des deux lignes disposées parallèlement, pour qu'elle arrivât en colonne ouverte ou en colonne serrée sur l'extrémité de l'autre. Il n'y a pas d'ordre oblique, mais des dispositions offensives partielles. Napoléon, ce grand homme de guerre, n'en a jamais admis (1).

L'auteur s'attache à démontrer les avantages et les inconvénients de ces sept ordres de bataille partiels, et leur formation dans toutes les circonstances ordinaires, à la suite des marches de front. Il a consacré un article particulier à leur formation dans les cas extraordinaires, dans lesquels sont compris ceux où on est obligé d'altérer l'ordre de marche, de former une disposition offensive sur le flanc ou sur les derrières d'une armée qui exécute une marche de front, ou bien enfin de la former sur le front d'une armée qui exécute une marche rétrograde.

Voilà en quoi consiste la théorie de la formation des ordres de bataille à la suite des marches de front; mais la formation de ceux qui s'exécutent à la suite des marches de flanc exige d'autres précautions. L'auteur commence par réfuter l'objection qu'on peut faire contre eux en alléguant la difficulté qu'il y a de former une disposition

(1) Mémoires de Napoléon par Montholon, tom. V, p. 336.

offensive sur le front d'une marche de flanc, après quoi il examine leurs autres défauts apparents.

Après avoir déduit les raisons qui font que les troupes se forment rarement toutes en même temps à la suite d'une marche de flanc, l'auteur distingue les trois circonstances où toute l'armée se forme successivement; il expose ensuite les moyens de former une disposition parallèle, les dispositions relatives à une attaque d'aile, à une attaque de flanc, et enfin à une attaque de revers, attendu l'impossibilité de refuser ou de présenter le centre d'une armée par les manœuvres relatives à la formation de l'ordre de bataille à la suite d'une marche de flanc.

La formation de ces ordres de bataille dans les cas ordinaires est suivie de celle des dispositions offensives dans les circonstances extraordinaires. Adoptant l'ordre le plus naturel, M. de Ternay s'occupe d'abord de celles qui peuvent avoir lieu sur le flanc des marches de flanc, dans lesquelles on a été obligé d'altérer l'ordre habituel, avant de traiter de celles qu'on est dans le cas de former sur le front de la marche d'une armée qui exécute un mouvement de flanc.

On verra, à cette occasion, qu'une armée qui exécute une marche de flanc dont le front est engagé par l'ennemi, a la faculté de se retirer et de former à son choix une disposition offensive ou défensive, et la conduite à tenir dans le cas où

l'ennemi n'attaque que le front de la marche lorsqu'il est libre d'en assaillir le front et le flanc.

Tels sont les principes qui ont été posés sur la formation des ordres de bataille à la suite des marches de front et des marches de flanc; mais, pour compléter la théorie, il a été réservé un chapitre entier pour la formation des ordres de bataille à la suite des marches mixtes régulières ou irrégulières, et de ceux qui se prennent à la suite des marches mixtes dans les circonstances extraordinaires.

Cette théorie, ainsi qu'on le voit, embrasse toutes les circonstances de guerre possibles, et diffère entièrement des errements suivis par les militaires qui ont écrit sur les ordres de bataille. Nous avons la confiance qu'appuyés par des exemples, tirés des exploits des plus célèbres généraux du XVIIIe et du XIXe siècle, les préceptes qui en découlent seront d'une grande utilité aux militaires qui voudront mettre à l'étude de la Tactique autant d'application qu'à celle des sciences exactes.

Jusqu'ici M. de Ternay a adopté l'ordre suivi par tous ses devanciers, mais nous arrivons au point où sa méthode s'écarte entièrement de la leur. En effet, ils considèrent les batailles, la poursuite après la victoire, et les retraites, comme autant d'opérations particulières qui n'ont entre elles presque aucune connexité. Dans son système,

au contraire, ces événements s'enchaînent; car l'auteur a remarqué qu'après la formation de l'ordre de bataille, les mouvements n'ont d'autre objet que de modifier la disposition de l'armée, ou d'attaquer l'ennemi, ou de profiter de la victoire, ou enfin d'exécuter la retraite. D'après cela, il a distingué le cas où l'armée ne refuse aucune de ses parties, celui où elle en refuse une, et le cas où ses différentes divisions agissent sur des directions convergentes.

Quant à ce qui concerne les manœuvres de retraite, M. de Ternay établit d'abord les principes communs à toutes avant de poser les principes particuliers aux différentes circonstances. Les premiers consistent à savoir occuper, aussitôt qu'on se détermine à se retirer, tous les postes susceptibles de protéger ou de couvrir tout ou partie de l'armée, soit qu'elle soit entièrement engagée, ou qu'elle n'ait en action qu'une ou plusieurs divisions; à opérer les changements nécessaires dans la disposition de l'artillerie, à replier les troupes non engagées, et celles qui le sont lorsqu'il y a possibilité ou impossibilité de favoriser le mouvement rétrograde de celles-ci par un simulacre d'attaque; enfin à se conduire après une déroute, quand l'ennemi ne poursuit pas vivement les fuyards, et qu'il faut passer quelque défilé.

Ainsi, malgré l'enchaînement de toutes ces manœuvres postérieures à la formation de l'ordre de bataille, il n'a été omis aucune des circonstan-

ces traitées dans tous les cours de Tactique aux chapitres des batailles, de la poursuite après la victoire, et des retraites. Notre théorie renferme toute la substance du gros et fastidieux volume de Grimoard (1), et présente un corps de doctrine dans un ordre rationnel et méthodique qui permettra au lecteur attentif de retenir sans peine les préceptes particuliers à chacune des circonstances principales, de même qu'on grave dans sa mémoire tous les corollaires qui dérivent dans une science exacte d'une proposition fondamentale.

Une grande lacune existait dans tous les cours de Tactique à l'exception de celui de Wieland. On y traitait des batailles défensives sans avoir expliqué les ordres de bataille qui leur étaient propres. M. de Ternay s'est efforcé de la remplir, et, pour le faire convenablement, il a admis, comme cet officier suisse, qu'on pouvait adopter un système de défense passive, ou de défense active, ou de défense mixte.

Mais le colonel Wieland, après avoir donné une idée incomplète des ordres de bataille défensifs, traite d'une manière sommaire, décousue et non exempte d'erreurs, de la défense passive et de la défense active (2). Nous avons pensé qu'il serait utile de faire ressortir les avantages et les inconvénients de ces deux systèmes et du système de

(1) Des Batailles.

(2) Manuel milit. pour l'instruction des officiers suisses de toutes armes, trad. de Kuenlin, p. 110 et 124.

défense mixte et de déterminer les cas où il convenait d'employer chacun d'eux.

La nécessité de se restreindre à une défense passive étant commandée par des raisons de stratégie ou de tactique, il nous a paru que ce genre de défense tenait autant à la nature du terrain, qu'à la manière de l'occuper et de s'y conduire : nous considérons donc d'abord le choix des positions, puis la manière de les occuper, de porter des troupes dans leurs différentes parties, avant d'expliquer la conduite à tenir pendant l'action.

Le système de défense active, qui double les forces de celui qui l'emploie, exigeait plus de développements : aussi, après avoir traité du choix des positions qui lui sont propres, et de la manière de les occuper, nous avons donné plus d'extension aux règles de conduite qu'il faut y tenir. Obligé de distinguer les positions dont l'ennemi peut attaquer indifféremment les différentes parties, de celles dont il est forcé d'attaquer des points déterminés, nous avons été engagé à traiter successivement, 1° de la manière de soutenir les postes détachés; 2° des moyens de résister aux attaques parallèles, d'une seule aile, des deux ailes, et aux attaques centrales par des contre-attaques de front; 3° des contre-attaques de flanc et de revers; 4° des moyens de résister aux attaques que l'ennemi peut diriger contre le flanc ou les derrières de l'armée. Nous terminons en

traçant les règles générales à observer durant le cours de la bataille, et pour profiter de la victoire ou couvrir la retraite.

Jusqu'ici on n'avait parlé que des circonstances où l'on adopte un système de défense simple, passif ou actif; mais la nature de la défense étant subordonnée aux localités, il est rare qu'on se restreigne à l'un ou à l'autre de ces systèmes, et souvent le genre de défense est différent pour chaque point d'attaque : voilà pourquoi le système de défense mixte est d'un usage plus habituel que les deux autres. D'ailleurs il se prête merveilleusement à la situation d'une armée manœuvrière réduite à la défensive, et réunit presque tous les avantages de la défense active sur la défense passive. De là pour tous, nécessité de s'occuper dans ce cas du choix du terrain, de la manière de l'occuper et de s'y conduire.

Si l'auteur s'était borné à développer les principes de formation des ordres de bataille contigus, il n'aurait rempli que la moitié de sa tâche; car on n'aurait trouvé aucune règle sur la formation des ordres de bataille séparés, dont l'usage est si fréquent dans les pays couverts ou coupés. Mais il fallait un point de repos, ou, pour parler plus juste, une division plus tranchée; car, quoique les dispositions en ordre séparé aient certaines règles identiques avec celles en ordre contigu, elles en diffèrent essentiellement sous plusieurs rapports qu'il serait trop long de détailler ici.

Essayons de donner une idée de la manière dont l'auteur a envisagé les choses. Après avoir déduit les raisons qui prescrivent les dispositions offensives en ordre séparé dans les pays découverts, et exposé celles qui les rendent nécessaires sur d'autres terrains, avoir fait voir leurs inconvénients et apprécié les avantages qui contrebalancent ceux-ci, il a consacré un article à leur application au terrain; dans un autre, il a traité de la composition et de l'arrangement des différentes parties de l'armée; et dans un troisième, de la manière de conduire les attaques, soit que l'ordre de bataille ait été ou non préparé par l'ordre de marche. Là sont développés les moyens d'effectuer la réunion des corps qui ont agi séparément, les règles particulières de conduite de chacun d'eux, et les principes des manœuvres qu'ils doivent exécuter. On trouve en outre dans cet article les moyens de mettre de l'ensemble dans les attaques, d'engager les attaques partielles, de déterminer le moment où les troupes destinées à agir secondairement doivent s'engager, de renforcer une partie de l'ordre de bataille, de se conduire lorsqu'on a remporté un avantage quelconque, enfin les moyens de réunir les corps qui ont opéré dans des directions parallèles ou convergentes, ou qui ont exécuté des attaques successives lorsque l'ennemi abandonne sa position ou en conserve une partie.

Nous avons complété cette théorie en réunis-

sant dans le dernier chapitre toutes les règles relatives à la formation des dispositions défensives en ordre séparé. Après avoir récapitulé leurs inconvénients et leurs avantages, et indiqué les cas où elles peuvent être employées avec succès, nous expliquons la manière de les former pour tendre des piéges à l'ennemi, ou pour lui résister, soit qu'on s'y trouve engagé par le désir de faire front de plusieurs côtés, soit par la nature défavorable du terrain qui oblige à couvrir beaucoup de points.

Telle est la marche que M. de Ternay a suivie pour élever la Tactique en corps de science, fondé sur des principes rationnels et certains. Il a autant que possible étayé ses principes d'exemples, parce que cette méthode corrobore, fortifie le raisonnement, en même temps qu'elle soulage l'esprit de la contention qu'exige l'étude d'une matière naturellement sèche. Nous aurions bien souhaité qu'il n'eût puisé ces exemples que dans les guerres les plus récentes, afin d'exciter encore la curiosité par l'intérêt qui se rattache toujours aux événements dont on a été témoin; mais il aura rencontré des obstacles insurmontables. Les événements se sont succédé avec tant de rapidité, dans les guerres de la révolution et de l'empire, qu'on ne connaît encore que les traits caractéristiques de leurs plus belles opérations; conditions qui ne suffisent pas toujours pour des relations didactiques, où l'omission de la moindre des circonstances de détail amène presque toujours de l'obscu-

rité. Voilà pourquoi la plupart des exemples sont tirés de la guerre de Sept ans. Cette guerre, d'ailleurs, par la hardiesse et la vivacité de ses marches, par la justesse et l'habileté des combinaisons de stratégie et de tactique qui y furent déployées, commence la période dont les guerres de la révolution et de l'empire ne sont qu'une continuation. Napoléon, quoi qu'on en ait dit, n'a pas eu d'autre système que Frédéric (1); mais, chef d'une nation de 30 millions d'hommes, dont l'ardeur belliqueuse était exaltée par de récents succès, il craignit moins d'épuiser ses ressources, et appliqua son système sur une plus grande échelle. De là ces résultats gigantesques qui causèrent l'admiration et l'effroi de l'Europe. Les améliorations apportées dans l'organisation intérieure des armées ont sans doute facilité ses succès; mais ce serait une erreur de croire qu'ils en aient été l'unique ou la principale cause.

Nous en avons dit assez pour faire connaître le but de ce traité et la manière dont il a été exécuté. Notre plus vif désir est qu'il soit utile; mais, quelque soit l'accueil qui l'attende, nous espérons que les militaires studieux n'oublieront pas qu'il n'existait sur la route parcourue par l'auteur que des jalons mal plantés.

(1) Vie de Napoléon racontée par lui-même devant Alexandre, César et Frédéric, tom. IV, pag. 644.



TRAITÉ DE TACTIQUE.

LIVRE PREMIER.

DES MARCHES.

AVANT-PROPOS.

1. Si on classe les connaissances militaires relativement à leur degré d'importance, les marches sont incontestablement la partie la plus essentielle du grand art de la guerre. C'est en effet en marchant qu'on commence une guerre offensive et qu'on la transporte ensuite dans les lieux où la faiblesse de l'ennemi fait espérer des succès. Il faut absolument marcher pour former un ordre de bataille offensif, pour profiter d'une victoire, ou, enfin, pour se retirer à la suite d'une défaite. Considérations générales.

La combinaison des marches n'est pas une partie moins essentielle du système défensif : combien n'a-t-on pas vu de plans d'attaque complètement déjoués, parce qu'un ennemi, réduit à la défensive, exécuta une diversion puissante, prévint avant leur réunion les différens corps destinés à l'attaquer, ou bien agit avec succès contre leurs communications!

Il n'est d'ailleurs pas de guerre où l'on puisse se dispenser d'exécuter des marches assez fréquentes,

car on trouve très-peu de camps dont il soit impossible de gagner les flancs ou les derrières; et une frontière n'a jamais été défendue avec succès, si l'on ne peut se porter rapidement d'une position défensive à une autre, rassembler beaucoup de troupes sur un point qui paraît dégarni, se retirer de position en position, ou, enfin, suivre et tourner soi-même un ennemi qui tenterait d'en faire autant. A quoi servirait la victoire, si, après l'avoir obtenue, on se contentait de conserver son champ de bataille? L'ennemi, qui verrait que les suites d'une défaite se réduisent à la perte de quelques milliers d'hommes, renouvellerait sûrement ses attaques d'un autre côté et pourrait bien finir par obtenir du succès.

2. Ces raisons me déterminent à commencer ce Traité par la théorie des marches.

Les marches s'exécutent : 1° hors de portée de l'ennemi, celui-ci étant trop éloigné pour les troubler, ou bien étant séparé de l'armée par des montagnes, par un pays impraticable (1), ou par un grand fleuve (2).

2° Elles s'exécutent à proximité de l'ennemi.

3° Enfin, elles s'exécutent, quand seulement une partie de l'armée se trouve à portée de l'ennemi et couvre le mouvement des autres troupes.

C'est sur la distinction de ces différentes espèces de marches qu'est établie la division de ce livre.

(1) Il est peu de montagnes impénétrables pour un général entreprenant: les neiges qui couvraient le mont St-Bernard et le Splugen n'empêchèrent Bonaparte ni Macdonald de traverser les Alpes dans les hivers de 1800 et de 1801.

(2) Une grande rivière n'est une barrière insurmontable pour l'ennemi qu'autant qu'il n'a ni ponts, ni moyens d'en construire: l'Oder, l'Elbe et le Rhin n'ont pas arrêté long-temps les alliés dans les campagnes de 1813 et de 1814, parce qu'ils avaient des équipages de pont.

CHAPITRE PREMIER.

DES MARCHES QUI S'EXÉCUTENT HORS DE PORTÉE DE L'ENNEMI.

3. Les marches peuvent avoir pour objet de porter simplement un corps de troupes d'un lieu à un autre, ou de l'y faire marcher avec une grande rapidité : je distinguerai d'après cela les marches qui s'exécutent hors de portée de l'ennemi, en *marches ordinaires*, en *marches accélérées* et en *marches en poste*.

PREMIÈRE SECTION.

DES MARCHES ORDINAIRES.

Principes généraux des marches ordinaires.

4. « Les armées exécutent ordinairement des marches ordinaires, soit au commencement d'une campagne quand elles se rapprochent, soit pour aller « prendre des quartiers d'hiver, soit enfin quand des « circonstances particulières ont suspendu les opérations. La combinaison de cette sorte de mouvemens est très-simple : elle n'a pour objet que de « fatiguer les troupes le moins possible, de les faire « marcher avec la plus grande commodité, d'épargner « enfin plus ou moins le pays, suivant le besoin qu'on « prévoit avoir de ses ressources pendant le cours de « la guerre. »

Nécessité d'exécuter les marches sur plusieurs colonnes.

5. On sait de quelle utilité il est de partager une armée en divisions à peu-près égales, pour faciliter toutes ses opérations militaires et surtout, comme on le verra par la suite, la formation de ses ordres de

bataille. On n'altérera jamais, dans les marches de route, cette division dont les avantages ne sont pas moins grands sous le rapport de la discipline que de la tactique. Si toutes les divisions de l'armée se mettent en marche en même temps, on ne morcèlera pas une division sur les différens points du pays qu'embrasse la marche. Si les divisions partent au contraire successivement, on fera partir autant qu'il sera possible la totalité de chacune d'elles à la même époque; on tâchera même, si les vices de la constitution militaire du pays séparent pendant la paix les troupes d'une même division, de les rassembler dès le commencement du mouvement : plus tôt elles seront sous les ordres des officiers généraux qui doivent les commander, plus tôt ils pourront les embrigader. La manière dont la machine militaire est montée à l'ouverture de la campagne, influe toujours beaucoup sur la manière dont elle se soutient pendant tout son cours.

Moyen de remédier au mélange de l'infanterie et de la cavalerie dans les colonnes.

6. La difficulté qu'on éprouve à se procurer des fourrages, surtout au commencement d'une campagne, oblige souvent à disperser la cavalerie sur le terrain qu'embrasse le front de la marche : on remédiera aux inconvéniens qu'il y a à la mêler avec de l'infanterie, en la faisant partir un jour avant ou après elle; les divisions de cette arme s'étendront alors dans leur mouvement sur le terrain que peut embrasser le front de la marche, et gagneront sous le point de vue de la commodité, car les débouchés et les cantonnemens se multiplient à raison de l'étendue du front de la marche et du petit nombre de troupes qui marchent en même temps.

7. Il n'y a qu'un seul cas où l'on doive s'écarter de cette règle : c'est quand on forme, dès l'instant

où l'armée se met en mouvement, un ou plusieurs corps destinés à agir séparément.

Nécessité de cantonner les troupes.

8. Les troupes cantonnent toujours lorsqu'elles exécutent des marches ordinaires : on sent qu'elles sont d'autant plus commodément dans leurs quartiers qu'elles y sont moins resserrées. Leur dispersion augmente même leur bien-être, quand le soldat doit être nourri par l'habitant. Mais elle n'est pas exempte d'inconvénient : le nombre des hommes employés aux gardes de police augmente d'autant plus que les corps sont moins réunis; et la fatigue du service contrebalance alors la commodité des cantonnemens. Il faut connaître les habitations, les facultés et la manière de vivre des habitans du pays qu'on traverse, pour éviter de resserrer ou de disperser les troupes outre-mesure.

Avantages et inconvéniens des cantonnemens larges et resserrés.

9. S'il y a de l'avantage, dans les marches ordinaires, à disperser jusqu'à un certain point les troupes, il n'y en a pas moins à multiplier les débouchés, car il en résulte que les troupes dispersées peuvent marcher indépendamment les unes des autres, qu'elles ne sont point obligées de s'attendre, ni de former par conséquent de longues colonnes où le soldat se fatigue toujours davantage à cause de la lenteur et de l'inégalité de la marche. Cette raison, qui acquiert encore plus de poids dans les pays où les chemins sont étroits, déterminera quelquefois à donner une certaine étendue au front de la marche, vu l'imprudence qu'il y aurait assez souvent à ouvrir pour une marche ordinaire des débouchés de l'espèce de ceux des marches-manœuvres dont l'ennemi pourrait peut-être se servir par la suite (3).

(3) Il faut, par cette raison, se servir ordinairement des chemins exis-

Choix des routes pour les différentes armes.

L'inconvénient des débouchés étroits est encore plus grand pour la cavalerie que pour l'infanterie, 1° parce que la cavalerie s'y allonge proportionnément beaucoup plus que l'infanterie, lors même que cette dernière est obligée de marcher par son flanc; 2° parce que les troupes à cheval se ruinent encore plus que l'infanterie lorsqu'elles s'arrêtent souvent et marchent avec inégalité. Il faut donc faire éviter les débouchés de cette espèce à la cavalerie, surtout lorsqu'elle marche en gros corps; on tâchera, d'après cela, de ne jamais diriger les divisions de cette arme à travers les pays de montagnes et dans les pays coupés où elle rencontrerait des chemins étroits.

Cette méthode sera d'autant meilleure qu'on trouve d'ordinaire très-peu de fourrages dans les montagnes où il n'existe pas de débouchés faciles. Ce n'est pas que ces deux choses soient inséparables; mais les vallées un peu larges où l'on trouve de bons débouchés sont aussi d'ordinaire celles qui présentent le plus de ressources pour les fourrages.

Voilà quelles sont les règles générales relativement à la disposition de l'infanterie et de la cavalerie dans les marches ordinaires.

Disposition de l'artillerie dans les colonnes.

10. Les batteries attachées aux divisions d'infanterie (4) suivent celles-ci ou bien s'en séparent pour prendre des chemins particuliers, si ceux qu'ont tenus les troupes se trouvent d'une nature difficile (5);

tans. Il y a cependant des circonstances où il faut s'écarter de cette règle : ce sont celles dans lesquelles on gagne beaucoup de chemin, ou qui font éviter des passages difficiles.

(4) L'avant-garde et la réserve suivent ordinairement la même route que le centre de l'infanterie. Quand elles ne suivent pas cette division, elles se réunissent à d'autres pour prendre le chemin le plus commode et le plus solide.

(5) On sent que s'il y a une rivière navigable, c'est l'hôpital ambulant,

elles se réunissent même plusieurs ensemble pour suivre la même route quand il y a très-peu de chemins praticables pour les voitures. Lorsque la marche suit la direction d'une grande vallée, on fait embarquer les gros bagages et le grand parc (6). Dans les pays montueux où l'on est absolument obligé de se tenir sur les grandes routes, on multiplie par plusieurs raisons les colonnes d'artillerie et de bagages; de cette manière, 1° on évite de la fatigue à une partie des attelages, dont la conservation est très-essentielle, surtout au commencement des opérations; car ceux de ces attelages qui sont à la queue des colonnes ont bien de la peine à tirer quand ils trouvent les chemins ruinés par les voitures qui les ont précédés (7); 2° on accélère la marche de l'artillerie et des bagages, non-seulement parce que des colonnes moins fortes marchent plus rapidement, mais encore parce que 500 chariots à quatre chevaux occupant un espace de 5 kilomètres quand ils marchent sur une seule file, il faut, pour peu que

la partie des équipages des vivres dont on n'a pas habituellement besoin qu'il faut embarquer par préférence avec l'artillerie. Il est bien difficile de trouver assez de bateaux pour porter tous les gros bagages d'une armée.

(6) Sous le nom de gros bagages on comprend ici les charrois des vivres de l'armée et les ambulances; les menus bagages, les pièces de régiment, ainsi que les batteries divisionnaires, peuvent presque toujours marcher avec les corps auxquels ils appartiennent. Ces derniers font partir, dans presque toutes les marches ordinaires, leurs menus bagages à l'avance avec une escorte, afin de les trouver en arrivant dans leurs nouveaux cantonnemens. Cette méthode est la plus commode et n'a pas l'inconvénient de ruiner les chemins pour les troupes, parce que les menus bagages ne forment jamais des trains bien considérables, lors même qu'il y a beaucoup de voitures proportionnément à la force des corps.

(7) On verra, dans le second livre de cet ouvrage, quelles sont les précautions à prendre dans la marche des convois pour fatiguer les attelages le moins possible, lorsque, dans les marches de route, on forme plusieurs divisions de voitures qui partent à des jours différens pour suivre le même chemin.

le train soit considérable, former plusieurs divisions qui partent à des jours différens (8). Quoique la célérité ne soit pas la principale condition d'une marche ordinaire, il ne faut pas y renoncer si l'on peut se la procurer.

Quand le nombre des débouchés praticables pour les voitures le permettra, la partie des gros bagages qui appartient à chaque corps, se partagera pour suivre celui dont elle dépend. Les voitures des vivres et de l'ambulance forment plusieurs colonnes particulières.

L'état-major dispose les marches ordinaires.

11. La disposition des marches ordinaires regarde absolument l'état-major de l'armée. Il transmet aux officiers-généraux commandant les divisions et les armes les ordres de mouvement qui leur indiquent, jour par jour, le chef-lieu des cantonnemens et les cantonnemens qu'ils doivent occuper. C'est d'après ces ordres, et sur les renseignemens donnés par l'état-major de l'armée, que le chef d'état-major de chaque division fait la distribution des lieux aux troupes.

Manière de dresser un itinéraire.

On a déja dit que les divisions d'une armée se mettaient toutes en marche en même temps, ou successivement : le dernier cas est le plus fréquent, car il serait impossible d'étendre les cantonnemens si toutes les divisions se mettaient en marche en même temps, sans éloigner beaucoup quelques corps du point où ils doivent se porter. Que les divisions partent en même temps ou successivement, on dressera, d'après le modèle suivant, un tableau qui contiendra

(8) C'est ce que fit en 1758 le feld-maréchal de Keith lorsque, s'étant réuni à Frédéric, le 5 juillet, dans le camp de Tribau, il fut chargé par ce monarque de conduire l'artillerie, les charrois des vivres et les gros bagages dans la retraite qui suivit le siége d'Olmutz.

jour par jour le chef-lieu des cantonnemens que doit occuper chaque corps ou chaque division de troupes, de voitures ou d'artillerie (9) (si l'artillerie n'a pu suivre les troupes), de même que les séjours que doivent faire ces divisions.

(9) Le parc d'artillerie et les gros bagages ne marcheront jamais qu'après les troupes, soit qu'ils se partagent entre les différentes divisions, soit qu'ils se réunissent pour marcher par les mêmes débouchés que les troupes; autrement, ils ruineraient les chemins et rendraient la marche des troupes très-pénible. Quand les divisions d'infanterie partent successivement avec leur artillerie, il faut qu'elles envoient à l'avance des travailleurs réparer les dégradations faites aux chemins par les divisions précédentes.

ITINÉRAIRE

ivi par l'armée de Naples lorsqu'elle évacua ce royaume dans la campagne de 1799, pour opérer sa jonction sur les bords du Pô avec l'armée d'Italie (10).

DATES.	AVANT-GARDE GÉNÉRAL SALM, environ 3000 hom. infe, 100 cavalerie, 63 artillerie.	Ire DIVISION GÉN. OLLIVIER, environ 5000 hom. infe, 700 cavalerie, 300 artillerie.	2e DIVISION GÉNÉRAL RUSCA, environ 4800 hom. infe, 800 cavalerie, 130 artillerie.	PARC D'ARTILLERIE, SALVA, CHEF DE BRIGADE, environ 600 hommes.	QUARTIER-GÉNÉRAL, environ 200 hommes.
Le 9 mai.	....	Capoua........	Caserta........	....	Naples.
10 Id..	Sessa..........	San Germano....	Prezenzano.....	Capone.........	»
11 Id..	Pont du Garigliano	Arce	San Germano....	Mola di Gaeta..	Mola di Gaeta.
12 Id..	Mola di Gaeta...	Isola..........	Arce...........	Tarracina......	Tarracine.
13 Id..	Tarracine......	Veroli.........	Isola..........	Velletri.......	Cisterna.
14 Id..	Cisterna	Ferentino......	Veroli.........	Albano.........	Genzano.
15 Id.	Genzano........	Valmontone....	Ferentino......	Rome...........	Roma.
16 Id..	Roma...........	Frascati.......	Valmontone....	Séjour.........	Séjour.
17 Id..	Monterossi.....	Rome...........	Frascati.......	Séjour.........	Monterossi.
18 Id..	Viterbe.........	Monterossi.....	Rome...........	Séjour.........	Viterbe.
19 Id..	Bolzena........	Viterbe........	Monterossi.....	Monterossi.....	Bolzena.
20 Id.	Aquapendente...	Bolzena........	Viterbe........	Viterbe........	Aquapendente.
21 Id..	Radicofani......	Aquapendente..	Bolzena........	Bolzena........	Radicofani.
22 Id..	Bonconvento....	Radicofani.....	Aquapendente..	Aquapendente..	Bonconvento.
23 Id..	Sienne.........	Bonconvento....	Radicofani.....	Radicofani.....	Sienne.
24 Id..	Barbarino......	Sienne.........	Bonconvento....	San Quirico....	Barberino.
25 Id..	Florence........	Barberino......	Sienne..........	Sienne.........	Florence.
26 Id..	Empoli.........	Florence........	Barberino......	Poggibonsi.....	Séjour.
27 Id..	Pontadera......	Pistoie.........	Florence.......	Barberino......	Séjour.
28 Id..	Pise...........	San Marcello...	Séjour.........	Florence.......	Séjour.

N. B. La raison militaire guidant dans tous les itinéraires, on voit dans celui-ci qui comprend une marche de vingt jours que les troupes n'ont aucun séjour; 2° que les échelons se succèdent dans les gîtes ou les bivouacs sans intervalle dès qu'ils sont arrivés à la hauteur de Rome, et obligés de suivre une seule route; 3° qu'on a réservé au parc d'artillerie la route la plus commode.

A son arrivée à Florence l'armée ayant opéré sa jonction avec les forces laissées par le général Moreau en Toscane, elle reçut une nouvelle organisation pour continuer ses opérations.

(10) Ce tableau est l'ordre de marche donné par le général Macdonald quand il partit, le 10 mai, des environs de Naples avec l'armée qu'il commandait pour aller joindre l'armée d'Italie sur les bords du Pô, à Plaisance.

12. On a fait voir quel avantage il y avait, par rapport à la commodité, à multiplier les chemins dont on se sert pour exécuter une marche de route. Il y aura dans le détail le même avantage à multiplier les ponts ou les bacs sur lesquels les troupes doivent passer une rivière. Mais, lorsque plusieurs corps seront obligés de suivre le même défilé ou de se servir du même pont, le chef de la division (s'ils sont de la même division) fixera à chacun d'eux une heure particulière pour se trouver à l'entrée du passage.

13. On évitera, dans la disposition générale, que deux corps de différentes divisions aient à passer le même jour par le même défilé; mais si cela arrive accidentellement, le chef d'état-major déterminera l'heure à laquelle chacun de ces corps devra s'y rendre. *Attention à prendre pour éviter le croisement des colonnes.*

Si l'on prévoit que deux divisions seront obligées de passer par le même défilé, l'ordre général de marche sera donné de manière à ce qu'elles arrivent à son entrée à des époques différentes; mais si cette défectuosité est le résulat de quelque accident, les commandans de division concerteront entre eux les mesures nécessaires pour remplir le même objet.

On peut empêcher, au moyen de ces précautions, que la rencontre de deux corps ou divisions à l'entrée d'un défilé, oblige l'un d'eux d'attendre sous les armes que l'autre y soit entré en entier, ce qui fatigue beaucoup les troupes de toutes armes et surtout la cavalerie.

14. Je n'ai encore parlé que de la manière de faire marcher et cantonner les troupes dans les marches ordinaires; il reste à exposer quels sont les moyens de les faire subsister. C'est au choix de ceux-ci que tient la possibilité d'épargner plus ou moins le pays qu'on traverse. *Moyens de faire subsister les troupes en marche.*

15. A l'époque où les blés sont encore verts, il y a un moyen très-efficace de ruiner ou d'épargner le pays : c'est de les employer comme fourrage, ou de les laisser sur pied en formant de petits magasins de foin et surtout d'avoine pour alimenter les troupes à cheval.

16. L'établissement des magasins de grains et de fourrages tirés des provinces voisines pour l'entretien des troupes pendant leur marche, ne ménagera les denrées du pays pour l'époque où l'on pourra être obligé d'y revenir, qu'autant qu'on aura d'ailleurs des magasins assez considérables pour subvenir aux consommations journalières de l'armée jusqu'à ce moment, ou qu'on aura pris des mesures politiques assez habiles pour retenir ces denrées dans le pays, soit en les laissant chez les propriétaires (11), soit en formant des magasins. Il est, sans cela, plus que probable que les entrepreneurs des vivres achèteront les denrées de la province qu'on a voulu ménager, pour peu qu'elle soit rapprochée du théâtre de la guerre, afin de diminuer par là les frais de transport.

Il faudra donc, quand une armée exécutera une marche ordinaire au commencement d'une campagne, qu'elle fasse ses dispositions de manière à ce que les hommes et les chevaux soient nourris par les habitans, ou qu'elle forme avec les denrées du pays

(11) Il est souvent plus utile, si on a pris des moyens pour conserver les subsistances dans les pays qu'a traversés l'armée, de laisser les denrées chez leurs propriétaires, que d'en former des magasins. En voici la raison : c'est qu'un parti de troupes légères ennemies s'en emparera plus difficilement quand elles seront dispersées. Il faut, dans ces cas-là, avoir grand soin de laisser dans le pays une quantité de voitures suffisante pour pouvoir rassembler d'un instant à l'autre les grains et les fourrages sur les lieux où l'on voudra former des magasins.

de petits dépôts de farine et de fourrage dans les endroits principaux des provinces où elle doit passer. Ces petits dépôts serviront à son entretien pendant la marche; mais si leur formation exige trop de temps, on tirera des magasins destinés à l'entretien de l'armée pendant la campagne, les vivres nécessaires pour sa subsistance pendant la route, et on les remplacera aussitôt avec des denrées tirées du pays.

Voilà ce qui regarde la subsistance des armées pendant les marches qui ont lieu au commencement des campagnes. On est obligé, dans presque toutes celles qui terminent les opérations, de tirer les vivres des grands magasins, parce que tout concourt à épuiser les provinces voisines du théâtre de la guerre.

17. Si l'armée est obligée d'exécuter, dans le cours de la campagne, une marche ordinaire dans un pays dont les productions ne sont pas épuisées, on fera former aussitôt de petits magasins. L'armée vivra au contraire aux dépens de ses grands magasins, si les ressources de la province qu'elle doit traverser sont épuisées.

18. Quelquefois on fait distribuer la farine destinée pour les troupes, aux boulangers des villes et villages où elles passent, afin de la cuire; le plus souvent le pain est confectionné par les boulangers de l'armée.

SECONDE SECTION.

DES MARCHES ACCÉLÉRÉES.

19. « Les marches accélérées, quoique exécutées « hors de portée de l'ennemi, ont pour objet de le Principe général.

« prévenir sur un point important, de s'emparer « d'un poste, de porter du secours à un objet « menacé, de changer enfin le théâtre de la guerre « sans que l'ennemi s'y attende. Il est donc néces- « saire de les calculer de manière à procurer toute la « célérité possible, à faire forcer des journées s'il est « nécessaire à la totalité de l'armée, ou au moins à « un corps de troupes à l'appui duquel on puisse ar- « river avec le reste de ses forces. »

20. Commençons par développer les principes des marches accélérées en général, nous passerons ensuite aux moyens d'en faire exécuter aux plus grandes armées.

Manière d'assurer les subsistances des troupes.

21. Les marches accélérées s'exécutant hors de portée de l'ennemi, il suffit de faire boulanger à l'avance dans les gîtes principaux où les corps de troupes considérables doivent passer, ou bien encore de faire nourrir le soldat dans ses cantonnemens. Cette dernière méthode, qui ne peut d'ailleurs être employée que dans des pays fertiles, tels que la France, l'Allemagne et l'Italie, est moins régulière, mais procure plus de bien-être au soldat. Napoléon qui croyait que les jouissances de ses troupes devaient augmenter en raison de leurs fatigues et de la grandeur de ses entreprises, fit subsister ainsi les corps de la grande armée pendant la marche accélérée qu'ils exécutèrent en vendémiaire an XIV, lorsque après avoir passé le Rhin, ils allaient opérer leur concentration près d'Ulm. C'est à la facilité avec laquelle les petites armées subsistent tantôt dans leurs cantonnemens, tantôt aux dépens d'un petit magasin formé à la hâte, qu'il faut attribuer la rapidité avec laquelle différentes armées parcoururent déjà toute l'Allemagne pendant la guerre de 30 ans..

22. Il y a une précaution essentielle à prendre dans ces sortes de marche : c'est d'obliger le soldat à emporter du pain pour deux ou quatre jours, soit qu'il subsiste par les distributions, soit qu'il vive aux dépens de l'habitant. Cette mesure, qui prémunit contre tous les évènemens, paraissait si importante à Frédéric et à Napoléon, qu'ils ne négligeaient jamais, la veille d'un mouvement général, d'ordonner à leurs troupes d'emporter du pain pour quatre jours.

23. Les troupes à cheval peuvent se garantir de la disette de fourrage en emmenant avec elles une certaine quantité d'avoine par cheval, et en emportant du foin ficelé. Elles tirent, au reste, leurs fourrages des dépôts qu'on forme à cet effet dans les lieux de passage, où elles font nourrir les chevaux par les habitans du pays. Cette dernière méthode, quand on peut la pratiquer, est la meilleure pour l'entretien des chevaux.

Telle est à peu-près la manière de faire subsister les corps de troupes peu nombreux, dans les marches accélérées.

24. Je répéterai maintenant ce que j'ai déjà dit au sujet des marches ordinaires : le plus sûr moyen d'imprimer au mouvement des troupes toute la célérité dont il est susceptible, est de beaucoup les partager. Non-seulement plusieurs petits corps marchent plus rapidement qu'un seul corps considérable, quelque praticable que soit le débouché de celui-ci; mais encore les troupes des petits corps fatiguent moins que celles du gros, parce qu'elles marchent plus commodément, restant chaque jour moins de temps en route. Cette dernière raison fait que la division des troupes donne non-seulement le moyen d'exécuter des marches plus fortes, mais aussi celui

La division des troupes rend la marche plus leste.

de répéter plus souvent des marches forcées. Les avantages qui en résultent sont tellement importans, qu'un corps de troupes arrive quelquefois plus tard à sa destination en suivant une route directe, qu'une plus longue où les chemins seraient faciles et les débouchés plus nombreux.

25. Outre ces moyens ordinaires d'accélérer la marche d'un corps de troupes, il y en a d'autres qu'on peut employer avec succès : tantôt on fait ouvrir et réparer des chemins à l'avance; tantôt on profite des chevaux du pays pour renforcer les attelages des voitures et accélérer leur marche; tantôt, s'il y a une rivière navigable, on y embarque une partie de l'armée, ou le corps qui doit arriver le premier à sa destination; ou enfin les bagages et l'artillerie de ce corps.

26. Les grandes armées doivent être partagées en plusieurs corps pour les quatre raisons ci-après :

1° Ces corps marchent plus rapidement, lors même que chacun d'eux est obligé de rester réuni, et ils se divisent ensuite avec autant de facilité.

2° Leurs colonnes d'artillerie et de bagages sont moins nombreuses, et ne se gênent point.

3° Ils subsistent plus facilement aux dépens du pays.

4° Suivant différentes directions, ils trouvent dans le pays beaucoup plus de ressources pour faire réparer les chemins, renforcer les attelages et obtenir des moyens de transport.

Les différens corps d'une armée partagée ainsi pour exécuter une marche accélérée, se réunissent ensuite sur ou à quelque distance du point où elle doit agir. Il est seulement nécessaire que cette dernière opération s'exécute hors de portée de l'ennemi, car tout mouvement exécuté près de lui rentre dans la classe des manœuvres.

TROISIÈME SECTION.

MARCHES EN POSTE.

27. Les journées de marche forcée ne pouvant excéder de beaucoup les journées de marche ordinaires, ni se succéder sans interruption, elles ne procurent qu'uue médiocre accélération, aussi lorsqu'on veut doubler au moins la rapidité de la marche ordinaire, on fait voyager les troupes en poste, ou alternativement à pied et en voiture; mais les obstacles qui se présentent lorsqu'on a recours à ces moyens, et les conditions qu'il faut remplir, s'opposent à ce qu'on obtienne tous les résultats qu'ils semblent promettre. Les voitures qui servent à transporter les fantassins, ainsi que leurs attelages, sont fournis par les cultivateurs et doivent leur être payés exactement. On les rassemble sur des points déterminés de la route. Pour que l'obligation imposée aux habitans des campagnes ne leur soit pas trop à charge, leurs chevaux ne doivent pas être enlevés plus de quatre ou cinq jours aux travaux agricoles. Cette condition limite la distance aux points de rassemblement des lieux où les voitures sont requises, le nombre des journées de marche qu'on peut exiger de chacune d'elles, et par conséquent celui des voitures réunies qui ne doit pas excéder 200 à 250.

Aussi pour peu que le corps qui voyage en poste soit considérable, on le divise en plusieurs colonnes qui après avoir suivi des routes différentes, convergent vers un même point ou vers une même ligne.

28. Si chacune des colonnes n'est assujétie à franchir que deux étapes par jour, les relais établis sur

une des directions, transportent la moitié des hommes de la colonne qui suit cette direction. Ils sont disposés de deux en deux gîtes d'étape. Les hommes font chaque jour deux étapes, l'une à pied, l'autre en voiture. Chaque voiture ne s'éloigne qu'à deux journées d'étape du lieu de rassemblement qui lui a été assigné.

29. Lorsqu'on voudra franchir trois ou quatre étapes par jour, les troupes voyageront alors entièrement en voiture. Les relais pourront être établis à des intervalles un peu plus considérables que ceux qui séparent les gîtes d'étape. Il y aura pour chaque colonne deux échelons dont l'un précédera l'autre de 12 heures. Les relais franchiront deux intervalles, et transporteront successivement deux échelons. De cette manière, les troupes feront 8 à 10 myriamètres par jour; mais elles ne pourront voyager de la sorte plus de 48 heures sans être harassées de fatigue. Il faudra leur accorder un séjour, et alors on perdra tout l'avantage que cette seconde méthode offre sur la première. Quoi qu'il en soit, elle a été employée par les Français en 1793, lorsqu'ils transportèrent la garnison de Mayence dans la Vendée. La seconde, qui a des résultats beaucoup plus sûrs, a été suivie en 1806, lorsque la garde impériale, à peine revenue d'Allemagne, dut être transportée de Paris en Saxe, et rejoindre la grande armée avant l'ouverture de la campagne contre la Prusse. On forma deux colonnes qui se dirigèrent vers Mayence, l'une par Châlons et Metz, l'autre par Luxembourg et Trèves. Chaque relais fut divisé en deux échelons, chacun de 1200 hommes.

CHAPITRE II.

DES MARCHES DANS LESQUELLES TOUTE L'ARMÉE SE TROUVE A PORTÉE DE L'ENNEMI.

30. « Les marches qu'une armée exécute quand elle « se trouve en entier à portée de l'ennemi, supposent « toujours l'intention de prendre un ordre de ba- « taille. Elles forment ainsi l'espèce la plus impor- « tante et qui exige le plus de combinaisons, puis- « qu'il s'agit d'y calculer à la fois la nature du pays « qu'on traverse, celle du pays où l'on doit aboutir; « l'espèce d'arme dans laquelle on est supérieur; la « qualité des troupes de l'armée; la disposition qu'on « veut prendre; le plus ou le moins d'habileté de l'en- « nemi, la distance à laquelle il est, la célérité plus « ou moins grande qu'il peut mettre à former un « ordre de bataille. » Cette espèce de marche est, en un mot, la préparation à la plus grande opération militaire, je veux dire la formation des ordres de bataille. Objets des marches à proximité de l'ennemi.

31. Toutes les marches ont en effet pour objet d'attaquer l'ennemi ou de prendre une position, et doivent ainsi préparer la formation d'un ordre de bataille offensif ou défensif.

La distinction que je viens d'établir entre les marches dont l'objet est de combattre l'ennemi et celles qui ont pour objet de prendre une position, me donne l'occasion de les distinguer *en marches manœuvres* et Leur division en marches manœuvres et en marches de position.

en marches de position. Les unes et les autres ayant pour objet de préparer la formation d'un ordre de bataille, leurs principes sont à peu-près les mêmes, tant par rapport à l'ouverture des débouchés qu'à la disposition des troupes. Les marches de position sont en outre assujéties, relativement à la sûreté des équipages, à quelques combinaisons étrangères aux marches-manœuvres. Une armée qui se met en mouvement pour aller occuper une position, se trouve en effet obligée d'emmener avec elle au moins quelques bagages, tandis que celle qui s'avance pour attaquer l'ennemi, les met en lieu de sûreté et se fait ensuite rejoindre par eux. Nous parlerons donc d'abord des marches-manœuvres, en examinant successivement la manière d'ouvrir les débouchés, de disposer les troupes et de les conduire. Nous passerons ensuite aux marches de position.

SECTION I.

DE L'OUVERTURE DES MARCHES-MANŒUVRES.

32. La réussite des marches-manœuvres tient à deux choses :

1° A leur ouverture.

2° Et à la manière de les exécuter.

Je vais traiter successivement ces deux objets.

Nécessité d'exécuter les marches sur plusieurs colonnes.

Abstraction faite des considérations de tactique, ou de rapidité dans les mouvemens, il serait impossible de trouver des emplacemens assez vastes pour faire mouvoir, sans les partager en plusieurs colonnes, des armées aussi considérables que les nôtres. Le prince de Rohan l'écrivait déja dans son ouvrage *du parfait capitaine* à une époque où les

armées étaient bien moins nombreuses qu'elles ne sont aujourd'hui, et où la formation de l'infanterie sur une ordonnance de profondeur réduisait beaucoup l'étendue du terrain qu'elles occupaient.

« Il faut donc, pour exécuter une marche, que « l'armée se partage en plusieurs corps ou colonnes « qui, suivant chacune des chemins différens, arri- « vent sur la même direction et soient en mesure « de prendre, par des mouvemens combinés, une « disposition de combat. Quand je dis sur la même « direction, c'est-à-dire vers le même objet : car « la disposition de la marche peut être telle qu'on « veuille porter une partie de l'armée sur le flanc de « l'ennemi, tandis qu'on portera le reste sur son « front; et alors, quoique la direction de toutes les « colonnes ne soit pas précisément la même, toutes « concourent cependant à prendre un ordre de ba- « taille et à attaquer l'ennemi.

33. « Les marches de l'armée devant s'exécuter « sur plusieurs colonnes, il faut en conséquence que « chacune de ces colonnes ait un chemin ouvert ou « reconnu, ou du moins une direction sur laquelle « elle puisse s'avancer à l'aide des travailleurs qui « sont à sa tête. J'établis ces différences, parce qu'il « est possible que le défaut de temps ou l'ennemi « aient empêché d'ouvrir le chemin à l'avance, « ou qu'ils aient permis seulement de le recon- « naître et non de l'ouvrir; ou qu'enfin, le chemin « n'ayant pû être ni reconnu, ni ouvert, il faille s'a- « vancer sur une direction projetée, en reconnaissant « et préparant, chemin faisant, son débouché. Ce « dernier cas arrive communément lorsqu'on marche « pour livrer bataille à l'ennemi et qu'il a devant lui « des corps et des postes détachés à replier.

Nécessité d'avoir un chemin ou de reconnaître une direction, par chaque colonne.

Règles résultant de cette nécessité.

34. « Pour qu'une armée soit le moins possible « dans le cas de faire des marches sans que ses « débouchés soient préparés, il faut, quand elle « arrive dans une position, que le chef de l'é« tat-major s'occupe d'abord de faire ouvrir des « marches sur toutes les directions que les circon« stances ultérieures pourraient l'obliger à suivre; et « qu'il tienne ensuite des itinéraires et des ordres de « marche tout prêts pour le besoin. Cette méthode « remplit à la fois l'objet de parer à l'avenir et de ca« cher à l'ennemi le mouvement qu'on projette. Si « au lieu de cela, on n'ouvre des marches que sur la « direction indiquée par la circonstance momenta« née ou prévue, on découvre les vues qu'on peut « avoir; et ces vues venant à changer, on se trouve « obligé d'exécuter une marche incommode et pé« nible.

Exceptions aux règles.

35. « Ce principe est, au reste, soumis aux évé« nemens, car, quelquefois on ne séjourne pas dans « une position, et à peine a-t-on le temps d'ouvrir « la marche du lendemain. Quelquefois l'ennemi oc« cupe, par des postes considérables ou par des « corps détachés, le pays où la marche doit s'exécu« ter, et alors elle ne peut avoir lieu qu'en avançant « à lui et en combattant s'il résiste. Quelquefois il « est avantageux de donner le change à l'ennemi en « faisant ouvrir une marche sur un point vers lequel « on ne veut pas se porter (12), tandis qu'on en

(12) L'histoire militaire de Frédéric nous offre deux exemples de l'emploi de ce stratagème : ce prince fit réparer les chemins, avant la bataille de *Hohenfriedberg*, comme s'il avait voulu marcher sur quatre colonnes vers *Breslau*, aussitôt que le prince Charles s'approcherait. L'amour-propre de celui-ci seconda les projets du monarque : les Autrichiens s'avancèrent dans la plaine et furent battus.

Ce grand capitaine ayant résolu, en 1758, après la prise de *Schweidnitz*,

« fait reconnaître secrètement une autre vers celui « sur lequel on veut lui dérober un mouvement. « D'autres fois, les circonstances et les positions « respectives des armées, sont telles que si elles « remuent, ce n'est que pour se porter vers un « objet indiqué : alors il est inutile de se fatiguer à « ouvrir des marches vers les autres points. D'autres « fois on est sur la défensive absolue, de manière à « ne pouvoir ou à ne vouloir faire de mouvement « qu'en arrière du point où l'on est établi, alors il « est inutile d'ouvrir des marches en avant, puis« que ce serait fournir des débouchés offensifs à « l'ennemi. » Dans ce cas-là on détruit même les ponts et on ruine les chaussées, soit en les coupant, soit en enfonçant de gros pieux, soit en formant des abatis solides, soit enfin en détournant les eaux pour les dégrader (13).

Ces réflexions font voir : « Qu'il y a des occasions « où il est inutile et même impossible d'ouvrir des « marches sur toutes les directions ; mais il importe « que toutes les directions soient reconnues par des

de pénétrer en Moravie pour assiéger *Olmutz*, cantonna le corps du feld-maréchal Keith, sur la rive gauche de la *Neisse*, et porta, le 25 avril, son avant-garde sur cette rivière : son intention était de faire croire au feld-maréchal Daun qu'il attaquerait la Bohême par le comté de *Glatz*. Il fit construire dans plusieurs endroits des ponts sur la *Neisse*, ouvrir des débouchés vers *Glatz*, et rassembler beaucoup de voitures pour transporter, disait-on, ses magasins de subsistances de *Neisse* à *Glatz* ; enfin il reconnut les fortifications de *Glatz* et les frontières de la Bohême comme s'il eût voulu agir de ce côté-là.

Le maréchal de Contades se servit du même moyen pour tromper les alliés en 1759. Ayant résolu de faire agir en Hesse son armée qui cantonnait sur la rive gauche du *Rhin*, il fit construire des ponts sur ce fleuve du côté de *Rees* et de *Clèves*, et le passa pendant ce temps à *Dusseldorf*.

(13) Ces précautions, il est vrai, n'arrêtent pas la marche des ennemis, surtout s'ils ont des pontons : mais elles la ralentissent toujours.

« officiers de l'état-major, ou, si cela ne se peut, qu'on « ait sur elles des renseignemens des gens du pays. « Le chef de l'état-major-général doit étudier ces di- « vers documens, de façon à ne jamais quitter une « position sans avoir poussé des rayons par ses re- « connaissances ou par les renseignemens qu'il pren- « dra sur toutes les directions environnantes, et ac- « quis par ce moyen la plus parfaite connaissance « du théâtre de la guerre. »

Distinction des marches-manœuvres en quatre espèces.

36. Une armée peut se mouvoir perpendiculairement ou parallèlement à son front (14), passer d'une direction à une autre et se diviser en plusieurs corps dont les uns se meuvent perpendiculairement et les autres parallèlement à leur front. Je distinguerai d'après cela quatre sortes de marches-manœuvres :

1° Les marches-manœuvres de front;

2° Les marches-manœuvres de flanc;

3° Les marches-manœuvres qui sont alternativement de front et de flanc;

4° Les marches-manœuvres où une partie de l'armée marche par son flanc, tandis que le reste marche de front.

Mais je ferai observer que les deux dernières espèces de marches dérivent des premières; car une armée qui change la direction de sa marche ne fait que passer de la marche de front à la marche de flanc, ou réciproquement. Quant à l'armée qui se divise pour qu'une partie des troupes marche de front tandis que le reste marchera par son flanc, ses deux fractions marchent, à la vérité, sur des principes dif-

(14) Toutes les directions diagonales rentrent, suivant leur degré d'obliquité, dans la direction perpendiculaire ou dans la direction parallèle au front de l'armée.

férens, mais leur mouvement dérive de la marche de front ou de la marche de flanc, car ils se meuvent l'un perpendiculairement, l'autre parallèlement à son front.

Je commencerai ainsi par parler de l'ouverture des marches de front et des marches de flanc.

37. C'est la position de l'armée, celle de l'ennemi, et la situation du lieu vers lequel les troupes doivent se porter, qui déterminent si une marche doit être de front ou de flanc; mais la différence qu'il y a entre les moyens qu'une armée emploie pour se mouvoir dans chacune de ces directions, en occasionne aussi une grande dans la manière d'ouvrir les débouchés : ainsi, je vais résumer les principes de tactique sur lesquels repose cette différence, pour justifier la division de cette section. Leur répétition ne peut jamais être nuisible, car leur oubli a fait et fait encore assez souvent commettre des fautes graves à la guerre (15).

Motifs qui doivent fixer le choix entre les diverses espèces de marches-manœuvres.

L'objet de toute marche-manœuvre étant de former un ordre de bataille, il est clair qu'une armée ne

(15) Les fautes de cette espèce sont d'autant plus communes qu'il y a, comme le dit Lloyd, du charlatanisme dans tous les états, et que celui d'un chef d'état-major consiste à faire marcher une armée sur beaucoup de colonnes. C'est ainsi qu'à l'investissement de *Landrecies* en 1794, on a vu le général Mack sacrifier les règles de l'art à l'éclat d'avoir mis en mouvement l'armée des puissances coalisées sur 7 colonnes. Les troupes autrichiennes, anglaises et hollandaises étant cantonnées sur deux lignes derrière la *Selle* et l'*Écaillon*, il aurait en effet suffi de leur faire exécuter une marche de flanc pour investir *Landrecies* qui se trouvait sur les derrières du prolongement de leur gauche. Ce mouvement aurait été plus court et plus facile; mais la manœuvre qu'on exécuta en se portant en avant sur différens points pour revenir ensuite occuper les positions qui devaient couvrir le siége, était plus brillante : on l'adopta. Mais le militaire réfléchi n'y vit que le discernement d'un homme fin qui sait que la réputation sort bien souvent des nuages de poussière qu'on jette aux yeux des ignorans.

peut se mouvoir parallèlement à son front, autrement que par son flanc, c'est-à-dire rompue en colonne par ligne (16), car cet ordre de marche doit préparer la formation d'un ordre de bataille parallèle à l'ordre de bataille primitif, et il suffit que toutes les divisions d'une armée qui marche en colonne par ligne, exécutent un quart de conversion pour qu'elle se trouve formée sur le flanc de la marche. Il est également clair qu'une armée ne peut se mouvoir perpendiculairement à son front, autrement que sur plusieurs colonnes composées de troupes des deux lignes, en effet : 1° Peu de terrains sont assez découverts pour permettre de marcher en bataille, et cette marche serait d'ailleurs extrêmement lente. 2° Une armée ne formerait jamais rapidement un ordre de bataille si elle marchait sur une seule colonne. 3° Elle ne marcherait pas sur plusieurs colonnes composées chacune en entier de troupes d'une seule ligne, sans s'exposer à d'autres inconvéniens assez graves : la formation en bataille serait plus compliquée ; celle d'une première ligne, qui est l'objet principal soit qu'on agisse offensivement ou défensivement, serait du double plus longue, en supposant qu'il y eût le même nombre de colonnes, car les troupes de chaque colonne se déploieraient sur une seule ligne au lieu de se déployer sur deux lignes une fois plus courtes, comme cela arrive quand une colonne est composée de troupes de deux lignes ; les points

(16) Il paraît, à la vérité, que l'armée serait bien plus rapidement formée si chaque ligne marchait par le flanc de tous les bataillons ou escadrons dont elle est composée : mais elle s'allongerait considérablement dans cette marche. Il faut, pour éviter cet inconvénient, faire marcher chaque ligne rompue en colonne par pelotons ou par divisions, à moins qu'on ne rencontre des défilés.

où se formeraient les troupes de seconde ligne ne seraient point couverts dans le premier moment par des troupes de première ligne, et réciproquement celles-ci ne seraient pas soutenues dans le premier moment par des troupes de seconde ligne.

ARTICLE PREMIER.

Ouverture des marches de front.

Objet des marches de front.

38. Nous venons d'établir quelle doit être communément la composition des colonnes dans les marches de front : il ne reste qu'à déterminer la force habituelle de chaque colonne, et par conséquent leur nombre ordinaire (17); et c'est là ce qui indiquera le nombre des débouchés à ouvrir.

39. Ce que j'ai déjà dit suffit pour convaincre qu'une armée ne doit la rapidité de ses mouvemens qu'à sa division en plusieurs colonnes; mais, d'abord, elle n'acquerra point cet avantage si elle est partagée en un trop petit nombre de colonnes parce qu'elles seront trop pesantes; d'un autre côté, ses mouvemens seront compliqués si l'on multiplie trop les colonnes.

Principes généraux des marches de front.

40. Il paraît d'après cela, 1° qu'il convient de partager une armée en trois ou quatre colonnes formant autant de divisions de toutes armes ou d'armes séparées (18); 2° que la force de chacune de

(17) Je dis le nombre ordinaire, car je parlerai par la suite des circonstances où l'on est obligé d'augmenter ou de réduire le nombre des colonnes.

(18) Le partage d'une armée en plusieurs divisions composées de différentes armes facilite autant le maintien de la discipline, que l'exécution des marches; et c'est pourquoi on a adopté, il y a près de 36 ans, cette organisation en Europe; 1° parce que c'est en répartissant les différentes armes

celles-ci doit être au plus de 24 bataillons ou escadrons, et au moins de 12, dont moitié de première ligne et moitié de seconde. Il sera nécessaire que ces divisions soient à peu près d'égale force et de même composition, pour rendre simples et faciles toutes les manœuvres et toutes les combinaisons d'ordre de bataille : une machine, composée de différentes pièces de rapport, prend plus facilement toutes les formes, quand ses diverses parties sont susceptibles de se joindre indistinctement les unes aux autres.

41. Il n'est pas nécessaire d'ouvrir de débouchés particuliers pour l'artillerie, parce qu'elle doit marcher, comme on le verra plus bas, à la suite des colonnes de troupes, où elle se trouve en sûreté, et ne ralentit pas la marche.

42. Voici maintenant les exceptions aux principes que j'ai donnés sur la quantité de débouchés à ouvrir pour une marche de front :

1° La nature du pays force quelquefois à ouvrir moins de débouchés qu'il n'y a de divisions ;

2° Le terrain étant extrêmement ouvert donne parfois la facilité d'en ouvrir plus qu'il n'y a de divisions. Il faut, si l'on veut faire un mouvement offensif ou rétrograde, dont le but soit de prendre rapidement un ordre de combat, profiter de cet avantage qui, donnant le moyen de multiplier les colonnes, fournit aussi celui de raccourcir les dé-

dans les divisions qu'on simplifie la machine ; 2° parce qu'il faudrait, si l'on formait les divisions de troupes d'une seule ligne, les multiplier beaucoup ou étendre considérablement leur front, ce qui donnerait au chef de la division beaucoup de peine pour les conduire un jour de bataille; 3° parce que cette division, qui rassemble ainsi davantage les troupes, donne, au jour du combat, aux officiers généraux qui les commandent, le moyen de réparer avec leurs troupes de seconde ligne les fautes ou les malheurs de la première.

ploiemens. On formera alors plusieurs colonnes de la même division, et on multipliera à raison de cela le nombre des débouchés.

Principes de l'ouverture des débouchés.

43. Je passe maintenant aux principes sur lesquels on doit diriger l'ouverture des débouchés : ceux-ci sont absolument indépendants du nombre et de la force des colonnes.

44. Il est évident que si toutes les marches de front s'exécutaient dans des pays découverts, il faudrait que la direction des colonnes fût combinée relativement à la nécessité de former à tout moment un ordre de bataille, car l'une et l'autre de ces conditions existeraient, puisque d'un côté l'ennemi pourrait attaquer l'armée, et que de l'autre tous les points de la marche offriraient des emplacemens propres au développement des troupes. Mais il n'est pas nécessaire de faire des combinaisons aussi exactes pour la marche dans des pays coupés où l'impossibilité de former une disposition générale est démontrée. Les difficultés de ce terrain empêcheront en effet l'ennemi de se présenter autrement qu'en colonne, de combiner une disposition générale et d'exécuter autre chose que des attaques de front partielles : vos colonnes auront alors le même avantage que lui.

45. Le premier soin du chef de l'état-major général doit donc être, aussitôt qu'il a jugé la nécessité d'ouvrir une marche de front, de reconnaître l'ensemble du pays que doivent traverser les colonnes de l'armée, car ce que j'ai dit tout-à-l'heure prouve la nécessité de varier la manière d'ouvrir les débouchés, suivant la nature du terrain.

46. Le front de la marche doit être égal à celui de l'armée dans tous les terrains où il peut être nécessaire de former un ordre de bataille contigu, c'est-

à-dire que les colonnes doivent être renfermées dans l'espace nécessaire pour se déployer.

47. Les circonstances déterminent ensuite, tantôt à conserver entre la colonne de droite et la colonne de gauche le terrain nécessaire pour déployer toute l'armée : c'est ce qui arrive quand ces colonnes suivent des localités qui couvriraient les flancs d'un ordre de bataille; tantôt, l'armée se trouvant composée par exemple de cinq colonnes, on ne laisse entre les colonnes des ailes que la distance nécessaire pour déployer trois colonnes : c'est là ce qui arrive quand les colonnes des ailes laissent sur leur flanc extérieur (19) le terrain où elles doivent se déployer; tantôt, enfin, on éloigne les colonnes des ailes à la distance nécessaire pour déployer entre elles quatre colonnes : c'est ce qui a lieu quand il n'y a qu'une colonne des ailes qui laisse sur son flanc extérieur le terrain sur lequel elle doit se déployer, ou quand chacune des colonnes des ailes ne laisse sur le sien qu'une partie du terrain nécessaire.

Étendue du front de la marche.

48. Dans les terrains propres à former des ordres de bataille séparés (20), la nature du site détermine le front de la marche.

49. Il faut éviter dans tous les cas de disperser les colonnes sur une trop grande étendue de terrain, parce qu'il ne tire de force que des troupes qui peuvent l'occuper, et on risquerait autrement, comme disait le maréchal de Luxembourg, *d'être battu partout, n'étant nulle part.* Si au contraire

(19) On appelle ici *flanc extérieur* le flanc droit de la colonne de droite et le flanc de gauche de la colonne gauche.

(20) J'entends par *ordre séparé* celui dans lequel la nature du terrain oblige à faire agir séparément les différentes parties de l'armée, et par *ordre contigu* celui dans lequel ces mêmes parties peuvent conserver leur ensemble

on resserrait trop les colonnes, les troupes risqueraient de se trouver accumulées inutilement en cas d'affaire, et de perdre la possibilité de présenter tout le développement dont elles sont susceptibles, ce qui pourrait devenir funeste, car c'est le développement d'une armée qui lui donne le moyen d'obliger l'ennemi à s'avancer sur un front moins étendu que le sien, qui la met à même de le déborder, de prendre en flanc les corps qui viendront l'attaquer et de concentrer, enfin, beaucoup de feu sur les points par où l'ennemi débouchera. On sent que ces avantages influent beaucoup sur le sort des affaires défensives, telle que serait peut-être celle dans laquelle une armée se trouverait engagée si elle était attaquée pendant une marche. Au reste, l'inconvénient de trop resserrer le front d'une marche est généralement moins funeste que celui de trop l'étendre; en effet: 1° quand le premier de ces deux inconvéniens est un résultat des localités, il est difficile que l'ennemi puisse gagner vos flancs ou donner à ses forces un développement plus avantageux que celui des vôtres; 2° si, étant attaqué pendant la marche, vous formez vous-même une disposition offensive, vous tirerez peut-être parti de la grande accumulation de monde sur quelque point. Cette accumulation qui est au moins inutile quand elle est poussée à un certain degré dans une défense purement passive, peut vous devenir alors de quelque utilité, car le nombre de soldats qu'on fait combattre influe souvent tout autant sur le sort des batailles que le développement sur lequel ils agissent : il n'est alors question que d'éviter la confusion.

50. Le chef de l'état-major reconnaîtra au reste des champs de bataille, où l'armée se formerait en

Reconnaissance préalable des champs de bataille éventuels.

cas de besoin, dans tous les terrains qui lui paraîtront propres à former une disposition en ordre contigu ou en ordre séparé.

51. Mais il ne se contentera pas d'examiner le front des différentes positions : il examinera en outre la manière dont leurs flancs sont couverts. Il verra s'ils ne sont pas protégés par des obstacles qui obligent l'ennemi à exécuter plusieurs manœuvres pour parvenir à les tourner ; quels seraient les moyens de mouvoir l'armée parallèlement à son front après l'avoir déployée, afin qu'elle pût tourner elle-même l'ennemi qui tenterait de la tourner. Le chef de l'état-major examinera enfin les positions qu'on pourrait prendre, le terrain où l'on pourrait former des dispositions offensives, si l'ennemi venait à gagner le flanc d'une des positions reconnues, ou celui de la marche. Il n'y aurait en effet dans ce cas-là qu'à choisir entre trois partis : 1° déposter l'ennemi ; 2° prendre une position en face de lui ; 3° se retirer.

Les champs de bataille intermédiaires, et si l'on peut dire leurs accessoires, étant ainsi reconnus, il sera facile au chef de l'état-major-général de diriger les officiers chargés de l'ouverture des débouchés des différentes colonnes. Voici les règles relatives à cet objet :

Règles de détail concernant l'ouverture des débouchés.

52. I. Évitez de séparer les colonnes par quelque rivière, car elle détruirait l'ensemble de l'armée, surtout s'il n'y avait pas beaucoup de ponts ou de gués ; et souvent il serait aussi difficile de faire correspondre les mouvemens de ses différentes parties que de renforcer tout d'un coup l'une ou l'autre de celles-ci (21).

(21) Le maréchal Blucher fut cruellement puni, en 1814, pour avoir

53. II. Profitez de toutes les localités susceptibles de donner des flancs à la marche et garantir cette partie de l'armée contre des attaques. Examinez les moyens d'occuper les débouchés dont l'ennemi pourrait se servir pour l'attaquer ; ruinez enfin, si la raison de guerre l'exige, les ponts ou les passages capables de seconder un de ses mouvemens offensifs contre vos flancs.

54. III. Quand vos colonnes marcheront dans des pays coupés où le terrain qui les sépare les empêchera de se déployer, ne vous embarrassez pas de leur trop grand éloignement ou de leur trop grand rapprochement. Les localités qui s'opposent à ce que vous puissiez former une disposition générale, en cas d'affaire, empêcheront aussi, comme je l'ai déja dit, l'ennemi d'en former une (22). Les officiers d'état-major chargés de l'ouverture des débouchés remarqueront seulement les lieux où le pays se découvrant fournirait à l'ennemi l'occasion d'exécuter une attaque partielle contre la colonne dont ils tracent le débouché. C'est sur ces reconnaissances que le chef d'état-major général se fera une

négligé cette règle dans sa première pointe sur *Paris*. Il avait dirigé le corps de Sacken par la petite route de *Châlons* à la Ferté, et celui d'Yorck par la route d'Allemagne qui passe à *Château-Thierry* sur la rive droite de la *Marne*. Napoléon, après avoir écrasé le corps d'Alzusief à *Champ-Aubert*, et se disposant à tomber sur les derrières du général Sacken par *Montmirail*, le maréchal Blucher ordonna au corps d'Yorck de se replier en toute hâte par *Château-Thierry* pour secourir le corps russe ; mais quelque diligence que missent les Prussiens dans cette marche rétrograde, ils n'arrivèrent à *Montmirail* que pour être témoins de la défaite de leurs alliés à la *Haute-Épine* où pouvait seulement s'effectuer leur jonction.

(22) On sent qu'il est aussi essentiel dans les marches que dans les positions, de ne pas prendre pour impraticable un emplacement où il est possible de faire mouvoir des troupes. Le maréchal Blucher essuya une longue série de revers pour avoir cru trop légèrement, en 1814, que la contrée entre la Seine et la Marne était impraticable.

première idée des différens ordres de bataille séparés que l'armée ou l'ennemi aura la faculté de former; quant aux positions partielles que ce dernier prendrait pour arrêter la marche de telle ou telle colonne, elles ne sont redoutables qu'autant qu'elles pourraient arrêter en même temps les autres colonnes (23); car celles-ci finiront toujours par tourner ces positions partielles, quand elles auront gagné un terrain plus découvert, où les divers débouchés communiqueront facilement entre eux. Vous seriez même en mesure de faire beaucoup de mal à l'ennemi, si, se présentant pour arrêter une seule de vos colonnes, vous renforciez tout-à-coup les autres pour l'envelopper, en dégarnissant même la colonne qu'il arrêterait.

55. IV. Cherchez, d'après cela, à vous procurer dans tous les pays coupés des débouchés faciles et fréquens entre les différentes colonnes. Si vous n'en trouvez pas de propres à la marche des troupes, ayez-en du moins pour faire passer des ordonnances d'une colonne à l'autre, afin de pouvoir toujours combiner leurs mouvemens. Ces précautions sont nécessaires, surtout en approchant des positions éventuelles qu'on peut être obligé de prendre dans les marches.

56. V. Toutes les fois que vos colonnes arriveront sur un terrain plus découvert où il sera possible de réunir une partie ou la totalité de vos troupes pour former un ordre de bataille séparé ou contigu,

(23) L'ennemi peut quelquefois remplir cet objet en formant un ordre de bataille séparé défensif: c'est au chef de l'état-major à prendre, tant par lui-même que par ses officiers, connaissance des lieux propres à une telle disposition, ainsi que des moyens d'attaquer l'ennemi, s'il fallait livrer bataille pour continuer la marche.

disposez la direction de vos débouchés, à moins que les motifs exposés dans le paragraphe suivant ne vous en empêchent, de manière à ce que celles de vos colonnes qui traversent un terrain découvert aient entre elles les distances convenables pour déployer les troupes dont elles sont composées. Si la nature du terrain vous force à resserrer le front de la marche, soumettez toutes les colonnes, à proportion de leur force, à la réduction qui en résulte, ou ne la faites éprouver qu'aux colonnes dont la marche se dirige vers les points où vous voulez renforcer votre ordre de bataille, pour agir offensivement ou défensivement, soit en multipliant les lignes, soit en occupant un poste important.

57. VI. Examinez toutes les localités susceptibles d'augmenter la force des positions éventuelles, et vous procurer des revers sur l'ennemi, si celui-ci s'avance pour vous attaquer, ou qui vous assureront la faculté de tourner, d'envelopper ou d'attaquer avec avantage les positions qu'il prendrait pour vous arrêter. Toute marche de front présente, d'un côté, des positions dont vous pouvez vous servir pour résister à l'ennemi; de l'autre, des positions que ce dernier peut saisir pour vous arrêter. C'est en vous emparant successivement des points importans de ces différentes positions, que vous assurerez la réussite de votre marche. Il faut donc que vous dirigiez, autant que vous le pourrez, les têtes de vos colonnes sur ces points-là, ou tout au moins très-près d'eux, s'ils sont d'un accès difficile, afin qu'ils deviennent, en cas de besoin, la base ou les points d'appui du déploiement de vos propres colonnes (24). On voit qu'il y a,

(24) Ouvrez dans tous les cas, lors même que vous n'y dirigez pas vos

par cette raison, des circonstances où il ne faut nullement s'astreindre à conserver entre les débouchés de toutes les colonnes la distance prescrite, quoique le front de la marche présente un champ de bataille découvert. Ce sont celles où les points essentiels d'une position avantageuse, soit pour l'ennemi, soit pour l'armée qui exécute la marche, se trouvent renfermés dans un espace éloigné de la direction naturelle des colonnes.

Il est vrai que la conservation des distances entre les colonnes facilite la combinaison des déploiemens de l'armée, qu'elle est même absolument nécessaire quand les chefs de division ne sont pas manœuvriers, parce que le général en chef peut alors leur tracer mot à mot ce qu'ils doivent faire au moment du déploiement, en leur ordonnant de déployer leurs colonnes *à droite*, *à gauche* ou *sur le centre;* mais cette précaution perd toute son importance lorsque les officiers-généraux sont instruits; il suffit alors de leur indiquer, soit dans l'ordre de marche, soit lors de la formation de l'ordre de bataille, la droite et la gauche du terrain sur lequel ils doivent déployer leurs troupes dans chacune des positions éventuelles.

Il sera nécessaire dans ce cas que le débouché de chaque colonne soit dirigé de manière à ce qu'elle se trouve, toutes les fois que le terrain se découvre, sur un des points de la position où elle se déploierait en cas d'événement. On serait obligé, s'il devenait nécessaire de former un ordre de bataille après avoir négligé cette mesure, d'exécuter un mouvement pré-

colonnes, des débouchés dans les villages qui peuvent contribuer à la force des positions éventuelles que vous pourrez être obligé de prendre. De tels débouchés facilitent toujours beaucoup la défense de ces postes.

liminaire ou de déployer des troupes de seconde ligne en première, pour éviter des lacunes dans l'ordre de bataille; encore chacun de ces derniers partis a-t-il des inconvéniens (25).

58. VII. Il n'y a pas de principes à donner pour les circonstances où l'armée passe d'un terrain couvert à un terrain découvert, ou réciproquement. Seulement on observera qu'il faudra éviter, dans le premier de ces deux cas, de faire déboucher plus de deux colonnes dans la plaine par le même point; car trois colonnes, qui auraient suivi le même débouché, eussent-elles marché à la même hauteur, ne pourraient jamais déployer en même temps à l'issue des défilés, et la colonne du centre serait obligée de conserver sa disposition de marche jusqu'à ce que les autres eussent gagné sur leur flanc assez de terrain pour son déploiement,

On voit qu'il résulterait de là, dans les mouvemens des troupes, un embarras qui pourrait avoir des suites funestes. Les événemens de la bataille de *Neerwinden* en 1793, en sont une preuve incontestable.

Le général Dumouriez avait fait déboucher ses trois colonnes de droite par le pont de *Neerheylissem*. La 1re était destinée à s'avancer entre *Oberwinde* et *Racour* pour gagner le flanc gauche des Autrichiens, la 2e avait l'ordre de s'emparer d'*Oberwinde*, et la troisième devait emporter *Neerwinden*. Cette dernière ayant réussi d'emblée dans son opé-

(25) Le premier parti exposerait à une confusion qui pourrait devenir bien funeste dans un moment aussi décisif que celui de la formation d'un ordre de bataille : le second, par cette raison, serait préférable; mais il aurait encore l'inconvénient de dégarnir quelques parties de l'ordre de bataille, inconvénient auquel on ne peut remédier que par des manœuvres subséquentes de la seconde ligne.

ration, tandis que la 1re colonne se trouvait arrêtée par le comte de Clairfayt, la 2e se trouva avoir gagné, par le succès de la 3e, le terrain nécessaire pour se déployer à gauche, mais être extrêmement resserrée sur sa droite par les troupes de la 1re colonne. Ne voulant pas rester en colonne sous le feu des Impériaux, elle se déploya à gauche, en sorte que l'extrême droite des Français se trouva être moins forte et moins étendue qu'elle n'aurait dû l'être. Cela contribua beaucoup à son peu de succès, et donna par la suite aux Autrichiens le moyen de gagner son flanc droit.

59. VIII. Donnez aux débouchés environ 16 mètres de large, et aux ponts que l'on construit sur les ruisseaux et les ravins 8 mètres. Les troupes pourront y marcher par pelotons, les officiers montés restant encore sur le flanc de leur troupe. Quant aux voitures et à l'artillerie attachées aux divisions, elles marcheront sur deux files, ou du moins, si elles n'en forment qu'une seule, leur mouvement ne sera retardé par aucun accident.

60. IX Évitez, autant que possible, surtout pour celles de vos colonnes où il y a de l'artillerie ou de la cavalerie, des chemins dont le sol est marécageux. Ne vous en servez pas, quelque bons qu'ils paraissent au premier coup-d'œil, à moins de les avoir fait réparer à fond (26), car des chemins de cette espèce se ruinent toujours par le passage, et finissent par devenir impraticables pour peu qu'on ait apporté de négligence dans leur réparation.

61. X. Ne prenez jamais pour les débouchés de

(26) Les Français se servaient, en 1793, de madriers qu'ils portaient avec eux pour rendre cette espèce de chemins praticable : mais cela augmente toujours considérablement le nombre des voitures.

vos colonnes des chemins très-creux, à moins qu'ils ne soient bordés par des localités absolument impénétrables; car vos colonnes risqueraient d'y être anéanties, si l'ennemi venait à gagner leur flanc. Il n'y a qu'un seul cas où vous puissiez d'ailleurs faire passer une colonne dans un ravin ou dans un vallon étroit, c'est lorsque la position d'un corps détaché à l'avance, ou la direction de quelque autre colonne, met l'ennemi hors d'état de l'attaquer.

62. XI. Quand vous êtes obligé de faire changer, dans le cours de la marche, la direction d'un débouché destiné à une colonne d'infanterie; cherchez un emplacement assez découvert pour que la colonne puisse exécuter un changement de direction en masse; sans cela, elle sera obligée de s'allonger en colonne avec distance ou demi-distance, pour que ses divisions ou pelotons changent successivement de direction, mouvement qui retarde toujours la marche.

63. XII. Ouvrez généralement vos débouchés le plus directement possible, et allongez-les même plutôt que de multiplier les détours. La difficulté qu'il y a à changer en masse la direction d'une colonne nécessite cette précaution, surtout pour les débouchés que doivent suivre des colonnes d'infanterie. Les troupes seront en effet obligées de prendre l'ordre de colonne à distance entière ou à demi-distance, comme je viens déjà de le dire, dans des débouchés qui auront beaucoup de sinuosités, et elles perdront ainsi non-seulement l'avantage que donne la rapidité des déploiemens, mais encore une partie de la célérité de leur marche; car les colonnes se remuent toujours avec une lenteur proportionnée à leur profondeur.

64. Les principes que je viens de développer sont trop intéressans pour que je ne m'efforce pas à leur donner tout le dégré de clarté dont ils sont susceptibles. Je vais tâcher de le faire en citant, pour l'application des règles ci-dessus, l'exemple d'un terrain qui a été intéressant dans presque toutes les guerres sur la rive gauche du Rhin.

Voyez Planche I.

Supposons que le chef d'état-major d'une armée campée entre *Freimersheim* et *Freischbach* (27), est chargé d'ouvrir une marche pour aller occuper le camp de *Muschbach* à l'entrée d'un des débouchés dont on peut se servir pour pénétrer dans la Bavière rhénane aux environs de *Worms* et plus loin vers *Mayence* (28). Cette marche étant délicate parce que l'ennemi est en mesure de venir au-devant de l'armée et de l'attaquer pendant son mouvement, on sera obligé de l'ouvrir avec toutes les précautions indiquées dans les maximes précédentes.

L'armée étant formée de cinq divisions, le chef

(27) Le camp de *Freimersheim* que le maréchal de Turenne occupa en 1674, est un de ceux dont on peut se servir pour couvrir l'Alsace. Les bois de *Neustadt*, ceux de *Hahnhofen* et les marais du *Speyerbach* rendent en effet impraticable la majeure partie du pays situé entre *Spire* et *Neustadt*, et il faut, pour pénétrer dans l'*Alsace*, passer auprès de *Spire* entre les bois de *Hahnhofen* et le *Rhin*, ou auprès de *Neustadt*, entre les bois de *Neustadt*, et les montagnes du *Hart*. Mais l'armée postée à *Freimersheim* peut, dans le premier cas, se porter vers *Meistersheim* ou *Spire* pour défendre le passage du *Speyerbach*, et dans le second, se rapprocher des montagnes, comme, par exemple, du côté d'*Edesheim* ou d'*Edighofen*. Elle peut même, si les ennemis s'avançaient par *Neustadt* sans avoir laissé de corps d'observation du côté de *Spire*, passer le *Speyerbach* auprès de cette ville, pour agir contre leurs lignes d'opération.

(28) Les deux passages dont on vient de parler dans la note précédente, sont aussi les seuls dont une armée rassemblée en Alsace et maitresse de *Landaw* puisse se servir pour pénétrer par la Bavière rhénane vers *Mayence*. Le camp de *Muschbach* est situé en avant de *Worms*; la crainte d'être tourné ou coupé empêcherait probablement l'ennemi de pouvoir, dans aucun cas, défendre le *Speyerbach* du côté de *Spire*, si le camp de *Muschbach* était une fois occupé.

de l'état-major fera ouvrir cinq débouchés. Les officiers chargés de cette opération auront un certain nombre de travailleurs avec une escorte de troupes légères destinée à les couvrir et à fouiller les terrains coupés; elle formera même un corps assez considérable si l'ennemi infeste de détachemens le pays.

Le chef de l'état-major se porte de sa personne, avec un détachement de troupes légères, en avant du front de la marche. Celui du camp de *Freimersheim* se trouve d'abord en plaine. Les débouchés s'y avancent rapidement en partant de la droite ou de la gauche des divisions, proportionnant leurs distances entre eux à la force des divisions, et embrassant le terrain nécessaire pour former l'armée en bataille. A quelque distance de *Freimersheim*, la plaine se rétrécit et se trouve embarrassée par différentes parties des bois de *Freischbach*. Alors la direction des débouchés est subordonnée à ces obstacles. Ici deux colonnes se touchent presque, tandis que les deux autres sont très-éloignées. Celle de droite suit cependant le ruisseau qui vient de *Freimersheim*, parce que les hauteurs boisées qui le bordent seraient propres à couvrir le flanc de l'armée si l'ennemi, après avoir dérobé une marche, s'avançait pour l'attaquer à la faveur des bois de *Freischbach*.

Le chef d'état-major reste en avant des travailleurs pour en reconnaître le front, empêcher qu'aucune des colonnes ne s'écarte de la direction générale, les raccorder aussitôt que le pays le permettra, pour voir enfin quelle position intermédiaire l'armée pourrait prendre si l'ennemi survenait. Il se dirige, par cette raison, à vol d'oiseau à droite et à gauche de l'axe du terrain que parcourt la mar-

che, parce que c'est la direction la plus avantageuse pour en reconnaître le front; il s'avance en faisant des zigzags, de manière à embrasser toujours l'ensemble de la marche, et il observe de tous côtés si quelque obstacle gêne sa vue, ou si quelque localité peut la seconder. Il se porte, par exemple, au clocher de *Bœbingen* pour reconnaître une plus grande étendue de pays. C'est de là que cet officier s'aperçoit, 1° que le village d'*Aldorf* et le château de *Schamberg* commandent deux points par où trois des colonnes sortiront du bois de *Freischbach;* 2° que si les hauteurs situées en deçà du ruisseau de *Heidesheim* peuvent lui offrir une première position éventuelle, elles présentent aussi à l'ennemi uue position assez avantageuse pour arrêter l'armée; 3° que le ravin qui traverse ces hauteurs détruira l'ensemble des forces de l'ennemi s'il veut y former une disposition de combat, tant qu'il ne sera pas maître du village d'*Aldorf*, parce qu'il serait très-difficile de passer ce ravin ailleurs qu'à *Aldorf* ou à *Duderweiler*; 4° que les colonnes de l'armée qui marcheront sur les deux côtés du ravin communiqueront facilement par *Aldorf;* 5° que l'ennemi ne pourra attaquer, seulement, les troupes qui marcheront à la droite du ravin, sans s'exposer à être battu en flanc par l'artillerie qu'on placerait à sa gauche, et que réciproquement il n'attaquerait pas les troupes qui chemineraient à sa gauche, sans courir le risque d'être pris en flanc par les batteries qu'on établirait à sa droite. Il se décide, d'après cela, à diriger le débouché de la quatrième colonne sur *Aldorf.*

Les officiers qui conduisent l'ouverture des différens débouchés sont, pendant tout ce temps-là,

toujours dans les bois de *Freischbach*; ils connaissent le but de la direction générale et sont accompagnés de guides intelligens. Chacun d'eux est convenu à l'avance, avec le chef d'état-major général, de signaux différens pour se faire entendre ou apercevoir de dix minutes en dix minutes, quand il se trouve dans un pays coupé où il cesse de voir autour de lui. Le chef de l'état-major donne lui-même, quand il le juge nécessaire, des signaux qui indiquent le centre de la direction. Ces signaux servent à raccorder les officiers, tant entre eux que sur le chef de l'état-major général, qui dirige leurs opérations.

Les débouchés des colonnes ne sont pas plutôt sortis des bois de *Freischbach* qu'ils se redressent et reprennent leurs distances primitives afin de pouvoir, s'il était nécessaire, déployer les troupes sur les hauteurs d'*Aldorf*. Celui de la première colonne côtoie toujours la lisière des bois et des marais qui peuvent appuyer le flanc droit de l'armée, en restant cependant sur des terrains un peu élevés pour ne point s'engager dans des marécages dont les troupes ont toujours la faculté se rapprocher en se déployant. Le débouché de la quatrième colonne ne se prolonge point, en sortant d'*Aldorf*, dans le ravin qui conduit à *Duderweiler*, parce que les escarpemens qui le bordent empêcheraient les troupes qui l'auraient suivi de se déployer facilement, en cas de besoin, à droite ou à gauche. L'officier chargé de tracer ce débouché le dirige sur la crête gauche du ravin, parce que : 1° Il commence à devenir nécessaire de rapprocher une certaine quantité de troupes des montagnes du *Hart* dont les pentes deviendront la clef de la marche en approchant de *Neustadt*. 2° Ce serait

la droite des ennemis qu'il faudrait tenter de tourner ou de déposter s'ils essayaient eux-mêmes d'arrêter la marche en prenant une position entre les bois de *Gensheim* et *Kerweiler*, ou en avant de *Didesfeld*. Le terrain s'élevant en effet successivement depuis le *Speyerbach* jusqu'aux montagnes du *Hart*, la gauche des ennemis serait bientôt obligée de se retirer si l'on avait gagné son flanc droit, ou battu son aile droite.

Tous les débouchés se dirigent ensuite, en conservant des distances proportionnées au front des troupes qui doivent les suivre, vers les hauteurs de *Didesfeld* qui offrent une seconde position éventuelle entre les bois des environs de *Gensheim* et les montagnes du *Hart*. Le débouché de la première colonne va gagner ensuite le bord du *Speyerbach* au-dessous du moulin de *Frau* : mais il ne traverse ni ce ruisseau ni les bois situés sur sa rive gauche pour arriver au camp de *Muschbach*, parce que cette direction, quoique réellement plus courte, aurait l'inconvénient de séparer la première colonne du reste de l'armée ; le débouché de cette colonne suit seulement le cours du *Speyerbach* jusqu'à l'ancienne commanderie, parce que ce ruisseau couvre le flanc droit de la marche. L'officier chargé de l'ouvrir fait même, pour mieux remplir cet objet, occuper ou ruiner le pont de *Speyerdorf*.

Le débouché de la seconde colonne s'écarte un peu de sa direction naturelle pour se diriger vers *Lackheim*, parce que ce village forme pour ainsi dire un bastion d'une troisième position éventuelle entre *Nieder-Hambach* et les bois situés sur les bords du *Speyerbach*, position qui n'est peut-être pas moins bonne que la précédente quoique moins élevée, mais qu'il serait impossible de prendre ou de conserver si l'ennemi est en possession de *Lackheim*, attendu qu'elle se trouve alors percée dans son centre.

Quant aux autres débouchés, ils avancent en conservant toujours leurs distances.

Le chef de l'état-major dirige le débouché de la cinquième colonne vers les hauteurs de *Nieder-Hambach* et de *Ober-Hambach* appendices des montagnes du *Hart* qui reversent sur la plaine où l'armée doit marcher : il y conduit ce débouché à mi-côte, parce que cette disposition met en son pouvoir les hauteurs comme s'il en tenait le sommet, et rend la marche moins pénible pour les troupes; elle assure le reste du mouvement jusqu'à *Neustadt;* car l'ennemi ne viendra pas attaquer les colonnes dans la plaine tandis qu'on est maître des hauteurs, et s'il veut au contraire s'avancer par celles-ci, on sera bientôt à deux de jeu avec lui. Ces hauteurs sont, comme je l'ai déjà dit, la clef de la marche; aussi, le terrain se resserrant en approchant de *Neustadt* et ne présentant plus une étendue égale au front de l'armée, les débouchés des colonnes de droite conservent leur distance, tandis que ceux des colonnes de gauche se rapprochent. Voici les avantages de cette dernière disposition :

1° On aura, dans l'exécution de la marche, une plus grande quantité de troupes pour déposter l'ennemi s'il voulait l'arrêter en se maintenant sur les hauteurs.

2° Si l'on est obligé d'occuper la quatrième position éventuelle entre *Kreutzschantz* et les bois, il y aura à la gauche assez de troupes pour occuper la *Kreutzschantz* et la ravine située à la gauche de ce poste (29),

(29) Les précautions rendraient la 4e position éventuelle excellente, car son front serait couvert par le *Speyerbach*, la ville de *Neustadt*, les villages de *Neuhaus* et de *Wintzing*; et il faudrait que les ennemis fissent plusieurs manœuvres pour tourner ses flancs qui se trouveraient parfaitement appuyés.

laquelle, quoique praticable à la rigueur (30), ne serait point commode pour la marche d'une colonne.

Les officiers chargés de la direction des différens débouchés continuent ensuite à les tracer vers le camp de *Muschbach;* et comme le front de la marche se trouve embarrassé par la ville de *Neustadt* de même que par les villages de *Neuhaus* et de *Wintzing* et les clôtures qui en dépendent, ils subordonnent la direction des débouchés aux localités, conduisant leur travail comme ils l'ont fait dans les bois de *Freischbach* (31). Les débouchés de toutes les colonnes se prolongent ensuite jusqu'au camp de *Muschbach*. Ceux des quatrième et cinquième colonnes se dirigent sur les hauteurs par la même raison qu'ils l'ont fait avant d'arriver à *Neustadt*. L'armée arrivant au camp de *Muschbach* par tous les débouchés et principalement par ceux des hauteurs qui le prennent à revers, il sera difficile que l'ennemi essaie de l'empêcher de prendre cette position. Elle se déploiera et campera entre les bois de *Neustadt* et les montagnes du *Hart* auprès de *Kœnigsbach*.

65. Les principes qui servent pour ouvrir les débouchés d'une marche en avant, s'appliqueront aussi à l'ouverture d'une marche rétrograde, car celle-ci est également une marche de front, et l'armée qui l'exécute peut être par cette raison obligée de former un ordre de bataille dans tous les endroits assez découverts pour permettre à l'ennemi de former une disposition de combat. Il faut seulement observer que les posi-

(30) Comme le prouve l'échec du général Kleist, en 1794.

(31) Des enclos et des villages n'empêchent pas, à la vérité, de former une disposition de combat, comme des marais ou des bois impraticables : mais je dirai, en parlant de la conduite à tenir dans les marches, qu'une colonne ne doit jamais s'engager dans des villages ou dans des enclos sans avoir d'abord fait occuper leur totalité par des détachemens.

tions éventuelles devant, d'après la nature du mouvement et la position de l'ennemi, faire face au côté opposé à celui vers lequel se dirige la marche, il est beaucoup plus facile de les bien juger. Au reste, la différence du côté où l'on doit faire face n'en occasionue une grande que dans la disposition des troupes.

ARTICLE SECOND.

Ouverture des marches de flanc.

Nombre des colonnes sur lesquelles on exécute les marches de flanc.

66. J'ai déja remarqué que l'objet de cette sorte de marche était de mouvoir une armée parallèlement à son front et de former un ordre de bataille sur le flanc de la marche : qu'il fallait, par cette raison, que chaque ligne formât une colonne particulière. Ainsi, les troupes de l'armée forment habituellement deux colonnes dans les pays de plaine, où l'infanterie, disposée sur deux lignes, forme le centre de l'armée, tandis que la cavalerie, également disposée sur deux lignes, en forme les ailes. Quant aux sites montueux ou coupés, dans lesquels l'infanterie forme la première ou les premières lignes de l'ordre de bataille, tandis que la cavalerie forme la dernière ou les dernières lignes, les troupes de l'armée se partagent tantôt en trois, tantôt en quatre colonnes.

67. Il est vrai que la première de ces dispositions, je veux dire celle de faire marcher l'armée sur deux colonnes, forme dans tous les cas des colonnes profondes qui marchent en raison de cela avec difficulté : mais je crois qu'il y a beaucoup de circonstances où l'on adopterait sans inconvénient la seconde disposition, dans un pays ouvert, où la réunion des deux ailes de cavalerie permettrait de former une ou

plusieurs colonnes sur le flanc intérieur (32) de la marche.

Cas où l'on peut marcher sur trois ou quatre colonnes.

68. 1° S'il est nécessaire de porter la cavalerie aux ailes dans l'ordre de bataille qu'on formera sur le flanc des colonnes, les troupes de cette arme qui marchent sur le flanc intérieur de la marche n'auront à parcourir qu'à peu près l'étendue de leur front, surtout quand elles auront eu l'attention de rester à la hauteur des colonnes d'infanterie. On sait d'ailleurs que la cavalerie parcourt aisément dans six minutes un espace de 1200 mètres, susceptible de recevoir 25 escadrons. Il est vrai qu'elle se trouvera après cela un peu en arrière des lignes d'infanterie; mais, d'abord, elle pourra se porter facilement à leur hauteur; et d'un autre côté, cette distance augmentera souvent l'utilité dont les troupes à cheval pourront être dans le nouvel ordre de bataille, car il faut toujours qu'elles soient à une certaine distance des points où elles doivent faire effort.

2° Cette disposition de la cavalerie en colonnes particulières sur le flanc intérieur de la marche facilitera les moyens d'en porter la totalité à l'une ou l'autre aile de l'ordre de bataille qu'on formera sur le flanc des colonnes.

3° L'armée accélérera sa marche en multipliant ses colonnes, et le front de la marche occupera une plus grande étendue de terrain, ce qui facilitera la formation d'un ordre de bataille sur la tête des colonnes si l'ennemi paraît pour l'attaquer. La cavalerie ne risquera jamais d'embarrasser le front des lignes d'in-

(32) Par flanc intérieur de la marche dans les marches de flanc, on entend celui qui est opposé au côté où se trouve l'ennemi, et par flanc extérieur celui qui se trouve du côté de l'ennemi. Nous appellerons toujours, dans la suite de cet ouvrage, 1re colonne la colonne extérieure, et dernières colonnes les colonnes intérieures de la marche.

fanterie qu'on formera de ce côté-là, ni d'y porter le désordre si elle est culbutée (33).

Avantages de cette méthode sur celle proposée par Guibert.

69. Il semble d'après cela que cette méthode pour multiplier les colonnes dans les marches de flanc (34), est infiniment meilleure que celle de former des colonnes composées de moitiés de lignes, proposée par Guibert (35). Cette disposition ne produira jamais autre chose qu'un ordre de marche d'après lequel il sera très-difficile à la totalité de l'armée de se former en bataille sur son flanc, puisque la moitié de l'infanterie sera obligée de parcourir, avant de se former, un espace de terrain égal à la moitié de celui que toute cette arme doit occuper dans l'ordre de bataille, ce que des troupes à pied ne feront sûrement jamais dans un espace de temps égal à celui que la cavalerie, qui aurait marché sur le flanc intérieur de l'infanterie, mettrait à se porter à ses ailes.

Il est vrai que la disposition indiquée par Guibert, partageant l'armée en autant de colonnes que

(33) En effet : si la cavalerie est à la tête des colonnes et qu'il devienne nécessaire de former un ordre de bataille perpendiculaire à la direction de la marche, il faudra porter cette cavalerie à droite ou à gauche des lignes d'infanterie qu'alors on formera. Ce sera le seul moyen de démasquer l'infanterie et d'éviter que les troupes à cheval y portent dans aucun cas le désordre si elles sont culbutées. Mais je prouverai un peu plus bas qu'il n'est pas probable qu'on puisse étendre des troupes sur le flanc extérieur de la marche. Quant au parti que l'on prendrait de porter la cavalerie à l'extrémité des nouvelles lignes, il aura aussi ses inconvéniens ; car cette cavalerie ne pourra y arriver qu'en longeant tout le front de ces lignes.

(34) Le danger le plus redoutable et le plus habituel pour les marches de flanc étant que l'ennemi attaque la tête des colonnes, je crois que la disposition sur trois ou quatre colonnes (la cavalerie formant les colonnes intérieures de la marche) devrait être la base fondamentale des ordres de marche de flanc, comme on a vu que la disposition de la cavalerie derrière l'infanterie devait être la base fondamentale des ordres de bataille. Ce n'est pas que je croie ces deux dispositions exclusives (il n'y a presque aucun précepte militaire qui le soit) ; mais ce sont celles dont l'usage est le plus fréquent. Elles se prêtent ensuite facilement à tous les changemens.

(35) Essai de tactique, tom. 1er, pag. 131.

celle que je propose, paraît au premier coup-d'œil devoir donner autant de facilité pour former un ordre de bataille sur la tête des colonnes; mais j'observerai,

1° Que le mélange d'infanterie et de cavalerie à la tête des colonnes, compliquerait (36) d'autant plus inutilement le mouvement que le terrain serait trop resserré pour offrir des emplacemens propres à l'emploi de ces deux armes (37).

2° Que toute la cavalerie marchant sur le flanc intérieur des colonnes, on pourra former bien plus rapidement sur la tête de celles-ci un ordre de bataille qui s'étendra sur leur flanc intérieur.

On objectera peut-être que l'armée, marchant, par exemple, par son flanc droit sur quatre colonnes composées de moitiés de lignes, il sera bien plus fa-

(36) On remédierait à cette complication en adoptant une des deux dispositions suivantes: je suppose que l'armée est formée sur deux lignes ayant la cavalerie aux ailes, et qu'elle doit marcher par son flanc droit. *Première disposition.* On formera la 1re colonne de la droite, de la 1re ligne; la 4e colonne de la droite, de la 2de ligne; la 2de colonne de la gauche, de la 1re ligne; la 3e colonne de la gauche, de la 2de ligne; toutes ces parties de ligne marcheront par leur droite. *Seconde disposition.* On formera la 1re colonne de la gauche, de la 1re ligne; la 4e colonne de la gauche, de la 2de ligne; la 2de colonne de la droite, de la 1re ligne; la 3e colonne de la droite, de la 2de ligne. Toutes ces parties de ligne marcheront par leur droite. Il sera ensuite très-facile, surtout en ne s'astreignant point au rang des troupes dans l'ordre de bataille primitif, d'en former une disposition dont le centre, les ailes ou les dernières lignes seront composées de cavalerie; mais il faudra toujours que les 1re et 4e colonnes gagnent beaucoup de terrain sur leur flanc, au moment de la formation en bataille sur la tête des colonnes, afin de laisser à la 2de et à la 3e colonnes un espace suffisant pour se former en bataille, et il en résultera de l'embarras dans le mouvement des troupes.

(37) Il paraîtrait, d'après cela, que l'ordre de marche dans lequel chaque colonne est composée d'une moitié de ligne, conviendrait aux marches de flanc dans lesquelles la nature du terrain oblige d'éloigner les colonnes, et où on a lieu de craindre que l'ennemi attaque leur tête; mais une marche de cette espèce paraît devoir rentrer dans la classe des marches de front dont les colonnes des ailes doivent couvrir le flanc.

cile de former sur la tête de celles-ci un ordre de bataille dont les ailes soient composées de cavalerie, et qui s'étende sur le flanc intérieur de la marche, que de le faire, la cavalerie marchant sur le flanc intérieur des colonnes d'infanterie.

Voici comment je réfute cette objection :

1° Si le terrain est assez uni pour permettre l'exécution d'une manœuvre de cette espèce, l'ennemi aura sûrement projeté d'attaquer la tête et le flanc gauche des colonnes; il tombera facilement sur le flanc des troupes qui essaieront de s'étendre à leur gauche.

2° Si on prévoit la nécessité de s'étendre sur le flanc extérieur des colonnes, ce qui paraît impossible d'après les raisons qu'on vient d'exposer, en plaçant en même temps de la cavalerie aux ailes de l'ordre de bataille, il sera facile de s'en ménager les moyens en formant une avant-garde de cavalerie, ou en faisant marcher un corps de cavalerie à la tête de la première colonne.

Si on demande maintenant une autorité qui prouve qu'il ne faut jamais, dans les marches de flanc, former plusieurs colonnes des troupes de la même ligne, je citerai Frédéric, et j'espère qu'on la regardera comme décisive, car jamais général ne fit un usage plus fréquent des marches de flanc. Toute la guerre de sept ans n'offre pas une seule occasion dans laquelle ce monarque se soit écarté du principe que nous venons d'établir.

70. Résumons en peu de mots tout ce qui a été développé relativement aux marches de flanc.

Chaque ligne d'infanterie formera habituellement (38) une colonne particulière. Quant à la ca-

(38) Dans le cas où le flanc de la marche serait suffisamment couvert

valerie, tantôt elle se partagera en deux ailes et marchera en colonne par ligne à la tête et à la queue des colonnes d'infanterie; tantôt elle marchera en entier également en colonnes par ligne à la tête ou à la queue des colonnes d'infanterie; tantôt les deux ailes de cavalerie se réuniront pour former une colonne, ou pour marcher en colonne par ligne sur le flanc intérieur de l'infanterie; tantôt, enfin, une partie de la cavalerie marchera sur le flanc intérieur de l'infanterie, tandis que le reste marchera sur une seule colonne, ou en colonne par ligne, à la tête, à la queue, ou à la tête et à la queue des colonnes.

Circonstances où on ouvre plus de deux débouchés.

71. C'est sur l'ordre de marche qu'on a résolu d'adopter, et sur le nombre de colonnes qu'on a déterminé de former, que se règle le nombre des débouchés à ouvrir pour les troupes. Ce nombre se réduit à *deux* quand il n'y a point de corps de réserve, et que la totalité de la cavalerie doit marcher à la tête ou à la queue, ou enfin à la tête et à la queue des colonnes, pour se trouver aux ailes dans l'ordre de bataille. Il est porté à *trois*, 1° quand la cavalerie, devant marcher également avec les colonnes d'infanterie, il y a un corps de réserve qui suit le mouvement des deux lignes de l'armée (39), 2° quand la totalité ou une partie de la cavalerie doit former une colonne sur le flanc intérieur de la marche.

On ouvre enfin *quatre* débouchés lorsque la ca-

par une demi-ligue d'infanterie, et où on voudrait accélérer le mouvement, il serait possible de former chaque colonne de la moitié d'une ligne: mais cette augmentation ne serait réellement que le résultat de la multiplication des lignes, puisqu'on se serait déterminé à raccourcir le front des ordres de bataille éventuels qu'on serait obligé de former.

(39) C'est là ce qui fit que l'armée prussienne forma trois colonnes dans presque toutes les marches qu'elle exécuta au commencement de la campagne de 1760.

valerie doit former deux colonnes sur le flanc intérieur de la marche.

72. Je parlerai, à l'article des ordres de marche de flanc, d'une partie des raisons qui peuvent influer sur le choix de ces quatre dispositions; nous nous contenterons ici de parler de la distance qu'il importe de conserver entre les différens débouchés, leur nombre étant une fois déterminé.

C'est là-dessus qu'influe surtout la composition des colonnes qui a été traitée plus haut avec tant de détail. Il faudrait en effet, s'il y avait des colonnes composées de moitiés de lignes, que leurs débouchés fussent beaucoup plus rapprochés que ceux qu'on ouvre pour des colonnes composées de troupes d'une seule ligne, l'armée devant toujours être préparée à se former en bataille sur son flanc.

73. La distance du débouché de la première colonne à celui de la seconde, doit être ordinairement de 300 mètres; on verra plus bas les exceptions à cette règle. Quant aux débouchés des autres colonnes, ils peuvent se rapprocher davantage, tant entre eux que de la seconde colonne, l'usage n'ayant fixé à 300 mètres la distance de la première à la seconde ligne, qu'afin que celle-ci n'ait point autant à souffrir du feu de l'ennemi. Les troupes des 3e et 4e lignes qui sont plus éloignées, n'ont pas besoin de conserver des distances aussi considérables.

Distances des débouchés entre eux.

74. La nécessité dans laquelle une armée qui exécute une marche de flanc peut se trouver à chaque instant de se former en bataille sur son flanc extérieur, oblige de régler l'ouverture de tous les débouchés sur celui de la 1re colonne. Si quelque localité les force à s'éloigner, ils s'en rapprochent ensuite aussitôt que les circonstances le permettent.

75. On est aussi très-souvent obligé d'ouvrir un débouché particulier pour l'avant-garde, quand elle doit se diriger sur le flanc extérieur de la marche. Sa direction doit ordinairement être à 2 ou 3 mille mètres sur le flanc extérieur des colonnes, mais il s'en rapproche plus ou moins suivant les circonstances. L'officier chargé de l'ouvrir, s'il en est un auquel on ait confié ce soin (40), observera seulement de diriger ce débouché vers les localités propres à couvrir le flanc de la marche de l'armée, car telle est alors la destination de l'avant-garde, en évitant cependant de la séparer des colonnes par des obstacles qui l'empêcheraient d'en être soutenue ou qui offriraient à l'ennemi les moyens de l'envelopper.

Passons maintenant aux principes d'après lesquels on doit diriger une marche de flanc.

Comment on doit diriger une marche de flanc.

76. Puisqu'une marche de flanc n'a pour objet que de préparer l'armée à la formation d'un ordre de bataille sur le flanc extérieur des colonnes, on la dirigera successivement sur une suite de champs de bataille, ou d'obstacles susceptibles de couvrir la marche, que les débouchés longeront dans toute leur étendue. De là nécessité d'avoir un champ de bataille reconnu sur le flanc extérieur des colonnes, toutes les fois que ce flanc n'est pas embarrassé par des obstacles impénétrables qui empêchent l'ennemi de l'attaquer (41). Il est même nécessaire qu'il y ait des champs de bataille reconnus sur le front de la mar-

(40) Je dis s'il en est un, etc., parce que les marches d'avant-garde étant toujours plus rapides et exigeant moins de combinaisons que celle des armées, à raison de ce que le petit nombre de troupes dont elles sont composées leur permet ordinairement de former une seule ligne et de marcher sur une seule colonne, ces corps ouvrent presque toujours leurs débouchés en marchant.

(41) Il est essentiel de ne pas commettre d'erreur sur cet objet-là.

che dans les lieux où le terrain se découvre assez pour permettre une disposition de troupes, afin de pouvoir résister à l'ennemi si, dérobant un mouvement, il venait attaquer la tête des colonnes. On juge que l'étendue de ces derniers champs de bataille doit être proportionnée à la longueur de la ligne qu'on aurait le temps de former dans ce cas : ainsi l'ouverture d'une marche de flanc sera conduite par les mêmes moyens que ceux indiqués pour une marche de front.

77. La direction du débouché de la première colonne déterminera la direction des autres, et ce débouché sera dirigé lui-même d'après la reconnaissance préalable du pays situé sur le flanc extérieur de la marche.

78. Dans les contrées où le terrain se découvrira sur le front de la marche, les débouchés seront tracés d'après le rapport d'un officier habile qui l'aura d'abord reconnu de manière à laisser sur le flanc extérieur des colonnes les positions où l'on pourrait former un ordre de bataille perpendiculaire à la direction de la marche.

Voici maintenant quelques règles à observer pour éviter des fautes trop grossières dans l'ouverture des marches de flanc. **Règles de détail d'ouverture des marches de flanc.**

79. I. On évitera avec le plus grand soin de diriger le débouché de la première colonne dans des terrains où les troupes ne pourraient combattre qu'avec désavantage : ce principe déterminera à s'écarter aussi des ravins et des chemins creux. On évitera ces sortes de chemins même pour les autres colonnes, attendu qu'il est quelquefois difficile de tirer les troupes d'un endroit où elles sont en sûreté quand les balles commencent à siffler.

80. II. On tâchera de ne pas présenter le front de la marche à l'ennemi, car il se trouverait pour lors tout naturellemeut sur le flanc de l'armée. Si les circonstances obligent à le présenter, on cherchera à le couvrir par quelque localité, ou bien on prendra les mesures indiquées § XIII.

81. III. On ruinera ou on indiquera, suivant les circonstances, les moyens d'occuper les ponts, les défilés par lesquels l'ennemi pourrait venir attaquer le flanc extérieur de la marche. Je dis suivant les circonstances, parce que si on abandonne entièrement la position, il est nécessaire d'ôter à l'ennemi les moyens d'inquiéter la marche. Si au contraire on ne s'en écarte que momentanément, il est prudent de conserver au moins pendant tout le temps que l'ennemi aurait la faculté de s'en servir pour inquiéter la marche, les ponts et les passages qui serviront peut-être par la suite dans un mouvement offensif.

82. IV. Pour ce qui est des ponts et des défilés qui se trouvent sur le front de la marche, il est nécessaire de conserver, et même de connaître les moyens d'occuper à l'avance ceux qui doivent faciliter la marche de l'armée dans toute l'étendue de la contrée à parcourir. On ne les ruine que lorsque l'ennemi a la faculté d'en tirer un très-grand parti, et qu'il est impossible de les occuper à l'avance. S'il existe encore d'autres ponts ou d'autres défilés à gauche et à droite du front de la marche, il faut examiner si, offrant d'un côté à l'ennemi des moyens pour venir attaquer la tête des colonnes, ils n'augmenteront pas de l'autre vos moyens de l'assaillir lui-même s'il prenait une position susceptible d'arrêter votre marche. Si les avantages que ces ponts ou ces débouchés vous promettent, ne contrebalancent

pas ceux qu'ils procureraient à l'ennemi, on les détruira. Dans l'hypothèse contraire, on ne prendra ce parti qu'en cas d'impossibilité de les occuper ou d'y prévenir l'ennemi.

83. V. S'il se rencontre sur la direction naturelle de la marche ou très-près de son flanc extérieur un grand bois qu'on ne soit pas absolument obligé de traverser (42), et dont l'ennemi puisse se servir pour combiner une disposition offensive, on le laissera assez loin sur le flanc extérieur pour que l'ennemi ne vienne pas troubler la marche, ou bien on fera passer les colonnes en dehors de ce bois, quand cela n'allongera pas trop la marche; cette disposition sera même la meilleure, car 1° La lisière du bois offrira une position si l'ennemi a l'intention d'attaquer l'armée. 2° Les colonnes longeant cette même lisière, l'ennemi ne distinguera ni leur force, ni les dispositions qu'on prépare contre lui dans le bois. 3° Il ne pourra, sans prêter prise contre lui, profiter du bois pour former une disposition offensive, ou pour empêcher l'armée qui est en marche de se former et de faire elle-même une disposition offensive contre lui. Ce que je dis pour un grand bois, s'applique à ces longues suites d'enclos de village qu'il est impossible de faire occuper totalement par des corps détachés, et d'employer ainsi à couvrir le flanc extérieur de la marche.

84. VI. On laissera, autant que possible, tous les marais et autres obstacles plutôt sur le flanc extérieur que sur le flanc intérieur des colonnes. Dans

(42) *Je dis qu'on ne soit pas absolument obligé de traverser*, parce qu'il y a telle grande chaîne de bois qu'il est impossible d'éviter dans les marches qui composent pour ainsi dire les détails d'une campagne; mais les plans d'opérations doivent prévoir des circonstances de cette espèce.

la première position, ils couvrent leur flanc; dans la seconde, au contraire, ils gêneraient les manœuvres ou la retraite, ce qu'on ne saurait éviter avec trop de soin.

85. VII. Mais si un ruisseau, une forte haie, un ravin ou une suite quelconque d'obstacles parallèles à la direction de la marche, ne peuvent couvrir son flanc extérieur, on les laissera beaucoup plutôt sur le flanc intérieur qu'entre les colonnes, car ils empêcheraient, dans cette dernière hypothèse, les lignes de troupes de communiquer facilement entre elles dans le cas où il deviendrait nécessaire de former un ordre de bataille. Il suffira si l'on prévoit cette nécessité, de laisser ces divers obstacles à une distance assez considérable sur le flanc intérieur, pour qu'ils ne gênent pas les manœuvres, et d'y ouvrir en cas de besoin des passages qui facilitent la retraite. Au reste, s'il est impossible de laisser quelque obstacle, de l'espèce de ceux dont j'ai parlé, sur l'un des flancs de la marche, et que cet obstacle oblige plusieurs débouchés à s'éloigner les uns des autres, on les rapprochera ensuite aussitôt qu'ils l'auront dépassé.

86. VIII. S'il se présente une chaîne de hauteurs qui commande celles qui sont plus rapprochées de l'ennemi, tantôt on fera suivre aux débouchés le revers des collines, pour masquer les mouvemens des troupes; tantôt on les dirigera à mi-côte du versant tourné vers l'ennemi, parce que le feu sera plus rasant que sur le sommet des hauteurs; tantôt, enfin, on les tracera sur leur crête quand l'ennemi pourra commander toutes les pentes situées de son côté, et qu'il sera impossible de marcher sur leurs revers. Les circonstances détermineront lequel de ces partis il est à propos de prendre.

87. IX. Si on rencontre, au contraire, une chaîne de hauteurs commandée de fort près par une élévation dont l'ennemi puisse se rendre maître, on en éloignera les débouchés par la raison que rien ne l'empêcherait ensuite d'en profiter soit pour troubler la marche par son feu, soit pour employer ce feu à seconder une disposition offensive.

88. X. On reconnaîtra, surtout dans les lieux où les troupes seront dans la nécessité de défiler, les postes tels que villages isolés, châteaux, clôtures, etc., propres à couvrir le flanc extérieur de la marche, et par conséquent le front d'une position éventuelle, soit parce qu'ils ferment les débouchés par où l'ennemi a la faculté d'attaquer l'armée, soit parce qu'ils sont propres à l'établissement de batteries destinées à le prendre en flanc, et à revers s'il tentait de s'avancer. On assure quelquefois parfaitement une marche en occupant une suite de semblables postes qu'on abandonne ensuite successivement, dès qu'il n'y a plus rien à craindre pour son front.

On dirige d'ordinaire les débouchés de manière à laisser ces postes sur le flanc extérieur de la marche, parce qu'en cas d'affaire ils seront les bastions d'une position dont l'armée formera la courtine; on n'y fera passer le débouché des colonnes que s'il était possible d'en tirer quelque avantage. Dans tous les cas, on facilitera l'accès de ces sortes de postes qui peuvent devenir un des points essentiels d'une position éventuelle.

89. XI. Si, lorsque les débouchés se dirigent dans un terrain découvert où l'ennemi pourrait attaquer la tête des colonnes, il se trouve une petite ville ou village, une suite de clôtures, un bois fourré, un marais, etc., susceptible d'assurer également bien

l'un ou l'autre des flancs d'une position perpendiculaire à la direction de la marche, on laissera ce poste plutôt sur le flanc intérieur que sur le flanc extérieur des débouchés : 1° parce qu'il ne sera jamais d'aucune utilité à l'ennemi, qui, dans le cas contraire, s'en emparerait peut-être et s'en servirait ensuite pour favoriser et masquer des mouvemens offensifs; 2° parce que tous les ordres de bataille qu'on peut prendre sur la tête des colonnes devant s'étendre, comme il a déjà été dit, sur leur flanc intérieur, il est d'autant plus essentiel d'assurer l'aile de ces nouveaux ordres de bataille, que la manœuvre à exécuter pour y parvenir est lente et difficile quand la tête des colonnes court quelque danger; 3° parce qu'il est bien plus facile de faire occuper rapidement un tel poste par un corps détaché, s'il est situé sur le flanc intérieur que quand il est sur le flanc extérieur des colonnes.

90. XII. Si, l'armée marchant de même dans un pays assez découvert pour que l'ennemi puisse attaquer le front des colonnes, on trouve, au contraire, deux postes également propres à couvrir l'un de ses flancs d'une disposition perpendiculaire à la direction des colonnes, on tracera le débouché de la première colonne sur celui qui se trouvera le plus rapproché de l'ennemi. Ce poste réunira pour lors, 1° l'avantage de couvrir la tête des colonnes; 2° celui d'assurer un des flancs de la nouvelle position qu'il faudrait prendre s'il devenait nécessaire de former une disposition de combat perpendiculaire à la direction des colonnes; 3° enfin, l'avantage de protéger efficacement la formation de ce nouvel ordre de bataille, dont l'aile opposée se trouvera couverte en même temps par l'autre poste. Il suffit en effet

d'avoir réfléchi aux mouvemens que peut exécuter une armée qui marche par son flanc, si elle se trouve tournée par l'ennemi, pour voir clairement que le mécanisme de toutes ces manœuvres roule sur la tête des colonnes, et que ces mouvemens seront protégés d'une manière efficace par un poste situé au sommet de l'angle que forme la nouvelle ligne de bataille avec la direction de la marche. Les avantages que procure un poste de cette nature pour de semblables manœuvres, me paraissent si importans, qu'il est indispensable de le remplacer par une batterie dans un terrain totalement découvert.

91. XIII. Quand il se trouvera sur le front de la marche un terrain découvert où l'ennemi a la faculté de former une disposition offensive contre la tête des colonnes, on augmentera, s'il est nécessaire, la distance entre les débouchés, afin que l'armée puisse, en cas de besoin, former plus rapidement un ordre de bataille sur la tête des colonnes, comme fit Frédéric lorsque son armée traversa la plaine d'*Andenhain* en quittant le camp de *Langen-Reichenbach* pour aller livrer la bataille de *Torgau*, en 1760.

92. XIV. S'il se trouve auprès de la marche un rideau doucement incliné à la faveur duquel on puisse la masquer en le laissant sur le flanc extérieur des colonnes, on ouvrira les débouchés de celles-ci ou absolument derrière le rideau, ou à mi-côte. C'est ce que fit Frédéric en 1757, avant la bataille de *Lissa,* quand son armée fila en colonne par ligne derrière les rideaux de *Lobetintz* et de *Kartschutz.* Ce que je viens de dire pour les rideaux s'applique également aux haies, aux digues, qui souvent couvrent très-bien les mouvemens d'une armée.

93. XV. La largeur des débouchés pour les mar-

ches de flanc doit être, au moins, la même que pour les marches de front. Quelquefois on la double, on la triple, même, si le terrain le permet, afin que chaque ligne marchant en colonne avec distance par peloton, sa seconde moitié puisse marcher sur une trace différente de celle de la première moitié, mais à la hauteur de la queue de celle-ci. Cette méthode accélère la marche en détruisant une partie des inconvéniens qui résultent de la longueur des colonnes, et n'ôte point les moyens de former l'armée très-rapidement en bataille sur son flanc.

94. XVI. Il faut éviter les débouchés marécageux avec autant de soin dans les marches de flanc que dans les marches de front.

95. Je vais donner maintenant un exemple pour développer une partie des principes que je viens d'établir relativement aux marches de flanc, et je choisirai pour cela un point assez rapproché de l'ancienne frontière de France.

Voyez la Planche II. Supposons que le général d'une armée, campée sur les hauteurs de *Herxheim* et maîtresse de *Landau*, se décide à en déposter une autre établie à *Minfeld*, position qui couvre *l'Alsace*. Cette dernière armée a détruit ou occupé tous les passages du *Schiffbach*, ce qui rend une attaque de front absolument inutile, à moins qu'elle ne soit combinée avec une attaque de flanc. Celle-ci aura, d'un autre côté, aussi peu de succès si elle est isolée, parce que l'ennemi, qui ne sera pas contenu n'ayant plus autant de chemin à parcourir et possédant en outre des débouchés faciles tout ouverts, portera plus aisément toute son armée vers les points où l'on se sera dirigé pour gagner ses flancs (43).

(43) Le maréchal de Turenne occupa cette position en 1674, et le gé-

Le général de l'armée qui prend l'initiative, s'aperçoit d'abord qu'il sera obligé de combiner deux attaques, l'une de front, l'autre de flanc. Il est clair que la première doit s'exécuter du côté de *Winden* et d'*Hergersweiler*. Quant à la seconde, il s'agit de déterminer si elle doit se diriger vers *Bergzabern* ou vers *Rheinzabern*. Ce dernier point serait, à la vérité, plus rapproché du camp de *Herxheim*, mais il faudrait, 1° traverser beaucoup plus de bois et de marécages pour y arriver. 2° Les difficultés du terrain situé entre *Rheinzabern* et *Steinweiler* empêcheraient qu'il y eût une communication facile entre les troupes qui attaqueraient le front de l'ennemi et celles qui agiraient contre son flanc droit. 3° Quelques bois qui dépendent du *Bewald* feraient encore qu'il serait difficile d'attaquer le flanc du camp de *Minfeld* après s'être rendu maître de *Rheinzabern*, et retarderaient beaucoup la réunion des deux corps, réunion qui est toujours décisive dans les attaques où l'armée se divise en différentes parties. Si l'on dirige au contraire l'attaque de flanc du côté de *Bergzabern*, 1° on tiendra les deux corps beaucoup plus rapprochés. 2° Ils se communiqueront par des terrains plus faciles. 3° Les hauteurs sur lesquelles est situé le camp de *Minfeld* descendant de la chaîne des *Vosges*, il est probable que le terrain secondera toutes les attaques qu'on fera contre le flanc gauche de cette position aussitôt qu'on aura gagné le pied des hauteurs du côté de *Bergzabern*. 4° On aura dans tous les cas une retraite assurée sur *Landau*(44).

néral Rapp en 1815, pour couvrir l'Alsace; mais le premier fit occuper *Begzabern* et *Rheinzabern* par des détachemens destinés à défendre ces passages; l'autre ayant négligé cette précaution, ne put garder la position à l'approche de l'ennemi.

(44) *Landau* n'était point, en 1793, le point de retraite des Autrichiens,

Le général de l'armée postée sur les hauteurs d'*Erxheim* se détermine en conséquence à porter la plus grande partie de ses forces du côté de *Bergzabern* pour gagner ensuite le flanc gauche du camp de *Minfeld*, et à faire avancer en même temps un corps de troupes du côté d'*Hergersweiler*, 1° pour empêcher l'ennemi de porter toutes ses forces du côté de *Bergzabern*, en leur faisant appréhender une attaque de ce côté-là; 2° pour les tenir quelque temps dans l'erreur sur les mouvemens du reste de l'armée; 3° pour menacer les derrières des troupes ennemies qui pourraient être dans les bois de *Barbelroth*, et les obliger ainsi à la retraite; 4° pour faire occuper, par une partie de ce corps, la lisière des bois de *Barbelroth*, précaution sans laquelle il est impossible que le reste de l'armée s'y engage. Le général de l'armée postée sur les hauteurs de *Herxheim*, forme donc un corps destiné à se séparer de l'armée auprès de *Billickheim* (la marche de ce corps est tracée en noir), se détermine à faire marcher ses troupes sur deux colonnes non compris celle des équipages, et charge son chef d'état-major d'ouvrir une marche de flanc depuis le camp de *Herxheim* jusqu'à *Bergzabern* en traversant le bois de *Barbelroth*. Le chef d'état-major commence par distribuer les travailleurs entre les trois officiers, auxquels il confie l'ouverture

puisqu'ils n'étaient point en possession de cette place. C'est là probablement ce qui les empêcha de diriger leurs principales attaques du côté des montagnes, quand ils dépostèrent les Français du camp de *Minfeld* et du *Bewald*. En effet, s'ils avaient porté la plus grande partie de leurs forces sur leur droite, ce qui aurait été nécessaire pour agir du côté des montagnes, ils les auraient éloignées des bords du *Rhin* où se trouvaient leurs magasins, comme aussi de *Belheim* et de *Germersheim* qui étaient leurs points forcés de retraite en cas d'échec. On juge que leur position serait devenue critique si les Français, quittant la défensive, avaient remporté pendant ce temps-là des avantages sur leur gauche.

d'un débouché; il y joint un détachement de troupes légères, pour mettre chacun d'eux en état de fouiller les terrains coupés qu'il sera obligé de traverser, et il emploie le reste à protéger le flanc gauche des travailleurs destinés à ouvrir le débouché de la première colonne (45). Après s'être porté lui-même en avant du front de l'armée, il dirige d'abord le débouché de la première colonne sur le revers des hauteurs de *Herxheim* qui masqueront le commencement de la marche, et s'élèvera sur la crête de ces hauteurs afin de découvrir une plus grande étendue de pays. C'est là qu'il s'aperçoit qu'il faut opter entre deux partis, celui de passer le *Wirbach* et de longer le bois de *Steinweiler* pour arriver dans la plaine située à la droite de ce village, ou bien de laisser sur sa gauche le bois et le *Wirbach* pour aller franchir ce ruisseau dans les environs de *Billickheim*. Il juge que le premier parti est impraticable, 1° parce qu'il faudrait commencer par passer le *Wirbach*, ce qui ralentirait le commencement de la marche, chose toujours fâcheuse quand on a l'intention de prévenir l'ennemi sur un point; 2° parce que la position qu'offrirait la lisière du bois de *Steinweiler* aurait le grave inconvénient d'être exposée à une double attaque, car les ennemis qui sont maîtres de *Rheinzabern* et des bois qui l'approchent, pourraient, à la faveur d'*Eulenbach*, combiner une attaque contre le flanc gauche de la marche, tandis qu'un autre corps passerait le *Schiffbach* à *Hergersweiler* pour venir attaquer la tête des colonnes. Il prend en conséquence le parti

(45) Ces troupes légères ainsi disposées couvrent en même temps le flanc des travailleurs employés à l'ouverture des autres débouchés. Quelquefois on porte la totalité de ces troupes vers l'ennemi, afin de lui faire croire qu'on ouvre des débouchés pour arriver à lui; le résultat de cette mesure est de le tromper en même temps qu'on protège les travailleurs.

de laisser le *Wirbach* sur son flanc gauche et de ruiner tous les ponts construits entre *Herxheim* et *Rohrbach*, qu'il ne pourrait pas défendre sans se rendre maître du bois de *Steinweiler*, ce qui serait assez difficile pour peu que les ennemis voulussent s'y opposer. Il dirige les débouchés sur les hauteurs qu'on trouve entre *Insheim* et *Herxheim*, 1° parce qu'elles lui présentent une position sur le flanc de sa marche; 2° parce qu'il s'éloigne par là du bois de *Steinweiler* dont les ennemis pourraient se servir pour former une disposition offensive. Le pays étant assez découvert dans cette partie, le chef d'état-major remarque que les hauteurs qui bordent le filet d'eau qui va se jeter dans le *Wirbach*, lui offriront une position avantageuse si l'ennemi paraissait sur la tête des colonnes; il juge, en approchant d'*Insheim*; 1° qu'il ne saurait laisser ce village sur sa droite sans se rapprocher beaucoup du bois de *Steinweiler*; 2° qu'*Insheim* couvrira au contraire parfaitement le flanc extérieur de la marche s'il reste sur sa gauche; 3° que si l'ennemi paraît sur la tête des colonnes, les hauteurs situées entre *Insheim* et *Inflingen* lui offriront une position dont le flanc droit sera couvert par ce dernier village et par les clôtures de vignes situées à sa droite; 4° qu'il diminuerait ses moyens d'occuper cette position, s'il faisait traverser *Insheim* à ses colonnes, trajet qui serait à la vérité plus court; et il trace en conséquence les débouchés immédiatement à la droite de ce dernier village, en les éloignant cependant plus qu'à l'ordinaire, et en faisant réparer les deux rues d'*Insheim* qui conduisent à *Landau* et à *Inflingen*, afin que les troupes nécessaires pour le défendre y circulent avec plus de facilité.

Le chef d'état-major dirige après cela les débouchés sur la droite de *Rohrbach*, parce qu'il importe d'employer un poste de cette espèce à couvrir le flanc extérieur de la marche dans l'endroit où les colonnes passeront le *Wirbach*. Les différens bras de celui-ci et le bourg de *Billickheim* couvriront d'ailleurs le front d'une position avantageuse si l'ennemi s'avançait pour attaquer la tête des colonnes. On commence à ouvrir dans le village de *Rohrbach* tous les débouchés nécessaires pour le bien défendre, on répare ensuite les ponts, on en construit en outre de nouveaux auprès de *Malhofen* et d'*Ingenheim*, parce que ces villages paraissent propres à couvrir le passage du second bras du *Wirbach*. On fait suivre après cela aux débouchés la direction du chemin de *Billickheim* à *Bergzabern*, et on augmente même leur distance entre eux avant qu'ils pénètrent dans le bois de *Barbelroth*, afin d'étendre plus aisément les troupes sur les hauteurs situées en deçà des bois; et de former même une disposition offensive si les ennemis se trouvent en possession de ce poste. Les officiers chargés de l'ouverture des débouchés, ayant pénétré dans les bois de *Barbelroth*, subordonnent leur travail aux localités; mais les débouchés se dirigent ensuite à la gauche et à la droite de *Ober-Otterbach*, parce que les trois villages qu'on trouve sur le coteau d'*Ortterbach* couvriront une position qu'on prendrait dans le cas que l'ennemi menaçât la tête des colonnes. Les débouchés côtoient ensuite la lisière des bois situés à sa droite, qui peut offrir une position à une partie de l'armée, et on les prolonge aussi haut que possible dans les montagnes couvertes de bois situées à droite de *Bergzabern*. L'officier-général, chargé d'attaquer ce dernier poste,

pourra, au moyen de cette direction des débouchés, masquer une partie de ses dispositions offensives derrière les hauteurs de *Druschweiler*. Il ne craindra pas de voir son flanc débordé par l'ennemi, puisqu'il pourra l'appuyer le plus près possible du sommet des montagnes à peu près impraticables qui favoriseraient même son attaque s'il peut réussir à s'emparer d'un point plus élevé que celui occupé par l'ennemi.

L'officier chargé d'ouvrir le débouché de la seconde colonne réglera son travail sur la direction de la première, en conservant (excepté quand il recevra des ordres contraires) 300 pas de distance entre le débouché de celle-ci et le sien. S'il se rencontre, comme il arrive assez souvent dans les pays coupés (46), des obstacles tels que les petits bois situés à l'extrémité des hauteurs de *Herxheim*, qui obligent à séparer davantage les débouchés, ceux-ci se rapprocheront aussitôt que les circonstances pourront le permettre.

Quant à l'officier chargé d'ouvrir les débouchés des équipages qui ne marcheront pas avec les troupes, il les rapprochera toujours le plus qu'il pourra de ceux des colonnes de troupes, et ne s'en écartera comme auprès de *Billickheim*, qu'en cas de nécessité pour trouver des passages plus commodes.

ARTICLE III.

Ouverture des marches qui sont alternativement de front et de flanc.

96. Il y a peu de choses à dire sur l'ouverture de

(46) Dans des terrains de cette espèce, le chef d'état-major raccordera les officiers chargés de l'ouverture des différens débouchés, comme j'ai dit qu'il devait le faire dans les marches de front.

cette espèce de marche, les débouchés devant être ouverts suivant les principes des marches de front dans les terrains où l'armée doit marcher perpendiculairement à son front, et suivant les principes des marches de flanc dans les terrains où elle doit marcher parallèlement à son front. Voici, au reste, tout ce qu'il y aura à observer.

97. I. Quand l'armée devra quitter l'ordre de marche de front pour prendre celui de marche de flanc, il faudra, si le terrain n'est pas entièrement découvert, ouvrir autant de chemins de communication entre les débouchés des différentes divisions, qu'il y aura de colonnes dans le nouvel ordre de marche. Cette précaution tient à la nature même des choses, car le seul moyen qu'un général d'armée puisse employer pour passer de la marche de front à la marche de flanc, c'est de partager chacune de ses colonnes ou divisions en autant de grandes subdivisions qu'il y a de lignes dans l'ordre de bataille, et de mettre à la suite les unes des autres toutes celles de ces différentes subdivisions qui doivent faire partie de la même ligne dans l'ordre de bataille (47). Si la cavalerie qui formait les colonnes des ailes dans la marche de front doit venir former les colonnes intérieures dans la marche de flanc, il est égale-

Règles pour l'ouverture de ces sortes de marches.

(47) Cette manœuvre est celle qu'employa Frédéric, le 3 décembre 1757, en arrivant sur le champ de bataille de *Lissa :* son armée exécutait une marche de front et toutes ses colonnes étaient la droite en tête; celles-ci n'eurent pas plutôt dépassé *Borna*, qui resta entre la seconde et la troisième colonne, que toutes les troupes de première ligne et toutes celles de seconde ligne qu'il y avait dans chaque colonne, tournèrent en même temps à droite. L'armée prussienne dont les colonnes s'étaient d'abord présentées en face de la droite des Autrichiens, fila pour lors en colonne par ligne à droite derrière les hauteurs de *Lobetintz* et de *Kartschutz* pour aller attaquer la gauche des ennemis.

ment nécessaire qu'il y ait en outre des débouchés particuliers ouverts pour elle dès le premier moment de la marche.

98. II. Quand l'armée devra au contraire quitter la marche de flanc pour prendre l'ordre de marche de front, il faudra faire communiquer tous les débouchés que doivent suivre les diverses divisions dans la marche de front, avec ceux que suivaient les différentes lignes dans la marche de flanc. Chacune des divisions de l'armée se trouve en effet partagée, dans la marche de flanc, entre toutes les colonnes, et il suffira que les différentes lignes de chaque division tournent en même temps à droite ou à gauche, pour que cette division soit réunie en une seule colonne.

L'observation de ces deux règles sera toujours assez facile, car :

99. Une armée ne quitte l'ordre de marche de front pour prendre l'ordre de marche de flanc que 1° lorsqu'elle peut longer une suite de champs de bataille parallèles à sa nouvelle direction ; 2° lorsque le flanc extérieur de cette nouvelle marche se trouve couvert par des localités impénétrables ; 3° et que ce même flanc peut être couvert au moyen de quelques troupes. Mais dans le premier cas, l'idée de champ de bataille entraîne celle d'un terrain dont toutes les parties se communiquent facilement ; dans le second, la marche rentre dans la classe des mouvemens hors de portée de l'ennemi ; et dans le 3e, enfin, elle est rangée dans la classe des marches dont je parlerai dans la troisième partie.

Je ne vois pas pourquoi dans les deux derniers cas, on changerait l'ordre de marche de front,

qui est très-propre aux mouvemens rapides. Il suffit de changer la direction des colonnes, comme le fit le duc Ferdinand de Brunswick à la bataille de *Creutz* quand il quitta les environs de *St-Antoine* où le corps particulier qu'il commandait était arrivé en marchant de front sur quatre colonnes pour se porter sur *Anradt*, en longeant presque le *Landwehr* d'où il était difficile que les Français débouchassent, tant à cause de la nature du terrain que de la position prise par le général Oberg.

100. III. Une armée ne quitte une marche de flanc pour prendre une marche de front que lorsque le pays présente au moins plusieurs débouchés assez éloignés les uns des autres sur le flanc de la marche, autrement elle n'aurait aucun avantage à changer la composition de ses colonnes (48), parce que ce changement ne pourrait même, à lui seul, accélérer la formation d'un ordre de bataille sur la tête des colonnes. Mais il est rare, et même impossible, si la marche de flanc a été bien ouverte, que des débouchés susceptibles de servir pour la marche de front n'arrivent qu'à la hauteur du débouché qui sert pour la première colonne dans la marche de flanc, ou qu'ils puissent ne pas être prolongés jusqu'aux

(48) Je dis seulement *la composition de ses colonnes*, car il est certain qu'il y aura un grand avantage à changer leur formation et à faire serrer en masse au moins la tête des colonnes, si l'on prévoit la nécessité de former un ordre de bataille sur la tête des colonnes. Cette dernière opération sera extrêmement facile, surtout en ne s'astreignant point au rang des troupes dans l'ordre de bataille primitif. Si l'armée, marchant par son flanc sur deux colonnes, débouche par exemple sur le centre de la position qu'elle doit occuper, on pourra former chaque aile des troupes d'une même colonne.

La facilité avec laquelle un petit corps forme toutes les différentes dispositions après une marche de flanc, me ferait presque croire qu'une armée trop faible pour former plus de deux colonnes, devrait réduire toutes ses dispositions de marche à l'ordre de colonne par ligne.

débouchés des colonnes intérieures de la marche de flanc.

ARTICLE IV.

Ouverture des marches dans lesquelles une partie de l'armée marche par son flanc, tandis que le reste marche de front.

101. Une partie de l'armée ne marche jamais par son flanc tandis que le reste marche de front, à moins que ces deux parties ne soient destinées à se former dans des positions différentes.

102. Il est vrai que deux parties d'une armée sont aussi souvent obligées de se former dans des positions différentes quand on demeure sur la défensive que lorsqu'on agit offensivement, car il n'est pas moins fréquent qu'on soit obligé de former une potence pour couvrir son propre flanc, qu'il ne l'est de chercher soi-même à gagner celui de l'ennemi : mais les manœuvres dans lesquelles une partie de l'armée exécute une marche de flanc tandis que le reste marche de front, n'ont jamais d'autre objet que d'attaquer l'ennemi de deux côtés. En voici la raison : c'est que si l'ennemi veut attaquer les flancs de votre armée pendant qu'elle marche en avant ou en arrière, ils se trouveront parfaitement couverts par les colonnes des ailes, pour peu que ces dernières soient formées d'une manière analogue à cet objet; et dans ce cas, ces colonnes n'auront pas besoin de marcher pour parvenir à leur destination, ce qu'elles sont obligées de faire quand elles doivent gagner le flanc de l'ennemi dans un mouvement offensif; il suffira qu'elles se forment en bataille sur leur flanc, ce qui sera très-facile, surtout si les divisions ont conservé leurs distances.

Cas dans lesquels une armée se partage en deux corps qui marchent dans des directions différentes.

103. Ces réflexions me semblent prouver clairement qu'une armée ne se partage en deux corps dont l'un marche par son flanc pendant que l'autre marche de front, que lorsque l'un d'eux doit attaquer le flanc ou les derrières de l'ennemi tandis que l'autre l'attaquera de front. Nous verrons un peu plus bas qu'il n'est pas nécessaire qu'une partie des troupes marche par son flanc toutes les fois qu'il est question d'attaquer en même temps le front et le flanc de l'ennemi.

104. Je commence maintenant par remarquer qu'il n'est pas probable qu'une armée laisse gagner ses flancs ou ses derrières par la totalité des troupes ennemies, et je pars de là pour supposer d'abord que le corps destiné à attaquer le front de l'ennemi parvient à ce but par une marche de front. Je m'occuperai plus bas des circonstances où les troupes destinées à agir contre le flanc et les derrières de l'ennemi peuvent être obligées d'y arriver en exécutant un mouvement de front.

105. Dans les circonstances où les troupes destinées à attaquer le front de l'ennemi peuvent arriver à leur destination en manœuvrant à découvert (49), ou s'y trouver portées par la direction de la marche, soit qu'elles agissent avec les autres troupes, soit qu'elles en soient séparées par quelque localité impraticable (50), il est clair qu'il faut que leur mouvement s'exécute suivant les principes des marches de front, puisqu'en aucun cas elles ne sauraient être obligées de se former en bataille autrement que per-

(49) J'entends par manœuvres à découvert celles qui ne sont pas masquées par d'autres troupes ou par des localités impraticables.

(50) Dans ce dernier cas leur flanc se trouve couvert par des localités ou appuyé par d'autres colonnes.

pendiculairement à la direction de leur marche. Le corps du roi de Prusse se serait peut-être formé plus rapidement à la journée de *Torgau* en 1760, si sa marche avait été disposée d'après ce principe.

106. Quand un corps de troupes doit gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi en manœuvrant à découvert, son mouvement rentre nécessairement dans la classe des marches de flanc; car il ne peut parvenir à son but qu'en se remuant en ligne ou en colonne. S'il prend le parti de se mouvoir en ligne, il faut qu'il marche d'abord en obliquant pour déborder l'ennemi, et qu'il exécute ensuite un moument de conversion ou bien un changement de front. Mais ce dernier moyen, qui rentre absolument dans la classe des manœuvres de ligne, est lent, compliqué et inapplicable à beaucoup de terrains (51). Si ce même corps se détermine, au contraire, à gagner le flanc de l'ennemi en se remuant en colonne, il faudra de toute nécessité que sa colonne ou ses colonnes soient avec distance, ce qui range cette manœuvre dans la classe des marches de flanc; car c'est ainsi qu'on assure les flancs de la marche d'un corps isolé qui est sur une ou plusieurs colonnes.

On m'objectera peut-être que le front de la marche d'un corps isolé, qui se meut par son flanc, n'est pas moins exposé que son flanc; mais je donnerai, à l'article des ordres de marche de flanc, le moyen d'assurer le front de ce corps s'il est composé de plusieurs colonnes, et j'indiquerai, à l'article des

(51) Je ne parle point ici des inconvéniens qu'il y aurait à faire exécuter un mouvement de conversion à un corps considérable: cette manœuvre est tellement difficile qu'il ne faut jamais la faire exécuter qu'à des extrémités d'aile.

ordres de marche pour une armée dont une partie se meut par son flanc tandis que le reste marche de front, le moyen d'assurer la tête du corps qui marche par son flanc s'il est composé d'une seule colonne. C'est alors qu'on verra si les ordres de marche que je proposerai pour assurer le front de la marche d'une armée qui marche par son flanc n'ont pas une grande similitude avec les précautions que peut prendre pour assurer son flanc une armée qui marche de front.

107. Les exemples viennent à l'appui de la vérité et servent plus souvent encore à la développer. J'en citerai deux pour prouver que les corps destinés à attaquer le flanc ou les derrières de l'ennemi doivent exécuter des marches de front, quand il faut qu'ils atteignent leur but par la direction de la marche, et qu'ils doivent au contraire se mouvoir suivant les principes des marches de flanc, quand ils doivent manœuvrer à découvert pour remplir leur objet.

A l'affaire de *Lutternberg*, le 10 décembre 1758, le corps de Chevert, composé de troupes des deux lignes, était destiné à gagner le flanc gauche du général Oberg, tandis que le reste de l'armée s'avancerait sur plusieurs colonnes pour l'attaquer de front. Mais la vallée où coule le ruisseau de *Sondershausen*, et le *Stollberg*, hauteur boisée située en arrière de *Siegelstein*, qui, d'un côté, séparaient ce corps du reste de l'armée, et, de l'autre, favorisaient son mouvement dont ils couvraient le flanc gauche, étant impraticables pour des troupes, Chevert prit le parti de gagner le flanc de l'ennemi par la direction de sa marche et forma deux colonnes dont la composition seule prouve qu'il exécuta une marche de front; car la première était composée de

la droite de son infanterie, la seconde de la gauche de ce même corps; l'artillerie, escortée par trois bataillons, marchait entre les deux colonnes, et la cavalerie suivait les colonnes. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le plan de l'affaire de *Lutternberg* pour juger combien il pouvait être nécessaire de former un ordre de bataille sur la tête des colonnes, si l'ennemi, marchant par sa gauche par derrière les hauteurs de *Slegelstein*, s'était avancé pour attaquer le corps français de Chevert; mais celui-ci s'y trouvait tout préparé par son ordre de marche et l'aurait été bien davantage, si, à cette époque, on avait connu les déploiemens.

Au combat de *Strehlen*, du 20 août 1760, les corps du prince de Stollberg et du général Kléefeld étaient destinés à gagner le flanc droit et les derrières des Prussiens, tandis que le reste de l'armée impériale s'avancerait de front. Ces corps, qui ne pouvaient couvrir leur mouvement par aucune localité, ni arriver sur le flanc des ennemis par la direction générale de leur marche, puisque l'armée se trouvait précisément en face du général Hulzen, prirent le parti de marcher par leur flanc gauche.

108. Ce qui a été dit sur la nature du mouvement qu'exécute le corps qui doit attaquer le flanc ou les derrières de l'ennemi, tandis que le reste de l'armée s'avance pour attaquer son front, indique assez clairement les règles à suivre pour l'ouverture des débouchés de ce corps, car les autres seront ouverts suivant les principes des marches de front.

Principes d'ouverture des débouchés.

On ouvrira les débouchés du corps destiné à gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi suivant les principes des marches de front, si ce corps doit gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi par la di-

rection de la marche. On les tracera, au contraire, suivant les principes des marches de flanc, s'il doit manœuvrer à découvert.

Cette distinction n'est presque rien pour un corps composé de troupes d'une seule ligne ou même de troupes de deux lignes, quand celles-ci doivent former une seule colonne (52), car l'ouverture du débouché d'une colonne isolée est toujours la même, quelle que soit sa destination; et la seule différence qu'il y ait entre les marches de front et celles de flanc d'un corps qui se meut sur une seule colonne, c'est que les troupes sont reployées en colonne dans les unes et rompues en colonne dans les autres.

Mais cette distinction est, au contraire, tout pour un corps composé de plusieurs lignes, désigné pour se mouvoir sur plusieurs colonnes; en effet elle détermine le nombre des débouchés et la distance qu'ils doivent conserver entre eux. J'observerai cependant, à ce dernier sujet, que, lors même que le corps destiné à attaquer le flanc ou les derrières de l'ennemi s'ébranle par son flanc, il est quelquefois bon d'augmenter la distance ordinaire des débouchés pour faciliter la formation d'un ordre de bataille sur la tête des colonnes. Cette précaution est surtout avantageuse avant que les débouchés soient arrivés sur le flanc de l'ennemi; car c'est presqu'à ce moment-là que l'ennemi peut attaquer le plus facilement le corps destiné à le tourner.

109. Quel que soit au reste le mouvement par le-

(52) Il arrive souvent qu'on fait marcher, dans les mouvemens qui ont pour but de gagner le flanc de l'ennemi, les troupes de seconde ligne à la suite de celles de première ligne. Cette disposition est particulièrement en usage quand il n'y a qu'un seul débouché par où l'on puisse gagner le flanc de l'ennemi.

Distance des débouchés entre eux.

quel le corps destiné à gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi remplisse cet objet, il faut que la distance de ses débouchés à ceux des autres colonnes soit combinée sur la force de la colonne la plus prochaine, c'est-à-dire que cette distance doit, au plus, être égale au terrain qu'occupent communément les troupes de la colonne dont on vient de parler, quand elle est déployée. L'observation de cette règle est absolument nécessaire pour conserver l'ensemble des troupes, et il n'y a que deux circonstances où l'on puisse s'en écarter; les voici :

1° Lorsque le corps destiné à attaquer le flanc ou les derrières de l'ennemi est séparé du reste de l'armée par quelque obstacle impénétrable; mais cela n'arrive guère que dans le cas où le corps destiné à gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi parvient à ce but par la direction de la marche;

2° Quand, ayant résolu de s'étendre pour envelopper l'ennemi, on peut occuper des défilés qui assurent dans tous les cas la liaison des différentes parties de l'armée, ou des postes qui couvrent le terrain situé entre ses deux parties.

110. Voilà tout ce qui regarde les marches mixtes où l'on fait exécuter un mouvement de front au corps de troupes destiné à attaquer le front de l'ennemi. Si l'on était par hasard dans le cas de faire exécuter un mouvement de front aux troupes qui doivent attaquer les derrières ou le flanc de l'ennemi, comme cela arriva à la journée de *Cunersdorf*, en 1759, et que le reste de l'armée fût obligé de marcher par son flanc pour gagner le front, le flanc ou les derrières de l'ennemi, tout se réduirait à changer l'application des principes développés dans cet article.

SECTION II.

DE L'EXÉCUTION DE DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MARCHES.

111. J'ai dit, en parlant de l'ouverture des marches, que toutes les marches rentraient dans la classe des mouvemens perpendiculaires, ou dans celle des mouvemens parallèles au front de l'armée, ou qu'elles en dérivaient. Je n'ai point distingué dans les mouvemens perpendiculaires au front de l'armée les marches en avant ni les marches rétrogrades, parce que l'armée doit passer dans les unes et dans les autres de position en position autant que les circonstances peuvent le permettre. Mais la manière d'occuper ces positions est aussi différente dans ces deux cas que la relation des positions elles-mêmes avec la direction du mouvement de l'armée. Je traiterai en conséquence séparément l'exécution des marches en avant et celle des marches rétrogrades.

Quant aux marches que j'ai présentées comme dérivant des marches de front et des marches de flanc, leur exécution est assujettie à des principes qui ne peuvent être développés que dans des paragraphes séparés.

Je m'occuperai successivement,

1° Des marches en avant;

2° Des marches de flanc;

3° Des marches rétrogrades;

4° Des marches dans lesquelles l'armée passe alternativement de la marche de front à la marche de flanc;

5° Des marches où une partie de l'armée se meut par son flanc tandis que le reste marche de front.

En parlant de chacune de ces différentes espèces de marches, je traiterai :

1° De la manière de disposer les troupes pour leur exécution;

2° Des dispositions préliminaires qui les font réussir (53);

3° Des corps détachés ;

4° De la manière de conduire les différentes parties de l'armée.

ARTICLE PREMIER.

De la disposition des troupes dans les marches en avant.

112. Nous avons déjà dit que chacune des colonnes d'une armée doit être ordinairement composée, dans les marches de front, d'une des divisions de l'armée (54), les troupes de seconde ligne marchant à la suite de celles de première, et que ces divisions devaient être à peu près de la même force, leur égalité facilitant beaucoup la formation des ordres de bataille. L'organisation actuelle de nos armées qui partage ordinairement l'infanterie en plusieurs divisions, et qui forme de la cavalerie une réserve, permet ainsi de composer d'abord chacune des colonnes des ailes

(53) Il paraît assez naturel de commencer chaque article par les dispositions préliminaires à l'espèce de marche dont il traite, et de passer ensuite aux corps détachés, puis à la disposition des troupes : je crois qu'il vaut mieux commencer par cette dernière, car elle ne varie jamais, tandis qu'il n'est pas toujours possible ou nécessaire de faire des dispositions préliminaires ou d'avoir des corps détachés.

(54) J'entrerai un peu plus bas dans le détail des circonstances où il faut s'écarter de cette maxime.

d'une division de cavalerie qui se forme en colonne serrée (55), tant pour cacher sa force que pour rendre sa formation en bataille plus rapide, et de former, par la même raison, chaque division d'infanterie en colonne serrée, ce qui porte toutes les troupes de cette dernière arme au centre de la marche, où ses colonnes se trouvent dans l'ordre même que les divisions dont elles sont composées occupent en bataille.

Disposition des troupes dans les colonnes.

L'objet de cet ordre de marche étant de former un ordre de bataille pour faire face au côté vers lequel on se dirige, les troupes de première ligne forment la tête de chaque colonne.

Les brigades de flanc lorsqu'il y en a, suivent les colonnes d'infanterie de leur aile.

Les batteries (56) marchent avec les divisions d'infanterie auxquelles elles sont attachées. L'artillerie de réserve marche derrière les colonnes du centre autant que possible renforcée d'attelages, afin de pouvoir se porter rapidement dans toutes les parties de l'ordre de bataille où elle sera nécessaire. Il est facile d'apercevoir que cette disposition de l'artillerie est très avantageuse, car elle met à la tête des colonnes la quantité de pièces nécessaire pour

(55) L'avantage que donnent nos déploiemens d'étendre les troupes d'une colonne aussi facilement sur sa droite que sur sa gauche, fait qu'il est assez peu important que les troupes marchent la droite ou la gauche en tête. Cela ne peut jamais être d'aucun intérêt, si ce n'est tout au plus pour les colonnes des ailes lorsqu'elles peuvent être obligées de se former en bataille sur le flanc de la marche. La colonne de l'aile droite se formera par exemple beaucoup plus facilement à droite en bataille sans conversion, si elle est la gauche en tête.

(56) On ne parle ici que de l'artillerie divisionnaire. Les pièces de régimens, lorsqu'il y en a, marchent à la suite des bataillons auxquels elles sont attachées, ou sont réunies pour marcher à la suite de la colonne dont ces régimens font partie, afin de la raccourcir et de ne pas la surcharger d'embarras inutiles.

couvrir leur déploiement, sans cependant ralentir la marche ou la formation des ordres de bataille. Le reste de l'artillerie conserve la facilité soit de venir, au moment du déploiement, à l'appui des pièces déjà établies, soit d'aller prendre des emplacemens collatéraux à la disposition des troupes, soit enfin de rester en arrière si l'on veut entrer de suite en action.

113. Quant à la disposition des troupes, elle est aussi avantageuse dans un pays découvert où il est nécessaire d'assurer les flancs de l'infanterie par de la cavalerie, que dans une contrée dont le milieu est couvert, mais dont les extrémités présentent des plaines.

Elle varie suivant la nature du pays, le projet qu'on a et les dispositions de l'ennemi.

Il y a cependant nombre de circonstances où de grands changemens sont absolument indispensables à cet ordre de marche, que personne, au reste, n'a jamais regardé comme inaltérable.

114. 1° Dans les pays de montagnes où les premières lignes de toutes les positions qu'on peut prendre et de toutes les dispositions qu'on peut former sont ordinairement composées d'infanterie, on sera presque toujours obligé de former avec des troupes de cette arme la tête de toutes les colonnes, et de faire marcher la cavalerie à la suite de l'infanterie.

115. 2° D'autres fois il n'y aura qu'une des colonnes des ailes formée de troupes à cheval, et la cavalerie de l'autre aile se partagera entre les colonnes d'infanterie, parce qu'elle se trouverait engagée dans un terrain désavantageux si elle formait une colonne particulière.

116. 3° Ou bien la nature du pays obligera de former de cavalerie les colonnes d'une seule aile, et de ne mettre que de l'infanterie dans les colonnes de l'autre.

117. 4° Dans un pays coupé où on trouve des ponts, des défilés, des petites plaines, et où chaque colonne peut être obligée de combattre isolément, il sera encore nécessaire de partager la cavalerie entre les différentes colonnes : tantôt elle formera la queue de celles-ci (57), parce qu'il est dangereux de mettre de gros corps de troupes à cheval en avant de l'infanterie, cette dernière arme pouvant être culbutée si elles éprouvent un échec; tantôt elle formera la tête des colonnes, car nonobstant que la disposition générale soit faite de manière à mettre chaque colonne en état d'agir séparément, il y aura des momens et des terrains où l'on pourra combiner non-seulement la marche de plusieurs colonnes, mais encore la disposition des troupes dont elles sont composées. Il sera toujours facile de changer les dispositions intérieures de chaque colonne, car on ne sera obligé de le faire que lorsqu'on quittera un terrain découvert, ou qu'on entrera dans une plaine qui offrira un emplacement propre aux mouvemens qui tendent à ce but (58).

118. Quant à l'artillerie, elle marchera dans la

(57) La multiplicité des circonstances où l'on est obligé de former, dans les ordres de bataille, la première ligne d'infanterie, et dans les ordres de marche, la tête des colonnes d'infanterie, a fait pencher beaucoup de militaires et notamment le maréchal St-Cyr pour la formation de divisions composées des trois armes. On ne saurait nier en effet que cette organisation ne rapproche beaucoup leur tableau de l'ordre le plus habituel des marches de front.

(58) La seule règle absolue que l'on puisse donner pour la disposition des différentes espèces de troupes dans les colonnes d'une marche de front, c'est de les morceler le moins possible et de former la tête des colonnes des troupes de l'arme la plus propre au terrain, et à l'objet qu'on se propose. Il n'y a que les raisons indiquées dans l'art. 8 qui doivent déterminer à morceler les troupes dans les colonnes, et encore ces raisons ne peuvent-elles exister que pour les colonnes des ailes. On sent que les chasseurs et les hussards destinés à éclairer la tête des colonnes ne font pas une excep-

disposition ordinaire lorsque l'infanterie formera la tête des colonnes, et elle pourra prendre la disposition qu'on indiquera dans la suite, si la cavalerie marche la première.

119. 5° Quand l'armée devra marcher à quelque distance de l'ennemi, dans un pays dont le centre sera une plaine et dont les extrémités présenteront des pays coupés, des villages, des ponts ou des défilés, l'infanterie formera les colonnes des ailes et la cavalerie celles du centre (59).

120. 6° Lorsque l'armée devra marcher dans un terrain de la même nature, mais à proximité de l'ennemi, elle prendra le même ordre de marche que dans les pays coupés, ou marchera dans la disposition ordinaire, pourvu qu'elle joigne quelques bataillons aux colonnes de cavalerie qui devront traverser le pays coupé. Les brigades de flanc seront employées les premières à cette destination, et l'on y ajoutera, s'il est nécessaire, quelques bataillons d'élite. Cette infanterie marchera à la tête des colonnes de cava-

tion à celle règle. On peut même faire marcher des dragons à la tête des colonnes pour couvrir leur déploiement, ainsi que cela eut lieu à la bataille de *Medellin*. Le duc de Bellune, dont le corps était en avant de celle ville, sur la rive gauche de la *Guadiana*, près du confluent de l'*Ortijosa*, voyant que le général Cuesta avait l'intention de le couper de *Medellin* en manœuvrant sur sa gauche, ordonna à sa cavalerie légère commandée par le général Lasalle, de former un rideau sur la route de *Don Benito*, et de se replier lentement, tandis que le général Latour-Maubourg, qui formait l'extrême droite avec 2 régimens de dragons, se porterait sous la protection d'une batterie de 10 bouches à feu sur le plateau de *Retamosa* occupé par les Espagnols. Ce double mouvement décida la victoire.

(59) Cet ordre de marche ne peut être bon qu'à quelque distance de l'ennemi, car il a tous les inconvéniens des ordres de bataille dont le centre est entièrement composé de cavalerie, et il prépare une disposition de combat semblable à celles de *Minden* ou *d'Hochstett*.

lerie, tant que celles-ci traverseront le terrain désavantageux, ou elle marchera à la tête et à la queue de ces mêmes colonnes, si l'une et l'autre ont à courir quelque danger dans un site de la nature de celui dont on parle; elle formera enfin la queue des colonnes quand elle ne pourra être d'aucune utilité ailleurs. Il n'est qu'un seul cas où la totalité de quelqu'une des colonnes du centre de l'armée puisse être de cavalerie dans un mouvement de front en face de l'ennemi : c'est celui où l'armée devant se partager, pendant sa marche, en deux corps destinés à agir séparément, l'un de ces corps, ou tous les deux en même temps, ont besoin d'avoir leur flanc couvert par de la cavalerie. Mais ce cas est au moins très-rare, les ordres de bataille séparés n'étant en usage que dans des terrains où les colonnes sont séparées par des localités impénétrables.

121. 7° Quelquefois, l'ennemi pouvant gagner un des flancs de la marche (60), les troupes de la colonne de cette aile se forment en colonne avec distance au lieu de se former en colonne serrée, afin d'être ensuite en état de se former plus rapidement en bataille sur le flanc de la marche. Ce sont elles, en effet, qui doivent couvrir ce flanc si l'ennemi veut l'attaquer, et elles opposeront tout d'un coup à celui-ci une première ligne, tandis que les troupes des autres colonnes viendront former une seconde ligne, ou prendront la disposition la plus propre à seconder un mouvement offensif.

(60) Ce cas est rare, à la vérité, car on emploiera d'ordinaire un corps particulier pour couvrir le flanc des colonnes lorsqu'il se trouvera menacé à raison de la position de l'ennemi, et ce corps agira séparément en occupant un poste fixe ou bien en suivant le mouvement de l'armée : mais ne pourrait-on pas le regarder, dans ce dernier cas, comme une colonne de l'armée, s'il ne s'en éloigne pas beaucoup?

122. 8° Quelquefois, le terrain situé sur un flanc de la marche que l'ennemi peut attaquer, étant très-propre à l'emploi de l'infanterie, on forme de troupes de cette arme toute la colonne de l'aile, ou l'on distribue dans cette colonne les différentes armes à raison de la nature des positions qu'il conviendrait prendre pour couvrir les autres colonnes.

123. 9° D'autres fois, dans un mouvement offensif combiné pour attaquer un point déterminé de la position de l'ennemi, on s'écarte également de l'ordre de marche où la cavalerie forme les colonnes des ailes, et de celui dans lequel elle se trouve partagée entre toutes les colonnes, pour former un ordre de marche qui prépare la disposition de combat qu'on veut adopter. Mais j'observerai à ce sujet que notre tactique donnant le moyen de varier infiniment les combinaisons de troupes, de présenter telle partie de l'armée, de refuser telle autre au moment de la formation de l'ordre de bataille, il faut généralement éviter les ordres de marche calculés sur une seule circonstance; car cette méthode pourrait jeter dans un grand embarras, s'il survenait un évènement imprévu.

On voit d'après cela qu'il n'y a qu'un seul cas où il soit permis de prendre un ordre de marche qui prépare un ordre de bataille déterminé : c'est lorsqu'il s'agit d'aller attaquer l'ennemi dans une position connue et où il ne peut pas faire de changemens imprévus dans sa disposition.

124. 10° Quelquefois la nature du terrain empêche d'avoir autant de débouchés que de divisions. Alors on est obligé d'en morceler quelques-unes entre les différentes colonnes, ou de former une seule colonne de plusieurs divisions : on réunit pour

lors plus de troupes sur les points où l'on veut opérer avec la plus grande force.

125. 11° Souvent il s'agit d'un mouvement offensif dans un pays très-découvert, où l'on a pour but de former rapidement un ordre de bataille : on forme alors, même pendant l'exécution de la marche, plusieurs colonnes de la même division afin de raccourcir les déploiemens, et l'on cherche à aborder l'ennemi par tous les débouchés praticables situés dans le terrain que doit embrasser la disposition de l'armée.

126. 12° Lorsqu'une division d'infanterie ou de cavalerie doit entrer dans des défilés qui font beaucoup de détours ou qui sont à portée de l'ennemi et trop faiblement occupés pour que celui-ci ne puisse pas s'en emparer : cette division ne se reploie pas en colonne serrée, mais se met plutôt en mouvement en colonne avec distance soit par son centre, soit par ses ailes, parce qu'alors elle suit plus facilement les sinuosités du défilé, et gagne pour arriver à son débouché le temps qu'elle mettrait à se reployer en colonne (61).

127. 13° Il peut arriver que la nature des débouchés empêche l'artillerie de suivre les colonnes de troupes auxquelles elle est attachée : il faut alors lui ordonner de les rejoindre aussitôt que cela sera possible, sans inconvénient. Mais on ne dissimule pas que cette réunion est souvent difficile, les colonnes étant presque toujours assez éloignées les unes des autres dans les marches de front.

128. 14° Il est des circonstances où, dans un mou-

(61) Cette colonne étant arrivée au débouché des defilés pourra toujours se serrer soit pour continuer sa marche soit pour se déployer. C'est ce que firent les colonnes françaises à la bataille d'Auerstaedt en 1806.

vement offensif, le point d'attaque étant déjà connu, on sait que telle colonne doit s'emparer d'un village ou d'un point retranché, qu'il sera nécessaire de faire battre auparavant par un grand feu d'artillerie : on joint alors aux batteries attachées habituellement aux troupes de cette colonne, des batteries tirées de la réserve.

129. 15° Lorsqu'on veut appuyer et soutenir une aile de cavalerie, on joint à la colonne qui doit la former, une ou plusieurs batteries à cheval, et particulièrement d'obusiers. Cette artillerie marche, à la tête de la colonne, couverte par quelques escadrons.

130. Je ne parle point ici de toutes les dispositions intérieures qu'il est à propos de faire dans les batteries, lorsque, marchant pour attaquer l'ennemi, on a une connaissance exacte des parties de l'ordre de bataille avec lesquelles on doit faire effort, et de celles qu'on doit refuser; ces dispositions ont pour but de renforcer d'attelages l'artillerie des colonnes destinées à agir, d'attacher les batteries de gros calibre à celles qui doivent former les parties de la disposition les plus éloignées de l'ennemi, et où, par conséquent, les plus longues portées seront nécessaires.

Nous venons de voir quelle est la disposition ordinaire des troupes dans les marches, et comment cette disposition se modifie suivant les circonstances pour faciliter les moyens de former différentes dispositions de combat : nous allons parler actuellement des mesures préliminaires qui peuvent contribuer à la réussite du mouvement.

131. Ces mesures se réduisent à faire occuper, autant qu'il est possible, à l'avance par des troupes

Préliminaires des marches d'armée.

et par de l'artillerie tous les défilés situés en avant de l'armée, surtout ceux qui doivent servir de débouché à quelque colonne, et à poster des troupes et de l'artillerie sur les hauteurs, dans les bois, dans les villages dont la possession assurera les moyens de se servir de ces débouchés. L'occupation des débouchés situés en avant de l'armée, ayant pour objet de préparer son mouvement, les officiers qu'on détachera à cet effet auront la plus grande attention à occuper l'issue des ponts, des chaussées, des gorges, des villages ou des trouées de bois. Si les obstacles que forment les défilés ne présentent point de position avantageuse à leur issue, non plus que le terrain situé en avant de cette dernière, on construira quelque retranchement; mais si on n'en a pas le temps, on disposera en demi-cercle les troupes destinées à occuper l'issue du défilé, et l'on appuiera leurs flancs aux obstacles qui le forment. Moreau disposa ainsi son avant-garde en avant du pont de *Neuburg* dont il voulait se servir pour passer le *Danube* lorsqu'il eut formé le projet de se porter sur les derrières du prince Charles, pour dégager l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1796.

132. On occupera de même à l'avance les postes ou les défilés qui peuvent couvrir le flanc de la marche; mais peu importe que les troupes employées à cet usage se postent en avant de l'entrée des défilés pour en défendre l'approche à l'ennemi, ou à leur issue pour l'empêcher d'en déboucher : leur objet essentiel est de les lui interdire absolument. Les troupes employées à assurer le flanc de la marche, ou à préparer sa réussite par l'occupation de quelque poste ou de quelque défilé, conserveront leur position

le temps nécessaire pour garantir la sûreté de la marche, et rejoindront ensuite les colonnes de l'armée. Ce sera d'ordinaire des troupes de seconde ligne dont on se servira pour ces différens usages.

Destination, composition et force de l'avant-garde.

133. L'avant-garde est sans contredit le plus important de tous les détachemens qu'on puisse faire concourir à l'exécution d'une marche en avant, car elle protège mieux le déploiement des colonnes que les batteries attachées à la tête des colonnes, et c'est la rapidité avec laquelle on forme un ordre de bataille qui constitue la sûreté réelle de toute espèce de marche. Occupons-nous donc de l'avant-garde avant de passer aux autres corps détachés.

134. On appelle généralement avant-garde un corps destiné à préparer et même à couvrir ses mouvemens. Quelquefois il la précède de 10 à 20 kilomètres; mais cette méthode, qui peut avoir de l'avantage quand on veut agir avec une grande rapidité, surtout quand il est question de prévenir l'ennemi sur quelque point important (62), a les plus grands inconvéniens dans la plupart des autres circonstances, parce qu'elle oblige à morceler

(62) Une armée se fait souvent précéder par plusieurs gros corps qui se suivent à quelque distance, quand elle veut agir avec célérité dans les circonstances où elle ne craint pas de trouver l'ennemi très-fort. Cette disposition lui donne le moyen d'approcher plus rapidement de son adversaire, de le serrer, de connaître ses forces, et de n'employer que celles qui seront nécessaires pour le battre. Mais la leçon que donna le général Moreau en 1796 au comte de La Tour auprès de *Stockach*, prouve d'un autre côté les inconvéniens de cette méthode quand on a affaire à un adversaire entreprenant dont les forces sont plus rassemblées qu'on ne le croyait d'abord. L'officier destiné à s'approcher de l'ennemi avec un corps de troupes disposé comme on vient de l'indiquer, doit mettre la plus grande circonspection dans sa conduite et ne jamais s'engager dans une position où il soit impossible d'éviter une affaire avant d'être informé par des espions, et encore mieux par des détachemens, de la force réelle des ennemis.

l'armée. En effet: ou vous êtes supérieur à l'ennemi, ou vous lui êtes inférieur; si vous lui êtes supérieur, vous perdez cet avantage et vous vous exposez à être battu en morcelant des corps auxquels leur supériorité sur l'ennemi aurait assuré l'avantage s'ils avaient agi en masse. Si au contraire vous êtes inférieur à l'ennemi, les mêmes raisons augmenteront encore de force. Fréderic faisait tenir son avant-garde à la tête de ses colonnes toutes les fois qu'il exécutait une marche-manœuvre, et ne l'éloignait jamais à plus de trois kilomètres de l'armée. Cette avant-garde était composée de troupes légères, de plusieurs bataillons de grenadiers, et de quelques pièces de canon; le roi s'y trouvait souvent avec les officiers généraux commandant les colonnes, et toujours avec les principaux officiers de son état-major. C'était de là qu'il reconnaissait l'ennemi et qu'il déterminait l'ordre de bataille.

135. La force et la composition de l'avant-garde se régleront toujours sur la nature du pays et sur sa destination. Elle sera forte en cavalerie dans un terrain découvert; l'infanterie en formera le fond, dans un pays montueux ou coupé. On évitera de l'embarrasser d'artillerie qui gênerait ses mouvemens, mais on lui en attachera la quantité nécessaire soit pour emporter les postes qu'elle rencontrera, soit pour se maintenir dans la position qu'elle doit prendre. Il faut, en général, que l'avant-garde soit toujours en mesure d'être soutenue par l'armée, ou d'agir en son particulier jusqu'à ce qu'elle soit jointe par cette dernière. Elle sera renforcée quand elle sera éloignée du reste de l'armée et séparée d'elle par un pays difficilement praticable. Il en sera de même si

Elle est réglée par la nature du pays et sa destination.

l'avant-garde a beaucoup de postes à emporter. Si la nature du terrain se trouve telle que les différentes colonnes soient séparées les unes des autres pendant le cours de la marche, chacune de ces parties aura son avant-garde particulière.

Dans tous les cas, une section d'ambulance suivra la principale avant-garde.

Une armée doit marcher presque toujours réunie.

136. Le grave inconvénient qu'il y a à morceler une armée, prouve suffisamment qu'il y a très-peu de circonstances où une armée qui marche en avant doive avoir d'autres corps détachés que les avant-gardes et les corps détachés qui occupent à l'avance quelque poste ou quelque passage important. Il est même à propos qu'elle rappelle tous ses corps détachés, jusques aux troupes légères qui resteront alors, comme on le dira plus bas, autour des colonnes.

Exception unique.

Je ne connais qu'une circonstance où l'on doive s'écarter de ce principe : c'est lorsqu'on laisse sur son flanc ou sur ses derrières un poste, un défilé, des ponts, dont la possession est nécessaire pour assurer la retraite en cas d'échec, ou pour couvrir le flanc des colonnes pendant la marche, ou bien enfin pour assurer dans la suite les communications de l'armée. Lorsque le général Joubert eut pris la résolution de marcher au secours de *Mantoue*, au mois d'août 1799, et de passer de la rivière de *Gênes* dans les plaines du *Montferrat*, il ne manqua pas de laisser, après avoir franchi la chaîne de l'*Apennin*, un détachement de la division Dombrowski aux environs de *Gavi* dans la vallée de *Lemmo*, pour garder sa route de retraite. L'armée française eut lieu de s'applaudir de cette précaution qui assura son salut après la funeste bataille de *Novi*.

Tous les détachemens (63) qu'on fait pour d'autres objets, lorsqu'on se porte en avant, réussissent presque toujours mal, même ceux qui ont pour objet de prendre l'ennemi en flanc, ou à revers, tandis qu'il sera attaqué de front. En voici la raison : c'est que ces détachemens sont assez souvent obligés de faire un long détour; et qu'il est bien difficile de combiner leur marche de manière à ce qu'ils n'arrivent pas trop tôt ou trop tard. Charles XII fit un détachement la veille de la bataille de *Pultawa;* ce corps s'égara, et son armée fut battue. Frédéric se vit sur le point de perdre la bataille de *Torgau*, pour avoir attaqué avant que la colonne du prince de Holstein fût arrivée. Une des causes qui influèrent le plus à la perte de la bataille de *Stockach*, livrée en 1799 par le général Jourdan à l'archiduc Charles, fut sans doute le détachement du corps du général Saint-Cyr sur *Moeskirch*, pour tourner l'armée autrichienne, et tomber sur elle à *Pfullendorf*, tandis qu'il eût fallu le conserver dans la plaine de *Lieptingen*, pour soutenir avec la réserve le corps du général Soult.

Manière de conduire les différentes parties de l'armée.

137. Les principes relatifs à la manière de conduire les différentes parties de l'armée dans les marches en avant, peuvent se diviser en deux classes; les uns ont rapport au mouvement général de l'armée, et les autres appartiennent au mouvement particulier d'une

(63) On entend par détachemens les corps qui s'éloignent trop de l'armée pour être en mesure de régler leurs mouvemens sur ceux de cette armée, pour être à portée d'en être soutenus ou de se réunir à elle; c'est cet éloignement des détachemens de l'armée qui les distingue essentiellement des corps destinés à arriver sur le flanc ou sur les derrières de l'ennemi dans les marches qui doivent être suivies d'une attaque combinée contre plusieurs côtés de la position de l'ennemi.

de ses parties. En traitant des uns et des autres, je commencerai toujours par exposer ce qui regarde l'avant-garde. En voici la raison pour ce qui concerne le mouvement général : c'est que l'avant-garde étant le plus souvent employée à commencer ce mouvement, les autres parties de l'armée sont souvent obligées de se conduire conséquemment à ce qu'elle fait.

Quant à ce qui regarde les mouvemens particuliers, il me semble assez naturel de s'occuper d'abord de l'avant-garde et des troupes légères, qui marchent les premières.

Règles de conduite applicables à l'avant-garde.

138. Tantôt le général ordonne à l'avant-garde de marcher en avant de la colonne du centre; tantôt, et plus souvent encore, il ordonne à son chef de la diriger successivement sur les clefs des différentes positions que l'armée ou l'ennemi peuvent occuper. Si l'ennemi s'est affaibli en étendant trop ses troupes, comme par exemple s'il a entrepris de défendre le cours d'une rivière avec trop peu de monde, et qu'il soit possible de séparer ses différents corps, c'est l'avant-garde qu'on emploie à cette opération. Si ce même ennemi a pris une position que l'on puisse le déterminer à quitter en portant quelques troupes sur son flanc (64), c'est encore l'avant-garde qui le plus souvent est chargée de cette opération, à moins qu'on ne veuille tromper l'ennemi et le déterminer à attendre une affaire générale qui lui sera funeste. Dans ce dernier cas, on peut présenter l'avant-garde sur le front de l'ennemi pour lui faire appréhender une attaque de front, et porter pendant ce temps les troupes d'une des colonnes des ailes sur son flanc

(64) On juge facilement que ce cas-là serait, par exemple, celui où l'ennemi aurait pris une position sur le bord d'une rivière que l'on pourrait passer facilement au-dessus ou au-dessous des postes qu'il occupe.

afin d'exécuter ensuite une attaque de front et de flanc.

139. Il est impossible de rien dire de déterminé sur la distance à laquelle l'avant-garde doit marcher du reste de l'armée : il suffit de rappeler, 1° qu'il faut toujours la tenir en mesure d'être soutenue par l'armée, quand elle n'est point assez forte pour agir en son particulier; 2° qu'il est à propos qu'elle soit très près des colonnes quand on veut attaquer l'ennemi. En effet, si on a ce projet, pourquoi s'annoncer, se découvrir, se mettre en prise? il serait à souhaiter que l'ennemi ne pût voir la tête de l'armée que lorsque celle-ci serait déjà arrivée et qu'il ne serait plus temps de s'opposer à sa disposition. Cette opinion détermina le général Laudon à marcher, même sans avant-garde, le 15 août 1760, jour de la bataille de *Liegnitz*. Son projet étant de surprendre le roi de Prusse et de tomber sur lui avec la totalité de ses forces, il marcha à la tête de ses colonnes avec l'infanterie de sa réserve (65).

Elle doit toujours être à portée d'être soutenue par l'armée.

140. La plus importante de toutes les règles relatives au mouvement général de l'armée, est sans contredit celle de faire occuper, à mesure qu'on avance, les postes ou les défilés nécessaires pour établir la communication entre ses différentes parties, ou pour assurer leur retraite en cas d'échec. Cette règle s'applique non-seulement aux marches en avant,

Règles relatives au mouvement des colonnes.

(65) Il faut, dans ce cas, que le corps de troupes qui marche à la tête des colonnes, ou même que la totalité de celles-ci soit formée en colonne serrée, afin de pouvoir former plus rapidement un ordre de bataille. Les Autrichiens auraient peut-être gagné la bataille de *Liegnitz*, si le général Laudon avait eu plus de troupes sous la main pour exécuter sa première attaque dans laquelle il montra les talens d'un grand capitaine, car ayant trouvé les hauteurs de *Benowitz* occupées, contre son attente, par l'armée prussienne, il sentit l'impossibilité de se retirer et attaqua sur-le-champ cette position avec les troupes qu'il avait sous la main.

mais encore à tous les mouvemens offensifs, soit qu'ils s'exécutent en colonne, soit que l'on veuille tourner l'ennemi ou l'attaquer de front, soit enfin qu'il s'agisse d'exécuter une marche de front, de flanc ou mixte. Tous les corps qui passeront par des postes ou par des défilés de l'espèce de ceux dont nous parlons, y laisseront donc les troupes nécessaires pour les garder, quel que soit le mouvement offensif qu'ils exécutent, à moins que le général n'ait destiné des détachemens particuliers pour cet objet. Les troupes employées à la défense de ces postes ou défilés y resteront jusqu'à ce que le mouvement qu'exécute l'armée soit achevé.

Elles doivent ordinairement marcher à la même hauteur.

Les différentes colonnes de l'armée doivent d'ordinaire marcher à la même hauteur, lorsque la nature du terrain qu'elles traversent permet de lier ensemble les manœuvres des diverses parties de l'armée en cas d'affaire, et j'indiquerai plus bas les mesures à prendre relativement à cet objet.

Nécessité de faire marcher une colonne d'aile sur les points dont dépend la réussite de la marche.

141. Nous avons dit, en parlant de l'ouverture des marches de front, que toutes les positions que les deux armées pouvaient prendre dans le terrain où s'exécutait une marche de cette espèce avaient des points de la possession desquels dépendait la réussite du mouvement. Leur importance est telle que quand les plus essentiels, ou la plus grande partie d'entre eux, se trouvent dans la direction d'une des colonnes des ailes (66), il faut donner à cette colonne une cer-

(66) On sent à merveille que si la marche a pour objet de passer une petite rivière, et que l'apparition d'une colonne sur le flanc des troupes ennemies qui défendent ses bords puisse les déterminer à quitter leur position, il faudra faire prendre une certaine avance à la colonne de l'aile qu'on peut employer à cette opération. En effet, la clef d'une des positions les plus importantes que l'ennemi puisse prendre, ou plutôt la clef de la position dont on a résolu de le déposter, doit se trouver dans la direction de cette colonne, pour peu que la marche ait été bien projetée.

taine avance sur les autres et tenir la tête de ces dernières à la même hauteur, ou en échelons en les présentant à peu près dans la forme de tuyaux d'orgue.

142. Voici les avantages de cette dernière disposition : les points sur lesquels se dirige la colonne d'une aile, ne sont la clef de la marche que 1° parce que ce sont ceux où vous pourrez attaquer l'ennemi avec le plus d'avantage s'il voulait arrêter votre marche. 2° Parce que ces points étant une fois emportés, l'ennemi sera dans l'impossibilité de conserver les positions où il aurait l'intention de vous attendre, leur flanc se trouvant gagné. 3° Parce que l'ennemi, en s'emparant de ces points, se trouverait sur le flanc des positions éventuelles que vous seriez dans le cas de prendre. 4° Parce que ces points sont ceux où l'ennemi attaquerait le front de ces positions, soit à raison de ce qu'ils sont les seuls réellement attaquables, soit à raison de ce qu'ils vous procureraient le moyen de prendre en flanc les dispositions offensives qu'il dirigerait tout autre part. Avantages de cette disposition.

Dans les deux premiers cas, la disposition des têtes de colonnes vous donnera le moyen de former une disposition oblique dirigée contre le point le plus important de la position de l'ennemi, ou de porter un corps de troupes sur son flanc. Dans les deux derniers, la disposition de vos têtes de colonne fera que les points les premiers occupés seront ceux où l'ennemi pourrait vous attaquer avec le plus d'avantage, ou bien ceux sans la possession desquels il serait impossible que ses succès fussent importans. Il vous sera d'ailleurs facile, au moyen de la disposition de vos têtes de colonne, de former un ordre de bataille oblique défensif dont l'ennemi n'attaquerait pas l'aile refusée sans s'exposer à être pris en flanc pour

peu que le terrain soit découvert, ou sans exécuter un changement de front dans le cas où le terrain serait coupé.

Cette dernière réflexion fait voir combien la disposition oblique des têtes de colonne peut être avantageuse sur un terrain qui présente des positions où il n'y a qu'une aile bien appuyée.

Pourquoi il est inutile de faire avancer une des colonnes du centre.

143. Nous ne proposerons point de faire prendre à une des colonnes du centre une certaine avance en tenant les autres en tuyaux d'orgue sur sa gauche et sur sa droite, quand elle se dirigera sur la plupart des points auxquels tient le sort des différentes positions que votre armée ou l'armée ennemie peuvent occuper; en voici les raisons :

1° Quand le sort d'une position que vous devez occuper tient à celui d'un poste situé vers son centre, il vaut mieux faire occuper ce poste par un corps détaché que de le mettre dans la ligne (67).

2° Quand le sort d'une position de l'ennemi tient à celui d'un poste situé vers son centre, la meilleure disposition à faire pour l'attaquer est d'employer à cette opération un corps particulier dont les flancs sont appuyés ou couverts par de la cavalerie, le reste des troupes soutenant ce corps (68), soit en restant

(67) Quand on met un poste de cette nature dans le centre de la ligne, on s'expose à la voir coupée au centre, s'il est emporté. Si on le fait au contraire occuper par un corps particulier, l'ensemble de l'armée n'est point détruit en cas que l'ennemi s'en rende maître, car l'armée peut alors ou faire attaquer l'ennemi pour le déposter, ou effectuer sa retraite sans se désunir.

(68) On sait que la multiplication des lignes est un grand moyen de rassembler plus de forces sur les points où l'on veut agir offensivement. Cette multiplication des lignes est d'autant plus nécessaire dans une attaque centrale, que ce seront les dernières qui empêcheront que l'armée soit ouverte dans son centre si les troupes qui attaquent sont repoussées, et c'est aussi pour prévenir cet inconvénient qu'il paraît utile d'employer un corps particulier pour former la tête d'une attaque centrale.

en ligne, soit en formant des échelons par le centre pour refuser les ailes.

L'avant-garde peut, dans le premier cas, occuper le poste situé au centre de l'armée; et dans le second, former au moins la tête de l'attaque.

Ce qu'il faut faire quand les colonnes ne peuvent communiquer, et que le combat est imminent.

144. Si la nature du terrain qui sépare les débouchés des différentes colonnes les empêche de communiquer et de combiner leurs manœuvres dans les cas où elles peuvent être obligées de combattre, et qu'il ne soit pas nécessaire qu'elles arrivent à leur destination à des époques déterminées, leurs chefs ou ceux des différens corps, car un corps peut être composé dans ce cas de plusieurs colonnes, exécuteront chacun en particulier leur mouvement suivant les principes exposés plus loin, et ils tâcheront d'arriver le plus rapidement possible à leur destination, afin de ne pas perdre un moment pour se mettre en possession de l'issue des défilés qu'ils peuvent avoir à passer, ce qui importe beaucoup dans tous les mouvemens offensifs.

Si plusieurs colonnes doivent arriver en même temps.

145. S'il est au contraire nécessaire que plusieurs colonnes arrivent en même temps à leur destination respective, et que la nature du terrain les empêche de communiquer durant tout le cours de la marche, on prendra les précautions suivantes:

On ordonnera à chacune de ces colonnes de s'arrêter sur plusieurs points du débouché qu'elle doit suivre, déterminés par l'ordre de marche, de donner de ses nouvelles et de partir ensuite de chacune de ces haltes à l'heure qui sera indiquée par le même ordre de marche. La précaution qu'on prend d'ordinaire de fixer l'heure du départ des différentes colonnes à raison de la longueur du chemin qu'elles ont à par-

courir (69), est réellement fort utile; cependant, elle ne suffit pas pour prévenir tous les dérangemens qui peuvent survenir dans une marche, et les attaques mal combinées qui en sont les conséquences : c'est peut-être l'oubli de ces précautions qui permit à l'armée française postée au *camp de César*, en 1793, de se retirer tranquillement par la route de *Bapaume*. Si les colonnes qui devaient passer l'*Escaut*, au-dessus de *Cambrai*, pour fermer la retraite aux Français, ne fussent pas arrivées sur les bords de cette rivière trois heures après les troupes qui devaient menacer le front du *camp de César*, les républicains n'auraient probablement pas eu le temps de détruire les ponts de l'*Escaut* et de se retirer au nombre de 30,000 hommes sur une seule colonne.

En cas de passage d'une rivière.

146. Si l'armée doit passer une rivière, que chacune de ses colonnes soit composée de troupes des deux armes, et qu'aucune ne doive précéder les autres, les chefs des différentes colonnes se conduiront comme dans un terrain où les mouvemens des colonnes ne peuvent avoir aucune liaison; mais chacun d'entre eux, aussitôt que sa colonne sera arrivée sur les bords de la rivière, commencera par disposer de l'infanterie avec quelques bouches à feu sur les deux côtés du gué ou du pont dont il doit se servir, afin de protéger son opération et d'assurer sa retraite en cas d'échec. Il fera construire ou réparer un pont si cela est nécessaire, puis il emploiera ensuite au moins une partie de son infanterie et de son artillerie à passer la rivière les premières, et il les formera de l'autre

(69) Il est facile de juger que quand plusieurs colonnes doivent arriver en même temps à leur destination, il est nécessaire de donner une certaine avance à celles qui ont le plus de chemin à parcourir. C'est pour avoir négligé cette précaution que la première attaque dirigée par Hoche en 1793 contre la position de Kayserslautern échoua complètement.

côté pour couvrir le passage du reste des troupes. Ces dernières passeront la rivière et se formeront sur la rive opposée si l'ennemi menace d'attaquer. Dans l'hypothèse contraire, elles ne s'arrêteront que le temps nécessaire pour faire resserrer les divisions de la colonne, et elles se remettront ensuite en marche. Les troupes qui auront passé la rivière et couvert le passage des autres, se remettront également en marche après avoir repris l'ordre de colonne.

Toutes les troupes ayant passé, celles qui auront été disposées sur les deux côtés du pont ou du gué, formeront l'arrière-garde, ou reprendront leur place dans la colonne, à moins qu'elles ne doivent conserver leur position pour assurer la retraite.

Ces précautions sont très-importantes lorsque l'ennemi est à portée d'inquiéter le passage. Le général Saint-Cyr n'en négligea aucune quand il passa le *Necker* le jour du combat de *Kanstadt*, en 1796. La nécessité d'employer toujours de l'infanterie à passer la première une rivière quand cette opération a lieu à portée de l'ennemi, est, à ce qu'il me semble, aussi bien appuyée par le raisonnement que par l'expérience : les troupes qui les premières passent une rivière, sont destinées à couvrir le passage des autres et par conséquent à opposer une résistance purement passive si l'ennemi veut inquiéter le passage de la rivière, or ce rôle ne peut convenir qu'à de l'infanterie. Faut-il des exemples pour appuyer mon assertion? Je citerai le passage du Rhin à *Eichelkamp*, le 24 septembre 1795, par l'armée de Sambre-et-Meuse aux ordres du général Jourdan. Les passages du même fleuve exécutés à *Kehl*, le 24 juin 1796, à *Diersheim*, le 25 avril 1797, par l'armée du Rhin-et-Moselle commandée par le général Moreau; celui de

l'*Adda*, du 10 mai 1796, par l'armée d'Italie conduite par Bonaparte; le passage de la *Limath* exécuté par l'armée du Danube aux ordres de Masséna, le 24 septembre 1799; celui du *Danube* exécuté par Moreau à *Blindheim* avec l'armée du *Rhin*, le 5 juin 1800.

Les troupes à cheval d'une colonne composée d'infanterie et de cavalerie ne passeront une rivière avant l'infanterie que lorsque l'ennemi est en pleine retraite.

147. Si, comme d'ordinaire, il y a une colonne ou une avant-garde qui doive précéder les autres troupes, soit pour arriver sur le flanc de celles que l'ennemi pourrait employer à défendre le passage d'une rivière, soit pour séparer les différens corps que l'ennemi destinerait au même usage, cette colonne ou cette avant-garde passera la rivière avec les précautions indiquées plus haut, en laissant de l'infanterie et de l'artillerie sur les deux côtés de l'endroit où elle l'a franchie, afin d'assurer sa retraite en cas d'échec. Les autres colonnes s'approcheront des bords de la rivière, mais elles attendront, pour en tenter le passage, que leurs chefs soient instruits, ou par des ordonnances, ou par le feu, ou enfin par des signaux, que le corps de troupes, qui est arrivé sur la rive extérieure, a réussi dans son opération. C'est ainsi que les Français effectuèrent en août 1796 le passage du *Lech*. Leur centre, commandé par le général Saint-Cyr, devant être chargé de la partie la plus scabreuse de l'opération, fut divisé en deux colonnes qui passèrent, l'une à gué près de *Lechhausen*, et l'autre sur le pont de *Hochzoll*, qui fut rétabli sous le feu des Autrichiens. La droite, commandée par Desaix, franchit la rivière un peu plus tard à

Langweid, et la gauche, conduite par Ferino, à *Haunstetten*, de manière à menacer les flancs de la position qu'avait prise le comte de La Tour.

148. Quelles que soient les manœuvres que l'on emploie pour passer une rivière, s'il y a par hasard des colonnes entièrement composées de cavalerie, dans un mouvement qui a ce passage pour objet, les raisons que je viens de donner un peu plus haut, détermineront à ordonner à ces colonnes de ne commencer à effectuer leur passage que lorsqu'il y aura déjà de l'autre côté de la rivière au moins une partie des colonnes d'infanterie.

Exceptions aux règles concernant le passage des rivières.

On ne s'écartera de ce principe que : 1° si l'ennemi n'est pas en mesure d'attaquer les troupes qui passeront les premières la rivière; 2° si l'infanterie peut la passer rapidement et sur beaucoup de points; 3° enfin, si une colonne de l'aile (qui est toute composée de cavalerie) peut déterminer les troupes ennemies, placées sur le bord de la rivière, à quitter leur position en passant cette rivière sur leur flanc. Ainsi que cela était probable à la bataille de *Wurtzbourg*, le 3 septembre 1796, lorsque l'archiduc Charles passa au gué le *Mayn* avec sa cavalerie, tandis que le général Wartensleben le passait avec l'infanterie au pont de *Dettelbach*. Dans ce dernier cas, une colonne de l'aile peut même passer la rivière avant les autres, quoiqu'elle soit toute composée de cavalerie; mais je ferai remarquer que ce cas est fort rare, car on a vu, en parlant de la disposition des troupes dans les marches de front, qu'il fallait joindre de l'infanterie aux colonnes de cavalerie, quand ces dernières sont obligées de passer des défilés ou des ponts, à moins que celle-ci ne doive passer la rivière à un gué dont les approches sont entièrement dégagées d'obstacles.

L'infanterie attachée à une colonne de cavalerie, qui manœuvrera pour obliger l'ennemi à quitter sa position, se comportera toujours de manière à protéger, en cas d'échec, la retraite de la cavalerie.

149. On verra plus bas que le chef de l'avant-garde et ceux des différentes colonnes doivent toujours occuper tous les défilés, villages ou postes, en arrière desquels ils sont obligés de s'arrêter : cette règle est générale; mais son observation est peut-être encore plus essentielle quand on passe une rivière. Qu'on néglige, par exemple, d'occuper une hauteur située assez près de l'endroit où l'on passe une rivière, l'ennemi s'en emparera, et il y formera une disposition offensive contre l'armée.

150. Souvent, dans les marches, on est obligé de former un ordre de bataille, ou du moins de se préparer à le former. Dans ce cas, le général se déterminera, d'après les circonstances, soit à porter l'avant-garde sur le point où elle protégerait et masquerait efficacement le déploiement des autres colonnes, soit à l'employer, si ce déploiement est d'ailleurs bien assuré, sur un point important pour le sort d'une affaire, ou sur celui où il veut faire effort, parce que les troupes qu'on retirerait des parties de l'ordre de bataille, qui doivent être refusées, en sont trop éloignées pour y arriver à propos. D'autres fois, enfin, le général emploiera l'avant-garde à exécuter une fausse attaque pour tromper l'ennemi sur ses véritables projets.

151. Pendant que l'avant-garde exécutera ces mouvemens, son artillerie ou celle de la colonne où se trouve le général, donnera un signal qui indiquera à l'armée de se préparer au déploiement. Les différentes colonnes se conformeront à cet ordre en

quittant le pas de route, se serrant en masse (70), et prenant entre elles les distances nécessaires pour se déployer, si elles ont été perdues. L'artillerie marchera sur deux pièces de front, afin de pouvoir se former plus rapidement en batterie. Le général, pendant ce temps, reconnaîtra les ennemis, déterminera l'ordre de bataille, et le formera en indiquant ou faisant savoir au chef de chaque colonne les points sur lesquels il doit se porter, et lui fixant par deux points la position qu'il doit prendre.

Le général fera occuper en même temps, soit par l'avant-garde, soit par des troupes légères, soit enfin par des troupes de seconde ligne, les postes détachés qui peuvent contribuer à la force ou à la réussite de la disposition de combat.

Nous venons d'exposer les principes relatifs au grand mouvement de l'armée dans une marche en avant : passons maintenant aux règles particulières de conduite de l'avant-garde, des troupes légères et des colonnes.

Règles particulières de la conduite de l'avant-garde.

152. Le général ne marchera point à la tête de l'avant-garde, quand elle s'éloignera de l'armée ; mais il en confiera le commandement à un officier général qui se conduira comme il suit :

153. Il fera toujours marcher son corps avec les plus grandes précautions, couvert par des éclaireurs et des flanqueurs, et ne s'engageant dans aucun village, chemin creux, bois ou plaine, avant de les avoir fait soigneusement reconnaître, et occuper par de l'infanterie (71). Les troupes employées à cet

(70) On sent facilement que la colonne de l'aile n'aurait point besoin de se serrer en masse si on lui avait fait observer des distances et qu'il devînt nécessaire de former un ordre de bataille sur le flanc de la marche.

(71) S'il arrive que le commandant de l'avant-garde n'ait pas suffisamment d'infanterie sous la main, il pourra faire mettre pied à terre à quelques hommes de cavalerie légère pour occuper les obstacles que l'avant-garde doit traverser.

usage rejoindront l'avant-garde quand elle aura traversé ces obstacles, à moins de circonstances particulières qu'on indiquera tout-à-l'heure.

Si l'avant-garde doit passer une rivière, elle le fera avec les précautions indiquées un peu plus haut.

Son commandant avertira promptement le général de ce qui lui arrivera et de ce qu'il pourra découvrir, surtout s'il a besoin de secours.

154. Si le commandant de l'avant-garde est obligé de laisser un défilé entre lui et l'armée, il ne s'en écartera jamais sans avoir fait occuper les obstacles qui le formeront, par de l'infanterie (72), et même par de l'artillerie aux ordres d'un officier aussi brave qu'intelligent. Il prendra les mêmes précautions pour les défilés par où l'ennemi pourrait venir le couper. Les détachemens employés dans ces occasions prendront après cela la queue des colonnes.

155. Il disposera ses troupes dans l'ordre et sur le terrain qui leur seront propres, de manière qu'elles puissent se secourir mutuellement.

Lorsqu'il marchera de nuit, il mettra toujours à l'avant-garde, la plus grande partie de son infanterie précédée d'un petit détachement de cavalerie pour aller plus en avant, et l'avertir de l'arrivée de l'ennemi. Il fera suivre son infanterie par le gros de sa cavalerie, à la queue de laquelle il mettra quelque infanterie qui sera elle-même suivie d'un petit détachement de cavalerie formant l'extrême arrière-garde. La raison de cette disposition est que si, la nuit, le gros de la cavalerie était à l'avant-garde, et qu'elle fût culbutée par l'ennemi, elle renverserait indubitablement l'infanterie qui serait

(72) S'il manque d'infanterie, il emploiera de la cavalerie au même usage ; celle-ci se formera alors entre les défilés et l'ennemi, ou bien elle mettra pied à terre pour occuper les obstacles qui forment ces défilés.

derrière elle, et y causerait un désordre difficile à réparer; d'ailleurs il est impossible à la cavalerie de manœuvrer pendant la nuit, au lieu que l'infanterie peut toujours, par son feu, arrêter et pousser l'ennemi; enfin si elle est obligée de plier, elle ne cause pas de désordre dans la cavalerie placée derrière elle.

156. Le commandant de l'avant-garde examinera avec le plus grand soin, en marchant en avant, la nature du pays qu'il parcourt; il notera les endroits où il devra placer de l'infanterie ou de l'artillerie pour protéger sa retraite s'il était obligé de se retirer, et faciliter le passage des défilés à la cavalerie; et comme l'aspect du pays est différent suivant le point de vue d'où on l'aperçoit, il s'arrêtera souvent en se portant en avant, et il se retournera pour prendre des points de vue qui le guident, s'il est obligé de revenir.

157. Dans les haltes, le commandant de l'avant-garde la mettra en bataille, face au terrain par où l'ennemi pourrait venir à lui, occupant tous les villages, enclos, bouquets de bois et défilés situés à quelque distance de son front, ou sur ses flancs, plaçant autour de son corps un cordon d'avant-postes, et ne faisant repaître ses troupes que successivement.

Il redoublera de vigilance et de précautions quand il sera obligé de s'arrêter pendant la nuit.

158. S'il se trouve dans le cas de combattre, il disposera son corps de la manière et dans le terrain le plus convenable aux différentes espèces de troupes qui le composent, n'en déployant jamais que la quantité nécessaire pour combattre. Les ordres de bataille des avant-gardes doivent être, comme ceux des armées, analogues au terrain, et à l'objet qu'elles se proposent.

159. Le commandant de l'avant-garde poussera vivement tous les corps qu'il trouvera devant lui, jusqu'à ce qu'il ait gagné le poste où il doit s'arrêter. Quand il y sera arrivé, il le fera occuper de la manière qu'il croira la plus convenable et il jettera des troupes dans les défilés situés sur son front ou sur ses flancs, pour ralentir au moins la marche de l'ennemi si celui-ci venait pour l'attaquer; il enverra des patrouilles pour être instruit de ce qui se passe autour de lui; et il se maintiendra avec opiniâtreté dans le poste qu'il occupe, certain d'être soutenu par l'armée ou par un gros corps auquel il doit donner le temps d'arriver.

160. S'il y a plusieurs avant-gardes, chacune d'elles se conduira conformément aux principes que nous venons d'exposer.

161. Toutes les troupes légères devant rejoindre l'armée, on les emploiera à éclairer la marche des colonnes et à garder dans les terrains coupés les débouchés qu'il pourrait y avoir entre ceux que suivent les colonnes (73). C'est au moyen de ces précautions qu'on se garantit, au moins en partie, des troupes légères de l'ennemi qui inquiètent toujours les colonnes. D'ailleurs, il n'est peut-être pas aussi difficile qu'on le croirait, même à un corps de troupes considérable, de se glisser entre les colonnes : les dragons de Saint-Ignon restèrent, à la journée de *Torgau*, cachés pendant quelque temps entre la première et la seconde colonne des Prussiens qui n'en furent instruits que par des prisonniers.

162. On fera tirer quelques volées de canon con-

(73) Si on exécute une marche pour surprendre l'ennemi, on multipliera beaucoup le nombre des troupes légères sur le front de la marche, pour empêcher les patrouilles ennemies d'approcher trop près des colonnes.

tre les troupes légères à cheval de l'ennemi; et on détachera de la cavalerie légère contre ses tirailleurs à pied lorsqu'ils s'approcheront trop près; il serait inutile d'employer de l'infanterie de ligne pour l'éloigner, car son feu ne causerait pas plus de mal que le feu à mitraille de l'artillerie, contre des tirailleurs dispersés, couchés par terre ou cachés derrière des arbres. Toutes les fois qu'on s'arrête dans des occasions de cette espèce, c'est sacrifier du monde inutilement. La manière d'en perdre le moins possible, c'est de détacher de l'infanterie légère qui côtoiera l'armée en suivant les bois et les hauteurs, et d'avoir quelques escadrons de troupes légères à cheval sous la main pour s'en servir au besoin. Il est vrai que les ennemis inquiéteront encore ces troupes lorsqu'elles quitteront les hauteurs pour suivre l'armée; mais ils ne feront jamais autant de mal qu'en tirant contre des colonnes où tous leurs coups sont assurés.

La manière dont les troupes légères se sont multipliées rend l'exécution des marches un peu longues difficile dans des terrains coupés. Les précautions qu'il faut prendre en diminuent la célérité.

163. Si des troupes légères ennemies occupent un poste pour arrêter ou retarder la marche de l'armée, « il ne faut pas les marchander », dit Frédéric dans ses *Instructions* à ses généraux. On les fera attaquer par de l'infanterie de ligne, protégée par des flanqueurs: on est sûr de les déposter pourvu qu'on les attaque brusquement. Si elles sont obligées de traverser une plaine pour se retirer, on tâchera de leur couper la retraite avec de la cavalerie.

164. Ce sont les ordres du général qui déterminent la composition des différentes colonnes d'une armée.

Règles particulières de la conduite

des colonnes. 165. L'infanterie se plie en colonne pour se mettre en mouvement, excepté dans les circonstances où j'ai déja dit qu'elles sont obligées de se rompre en colonne. Quant à la cavalerie, elle se rompt toujours par pelotons quand elle n'entre pas dans une plaine où elle puisse marcher par escadrons.

Quelle que soit, au reste, la manière dont les troupes s'ébranlent, il faut, quand une colonne n'est pas composée de troupes campées les unes à côté des autres, que cette colonne attende, allongée dans la direction où elle doit marcher, qu'elle ait été jointe par les autres troupes qui marcheront avec elle. On indique pour cette raison un rendez-vous à chaque colonne dans les circonstances de cette espèce; quand les troupes de chaque colonne sont réunies, elles s'ébranlent en même temps au pas de route: c'est à cela que tient dès le commencement la commodité de la marche, la diminution de fatigue pour les troupes, et la certitude de les avoir rassemblées sur l'espace qu'elles doivent occuper pendant toute la marche.

166. Les commandans des diverses colonnes intervertiront l'ordre de marche des troupes qu'ils commandent, quand cela sera nécessaire.

167. L'infanterie et la cavalerie marchent habituellement par pelotons; l'artillerie par pièce.

La vitesse du pas de route est pour l'infanterie de 85 à 90 pas par minute; elle peut être portée à 100 pas en bon chemin, mais aussi elle est susceptible d'être réduite à 75 ou 76 pas dans les sables et les pays montueux. Quant à la cavalerie, elle parcourt au pas 100 à 110 mètres par minute, mais d'un autre côté elle occupe proportionnément beaucoup plus de terrain que l'infanterie dans les marches. Voici

pourquoi : l'infanterie peut marcher en colonne serrée par peloton, et sa colonne ne s'allonge alors que parce qu'il faut que ses rangs conservent un mètre de distance entre eux au pas de route. La cavalerie, pour qui l'ordre de colonne serrée par escadron est le seul ordre de déploiement, se trouve au contraire obligée de marcher en colonne avec distance toutes les fois que la largeur des débouchés la force à marcher par pelotons. Cette extension des colonnes de cavalerie contribue beaucoup à ralentir leur marche; elles s'arrêtent d'ailleurs de temps en temps quand il est nécessaire qu'elles règlent leur mouvement sur celui de l'infanterie.

168. On met à la tête des colonnes des travailleurs destinés à ouvrir ou réparer les chemins (74), et quand il n'y a pas de ponts sur les rivières que l'armée doit passer, on les fait accompagner par des sapeurs et par des voitures chargées de madriers, de poutrelles et de chevalets pour construire des ponts. L'arrière-garde de chaque colonne ramasse ces objets et les renvoie à l'avant-garde ou à la tête de la colonne.

Lorsqu'il n'a point été commandé de travailleurs pour marcher à la tête des colonnes, la division qui marche la première en fournit le nombre nécessaire pour les besoins imprévus. Il y a de plus, à la tête de chacune des autres, 50 travailleurs destinés à réparer les dégradations commises par les troupes qui les précèdent. Les colonnes de cavalerie tirent les leurs des colonnes d'infanterie les plus voisines.

169. Si quelqu'une des colonnes de l'armée doit traverser des bois situés à portée d'un ennemi au-

(74) Cette précaution est ordinairement inutile quand l'état-major a fait ouvrir des débouchés à l'avance, mais elle ne nuit jamais.

quel elle doit cacher sa marche (75), on enverra, s'il est possible, des travailleurs dans ce bois. Leurs chants et leurs cris, le bruit qu'ils feront en abattant des arbres, empêcheront l'ennemi d'entendre celui qui résulte de la marche des colonnes et de l'artillerie.

170. Les officiers montés doivent marcher sur le flanc de leur peloton, de manière à être sous le vent, afin de ne point incommoder la troupe par la poussière. S'il se trouve des défilés où ils soient obligés de passer avec leur troupe, ceux de chaque bataillon se partageront pour passer à la tête et à la queue.

171. On s'attachera à ce que les colonnes ne diminuent de front que lorsque cela sera inévitable. Cette diminution n'est pas considérable, il est vrai, quand il s'agit de faire marcher par peloton ou par section une colonne qui marche par division ou par peloton, surtout quand cette colonne est avec distance : mais elle devient de la plus grande importance, toutes les fois que l'infanterie est obligée de marcher par son flanc et que la cavalerie défile par quatre, car alors les colonnes s'allongent beaucoup (76).

(75) Cela est beaucoup plus rare dans les marches en avant que dans les marches de flanc, car on peut très-souvent masquer celles-ci à la faveur d'un bois dont on occupe une partie.

(76) Quand on voudra calculer exactement le temps qu'une colonne obligée de défiler mettra à exécuter une marche quelconque, il faudra ajouter au temps nécessaire pour parcourir le chemin qu'elle doit faire, 1° le temps nécessaire pour défiler; 2° celui qu'il faut pour reprendre le front et la profondeur que la colonne doit reprendre en sortant du défilé. Le temps qu'une colonne met à défiler est égal à celui qu'un cavalier ou soldat met à parcourir l'espace que cette colonne occupe en défilant. Quant au temps nécessaire pour faire reprendre à la colonne la profondeur et le front qu'elle doit avoir à la sortie du défilé, il est égal à la différence du temps nécessaire pour parcourir l'espace que la colonne occupe en défilant avec le temps nécessaire pour parcourir le terrain qu'elle doit occuper ensuite.

172. A moins d'une nécessité absolue, les troupes ne doubleront jamais le pas naturel qu'elles doivent prendre d'abord, quand on franchit un défilé. Les têtes de colonnes marcheront doucement ou s'arrêteront pour donner à la queue le temps de reprendre ses distances (77). Cette précaution est indispensable pour l'infanterie, car ce serait une grande faute de mettre au pas accéléré des troupes à pied qu'on a été obligé de laisser en arrière dans des passages de défilé.

Quant à la cavalerie, on la fait quelquefois trotter quand elle traverse des défilés sans avoir d'infanterie avec elle, afin de la tirer rapidement d'une position où elle n'aurait aucune force.

173. Les troupes de chaque colonne suivront toujours le mouvement qui sera fait à la tête. Quand les divisions qui les précèdent doubleront ou dédoubleront, elles doubleront ou dédoubleront aussi les leurs au même point.

174. Les commandans des colonnes seront attentifs à ce que les bataillons ou escadrons marchent bien serrés dans les colonnes serrées et que les divisions conservent exactement leurs distances dans les colonnes avec distance. Ils empêcheront que les têtes de colonnes se devancent les unes les autres, ou qu'elles perdent leur degré d'obliquité si elles doivent marcher en tuyaux d'orgue. Ils se régleront pour cela

(77) La cavalerie s'écarte quelquefois de cette règle, dans les cas où elle se trouve pressée; mais cela ruine les chevaux quand on le répète trop souvent. Il faut dans les autres circonstances que les escadrons qui sortent les premiers du défilé forment les pelotons et s'arrêtent ensuite pour attendre les autres escadrons, ou, si l'on passe le défilé au trot, qu'ils prennent le pas. Si la marche d'une colonne de cavalerie qui se sera arrêtée de cette manière est combinée avec celle d'une autre colonne, son chef la fera troller ensuite pendant un temps égal à celui qu'elle aura resté sans marcher, afin de recouvrer le temps perdu.

sur une colonne du centre ou des ailes, suivant l'ordre du général.

175. Si la nature du terrain empêche les colonnes de se voir, ceux qui les commandent enverront des officiers sur leurs flancs pour chercher des points d'où ils puissent les découvrir.

176. Si la cavalerie forme les colonnes des ailes, il est essentiel que chacune d'elles se fasse précéder par des détachemens de deux ou trois cents chevaux qui marcheront par échelons et communiqueront avec l'avant-garde. Ces détachemens seront suivis par des officiers intelligens auxquels les officiers-généraux commandant les ailes donneront ordre de prendre connaissance exacte du pays, et de voir toutes les dispositions offensives ou défensives qu'on pourrait y former.

177. On arrêtera, quand il sera possible, les colonnes d'infanterie quatre ou cinq minutes toutes les heures, afin que le soldat reprenne haleine sans quitter ses armes ni son rang.

178. On observera le plus grand silence dans les marches de nuit, et l'on empêchera même le soldat de fumer.

179. Lorsqu'il y aura des ponts de bateaux à passer, la cavalerie le fera toujours au pas, et descendra même de cheval si la rivière est agitée, la précipitation que l'on met dans cette opération entraînant souvent la rupture des ponts.

180. Le passage d'un gué ordinaire n'amènera aucun changement dans la disposition de la cavalerie; mais si on est obligé de franchir à gué une rivière dont le courant soit rapide, ou dans laquelle il faille un peu nager, on la fera passer au moins sur le front d'un escadron, pour opposer plus de résistance au courant.

Si l'infanterie se trouve dans la nécessité de passer des gués, on placera de la cavalerie dans la rivière en aval, afin de sauver les fantassins qui seraient entraînés par le courant.

181. Quand on traversera des villages, on y laissera, de bataillon en bataillon et de régiment de cavalerie en régiment de cavalerie, un ou deux officiers, selon la longueur du village, pour empêcher qu'aucun soldat ne s'y arrête.

182. Lorsque les débouchés de plusieurs colonnes se rencontreront, ou se rapprocheront de manière à presque se toucher, on laissera sur ce point des officiers pour empêcher les colonnes de se confondre et indiquer à chacune d'elles la direction à suivre.

183. On a déja dit que chaque colonne devait avoir son avant-garde particulière, quand des localités absolument impénétrables les séparent. Ces avant-gardes se conduiront suivant les principes exposés pour l'avant-garde de l'armée. Elles s'éloigneront plus ou moins des colonnes suivant leur force et l'objet qu'on se propose.

L'infanterie qu'on aura employée à garder des défilés ou des villages qu'une colonne doit traverser, en prendra ensuite la queue, à moins qu'elle ne reçoive des ordres contraires, ce qui arrivera par exemple, si l'occupation des défilés est nécessaire pour assurer une retraite ou la liaison des différentes parties de l'armée dans un mouvement offensif.

184. Nous venons d'entrer, relativement aux marches, dans des détails dont quelques-uns paraîtront sans doute bien minutieux, surtout à la suite des principes généraux donnés sur cette espèce d'opérations: il n'en est cependant aucun qui soit indifférent pour la conservation de l'ordre et pour la ra-

8.

pidité des marches. Je ne citerai qu'un seul exemple à l'appui de cette assertion. Dans la marche de nuit qu'exécuta l'armée anglaise de *Lugo* à *Betanzos*, en 1809, l'état-major s'étant contenté de marquer la direction des débouchés avec des nœuds de paille, au lieu de charger des officiers de la conduite des colonnes, une tourmente de pluie et de neige les enleva et les colonnes s'égarèrent. Le commandant de l'une d'elles ayant cru pouvoir abriter ses troupes pendant quelques heures, mit le comble au désordre. L'armée britannique n'arriva que le 9 au soir à *Betanzos*.

ARTICLE II.

De l'exécution des marches de flanc.

L'ouverture des marches, la disposition des troupes dans l'ordre de marche, et la formation des ordres de bataille, sont des objets si intimement liés qu'il est bien difficile de les séparer. Cette difficulté m'a obligé de parler de la disposition des troupes dans les marches de flanc en traitant de leur ouverture. Les principes relatifs à cette matière se trouvent par cette raison presque entièrement développés.

Mécanisme des marches de flanc.

185. J'ai dit que chaque ligne d'infanterie devait former une colonne particulière dans les marches de flanc; mais la variété des dispositions de marche de la cavalerie donne le moyen de placer cette arme dans toutes les parties des ordres de bataille qu'on peut être obligé de former sur le flanc des colonnes; elle procure celui de la partager entre les deux ailes, de la porter en totalité à une seule, de la mettre en totalité ou en partie derrière l'infanterie, et de la porter même alors dans les parties de la ligne où

elle pourra être employée avec succès. En effet, il sera facile à l'infanterie de lui ouvrir des passages, et les corps de cette dernière arme qui se trouveront alors derrière la cavalerie empêcheront que les échecs que celle-ci pourra essuyer amènent, comme à *Minden* ou à *Hochstett*, la destruction de l'armée. Ces funestes journées indiquent suffisamment combien il serait absurde de former tout le centre des colonnes de cavalerie dans une marche de flanc. J'établirai de plus, comme principe général, qu'il ne faut jamais former de cavalerie le centre de la colonne extérieure de la marche; et voici pourquoi :

Il ne faut jamais former de cavalerie le centre de la colonne extérieure.

1° Il en est de la tactique comme de l'escrime : s'il est nécessaire d'être en garde avant de porter un coup à son adversaire, il faut aussi s'assurer, dans toutes les manœuvres, quel que puisse être leur objet, des moyens de résister à l'ennemi s'il attaquait tout-à-coup l'armée. Celle-ci ne serait pas trop en sûreté si ses adversaires s'avançaient rapidement dans le moment où elle marcherait par son flanc, ayant sa colonne extérieure formée de cavalerie; cette dernière, que sa nature rend incapable de défendre un poste de pied ferme, et à laquelle il faut du mouvement pour acquérir de la force, serait bientôt culbutée; et la distance de 3 à 400 mètres qui la séparerait de l'infanterie ne lui donnerait pas, d'un côté, assez d'espace pour se rallier avec succès après un échec, et n'empêcherait pas, de l'autre, ses fuyards de culbuter peut-être l'infanterie qui se serait à peine formée pendant ce temps-là.

2° On n'aurait point de première ligne à opposer rapidement à l'ennemi, si la première colonne était obligée de passer par quelque défilé; car la cavalerie, qui s'allonge beaucoup dès qu'elle ne marche plus

par le front de section, ne pourrait pas non plus se former tout-à-coup en bataille par des quarts de conversion de toutes ses divisions.

3° La cavalerie qui marcherait sur le flanc extérieur de la marche serait frappée de nullité si on était obligé de former un ordre de bataille sur la tête des colonnes, car on a prouvé la difficulté qu'on avait dans ce cas à s'étendre sur le flanc extérieur de la marche (78).

Quand le terrain situé sur le flanc extérieur de la marche paraît propre à faire agir de la cavalerie, il l'est également à former un ordre de bataille dont la cavalerie occupe les ailes. D'ailleurs, il n'a cette qualité qu'autant qu'il offre une grande étendue de plaine. On peut, dans ce cas, si on tient à couvrir la marche de l'infanterie avec de la cavalerie, quand l'infanterie est mauvaise, par exemple, mettre un corps de cavalerie sur le flanc extérieur de la marche.

Différence de faire marcher un corps de cavalerie sur le flanc extérieur et d'en r nne la colo ure. extérie

On me demandera quelle différence il y a entre faire marcher un corps de cavalerie sur le flanc extérieur de la marche, et faire former à cette arme la colonne extérieure? La voici : Une colonne de l'armée est obligée de suivre les mouvemens du reste de cette armée, au lieu qu'un corps séparé agit en son particulier et s'éloigne assez pour se rallier facilement en cas d'échec, sans forcer l'infanterie à partager ses revers.

Cas où les différens ordres de marche doivent être employés.

186. Il serait difficile d'expliquer avec détail la

(78) On pourrait ajouter une quatrième raison qui à la vérité n'est pas décisive, mais qui devient puissante dans quelques circonstances : c'est que les marches de flanc s'exécutant beaucoup plus souvent sur des lignes concaves que sur des lignes convexes, les colonnes qui ont plus de chemin à parcourir, sont ordinairement les colonnes intérieures de la marche. N'y a-t-il pas un véritable avantage à épargner ce surcroît de fatigue à l'infanterie ?

manière d'appliquer chacun des divers ordres de marche, dont j'ai parlé, aux différentes circonstances. C'est là une de ces parties du grand art de la guerre pour lesquelles le génie militaire doit tenir lieu de règles. J'observerai cependant que l'ordre de marche dans lequel la cavalerie forme les colonnes intérieures, est réservé pour les manœuvres qui s'exécutent dans les pays montueux, ou lorsqu'on suit le cours d'une rivière (79). Celui où la cavalerie forme la tête et la queue des colonnes est réservé pour les pays très-découverts où l'ennemi peut attaquer également l'une ou l'autre aile de l'armée. On porte la totalité ou la majeure partie de la cavalerie vers la tête des colonnes, parce qu'on veut gagner avec plus de célérité le flanc de l'ennemi, afin de pouvoir le combattre plus vite s'il tentait d'attaquer la tête des colonnes. On laisse la totalité ou la majeure partie de la cavalerie à la queue des colonnes, ou parce que, le terrain étant découvert, cette partie de l'armée se trouve la plus exposée, ou parce que la tête des colonnes doit se diriger vers un terrain où l'on ne pourrait tirer qu'un faible parti de la cavalerie.

Au reste, je ferai observer qu'il y a des circonstances telles, par exemple, que celles d'une marche

(79) On ne s'astreint en effet à suivre le cours d'une rivière que parce que ses bords sont susceptibles d'une défense passive, et l'infanterie est la seule arme qu'on puisse employer avec succès à cet usage. S'il faut au contraire une défense active aux bords de la rivière, on s'en éloigne pour se ménager les moyens d'en établir le système. On sent qu'il est alors inutile de mettre la cavalerie à la tête et à la queue des colonnes, ce qui, formant des colonnes plus longues, ralentirait sans utilité la marche, car il n'y a pas à craindre dans ce cas que les ailes de l'armée soient attaquées d'un instant à l'autre. D'ailleurs, la disposition de la cavalerie sur le flanc intérieur de la marche ne nuira à la formation d'aucune des dispositions offensives qu'il pourrait devenir nécessaire de faire si l'ennemi passait la rivière.

sous le feu de l'ennemi, dans lesquelles il faut, quoiqu'on projette de mettre la cavalerie aux ailes de l'ordre de bataille, former, s'il est possible, des colonnes particulières de troupes à cheval qui marcheront sur le flanc intérieur des colonnes d'infanterie, mais à hauteur de la tête et de la queue de cellesci, de manière à ce que chaque aile de cavalerie n'ait qu'à faire front et à se porter en avant pour entrer en ligne. Voici les avantages de cette disposition : 1° Les troupes à cheval auront moins à souffrir du feu de l'ennemi ; 2° elles protégeront tout aussi bien le flanc de l'armée que dans la disposition ordinaire, car il leur faudra fort peu de temps pour entrer en ligne. J'ai déja dit, d'ailleurs, que la cavalerie doit toujours être tenue à quelque distance des points où elle veut faire effort.

Je n'entrerai point dans le détail des avantages que cette disposition de marche peut donner dans les circonstances où l'on prévoit la nécessité de former un ordre de bataille sur la tête des colonnes : j'en ai fait l'énumération à l'article de l'ouverture des débouchés, en parlant de l'ordre de marche dans lequel la cavalerie forme les colonnes intérieures. J'ajouterai seulement que ces avantages me paraissent tellement importans, que lorsqu'on veut renforcer une aile de cavalerie qui forme la tête des colonnes, comme quand on veut gagner le flanc de l'ennemi, il faut faire marcher la cavalerie, qu'on tire de l'autre aile, beaucoup plutôt sur le flanc intérieur de la marche qu'à la tête ou à la queue de l'aile qu'on renforce.

On m'objectera peut-être que cette méthode forcera de multiplier les débouchés; mais cet inconvénient est nul, si le terrain s'y prête. D'ailleurs, il y a beaucoup de circonstances où cette disposition de

marche ne nécessitera pas une grande augmentation de travail pour l'état-major. Ce sont celles où l'on ne prévoira pas la nécessité de porter des troupes d'une aile à l'autre; car les débouchés ouverts pour la cavalerie qui doit marcher sur le flanc intérieur de l'infanterie serviront aussi aux réserves de l'artillerie.

187. L'ordre des matières m'amène naturellement à traiter la disposition de l'artillerie dans les marches de flanc; mais il est nécessaire de parler auparavant des divisions de flanqueurs, car ce sont les seules troupes de ligne dont on n'a pas encore parlé. Disposition relative aux flanqueurs.

Lorsque la cavalerie marche à la tête et à la queue des colonnes d'infanterie, les corps de flanqueurs, lorsqu'il y en a, se partagent entre les deux lignes et forment, suivant la nature du terrain, la tête ou la queue de leur aile.

Lorsque la cavalerie forme les colonnes intérieures de la marche, les corps de flanqueurs forment la tête et la queue des colonnes d'infanterie, ou marchent à la tête et à la queue de la cavalerie si le pays est très-couvert.

Je passe maintenant à l'artillerie.

188. Les pièces de régiment, quand il y en a, suivent toujours les bataillons auxquels elles sont attachées et marchent dans leurs intervalles. Dispositions relatives à l'artillerie.

189. Les batteries attachées à chaque division d'infanterie ou de cavalerie marchent à la tête ou à la queue des troupes de chaque colonne dans tous les cas. La réserve des batteries divisionnaires forme, avec la batterie de réserve, une colonne pour laquelle j'ai déjà dit qu'il fallait ouvrir un débouché particulier.

190. Une des choses les plus essentielles dans la

disposition de l'artillerie pour les marches de flanc, c'est de faire marcher, dans tous les cas, à la tête de la première colonne d'infanterie une batterie couverte par un bataillon, si cette colonne n'a point d'avant-garde ou n'est point précédée par de la cavalerie.

La batterie dont je parle protégera efficacement la formation d'un ordre de bataille, s'il devient nécessaire d'en former un perpendiculaire à la direction de la marche; car, comme il a déjà été dit, le mécanisme d'une manœuvre de cette espèce repose sur la tête des colonnes. Si d'ailleurs il se trouve sur le flanc de la marche quelque poste propre à la couvrir en recevant une batterie, celle-ci s'y trouvera toute portée dès le moment où elle pourra être de quelque utilité.

191. Il est également nécessaire d'attacher une batterie (80) à la queue de la première colonne, lorsque la queue des colonnes se trouve exposée et qu'il peut devenir nécessaire de former sur elle un ordre de bataille perpendiculaire à la direction de la marche. Cette artillerie servira dans tous les cas à écarter les corps qui pourraient menacer la queue des colonnes.

192. Quelquefois la nature du terrain empêche les batteries de suivre les colonnes auxquelles elles sont attachées. Il faut alors leur ordonner de les rejoindre aussitôt qu'elles seront sorties des débouchés. Cela sera toujours assez facile, les distances entre les colonnes ne devant jamais être très-considérables dans les marches de flanc. C'est ce qui arriva le 14 août 1760, quand Frédéric partit du camp de *Liegnitz* pour aller gagner les hau-

(80) Si la première colonne n'a point d'arrière-garde, on fera suivre cette batterie par un bataillon destiné à la couvrir pendant la marche.

teurs de *Pfaffendorf*, parce que le pont sur lequel la première colonne avait passé la *Katzbach* était trop faible pour porter l'artillerie.

193. C'est ici que paraîtrait assez naturellement devoir se terminer notre dissertation sur la disposition des troupes dans les marches de flanc; mais les principes que nous avons établis suffisent tout au plus pour les circonstances dans lesquelles il n'y a lieu de craindre que pour le flanc de la marche, et il y en a beaucoup d'autres où l'ennemi peut de plus venir attaquer son front.

Moyen de remédier aux difficultés de la formation d'un ordre de bataille perpendiculaire à la direction de la marche.

194. Nous n'entrerons point ici dans le détail des difficultés auxquelles est assujettie la formation d'un ordre de bataille perpendiculaire à la direction de la marche après un mouvement de flanc. Il suffit de rappeler qu'on a prouvé qu'il était ordinairement impossible d'étendre les troupes sur le flanc extérieur de la marche, et que, si toute l'armée marche en colonne avec distance, les troupes ne pourront s'étendre sur le flanc intérieur de la marche qu'en longeant leur ligne de bataille, manœuvre toujours lente. Il est donc nécessaire, pour remédier à cela, de modifier la disposition des troupes; mais ce changement ne peut porter sur la première colonne, car on s'ôterait en la formant en colonne serrée les moyens de former rapidement un ordre de bataille sur le flanc de la marche. On se contentera donc, toutes les fois qu'on craindra pour le front de la marche, de tenir formés en colonne serrée les bataillons de la brigade de flanc (81) et un certain

(81) La brigade de flanc, quand il y en a, doit toujours se trouver à la tête des colonnes d'infanterie dans les circonstances où il peut devenir nécessaire de former un ordre de bataille sur le front d'une marche de flanc; car si le terrain était embarrassé et qu'il fallût mettre cette même brigade

nombre de bataillons de la tête de la seconde colonne, afin d'avoir ainsi reployée en colonne serrée une quantité de troupes proportionnée à l'étendue de la première ligne des ordres de bataille qu'il deviendra nécessaire de former perpendiculairement à la direction de la marche. On sent aisément que la disposition de ces troupes en colonne serrée facilitera la formation de la première ligne de cet ordre de bataille; d'autres troupes viendront dans ce cas se former ensuite derrière elle. On ne sera non plus jamais embarrassé des troupes formées en colonne, s'il est nécessaire de se mettre en bataille sur le flanc de la marche, car elles s'étendront sans peine derrière les troupes de la première colonne qui se formera en bataille par des quarts de conversion de toutes ses divisions (82).

195. Pour ce qui est de la cavalerie, il paraît qu'elle doit conserver sa disposition ordinaire, lors même qu'on craint pour le front de la marche, quand elle forme la tête des colonnes. L'avantage qu'on pourrait avoir à tenir la seconde ligne d'une aile de

de flanc à la tête de la cavalerie, il serait bien difficile que l'on fût obligé de former rapidement une disposition de combat sur le front de la marche.

(82) Il suffit de réfléchir un peu sur cet ordre de marche pour sentir la ressemblance qu'il y a entre une disposition de marche de flanc dans laquelle la totalité ou du moins la tête des colonnes intérieures de la marche est reployée en colonne serrée, et une disposition de marche de front dans laquelle toutes les colonnes sont des colonnes serrées, excepté une des ailes qui est colonne avec distance. On a vu que ce dernier ordre de marche était l'ordre de marche de front qu'il fallait adopter lorsque l'ennemi peut attaquer un des flancs de la marche.

J'observerai cependant que la dernière de ces dispositions est d'un usage bien moins fréquent que l'autre, car une marche de flanc est souvent prescrite impérieusement par les circonstances; et il est difficile qu'un mouvement en avant toujours offensif soit le résultat de la nécessité. On ne projette pas ordinairement d'attaquer l'ennemi si on ne peut le faire sans exposer son propre flanc.

cavalerie reployée en colonne serrée, serait à peu près nul, vu la rapidité des mouvemens de cette arme, et l'adoption de cette mesure compliquerait sans utilité la disposition de la marche. Si au contraire les troupes à cheval marchent sur le flanc intérieur des colonnes d'infanterie, il y aura un avantage réel à les former en colonnes serrées : d'un côté, elles ne pourront jamais être obligées de se former bien rapidement en bataille sur leur flanc, puisqu'il sera couvert par une ou plusieurs lignes d'infanterie ; d'un autre, ces troupes à cheval étant formées en colonne serrée, se trouveront dans la disposition la plus propre à former un ordre de bataille perpeudiculaire à la direction de la marche.

196. On sent facilement qu'il convient de faire des dispositions de la même espèce si on appréhende que l'ennemi attaque la queue des colonnes : les bataillons de la brigade de flanc qui forment la queue des colonnes et les derniers bataillons de la seconde colonne se formeront en colonne serrée. Mais d'abord, il est rare que l'ennemi tente d'attaquer la queue des colonnes d'une armée qui marche par son flanc ; ensuite ces colonnes peuvent toujours gagner du terrain tandis qu'il avance pour les joindre. C'est d'ailleurs en formant une arrière-garde qu'il faut penser à couvrir la queue de l'armée, parce que celle-ci continuera de marcher tandis que l'arrière-garde arrêtera l'ennemi.

Mesures préliminaires des marches de flanc.

Les mesures préliminaires à prendre pour l'exécution des marches de flanc sont absolument les mêmes que celles des marches en avant : je n'entrerai donc dans aucun détail sur cette matière, et je passerai de suite aux corps détachés.

197. Nous avons démontré, en parlant des marches en avant, de quelle utilité peut être une avant-garde: il suffira, dans les marches de flanc ordinaires, de former une avant-garde composée comme celle des marches en avant.

Cas dans lesquels on forme une arrière-garde.

198. On formera de plus une arrière-garde,

1° S'il faut occuper une assez grande étendue de terrain pour empêcher que l'ennemi vienne attaquer la tête ou la queue des colonnes;

2° S'il faut se tenir en mesure pour toutes les différentes circonstances, l'ennemi pouvant dérober un mouvement pour venir attaquer la tête ou la queue des colonnes;

3° S'il est nécessaire d'occuper pendant quelque temps certains postes afin d'assurer les derrières de sa marche. Napoléon laissa une arrière-garde à *Sézanne* dans le mouvement qu'il fit de *Nogent* à *Villenoxe* pour se rapprocher de *Montmirail*, en 1814.

199. Le corps de réserve, quand il y en a, forme ordinairement l'arrière-garde; mais la règle essentielle à suivre dans tous les cas, c'est de baser la force et la composition de l'arrière-garde, comme celles de l'avant-garde, sur leur destination. La retraite du duc de Dalmatie en *Galice*, après la surprise d'*O-Porto*, et l'abandon du pont d'*Amarante* sur la *Tamega*, par le général Loison, dans la campagne de 1809, en offre un bel exemple. Menacé d'être attaqué en tête par les Portugais dont il était enveloppé et en queue par l'armée anglaise, il forma, aussitôt qu'il eut atteint les hauteurs de *San-Joaó-del-Rey*, son avant-garde d'une brigade de dragons et d'une division d'infanterie, et conserva à l'arrière-garde qui courait les plus grands dangers, trois divisions de

cette arme avec le reste de sa cavalerie, jusqu'à ce qu'il eut mis la *Misarella* entre elle et l'armée anglaise.

200. Il y a des circonstances où la nécessité d'avoir une forte arrière-garde et celle de conserver une position que l'on quitte jusqu'à ce qu'on en ait pris une nouvelle, détermine même à employer à cet usage toute une aile de l'armée, tant infanterie que cavalerie. C'est ainsi que, dans sa retraite de *Santarem*, sur les frontières de l'Espagne, en mars 1811, le prince d'Essling, commandant l'armée de Portugal, laissa à *Leyria* le duc d'Elchingen avec le 6e corps et toute la cavalerie du général Montbrun, pour menacer la gauche de l'ennemi et le contenir derrière la *Lys*, pendant que le 8e et le 2e corps filaient de *Torres-Novas* et de *Thomar* sur *Coimbre.*

201. Si la nature du terrain que traversent les colonnes de l'armée les oblige à marcher à une assez grande distance les unes des autres pendant la majeure partie de la marche, on donnera à chacune d'elles une avant-garde et une arrière-garde particulières dont la force et la composition se régleront sur la nature du terrain et sur l'objet qu'on se propose. Frédéric suivit plusieurs fois cette méthode en 1760; par exemple, quand il quitta le camp de *Gross-Dobritz* pour aller occuper celui de *Guolsdorf.*

202. Les raisons que nous avons données en parlant des marches en avant pour prouver qu'il fallait éviter de faire des détachemens, conservent toute leur force relativement aux marches de flanc : une armée qui exécute un mouvement de cette espèce ne doit donc avoir d'autres détachemens que son avant-garde

et son arrière-garde, à moins qu'il n'y ait sur le flanc extérieur de la marche un poste ou défilé, dont l'occupation mette l'ennemi dans l'impossibilité d'attaquer l'armée pendant son mouvement.

Règles de conduite des différentes parties de l'armée.

203. On pourrait traiter la conduite des différentes parties de l'armée en s'astreignant à l'ordre dont on s'est servi pour exposer la manière de conduire les différentes parties de l'armée dans les marches en avant; mais je crois qu'il vaut mieux exposer successivement les règles relatives à la conduite de l'avant-garde, de l'armée, de l'arrière-garde, et enfin des troupes légères. Voici la raison de ce changement de méthode: la plus grande partie des règles données sur le mouvement général de l'armée, dans les marches en avant, sont le résultat de ce que le front de l'armée embrasse ordinairement une assez grande étendue de terrain; le front d'une marche de flanc, au contraire, est d'ordinaire très resserré, à moins que les différentes colonnes ne soient séparées par des terrains impraticables, et les règles à suivre relativement au mouvement général de l'armée sont très peu nombreuses, soit que le front de la marche soit resserré, soit que les colonnes soient séparées, parce qu'il serait très difficile d'établir, dans ce cas, de la liaison entre les mouvemens des différentes colonnes.

Principes relatifs au mouvement général de l'armée.

Je commencerai donc par dire que de tous les principes relatifs au mouvement général de l'armée que j'ai donnés en parlant des marches en avant, il n'y a que ceux qui soient relatifs aux marches en avant dans lesquelles les colonnes sont séparées par des localités impénétrables, qui aient également rapport aux marches de flanc qui s'exécutent dans les mêmes circonstances; il est donc inutile de les reproduire.

Passons maintenant à l'exécution du plan que nous nous sommes proposé pour présenter la manière de conduire les différentes parties de l'armée dans les marches de flanc.

204. Si l'ennemi se meut sur une ligne parallèle à la direction que vous suivez, et qu'il ne puisse vous prévenir sur le point vers lequel vous vous portez, vous ferez marcher votre avant-garde par son propre flanc, à deux ou trois mille pas sur le flanc extérieur de vos colonnes; mais cette distance variera suivant les circonstances. L'objet essentiel sera de diriger son mouvement d'après les principes exposés en parlant de l'ouverture des débouchés.

205. Quelques fois, quand le terrain sera propre à une manœuvre de cette espèce, l'avant-garde se portera en avant pour masquer la marche de l'armée, en faisant croire à l'ennemi qu'on veut l'attaquer; mais elle évitera soigneusement de trop s'engager.

206. D'autres fois, on fera exécuter un mouvement de flanc à l'avant-garde; elle marchera sur le flanc extérieur des colonnes et à la hauteur de leurs têtes, parce qu'on voudra s'en servir pour engager une affaire. C'est ce que Frédéric observa avant les batailles de *Leuthen* et de *Zorndorf*.

207. D'autres fois, enfin, l'avant-garde marchera en avant de la tête des colonnes, comme celle des Prussiens en 1757, en arrivant sur le champ de bataille de *Kollin*, soit parce qu'il faut s'emparer rapidement d'un point important ou d'un poste dont l'ennemi se servirait pour troubler la marche, soit parce qu'il faut passer une rivière ou des défilés dont il est essentiel d'occuper promptement les débouchés, soit parce qu'on veut attaquer un poste en face duquel doivent se présenter les têtes

des colonnes, soit enfin parce qu'on veut avoir un assez gros corps de troupes destiné à couvrir les manœuvres qu'on exécuterait si l'ennemi paraissait sur la tête des colonnes (83).

Si l'avant-garde est composée d'autant de lignes que l'armée, dans une marche où elle doit précéder celle-ci, elle formera autant de colonnes qu'elle, et marchera comme elle en colonne par ligne, à moins qu'on ne destine une des colonnes de l'armée à attaquer quelque poste particulier; car on peut, dans cette circonstance, faire marcher la totalité de l'avant-garde en avant de la colonne destinée à agir.

208. Si la nature du terrain oblige les différentes colonnes de l'armée à demeurer séparées pendant une grande partie de la marche, et détermine à donner à chaque colonne une avant-garde et une arrière-garde particulières, chacune de ces avant-gardes précédera la colonne à laquelle elle sera attachée.

209. Les raisons qui empêchent de pouvoir dire quelque chose de précis sur la distance de l'avant-garde aux colonnes de l'armée dans les marches en avant, défendent également de rien déterminer sur la distance de l'avant-garde aux colonnes de l'armée dans les marches de flanc, si l'avant-garde les précède. Je renverrai, d'après cela, à ce qui a été dit en traitant des marches en avant.

(83) Il est impossible de former rapidement en bataille sur des lignes perpendiculaires à leur direction, des troupes qui marchent sur un front peu étendu et en colonnes très-profondes. Les dispositions que j'ai indiquées pour les marches de flanc dans les circonstances où l'on craint pour le front de la marche peuvent bien remédier à cet inconvénient: mais les manœuvres des troupes reployées en colonnes seront encore difficiles si l'ennemi les presse par son feu. Le moyen de faciliter leur formation est d'arrêter le premier effort de l'ennemi, et l'on pourra employer à cela une avant-garde qui sera forte et manœuvrière, et qui sera composée de la manière la plus analogue à la nature du terrain.

210. L'avant-garde de l'armée et les avant-gardes particulières de chaque colonne se conduiront suivant les principes de détail donnés en parlant des marches en avant; elles observeront surtout de ne jamais laisser, entre elles et l'armée, des défilés dont elles ne se seraient pas parfaitement assurées.

Principes relatifs à la conduite de l'avant-garde ou des avant-gardes.

211. Le mouvement de l'avant-garde est assujetti aux mêmes principes que celui des autres colonnes de l'armée, quand elle marche sur le flanc extérieur des colonnes.

Occupons-nous donc des circonstances où elle les précède.

212. S'il se trouve sur le flanc extérieur de la marche quelque poste susceptible de la couvrir ou de la gêner, l'avant-garde s'arrêtera, dans le premier cas, pour occuper ce poste, et dans le second pour contenir les ennemis qui en seraient maîtres, ou tout au moins elle détachera des troupes pour remplir cet objet. S'il est important qu'elle arrive promptement à sa destination, ces troupes la rejoindront ensuite, quand l'armée les aura fait remplacer.

213. Si l'armée est obligée de passer une rivière dans une marche de flanc, l'avant-garde ou les avant-gardes de chaque colonne, si celles-ci sont séparées les unes des autres, se conformeront, pendant et après le passage, à ce qui a été dit en parlant des marches en avant.

214. L'avant-garde ou les avant-gardes se conduiront à peu près suivant les mêmes principes, si l'armée est obligée de traverser quelque défilé où les colonnes s'allongent beaucoup. Ces avant-gardes se formeront en bataille à l'issue des défilés en faisant front à l'ennemi; et elles attendront pour se remettre en mar-

che, qu'il soit sorti des défilés une assez grande quantité de monde pour résister à l'ennemi en cas de besoin.

215. Les commandans d'avant-garde examineront avec soin les dispositions que l'ennemi pourrait faire pour attaquer les différentes parties de l'armée, surtout la tête des colonnes. S'il devient nécessaire de former un ordre de bataille sur la tête ou sur le flanc des colonnes, ils formeront rapidement une disposition offensive ou défensive, suivant les circonstances, pour couvrir cette opération. Quand l'ordre de bataille sera formé, ils renforceront les parties de l'armée qui peuvent en avoir besoin, à moins qu'ils ne soient destinés à occuper quelque poste important pour le sort de la marche.

Règles de détail pour chaque colonne.

216. La plupart des règles de détail qui ont été données pour le mouvement de chaque colonne dans les marches en avant, sont applicables aux marches de flanc. Mais il y a d'autres règles qui sont particulières aux marches de flanc; en voici quelques-unes:

217. Toutes les troupes se mettront toujours en marche en colonne avec distance par peloton, excepté lorsqu'on craindra pour le front de la marche, et aussitôt que l'on n'aura plus de sujet d'inquiétude, les troupes disposées en colonne serrée reprendront l'ordre de colonne avec distance.

218. Le général en chef se tiendra ordinairement à la tête de la première colonne, quand il ne marchera pas avec l'avant-garde; et il y aura, de plus, un autre officier-général à la queue de cette même colonne pour qu'on puisse rendre compte à l'un des deux des événemens qui peuvent survenir à l'une des co-

lonnes intérieures et prendre ses ordres. Comme il est essentiel que ces dernières colonnes ne manquent jamais de chefs, il marchera un officier-général à leur tête et un autre à leur queue.

219. Si l'état-major a ouvert, comme il est dit à l'article de l'ouverture des marches de flanc, le débouché de quelque colonne deux ou trois fois plus large qu'à l'ordinaire, l'officier-général commandant cette colonne la divisera en deux parties qui marcheront l'une et l'autre en colonne par peloton. La première suivra l'un des côtés du débouché, et la seconde le côté opposé pour laisser une autre trace que celle de la première; mais sa tête restera toujours à la hauteur à laquelle doit se trouver la queue de la première moitié. Je dis à la hauteur à laquelle doit se trouver la queue de la première moitié, car si celle-ci s'allonge par quelque irrégularité dans la marche, la seconde moitié ne s'attachera pas à rester à la hauteur de sa queue.

220. Toutes les colonnes prendront le pas de route comme dans les marches en avant aussitôt qu'elles seront en mouvement. Les chefs des différens bataillons et régimens de cavalerie tâcheront d'empêcher que chaque peloton ne perde sa distance du peloton qui le précède par celle que les rangs de chaque peloton prennent entre eux dans le pas de route.

221. Lorsque la nature du pays où le nombre des débouchés aura déterminé à faire marcher une armée en colonne par ligne, la cavalerie formant par conséquent la tête et la queue des colonnes, et que cette armée sera obligée de traverser des bois, le général ordonnera aux régimens, divisions ou escadrons de cavalerie de se séparer les uns des autres pour aller se placer entre les bataillons. Si l'on est

obligé pour lors de prendre un ordre de bataille, la cavalerie sortira d'entre les bataillons, se jettera sur le côté intérieur de chaque colonne d'infanterie, et se formera aux ailes ou dans tout autre endroit que le général jugera convenable de lui assigner. Les bataillons, de leur côté, se rapprocheront et se formeront en bataille. Cette dernière opération ne sera jamais bien longue; elle deviendra même assez rapide si on a ordonné aux bataillons de se serrer en masse à l'instant même où la cavalerie est venue se placer entre eux; car, dans ce cas, ils n'auront pas été obligés de s'éloigner beaucoup.

222. Au reste, toutes les fois qu'une armée sera obligée de traverser des bois sans qu'il y ait d'avant-garde ou de corps particulier qui les occupe, le général fera d'abord fouiller ces bois et enverra ensuite beaucoup de détachemens d'infanterie sur son flanc extérieur, tant pour être instruit des mouvemens de l'ennemi que pour avoir dans tous les cas le temps de mettre ses troupes en bataille. Ces détachemens se retireront ensuite, à mesure qu'ils ne seront plus nécessaires à la sûreté de l'armée, soit pour se replier sur les colonnes, soit pour aller prendre de nouvelles positions.

On prendra les mêmes précautions quand l'armée sera obligée de traverser de grandes suites d'enclos ou de villages.

Nécessité de s'emparer des postes sur le flanc extérieur de la marche qui peuvent la gêner.

223. S'il se rencontre sur le flanc extérieur de la marche quelque poste susceptible de la gêner ou de la couvrir, on ne négligera jamais de l'occuper; et le général y enverra, s'il est nécessaire, de l'artillerie et quelques bataillons à l'avance. Dans tous les cas, il pourra choisir entre les deux partis suivans :

1° De faire occuper ce poste par les premiers bataillons de la première colonne, qui le garderont jusqu'à ce que toute l'armée soit passée;

2° De le faire occuper par un certain nombre de bataillons de la première division qui le garderont jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par un égal nombre de bataillons de la seconde, ce qui leur laissera les moyens de reprendre la queue de la leur.

Le premier de ces moyens ralentit un peu moins que le second, à la vérité, la marche de l'armée; mais il porte les bataillons d'une aile à l'autre.

Au reste, quelles que soient les troupes qu'on emploie à occuper un poste de l'espèce de ceux dont je parle ici, elles s'y maintiendront jusqu'à ce que l'ennemi ne puisse plus s'en servir pour attaquer le reste de l'armée avec avantage; et cette dernière s'arrêtera de son côté, à moins de circonstances impérieuses ou à moins qu'il n'y ait une arrière-garde, pendant le temps nécessaire pour assurer la retraite.

S'il y a une arrière-garde, les troupes de l'armée détachées pour occuper un poste dont la possession est susceptible d'influer sur le sort de la marche, conserveront leur position jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde, et rejoindront ensuite cette dernière ou l'armée elle-même, si elle ne s'est pas trop éloignée, quand il sera inutile qu'elles conservent plus long-temps leur position.

224. Si l'arrière-garde est obligée de rester en arrière, soit pour couvrir la marche de quelques bagages, ce qui n'arrive que dans les marches de position, soit pour conserver pendant tout le temps nécessaire un poste auquel tient la sûreté de la marche, on laissera des troupes de l'armée dans tous les

points intermédiaires, et, autant que possible, dans de bons postes, pour préserver l'arrière-garde d'un échec. Cette mesure, il est vrai, ralentit la marche, mais elle est nécessaire. Dans la marche du 11 septembre 1760, le roi de Prusse, obligé de s'occuper beaucoup de son arrière-garde parce qu'elle couvrait ses équipages, ordonna au général Ramin qui la commandait de se diriger sur *Ronstock* où il avait laissé une brigade, aussitôt qu'il aurait traversé *Hansdorf*. Cette brigade ne rejoignit l'armée qu'après l'arrivée de l'arrière-garde.

225. Si l'armée exécute une marche de flanc sous le feu de l'ennemi, le général tâchera de l'éteindre ou de le diminuer. Pour y parvenir, il fera mettre en batterie l'artillerie attachée à la tête des colonnes. Si cette précaution a été négligée dans l'ordre de marche, il fera mettre en batterie l'artillerie attachée à chaque division d'infanterie, et elle y restera jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par celle de la division suivante. C'est ce que fit le roi de Prusse dans la marche qu'il exécuta le 17 septembre 1760, pour gagner les défilés de *Gunzendorf*. Ce changement d'artillerie ralentira la marche, mais il est impossible de remédier à cet inconvénient dans le cas dont je parle, car il faudrait pour cela dégarnir la première division d'artillerie.

Il y aura quelques circonstancces, telles que celles où l'on veut conserver la liaison de l'arrière-garde avec le reste de l'armée, où les pièces qu'on aura mises en batterie pour couvrir le mouvement de l'armée, resteront jusqu'à ce que l'arrière-garde soit arrivéc; mais on laissera probablement, dans ce cas, des troupes avec cette artillerie, et celles-ci se con-

duiront alors suivant les principes qui ont été exposés plus haut.

226. On apportera la plus grande attention à ne point trop accélérer le mouvement des colonnes dans les marches de flanc, car il se forme souvent alors de grands intervalles entre les bataillons, et ces intervalles peuvent devenir extrêmement funestes si, le terrain étant un peu découvert, la cavalerie de l'ennemi est entreprenante et peu éloignée. C'est ce qui arriva le 17 septembre 1760, quand Frédéric, ayant échoué contre les défilés de *Kuntzendorf*, prit le parti de se diriger vers *Kamerau* et *Schonbraum*, pour voir s'il aurait plus de succès contre les défilés de *Hohengiersdorf* et de *Burkersdorf*. Son avant-garde ayant accéléré sa marche pour gagner les défilés de *Hohengiersdorf*, il se forma un vide entre les brigades de Gablentz et de Ramin, et le général autrichien Yassassas, dont la cavalerie était formée entre *Bolgendorf* et *Kuntzendorf*, s'avança pour y pénétrer. Il faut, dans ce cas-là, que les troupes de la seconde colonne, qui se trouvent en face de l'intervalle qui s'est formé dans la première, s'y jettent, comme la brigade de Bernburg le fit dans cette occasion. Une partie de la cavalerie, si la troisième colonne est composée de troupes de cette arme, se mettra aussi en mesure de défendre les lacunes de la première, car les troupes de seconde ligne ne suffisent pas toujours pour les fermer; le deuxième bataillon du régiment de Bernburg, n'ayant pu suivre le reste de la brigade dans l'exemple que je viens de citer, il resta encore une lacune dans laquelle le général Yassassas pénétra; mais les régimens de cavalerie du prince Henri et de Seidlitz, qui faisaient partie de la troisième colonne des Prus-

Utilité d'une sage lenteur dans les marches de flanc.

siens, les chargèrent pendant que les bataillons, qui étaient de chaque côté de la lacune, faisaient un feu oblique sur lui après s'être formés en bataille; aussi les Autrichiens furent-ils repoussés avec perte.

227. Si l'armée est obligée de passer quelque rivière ou défilé dans une marche de flanc, la conduite des chefs des différentes colonnes ne sera assujétie à d'autres règles que celles dont j'ai déjà parlé, car leur mouvement doit être couvert d'un des côtés de la rivière par l'avant-garde, et de l'autre côté par l'arrière-garde.

Circonstance où il faut former un ordre de bataille.

228. Comme il est impossible de former un ordre de bataille quelconque, toutes les fois que les rangs de l'infanterie conservent un mètre de distance, le général fera donner un signal par de l'artillerie, s'il prévoit la nécessité de former une disposition de combat; les rangs des troupes rompues en colonne se serreront alors, afin de pouvoir se former en bataille par des quarts de conversion, et les troupes, reployées en colonne, s'il s'en trouve, serreront leurs rangs et reprendront leurs distances; toutes les colonnes se redresseront autant que possible, leur tête ralentira le pas, et la seconde ligne se rapprochera, s'il est possible, à trois cents pas de la première.

Les officiers d'état-major porteront les ordres du général aux chefs des différentes divisions, ou, si cela est prescrit dans l'ordre de marche, ceux-ci viendront les prendre, en laissant pendant ce temps aux autres officiers généraux le soin de faire exécuter les mouvemens préparatoires à la formation des ordres de bataille.

229. Le général, quand il voudra former un or-

dre de bataille offensif ou défensif, ne négligera jamais de faire occuper, soit par ses troupes légères, soit par l'avant-garde, soit par l'arrière-garde, ou enfin par des troupes tirées des colonnes de l'armée, ce sera d'ordinaire des troupes de seconde ligne, tous les postes qui peuvent contribuer à la force ou à la réussite de sa disposition.

230. Si, les colonnes ayant été obligées de défiler, le général veut former un ordre de bataille sur le flanc de la marche, il n'attendra pas, pour arrêter ces colonnes, que leur queue soit arrivée sur le terrain qu'elle doit occuper : il les arrêtera aussitôt que leur tête sera arrivée sur son terrain. Toute autre méthode exposerait à prendre une position trop reculée sur le côté vers lequel auraient marché les colonnes, car celles-ci occupant, lorsqu'elles défilent, beaucoup plus d'espace qu'en bataille, elles se resserreraient toujours sur leur tête avant de se former.

231. Si l'ennemi paraît sur le flanc de la marche, l'armée étant encore à quelque distance d'un défilé, ou d'un petit poste susceptible de couvrir son flanc, tel qu'un bois ou un village, le général enverra promptement, pour l'occuper, quelques bataillons avec de l'artillerie s'il en est besoin. La négligence que Villeroi avait mise à occuper *Tavière*, qui aurait appuyé la droite des Français à la *Mehaigne*, fut en partie cause de leur défaite à la journée de *Ramillies*. La première colonne se formera en bataille par des quarts de conversion de toutes ses divisions. Les autres colonnes continueront de marcher jusqu'à ce qu'elles aient atteint le poste susceptible d'appuyer le flanc de l'armée; elles se formeront alors également en bataille, et les troupes qui déborderont la première ligne pourront se porter à côté d'elle, ou,

si c'est de la cavalerie, rester en arrière de son flanc pour le protéger. La journée de *Liegnitz*, en 1760, offre l'exemple d'une manœuvre de cette espèce exécutée par Frédéric pour empêcher les Autrichiens de déborder sa gauche.

Nécessité d'indiquer à tous les chefs de division des points d'alignement.

232. Quel que soit l'ordre de bataille que le général veuille former, il indiquera à chaque chef de division deux points pour l'alignement de sa troupe. La méthode prescrite par tous les réglemens de manœuvre, de s'aligner sur le côté vers lequel on a marché, produirait en effet de grandes défectuosités dans la ligne, non-seulement s'il y avait eu erreur dans la direction des colonnes, mais encore si celles-ci n'avaient pas marché en ligne droite. Le vide qui se forma dans le milieu de la ligne des Autrichiens à *Prague* le 6 mai 1757, était en partie le résultat d'une faute de cette espèce : leur droite, qui avait marché par son flanc droit pour se rapprocher de *Sterboholi*, s'étant allongée dans des défilés, se resserra d'abord sur la tête des colonnes avant de se former en bataille, puis s'aligna ensuite sur sa droite, ce qui obligea la gauche à se séparer du reste de l'armée.

Moyens de s'opposer à une manœuvre tournante.

233. La direction du mouvement d'une armée qui veut en tourner une autre, fait un angle avec le prolongement du front de celle-ci. Si le général d'une armée, qui exécute une marche de flanc, apprend que son adversaire veut le tourner et gagner le front de la marche, il tâchera de le tourner lui-même, ce qui lui sera facile s'il peut le prévenir sur le point qui se trouve au sommet de l'angle formé par la direction de la marche de chaque armée.

234. Si ce même général apprend au contraire que son adversaire, qui marche également par son flanc,

peut le prévenir sur le point dont je parle, il se préparera à former, ou même il formera, perpendiculairement à la direction des colonnes, une disposition qui sera offensive ou défensive, suivant les circonstances et la nature du terrain. J'ai dit, en parlant des ordres de marche, que c'était en formant la brigade de flanc et les premiers bataillons de la troisième colonne en colonne serrée, qu'on se préparait à former rapidement un ordre de bataille perpendiculaire à la direction des colonnes : je ne m'occuperai point des moyens de former cet ordre de bataille, cette matière étant étrangère aux marches; je me contenterai de remarquer que la batterie placée à la tête de la première colonne protégera efficacement les mouvemens relatifs à cette formation. S'il y a de la cavalerie en avant des colonnes d'infanterie, et qu'on ait quelque temps devant soi, cette cavalerie se retirera, en marchant en colonne, sur le flanc intérieur des autres colonnes : il sera pour lors assez facile de la placer dans les différentes parties de l'ordre de bataille, et on ne craindra pas qu'elle occasione du désordre dans l'infanterie. On ne négligera pas non plus de faire occuper par des corps détachés les postes susceptibles de donner de la force au front ou au flanc de la position qu'on veut prendre, ou de la disposition qu'on veut former; mais, ce qu'il y aura de plus essentiel, sera de détacher rapidement des troupes de seconde ligne pour occuper les postes situés sur le flanc intérieur de la marche, qui pourront appuyer l'aile d'un ordre de bataille.

235. Si, dans la même hypothèse, le général trouve le pays situé en avant des colonnes, aussi peu propre à une disposition défensive qu'à une disposi-

tion offensive : d'abord, il détachera un corps de troupes pour attaquer l'ennemi et arrêter ou plutôt ralentir sa marche; d'un autre côté, il portera, le plus rapidement possible, une grande quantité de monde vers le point d'où dépend le sort des deux armées. C'est ainsi que le général Laudon voyant, le 11 septembre 1760, que Frédéric, après avoir passé le défilé de *Rander*, voulait se diriger vers les hauteurs de *Reichenau* pour couper ses communications avec *Landshut*, envoya sa cavalerie pour occuper les Prussiens, et marcha pendant ce temps-là par derrière elle vers les hauteurs de *Reichenau* où il prévint le roi.

L'objet essentiel, dans une circonstance pareille, est de gagner du temps. Les Russes remportèrent la victoire à *Zullichau*, en 1759, pour avoir étendu leur infanterie sur sa droite, tandis que leur cavalerie éprouvait un échec.

Règles relatives à la conduite de l'arrière-garde.

236. L'arrière-garde restera toujours en bataille jusqu'à ce que la totalité de l'armée se soit mise en mouvement; elle se portera même quelquefois dans un poste situé en avant de l'armée pour couvrir son mouvement. Le général Ramin, qui commandait l'arrière-garde des Prussiens, se porta sur le *Pfaffenberg*, hauteur située entre *Jauernick* et le *Nomenbach*, quand l'armée prussienne marcha sur sa droite le 11 septembre 1760, en quittant le camp de *Buntzelwitz* pour tourner la gauche des Autrichiens. Il y resta jusqu'à ce que la totalité des troupes fût en mouvement et suivit alors l'armée. Cette manière de couvrir le départ de l'armée est tellement avantageuse, que, toutes les fois qu'il y a quelque poste susceptible de remplir cet objet, on détache quelques bataillons pour l'occuper lorsqu'il n'y a pas d'ar-

rière-garde déja formée. Cette arrière-garde de circonstance, si l'on peut s'exprimer ainsi, rejoint l'armée une fois que celle-ci s'est mise en marche. Le prince Henri de Prusse en usa de même lorsqu'il quitta le camp de *Sagan* pour remonter le *Bober* en 1759. Il détacha un corps de quelques bataillons pour occuper *Sagan* où il y a un pont sur le *Bober*, jusqu'à ce que le reste de l'armée se fût mis en mouvement.

Dans les terrains découverts, l'arrière-garde suivra le mouvement de l'armée, mais en marchant aussi près de celle-ci que possible, afin de se trouver toujours à portée d'être soutenue. Ses colonnes marcheront d'ailleurs suivant les mêmes principes que celles de l'armée.

237. Si l'armée est obligée de passer une rivière, l'arrière-garde restera en deçà jusqu'à ce que l'armée soit passée, et prendra la position la plus avantageuse pour couvrir la queue, et même, s'il est possible, le flanc des colonnes qui s'allongent toujours sur des ponts. Elle passera elle-même la rivière après les colonnes, puis rompra les ponts, emportant ou détruisant les matériaux qui ont servi à leur construction.

Les précautions que j'ai indiquées, dans plusieurs parties de cet article, pour passer les rivières dans les marches de flanc, sont absolument nécessaires : car si vous exécutez une marche de flanc, l'ennemi peut aussi en faire une, et il ne tiendra qu'à lui, aussitôt qu'il sera maître des deux rives, de vous attaquer par l'une ou par l'autre. Frédéric se conduisit suivant ces principes quand il quitta, en 1758, le camp de *Gœrlitz* pour aller à *Lauban*, puis quand il quitta le camp de *Lauban* pour se porter sur *Lœ-*

venberg, tandis que le prince Henri se dirigeait vers *Greiffenberg*. C'est encore sur ces principes que ce monarque se conduisit quand il passa l'*Elbe* avant le siége de *Dresde*, en 1760.

238. L'arrière-garde se conduira suivant ces principes, toutes les fois que les colonnes s'engageront dans un terrain où l'ennemi peut attaquer leur queue avec succès, comme par exemple lorsque l'armée traversera une vallée considérable, ou qu'elle s'engagera dans des défilés. Lorsque l'armée sera en sûreté, l'arrière-garde se mettra en mouvement avec les mêmes précautions qu'elle, c'est-à-dire qu'elle fera occuper les obstacles qui borderont les défilés où elle s'engagera ainsi que les postes qui pourront couvrir son mouvement. Elle aura elle-même, pour protéger son mouvement ou pour défendre l'entrée des défilés, une extrême arrière-garde, laquelle ne se mettra en marche que lorsque le principal corps d'arrière-garde sera en sûreté. Tous les petits corps, détachés sur les côtés du terrain que traverse l'arrière-garde, conserveront leurs postes jusqu'à l'arrivée de l'extrême arrière-garde qu'ils rejoindront successivement, et celle-ci rejoindra elle-même le principal corps d'arrière-garde qui s'arrêtera pour l'attendre.

Si l'armée laisse sur ses derrières quelque débouché dont l'ennemi puisse se servir pour troubler sa retraite, on emploiera l'artillerie de l'arrière-garde à battre ce débouché, et on s'exposera à la perdre plutôt que de négliger une mesure dont dépend le salut de l'armée.

239. Ce que j'ai dit sur les avant-gardes indique assez quelle serait la manière d'employer les arrière-gardes si l'ennemi voulait attaquer la queue des colonnes. J'observerai seulement que leur chef doit

éviter de s'engager. S'il repousse l'ennemi, il ne le poursuivra pas, l'objet de celui-ci étant de donner à une plus grande quantité de troupes le temps d'arriver.

240. L'arrière-garde de chaque colonne se conduira en particulier suivant les principes qu'on vient d'exposer.

241. L'emploi des troupes légères sera à-peu-près le même dans les marches de flanc que dans les marches de front, et leur nombre contribuera beaucoup à la tranquillité des troupes dans des pays coupés. Règles concernant l'emploi des troupes légères.

Les plus gros détachemens se porteront à deux ou trois mille pas en avant des têtes de colonnes, pour découvrir ce qui pourrait les menacer. Si l'armée marche sur le revers d'un rideau ou d'une chaîne de hauteurs, ils en occuperont la crête pour avertir l'armée de ce qui se passera de l'autre côté, afin qu'elle se porte avec facilité sur cette crête si les circonstances l'exigent.

Les troupes légères fouilleront et occuperont successivement tous les défilés, haies, etc., situés sur le flanc extérieur de la marche; s'il reste sur ce flanc ou sur les derrières quelque village qu'on ne puisse pas occuper assez long-temps, et dont l'ennemi puisse faire usage pour favoriser ou préparer un mouvement offensif, les troupes légères y mettront le feu; et si l'on craint qu'elles ne soient trop exposées dans cette opération ou que l'ennemi n'entreprenne de les troubler, on leur donnera quelques obusiers.

Ces précautions sont communes aux retraites.

242. Si l'on veut profiter de la nuit pour dérober une marche de flanc ou une marche rétrograde, on Lorsqu'on veut dérober une marche à l'ennemi.

laissera quelques troupes légères pour entretenir les feux des grand'gardes de l'ancien camp, et pour crier de temps en temps le qui vive comme à l'ordinaire. L'officier commandant ce détachement rejoindra l'arrière-garde le plus vite possible dès le point du jour.

243. Si on veut dérober en plein jour une marche de flanc à l'ennemi, on laissera les avant-postes dans la position qu'ils occupent ; et ils rejoindront successivement cette dernière. C'est ainsi que les Français qui en 1759 étaient postés dans les environs de *Marburg* et avaient une chaîne de postes depuis *Ziegenhain* jusqu'à *Frankenberg*, auraient coupé, ce qui paraissait être leur dessein, le corps du général Imhoff posté à *Fritzlar*, d'avec le duc Ferdinand qui était dans le duché de *Westphalie*, si, au lieu de porter le marquis d'Auvel et M. de Saint-Pern dans les environs de *Corback*, le duc de Broglie à *Ziegenhain* et le reste de l'armée à *Sassenberg*, ils avaient laissé subsister le cordon qui existait entre *Ziegenhain* et *Frankenberg*, et par suite porté, d'abord une avant-garde, puis le reste de l'armée sur *Corback* et *Warburg*.

244. On a déjà vu comment on pouvait masquer un mouvement de flanc en faisant marcher l'avant-garde à l'ennemi : on emploie souvent plusieurs corps à cet effet, surtout lorsqu'on est maître des défilés ; mais cette manœuvre rentre en quelque sorte dans la classe des marches dont je parlerai dans la troisième partie de cet ouvrage. On fait souvent, quand on a beaucoup de troupes légères, une autre manœuvre qui n'est pas moins efficace pour cacher un mouvement de flanc ou un mouvement rétrograde : c'est d'attaquer les avant-postes de l'ennemi. Ce moyen

fut employé par Napoléon devant *Troyes* en 1814, lorsqu'il se mit en retraite sur *Nogent* quelques jours après la bataille de la *Rothière*.

ARTICLE III.

De l'exécution des marches rétrogrades.

245. Les idées de marche rétrograde et de retraite paraissent, au premier coup-d'œil, devoir être les mêmes : mais elles sont aussi différentes que les idées de marche en avant et d'opération offensive. Il n'entre en effet, dans une marche rétrograde, aucune autre combinaison que celles qui sont relatives à la position des deux armées le jour de l'exécution de ce mouvement. La réussite d'une retraite tient au contraire à toutes ces vastes combinaisons dont la science constitue le véritable général.

Cette science peut seule apprendre quels sont les points de direction à choisir; comment il faut préparer la réussite des retraites pour l'établissement des magasins sur la ligne la plus avantageuse à suivre; comment il faut leur suppléer si l'on n'a pu en former à l'avance; quelle espèce de position il convient de prendre pour éviter nne affaire ou pour l'engager avec avantage; comment il faut se retirer avec rapidité dans certaines circonstances, comment il faut, dans d'autres, occuper à l'avance des points importans; quelles sont les occasions où il importe d'attaquer un ennemi qui vous presse; la manière de le faire avec succès; quand il faut tomber sur des corps qui viennent se poster sur vos flancs ou se dérober au danger dont ils vous menacent, en occupant une position plus reculée; quand il faut diviser ses troupes pour marcher plus rapidement, subsister avec plus

de facilité; ou bien, enfin, quand il faut se retirer en masse, pour opposer plus de force à l'ennemi.

Nous ne parlerons donc ici que des moyens de faire exécuter une marche rétrograde isolée à une armée débarrassée de ses bagages (84). C'est la combinaison de plusieurs marches rétrogrades qui constitue une retraite, comme une série de marches en avant forme une opération offensive. Qu'on nous pardonne, cependant, si nous traitons quelques-unes des grandes opérations militaires, en tant qu'elles peuvent influer sur une marche rétrograde isolée : il est souvent difficile de séparer les différentes branches du grand art de la guerre; il ressemble, par la liaison de toutes ses parties, à ces voûtes élevées qui cesseraient bientôt de braver les siècles et les élémens si quelques-unes des pierres qui les composent cédaient à leurs efforts.

Disposition des troupes dans les marches rétrogrades.

246. On a déjà développé la nécessité d'ouvrir les débouchés des marches rétrogrades sur les mêmes principes que ceux des marches en avant. L'objet des premières étant de mouvoir l'armée perpendiculairement à son front, et de former ensuite des ordres de bataille également perpendiculaires à la direction de la marche, il est clair que chacune des colonnes doit être composée de troupes de première et de seconde ligne, et que les principes qui ont servi à déterminer la force habituelle des colonnes dans les marches en avant, servent aussi à la déterminer dans les mouvemens rétrogrades. Il n'y a que

(84) Les marches rétrogrades n'ont à la vérité, pour la plupart, d'autre objet que de porter l'armée d'une position à une autre; mais elles rentrent souvent dans la classe des marches-manœuvres, parce qu'on se débarrasse des bagages à l'avance. On verra dans le chapitre des marches de position quelles sont les règles relatives aux mouvemens de ces bagages.

dans tous les mouvemens rétrogrades. Il n'y a que la disposition des troupes qui varie, 1° parce que tous les ordres de bataille qu'on peut former doivent faire face au côté opposé à la direction de la marche, au lieu de faire front du côté de la marche; 2° parce que, dans un mouvement rétrograde, on cherche à s'engager le moins possible et à tenir seulement une partie des troupes en mesure de combattre tandis que l'autre se retire, à moins que le mouvement rétrograde n'ait pour objet de tirer l'ennemi de sa position pour le combattre ensuite.

On forme autant de colonnes qu'il y a de corps ou de divisions d'infanterie.

247. La nécessité de se former sur le côté opposé à la direction de la marche, oblige habituellement à former la tête de toutes les colonnes des troupes qui doivent se trouver en seconde ou troisième ligne dans l'ordre de bataille, et de les faire suivre par celles de première ligne. L'inconvénient qu'il y aurait à ne mettre que de la cavalerie dans une des parties d'un ordre de bataille défensif tel que celui qu'il faudrait former si l'ennemi tentait d'attaquer la queue des colonnes, oblige de partager les troupes à cheval entre les différentes colonnes, et de former ordinairement autant de colonnes qu'il y a de divisions ou de corps d'infanterie.

Exceptions à cette règle.

Mais il faut s'écarter de cette méthode,

248. 1° Quand le terrain ne permet pas d'ouvrir autant de débouchés qu'il y a de divisions, car on est obligé d'en réunir plusieurs dans une colonne.

249. 2° Quand, la nature du terrain permettant de former plusieurs colonnes de chacune de ces mêmes divisions, il est possible de profiter de ce moyen d'accélérer la marche sans trop affaiblir les colonnes des ailes sur lesquelles repose, comme je l'ai dit en parlant des marches en avant, le mécanisme des ma-

nœuvres qu'on pourrait faire pour résister à l'ennemi s'il menaçait le flanc de la marche.

250. 3° Quand la nature du terrain prescrit de former d'infanterie la totalité d'une colonne de l'aile, ou des deux colonnes des ailes pour couvrir le flanc de la marche.

251. 4° Quand il peut être avantageux de former de cavalerie la totalité d'une colonne de l'aile, ou des deux colonnes des ailes, pour assurer les flancs de la marche, comme cela arriva quand l'armée prussienne quitta le camp de *Kœnigsgraetz*, le 26 juillet 1758 ; mais encore faudra-t-il, dans ce cas, joindre quelque infanterie aux colonnes composées entièrement de cavalerie, si elles sont obligées de traverser des bois, des villages ou des défilés, dont il sera intéressant de garder l'entrée tant que les troupes à cheval n'en seront point sorties.

252. Au reste, il est des circonstances où il faut s'écarter de la méthode ordinaire de former chaque colonne d'infanterie et de cavalerie, pour composer la totalité d'une ou des deux colonnes des ailes, soit d'une arme, soit de l'autre. Il est d'autres cas dans lesquels il faut même bien se garder de former chaque colonne de troupes des deux lignes, et marcher en colonnes par lignes. Il n'y a rien d'absolu à cet égard.

Passons maintenant à la disposition des différentes armes dans les colonnes.

Disposition des différentes armes dans les colonnes.

253. La cavalerie forme d'ordinaire les dernières lignes des ordres de bataille défensifs, parce qu'elle est, par sa nature, incapable de défendre un poste de pied ferme. Il paraîtrait, d'après cela, qu'elle doit former d'autant plus habituellement la tête des colonnes, dans les retraites, que celles-ci s'effectuent pour la plupart dans des pays coupés. Mais si les

terrains coupés présentent des occasions où l'infanterie, placée à la queue des colonnes, protégera avec efficacité la cavalerie, en empêchant que quelques bataillons, accompagnés d'un peu d'artillerie, viennent anéantir les plus beaux escadrons embarrassés dans un terrain difficile, il est aussi des circonstances où la cavalerie couvrira la retraite de l'infanterie, et où, par cette raison, il faut former de cavalerie la queue des colonnes. Je suppose, en effet, un corps d'infanterie égal en courage aux républicains qui combattirent à *Amberg*, en 1796, il est certain que ce corps ne marchera jamais bien rapidement, et résistera, dans une plaine, à la cavalerie des ennemis; ceux-ci, pendant ce temps-là, feront arriver de l'infanterie et trouveront peut-être ainsi le moyen d'engager une affaire générale, qu'on cherche toujours à éviter dans une retraite. Si ce même corps d'infanterie est au contraire couvert par de la cavalerie, celle-ci saura charger les troupes à cheval qui s'avanceraient pour l'attaquer; l'infanterie continuera de marcher pendant ce temps et soutiendra à son tour la cavalerie si cette dernière est battue.

On objectera peut-être, 1°, que, même dans un pays de plaines, la cavalerie placée à la queue des colonnes ne facilitera jamais beaucoup la formation de l'ordre de bataille défensif qu'il faudrait prendre si l'ennemi poussait vivement les colonnes, attendu que les troupes à cheval sont, par leur nature, peu propres à la défense passive.

2° Qu'une armée qui ne ferait autre chose qu'étaler une grande ligne de cavalerie en avant de son infanterie, ne présenterait pas une disposition bien redoutable, car, d'un côté, elle exposerait son infan-

terie à être entraînée dans la déroute de la cavalerie si celle-ci était battue; et de l'autre, le général ne pourrait jamais employer toutes ses troupes à cheval, vu l'impossibilité de faire agir d'aussi grandes masses sur une seule direction :

Il y a deux choses à observer. 1° S'il devient nécessaire d'engager une affaire générale (85), la cavalerie formant la queue des colonnes, il sera facile de la porter derrière l'infanterie aux points où l'on voudra faire usage de cette dernière.

2° Si la formation d'un ordre de bataille de toute l'armée est le résultat des manœuvres des différentes colonnes; c'est la force de l'arrière-garde qui donne le moyen d'éviter dans les retraites une affaire générale, et cette force augmente, pour ainsi dire, à raison de la proximité des troupes les plus propres à soutenir ce corps, vu la nature du terrain.

254. On voit, d'après cela, qu'il faut, pour mettre la cavalerie ou l'infanterie à la queue de chaque colonne, se baser sur les circonstances et sur la nature du terrain qu'elles traversent dans leur retraite. La queue d'une colonne qui parcourt un pays de plaine sera, en conséquence, composée de cavalerie. Elle sera au contraire composée d'infanterie, si la colonne traverse un site montueux ou coupé.

255. Comme il est nécessaire de conserver l'ensemble le plus parfait, lorsqu'on est obligé de se retirer après un échec, cette raison empêche ordi-

(85) Je ferai remarquer à ce sujet que la manière la plus avantageuse de combattre l'ennemi dans une circonstance de cette espèce, est de marcher fièrement à lui et de l'attaquer : l'étonnement que lui causera ce mouvement entraînera probablement sa défaite, surtout s'il est peu manœuvrier. Peut-être même pourra-t-on le culbuter, dans ce cas-là, avant qu'il ait débrouillé ses colonnes.

nairement d'embrasser dans les dispositions de retraite un pays très étendu, et par conséquent très varié. Il en résulte que la queue de toutes les colonnes est habituellement composée de la même espèce de troupes.

256. Mais si la raison de guerre détermine à faire embrasser à l'armée une grande étendue de terrain, dans son mouvement rétrograde, il faudra que les colonnes qui se trouveront le plus à portée de l'arrière-garde, et qui par conséquent seront le mieux couvertes par elle, marchent dans la disposition la plus propre à la soutenir. Ainsi, leur queue sera composée d'infanterie ou de cavalerie, suivant que l'une ou l'autre de ces deux armes sera propre à soutenir et renforcer l'arrière-garde. Quant aux colonnes qui seront les plus éloignées de l'arrière-garde, elles prendront la disposition la plus avantageuse pour leur propre sûreté.

Les règles à peu près générales pour les ordres de marche rétrogrades, se réduisent, du reste, Règles générales pour les ordres de marches rétrogrades.

257. 1° A éviter, autant qu'il est possible, les dispositions de marches combinées pour une seule circonstance.

258. 2° A ne jamais former de cavalerie la totalité d'aucune des colonnes du centre : j'en ai dit la raison en parlant des marches en avant (86).

259. 3° A ne point entremêler les différentes armes dans les colonnes de troupes. En effet, si le ter-

(86) Il n'y a qu'un seul cas où l'on pourrait s'écarter de cette règle : c'est celui où l'armée se divisant en deux corps pour se retirer, il serait nécessaire d'assurer leurs flancs. Mais chacun d'eux agit alors séparément, car on ne sépare les différentes parties d'une armée qui se retire au travers d'un pays découvert où il est nécessaire d'assurer le flanc de l'infanterie avec de la cavalerie, qu'autant que ces différentes parties de l'armée doivent se diriger sur des points différens.

rain que parcourt une colonne est avantageux pour la cavalerie, et que cette cavalerie puisse soutenir l'arrière-garde avec succès, pourquoi ne pas lui faire former toute la queue de cette colonne? Et pourquoi ne ferait-on pas, de même, former toute la queue d'une colonne à l'infanterie dans les circonstances où on pourrait en tirer un parti analogue à celui dont nous parlons ?

Le mélange des troupes dans les colonnes ne sera jamais utile que lorsque ces colonnes seront obligées de combattre de petits corps pendant leur marche; mais il sera facile de porter plusieurs escadrons à la tête d'une colonne composée d'infanterie et de cavalerie, si un corps de troupes à cheval menace de l'attaquer. Rien n'empêchera nou plus de porter quelques bataillons à la tête d'une colonne composée de cavalerie et d'infanterie, s'il est nécessaire d'emporter quelque poste pour continuer la marche. Dans le cas où une colonne est, au contraire, obligée de combattre un gros corps pour continuer son mouvement, il faut qu'elle emploie la totalité de ses troupes à former une disposition de combat; et elle le fera plus facilement si les troupes de chaque arme se trouvent réunies, que si les troupes des diverses armes étaient mêlées. Si la nature du terrain et la situation de l'ennemi se trouvent telles qu'il puisse employer alternativement de l'infanterie et de la cavalerie pour attaquer la tête où la queue d'une colonne, il sera facile de placer, alternativement aussi, de la cavalerie et de l'infanterie à cette tête ou à cette queue de colonne. On peut d'ailleurs, sans entremêler les troupes dans les colonnes, 1° placer un ou deux bataillons à la tête ou à la queue d'un corps de cavalerie qui doit traverser un pays coupé, 2° mettre quelques esca-

drons de troupes légères à la tête ou à la queue d'un corps d'infanterie qui doit traverser un pays découvert ; cela suffit pour le premier moment d'une attaque imprévue, et je ne connais qu'un seul cas où l'on puisse entremêler les troupes dans les colonnes des marches rétrogrades : c'est celui où, les colonnes des ailes étant destinées à couvrir le flanc de la marche, leur direction les porte dans des terrains où la disposition la plus avantageuse sera de placer de l'infanterie au centre et de la cavalerie aux ailes, au cas que l'ennemi menace le flanc de l'armée.

260. L'objet d'une marche rétrograde étant, comme celui d'une marche en avant, de former une disposition de combat perpendiculaire à la direction de la marche, les troupes doivent être reployées en colonne, afin qu'il soit plus facile de former rapidement un ordre de bataille après leur avoir fait exécuter la contre-marche. Il n'y a que les motifs indiqués dans les marches en avant qui puissent déterminer à former des colonnes avec distance. On réserve cette disposition pour les colonnes des ailes, lorsque les flancs de la marche sont menacés.

261. Une partie de l'artillerie part assez souvent à l'avance dans les marches rétrogrades. Celle qui reste avec les troupes prend une disposition à peu près inverse de celle qu'on adopte dans les marches en avant. Quand la queue de la colonne est composée d'infanterie, on fait marcher à sa suite le nombre de pièces nécessaire pour arrêter l'ennemi dans le premier moment, et donner à la colonne le temps de se déployer si elle était poursuivie trop vivement. Cette artillerie est couverte par un bataillon d'élite qui forme l'arrière-garde. Les autres batteries marchent à la tête de la colonne.

262. Quand, au contraire, c'est la cavalerie qui forme la queue de la colonne, toute l'artillerie marche à sa tête, à moins que l'on ne veuille placer quelques pièces de canon à sa queue pour seconder les mouvemens que la cavalerie ferait si l'ennemi s'avançait trop; quelques escadrons couvrent alors cette artillerie.

263. On attache quelquefois plus d'artillerie à une colonne que ne le comporte sa force, quand cette colonne se porte sur des points dont l'occupation pourrait arrêter l'ennemi s'il tentait de poursuivre l'armée. C'est surtout dans les retraites qu'il faut attacher peu d'importance à la perte de l'artillerie. Que vous importe, si vous vous rapprochez de vos magasins, de perdre un matériel que vous remplacerez bientôt? Il doit vous être indifférent que l'ennemi remplisse ses gazettes de la liste des pièces qu'il aura prises, si, en les laissant quelques instans de plus en batterie, vous parvenez à éviter la défaite d'une colonne, d'une arrière-garde, à sauver des soldats instruits, disciplinés et aguerris, qu'il vous serait extrêmement difficile de remplacer, surtout après des mouvemens rétrogrades. L'objet essentiel de l'artillerie devant être, dans les retraites, de battre les débouchés dont l'ennemi pourrait se servir pour arriver à vous : déterminez le calibre et l'espèce que vous attacherez à la queue des colonnes, sur la distance à laquelle vous vous trouverez de ces débouchés quand il sera nécessaire de les battre : des pièces de faible portée seraient absolument inutiles; des pièces de portée trop considérable auraient une pesanteur qui les rendrait difficiles à manier et à sauver.

Remarquons ici que les obusiers sont l'artillerie la plus redoutable pour la cavalerie, qui est elle-même

l'arme la plus redoutable dans les retraites, et qu'elle peut servir avec succès pour incendier les villages que l'ennemi sera obligé de traverser pour arriver à vous.

264. Une armée qui se retire rencontre quelquefois des postes que l'ennemi a trouvé le moyen de faire occuper à l'avance. Ces postes sont rarement de nature à exiger une attaque méthodique, à moins que l'armée n'ait agi contre toutes les règles de la guerre, soit en ne s'emparant pas d'un poste essentiel pour le sort de la campagne dans les opérations précédentes, soit en donnant une mauvaise direction à son mouvement rétrograde. Nous allons exposer les mesures que le général d'une armée qui se retire devra prendre pour s'emparer d'un poste sur ses derrières qui ferme un des débouchés dont il est absolument obligé de se servir; s'il lui est nécessaire pour se maintenir dans la position qu'il veut prendre; s'il donne à l'ennemi le moyen de l'inquiéter dans sa retraite; ou s'il lui offre un point d'appui pour interrompre les communications de l'armée ou pour exécuter un mouvement offensif contre ses derrières.

Mesures préliminaires des marches rétrogrades.

Mais il examinera d'abord avec soin la force des raisons qui l'engagent à attaquer un poste de cette nature; il verra s'il ne pourrait pas l'éviter ou le masquer par un détachement, car il faut, dans les retraites, être extrêmement avare du sang des soldats. Frédéric qui avait pris le camp de *Tribau* après la levée du siége d'*Olmutz*, voyant que la chaîne de hauteurs appelée *Schonheugt* que traverse le chemin direct de *Tribau* à *Zwittau* était occupée par des Croates et qu'il était impossible de les déloger avec des obus, prit le parti de suivre un chemin plus long pour arriver à *Zwittau*.

Mesures à prendre pour s'emparer d'un poste situé sur les derrières.

265. Si le poste à enlever est peu important, il suffira de faire précéder la colonne qui doit se diriger sur lui par un détachement destiné à l'attaquer et que l'on composera de troupes de seconde ligne. Ce corps attaquera le poste en question le plus vivement possible, en prenant cependant la précaution d'assurer son flanc avec quelques détachemens de cavalerie ou d'infanterie, ou bien il se contentera de déposter l'ennemi avec des obus et quelques coups de canon. Cette méthode est la meilleure, principalement pour les villages, quand elle peut réussir; car, on ne peut trop le répéter, il faut, dans les retraites, épargner le sang des soldats, puisqu'on ne peut obtenir aucun avantage nouveau à le répandre.

Il n'est point d'exemple plus frappant que celui que nous allons citer, sur la nécessité d'emporter à l'avance les postes peu importans par eux-mêmes, mais essentiels pour la réussite d'un mouvement rétrograde.

Le général Loison, chargé, dans la campagne de 1809, de chasser les Portugais des postes de *Mezenfrio* et de *Povoa-da-Ragoza*, ayant trop facilement renoncé à cette entreprise et abandonné *Amarante*, le maréchal Béresford s'établit dans ces trois postes, en sorte que le duc de Dalmatie ne put, après la surprise d'*O-Porto* par les Anglais, transporter, comme il en avait eu le projet, le théâtre de la guerre dans la province de *Tra-os-Montes*. L'armée française, renfermée entre la mer, le *Duero*, la *Tamega* et la *Sierra de Santa-Catalina*, où il n'existe aucune route carrossable, fut obligée de sacrifier toute son artillerie et ses équipages pour se frayer une voie de salut par un sentier qui remonte le vallon de la *Souza*, d'où elle

gagna les hauteurs de *Pombeiro* et de *Guimarens*.

266. Si le poste qu'il est nécessaire d'emporter est important, cette opération exigera des combinaisons plus étendues, et on prendra d'avance les mesures suivantes pour s'en rendre maître.

On laissera une partie de l'armée dans une bonne position pour arrêter et contenir l'ennemi, et on emploiera pendant ce temps le reste des troupes pour attaquer le poste dont on veut se rendre maître. Le mouvement de ce dernier corps rentrera dans la classe des mouvemens offensifs. Je vais citer un exemple qui développera la conduite à tenir dans de semblables occasions.

Le roi de Prusse, dont l'armée ne pouvait marcher que très-lentement en 1758, après la levée du siége d'*Olmutz*, à cause de la quantité de voitures dont elle était embarrassée, avait pris le parti d'aller occuper à l'avance, avec une avant-garde, les positions où il voulait faire camper son armée. Connaissant toute l'importance du poste de *Konigsgraetz*, il résolut de s'y porter; mais le général Buccow l'ayant prévenu, le roi ordonua à ses différens corps de conserver le 11 juillet les positions de *Leutomischel* et de *Tignisko*, et de ne se mettre en marche que le 12; il joignit ensuite de l'artillerie au corps de troupes qu'il commandait en personne, et le dirigea en deux colonnes sur *Konigsgraetz*. La première, commandée par le prince Maurice, passa l'*Adler* à *Schwinari*, et attaqua le général autrichien dans les retranchemens qu'il avait construits sur le *Croatenberg*, tandis que la deuxième, conduite par le roi, passa l'*Elbe* à *Wissoka*, menaçant de le prendre à revers. Le général Buccow ne voulut pas courir les

hasards d'un combat, et se retira pendant la nuit à *Chlumetz.* Le prince Maurice profita de sa retraite, et, le lendemain 12 juillet, au matin, il occupa *Konigsgraetz* et le *Croatenberg.*

267. On se conduira à-peu-près suivant les mêmes principes, c'est-à-dire qu'une partie de l'armée marchera pour aller se poster, tandis que l'autre partie conservera sa position, s'il est nécessaire de faire occuper d'avance les positions où l'on a résolu de camper sur la ligne de retraite qu'on a choisie, ce qui arrive surtout quand l'armée est embarrassée d'une grande quantité d'équipages, car c'est la direction des chaussées, qui détermine presque toujours alors la direction des lignes d'opération, principalement dans les pays difficiles; et la possession des chaussées tient ordinairement à celle des positions qu'on a résolu d'occuper. Frédéric agit suivant ce système au commencement de la mémorable retraite d'*Olmutz*, en 1758; et le général Moreau ne s'en écarta pas dans la retraite qu'il exécuta, en 1799, des bords de l'*Adda* sur *Turin* (87).

Nécessité de s'emparer des défilés dont l'ennemi peut se servir.

268. On sent facilement que s'il y a sur les derrières de l'armée des défilés ou des postes de la même espèce que ceux désignés plus haut, dont l'ennemi puisse s'emparer avant l'arrivée des têtes des colonnes, il faudra envoyer d'avance des détachemens composés d'infanterie et d'artillerie, pour en

(87) J'observerai en passant, bien que cette réflexion ait plus de rapport aux principes généraux de l'art de la guerre qu'aux marches en particulier, que les deux exemples que je viens de citer, prouvent que quand on envoie à l'avance un détachement pour occuper un poste qui est à plus d'une marche de l'armée, il faut laisser un autre corps particulier pour occuper les positions intermédiaires, car le premier corps détaché risquerait sans cela de se trouver coupé, quelles que soient au reste les mesures prises pour assurer ses communications avec l'armée.

prendre possession, car l'objet essentiel est d'y prévenir l'ennemi, et la réussite des marches rétrogrades tient, comme la bonté des positions, à l'occupation des défilés situés sur les derrières.

Le succès de la retraite de l'armée française, après la perte de la bataille de *Novi* en 1799, peut être attribué en partie à la précaution qu'avait eue le général Joubert de faire occuper le fort de *Gavi*, qui commande le défilé du *Lemmo*, par lequel une partie de l'armée française se retira dans la rivière de *Gênes*.

269. S'il se trouve un poste ou un défilé dont la possession assure le flanc de l'armée pendant la marche, on enverra un détachement l'occuper ou le masquer.

270. Enfin, si on a résolu de passer une rivière en présence d'un ennemi qui a beaucoup de corps détachés, on enverra des détachemens attaquer les passages situés au-dessus et au-dessous de l'endroit où on a l'intention de passer, afin que l'ennemi ne vienne point attaquer l'armée sur les deux rives, tandis qu'elle sera occupée à la passer. C'est ainsi que Frédéric, ayant résolu de quitter, le 29 juin 1758, les hauteurs de *Cralowalotha*, situées en avant de la *Mettau*, pour passer cette rivière et aller s'établir à *Jessenitz*, envoya, le 28, le général Retzow pour occuper les hauteurs de *Neustadt*. C'est ainsi que Napoléon, pour passer la Bérézina, au retour de *Moskou* en 1812, feignit de vouloir forcer le passage à *Borizof*, tandis qu'il dirigea le gros de l'armée vers *Wesselovo*, où il avait été construit un pont sur lequel le deuxième corps, aux ordres du duc de Reggio, effectua le passage de la rivière, et alla s'établir sur les hauteurs de *Studzianka*, sur la rive droite, pour favoriser celui du reste de l'ar-

mée contre les entreprises de l'amiral Tschichagof.

271. Il n'est point nécessaire que les corps détachés pour un des objets dont je viens de parler, exécutent des marches de la même espèce que celles que doit effectuer l'armée : la chose essentielle est qu'ils arrivent sûrement et rapidement à leur destination. Leur marche rentrera dans la classe des marches-manœuvres, quand ils pourront être attaqués, et dans la classe des marches accélérées, quand le mouvement s'exécutera en sûreté. Faut-il des exemples pour prouver qu'il n'y aura pas d'inconvénient? J'en citerai deux : le premier tiré de la guerre de 7 ans, l'autre de la campagne de Russie. Frédéric II, qui, le 14 août 1760, avait résolu de faire marcher son armée en colonne, par ligne à gauche, pour passer le *Schwartz-Wasser*, porta sur deux colonnes, composées chacune d'une seule aile, sa cavalerie qu'il envoyait à l'avance pour occuper les hauteurs de *Pffaffendorf*. Napoléon, arrivé à *Orcza*, fit partir un détachement pour s'emparer de *Borizof* et faciliter la construction des ponts qu'il voulait établir sur la *Bérézina*. Ce détachement, composé de trois compagnies de pontonniers et de sapeurs, et de quelques centaines d'hommes d'infanterie, suivit jusqu'à sa destination une marche ordinaire.

Conduite des détachemens qui occupent des postes ou des défilés.

272. Les troupes destinées à occuper à l'avance un poste dont la possession est nécessaire pour la réussite d'une marche rétrograde, s'y établiront sur les deux côtés, en débordant le front sur lequel peuvent y entrer les troupes qui doivent s'y jeter, et laissant toutefois un passage libre à ces dernières.

273. Les troupes destinées à garder un défilé dont l'ennemi pourrait se servir pour attaquer le flanc de la marche, se posteront en avant du défilé, de manière à bien couvrir son entrée.

274. Les troupes destinées à masquer un défilé tel que celui dont je viens de parler, se placeront en face de son issue, de manière à empêcher l'ennemi d'en déboucher.

275. Les corps de troupes destinés à occuper d'avance une position que l'armée devra prendre, en tiendront au moins les points importans, s'ils ne peuvent l'occuper en entier; car ce sont eux qui doivent protéger et masquer, en cas de besoin, les mouvemens que l'armée exécutera pour se former en bataille dans la position. Frédéric se conduisit suivant ce principe quand il quitta la position de *Liegnitz* le 14 août 1760, pour se retirer sur la rive gauche du *Schwartz-Wasser*. Il ordonna à sa réserve de se poster sur les hauteurs, en plaçant son aile droite derrière *Pfaffendorf*, une partie de la cavalerie prit poste en arrière de ce village, et l'autre entre *Pfaffendorf* et *Humeln*. Tous ces corps devaient faire front à *Liegnitz* et au *Schwartz-Wasser*.

276. Les corps de troupes, détachés pour occuper d'avance quelque poste ou défilé où doit passer, soit une partie, soit la totalité de l'armée, conserveront leur position jusqu'à ce que les dernières troupes, désignées pour défiler par les points qu'ils occupent, y soient arrivées. Ils se retireront alors en formant l'arrière-garde, et se conformant à ce qui sera dit plus loin sur la manière de conduire les arrière-gardes.

277. Les corps détachés pour défendre ou masquer des défilés qui donneraient à l'ennemi le moyen d'attaquer avec succès le flanc de la marche, conserveront leurs positions jusqu'à ce que les colonnes de l'armée soient en sûreté ainsi que l'arrière-garde, et

ils se réuniront pour-lors, soit aux colonnes les plus prochaines, soit à l'arrière-garde; si cette jonction est impossible, ils se retireront avec les précautions que j'indiquerai pour les arrière-gardes, et l'armée prendra, par rapport à eux, les précautions qui lui sont recommandées pour les arrière-gardes. C'est en soutenant les corps qui garantissent la sûreté de l'armée, que le général habituera leurs chefs à une confiance dont il ne tardera pas à éprouver les effets, car il arrive souvent qu'un corps de troupes détaché, prépare le succès des opérations de l'armée, en conservant, pendant tout le temps que cela est nécessaire, un poste qui les couvre. Si le corps du général Forcade, placé, le 5 juillet 1758, sur les hauteurs de *Johnsdorf*, pour assurer le flanc de la marche du feld-maréchal de Keith, en gardant les défilés situés de ce côté, avait conservé son poste jusqu'à ce que la troisième division du corps de ce maréchal eût été passée, elle n'aurait pas été obligée, le 7 juillet, de s'ouvrir de vive force le passage de *Krenau*.

278. Il n'y a qu'une seule circonstance où le chef d'un détachement qui couvre le flanc de la marche de l'armée, puisse s'abstenir de conserver son poste jusqu'à ce que l'armée soit en sûreté : c'est celle où le pays situé en arrière de lui, se trouvant difficile par sa nature, a l'espoir fondé d'y retarder la marche de l'adversaire. Une retraite lente est dans ce cas le parti le plus utile : elle retarde également la marche de l'ennemi, et contribue ainsi à la sûreté du reste de l'armée. Le corps qui l'exécute ne s'expose en aucune manière à un échec susceptible de devenir extrêmement fâcheux, puisque l'ennemi se trouverait alors débarrassé de tout obstacle. Si le

corps prussien qui occupait *Gabel* quand le prince de Prusse campait à *Bœmisch-Leipa* après la bataille de *Kollin* en 1757, se fût retiré lentement au lieu de se laisser attaquer et enlever dans cette bicoque, il aurait pu retarder la marche des Autrichiens sur *Zittau*, et donné au reste de l'armée prussienne le temps de sauver les magasins de cette ville.

Conduite des corps détachés.

279. Une armée qui se retire prend toujours une certaine avance au commencement de son mouvement. Tantôt, comme on le verra un peu plus bas, elle passe une rivière, dont elle rompt ensuite les ponts; tantôt elle se jette dans des défilés dont elle fait défendre l'entrée. Il est, d'après cela, d'autant plus difficile à l'ennemi de la joindre avec la totalité de ses forces, qu'il en est ordinairement séparé par un espace assez considérable. Aussi l'armée victorieuse emploie-t-elle souvent un gros corps pour retarder la marche de l'armée qui se retire, et donner à d'autres troupes le temps d'arriver, afin de continuer son attaque avec plus de vigueur. Il est donc nécessaire que l'armée qui se retire forme un corps particulier, 1° pour s'opposer à l'ennemi, afin que son approche ne retarde pas la marche du reste des troupes; 2° pour protéger la formation d'un ordre de bataille, si l'on est obligé d'en venir là. On appelle ce corps arrière-garde : son utilité est d'autant plus grande que toutes les positions éventuelles que l'armée peut prendre dans un mouvement rétrograde, ont une clef dont dépend leur sort. Les colonnes étant en arrière de cette clef, l'arrière-garde arrêtera l'ennemi pendant un certain temps, comme si l'armée entière était là, si elle est seulement en

Objet de l'arrière-garde.

possession de cette clef. Son adversaire ne pourra pas même l'attaquer sans attendre l'arrivée de beaucoup de troupes, pour peu que le terrain lui paraisse susceptible de masquer la marche des colonnes, car il ignorera si le reste de l'armée file ou se prépare à soutenir l'arrière-garde. Dans tous les cas, le temps que l'ennemi emploiera à former une disposition offensive contre l'arrière-garde, donnera à l'armée le moyen de se rapprocher du lieu vers lequel elle se dirige, ou de former une disposition défensive, et l'arrière-garde ne courra cependant aucun danger si la marche est bien combinée; car, ou cette arrière-garde doit toujours être assez forte pour résister par elle-même à l'ennemi, ou l'armée doit être à portée de la soutenir, si elle se trouve engagée dans une position fâcheuse.

D'un autre côté, l'ennemi ne pourra exécuter un mouvement offensif sans attaquer l'arrière-garde, pour peu que le terrain situé entre les colonnes soit praticable, car le corps qu'il destinerait à attaquer une autre colonne, risquerait d'être pris lui-même en flanc par l'arrière-garde.

280. Si le terrain situé entre les colonnes est absolument impraticable, la marche rentrera dans la classe des mouvemens où chaque colonne forme un corps particulier. Ces corps auront alors chacun leur arrière-garde, ou se partageront en deux parties, dont l'une s'arrêtera tandis que l'autre marchera. Cette méthode, il est vrai, est un peu plus longue; mais elle est quelquefois utile pour de petits corps qui ne pourraient, sans cela, former une arrière-garde capable d'en imposer à l'ennemi. C'est cette dernière méthode qu'adopta le prince d'Isembourg

en 1758, quand le duc de Soubise, s'étant avancé pour l'attaquer dans la position d'*Eimbeck*, il se retira sur *Hameln* en traversant un pays difficile et coupé.

281. Il serait difficile de déterminer quelque chose de positif sur la force et la composition des arrière-gardes, car l'une et l'autre se règlent non-seulement sur le nombre de troupes dont l'armée est composée, sur la force et l'éloignement de l'ennemi, mais encore sur la nature du terrain, sur l'espèce de postes que doivent occuper les arrière-gardes, et sur la distance à laquelle elles doivent se trouver du reste de l'armée.

Difficulté de fixer la force et la composition de l'arrière-garde.

Si, par exemple, l'armée traverse une plaine où l'ennemi pourrait employer avec succès sa cavalerie, l'arrière-garde sera composée en grande partie de troupes de cette arme.

Si les clefs des positions éventuelles que l'armée pourrait prendre dans le cas où elle serait attaquée pendant la marche, présentent de grands développemens, il sera nécessaire de renforcer l'arrière-garde surtout avec l'espèce de troupes la plus propre à défendre ces terrains. Si la conservation de ces mêmes points assure la tranquillité de la marche pendant un certain temps, il sera nécessaire que l'arrière-garde les conserve aussi plus long-temps; et l'éloignement où elle pourra d'après cela se trouver de l'armée, obligera encore de la rendre plus forte qu'à l'ordinaire, parce qu'elle sera moins à portée d'être soutenue.

Il y a des circonstances où une armée très-rapprochée de l'ennemi forme son arrière-garde d'une aile ou d'une ligne entières : j'en ai déjà cité un exemple en parlant des marches de flanc, et je dirai encore

que c'est ainsi que Frédéric, quand il quitta le camp de *Konigsgraetz* en 1758, laissa la seconde ligne de son infanterie dans un bois jusqu'à ce que la première fût en pleine retraite.

Nécessité d'avoir des corps détachés pour couvrir les flancs de l'armée.

282. Outre l'arrière-garde, il est souvent indispensable d'avoir d'autres corps détachés pour couvrir les flancs de l'armée, parce qu'un ennemi qui se trouve précisément en face de ses derrières tandis qu'elle se retire, a la faculté d'envoyer des détachemens pour attaquer ses flancs. Cette mesure a d'ailleurs quelquefois l'avantage de tenir l'ennemi dans l'incertitude relativement au point sur lequel on veut se retirer. C'est ainsi que dans la célèbre retraite d'*Olmutz* en 1758, le roi de Prusse qui avait pris le camp de *Jessenitz* après avoir passé la *Mettau*, retira une partie des troupes qu'il avait au camp de *Neustadt* pour les porter à *Studenitz*, afin d'empêcher les courses du général Janus posté dans les environs de *Skalitz*. Le général Retzow, qui commandait ce corps, couvrit toujours le flanc droit des Prussiens jusqu'à l'instant où ils furent arrivés en Silésie. Son premier mouvement vers *Studenitz* fit craindre au feld-maréchal de Daun que le roi ne voulût prendre la route de *Trautenau* et de *Chatzlar* pour se retirer en Silésie : bien loin de là, ce prince se retira sur *Nachod* et *Politz*.

283. La force et la composition d'un corps tel que celui qui nous occupe, varient suivant les circonstances : il peut être regardé comme une colonne de l'armée s'il est à portée d'être soutenu par elle ; s'il est au contraire trop éloigné pour avoir du secours, il agira séparément et exécutera presque toujours alors des marches de flanc.

284. Je remarquerai à ce sujet qu'il faut éviter avec

tout le soin possible de faire de gros détachemens dans les marches rétrogrades; car une armée ne se retire qu'à la suite de quelque échec, et ce n'est qu'en restant en masse qu'elle peut conserver les ressources de la tactique pour contrebalancer les avantages de ses ennemis.

285. Il n'y a que deux circonstances où l'on doive, je crois, partager ses troupes en plusieurs corps pour effectuer sa retraite. Cas où on peut diviser les troupes pour effectuer une retraite.

1° Celle où la nature du terrain y oblige et prive de tous les avantages qu'offre la tactique.

2° Celle où l'on a résolu de ne point livrer bataille, quels que soient les avantages qu'on en pourrait retirer.

Voici quels seront les avantages qu'on trouvera dans ce cas à partager l'armée en autant de corps que la nature du terrain le permettra :

1° La retraite sera plus prompte, parce que de gros corps particuliers marchent plus vite que des armées.

2° Ces corps subsisteront plus facilement.

3° Cette disposition, attirant l'attention de l'ennemi sur un grand nombre de points, l'empêchera de déterminer facilement contre lequel de ces différens corps il doit agir.

4° L'ennemi sera hors d'état de faire éprouver aucun échec majeur à l'armée qui aura adopté cette méthode, soit qu'il prenne lui-même le parti de partager son armée, soit qu'il la fasse opérer en masse. En effet : s'il la divise, aucune de ses fractions ne pourra, vu sa faiblesse, former d'entreprise importante, puisque, d'un côté, il ne s'approcherait pas de ses adversaires sans s'exposer à

être repoussé avec perte, et que, de l'autre, il ne sera jamais en mesure de couper un seul des corps de l'armée qui se retire, étant hors d'état de jeter au milieu d'eux, ni même d'en atteindre quelqu'un sans risquer d'être coupé par les autres. Si au contraire l'ennemi agit en masse, il n'y aura qu'un seul corps qui risque d'être défait, encore se prémunira-t-il contre ce danger, soit au moyen d'une forte arrière-garde, soit à la faveur du terrain qui offre toujours beaucoup plus de positions avantageuses pour des corps séparés que pour de grandes armées. Ces motifs déterminèrent Frédéric à partager son armée en plusieurs corps pour exécuter la célèbre retraite qui suivit la bataille de *Kollin* en 1757.

Conduite des différentes parties de l'armée.

286. Cette espèce de marche a des règles qui lui sont particulières pour mettre en mouvement les différentes parties de l'armée. Il nous semble d'après cela qu'il convient de s'en occuper avant de parler de la manière de conduire les différentes parties de l'armée pendant la marche.

Nous supposerons que l'armée se met en mouvement à l'insu de l'ennemi, ou bien à quelque distance de lui, autrement la marche rentrerait dans la classe des mouvemens de ligne.

Conduite à tenir pour dérober une retraite à l'ennemi.

287. Il est clair qu'il y a maintes circonstances où le mouvement doit s'exécuter pendant la nuit, tant afin que l'ennemi n'en soit pas instruit avant qu'elle ait pris une certaine avance, qu'afin que les ténèbres l'empêchent de combiner une disposition offensive en lui masquant les dispositions de retraite. On sent qu'il faut mettre le plus grand ordre dans cette opération, non seulement pour que les colonnes ne s'embarrassent point dans leur mouvement, mais encore

pour que le bruit résultant de la confusion n'instruise point l'ennemi de la marche de l'armée. Les inconvéniens des marches de nuit engagent souvent une armée qui a découvert une position près des défilés qu'elle a derrière elle, à prendre le parti d'aller y attendre le jour pour se remettre en marche. C'est ce que fit le général Hulsen en 1760, quand il quitta la position de *Meissen* et passa le *Ketzerbach* pour venir camper à *Riesa*, puis ensuite à *Strehlen*.

288. Dans tous les cas, les troupes les plus avancées se mettront en mouvement les premières, à moins qu'elles n'occupent la clef de la position que quitte l'armée et qu'elles ne fassent partie d'une colonne qui doive, comme je le dirai plus bas, rester en arrière pendant tout le temps de la marche.

289. Ces troupes se rendront ensuite au lieu de rassemblement des diverses colonnes, qui se mettront en marche quand elles seront réunies, qu'elles se rassemblent ou non sur le terrain où campe la majeure partie des troupes dont elles sont composées.

290. L'arrière-garde occupera le plus long-temps possible la clef de la position qu'on quitte (88); elle y restera même jusqu'au point du jour, si cette précaution est nécessaire, et les grand'gardes se réuniront alors à l'arrière-garde.

291. D'un autre côté, on retirera pendant ce temps-là l'artillerie placée dans différents points de la position. Si les pièces arment des redoutes, on ouvrira de larges passages dans les parapets; et s'il est néces-

(88) Si par hasard quelque partie de l'arrière-garde ou des colonnes qui doivent rester en arrière se trouve attaquée dans le moment de la retraite, les troupes se retireront en combattant et manœuvrant en ligne au lieu de se reployer en colonne.

saire de cacher le mouvement à l'ennemi, on retirera cette artillerie à force de bras, et dans le plus grand silence, puis elle rejoindra les colonnes et marchera avec elles.

Si la marche rétrograde s'exécute pour lever un siége, on relèvera les troupes de garde aux tranchées, et l'on continuera de faire jouer l'artillerie comme à l'ordinaire : pendant ce temps, on retirera les pièces, en commençant par celles qui sont le plus près de la place. Cette opération s'exécutera toujours de nuit. L'artillerie, conduite à un rendez-vous à quelque distance des tranchées, se mettra en marche avec l'armée. Si cette armée exécute une marche de front, l'artillerie de siége marchera, comme à la levée du siége d'*Olmutz*, en 1758, sur une seule colonne ou sur plusieurs très rapprochées, au centre de la marche (89). Si l'armée exécute, au contraire, une marche de flanc, l'artillerie formera une colonne particulière sur le flanc intérieur de la marche. Dans le premier cas, une forte arrière-garde suivra toujours la colonne d'artillerie, car c'est celle qui a le plus de besoin d'être couverte.

292. Les règles de détail prescrites pour les marches en avant sont à-peu-près toutes applicables aux marches rétrogrades : nous n'entrerons donc point ici dans une répétition inutile.

293. La seule chose à ajouter à ce qui a été dit sur cet objet, c'est qu'il faudra faire marcher à la suite des colonnes, et surtout de l'arrière-garde, des tra-

(89) Il est essentiel d'éviter d'éloigner par trop les colonnes de troupes, car la formation d'un ordre de bataille sur la queue des colonnes serait d'autant plus lente si l'ennemi la menaçait, qu'il y a d'ordinaire très-peu de cavalerie dans les armées de siége.

vailleurs auxquels on donnera une escorte pour ruiner, si on en a le temps, les passages dont l'ennemi se servirait pour poursuivre l'armée.

Conduite que l'armée doit tenir dans une marche rétrograde.

294. Nous allons maintenant examiner successivement la conduite à tenir par l'armée, quand elle marche dans un terrain découvert qui lui offre plusieurs positions éventuelles; quand elle se trouve dans un pays coupé où ses colonnes sont absolument séparées; quand elle entre dans des défilés; et lorsqu'elle est obligée de passer une rivière; nous terminerons l'article des marches rétrogrades par l'exposition des règles que doit suivre pour sa conduite le commandant de l'arrière-garde. Les réflexions relatives à ces différentes matières seront indiquées par les chiffres romains.

En terrain découvert qui offre des positions.

295. I. Il a déjà été dit, en parlant de l'ouverture des marches, que, soit qu'on exécutât un mouvement en avant, soit qu'on fît un mouvement rétrograde, il devait y avoir des champs de bataille reconnus dans les terrains découverts, où la nature du site permettait de former une disposition de combat : chacune de ces différentes positions renferme, ou laisse en dehors à proximité, un point qu'on peut considérer comme sa clef, soit parce qu'il est impossible de conserver le reste de la position, lorsque ce point est emporté, soit parce qu'il donne de grands avantages pour attaquer la position même.

On verra par la suite que c'est sur les clefs de ces différentes positions que l'arrière-garde doit diriger successivement sa marche; quant à présent, contentons-nous de remarquer que si la plupart de ces points importants se trouvent à peu-près sur la direction d'une des colonnes des ailes, il faut conserver la queue de cette colonne plus en arrière que

celle des autres, et faire marcher toutes celles-ci soit à la même hauteur, soit en échelons, en les présentant à peu-près en forme de tuyaux d'orgue.

296. On ne répétera point ce qui a été dit à ce sujet en parlant des marches en avant; mais on observera : 1° qu'une position oblique est d'autant plus avantageuse, dans un mouvement rétrograde, qu'elle rend maître de n'engager qu'une partie de l'armée; 2° qu'on est heureux dans un pays un peu difficile, si l'une des colonnes de l'aile refusée peut suivre la chaussée qui trace, pour ainsi dire, la ligne de retraite, car alors il est presque impossible à l'ennemi d'interrompre vos communications; et l'artillerie, ainsi que les équipages, suivront ce débouché avec plus de sécurité que tous les autres, surtout si l'autre aile est en mesure de contenir l'eunemi par un simulacre d'offensive.

297. On juge aisément qu'il y a nécessité d'adapter la disposition des troupes dans les colonnes à la nature du terrain : ainsi la cavalerie qui formait leur queue prendra, par exemple, leur tête si l'on quitte une plaine pour entrer dans un pays couvert. Les manœuvres relatives à ce changement de dispositions seront toujours faciles, car elles n'auront lieu que quand les colonnes quitteront une plaine ou y entreront.

En pays coupés où les colonnes sont séparées.

298. II. Les différents corps agiront indépendamment les uns des autres dans des pays coupés, où la nature du terrain empêchera de former une disposition générale, et leurs chefs leur feront prendre la disposition la plus avantageuse pour marcher ou pour combattre.

J'ai déjà parlé de la méthode dont ils pourraient se servir pour ne point former d'arrière-garde; quelle

que soit au reste celle qu'ils adoptent, il faudra qu'ils ne marchent jamais sans prendre les précautions dont j'aurai occasion de parler, en exposant les règles de conduite à observer par le commandant de l'arrière-garde.

299. III. J'ai dit qu'on devait envoyer des corps à l'avance pour occuper les défilés où les colonnes de l'armée se trouvent obligées de passer : si cette précaution a été négligée, on emploiera au même usage les troupes d'infanterie et d'artillerie qui arriveront les premières. Ces troupes se porteront sur les flancs des défilés, de façon à déborder le front sur lequel pourront y entrer les troupes qui doivent s'y jeter, en laissant cependant le chemin libre. Quand elle eotre daos des défilés.

300. Les colonnes elles-mêmes n'auront besoin de faire aucune disposition pour entrer dans les défilés.

301. Quant à l'arrière-garde de toute l'armée, ou aux arrières-gardes des colonnes, si l'impossibilité de faire communiquer les colonnes a obligé de donner une arrière-garde particulière à chacune d'elles, elles se mettront en bataille en échiquier sur deux lignes tant pleines que vides entre les défilés et l'ennemi. Quand toute l'armée, ou la colonne dont l'arrière-garde doit couvrir le mouvement, sera entrée dans les défilés, la première ligne de l'arrière-garde passera dans les intervalles de la seconde et se jettera dans les défilés. Cette première ligne étant écoulée, la seconde exécutera la même manœuvre à la faveur du feu des troupes postées sur les deux côtés du défilé, qui marcheront alors à sa suite pour faire l'arrière-garde (90).

302. On pourra, surtout quand le défilé ne sera

(90) Les troupes postées tout auprès du défilé seroot les dernières qui se mettront en marche, de toutes celles qu'on aura disposées pour garnir les haies, enclos, hauteurs qui forment ce défilé.

pas long, placer de l'autre côté des troupes destinées à recevoir celles qui l'auront passé. Mais il faudra pour cela que ces troupes débordent celles qui seront encore dans le défilé. On sent que la nature du terrain déterminera toujours à employer à cet usage de l'infanterie ou de la cavalerie. Si on se sert de cette dernière arme, on mettra les escadrons en bataille à cinq ou six cents pas en arrière de l'issue des défilés, et leur tâche ne consistera qu'à charger les corps ennemis qui tenteraient de poursuivre les troupes qui auront défilé. Les escadrons éviteront avec soin d'engager une affaire générale ou de venir tomber sous le feu des troupes que l'ennemi aura sûrement postées autour de l'issue des défilés avant d'en déboucher, pour poursuivre les troupes qui se retirent.

Si l'on emploie de l'infanterie au même usage, elle se placera le plus près possible de l'issue des défilés.

Dans tous les cas, les troupes qu'on aura placées de l'autre côté du défilé, s'ouvriront pour laisser passer celles qui en sortent et formeront ensuite leur arrière-garde.

Le maréchal Mœllendorf, ayant attaqué en 1794 l'armée de la Moselle à *Kayserslautern* et la gauche de celle du Rhin au revers des montagnes dans la vallée du *Speyerbach*, le général Ambert qui commandait une division de l'armée de la Moselle, n'ayant pas repassé la *Lauter* à temps, ses troupes furent obligées d'exécuter une retraite dans des défilés continuels jusqu'à *Pirmasens*. Divisées en deux colonnes à la sortie de *Kayserslautern*, celle de gauche, commandée par le général Ambert qui se retirait par *Schop*, fut mise en déroute pour

avoir négligé quelques-unes de ces précautions, tandis que celle de gauche, conduite par l'adjudant-général Saint-Cyr qui n'en oublia aucune, parvint à se sauver, bien qu'elle fût menacée d'être coupée à *Trippstadt* par le corps du général Kleist.

303. Toutes les fois que les colonnes de l'armée s'engageront dans des défilés, étant à quelque distance de l'arrière-garde, elles laisseront des troupes pour en garder l'entrée jusqu'à l'arrivée de celle-ci. Cette précaution est nécessaire pour assurer la retraite de l'arrière-garde ou des arrière-gardes particulières.

Quand l'armée passe une rivière.

304. IV. Je n'ajouterai rien, sur les passage des rivières dans les retraites, à ce que dit Frédéric dans ses instructions à ses généraux. On est bien heureux de n'avoir qu'à transcrire les préceptes d'un aussi grand maître!

« De toutes les manœuvres, la plus difficile est celle « de passer, dans sa retraite, une rivière en présence « de l'ennemi. Je ne saurais citer un meilleur exemple « que la retraite que nous fîmes l'an 1744 en repassant l'*Elbe* à *Kollin;* mais on ne trouve pas toujours des villes dans ces sortes d'endroits, et je « suppose qu'on n'ait que deux ponts. En ce cas, il « faudra faire travailler à un bon retranchement qui « enveloppera les deux ponts et faire une petite tête « de pont particulière en avant de chaque pont. Cela « étant fait, on envoie des troupes et beaucoup de « canon de l'autre côté de la rivière et on les place « sur le bord (91). Il en faut choisir un qui ne soit

(91) Cette précaution est extrêmement essentielle, car sans cela l'ennemi pourrait attaquer les troupes qui seraient encore de son côté, non-seulement de front mais encore en flanc; en appuyant au bord de la rivière l'aile des troupes destinées à cette dernière opération, il n'aurait pas à

« pas trop roide ou trop élevé pour donner un com-
« mandement utile; alors on garnira d'infanterie le
« grand retranchement; on fera passer le reste de
« l'infanterie le premier, la cavalerie formant l'arrière-
« garde restera pendant ce temps-là disposée en échi-
« quier en avant du retranchement et se retirera en-
« suite en le traversant (92). Quand tout sera passé,
« on bordera les deux petites têtes de pont avec de
« l'infanterie, et celle qui se trouvera alors dans le
« retranchement le quittera pour se retirer. Si l'envie
« prend à l'ennemi de la poursuivre, il sera exposé au
« feu des deux têtes de pont et des troupes placées
« de l'autre côté de la rivière (93). L'infanterie qui
« était dans le retranchement ayant passé la rivière,
« on fera rompre le pont, et les troupes placées dans
« les têtes de pont la traverseront sur des bateaux
« sous la protection des troupes qui ont été placées
« à l'autre bord et qui s'en approcheront pour les
« mieux soutenir.

« Lorsque les pontons auront été chargés sur leurs
« haquets et les madriers sur des chariots, ces der-
« nières troupes se mettront en marche (94).

« On peut aussi faire des fougasses aux angles des
« retranchemens; les derniers grenadiers, dans le mo-

craindre que celles-ci fussent enfilées d'aucune part. Le général Hulsen qui repassa le 25 août 1760 *l'Elbe* à *Torgau* sans avoir pris ces précautions, aurait bien pu éprouver un rude échec si les Autrichiens, au lieu de canonner du *Raths-Weinberg* se fussent avancés contre lui, eussent gagné du terrain et appuyé leur gauche à *l'Elbe* et attaqué alors les Prussiens avec de l'infanterie.

(92) L'infanterie formerait l'arrière-garde si le terrain se trouvait plus propre à l'emploi de cette arme.

(93) Le feu de celles-ci flanquera les branches du grand retranchement et des petites têtes de pont.

(94) Quand on ne peut pas emmener les pontons ou bateaux qui ont servi à la construction du pont, on les détruit afin que l'ennemi ne puisse pas s'en servir.

« ment où ils passeront la rivière, y mettront le feu. »

305. Le passage d'une rivière n'exige cependant pas toujours des précautions aussi étendues, surtout quand elle est peu large, que la totalité de l'armée ennemie n'est pas très-près, et qu'enfin, l'opération peut être masquée par quelques localités. On la couvre alors parfaitement en faisant des dispositions analogues à la nature du terrain.

306. V. Quelle que soit la nature du terrain, les colonnes de l'armée marcheront sans s'inquiéter de l'arrière-garde (95), si elle est suffisamment forte pour résister par elle-même aux attaques de l'ennemi. Dans l'hypothèse contraire, les colonnes de l'armée ne s'éloigneront jamais assez de l'arrière-garde pour ne pouvoir pas la soutenir. Si l'arrière-garde se trouve après cela engagée dans une affaire, le général pourra la soutenir comme il le voudra; il déploiera ses colonnes derrière elle pour entamer une affaire générale; ou il continuera sa retraite tandis que l'arrière-garde sera aux prises avec l'ennemi. Il faut seulement observer que si le général prévoit la nécessité de former un ordre de bataille, il donnera un signal qui indiquera aux chefs des différentes colonnes l'instant de faire exécuter les mouvemens préparatoires au déploiement dont on a parlé à l'article des marches en avant.

Passons maintenant aux règles de conduite que doit observer le commandant de l'arrière-garde.

Conduite de l'arrière-garde dans une marche rétrograde.

307. Quelquefois il arrive que l'arrière-garde suit la colonne du centre; mais j'ai dit, en parlant de la formation de ce corps, combien il était nécessaire en beaucoup de circonstances d'occuper pendant quelque

(95) Elles laisseront seulement, comme on l'a déjà dit, des corps détachés pour garder les défilés par où l'arrière-garde doit passer.

temps la clef d'une des positions éventuelles que l'armée peut prendre dans une marche. Le commandant de l'arrière-garde la dirigera, autant que possible sans allonger beaucoup son mouvement, sur toutes les clefs des positions éventuelles qu'on rencontre durant le cours de la marche.

308. Dans tous les cas, il ne s'éloignera jamais assez de l'armée pour ne pouvoir être soutenu par elle.

309. Son attention se portera principalement sur ses derrières; car, d'un côté, l'armée doit toujours laisser, à mesure qu'elle avance, des détachemens pour occuper les défilés et les postes qui assurent ses communications avec l'arrière-garde; d'un autre côté, les postes qui masquent ou qui ferment les débouchés par où l'ennemi pourrait venir attaquer le flanc de la marche, doivent être occupés à l'avance. La plus grande partie des patrouilles de l'arrière-garde marcheront donc à sa suite (96), et il y aura même une espèce de petite arrière-garde qui occupera les défilés que le corps dont elle fait partie laissera derrière lui. Elle s'y maintiendra le plus long-temps possible, et se retirera ensuite aussi vite que possible, en faisant soutenir les différentes armes les unes par les autres. L'arrière-garde arrêtera quelquefois l'ennemi en dirigeant le feu d'une batterie sur les débouchés dont il doit sortir, et en incendiant les villages qu'il sera obligé de traverser pour arriver à elle.

310. Quelles que soient les précautions que le général ou les chefs de colonne, aient dû prendre pour la sûreté de l'arrière-garde, le commandant de celle-ci ne s'engagera dans aucun village, chemin

(96) Ces patrouilles pourront quelquefois masquer, dans un premier moment, les dispositions que le corps principal ferait en cas d'attaque.

creux, bois ou plaine, sans les avoir reconnus et fait occuper par ses troupes légères les défilés dont l'armée pourrait avoir négligé la garde.

311. Il observera de disposer des troupes dans l'ordre et sur le terrain qui leur sont propres, de manière que dans la plaine, la cavalerie couvre l'infanterie, et que, dans les pays coupés, cette arme protège la cavalerie. Lorsqu'il marchera la nuit, quelle que soit la nature du terrain, il mettra toujours la plus grande partie de son infanterie à l'arrière-garde, la faisant suivre par un petit détachement de cavalerie, destiné à l'instruire de ce qui pourrait arriver sur ses derrières. Il fera précéder son infanterie par le gros de sa cavalerie, à la tête de laquelle il placera quelque infanterie, puis, plus en avant encore, un petit détachement de cavalerie. On a donné les motifs de cette disposition en parlant des marches en avant.

312. Dans les haltes, il établira son corps en bataille face à l'ennemi, fera garder les défilés les plus rapprochés de sa position, et la couvrira avec un cordon d'avant-postes. Il ne permettra à ses troupes de repaître que successivement : il redoublera de vigilance lorsqu'il sera obligé de s'arrêter pour passer la nuit.

313. S'il se trouve dans la nécessité de combattre, il disposera son corps de la manière et sur le terrain les plus convenables aux différentes espèces de troupes qui le composent. Il y a même tel cas où il agira offensivement, soit pour repousser un ennemi qui le presserait trop vivement, soit pour reprendre un poste important pour la sûreté de la retraite, et qui aurait été abandonné trop précipitamment. Au reste, comme je l'ai déjà dit, le commandant d'une arrière-garde n'oubliera jamais qu'il doit éviter

de s'engager et de combattre. S'il y est forcé, il se gardera bien, après avoir repoussé l'ennemi, de le poursuivre, puisque l'objet de cette attaque est de retarder la marche pour donner à des forces plus considérables le temps d'arriver, et que celui de l'arrière-garde est d'effectuer sa retraite sans perte.

Conduite des corps détachés pour garder les défilés.

314. Si le général en chef a laissé, pour couvrir la retraite, quelques corps dans les défilés par lesquels l'ennemi pourrait arriver, le commandant de l'arrière-garde fera arrêter la totalité, ou au moins une partie de son corps dans la première position avantageuse, afin de donner à ces détachemens le temps de se réunir à lui. Il ne s'écartera de cette règle qu'en cas d'impossibilité absolue : la méthode qu'on indique ici est d'autant plus essentielle à suivre, qu'elle donne aux troupes légères une confiance et une bravoure qui se retrouvent dans les circonstances décisives. L'indifférence avec laquelle les Autrichiens sacrifient souvent les leurs, contribue peut-être beaucoup au peu de solidité qu'elles montrent quelquefois.

315. Les détachemens destinés à couvrir la retraite dans un poste fermé, mettront beaucoup d'attention à rejoindre le corps d'armée ou l'arrière-garde avant le jour, si le mouvement s'exécute de nuit. Autrement ils se trouveraient exposés à être coupés, à moins qu'ils ne fussent à l'issue immédiate d'un débouché par lequel ils auraient la faculté de rejoindre l'armée. Les troupes qui composaient l'arrière-garde du duc de Wurtemberg et du général Hulsen, n'auraient peut-être pas été détruites le 9 novembre 1760, si elles n'étaient pas restées jusqu'au soir dans *Berlin*, quand ces deux généraux s'éloignèrent de cette ville pour se porter sur *Spandau*.

316. Ce qui a été dit sur les marches dans des pays découverts et dans des pays coupés, touchant la manière dont une armée doit se conduire pour entrer dans des défilés, ou pour passer une rivière, indique suffisamment la conduite à tenir par l'arrière-garde dans des circonstances semblables. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que si chaque colonne avait son arrière-garde particulière, celle-ci se conduirait suivant les mêmes principes : c'est à l'habileté des chefs d'arrière-garde qu'est due la réussite de la plupart des retraites.

ARTICLE IV.

De l'exécution des marches où l'armée passe alternativement de la marche de front à la marche de flanc.

317. Nous commencerons par faire observer que les règles relatives à la disposition des troupes, aux mesures préliminaires de la marche, aux corps détachés, et enfin à la manière de conduire les diverses parties de l'armée, sont absolument les mêmes que celles qui ont été indiquées en parlant des marches de front, quand l'armée marche de front; et, en traitant des marches de flanc, quand l'armée marche par son flanc; les seules choses qu'il y ait à développer dans cet article sont donc les moyens de faire passer alternativement les troupes de la marche de front à la marche de flanc, et la manière de préparer ces mouvemens par la disposition des troupes dans les colonnes.

318. On a vu, à l'article de l'ouverture des marches qui sont alternativement de front et de flanc,

que le moyen de faire passer une armée de la marche de flanc à la marche de front, consistait à faire tourner en même temps, soit à droite, soit à gauche, toutes les lignes de chaque division, pour que cette division se réunît en une seule colonne. Il est clair, d'après cela, qu'il n'y a rien à changer à la disposition ordinaire des marches de flanc, quand l'armée doit ensuite marcher de front.

Disposition des différentes armes dans les changemens d'ordres de marche.

319. L'artillerie se trouvant partagée par batterie entre la tête et la queue de chaque division, dans les marches de flanc qui s'exécutent à portée de l'ennemi, le commandant de cette arme réunira facilement ses batteries à la tête de la colonne, lorsqu'il le jugera nécessaire, dans la marche de front.

320. Au moment où les différentes lignes de la division tourneront à droite ou à gauche, chacun des chefs de division d'infanterie aura l'attention de placer un bataillon en avant de l'artillerie qui marchera à la tête de sa colonne dans le mouvement de front, pour la couvrir.

321. Quant à la cavalerie, il ne lui sera pas difficile de suivre le mouvement de l'infanterie : si, dans la marche de flanc, elle formait une ou plusieurs colonnes sur le flanc intérieur, elle se partagera en plusieurs divisions qui tourneront en même temps à droite ou à gauche et prendront ensuite la queue des colonnes d'infanterie, ou bien elles formeront les colonnes des ailes dans la marche de front. Si les troupes à cheval tiennent au contraire la tête et la queue des colonnes dans la marche de flanc, chacune des ailes exécutera le même mouvement que les autres divisions pour former les colonnes des ailes dans la marche de front, ou pour venir se joindre, en totalité ou en partie, aux colonnes d'infanterie qu'elle doit suivre.

Conduite des chefs des différentes divisions.

322. Ces réflexions indiquent clairement quelle sera la conduite des chefs des différentes divisions, quand l'armée quittera l'ordre de marche de flanc, pour prendre celui de front.

Il ne me reste qu'à faire observer que les chefs des divisions qui sont obligées d'attendre que d'autres troupes les aient jointes, ou que d'autres colonnes se soient mises en mouvement dans la nouvelle direction, doivent profiter de ce moment pour mettre leurs troupes en colonnes serrées, afin d'avoir ensuite des déploiemens plus rapides. Le général empêchera même toutes les colonnes, susceptibles de se masser, de se remettre en mouvement dans la nouvelle direction avant de s'être serrées. Il ne s'écartera de cette règle que lorsqu'il sera obligé d'accélérer la marche des colonnes pour prendre possession de quelques défilés ou postes importans, ou s'il entre dans ses intentions d'arriver en colonnes avec distances sur le champ de bataille.

323. Quant à l'avant-garde, elle prendra, lorsque l'armée changera son ordre de marche, la position la plus propre à couvrir son mouvement et sa marche.

Manière de passer de la marche de front à la marche de flanc.

Examinons maintenant la manière dont une armée passe de la marche de front à la marche de flanc; nous verrons ensuite les dispositions relatives à ce mouvement.

324. On a vu, à l'article de l'ouverture des marches qui sont alternativement de front et de flanc, que le moyen de faire passer une armée de la marche de front à la marche de flanc, consistait ordinairement à diviser chaque colonne en autant de subdivisions qu'il devait y avoir de colonnes dans le nouvel ordre de marche, et à faire tourner en même temps toutes ces subdivisions à droite ou à gauche; mais

cette manœuvre est plus ou moins bonne, suivant la disposition des troupes dans les colonnes : qu'une armée qui marche de front sur cinq colonnes, la droite en tête, veuille, par exemple, marcher par son flanc gauche sur deux colonnes, chacune des cinq colonnes se partagera en deux subdivisions qui tourneront elles-mêmes chacune à gauche ; l'armée marchera alors, il est vrai, par son flanc gauche; mais chacune de ses divisions en particulier marchera par son flanc droit; et si l'ennemi paraît sur le flanc droit de la marche, il faudra que chaque division exécute une formation successive sur la droite en bataille, ce qui demande beaucoup de temps; ou bien qu'elle se forme à droite en bataille par une inversion toujours fâcheuse en présence de l'ennemi, parce qu'elle gêne toutes les manœuvres ultérieures. On voit bien, d'après cela, qu'il convient de former les colonnes, la droite en tête, dans les marches de front, quand l'armée doit marcher ensuite par son flanc droit, et qu'il faut au contraire les former la gauche en tête, lorsqu'elle doit par la suite marcher par son flanc gauche.

Dispositions relatives à cette manœuvre.

325. Si on a négligé de régler la disposition des colonnes sur ce principe, et qu'il soit nécessaire de faire marcher par son flanc droit une armée dont la totalité ou une partie des colonnes a la gauche en tête, on commence par faire exécuter la contre-marche aux colonnes qui marchent la gauche en tête; les troupes de chaque ligne dans chacune des colonnes qui ont exécuté la contre-marche, se mettront ensuite en marche en colonne avec distance, et tourneront deux fois de suite à gauche pour marcher dans la direction qu'elles suivaient d'abord.

326. Soit que l'armée ait marché suivant les prin-

cipes développés ci-dessus, soit que ses colonnes aient exécuté la manœuvre dont il est question, pour renverser leur ordre de marche ; les troupes de première ligne de chaque division d'infanterie tourneront à gauche ou à droite, suivant que l'armée devra marcher par son flanc gauche ou par son flanc droit ; celles de seconde ligne exécuteront de leur côté le même mouvement (97). Mais les unes et les autres adopteront l'ordre de colonne avec distance, si elles ne l'ont pas déjà pris dans le moment où elles doivent tourner pour la première fois, soit pour renverser l'ordre de marche de la colonne dont elles dépendent, soit pour faire passer l'armée de la marche de front à la marche de flanc.

Si les troupes d'une colonne arrivent au point où la colonne la plus prochaine a tourné, avant que la totalité de celle-ci soit entrée dans la nouvelle direction, elles s'arrêteront pour prendre la queue des troupes qui doivent encore entrer dans la nouvelle direction ; au reste, on arrêtera la totalité de l'armée pour rétablir l'ordre dans toutes les colonnes, quand les différentes divisions auront pris la marche de flanc.

327. L'artillerie qui marchait à la tête de chaque colonne dans la marche de front continuera, pendant ce temps, de marcher à la tête de cette division ; elle sera même renforcée s'il est nécessaire, et se partagera entre les deux lignes ; le reste de l'artillerie de la division marchera à la queue de cette division, en

(97) S'il y a des colonnes qui aient exécuté la manœuvre dont il est question pour renverser leur ordre de marche, elles n'auront pas besoin, pour tourner à droite ou à gauche, que la totalité des troupes qui les composent soient rentrées dans la direction sur laquelle elles marchaient avant la contre-marche : il suffira que leur queue, devenue tête de colonne par cette contre-marche, soit arrivée à la hauteur à laquelle se trouvait l'ancienne tête de colonne.

se partageant entre les deux lignes, le parc de réserve formera une colonne sur le flanc intérieur de la marche. Le bataillon qui marchait à la tête de la colonne pour couvrir l'artillerie, reprendra sa place ordinaire.

328. Quant à la cavalerie, elle exécutera le même mouvement que l'infanterie, si elle doit former les colonnes intérieures de la marche, après avoir été partagée entre les colonnes dans la marche de front, ou si elle doit former la tête ou la queue des colonnes dans la marche de flanc, après avoir formé les colonnes des ailes dans la marche de front; elle ira prendre la tête et la queue des colonnes, si elle doit les former dans la marche de flanc après avoir été partagée entre les colonnes dans la marche de front; elle viendra au contraire se rassembler sur le flanc intérieur de l'infanterie, si elle doit former les colonnes intérieures de la marche de flanc, après avoir formé les colonnes des ailes de la marche de front. Dans tous les cas, elle prendra l'ordre de colonne avec distances.

329. Les bataillons de flanqueurs, s'il y en a, iront prendre la place qu'ils doivent occuper dans le nouvel ordre de marche.

330. L'avant-garde, qui marche en avant des colonnes dans les marches de front, se portera, s'il est possible, un peu en avant pour masquer le mouvement de l'armée, et se rapprochera ensuite successivement du flanc extérieur des colonnes, quand l'armée marchera par son flanc.

331. Les moyens que je viens d'indiquer pour faire marcher par son flanc une armée qui marche en avant, serviront aussi pour faire marcher par son flanc une armée qui exécute une marche rétrograde.

ARTICLE V.

De l'exécution des marches dans lesquelles une partie de l'armée se meut par son flanc, tandis que le reste marche de front.

On a dit, en parlant de l'ouverture des marches, qu'une partie de l'armée n'était obligée de se mouvoir par son flanc, tandis que le reste marchait de front, que lorsque celle de ces deux parties destinée à gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi était obligée d'y arriver en manœuvrant à découvert, ne s'y trouvant pas portée par la direction de la marche. Les principes déjà développés sur cet objet donnent lieu d'établir les règles suivantes pour toutes les marches mixtes.

332. I. La composition des colonnes du corps qui marche de front sera la même que dans les marches de front; il devient seulement nécessaire : Règles des marches mixtes.

333. 1° De ne jamais former de cavalerie la totalité de la colonne la plus proche du corps qui marche par son flanc, car la disposition dont nous parlons empêcherait de former cette partie de l'ordre de bataille d'autre arme que de cavalerie; et quoiqu'elle doive naturellement être un rentrant, il faut éviter, avec d'autant plus de soin, une disposition de marche combinée sur une seule circonstance, que la cavalerie ne serait jamais placée avantageusement dans une partie rentrante où elle serait d'ailleurs peut-être obligée de se former sur une ligne concave (98).

(98) Une disposition en ligne concave ne vaut absolument rien pour la cavalerie, à moins que l'ennemi ne soit assez inepte pour l'attaquer dans

334. Il n'y a qu'une seule circonstance où l'on puisse sans inconvénient s'écarter de cette règle; c'est celle où le corps de troupes destiné à marcher par son flanc doit s'éloigner beaucoup du gros de l'armée, qui marche dans un terrain très-découvert et où ses ailes ont besoin d'être appuyées par de la cavalerie.

335. 2° Il sera nécessaire d'attacher une batterie à la colonne du corps qui marche de front, la plus rapprochée de celui qui marche par son flanc, si l'on emploie toute une aile de cavalerie à gagner le flanc de l'ennemi, comme le fit le maréchal de Luxembourg à *Fleurus* en 1691, et qu'il n'y ait pas d'autre cavalerie ou de localité propre à couvrir le flanc de l'infanterie dans le cas où l'aile de cavalerie serait battue. Cette précaution, dont l'objet est de prémunir l'infanterie contre tous les événemens, ne sera jamais inutile, quand bien même on joindrait de la cavalerie à cette colonne.

336. II. Les colonnes du corps destiné à marcher par son flanc doivent, s'il y en a plusieurs, être composées comme celles des marches de flanc ordinaires.

337. Il n'y a, je crois, qu'une seule règle générale à observer à cet égard: c'est de ne jamais former en même temps de cavalerie la queue de toutes ces colonnes; 1° parce qu'on tomberait, dans ce cas, dans les mêmes inconvéniens que si on avait formé de cavalerie la totalité de la colonne du corps qui

son centre; elle sera infailliblement battue si l'ennemi attaque ses ailes, et cet échec sera le résultat de l'impossibilité où la ligne se trouvera de se porter en avant sans déranger ses différentes parties; car une ligne courbe ne peut se redresser pour charger si ses points d'appui ne cedent pas, et le dérangement de ceux-ci occasionne souvent un grand désordre dans une ligne de troupes à cheval.

marche par son flanc; 2° parce que la queue serait probablement le point où la cavalerie serait le moins utile, l'objet de la disposition étant d'envelopper l'ennemi.

338. Il n'y a qu'un seul cas où l'on puisse s'écarter de cette règle; c'est lorsque le mouvement s'exécutant dans un terrain découvert où le corps qui marche par son flanc se sépare de l'autre, il est nécessaire d'assurer son flanc avec de la cavalerie.

339. Si le corps qui marche par son flanc est composé d'une seule colonne, il marchera la droite en tête, en supposant que son mouvement se dirige contre le flanc gauche des troupes que l'armée doit attaquer de front; il marchera, au contraire, la gauche en tête si son mouvement se dirige contre le flanc droit de l'ennemi.

340. III. Les colonnes qui marchent de front doivent se mouvoir suivant les principes des marches de front en restant toujours serrées, à moins qu'une des circonstances dont on a parlé plus haut n'oblige à les former avec distance.

341. IV. Le corps qui marche par son flanc se conformera pour son mouvement aux principes établis pour les marches de flanc.

342. Comme il est souvent très-exposé à voir l'ennemi gagner le front de sa marche, il faut que sa seconde ligne, s'il a deux lignes, ou du moins les premiers bataillons de cette ligne se tiennent en colonne serrée jusqu'à ce qu'il soit impossible à l'ennemi d'attaquer la tête des colonnes (99).

(99) Ce moment est quelquefois assez difficile à juger : les Français, par exemple, se croyaient à *Rosbach* sur le flanc du roi de Prusse dans le moment où ce monarque se portait sur la tête de leurs colonnes. Il me semble qu'un corps de troupes destiné à gagner le flanc de l'ennemi en

343. S'il n'y a qu'une seule colonne d'infanterie dans le corps qui doit marcher par son flanc, la totalité de cette colonne, ou du moins sa tête, restera en colonne serrée jusqu'à ce qu'elle ne craigne plus que l'ennemi attaque son front; car il y a beaucoup moins de danger pour son flanc que pour sa tête, puisque l'ennemi attaquerait difficilement le flanc extérieur (100) de cette colonne sans prêter lui-même le sien aux autres colonnes.

344. S'il y a en outre de la cavalerie, ce qui sera nécessaire toutes les fois que le terrain se trouvera un peu découvert, elle se dirigera sur le flanc extérieur des colonnes d'infanterie, de manière à empêcher l'ennemi d'envelopper leur tête et leur flanc. L'échec que le général Kléefeld éprouva au combat de *Strehlen*, le 20 août 1760, fut en grande partie le résultat de ce que la cavalerie de son corps et de celui du prince de Stollberg s'était écartée de ce principe.

345. Si le corps qui marche par son flanc est entièrement composé de cavalerie, il sera inutile de la tenir en colonnes serrées, par les raisons qui ont été développées en parlant des marches de flanc.

346. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut jamais que le corps qui marche par son flanc se morcèle, à moins que les lacunes qu'il laissera lors de sa formation entre ses différentes parties ne soient nécessitées par des localités impénétrables pour l'ennemi.

manœuvrant à découvert ne peut se regarder comme hors de danger d'être lui-même tourné, que quand il a gagné des localités auxquelles il doit appuyer son flanc en marchant de front contre le flanc de l'ennemi, ou bien lorsque sa cavalerie a déjà formé une disposition propre à assurer son flanc dans ce moment.

(100) On entend ici par flanc extérieur de la colonne destinée à gagner le flanc de l'ennemi, celui sur lequel elle doit faire front pour attaquer le flanc de l'ennemi.

347. Quant aux corps qu'il peut être nécessaire de laisser entre les deux parties de l'armée pour conserver son ensemble, leur composition sera analogue à la nature du terrain qu'ils doivent occuper. Les marches qu'ils exécutent ensuite pour s'y rendre sont réglées sur les mêmes principes que les autres mouvemens.

348. La plupart des manœuvres combinées comme celles dont je parle ne réussiraient pas si l'ennemi en était prévenu; aussi ne formera-t-on point de grosses avant-gardes : elles ne serviraient qu'à l'avertir. S'il y a des avant-gardes, elles toucheront presque la tête des colonnes.

Il ne faut pas de grosses avant-gardes dans les marches mixtes.

349. Si, comme il arrive assez souvent, on fait prendre quelque avance aux colonnes du corps qui marche par son flanc, les autres colonnes ne resteront jamais assez en arrière pour que l'ennemi puisse séparer les deux parties de l'armée.

On sent que les troupes légères doivent redoubler de vigilance, puisque l'armée ne doit pas être précédée par une forte avant-garde dans les marches mixtes. Ces troupes doivent même, si elles sont nombreuses, tâcher de former un rideau qui cache à l'ennemi la direction des différentes colonnes en occupant tous les points d'où ses troupes légères pourraient essayer de la reconnaître. Elles se conduiront d'ailleurs suivant les principes des marches de front et des marches de flanc ordinaires. On peut consulter ce qui a été recommandé relativement à ces deux espèces de marches, tant sur les mesures préliminaires que sur la manière de conduire les différentes parties de l'armée.

350. Je ne quitterai point les marches mixtes sans faire observer qu'elles sont souvent le résultat

des circonstances, et qu'une armée qui exécute un mouvement de front prend quelquefois la marche mixte au milieu de son mouvement. Le général d'une armée qui exécute une marche en avant pour aller attaquer l'ennemi, s'aperçoit, par exemple, que deux de ses colonnes débordent son front, et qu'il leur est possible de gagner son flanc; il fait exécuter à ces deux colonnes les manœuvres indiquées dans le paragraphe précédent pour passer de la marche de front à celle de flanc, et il emploie le corps de troupes qui se sera réuni pour cette manœuvre à gagner le flanc de l'ennemi, tandis que les autres colonnes continueront de marcher en avant. Mais si le général s'aperçoit qu'il n'y a qu'une seule de ses colonnes en mesure de gagner le flanc de l'ennemi, il n'aura pas besoin de changer son ordre de marche, à moins qu'elle ne soit la droite en tête pouvant gagner le flanc droit de l'ennemi, ou la gauche en tête pouvant gagner son flanc gauche. Il faudra, dans cette dernière hypothèse, que cette colonne renverse son ordre de marche par les moyens indiqués dans l'article précédent, pour peu qu'on ait de temps devant soi.

CHAPITRE III.

DES MARCHES DE POSITION.

351. On a vu que la nécessité de mener des bagages était la seule chose qui introduisît, dans les marches de position, des combinaisons étrangères aux marches-manœuvres; que les principes sur lesquels s'ouvraient leurs débouchés étaient d'ailleurs absolument les mêmes. Nous commencerons ici par développer les raisons de cette dernière assertion, et nous passerons ensuite aux dispositions particulières des diverses marches de position.

L'armée qui exécute une marche de position, en avant ou en arrière, a pour but de se rapprocher ou de s'éloigner d'un ennemi qui occupe une position parallèle à la sienne: rien donc ne l'empêche de couvrir la marche de ses bagages en s'en faisant suivre ou précéder. Les bagages peuvent, d'après cela, se servir des débouchés ouverts pour les colonnes. Dans une marche de flanc où l'armée suit une direction parallèle à celle sur laquelle l'ennemi a la faculté de se mouvoir, il n'est pas nécessaire de changer la direction des colonnes de troupes pour assurer la marche des équipages; car ils sont couverts, soit qu'on les ait placés au milieu des colonnes de troupes, soit qu'ils marchent après elles suivis par l'arrière-garde, soit enfin qu'ils forment une ou plusieurs colonnes sur le flanc intérieur de la marche.

Objet des marches de position.

352. Les positions qu'on peut aller occuper sont

en avant, ou en arrière, ou sur les flancs, et parallèles à celle qu'on quitte : j'examinerai successivement les dispositions à faire dans chacune de ces circonstances.

SECTION PREMIÈRE.

DES MARCHES DE POSITION EN AVANT.

353. Comme l'occupation d'une position a pour objet la formation d'un ordre de bataille défensif; celui qui suit une marche de position en avant devant être parallèle à celui que l'armée vient de quitter, il est clair que la disposition des troupes sera la même que dans une marche-manœuvre en avant. Il n'y a donc plus à s'occuper que des bagages.

Leur disposition est la même que dans les marches en avant.

354. En exécutant une marche de front, on peut prévoir qu'on sera obligé de combattre; ou s'assurer en quelque sorte qu'on n'aura rien à redouter de la part de l'ennemi.

355. Dans le dernier cas, on fait suivre l'armée par tous ses bagages.

Dispositions particulières qui les concernent.

356. Ces bagages se réunissent alors dans plusieurs endroits indiqués par le général aux chefs de division (101), et ils suivent les troupes auxquelles ils appartiennent, dans le même ordre que ces troupes tiennent dans les colonnes. Les caissons des équipages militaires se répartissent entre les différentes colonnes ou suivent les chemins les plus faciles. Il n'y a qu'une seule chose à observer, c'est de faire marcher tous les menus équipages de cette même colonne avant ses gros bagages. Le trésor, les équipages du quartier-

(101) Il faut avoir une grande attention, toutes les fois qu'on assigne des rendez-vous particuliers aux bagages de chaque colonne, de les choisir tels qu'ils n'embarrassent jamais les troupes dans leur mouvement.

général, et l'hôpital ambulant, marchent immédiatement après les colonnes dont les débouchés sont les plus solides.

357. L'escorte de tous les équipages est confiée à quelques bataillons et quelques escadrons de troupes légères à cheval qui forment l'arrière-garde.

L'officier-général commandant cette arrière-garde fera avertir le général s'il lui arrive quelque événement. Les troupes de l'escorte marcheront, au reste, divisées par pelotons sur le flanc des bagages, ou de distance en distance dans les colonnes. Elles y maintiendront l'ordre, empêcheront qu'elles ne soient inquiétées par des partis ennemis, et obligeront les voitures à cheminer bien serrées.

358. Si la marche de position s'exécute au contraire à portée de l'ennemi, on ne mènera que les menus bagages, ceux du quartier-général et les ambulances.

359. Ces bagages seront escortés comme on vient de le dire; on leur donnera, pour arrière-garde, quelques escadrons de troupes légères, afin d'empêcher l'attaque des partis ennemis; et on ne laissera même aucune voiture aux colonnes des ailes, si l'on a pour elles quelque sujet de crainte. **Escorte qu'on leur donne.**

Le commandant de l'arrière-garde sera chargé, si l'on prévoit une affaire, de mettre en sûreté tous les équipages qui auront accompagné l'armée; il ne s'éloignera cependant jamais beaucoup, parce que c'est le moment où l'ambulance sera peut-être de la plus grande utilité.

360. Les gros bagages qui n'auront pas suivi l'armée resteront en lieu de sûreté avec une escorte suffisante et y attendront de nouveaux ordres.

Voici les règles de conduite à suivre par l'officier

Règles de conduite d'un convoi.

chargé de cette opération. Il les observerait de même s'il avait à conduire un convoi.

361. Comme un chariot, attelé de quatre chevaux, occupe 12 mètres 50 de long, et qu'il en tient par conséquent environ 400 sur une seule file dans l'espace de 5 kilomètres, y compris les intervalles qu'il y a d'ordinaire entre les voitures, l'officier chargé de conduire les bagages restés en arrière formera, s'il n'y a qu'un seul débouché, plusieurs divisions de 400 voitures qui partiront à une heure de distance l'une de l'autre. Au moyen de cette disposition, les chevaux de chaque voiture n'auront pas besoin d'être attelés plusieurs heures d'avance, ce qui les ruine encore plus que les mauvais chemins, le manque de fourrages et l'excès des charges.

362. Le tableau suivant indique l'heure du départ de chaque division, à compter de l'instant où la première voiture se sera mise en marche, en supposant qu'il faille 2, 3, 4 ou 5 heures pour parcourir 5 kilomètres (102).

TEMPS QU'UN CHARIOT METTRA A PARCOURIR CINQ KILOMÈTRES.	TEMPS AU BOUT DUQUEL PARTIRONT LES CHARIOTS DONT LE N° EST MARQUÉ DANS LA 1re LIGNE HORIZONTALE (102).							
	400.	800.	1200.	1600.	2000.	2400.	2800.	3200.
2 heures..........	2	4	6	8	10	12	14	16
3 heures..........	3	6	9	12	15	18	21	24
4 heures..........	4	8	12	16	20	24	28	32
5 heures..........	5	10	15	20	25	30	35	40

(102) Pour trouver au bout de combien de temps chaque voiture se met

363. S'il y a plusieurs débouchés, praticables aux chariots, qui traversent la totalité du pays où le convoi doit marcher, et dont la largeur soit continuellement assez grande pour contenir plusieurs files de voitures, le commandant formera autant de divisions principales composées chacune de plusieurs subdivisions de 400 voitures, qu'il pourra faire marcher de colonnes de voitures.

364. Si, au contraire, ces débouchés se réunissent avant la fin de la marche, et qu'il ne soit pas possible de mettre autant de colonnes de voitures à la fin qu'au commencement de la marche, le commandant ne profitera pas des débouchés qui se réunissent ensuite à d'autres; car les divisions de voitures qui les auraient suivis seraient obligées tôt ou tard de s'arrêter pour laisser passer les autres, et il n'en résulterait aucun avantage pour l'accélération de la marche. Il n'y a que deux circonstances où l'on puisse s'écarter de cette règle, c'est : 1° lorsqu'on est obligé de quitter l'endroit où était formé le parc, pour faire place à d'autres voitures; 2° lorsque, craignant pour l'arrière-garde du convoi, on peut mettre plus vite un grand nombre de voitures en sûreté ou les tenir plus rassemblées.

365. On sent qu'outre le temps que chaque subdivision attend pour se mettre en mouvement, il faut qu'elle reste en marche un temps proportionné à la longueur et à la vitesse de cette marche : par exemple, cinq kilomètres. Je donne donc ici une seconde table qui indique le temps, à compter de

en mouvement, il suffit de chercher la case commune à la tranche perpendiculaire au haut de laquelle est marqué le nombre de voitures, et à la tranche horizontale à la gauche de laquelle est marqué le nombre d'heures qu'il faut pour parcourir cinq kilomètres.

l'instant du départ de la première voiture, au bout duquel la dernière de chaque division arrivera dans l'endroit où toutes doivent s'arrêter. Cette table contient plusieurs suppositions sur la force de la marche et sur la rapidité avec laquelle les voitures peuvent marcher.

TEMPS DANS LEQUEL UN CHARIOT PARCOURRA CINQ KILOMÈTRES.	FORCE DE LA MARCHE A FAIRE.	TEMPS (103) AU BOUT DUQUEL LES CHARIOTS DONT LE Nº EST MARQUÉ DANS LA 1re LIGNE HORIZONTALE, ARRIVERONT A LEUR DESTINATION.							
		400.	800.	1200.	1600.	2200.	2400.	2800.	3200.
2 HEURES.	5 kilomètres.	4	6	6	10	12	14	16	38
	10 kilomètres	6	8	10	12	14	16	16	20
	15 kilomètres.	8	10	12	14	16	18	20	22
3 HEURES.	5 kilomètres	6	9	12	15	18	21	24	27
	10 kilomètres.	9	12	15	18	21	24	27	30
	15 kilomètres.	12	15	18	21	24	27	30	33
4 HEURES.	5 kilomètres.	8	12	18	20	24	28	32	36
	10 kilomètres.	12	16	20	24	28	32	36	40
	15 kilomètres.	16	20	24	28	32	36	40	44

366. Cette table (103) démontre qu'il est impossible

(103) Voici la manière de se servir de cette table : Veut-on savoir le nombre d'heures nécessaire à un convoi de 800 voitures pour arriver en entier à sa destination en supposant qu'il fasse 5 kilomètres dans 3 heures et que la route soit de 15 kilomètres? Je cherche dans la colonne du temps 3 heures, dans celle de la force des marches le nombre 15, et je suis la tranche horizontale de ce chiffre jusqu'à ce que j'arrive à la colonne verticale marquée par le nombre 800 ; le nombre 15 qui se trouve dans la case commune à cette tranche horizontale et à la colonne verticale, m'indique qu'il faudra 15 heures à un convoi de 800 voitures pour parcourir 15 kilomètres, en faisant 5 kilomètres dans 3 heures.

d'exécuter, pendant l'équinoxe, une marche de 2 ou 3 myriamètres, sans se résoudre à cheminer la nuit, pour peu qu'il y ait un nombre considérable de voitures, et que les chemins soient difficiles; mais on évite ordinairement de le faire, parce que les marches de nuit réunissent presque toujours l'inconvénient du désordre à celui de la fatigue. On ne prend ce parti qu'en cas de nécessité absolue.

Il vaut infiniment mieux, dans toutes les autres circonstances où les marches sont fortes et les chemins difficiles, partager le convoi en plusieurs grandes divisions, composées elles-mêmes de 4 ou 5 subdivisions de 400 voitures, et de les faire partir à des jours différens. Cette manière de diviser un grand convoi en plusieurs fortes divisions, paraît devoir être générale, car elle facilite le service. Si les chemins sont plus faciles, les routes moins longues, les jours plus grands, ces grosses divisions ne partiront plus à des jours, mais seulement à des heures différentes, déterminées par le temps au bout duquel la première de leurs subdivisions doit se mettre en marche.

Cas où il convient de diviser le convoi en plusieurs colonnes.

367. S'il n'y a qu'un seul débouché, le commandant fera alterner les grandes divisions de voitures dans l'ordre de marche, c'est-à-dire qu'elles marcheront un jour dans l'ordre 1, 2, 3; le lendemain dans l'ordre 3, 2, 1, et le surlendemain dans l'ordre 3, 1, 2. Les chefs des grandes divisions feront alterner de même dans l'ordre de marche les subdivisions de 400 voitures dont seront composées leurs divisions. Cette méthode empêchera que les mêmes voitures, ayant toujours la queue des colonnes, rencontrent aussi toujours des chemins déjà gâtés par le

passage des autres voitures, et qu'il y ait des attelages ruinés, par cette raison, beaucoup plus tôt que les autres. Elle est tellement avantageuse qu'il faut la rendre générale par tous les convois, même peu considérables; on conservera seulement, à poste fixe, à la tête des colonnes, quelques voitures importantes, telles que les caissons du trésor, parce qu'ils s'y trouvent mieux couverts. Cette précaution que le général Ziethen avait prise pour les voitures d'argent dans la disposition du convoi de *Silésie*, les sauva à l'affaire de *Domstædtl* en 1758. C'est pour avoir été négligée peut-être que le trésor de l'armée française fut pillé au pied de la hauteur de *Ponary*, à la sortie de *Wilna* en 1812.

368. Le commandant du convoi fera marcher à la tête et au centre de chacune des grandes divisions de voitures, un certain nombre de travailleurs destinés à raccommoder les chemins.

369. Il recommandera aux vaguemestres, et même aux officiers de l'escorte, d'obliger les voitures à marcher le plus serrées qu'il sera possible; la perte des distances produisant de l'inégalité dans la marche et de l'allongement dans les colonnes.

370. Rien ne contribue plus à former des lacunes dans les colonnes, que l'usage où sont toutes les voitures de s'arrêter aussitôt que l'une de celles qui les précèdent est obligée de le faire, et le peu d'attention que les autres prennent à ce qui se passe derrière elles : il en résulte les plus grands inconvéniens, 1° par rapport à la sûreté de la marche; car l'escorte se trouve alors d'autant plus dispersée que chacune de ses divisions suit la première ou la dernière des voitures qui lui sont confiées. 2° Par rapport à la fatigue; car ces lacunes, qui se forment ordinairement

dans les chemins difficiles où quelques voitures mal attelées ont de la peine à suivre, deviennent encore plus considérables quand les autres sont sorties du défilé; et tandis que celles-ci continuent de marcher, suivant leur allure ordinaire, les autres cherchent à augmenter la leur pour regagner le terrain perdu.

Si une voiture est obligée de s'arrêter, le commandant du convoi ordonnera aux autres voitures de continuer de marcher en la laissant de côté, ou, si cela est impossible, il profitera du premier espace de terrain découvert à droite ou à gauche du chemin en arrière de la voiture qui aura été obligée de s'arrêter, et il y formera une ou plusieurs lignes de voitures, selon la nature du terrain (104). Je suppose que celui-ci étant rempli, la tête de la colonne ne s'est pas encore remise en mouvement : cet officier tirera le même parti de tous les espaces découverts situés plus en arrière à droite ou à gauche du chemin. Voici les avantages de cette méthode : 1° le convoi sera moins désuni. 2° On rassemblera une quantité de chevaux assez considérable pour renforcer les attelages les plus faibles et les plus fatigués, par ceux des voitures qui seront le moins près de se remettre en marche. 3° On aura sous la main un assez grand nombre d'hommes pour réparer les chemins. 4° Le commandant d'une des divisions du convoi qui jugera, d'après le nombre des voitures arrêtées, que les siennes ne se remettront pas en marche avant deux ou trois haltes, pourra faire rafraîchir ses chevaux, et même envoyer fourrager dans les villages et dans les champs voisins, pour peu que la saison le permette.

(104) Il suffit, pour juger ces terrains, de savoir qu'une voiture occupe 12 m 50 de long sur 3 de large de timon à timon.

Quant aux voitures qui se trouveront en avant de celle qui sera obligée de s'arrêter, elles continueront pendant ce temps de marcher jusqu'à ce qu'elles soient sorties du défilé ou du mauvais chemin qui aura été la cause de cet accident; et elles formeront pour lors, suivant la nature du terrain, un ou plusieurs parcs où elles attendront, pour se remettre en marche, qu'il y ait déjà un nombre de voitures assez considérable rassemblé.

371. Si l'une des raisons dont j'ai parlé plus haut a déterminé à mettre le convoi en mouvement sur plusieurs colonnes, quoique les débouchés se réunissent avant l'endroit où doit parquer de nouveau le convoi, la division de voitures obligée de s'arrêter à l'entrée du défilé s'y formera sur plusieurs lignes afin de se tenir plus rassemblée.

372. Voilà sans doute des détails bien étendus sur la marche d'un train considérable de voitures; et je n'ai cependant point encore abordé la question réellement militaire, je veux dire les moyens de la couvrir : mais ces détails sont nécessaires à connaître, car l'organisation de nos armées exige une grande quantité de voitures pour le transport de leurs subsistances dans un pays où il n'y a pas de rivière navigable, et la perte réitérée de quelques chevaux de trait, qu'on compte d'abord pour peu de chose, diminue bien les ressources qu'on a pour faire vivre l'armée. Les plus beaux plans s'évanouissent avec les moyens de les exécuter. L'armée française, dans sa marche sur *Moskou* en 1812, n'aurait certainement pas souffert de si rudes privations, si on eût organisé les convois de subsistances avec plus de soin.

373. Il serait assez naturel maintenant de parler des mesures relatives à la sûreté de la marche d'un

convoi ou d'une forte colonne de voitures : mais je réserve cette matière pour l'article des marches de position rétrogrades, parce que c'est dans ces marches que les voitures sont le plus exposées : ce que je dirai alors servira pour toutes les circonstances.

SECTION II.

DES MARCHES DE POSITION DE FLANC.

374. L'objet d'une marche de position de flanc est de préparer la formation d'un ordre de bataille défensif sur le prolongement de la position que quitte l'armée : Il faut donc que la disposition des troupes soit la même que dans les marches-manœuvres de flanc. Il ne me reste plus, d'après cela, qu'à expliquer la disposition des bagages. Leur objet.

375. Une marche de position de flanc peut s'exécuter dans une circonstance qui permette à l'armée de se débarrasser momentanément de ses bagages, ou de les faire marcher à sa suite, ou enfin dans une circonstance qui l'oblige à les faire marcher avec elle pour les couvrir. Je vais expliquer la conduite à tenir dans ces deux cas ; mais je commencerai par le troisième, attendu qu'il est le plus commun, 1° parce que l'ennemi peut le plus souvent se mouvoir sur une ligne parallèle à celle que suit l'armée. 2° Parce qu'il faut, en faisant marcher les bagages séparément de l'armée, leur donner une escorte qui affaiblit toujours celle-ci (105).

(105) Cette dernière raison doit déterminer les chefs de petits corps à emmener leurs bagages avec eux, en leur donnant cependant une escorte. Ils suivront les colonnes quand ils marcheront en avant, et ils les précéderont quand ils se retireront. Dans ce dernier cas, les troupes qui ne seront pas employées à l'escorte conserveront leur position jusqu'à ce que

Il y a deux manières de faire marcher les bagages.

376. L'armée qui doit emmener ses bagages avec elle a deux moyens d'y parvenir : le premier est d'entremêler les voitures dans les colonnes de troupes; le second est de leur faire former une ou plusieurs colonnes sur le flanc intérieur de la marche. Nous examinerons successivement ces deux dispositions.

Première. Entremêler les bagages dans les colonnes de troupes.

377. Si l'on prend le parti d'entremêler les bagages dans les colonnes de troupes, on n'en placera jamais à la colonne extérieure (106), parce qu'elle doit conserver, dans tous les cas, la possibilité de se former d'un instant à l'autre; or elle ne le pourrait guères si elle se trouvait allongée par des voitures. On rendra même cette première colonne plus forte que les autres afin qu'elle les couvre mieux et que celles-ci ne deviennent pas plus longues qu'elle, à cause de l'allongement des voitures qu'on y fera entrer. C'est ce qui eut lieu lorsque Frédéric partit pour la *Silésie* après avoir levé le siége de *Dresde* en 1760.

378. On partage ensuite les voitures en autant de divisions égales qu'il y a de colonnes intérieures de troupes, et chacune d'elles forme autant de subdivisions qu'il y a de bataillons dans la colonne à laquelle elle est attachée. De sorte qu'il marche, par exemple, un bataillon et 50 voitures, puis un autre bataillon et 50 voitures, etc. Les bataillons restent ainsi réunis au lieu de se disperser par pelotons le long de

tous les bagages soient en marche, et leur serviront alors d'arrière-garde. Les bagages marcheront sur le flanc intérieur des troupes quand elles exécuteront une marche de flanc. C'est ce que fit en 1758 le prince Henri de Prusse, quand il amena au roi un convoi de munitions avec 8 bataillons et 5 escadrons après la bataille de *Hochkirch*.

(106) Ces voitures marchent également dans les colonnes avec les troupes auxquelles elles appartiennent.

la file de voitures; ils restent même serrés autant que possible afin que les colonnes s'allongent moins.

379. On n'entremêle point d'ordinaire de voitures avec la cavalerie, quand celle-ci forme la tête et la queue des colonnes, parce que cette arme est très-peu propre à les couvrir, et perdrait cette rapidité de mouvement qui constitue sa force si elle était embarrassée dans un grand nombre de voitures; mais il pourra être quelquefois nécessaire de mêler des bagages avec la cavalerie dans les sites montueux où elle formera les colonnes intérieures et où il sera absolument impossible de l'employer.

380. Les parcs de réserve, lorsqu'ils seront considérables, formeront une colonne particulière, autrement ils marcheront à la suite des troupes. Pour ce qui est des menus bagages, ils pourront marcher, ainsi que les chevaux de peloton, soit à la suite des troupes auxquelles ils appartiennent, soit sur le flanc intérieur, soit enfin avec les autres bagages.

381. S'il devient nécessaire de former un ordre de bataille quelconque, les voitures du trésor, et les ambulances qui marchent dans la première colonne, les voitures de bagages qui font partie de la seconde ou de la troisième colonne, sortiront de ces colonnes pour se porter sur le flanc intérieur de la marche; et un officier sera chargé de les mettre en sûreté ainsi que les menus bagages.

382. L'avant-garde et l'arrière-garde observeront du reste, dans la marche de position de flanc, comme dans toutes les autres, les règles qui ont été tracées en parlant des marches-manœuvres de flanc.

383. Les marches de position où les bagages doivent marcher sur le flanc intérieur de la marche sont les seules dont l'ouverture diffère de celle des mar-

ches de flanc ordinaires, parce qu'il faut ouvrir des débouchés particuliers pour ces équipages, outre ceux qui serviront aux troupes et aux voitures de l'artillerie qui marchent séparées d'elles. Le débouché ouvert pour ces dernières peut servir aux menus bagages. Quant aux débouchés des autres bagages, on les rapprochera autant qu'il sera possible de le faire sans inconvénient, du flanc intérieur de la marche, et on les multipliera assez ou on leur donnera une largeur suffisante pour que les voitures marchant sur plusieurs files, les colonnes d'équipages ne se trouvent pas plus longues que celles de troupes destinées à les couvrir.

Seconde manière. Former une ou plusieurs colonnes de bagages sur le flanc intérieur de la marche.

384. Il faut, en outre, former autant que possible chaque colonne de bagages d'un égal nombre de voitures (107), et, s'il y en a de différentes espèces, mettre dans une colonne toutes celles de la même. C'est là ce que fit Frédéric dans la marche que l'armée prussienne exécuta le 29 octobre 1758, quand elle quitta le camp de *Gœrlitz* pour se porter sur *Lauban*: son infanterie formait la première colonne; la deuxième était composée de cavalerie; la troisième de l'artillerie et des bagages, et le train des vivres formait la quatrième.

385. L'escorte des bagages est confiée à quelques bataillons; elle n'a pour objet que d'entretenir le bon ordre parmi les voitures et d'empêcher qu'il y ait des chariots pillés par quelqu'un de ces partis qui se glissent souvent sur les derrières de l'armée, quand les troupes légères ennemies sont actives et entreprenantes.

386. L'avant-garde et l'arrière-garde doivent ap-

(107) Les menus bagages se conforment à ce qu'on a dit en parlant de l'ordre de marche précédent.

porter une attention particulière à couvrir la tête et la queue des colonnes de bagages; il est même quelquefois avantageux de leur faire précéder ou suivre ces colonnes, cette disposition pouvant faciliter au besoin la formation d'un ordre de bataille perpendiculaire à la direction de la marche, parce qu'elle donne à celle-ci un front plus étendu.

Cas dans lequel il faut que les colonnes de bagages aient leur avant-garde et leur arrière-garde.

Si l'armée n'a point une avant-garde et une arrière-garde assez fortes pour remplir cet objet, il faudra que les colonnes de bagages aient leur avant-garde et leur arrière-garde particulières pour empêcher qu'une poignée d'hommes embusqués ne les arrête, ou que des hussards ennemis n'inquiètent leur queue.

387 La méthode de faire former aux bagages plusieurs colonnes sur le flanc intérieur de la marche, est ordinairement, quand la nature du terrain le permet, la meilleure dont puisse se servir une armée qui est obligée d'exécuter une marche de position de flanc et d'emmener avec elle beaucoup de voitures; elle est surtout avantageuse, quand on a assez de troupes légères pour empêcher l'ennemi d'inquiéter le flanc de leur marche; en effet s'il survient sur le flanc extérieur d'une armée qui marche dans cet ordre, elle peut se former en bataille sans qu'il soit nécessaire d'exécuter de disposition préparatoire.

Cas dans lesquels une armée est débarrassée de ses bagages.

Passons maintenant aux marches de position de flanc dans lesquelles une armée peut se débarrasser momentanément de ses bagages.

388. On a déja dit qu'il était rare qu'une armée, qui exécutait une marche de flanc, pût se débarrasser momentanément de ses bagages, attendu que l'ennemi pouvait marcher sur une ligne parallèle à celle

que longeait cette armée; je vais plus loin, j'assure qu'il est impossible qu'elle se fasse précéder par ses bagages. Leur marche n'indiquerait-elle pas la direction qu'elle se propose de suivre ? Leur escorte ne marcherait pas d'ailleurs assez rapidement pour prévenir un corps ennemi qui se porterait vers la position que doit occuper l'armée, et elle exécuterait un mouvement offensif avec autant de difficulté que de lenteur , s'il était nécessaire d'enlever cette position de vive force. Tout ce que peut faire une armée qui exécute une marche de position de flanc, se réduit à envoyer ses bagages à l'avance dans un endroit plus rapproché que la position qu'elle occupera, mais situé hors de la direction qu'elle doit suivre, et où il serait, par cette raison, difficile à l'ennemi de venir les attaquer; ils rejoignent ensuite soit pendant qu'elle marche, soit quand elle a pris sa position; on a d'ailleurs, au moyen de cette méthode, l'avantage de cacher facilement les projets qu'on médite. C'est ainsi que Frédéric en quittant, le 24 octobre 1758, le camp d'*Oberschutz*, qu'il avait pris après la bataille de *Hochkirch*, pour obtenir, au moyen de plusieurs marches savantes, les avantages qui auraient suivi le gain de cette mémorable journée, envoya d'abord, le 23, ses charrois des vivres à *Kummerau*, et ses bagages à *Neudorf*. Ce premier mouvement fit croire aux Autrichiens que le monarque se dirigeait sur *Glogau*. Mais l'armée prussienne se rapprocha de *Gœrlitz*, pendant ce temps, en allant occuper le camp d'*Ollersdorf* où les bagages la rejoignirent.

389. On verra plus bas, à la section des marches de position rétrogrades, les principes que l'officier chargé de conduire les bagages doit suivre, afin de

les bien couvrir quand ils précèdent l'armée dans une marche de position de flanc; je dirai seulement ici qu'il ne saurait donner trop d'attention, surtout s'ils doivent rejoindre l'armée pendant sa marche, à les parquer, dans l'endroit où ils s'arrêteront, de manière à être facilement réunis aux troupes auxquelles ils appartiennent.

390. Il est beaucoup plus commun qu'une armée qui exécute une marche de position de flanc emmène ses bagages après elle, qu'elle ne s'en fasse précéder. Cela arrive en effet dans presque toutes les marches dont le résultat est susceptible d'amener une attaque de flanc ou l'occupation d'une position sur le flanc de l'ennemi.

391. Si l'on peut mettre la plus grande partie des bagages en un lieu de sûreté d'où rien ne les empêche de rejoindre l'armée, on n'emmène avec elle que les menus équipages et les ambulances, qui marchent alors avec les troupes auxquelles ils appartiennent ou à la suite de l'artillerie.

392. Le général veillera, pendant la marche, à faire occuper les postes nécessaires pour assurer celle des bagages restés en arrière.

393. L'officier auquel ces derniers bagages sont confiés les amènera à l'armée quand elle aura pris sa position; il se conformera, pour ce mouvement, à ce qui a été dit sur la manière de conduire les convois, et à ce qui sera prescrit touchant la manière de les escorter.

394. On fait quelquefois marcher les équipages à la suite des colonnes quand l'armée ne longeant pas une ligne parallèle à celle sur laquelle l'ennemi peut se mouvoir, on prévoit être libre de refuser la queue des colonnes dans toutes les dispositions de combat

qu'on pourra être obligé de former. Frédéric se servit de cette disposition en quittant le camp de *Buntzelwitz* le 11 septembre 1760 pour tourner la droite des Autrichiens. Mais cette disposition a, dans tous les cas, l'inconvénient de ralentir beaucoup la marche. L'arrière-garde forme alors l'escorte des bagages et se conduit suivant les principes exposés dans tout le cours de cette section.

SECTION III.

DES MARCHES DE POSITION RÉTROGRADES.

Leur objet.

395. L'armée qui exécute un mouvement de cette espèce n'a d'autre objet que de prendre une position nouvelle, et par conséquent de former un ordre de bataille défensif en arrière de celle qu'elle a quittée. La disposition des troupes doit donc être la même que dans les marches-manœuvres rétrogrades.

Voici maintenant ce qui regarde les bagages:

Dispositions relatives aux bagages.

396. L'armée peut être obligée de les mener avec elle, ou avoir la possibilité de s'en débarrasser à l'avance, car ils ne marcheront sûrement jamais à sa suite puisqu'ils seraient alors découverts. Je vais examiner la conduite à tenir dans ces deux cas.

397. Il suffit dans le premier de faire précéder les colonnes de troupes par les bagages qui leur appartiennent, et d'indiquer pour cela des rendez-vous particuliers.

Composition de leur escorte.

398. L'escorte des équipages sera composée comme à l'ordinaire et distribuée par pelotons de distance en distance dans la colonne de voitures.

399. Il y aura une avant-garde outre l'escorte dans les terrains découverts; et autant d'avant-gardes que

de colonnes dans les pays où les diverses colonnes seront sans communication entre elles, afin que des détachemens ennemis ne puissent inquiéter leur marche.

400. S'il y a lieu de craindre pour les colonnes des ailes, on n'y souffrira point de voitures; dans les circonstances difficiles les bagages pourront même former une ou plusieurs colonnes au centre de l'armée; j'ai déja remarqué, en parlant des dispositions à faire lorsqu'on a résolu de lever un siège, qu'il fallait en même temps prendre garde de trop éloigner les colonnes de troupes, de peur de s'ôter les moyens de former un ordre de bataille sur la queue des colonnes. Il sera quelquefois utile, quand les bagages marcheront au centre de l'armée, de former les colonnes des ailes avec distance, afin qu'elles couvrent mieux les flancs de la marche.

401. Quand l'armée se débarrasse de ses équipages à l'avance, le mouvement des troupes rentre presque dans la classe des marches-manœuvres; les colonnes sont seulement précédées par leurs menus bagages qui marchent dans l'ordre qu'on a expliqué tout à l'heure.

402. Quant aux gros bagages, je crois que les réflexions que j'ai déja faites indiqueront suffisamment quelle sera la conduite de l'officier chargé de les mener d'avance à leur destination: cette mission est absolument la même que celle de l'officier chargé de la conduite d'un convoi. J'ai indiqué (art. 3) les mesures relatives à l'exécution de la marche elle-même; parlons maintenant de celles qui regardent sa sûreté. **Des gros bagages.**

403. Une forte colonne de voitures se trouverait très-exposée, quelle que fût la position de l'en-

nemi, si ses différentes parties n'étaient pas protégées par des troupes: un escadron de hussards suffirait alors pour détruire ou prendre un très-grand convoi. Il importe donc de former une avant-garde et une arrière-garde, de disperser le reste des troupes auprès des voitures, et former même, si le convoi est considérable, un assez gros corps qui, se trouvant placé au centre de la colonne de voitures, entretienne les communications entre l'avant-garde et l'arrière-garde. Nous allons examiner quelle doit être la force de ces différents corps, et leur disposition.

404. Le chef d'un convoi trop dispersé, par rapport à la force de son escorte, ne pourra jamais marcher avec sûreté, ni s'ouvrir un passage les armes à la main, si l'ennemi prend une position pour l'arrêter: l'escorte sera en effet elle-même beaucoup trop dispersée; les pelotons qu'il faut distribuer, comme on le verra bientôt, sur le flanc des voitures, se trouveront à plus d'une portée de fusil les uns des autres, et les gros corps tels que l'avant-garde, l'arrière-garde et le corps du centre seront dans l'impossibilité de se réunir dans l'espace d'une heure, condition indispensable pour la sûreté du convoi.

405. Ces précautions seraient bien difficiles à prendre si le convoi occupait un espace plus considérable qu'un myriamètre: il faudra donc faire marcher sur plusieurs colonnes tout convoi composé de plus de mille voitures, ou se résoudre à ne pas avancer plus d'un myriamètre de suite. Dans ce cas les voitures commenceront à former un parc aussitôt qu'elles auront parcouru un myriamètre. Je sais bien que ce procédé ralentira la marche du convoi; mais sa principale condition doit être de n'en point compromettre la sûreté.

Voici maintenant comment le commandant du convoi distribuera ses troupes.

406. Je suppose qu'il ait 4000 voitures, 12 bataillons et 12 escadrons : il formera l'avant-garde de 4 bataillons et 4 escadrons; le corps du centre de 2 bataillons; et l'arrière-garde de 4 bataillons et 4 escadrons. Le reste des troupes sera divisé par pelotons (108) tout le long des voitures, à 4 ou 500 pas les uns des autres. Distribution de l'escorte.

407. L'avant-garde se mettra en mouvement avec la tête des voitures qu'elle précédera; son chef aura l'ordre de ranger les voitures sur plusieurs lignes toutes les fois qu'il prévoira que la difficulté des chemins ou d'autres raisons empêcheront le convoi de conserver son ensemble; quand cela arrivera près d'un défilé, d'une hauteur, etc., il disposera sa troupe de la manière la plus avantageuse. Souvent, il fera parquer les voitures à l'entrée d'un défilé sur plusieurs lignes, tandis qu'il s'avancera avec les troupes pour en fouiller les environs, et s'emparer des postes qui en couvrent l'issue (109). Les voitures se remettront en mouvement quand les environs des défilés seront reconnus et occupés. Devoirs de l'avant-garde.

Aussitôt que l'avant-garde aura parcouru un myriamètre, son chef l'arrêtera et prendra la position la plus avantageuse, en occupant en même temps tous les postes ou débouchés susceptibles de la couvrir; et c'est alors qu'il commencera à faire parquer les voitures, si le terrain situé en deçà et au-delà du village, du ruisseau près duquel il s'arrête, est également bien couvert et propre à la formation d'un

(108) On suppose ici les bataillons de 8 pelotons et les escadrons de 4.

(109) Les ennemis ont en effet un grand intérêt à attaquer le convoi dans le moment où il s'est engagé dans un défilé qui sépare les diverses par-

parc (110). Il l'établira plutôt au-delà qu'en deçà du village ou du ruisseau, parce qu'il est avantageux de passer les défilés, tandis que les voitures sont en file; mais cette raison de commodité cédera toujours à la raison de guerre.

Devoirs des troupes distribuées le long du convoi.

408. Les troupes destinées à être distribuées le long du convoi, s'ébranleront en même temps que les voitures. Le 8e peloton du 2e bataillon s'arrêtera quand il aura fait 800 pas; le 7e peloton s'arrêtera à 400 pas plus loin, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les pelotons qui doivent être postés sur le flanc des voitures aient pris leur position (111). Les pelotons de cavalerie s'arrêteront de même successivement si le terrain est uni, pour se placer à 2 ou 300 pas en avant des intervalles qui sépareront les pelotons d'infanterie, et les deux armes se trouveront ainsi disposées en échiquier. Si le terrain où s'est placée l'infanterie n'est point propre à l'action des troupes à cheval, elles se formeront de même sur le côté opposé des voitures, pour peu qu'elles puissent y être de quelque utilité, ou marcheront avec elles, toujours sur le même flanc (112).

ties de l'escorte. Celle du convoi de Silésie n'aurait peut-être pas été coupée en deux le 30 juin 1758 auprès de *Domstadt*, et le général Krokow n'aurait peut-être pas vu détruire le parc formé près de ce lieu sans pouvoir venir à son secours, si la tête de ce convoi n'avait pas été engagée dans le défilé avant que les montagnes eussent été bien fouillées et occupées par des détachemens.

(110) Les endroits les plus avantageux pour la formation d'un parc sont ceux où l'on rencontre le plus d'obstacles susceptibles d'en couvrir les côtés.

(111) On juge bien que cette disposition porte sur l'hypothèse que l'ennemi ne peut attaquer qu'un seul des flancs de la marche. On verra par la suite les moyens de la modifier.

(112) Je ferai remarquer à ce sujet que l'infanterie est beaucoup plus utile que la cavalerie dans l'escorte d'un convoi; parce que l'escorte d'un convoi n'a d'autre destination que de le couvrir; elle ne peut ni profiter des avantages qu'elle remporterait sur l'ennemi, ni s'écarter pour combattre, et l'infanterie est beaucoup plus propre à combattre ainsi de pied

409. Les deux bataillons qui doivent être placés au centre du convoi partiront en même temps que l'avant-garde, et continueront de marcher avec elle jusqu'à l'endroit où ils doivent se poster, c'est-à-dire à peu près à moitié chemin.

Devoirs de l'arrière-garde.

410. L'arrière-garde se mettra en mouvement en même temps que les dernières voitures à la suite desquelles elle marchera; et les troupes jalonnées le long de sa route se réuniront à elle à mesure qu'elle arrivera à leur hauteur, ce qui rendra ce corps beaucoup plus fort à la fin qu'au commencement de la marche.

411. Je crois que le convoi se trouvera suffisamment couvert au moyen de ces dispositions, et que l'ennemi y regardera à deux fois avant de l'attaquer; s'il s'y hasarde, il trouvera partout des troupes prêtes à lui résister, et s'il obtient quelques succès, ils ne seront suivis que de la prise de quelques voitures, car la plus grande partie du convoi ne sera pas encore en marche, ou sera déjà arrivée à sa destination. D'ailleurs, des corps détachés ne pourront remporter que des avantages partiels, et l'ennemi sera obligé, s'il veut percer l'escorte, de la faire attaquer par un corps de troupes qui lui sera bien supérieur en nombre.

Je sais que ces précautions imprimeront à la marche une lenteur presque désespérante, surtout lorsque les voitures forment une seule colonne: mais la sûreté n'est-elle pas le principal objet que doit

ferme, que la cavalerie. Aussi Frédéric dit-il, dans ses instructions à ses généraux, qu'il s'est bien trouvé d'avoir préféré l'infanterie à la cavalerie pour former des escortes dans des pays de plaine. On sent d'après cela que la force de l'infanterie par rapport à la cavalerie doit augmenter dans les escortes d'une manière encore plus marquée que dans les autres détachemens, quand le théâtre de la guerre est un pays de montagnes.

se proposer l'officier chargé d'une telle opération, principalement quand il est près de l'ennemi? N'est-il pas, d'ailleurs, beaucoup de circonstances qui contribueront à l'accélération de la marche? Tantôt les voitures pourront marcher continuellement sur plusieurs colonnes; et lors même qu'elles seront restreintes à ne marcher sur plusieurs colonnes qu'un espace de temps très-court, 5 kilomètres, par exemple : ce sera 5 kilomètres à ajouter au myriamètre qu'un convoi fait presque toujours, car on le mettra pour lors en marche sur plusieurs colonnes. Une partie des voitures formera un parc à l'entrée du défilé pour attendre que les autres y soient entrées, et ces dernières continueront à marcher jusqu'à ce que la tête du convoi soit arrivée à un myriamètre du point de départ. Elles feront alors un nouveau parc, et le chef du convoi les remettra en marche pour parcourir encore 5 kilomètres au moment où il jugera que les dernières voitures du convoi se mettront en mouvement; par ce moyen le convoi n'aura jamais plus d'un myriamètre d'étendue. Tantôt le commandant du convoi pourvoira à sa sûreté, en occupant les défilés par où l'ennemi pourrait déboucher pour l'attaquer, et alors il ne craindra plus que ses voitures occupent une trop grande étendue de terrain. Tantôt il apprendra d'une manière positive que l'ennemi n'est point assez fort, ou assez près pour l'attaquer; ou bien qu'il a pris, en avant du point où se trouve l'avant-garde, un poste où il a résolu d'attendre le convoi; dans ce cas, il ne sera pas nécessaire que l'avant-garde attende, pour se remettre en marche, que le convoi soit totalement arrivé : il suffira qu'il y ait déja 2000 voitures parquées, ce qui nécessitera à peine dix heures si les chemins sont

beaux, quand même il n'y aurait eu qu'une seule colonne; c'est alors que l'avant-garde se remettra en mouvement avec le convoi, et suivie des pelotons qui doivent être dispersés sur le flanc de la colonne; mais, en prenant ce parti, il faudra tirer de l'arrière-garde deux bataillons pour remplacer les pelotons qui se mettront en marche avec les voitures.

Il est facile de sentir que l'avant-garde et les troupes qui doivent être réparties tout le long du convoi arriveront les unes et les autres à leur destination dans l'espace de 2, 3 ou 4 heures au plus, en supposant que la marche s'exécute d'après les principes que nous venons de développer, et qu'elle ne soit pas de plus d'un myriamètre. Quant à l'arrière-garde, elle conservera sa position pendant 16 heures, si le convoi marche sur une seule colonne, pendant 8 heures s'il chemine sur deux, et pendant 5 heures $\frac{1}{3}$ si l'on marche sur trois.

Cette disposition a l'avantage d'épargner beaucoup de fatigue tant au convoi qu'à l'escorte, lors même qu'on veut faire des marches de plus d'un myriamètre. 1° L'avant-garde pourra faire la soupe aussitôt qu'elle s'arrêtera. 2° Les chevaux d'attelage des voitures parquées pourront aussitôt commencer à manger. 3° Si on ne veut pas marcher davantage, rien n'empêche d'envoyer au fourrage dans les lieux voisins à mesure que les voitures arriveront. 4° Si l'ennemi n'est pas assez près pour qu'on soit obligé de rester continuellement sous les armes, on détachera quelques hommes des pelotons d'infanterie, placés sur le flanc de la marche pour aller chercher du bois et de l'eau; on permettra même à ces détachemens de faire la soupe.

L'arrière - garde, qui restera long - temps dans l'ancienne position, sera la partie la mieux traitée de l'escorte. La cavalerie, s'il arrive qu'on en ait dispersé sur le flanc du convoi, souffrira le plus : chacun de ses pelotons sera obligé de se conduire comme une grand'garde, et il n'y aura que les circonstances où le danger ne sera pas imminent, où ils pourront envoyer quelques hommes fourrager dans les villages et les champs voisins, tandis que le reste demeurera sous les armes. Au reste, le commandant du convoi changera tous les jours l'emploi des différentes troupes, afin de répartir également entre elles la fatigue (113).

412. On a déjà vu qu'il était possible, peut-être même nécessaire, de changer quelquefois la disposition de la cavalerie de l'escorte d'un convoi : il serait déraisonnable de croire que la disposition indiquée ci - dessus est convenable à toutes les circonstances : je la regarde seulement comme une base susceptible d'être modifiée à l'infini. Tantôt, la multiplicité des colonnes, rendant la longueur du convoi proportionnée à la force de l'escorte, les troupes pourront marcher avec les voitures sur le flanc le plus exposé ; tantôt, un peloton d'infanterie suffira pour occuper un château, un village, qui empêcheront l'ennemi d'approcher du convoi ; tantôt, il sera inutile de rapprocher les pelotons à 400 pas les uns des autres, dans un endroit où le flanc de la marche sera couvert par un ravin ou par un marais impraticables ; tantôt,

(113) La plus grande partie de l'escorte et des bagages prenant ainsi de temps en temps des repos assez considérables, on pourrait leur faire exécuter des marches de nuit si l'on ne craignait pas le désordre. Mais il faudrait, si on adoptait ce moyen de tenir le convoi toujours en mouvement, mettre dans l'arrière-garde les troupes qui auraient été dispersées par pelotons sur le flanc de la marche et les faire remplacer par d'autres troupes.

il faudra réunir plusieurs escadrons destinés à charger l'ennemi s'il s'avançait pour attaquer le convoi dans un endroit où l'on pourrait soi-même l'attaquer avec avantage; tantôt on sera forcé de placer sur le flanc de la marche de l'artillerie pour battre l'ennemi, s'il tentait un mouvement offensif; tantôt, il conviendra de renforcer l'avant-garde, parce qu'on sera obligé de déposter l'ennemi pour continuer la marche; tantôt, ce sera l'arrière-garde, parce qu'elle sera menacée; tantôt, on exécutera des marches encore moins longues que celles dont on vient de parler, parce que les flancs du convoi se trouvant menacés, sans qu'on puisse suffisamment renforcer l'escorte, il faudra la disperser sur les flancs du convoi; tantôt, ces mêmes flancs pouvant être menacés alternativement, il sera nécessaire d'ordonner aux voitures de laisser de 100 en 100 pas des intervalles par lesquels les troupes passeront facilement d'un côté de la colonne à l'autre, pour éviter, en cas d'affaire, la peine de prendre des dispositions qu'il est toujours difficile de faire exécuter à des hommes effrayés (114).

413. Quelle que soit au reste la disposition de l'escorte, il y a deux choses que son chef ne doit jamais oublier : 1° de la disposer de la manière la plus propre à couvrir le convoi, d'après la connaissance qu'il a du terrain; 2° de ne jamais perdre de vue la position de l'ennemi, et de déterminer d'après elle la force de la marche que le convoi peut exécuter avec sûreté dans un jour. *Principes pour la disposition de l'escorte.*

Le commandant du convoi se tiendra dans l'endroit qu'il croira le plus exposé; il enverra lui-même *Précautions particulieres à*

(114) Dans les circonstances où, le convoi marchant sur plusieurs colonnes, les voitures n'occuperont pas un terrain plus considérable que celui que les troupes peuvent couvrir, celles-ci marcheront dans les intervalles.

prendre en cas de danger.

ou il ordonnera au commandant de l'avant-garde, s'il ne marche pas avec elle, d'envoyer des patrouilles sur tous les chemins par où l'ennemi pourrait venir l'attaquer.

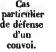
Voici, au reste, les précautions qu'il prendra dans les différentes circonstances, si le nombre des colonnes proportionne la longueur du convoi à la force de l'escorte: il fera marcher les troupes avec les voitures et occuper les bois, enclos, etc., dont l'ennemi a la faculté de se servir pour masquer ou favoriser un mouvement offensif; si le convoi est obligé de traverser des bois ou des villages, il les fera occuper par des corps détachés, surtout du côté où l'ennemi peut plus facilement déboucher; s'il passe par un vallon ou un chemin creux, il enverra des détachemens saisir les hauteurs qui le bordent, et il mettra ses troupes en bataille pour couvrir les voitures, avec des intervalles plus ou moins grands; si les derrières du convoi sont les plus exposés, la majeure partie de l'escorte demeurera en deçà du défilé pour en couvrir le passage; si c'est au contraire par le côté vers lequel les voitures marchent que l'ennemi a le plus de facilité de les attaquer, l'escorte se portera en avant du défilé pour en protéger la sortie, et dans ce cas les voitures formeront, comme il a été dit plus haut, un parc en sortant du défilé, et se remettront en marche quand la majeure partie du convoi sera sortie du défilé : les troupes reprendront alors les postes qu'elles tenaient auprès des voitures; si la supériorité de l'ennemi empêche le convoi de continuer sa marche, l'officier qui le commande fera parquer les voitures dans l'endroit le plus avantageux, et il y demeurera jusqu'à ce qu'il ait reçu des secours ou repoussé l'ennemi. Alors seulement le

convoi se remettra en marche sans que son escorte s'inquiète de le poursuivre.

Si quelque chariot se brise dans un défilé, ou tandis que l'escorte est pressée, on répartira promptement sa charge sur les autres voitures, on le jettera hors du chemin, et l'on attèlera ses chevaux aux voitures qui en auront besoin.

Rôle de la cavalerie de l'escorte.

414. La cavalerie, destinée à escorter un convoi, n'a d'autre moyen de remplir sa destination que de charger les corps ennemis qui s'avanceraient pour attaquer le convoi ; elle viendra, en cas d'échec, se rallier sous le feu de l'infanterie. Quant à cette dernière, si elle occupe un poste, elle s'y maintiendra jusqu'à ce que tout le convoi soit en sûreté et renforcera ensuite l'arrière-garde. L'infanterie, dispersée par pelotons ou même par divisions plus fortes le long de la marche, n'aura que son feu. Les officiers qui commanderont chacun de ces détachemens seront attentifs à bien ménager le leur, et à ne jamais s'en dégarnir.



Cas particulier de défense d'un convoi.

415. Je crois avoir exposé les principales règles à observer par le commandant d'une colonne de voitures, quelque forte qu'elle puisse être : il y a en outre, lorsque l'ennemi ne peut attaquer qu'un seul flanc du convoi, un autre moyen de le couvrir qui réussit souvent : c'est de ne laisser, avec le convoi, que le nombre de troupes strictement nécessaire pour y entretenir l'ordre, et d'aller ensuite se poster à quelque distance sur son flanc avec le reste. Dans un pays de montagnes, ce détachement tiendra, s'il est placé avec intelligence, les débouchés par lesquels l'ennemi viendrait probablement attaquer le convoi ; dans un pays plus ouvert, il empêchera peut-être l'ennemi d'avancer en lui faisant craindre d'être pris en flanc et coupé s'il se hasardait.



416. Il arrive souvent que l'ennemi, déterminé à arrêter un convoi, prend une position sur la route qu'il doit suivre, afin de l'obliger à s'ouvrir le passage les armes à la main : C'est ainsi que Mina, ce partisan espagnol, attaqua et détruisit un grand convoi près de *Tolosa* en 1812. Cette méthode a cela d'avantageux que si la partie de l'escorte qui se détache pour attaquer l'ennemi est repoussée, les charretiers effrayés mettent bientôt tout le convoi en désordre, et assurent ainsi sa propre destruction.

J'ai dit que l'ennemi avait un grand intérêt à laisser engager le convoi dans un défilé pour combattre l'escorte avec plus d'avantage : le commandant d'un convoi ne s'engagera donc jamais dans un défilé s'il y a une position de l'autre côté, avant d'en avoir fait fouiller les environs. S'il est nécessaire de s'ouvrir un passage de vive force, les voitures commenceront aussitôt à former un parc, et l'avant-garde attaquera l'ennemi, si elle est déjà assez forte pour cela, sinon elle attendra que les troupes qui marchent avec les voitures arrivent (115), et préparera les dispositions les plus propres à l'exécution de son dessein. C'est ainsi que se conduisit l'avant-garde du convoi de Silésie, le 28 juin 1758, quand elle trouva le général Laudon posté sur les hauteurs situées entre *Bautsch* et *Stadtliebe*. C'est pour avoir négligé une partie de ces précautions que le général Blake vit enlever, le 26 septembre 1808, le convoi qu'il voulait faire entrer dans *Girone*, bloqué par les Français. Ce convoi, composé d'une grande quantité de bêtes de somme chargées de grain et de farine, de 300 bœufs et de 1,200 moutons, avait toute l'armée espagnole de secours pour

(115) On ordonnera en cas de besoin aux troupes dispersées le long du convoi d'accélérer leur marche.

escorte. Le général Saint-Cyr, qui avait deviné le projet de son adversaire, affaiblit à dessein le point par où le convoi devait percer le cordon d'investissement: une brigade de la division Souham avait été embusquée dans la vallée de l'*Oña*, entre *Fornells* et *Palau*, tandis que l'autre marchait sur *Caldas* et *Vidreras*, pour inquiéter les Espagnols et couper leur communication avec *Hostalrich*. En même temps la brigade Mazuchelli, qui avait son camp vis-à-vis le fort du *Connétable*, reçut ordre de se retirer, après une molle résistance, dans la direction de *San-Miguel*, afin d'encourager l'ennemi, et de s'appuyer à *Salt*, sur la brigade Fontane qui s'y trouvait postée. Finalement le général Pino, placé à *Casa de la Selva* avec le reste de sa division, devait n'attaquer les derrières du convoi que lorsque la tête serait près d'entrer dans *Girone*.

Le brigadier Henry O'Donell, qui formait l'avant-garde du convoi avec six bataillons, attaqua au point du jour les derrières des trois bataillons du général Mazuchelli qui étaient campés près de *Castellar*. Ceux-ci, par un simple changement de front en arrière, se retirèrent en tiraillant sur *San-Miguel*. Enhardi par cette retraite simulée, le général O'Donnel pressa sa marche, et ne douta plus de la réussite de son entreprise; mais bientôt le colonel Devaux, qui s'était tenu caché, assaillit le flanc gauche de la colonne à la tête d'un bataillon du 64e, et pressa tellement les volontaires de *Tarragone*, qui en formaient l'arrière-garde, qu'il atteignit la tête du convoi au moment où les premiers mulets touchaient les barrières du fort du *Connétable*. Cette vigoureuse attaque, soutenue à propos par le général Mazuchelli avec le 7e léger italien et par la brigade Fontane, jeta le trou-

ble au milieu de l'avant-garde espagnole qui, pour se soustraire à la déroute qui la menaçait, se réfugia dans les forts du *Connétable* et de la reine *Anne;* mais lorsque les trois bataillons qui s'étaient d'abord repliés sur *San-Miguel,* firent volte face et se jetèrent sur le flanc droit du convoi, le général Wimpffen, qui en formait l'escorte, se vit dans la nécessité de rétrograder; bientôt son mouvement fut arrêté par le général Pino qui attaqua vivement la queue du convoi. Il eût fallu pour le sauver que le général Blake, placé avec une division en réserve sur les hauteurs de *San-Sadorni,* tombât sans hésiter sur la brigade que commandait le général Pino, afin d'engager une affaire générale où la supériorité du nombre lui laissait encore quelques chances, mais il resta immobile dans l'espoir que le général Wimpffen pourrait se rallier à lui. Son espoir fut déçu. Le convoi et son escorte coupés de *Girone* par les brigades Mazuchelli et Fontane, de la réserve par le général Pino, assaillis sur leur flanc droit par le 6e régiment italien, cherchèrent vainement à s'échapper par la plaine qui s'étend au pied des hauteurs de *Palol:* hommes et mulets tombèrent sous les baïonnettes des troupes du général Souham qui y étaient embusquées.

417. S'il arrive que la position que l'ennemi a prise pour arrêter un convoi soit difficilement attaquable, son commandant changera la direction de sa marche, et s'y prendra de la manière suivante: Si le convoi, disposé sur une seule colonne, occupe un espace plus considérable que celui que l'escorte peut couvrir, après avoir formé un parc en face du point où il se sera présenté, il mettra son convoi en mouvement sur le plus grand nombre de colonnes possible pour le diriger vers l'endroit par

lequel il aura résolu de passer; son escorte bien rassemblée laissera ensuite une forte arrière-garde pour couvrir le parc. Je ne puis citer, relativement à tout cela, un plus bel exemple que celui-ci, tiré de la guerre de Sept ans.

Le général Retzow avait quitté, le 12 juillet 1758, le camp de *Tignisko* auprès de *Hohenmauth*, pour se rendre à *Holitz* avec le train des vivres, l'artillerie prussienne, huit bataillons et six escadrons de cuirassiers. A peine fut-il arrivé dans les environs de *Jaroslow* qu'il aperçut d'abord quelques pelotons de hussards qui se retirèrent aussitôt, puis d'autres troupes en arrière du village de *Wostrzetin*, et enfin une ligne d'infanterie qui sortit des bois pour s'étendre sur les hauteurs de *Holitz*. Ce corps autrichien avait de l'artillerie, et commença aussitôt une vigoureuse canonnade : le général Retzow forma son avant-garde en bataille devant *Wostrzetin*, et fit établir trois batteries pour répondre au feu des ennemis ; ceux-ci, qui avaient reçu des renforts pendant ce temps, n'en parurent que plus déterminés à conserver leur position. Le général prussien prit alors le parti de faire parquer son convoi en-deçà de *Wostrzetin* sur les hauteurs situées à gauche du grand chemin de *Holitz*, disposa ses troupes autour du parc et mit le feu à *Wostrzetin* pour empêcher que les ennemis ne se servissent de ce village pour l'inquiéter pendant la nuit. Le maréchal de Keith, qui était arrivé le même jour au camp de *Tignisko*, n'eut pas plutôt appris la position où se trouvait le général Retzow, qu'il envoya à son secours le général Bornstadt avec huit bataillons et deux régimens de hussards. Ces troupes arrivèrent à 9 heures du soir auprès du parc et passèrent toute la nuit sous les armes. La canon-

nade recommença le 13 au point du jour; mais comme le chemin direct de *Holitz* était fermé, le général Retzow ordonna au convoi de se diriger sur *Rowen* et *Reczeticze*, en laissant les hauteurs sur sa droite. Un régiment de hussards forma la tête de l'avant-garde, et fut suivi par un régiment d'infanterie et par un régiment de cuirassiers; une partie du reste de l'infanterie fut dispersée sur le flanc des voitures pour les couvrir, et l'arrière-garde resta sur les hauteurs de *Wostrzetin* pour arrêter les projets que les Autrichiens auraient pu former de ce côté: ceux-ci ne se furent pas plutôt aperçus du mouvement des Prussiens qu'ils firent marcher leur infanterie par sa droite, puis occupèrent le *Kapellenberg,* auprès de *Holitz,* et y établirent une batterie de huit pièces qui commença à canonner le convoi; les hussards s'avancèrent en même temps contre l'arrière-garde, mais l'infanterie resta tranquillement sur les hauteurs. Quant au général Retzow, il ordonna aux voitures de parquer à mesure qu'elles arriveraient auprès de *Reczeticze,* et fit occuper par l'avant-garde une hauteur située vis-à-vis du *Kapellenberg,* d'où il commença à son tour à canonner les Impériaux. Le général autrichien Saint-Ignon, qui était arrivé sur ces entrefaites avec les grenadiers à cheval et un régiment de dragons, mit ces troupes en bataille au pied du *Kapellenberg:* les cuirassiers prussiens, qui faisaient partie de l'avant-garde, se formèrent de leur côté en face de la cavalerie autrichienne; mais celle-ci les chargea et les culbuta malgré le feu des pièces établies par les Prussiens vis-à-vis du *Kapellenberg,* qui la prenait en flanc et à revers. Le désordre se mit alors dans quelques parties du convoi, et les cavaliers autrichiens

pillèrent quelques voitures; mais les hussards de l'avant-garde prussienne, qui s'étaient formés pendant ce temps auprès de *Reczeticze*, arrivèrent au grand trot et attaquèrent le flanc droit de leurs ennemis, tandis que les cuirassiers, ralliés sur ces entrefaites, les chargeaient de front. La cavalerie impériale fut battue à son tour, et il fallut même que le général Laudon fît avancer quelques bataillons pour arrêter les Prussiens dans leur poursuite.

Je crois que cet exemple développe suffisamment une grande partie des principes qui ont été donnés sur la marche des convois: il ne me reste plus qu'un mot à dire: c'est que lorsque le commandant d'un convoi a résolu de tourner un ennemi qui lui ferme le chemin et qu'il reçoit ensuite des renforts, il doit les employer plutôt à l'execution de cette manœuvre, que de la tenter avec le convoi même; sa réussite dépendant de sa célérité, elle manquerait absolument son but si l'ennemi prévenait la tête du convoi sur le point où son chef veut le diriger. On sent qu'un corps de troupes embarrassé d'un grand nombre de voitures ne se remuera jamais aussi rapidement qu'un autre qui n'en traîne aucune à sa suite. L'ennemi étant d'ailleurs tourné par le corps de troupes qu'aura détaché le chef du convoi sur le chemin qu'il voulait prendre d'abord, sera bientôt déposté, surtout si l'avant-garde du convoi le menace en même temps d'une attaque de front.

CHAPITRE IV.

DES MARCHES QUI S'EXÉCUTENT UNE PARTIE SEULEMENT DE L'ARMÉE SE TROUVANT A PORTÉE DE L'ENNEMI COUVRANT LE MOUVEMENT DES AUTRES TROUPES.

Cas dans lesquels ou les emploie.

418. Nous avons dit, en traitant des marches en avant, qu'il était à souhaiter que la totalité d'une armée qui exécutait un mouvement offensif tombât sur l'ennemi avant qu'il fût instruit de sa marche : les mouvemens dans lesquels une partie de l'armée couvre la marche de l'autre (116), ne peuvent donc jamais être employés que dans les marches de flanc ou dans les marches rétrogrades, et cela quand bien même leur nature ne serait pas incompatible avec celle des marches en avant. Aussi le maréchal Daun, dont tout le système militaire avait pour base cette sorte de marche, se garda bien de s'en servir pour attaquer les Prussiens à *Hochkirch*.

419. Il n'y a qu'un seul cas où vous puissiez exé-

(116) Nous ne nous occupons ici que des circonstances dans lesquelles une partie de l'armée couvre le mouvement de l'autre en mettant l'ennemi dans l'impossibilité d'attaquer cette dernière. Si une partie de l'armée ne fait autre chose que masquer le mouvement de l'autre, la première est un rideau que l'ennemi peut percer, et il faut que la seconde se conduise comme dans les mouvemens à découvert : nous avons parlé, au sujet des marches-manœuvres de flanc, des rideaux de troupes qu'on peut former pour masquer ces mouvemens. Il arrive assez souvent qu'on forme de ces rideaux quand on a beaucoup de troupes légères et qu'on veut surprendre l'ennemi : ils couvrent toujours un peu la formation de l'ordre de bataille.

cuter, dans une opération offensive, une marche où le mouvement d'une partie de l'armée soit couvert par l'autre : c'est lorsque vous êtes en mesure de vous emparer de tous les débouchés qui conduisent à l'ennemi ou dont ce dernier se servirait pour vous atteindre : vous êtes libre alors d'occuper ces débouchés avec des détachemens et de vous servir des obstacles qui les forment pour masquer vos mouvemens et rassembler tout d'un coup la majeure partie de vos forces sur les points où vos attaques ont des chances de succès. Cette circonstance arrive à la vérité beaucoup plus souvent quand on fait la guerre dans un pays de montagnes, que lorsque le théâtre des opérations militaires est un pays de plaine; mais la journée de *Steinkerque* en 1692, prouve qu'elle se rencontre aussi dans des sites de la dernière espèce. Ce fut encore une semblable manœuvre qui fixa le sort de la France le 24 juillet 1712 dans un pays qu'on ne saurait considérer non plus comme montueux. Le *Quesnoy* ayant succombé, les alliés avaient résolu de prendre *Landrecies*, et le prince Eugène s'était posté sur la rive droite de l'*Écaillon*. La droite de son armée était appuyée à *Thiant*, et la gauche à *Fontaine-au-Bois* près *Landrecies*. La première ligne faisait face à l'*Écaillon* et la seconde à *Valenciennes*. L'armée de siège s'était retranchée avec des précautions extraordinaires : un retranchement liait *Thiant* à *Denain* occupé par 16 bataillons. Ce poste couvrait lui-même des ponts sur l'*Escaut* et assurait les communications avec *Marchienne* d'où les convois arrivaient entre deux lignes de communication. Le maréchal de Villars qui avait ordre de délivrer *Landrecies*, profita de ce que l'Angleterre, par une suspension d'armes, avait re-

tiré 22 bataillons et 28 escadrons de l'armée alliée: Il quitta le camp de *Paillencourt* auprès de *Cambrai*, fit construire des ponts sur l'*Escaut*, passa cette rivière auprès de *Marcoing* et vint s'établir dans la plaine, sa gauche à *Cambrai* et sa droite vers *Landrecies*. Il se rapprocha ensuite davantage de cette place en appuyant sa droite à *Masinguet* et sa gauche au coteau. Le prince Eugène craignant alors pour son aile gauche, éleva des retranchemens depuis la source de l'*Écaillon* jusqu'à la *Sambre* pour la couvrir et conserver sa communication avec les corps de siège. Villars employa la ruse pour le confirmer dans cette idée : il fit jeter des ponts sur la *Sambre* et avancer 30 escadrons de dragons vers *Carligny*; ces dragons avaient ordre d'inquiéter l'ennemi par des partis et de se retirer ensuite sur *Guise* pour couvrir cette partie de la frontière. Ces mesures engagèrent le prince Eugène à retirer des troupes de la droite pour renforcer sa gauche; mais Villars masqua pendant ce temps tous les passages de la *Selle* pour cacher son mouvement et se porta sur *Denain*. Il arriva sur les huit heures du matin à *Neuville*, ordonna de construire des ponts sur l'*Escaut* et passa cette rivière au-dessous de *Bouchain* d'où on aurait pu les détruire en lâchant les écluses si on n'eût craint d'emporter ceux de *Denain* qui établissaient la communication avec l'armée. La garnison de *Valenciennes* avait ordre de se porter en même temps sur *Denain* : on força d'abord les lignes de communication avec *Marchienne*, et 40 bataillons enlevèrent ensuite *Denain* dont ils assaillirent les retranchemens entre les deux lignes. La perte de ce poste qui coupait la communication avec *Marchienne* obligea le prince Eugène à se retirer sur *Mons*.

420. Quant aux marches de flanc dans lesquelles on peut employer une partie de l'armée à couvrir le mouvement du reste, voici la manière de les exécuter :

Le général établit des postes depuis la position qu'il quitte jusqu'à celle qu'il veut aller occuper, et l'armée exécute son mouvement à la faveur de ce rideau. Les corps détachés se mettent ensuite successivement en marche en commençant par les plus éloignés de la nouvelle position, et viennent rejoindre l'armée. Cette méthode était celle habituellement adoptée par les généraux autrichiens, durant la guerre de Sept ans, et ils n'y ont point encore renoncé dans les guerres de la révolution française. Exécution de ces sortes de marches.

Cette méthode peut être avantageuse à une armée peu manœuvrière, parce que les corps détachés sur son flanc lui donneront, en beaucoup d'occasions, le temps nécessaire de se former; mais il n'y a qu'une circonstance où elle soit de quelque utilité à une armée réellement instruite : c'est celle où le théâtre de la guerre étant très-montueux, sa nature, qui met les colonnes dans l'impossibilité de se maintenir à la distance qu'elles doivent observer dans les marches de flanc, ou de trouver plusieurs champs de bataille le long de la marche, offre d'ailleurs plusieurs postes susceptibles de la couvrir en fermant ou masquant les débouchés par où l'ennemi pourrait venir attaquer l'armée.

421. Il peut même alors y avoir quelque avantage à s'écarter des principes ordinaires sur la marche et la composition des colonnes, afin d'accélérer leur mouvement en multipliant leur nombre: mais, dans d'autres cas, à quoi cette méthode servirait-elle à une armée manœuvrière? Si l'occupa-

tion de quelques postes ne suffit pas pour couvrir le flanc de la marche : 1° Le cordon qu'elle formera n'arrêtera point l'ennemi, car les troupes de ce cordon seront obligées d'occuper un espace plus considérable que l'armée elle-même. 2° Ce cordon ne réussira pas toujours à cacher les mouvemens de l'armée, si l'ennemi emploie des officiers entreprenans pour le percer. 3° L'armée se trouvera fort affaiblie par les troupes détachées inutilement, et elle pourra même se trouver très-embarrassée pour former un ordre de bataille, si elle s'est écartée des principes des marches de flanc ordinaires, relativement à la composition des colonnes. Cette dernière raison nous donne lieu d'établir le principe général, qu'une armée qui emploie des corps détachés à couvrir les marches de flanc, doit se conformer aux principes ordinaires de cette espèce de marche, s'il est possible à l'ennemi de déposter ces corps, ou d'attaquer l'armée en les laissant derrière lui.

422. Quelles que soient, au surplus, les raisons qui déterminent à couvrir les mouvemens d'une partie de l'armée avec le reste des troupes, il faut ménager, à moins de circonstances impérieuses, une retraite assurée à tous les corps détachés.

423. On réussira souvent à masquer la marche en faisant exécuter aux corps détachés un simulacre d'offensive (117). Cette manœuvre sera surtout excellente si on est séparé de l'ennemi par des défilés dont on se soit rendu maître, car chacun de ces corps aura pour-lors une retraite assurée.

(117) Le prince Henri de Prusse se servit de ce stratagème quand il quitta, en 1758, le camp de *Tschopau* pour se rapprocher de *Dresde* et de *Pyrna*. Il fit attaquer le poste de *Basberg* qu'occupait le général Kleefeld.

424. On juge qu'il serait bien difficile de donner des règles générales sur la manière de poster les différens corps destinés à couvrir une marche : ce talent tient à celui d'occuper le terrain de la manière la plus avantageuse; et on ne peut remplir cet objet qu'en connaissant parfaitement le théâtre de la guerre : aussi vit-on durant tout le cours des trois premières campagnes de la guerre de la révolution française, que c'était la capacité des officiers de l'état-major républicain, et l'activité des troupes légères de leurs armées qui réparaient en quelque sorte le défaut de tactique qu'on remarquait dans les mouvemens de celles-ci. Le système de ces troupes légères était d'éviter les plaines qui sont peu favorables à leur manière de combattre : c'était également celui de l'armée, qui sentait que ces troupes faisaient sa force et sa sûreté. Elles se plaçaient ordinairement très-près de l'ennemi, afin de mieux remplir leur destination en le resserrant; la cavalerie se portait surtout très en avant, et l'infanterie se postait derrière elle de manière à la soutenir, afin qu'il fût plus difficile de la déposter (118).

425. Ce que j'ai dit sur les marches rétrogrades dans la 3e section du chapitre III, doit avoir démontré qu'il faut employer bien souvent, dans cette sorte de mouvemens, une partie de l'armée à couvrir la marche du reste des troupes : c'est ordinairement la destination de l'arrière-garde; on forme quelquefois en outre un cordon de troupes, soit pour masquer les mouvemens de l'arrière-garde, soit pour occuper différens points par où l'ennemi pourrait

(118) Voyez les Mémoires sur les campagnes de 1792 à 1796 par le maréchal Gouvion-St-Cyr.

l'attaquer : il faut que, dans ces deux cas, les troupes se retirent en commençant par les plus éloignées, aussitôt que l'armée se trouve en sûreté. Je n'ai pas besoin de rappeler ici que l'armée doit, à moins de circonstances impérieuses, les recueillir elle-même, ou les faire attendre par l'arrière-garde dans des positions propres à faciliter leur retraite.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

DES MANOEUVRES.

AVANT-PROPOS.

Nous avons présenté dans le livre précédent les principes nécessaires pour faire marcher avec succès les colonnes d'une armée : nous allons nous occuper actuellement des moyens de former les différens ordres de bataille, et par conséquent de la conduite à tenir dans les batailles; car le système de guerre actuel fait qu'il arrive souvent que la victoire est décidée avant que l'armée n'ait achevé de se mettre en bataille, et cela pourrait-il être autrement? D'un côté on a senti qu'il était rarement avantageux d'engager des affaires générales, en faisant agir en même temps la totalité du front des armées. De l'autre, on a vu combien il était utile de tenir en colonne les troupes qui n'étaient point obligées de combattre, parce qu'elles se trouvaient alors dans la disposition la plus avantageuse, soit pour marcher, soit pour adapter aux différentes circonstances la disposition de combat de l'armée, ou de ses différentes parties (1).

(1) Il y a une infinité de circonstances où l'on ne forme en bataille que les troupes destinées à attaquer l'ennemi. Les autres restent en colonne, et ne quittent cette disposition, en supposant qu'elles puissent la conserver, que lorsqu'elles sont arrivées dans la position que l'armée doit occuper à la fin de la bataille. C'est là qu'elles s'arrêtent, et se forment en ligne pour

Nous nous occuperons surtout de la formation des ordres de bataille, parce que c'est à peu près la seule chose qui puisse être réellement calculée dans les grandes scènes militaires qu'on nomme batailles. Le combat étant une fois commencé, tout dépend de la conduite des officiers généraux, subalternes, et même des simples soldats. Le sort de la journée dépend non-seulement de l'exactitude qu'ils mettent à suivre les ordres qu'ils ont reçus, mais encore de leur intelligence : car le général ne peut pas tout prévoir, ni combattre à la tête de chaque bataillon. Il faut absolument qu'il laisse aux généraux en sous-ordre et aux chefs de corps le soin de faire les changemens ou les additions que réclameront les circonstances. Plusieurs raisons l'obligeront à cela : 1° Il est plus facile à un général de division ou de brigade et à un chef de corps, de juger les rapports qu'a sa troupe avec le terrain qu'elle a devant elle, et avec l'ennemi qu'elle doit combattre, qu'il ne l'est au général d'armée. 2° Le général en chef est quelquefois obligé à se battre sur un terrain qu'il ne connaît que par des cartes souvent inexactes, et toujours insuffisantes relativement à des détails auxquels les circonstances peuvent donner un grand degré d'importance.

Le général a bien son coup-d'œil pour acquérir les connaissances qui lui manquent : mais la justesse de celui-ci devient inutile, lorsque certains objets en dérobent d'autres à sa vue. Par exemple, on prendra quelquefois pour une plaine, dans un pays de mon-

être en mesure de soutenir les efforts de l'ennemi, s'il tentait de déposter l'armée. Mais encore arrive-t-il quelquefois, que les troupes restent en colonne dans cette position, si la chute du jour ne les oblige pas de prononcer pour ainsi dire l'ordre de bataille, afin de passer tranquillement la nuit sous les armes. Ainsi, à la bataille de la *Moskowa*, la garde impériale resta constamment en colonne.

tagne, un terrain qui sera coupé par des défilés masqués eux-mêmes par des objets intermédiaires. D'autres fois on croira qu'une hauteur domine une autre élévation qui la commande. L'ennemi s'oppose d'ailleurs souvent à ce qu'on s'approche assez pour prendre une idée exacte de la position qu'il occupe.

Nous entreprenons, à la vérité, un travail difficile, mais nous tâcherons de lui donner toute la clarté dont il est susceptible, en appuyant la plupart des principes que nous établirons sur l'exemple de quelque grand capitaine. Cette méthode ajoutera de l'autorité à nos opinions, et nous garantira peut-être de l'esprit de système dont nous aurons quelquefois l'occasion de signaler les funestes résultats.

426. Nous commencerons par faire observer qu'une armée quelconque agit en tenant toutes ses forces réunies, ou bien en formant plusieurs corps séparés, suivant la nature du terrain; et nous distinguerons, d'après cela, les ordres de bataille contigus, et les ordres de bataille séparés. Cette distinction servira de base à la grande division de ce livre.

427. Ce plan nous amènera naturellement à nous occuper des ordres de bataille contigus en particulier, mais je crois qu'il est nécessaire de commencer par exposer, par forme d'introduction, quelles sont les règles générales à suivre pour la disposition des troupes dans les différens ordres de bataille.

CHAPITRE PREMIER.

DES ORDRES DE BATAILLE EN GÉNÉRAL.

Considérations générales.

428. La première qualité de tout ordre de bataille est d'être adapté au terrain, et propre à l'objet qu'on se propose : à quoi serviraient, en effet, la bravoure et l'instruction des troupes, si elles se trouvaient placées dans des positions désavantageuses à leur manière de combattre ? C'est là une des raisons qui ont donné à la topographie l'influence qu'elle a prise dans le grand art de la guerre. Le désastre des Romains aux *Fourches caudines*, la défaite de Varus dans les *forêts de la Germanie*, les fatales journées de *Poitiers*, de *Créci*, de *l'Assiette*, de même que les revers qu'éprouva Hoche en 1793 dans l'attaque de la position de *Kaiserslautern*, attesteront éternellement cette vérité, même aux tacticiens forcenés qui veulent tout approprier à leur science. Je désirerais bien que ces faiseurs de systèmes exclusifs reconnussent enfin que c'est en sapant l'un des piliers qui soutiennent une voûte, qu'on prépare la chute des plus grands édifices. Leur erreur vient presque toujours de ce qu'ils ont cru que leur système donnerait à l'infanterie les qualités des autres armes, et ils sont partis de là pour établir qu'ils pourraient former un ordre de bataille qui deviendrait propre à tous les cas, en modifiant seulement quelques-unes de ses parties. Cette base une fois posée, il leur était facile d'avancer que leurs méthodes diminueraient

beaucoup l'importance des connaissances locales qu'il est si nécessaire de prendre à l'avance : mais de même qu'il n'y aura jamais de remède universel, il n'y aura point d'ordre de bataille propre à toutes les circonstances et à tous les terrains. Jamais l'artillerie ne cessera d'être redoutable à une distance à laquelle les autres armes n'ont encore aucun moyen de nuire; jamais l'infanterie n'unira la rapidité, dans ses mouvemens, à la solidité qui la caractérise; jamais la cavalerie ne joindra la solidité à la force. C'est en vain qu'on tenterait de donner à l'ordre de bataille toutes les qualités, en réunissant les différentes armes dans chacune de ses parties : les troupes d'une arme quelconque deviendraient inutiles, si elles se trouvaient dans un terrain où elles ne pussent être employées avec succès; et les points de l'ordre de bataille, où l'on se serait promis quelque avantage de l'emploi de cette même arme, seraient par cela même plus faibles qu'ils ne l'auraient été, si on eût suivi une méthode différente.

Ces dernières réflexions prouvent que chaque partie d'un ordre de bataille peut avoir sa manière d'agir, puisque les terrains qu'il embrasse peuvent être propres à l'emploi des différentes armes, qui ont elles-mêmes des qualités particulières; mais il faut que l'ordre de bataille conserve toujours son ensemble, car une armée qui serait désunie, sans qu'elle y eût été contrainte par la nature du terrain, perdrait bientôt tous les avantages de sa force, et l'ennemi en couperait ou battrait séparément les parties. Il est donc nécessaire d'examiner d'abord quels sont les moyens de toujours conserver la liaison des différentes parties de l'ordre de bataille. On discutera ensuite la manière de disposer chaque

arme dans les diverses circonstances. Ce travail indiquera nécessairement les occasions où il peut être avantageux ou funeste d'employer les troupes de chaque arme, et présentera ainsi les principes dont nous nous prévaudrons ensuite, pour exposer la manière de former des ordres de bataille analogues au terrain, et à l'objet qu'on se propose.

ARTICLE I.

Des moyens de conserver la liaison des différentes parties de l'ordre de bataille.

429. Des corps qui ont un différent degré de vitesse dans leurs mouvemens, se désuniront toujours en agissant dans la même direction.

La cavalerie n'ayant de force qu'autant qu'elle unit ses parties par le mouvement, et qu'elle a pour cela devant elle une carrière d'au moins 400 pas, perdra bientôt sa liaison avec l'infanterie, si elle est obligée d'agir sur la même direction que cette dernière, puisque, d'un côté, le feu de celle-ci ne peut être employé avec succès que de pied ferme, et que, de l'autre, le mouvement qu'elle fait pour charger à la baïonnette, n'est point comparable à celui de la cavalerie. Il semble, au premier coup-d'œil, qu'on pourrait conclure qu'il ne faut jamais faire agir la cavalerie sur la même ligne que l'infanterie, ni l'employer à former les ailes, ou le centre de cette dernière; mais l'impossibilité d'unir solidement la cavalerie avec l'infanterie, a des conséquences bien différentes, suivant que la cavalerie se trouve au centre, ou aux ailes de l'infanterie; ce serait, en effet, une grande faute de placer de la cavalerie au centre de l'infanterie, tandis qu'il est

quelquefois utile de la placer sur ses ailes. Nous allons nous occuper de ces deux dispositions.

430. Il serait d'abord absurde de former de cavalerie tout le centre d'une armée réduite à une défense passive sur le terrain qu'elle occupe; son centre serait en effet probablement bientôt enfoncé, puisque la cavalerie qui n'a de force que dans le mouvement, serait obligée d'attendre ses adversaires de pied ferme; et la cavalerie une fois défaite, l'infanterie le serait bientôt, car chacune de ses parties serait séparée de l'autre, et courrait risque d'être prise en flanc.

Le centre d'une armée ne doit point être formé de cavalerie.

431. S'il s'agissait au contraire d'agir offensivement, et qu'on formât de cavalerie le centre de l'armée, ces troupes à cheval ne pourraient agir qu'en devançant l'infanterie, ou en restant momentanément derrière elle, afin de n'attaquer l'ennemi qu'à l'instant où les troupes à pied l'aborderaient. Mais dans ce cas, n'y aurait-il pas à redouter qu'un ennemi manœuvrier ne se jetât dans le vide destiné à être rempli par la cavalerie? et d'ailleurs n'aurait-on pas à craindre que la cavalerie placée au centre de l'armée, ne chargeât sans succès? Les troupes à cheval battent ordinairement l'ennemi, en le débordant, et l'enveloppant: or elles ne rempliraient cet objet que difficilement si elles se trouvaient au centre d'une ligne : 1° parce que les terrains où l'on place de la cavalerie au centre et de l'infanterie aux ailes, ne peuvent être que des champs de bataille dont le centre est découvert, mais dont les ailes sont embarrassées; 2° parce que la cavalerie placée au centre de l'armée ne pourra déborder et tourner l'ennemi, qu'en embarrassant le front de quelque autre partie de la ligne. La cavalerie placée au centre de

l'armée qui se trouverait ainsi réduite à exécuter des attaques directes, surtout si les flancs de ses adversaires étaient appuyés par la nature ou par l'art, serait exposée au sort que l'élite de la cavalerie française éprouva à *Minden* en 1759. Cette fatale journée prouve qu'une brave infanterie peut résister à de la cavalerie qui n'attaque que son front, lors même que cette dernière est soutenue par de l'artillerie (2). C'est en vain qu'une première ligne de cavalerie étant une fois battue, on voudrait se servir de la seconde pour réparer ses désastres: celle-ci ne chargerait jamais avec succès au milieu des débris de la première ligne, et nous avons déja démontré quelles étaient les suites de la défaite de la cavalerie, quand elle avait formé le centre de l'armée.

432. Veut-on des exemples pour prouver combien il peut être funeste de former de cavalerie tout le centre d'une armée? Nous citerons les fatales journées d'*Hochstet* et de *Minden*.

A *Hochstet* les Français se trouvaient sur la défensive, mais la position des armées de l'électeur de Bavière, et du maréchal de Tallard, qui avaient campé l'une à côté de l'autre, en conservant chacune leur ordre de bataille, avait formé tout le centre de l'ordre de bataille général, de cavalerie. Marlborough qui avait été repoussé plusieurs fois à l'attaque d'*Oberklan*, masqua ce village, et fit passer entre *Blenheim* et *Oberklan* plusieurs lignes d'infanterie soutenues par de la cavalerie, pour venir attaquer la cavalerie qui formait le centre de l'armée combinée. Celle-ci fut battue; les Français éprouvèrent un des échecs les plus mémorables de notre histoire mili-

(2) Les Français avaient établi à *Minden*, à la gauche, et à la droite de la cavalerie, des batteries dont le feu se croisait en avant de son front.

taire, et perdirent toutes les troupes qui occupaient *Blenheim*. Quant à la bataille de *Minden*, on sait que l'avant-garde destinée à attaquer *Tonhausen* fut battue pour s'être trop aventurée pendant que le prince Ferdinand assaillit le centre de l'armée où il n'y avait encore que de la cavalerie.

Il n'y a que cinq circonstances où l'on puisse former de cavalerie le centre d'une armée.

433. 1° Quand une partie de l'armée est séparée des autres, ou du moins de toutes celles qui se trouvent sur un de ses côtés, par des obstacles impénétrables; car ils empêcheront l'ennemi de battre l'armée en détail, après avoir défait la cavalerie placée à son centre. Exceptions à cette règle.

434. 2° Quand il y a en avant du centre des points de résistance, tels que des retranchemens ou des villages, qui empêchent l'ennemi d'attaquer le fonds de la position; encore dans ce cas peut-il être plus utile de placer l'infanterie au centre de l'armée, si ces postes ne sont pas inexpugnables; car des troupes à pied serviront utilement à les soutenir, ou à les reprendre s'ils sont emportés.

435. 3° Quand il y a, en avant des ailes, des postes saillans dont l'ennemi doit se rendre maître avant d'attaquer le centre de l'armée, soit parce que le feu de ces postes battrait en flanc tout ce qui s'avancerait contre le centre de l'armée, soit parce que les troupes qui les occupent en déboucheraient pour attaquer le flanc de l'ennemi, s'il tentait un mouvement de la même espèce; mais il sera fort utile, dans ce cas, de se ménager, comme le maréchal de Broglie le fit à *Bergen*, en 1760, le moyen de former une ligne d'infanterie en avant de la cavalerie.

436. 4° On peut encore placer de la cavalerie au

centre de l'armée lorsqu'on a fait reculer ce centre, et que les deux ailes occupent des positions avantageuses en avant, qui remplissent le même objet que les postes retranchés dont on vient de parler.

437. 5° Enfin, quand la distance qui sépare les deux corps d'infanterie permet à leur feu de donner une protection efficace à la cavalerie qui se trouvera placée entre eux, et de rétablir ainsi la liaison des différentes parties de l'armée (3).

Exemples confirmant les cas d'exception.

438. Voici maintenant quatre exemples qui développeront assez clairement les quatre derniers des cinq motifs qu'il peut y avoir de s'écarter de la règle générale de ne jamais former de cavalerie tout le centre d'une armée. 1er ex. : Le maréchal de Saxe ne mit à *Fontenoy* que des dragons au centre du terrain situé entre *Antoing* et *Fontenoy* qui était couvert par trois redoutes. Mais il faut remarquer 1° que les deux redoutes de la gauche, qui se trouvaient assez rapprochées de *Fontenoy*, étaient soutenues par de l'infanterie; 2° que les retranchemens construits autour d'*Antoing* auraient pris à revers tout ce qui aurait tenté d'attaquer de ce côté, et la partie du front des Français, qui était composée de cavalerie, était, à raison de cela, à peu près inattaquable.

2e ex. : Le maréchal de Broglie forma tout son centre de cavalerie à la bataille de *Bergen*, en 1759, 1° parce que l'infanterie disposée en colonne par bataillon, derrière *Bergen*, et derrière la droite des

(3) On pourrait ajouter à ces cinq motifs d'exception à la règle générale, la possibilité de tenir, comme à *Bergen* et à *Eckmuhl*, sur les flancs de la cavalerie des corps d'infanterie reployés en colonne, qui pourraient la couvrir rapidement, si cela devenait nécessaire, en s'étendant à droite et à gauche, mais on sent que cette disposition n'est alors rien autre chose qu'une disposition préparatoire.

Saxons, pouvait aisément s'étendre en avant de la cavalerie, si les ennemis menaçaient, contre toutes les apparences, d'attaquer cette dernière. Il suffisait pour cela que l'infanterie dont nous parlons, marchât par sa droite et par sa gauche; 2° parce que le terrain situé entre *Bergen* et le bois de *Wilbel*, n'ayant pas plus de 1500 pas de largeur, il aurait été impossible aux ennemis d'attaquer la cavalerie française sans avoir emporté au moins l'un de ces deux postes, dont le feu battait tout le terrain qui les séparait. Cette cavalerie était là d'autant plus en sûreté que les postes de *Bergen* et du bois de *Wilbel* étaient forts non-seulement par eux-mêmes, mais encore à cause des troupes disposées pour les soutenir; et elle pouvait néanmoins contribuer encore à leur défense, soit en attaquant le flanc des corps ennemis qui tenteraient d'assaillir le flanc du village ou du bois, soit en soutenant des corps d'infanterie si on employait au même usage, des troupes de cette dernière arme. Ce fut cette cavalerie placée au centre de l'armée française qui sauva, à la fin de la bataille, deux régimens d'infanterie qui s'étaient aventurés en poursuivant les ennemis.

3e ex.: Lorsque le duc Ferdinand de Brunswick quitta les environs de *Hameln*, en 1761, pour tomber au milieu de l'armée française, qui s'était partagée en plusieurs petits corps, afin de subsister plus facilement, le maréchal de Broglie forma son centre de cavalerie dans la position qu'il prit en avant d'*Eimbeck*. Cette position était coupée en deux, à son centre, par une vallée qui débouche dans la plaine d'*Eimbeck*, de manière que l'armée française était divisée en deux corps, et que la majeure partie de sa cavalerie occupait la plaine d'*Eimbeck*, qui se trou-

vait ainsi en arrière du centre de l'armée. Il est facile de sentir d'après cette simple description, que les points d'attaque se réduisaient à ceux qu'occupaient les deux corps des ailes, il était impossible que l'ennemi les laissât derrière lui, pour s'engager dans la vallée, en arrière de laquelle la cavalerie formait pour ainsi dire une courtine respectable, tandis que les deux branches de la position qui se prolongeaient en avant d'elles, sur des hauteurs, en traçaient les parties saillantes ou les bastions.

4[e] ex. : Les échecs éprouvés le 22 avril 1809 par la cavalerie légère de Wurtemberg et de Bavière dans l'attaque des hauteurs d'*Eckmuhl*, où les Autrichiens s'étaient établis, déterminèrent Napoléon à former le centre de son ordre de bataille avec de la cavalerie; mais il était à portée d'être soutenu avec efficacité par les corps d'infanterie des ducs d'Auerstædt et de Rivoli qui marchèrent constamment en colonne à sa hauteur, prêts à se déployer aux ailes, jusqu'au moment où la cavalerie porta le dernier choc aux escadrons autrichiens en avant d'*Eglofsheim*.

439. Dans toutes les autres circonstances, il faut placer de l'infanterie derrière la cavalerie, si la nature du terrain détermine à mettre des troupes à cheval au centre de l'armée, et je puis citer en faveur de cette opinion, un exemple qui paraît décisif, parce qu'il est tiré de l'histoire du capitaine qui sut incontestablement tirer le plus grand parti de ses troupes à cheval.

Napoléon n'employa pas autrement les 30,000 chevaux qu'il avait à la bataille livrée aux Russes sur la *Moskowa*, le 7 septembre 1812. A l'extrême droite sur la vieille route de *Smolensk* à *Moskou*, la cavalerie polonaise appuyée de la division légère Sébas-

tiani détachée du corps de Montbrun était en première ligne à hauteur d'*Oustissa*, ayant derrière elle l'infanterie du prince Poniatowski; mais à l'aile gauche, sur la nouvelle route à gauche de la *Kalotcha*, où le terrain était plus difficile, le corps de cavalerie du général Grouchy était en seconde ligne de l'armée d'Italie, tandis qu'au centre, où le terrain était plus favorable à l'action de cette arme, les 1er, 2e et 4e corps, sous les ordres immédiats du roi de Naples, avaient derrière eux les trois corps d'infanterie commandés par le prince d'Eckmuhl et le duc d'Elchingen avec toutes les réserves de la garde. Il paraît, d'après cela, que le système de ce grand capitaine était de placer l'infanterie derrière sa cavalerie, quand la nature du terrain le déterminait à placer les troupes à cheval au centre de son armée.

440. Nous terminerons ces réflexions sur les inconvéniens de former de cavalerie tout le centre d'un ordre de bataille, en faisant observer qu'on ne s'écarte pas de la règle générale, quand, ayant placé la cavalerie aux ailes, on emploie ensuite quelques bataillons, soit à occuper un poste susceptible de couvrir son flanc, soit à chasser l'ennemi d'un bois, ou d'une suite d'enclos qui lui donneraient le moyen d'inquiéter le flanc de la cavalerie, lorsqu'elle se portera en avant. Le danger de perdre quelques bataillons, si la cavalerie est entièrement défaite, n'est pas comparable dans le premier cas, à l'avantage d'appuyer et de couvrir le flanc des troupes à cheval. Dans le second cas, ce même danger n'est pas comparable à l'inconvénient qu'il y aurait à voir la cavalerie frappée de nullité par quelques troupes d'infanterie ennemies, et à l'utilité dont les bataillons postés dans le bois pourront être, tant pour assurer la re-

traite de la cavalerie, si elle est battue, que pour inquiéter le flanc de l'ennemi.

A la journée d'*Eckmuhl* déjà citée, l'archiduc Charles, après l'échec qu'il essuya près du village de ce nom, n'eut pas plutôt reformé sa cavalerie dans la plaine en avant d'*Eglofsheim*, qu'il jeta quelques bataillons de grenadiers dans ce village et dans les bois à gauche de la route de *Landshut* à *Ratisbonne* pour assurer sa retraite. Cette précaution ne fut pas inutile, car elle gêna beaucoup la poursuite des Français; et ce ne fut qu'après que la division de cuirassiers de Saint-Sulpice eut défait, près de *Kofering*, deux bataillons que la déroute se mit parmi les Autrichiens.

Avantages et inconvéniens de placer la cavalerie aux ailes.

441. Passons maintenant à l'examen des inconvéniens ou des avantages qu'il peut y avoir à former les ailes d'une armée de troupes à cheval. La cavalerie placée aux ailes d'une armée ne change point, à la vérité, la nature de ses mouvemens, mais 1° l'infanterie ne sera point séparée en deux, si la cavalerie qui forme une aile est battue, comme elle le serait si la cavalerie avait été placée au centre de l'armée, et qu'elle eût éprouvé un échec, car cette infanterie au lieu de présenter deux flancs dégarnis, n'en offrira qu'un seul, encore se trouvera-t-il couvert par la brigade de flanc (4), ou sera-t-il facile de le couvrir en formant plusieurs bataillons en potence (5).

442. 2° La cavalerie postée aux ailes trouvera quelquefois le moyen de gagner le flanc des enne-

(4) La cavalerie russe avait été battue à la journée de *Mollwitz*; mais la brigade de flanc empêcha que l'infanterie ne fût entamée.

(5) A l'affaire de *Sondershausen*, en 1758, un seul bataillon français arrêta la cavalerie des ennemis qui poursuivait celle du duc de Broglie après l'avoir battue. Il n'eut pour cela qu'à se mettre en potence et à tirer sur les troupes à cheval du prince d'Isembourg.

mis à raison de sa position, ou pourra charger la cavalerie qui assure le flanc de leur infanterie, afin d'attaquer ensuite ce flanc avec vigueur; d'autres fois enfin, cette cavalerie restera en arrière du flanc de l'infanterie afin de l'assurer. Nous sommes convaincu, d'après cela, qu'il n'y a point de règle générale à poser sur la disposition de la cavalerie aux ailes d'une armée, mais la suite de ce livre indiquera beaucoup de circonstances où cette disposition peut être extrêmement avantageuse. Quant à présent, nous nous contenterons d'établir le principe général qu'il faut éloigner la cavalerie au moins de 400 pas des points où elle doit faire effort. Sa force est en effet le résultat du mouvement, or celui-ci n'acquiert d'ensemble que lorsque cette arme a pu passer par ses différentes allures.

443. Nous venons de voir combien la disposition générale de l'infanterie et de la cavalerie influait sur les propriétés de tout ordre de bataille; occupons-nous actuellement de l'artillerie. Cette arme possède, à la vérité, des qualités d'un autre genre que les autres; mais, quoi qu'en disent certains auteurs, on ne saurait la regarder, à proprement parler, comme une arme, car elle ne peut seule fixer la victoire, et ses effets ne sont décisifs qu'autant qu'ils secondent les efforts ou la résistance des troupes. La règle générale qu'on puisse établir, d'après cela, sur l'emploi de l'artillerie, c'est de la disposer de manière à ce qu'elle seconde l'infanterie et la cavalerie avec efficacité; peu importe, après cela, l'endroit où on la place. La perte de quelques pièces affaiblira, il est vrai, certaine partie de l'armée, mais elle ne doit jamais altérer l'ensemble de celle-ci. On évitera seulement de placer habituellement l'artillerie sur le

front des troupes. Nous reviendrons à ce dernier principe, en parlant de la combinaison de l'artillerie avec les autres armes.

ARTICLE II.

De la disposition des différentes armes.

444. Jusqu'ici nous nous sommes occupé des moyens d'établir la liaison des parties d'une armée, et nous avons donné, en conséquence, quelques règles générales pour le placement des différentes armes dans l'ordre de bataille. Nous allons passer actuellement, d'abord à la disposition particulière de chaque arme, puis ensuite aux moyens de les combiner toutes entre elles.

§ 1er. *De la disposition de l'infanterie.*

Disposition quand elle est destinée à agir immédiatement dans la défensive.

445. L'infanterie a deux manières de combattre : le feu et le choc. Le feu est, sans contredit, le seul moyen dont elle puisse se servir pour défendre de pied ferme avec efficacité une position quelconque, et l'ordre déployé le seul favorable à l'emploi de la mousqueterie. L'infanterie destinée à agir immédiatement d'une manière défensive doit donc toujours être formée en ligne (6). Je dis *l'infanterie destinée à agir immédiatement*, parce qu'un corps d'infanterie, destiné à demeurer sur la défensive, peut être

(6) Il n'y a qu'un seul cas, où l'infanterie réduite à la défensive, doive se former en colonne : c'est quand elle peut profiter de quelque localité, comme un village, une éminence susceptible de la cacher, de derrière laquelle elle débouchera, quand l'ennemi se sera avancé ; mais on sent que l'infanterie qui se conduira de cette manière, agira en réalité offensivement, quoique ce soit pour l'exécution d'un plan tout défensif. Je ne parle point des circonstances où l'infanterie reste en colonne, derrière quelque rideau, pour se garantir du feu de l'artillerie. La disposition en colonne n'est alors qu'une disposition préparatoire.

composé de deux parties, dont l'une sera destinée à résister à l'ennemi aussitôt qu'il se présentera, et l'autre à servir pour ainsi dire de réserve.

446. Cette réserve n'étant point dans le cas d'agir avant que les autres troupes aient été battues, peut, et doit même rester en colonne si le feu de l'artillerie ennemie le permet, parce que cette disposition est la plus avantageuse pour porter rapidement les troupes aux points où elles sont nécessaires.

Disposition lorsqu'elle doit agir secondairement dans la défensive.

447. L'avantage qu'il y a de préserver l'infanterie destinée à agir secondairement, du feu de l'ennemi, fait qu'on éloigne la seconde ligne à 300 ou 400 mètres de la première, toutes les fois que cela est possible, et qu'un corps d'infanterie composé de deux lignes, reste sur la défensive. L'utilité qu'il y aurait à éloigner davantage la seconde ligne, ne contre-balancerait pas les incouvéniens qui résulteraient de la lenteur du mouvement qu'il faudrait exécuter alors pour soutenir la première ligne. On verra plus bas, quand nous parlerons des dispositions offensives, les raisons qui peuvent déterminer à rapprocher davantage les lignes.

Règle générale.

448. Nous ne terminerons pas ces réflexions sans observer que la règle la plus essentielle est de ne point éloigner l'infanterie au-delà de 150 mètres des points qu'elle doit défendre; car, quoique la portée du fusil soit estimée à 360 mètres, et que les ingénieurs portent leurs lignes de défense entre 240 et 280 mètres, le feu de mousqueterie n'est guère redoutable, à plus de 160 mètres. L'observation de ce principe est surtout nécessaire pour l'infanterie, destinée à protéger le flanc de quelque poste. Quant à celle qu'on veut employer à défendre un terrain quelconque, on la place d'ordinaire sur ce terrain même.

Passons à l'examen de la disposition qui convient à l'infanterie, dans les mouvemens offensifs.

Avantages et inconvéniens de l'ordre mince et de l'ordre profond dans l'offensive.

449. L'attaque à l'arme blanche est incontestablement dans ce cas la manière de combattre la plus redoutable, et la disposition en colonne la plus avantageuse pour l'emploi de l'arme blanche; telle est la base sur laquelle se sont appuyés tous les partisans de l'ordre profond. Mais l'esprit de système les a empêchés de s'apercevoir ou du moins de convenir, 1.° que le feu de l'artillerie ennemie mettait souvent dans l'impossibilité de conserver l'infanterie en colonne (7).

2° Qu'il est quelquefois très-utile d'attaquer en ligne déployée un ennemi que le feu aura mis en désordre. Se former alors en colonne pour le poursuivre serait perdre du temps, et s'exposer à être attaqué pendant ce mouvement.

(7) Les partisans de l'ordre profond font bien quelques raisonnemens spécieux pour prouver que les colonnes marchant avec plus de vitesse que les lignes déployées, auront moins à souffrir du feu de l'artillerie. Ils disent d'ailleurs, que les premiers coups de l'artillerie sont toujours fort incertains. Qu'une colonne peu profonde qui marche rapidement à l'ennemi, obligera par son mouvement les pièces pointées contre elle, à changer à tout moment leur direction perpendiculaire, et même leur direction horizontale, si les batteries ne sont pas directes; que les mêmes pièces n'auront au contraire qu'à changer leur direction perpendiculaire, si elles sont pointées contre une ligne déployée, parce que la même direction horizontale conduira toujours le boulet dans un des points de la ligne, si les pièces n'ont point été dirigées contre son extrémité. Mais ces beaux raisonnemens perdront, ce me semble, toute leur force aussitôt qu'on objectera : 1° que les coups directs seront plus redoutables pour une colonne que pour une ligne; 2° que le flanc d'une colonne présente plus de prise que celui d'une ligne. Il en est d'une troupe quelconque, comme des travailleurs employés à une tranchée; cette troupe est presque toujours défaite, lorsque son front et son flanc sont battus en même temps. Il est vrai que les coups de cette espèce sont assez rares, mais ceux qui portent, font un effet terrible sur le moral du soldat; et les impressions qu'il en reçoit un jour de bataille, influent presque autant sur le sort de celle-ci, que les événemens du combat.

3° Il n'est pas moins utile quand on s'est approché beaucoup de l'infanterie ennemie, par exemple à 40 pas, de faire quelquefois une décharge générale sur elle, après avoir essuyé la sienne, pour l'ébranler avant de la joindre. L'effet qui résulte de cette décharge équivaut, en certains cas, à celui qu'on se promet d'une charge en colonne, nonobstant le principe qui veut qu'on ne tire que lorsqu'on ne peut plus marcher.

4° Il est maintes circonstances où cette charge en colonne serait impossible, parce qu'il y a très-peu de troupes capables de conserver sous le feu de l'ennemi une disposition aussi artificielle sans finir par tourbillonner.

5° S'il est des circonstances où l'ordonnance de profondeur procure des moyens de résister à la cavalerie ennemie, il en est aussi où l'ordre mince a ses ressources, car l'infanterie qui sera attaquée de front par de la cavalerie, sur un terrain doucement incliné, aura plus d'avantage à tirer, qu'à croiser la baïonnette, surtout si ses flancs sont appuyés. La nature du terrain augmentera en effet, dans cette circonstance, les résultats du feu, puisque le soldat tire beaucoup plus souvent trop haut que trop bas; et elle contribuerait peut-être à l'intimider s'il fallait présenter des baïonnettes à la cavalerie ennemie (8).

Nous ne parlons point de l'avantage qu'une ligne déployée a, de pouvoir tirer sur l'ennemi, après l'a-

(8) Les causes morales influent quelquefois, tout autant que les causes physiques, sur les événements militaires. Une cavalerie qui charge en descendant, étonne toujours davantage, que celle qui charge en montant; parce qu'il reste dans l'âme du soldat, une partie de la terreur qu'inspirent des objets qui menacent de tomber sur nous, terreur qui est plus forte que celle que nous inspirerait un objet quelconque, qui s'élèverait, pour nous attaquer.

voir forcé de se retirer (9); on sent que celui-ci marche d'ordinaire trop rapidement, dans ce cas, pour qu'il soit aisé de le joindre. Il occupe d'ailleurs, s'il est formé en lignes déployées, un espace trop considérable pour que la colonne puisse être partout où il y aura des fuyards.

La masse des raisons qui existent souvent pour former l'infanterie en ordre mince, dans un mouvement offensif, semblerait l'emporter sur les avantages qu'a l'ordre profond pour l'emploi de l'arme blanche; mais

1° Il y a des circonstances où la nature du terrain permet d'approcher à couvert, très-près de l'ennemi, et l'ordre de colonne reprend alors tous les avantages qu'il donne pour les actions de vive force.

2° Tout en attaquant l'ennemi dans un point où il rassemble beaucoup de feu, on est quelquefois obligé de marcher en colonne, parce que des accidens de terrain ne permettent point de marcher en lignes déployées.

3° Dans les attaques de postes, et surtout de retranchemens, comme on se dirige contre des saillans et qu'on suit des capitales, il faut marcher sur un petit front, pour être moins exposé au feu des faces, qui est bien indirect contre les flancs d'une colonne. Voici donc à quoi se réduisent les principes relatifs à la formation de l'infanterie destinée à agir immédiatement contre l'ennemi, dans les dispositions offensives.

(9) Guibert désappruuve à la vérité ce feu, mais Frédéric le prescrit impérieusement dans ses instructions à ses généraux; et il paraît d'autant plus nécessaire qu'une troupe victorieuse est quelquefois obligée de s'arrêter pour se reformer. Or, on sent facilement que si elle s'arrête pour se reformer, elle n'est point en mesure de poursuivre l'ennemi, au lieu qu'elle peut tirer pour achever de le mettre en déroute.

450. Les corps d'infanterie destinés à agir immédiatement, et d'une manière offensive contre l'ennemi, se formeront en lignes déployées, toutes les fois qu'ils auront à traverser de grands espaces battus par le feu de l'ennemi. Cas où l'infanterie se forme en lignes déployées.

451. Ils se formeront également en lignes quand ils auront leurs flancs appuyés par l'art, ou par la nature, et qu'ils s'avanceront contre un corps de cavalerie, surtout si le terrain s'élève du côté de l'ennemi (10).

452. Ils se formeront encore en ligne, quand ils marcheront contre de l'infanterie postée avantageusement, sans être néanmoins à couvert du feu (11), et c'est dans ce cas qu'il pourra être utile de faire une décharge générale, avant d'attaquer l'ennemi à la baïonnette.

453. La seule chose qu'il y aura à observer quand l'infanterie se déploiera pour attaquer l'ennemi, sera

(10) On a déjà vu, que ce fut contre une ligne d'infanterie, dont les flancs étaient appuyés, que l'élite de la cavalerie française vit échouer sa valeur et son impétuosité dans la plaine de *Minden*, en 1759.

(11) Tel serait le cas où un corps d'infanterie en attaquerait un autre, derrière un ravin peu profond. La manière la plus avantageuse de le conduire, serait de l'amener sans tirer, jusqu'au bord du ravin ; il ferait alors une décharge générale, et se jetterait ensuite dans le ravin, pour venir attaquer les ennemis à la baïonnette. Telle serait encore la circonstance où l'on attaquerait des haies simples, qui entoureraient un village. Frédéric disait dans un manuscrit dont j'ai eu connaissance : que s'il devait attaquer un semblable poste, il formerait son infanterie sur deux lignes, à 50 pas de distance l'une de l'autre, et qu'ayant ensuite suffisamment approché du village, il ferait tirer plusieurs fois chaque bataillon de 1re ligne; qu'il lui ferait exécuter après cela le passage des lignes pour le faire remplacer par le bataillon de 2e ligne, qui se trouverait derrière lui, que celui-ci ferait alors à son tour plusieurs décharges, et qu'il ne croyait pas qu'il y eût aucun poste qui résistât à une attaque de cette espèce. On sent que les haies du village étant une fois emportées, il faudrait toujours que l'infanterie se formât en colonne pour pénétrer dans le village; mais les troupes qui auraient exécuté la première attaque, et qui se seraient retirées en 2e ligne, se rompraient facilement en colonne pour remplir cette destination.

de choisir des points d'attaque peu étendus, parce que la marche en bataille sur un grand front est toujours lente et sujette à beaucoup de difficultés; quant à moi, je n'exécuterais jamais une attaque en ligne sur un front de plus de 10 à 12 bataillons, encore regarderai-je ce front comme bien étendu.

Les corps d'infanterie, destinés à agir immédiatement en offensive, se formeront au contraire en colonne.

Cas où l'infanterie destinée à agir offensivement se formera en colonne.

454. 1° Lorsque la nature du terrain les empêchera de marcher en bataille, soit parce qu'ils se dirigent sur un terrain montueux, qui n'est point praticable dans toutes ses parties, soit parce qu'ils sont obligés de traverser des enclos, des bois, des haies, des terrains coupés de fossés ou de vignes, soit enfin parce qu'ils ne peuvent s'écarter des débouchés qu'ils tiennent.

455. 2° Quand ils attaqueront des retranchemens (12) ou quelque autre poste, et qu'ils pourront marcher sur la capitale de leurs saillans. Mais il sera essentiel, dans ce cas, que les colonnes ne présentent point un front considérable, autrement il serait en prise aux coups directs et d'écharpe, qui ne sont pas moins redoutables, quand ils frappent dans une ordonnance de profondeur. Il ne sera pas moins important de restreindre la profondeur des colonnes, afin que leurs flancs ne présentent point non plus trop de prise au feu des faces du poste qu'on veut emporter; et la plus juste proportion à leur donner sera de les former d'un, de deux ou trois bataillons au plus, sur une division de front; toutefois on

(12) On fera suivre dans ce cas les différentes colonnes par des travailleurs chargés de fascines, qui faciliteront l'attaque des retranchemens, en jetant leurs fascines dans les fossés, et ouvriront de larges passages dans les retranchemens lorsqu'ils seront emportés.

pourra, en certains cas, augmenter leur front pour le rendre susceptible d'un plus grand effort, ou pour diminuer leur profondeur, afin d'empêcher leur flanc de prêter autant au feu de l'ennemi; au reste, on ne formera jamais de colonnes d'attaque sur un moindre front que celui d'une division, à moins que la nature du terrain ne le prescrive impérieusement, parce que leur front serait trop étroit.

456. 3° Enfin, quand ils pourront approcher extrêmement près de leurs adversaires, sans souffrir du feu de leur artillerie. La disposition en colonne prêtera peu au feu de l'artillerie, et conservera l'avantage de rassembler beaucoup de troupes sur le point où l'on doit agir avec vigueur. Cet avantage est tellement important, que s'il y a impossibilité d'employer l'ordonnance de profondeur sur ces points, il faut multiplier les lignes, ou conserver les moyens de renforcer continuellement les troupes qui agiront, et de les remplacer, en cas de besoin, par de nouvelles lignes (13).

(13) C'est ainsi que Frédéric s'était préparé, à la journée de *Torgau*, en 1760, les moyens d'employer successivement tout son corps, à soutenir l'avant-garde; et lorsque celle-ci, qui se trouvait formée sur deux lignes, exécuta son attaque, il forma effectivement derrière elle deux nouvelles lignes d'infanterie. A *Zorndorf*, et à *Cunersdorf*, où ce grand capitaine rangea son armée en bataille, avant de commencer son attaque, il forma trois et quatre lignes d'infanterie, dans les parties de son ordre de bataille, destinées à faire effort contre l'ennemi. A *Lissa* toute l'infanterie prussienne était en mesure de soutenir successivement, si cela devenait nécessaire, les dix bataillons de l'avant-garde, qui attaquèrent les troupes de Bavière et de Wurtemberg. Napoléon, comme le monarque prussien, avait pour principe général, de n'engager la totalité de son armée, que lorsqu'il était assuré de la victoire, par des avantages préliminaires; et il attendait aussi ce moment pour rétablir l'équilibre des forces entre les différentes parties de son armée; parce que c'était celui dans lequel il n'était plus nécessaire qu'il y eût quelque partie de l'ordre de bataille, qui fût plus forte que les autres. C'est ainsi qu'aux journées d'*Austerlitz* et de *Wagram* il tint en réserve toute sa garde jusqu'au moment où son entrée en action devait décider la journée.

Cette dernière réflexion nous amènerait à parler des corps qui doivent agir secondairement dans un mouvement offensif; mais il est nécessaire de présenter encore quelques considérations sur la disposition en colonne, et sur les dispositions mixtes.

Remèdes à quelques inconvéniens de l'ordre profond.

457. On a vu que la disposition en colonne avait l'inconvénient de rendre le feu de l'artillerie extrêmement redoutable. Cela ne vient pas seulement de ce que les troupes étant plus accumulées, le boulet qui les frappe peut tuer un plus grand nombre d'hommes, mais aussi de ce que quand les colonnes sont très-serrées, et leur flanc battu vivement en même temps que leur tête, la terreur se communique plus facilement; l'officier a de la peine à se faire entendre, les distances qui entretiennent l'ordre en séparant les divisions, se perdent, le soldat étourdi se met à tirer en l'air; la masse tourbillonne, prend la fuite et ne peut se rallier qu'à une assez grande distance et en ordre déployé, parce que ce ralliement est le plus aisé. Ce sont ces raisons qui déterminèrent autrefois le prince Eugène à substituer les colonnes, à demi-distance, par bataillon, aux colonnes dont se servait Luxembourg; colonnes qui étaient aussi massives par la formation de l'infanterie, sur 12 hommes de hauteur, que par le nombre de bataillons dont elles étaient composées. Le maréchal de Saxe adopta ensuite d'autant plus volontiers le système du prince Eugène, que des colonnes avec demi-distance étaient plus faciles à débrouiller et à former en ligne (14).

(14) Les batailles de *Lauffeld* et de *Raucoux* prouvèrent bien les avantages de ces colonnes; car on ne trouve point dans ces mémorables journées, l'exemple d'un désordre semblable à celui que présente le récit de l'attaque de *Nerwinden* dans Feuquières; désordre qui fut tel, que les Français furent chassés deux fois de ce village, faute d'avoir su se former en ligne, pour l'occuper.

Nous croyons qu'on peut suivre sans inconvénient le système de ces deux grands capitaines, qui a reçu de Napoléon une nouvelle sanction devant *Dresde* et à *Leipzig*, où l'artillerie des alliés aurait causé des pertes énormes dans les colonnes ordinaires.

On augmentera les distances qui séparent les divisions d'une colonne, quand elle sera dans le cas de souffrir beaucoup du feu de l'artillerie ennemie. On pourra même alors mettre ses divisions à demi-distance, et il n'y aura pas à craindre qu'elles se trouvent trop éloignées les unes des autres, au moment de l'action, car elles se serreront tout naturellement sur la tête de la colonne.

458. Nous avons déjà dit qu'il ne fallait point former d'ordinaire des colonnes d'attaque trop considérables; il vaut mieux multiplier les colonnes, surtout si on doit attaquer un poste ou des retranchemens qui présentent plusieurs saillans; car le parti le plus avantageux dans ce cas sera d'employer une colonne à attaquer chacun de ces saillans.

459. Si ces colonnes sont obligées d'agir à quelque distance l'une de l'autre, dans un terrain où il leur soit impossible de se réunir, en se déployant, il sera bon de jeter des pelotons de tirailleurs dans leurs intervalles, afin de menacer l'ennemi sur tous les points qu'il occupe. Ces pelotons serviront, si on attaque un poste ou des retranchemens, à inquiéter ses faces et ses courtines s'il y en a, à diminuer le feu dont elles protègent l'angle attaqué, et ils pénétreront même dans les parties rentrantes, quand ces dernières seront mollement défendues. Dans tous les cas, ils lieront les attaques des différentes colonnes, car il ne faut pas que l'ennemi puisse se jeter entre elles, afin d'attaquer leurs flancs. Ce dernier

danger nous paraît si grave, que si nous voulions faire combattre un corps d'infanterie sur plusieurs colonnes, dans un terrain découvert, nous ne négligerions pas d'assurer le flanc de ces colonnes, et l'espace qui les sépare, avec des troupes d'infanterie ou de cavalerie, déployées en arrière de leurs intervalles. D'autres fois, la nécessité de diminuer le feu de certaine partie d'un poste qu'on veut emporter, détermine à mêler des bataillons déployés, avec des colonnes, et à les faire marcher de concert. Les bataillons déployés auront, dans ce cas, pour objet d'embrasser les faces et les courtines du poste qu'on veut attaquer, et d'éteindre ou d'occuper leur feu, en engageant une affaire de mousqueterie, tandis que les colonnes attaqueront de vive force la partie saillante. La seule chose qu'il y aura à observer, quand on formera quelque disposition mixte, sera de donner aux chefs des différens corps des ordres si clairs et si précis, qu'il ne puisse y avoir de confusion dans leur exécution.

460. Au reste, si on forme plusieurs colonnes séparées pour exécuter une attaque sur un terrain découvert, quand elles sont exposées à essuyer le feu de l'artillerie ennemie, on évitera avec soin de les rapprocher trop, de peur que la vigueur du feu, les déterminant à se jeter les unes sur les autres, il n'en résulte de la confusion. On les obligera par cette raison de conserver entre elles des différences égales à la totalité, ou du moins à la moitié du terrain qu'elles occuperaient si elles étaient déployées.

L'observation de cette règle ne sera pas rigoureuse quand les localités empêcheront les colonnes de se confondre.

461. Quels que soient la force et le front des colonnes

d'attaque, leurs distances entre elles, et la disposition des troupes qui les lient, les colonnes destinées à agir dans un terrain découvert, seront formées par le centre, parce que le déploiement, qui suit cette formation, est le plus rapide. Les colonnes destinées, au contraire, à agir dans un terrain coupé, seront formées la gauche ou la droite en tête, parce que le déploiement central est trop compliqué pour des terrains de cette nature et lui fait perdre l'avantage que lui donne la rapidité.

Passons maintenant à la disposition des troupes destinées à agir d'une manière secondaire.

462. D'un côté, toute disposition offensive doit être aussi avantageuse que les autres circonstances le permettent, pour porter les troupes en avant, puisque ce n'est qu'en marchant qu'on parvient à attaquer l'ennemi. D'un autre côté, les troupes qui agissent secondairement se trouvent couvertes par celles qui agissent immédiatement contre l'ennemi.

Disposition des troupes destinées à agir secondairement.

Il paraît d'après cela qu'on doit former en colonne les troupes de seconde ligne, destinées à agir secondairement. Cette disposition réunit aux avantages déjà démontrés, celui de laisser aux troupes qui attaquent les premières de larges passages pour se retirer, si elles sont battues. Mais le principe que nous venons d'indiquer a lui-même plusieurs exceptions.

463. 1° Les troupes de seconde ligne se formeront en ligne, si le feu de l'artillerie ennemie rend la disposition en colonne trop dangereuse.

464. 2° Si la première ligne est obligée de soutenir des attaques de cavalerie; car la cavalerie ennemie ne laissera sûrement pas aux troupes de seconde ligne le temps de se déployer, si elle enfonce la première ligne. On objectera peut-être que les troupes

de seconde ligne se trouveront, étant formées en colonne, dans une disposition avantageuse pour résister à la cavalerie ennemie. Mais on ne niera pas, d'un autre côté, que cette disposition ne serait pas plus avantageuse pour rétablir le combat. L'infanterie anglaise aurait été probablement défaite dans la plaine de *Minden*, lorsque quelques escadrons français eurent percé sa première ligne, si les deux régimens, qui étaient en seconde ligne, se fussent trouvés en colonne, et eussent été par cette raison dans l'impossibilité de fournir une grande masse de feu.

465. 3° Quand elles seront destinées à appuyer les flancs de la première ligne. En voici la raison : c'est que l'infanterie ne marche point assez rapidement pour remplir cet objet, en chargeant à la baïonnette, et elle ne peut le remplir qu'en donnant du feu. Les parties de seconde ligne, qui déborderont les troupes de première, seront toujours déployées, par suite de ce principe.

466. 4° Si la première ligne est en colonnes, sans que l'intervalle de ces colonnes soit couvert par des localités impénétrables, ou par des pelotons de tirailleurs (15); car il faut, dans ce cas-là, que les troupes de seconde ligne soient disposées de manière à appuyer le flanc des colonnes entre lesquelles l'ennemi essaierait de se jeter.

467. 5° Enfin, si les troupes de première ligne se sont formées en colonnes pour attaquer les saillans d'une ligne d'ouvrages contigus, par la raison que ces troupes déployées s'étendront plus facilement le long

(15) Ce cas-là doit être rare, car si les colonnes se trouvent à quelque distance les unes des autres dans un terrain assez uni pour faire marcher l'infanterie en bataille, il faudra préférer d'assurer les flancs des colonnes avec des troupes à cheval, dont le mouvement est toujours plus rapide.

des retranchemens, que des colonnes qui auront toujours été dérangées par l'attaque.

468. Au reste, les corps d'infanterie, destinés à agir secondairement dans une disposition offensive, modifieront leur disposition particulière, s'ils restent en colonne de la manière la plus avantageuse, relativement aux circonstances. Ils prendront, par exemple, l'ordre de colonne avec distance, s'ils suivent des troupes destinées à attaquer des bois, des villages ou des clôtures, afin de s'étendre ensuite plus facilement, quand ces postes seront emportés. Ils formeront des colonnes assez fortes, tant qu'il sera encore incertain qu'une partie de la première ligne fera effort; à mesure que cette incertitude diminuera, ou que le feu de l'artillerie ennemie deviendra plus vif, les colonnes se réduiront jusqu'à un seul bataillon, et se partageront derrière la première ligne pour soutenir ses différentes parties; elles conserveront toujours entre elles dans un terrain découvert, l'espace nécessaire pour se déployer, et se déploieront même si elles y sont obligées.

Distance à mettre entre les lignes d'infanterie.

469. La plus grande distance de la seconde ligne à la première n'excédera jamais 300 à 400 mètres dans les dispositions offensives.

470. Mais on pourra la réduire, suivant les circonstances, dans les dispositions offensives et défensives :

1° Quand il n'y aura pas beaucoup de feu à essuyer.

2° Quand les troupes de seconde ligne devront assurer le flanc des troupes de première, ou l'intervalle des colonnes que celles-ci ont formées ; dans ce dernier cas, la distance de la seconde ligne à la première n'excédera jamais 100 pas.

3° Quand il faudra que les troupes de seconde ligne suivent d'assez près celles de première, afin de pouvoir profiter de leurs avantages.

4° Quand la nécessité de rassembler beaucoup de troupes sur les points où l'on veut agir, ou sur ceux où l'on prévoit être obligé de combattre, ayant déterminé à multiplier beaucoup les lignes, on sera gêné par la nature du terrain (16).

5° Quand on voudra masquer plusieurs lignes de troupes à la faveur d'une hauteur, ou d'un rideau dont l'élévation sera trop peu considérable pour couvrir plusieurs lignes de troupes éloignées l'une de l'autre à la distance ordinaire.

6° Quand on voudra placer plusieurs lignes de troupes sur le revers d'une hauteur dont la pente est trop douce, et l'élévation trop peu considérable pour qu'il soit possible de se garantir du ricochet. Deux lignes de troupes, qui se toucheront presque, et ne seront point vues, prêteront en effet bien moins aux ricochets de l'ennemi, que si elles étaient plus distantes, sans cependant être vues, car les boulets de l'ennemi, dirigés sur le point où celui-ci croit qu'il y a des troupes, frapperont probablement l'une ou l'autre ligne.

Cas où il faut disposer l'infanterie en échelons.

471. Nos réflexions sur les manières de disposer l'infanterie, seraient incomplètes si nous négligions de parler de la disposition en échiquier. Cette disposition était autrefois très-commune; mais on a fini

(16) Ce cas est très-rare dans les dispositions offensives, parce qu'on choisit d'ordinaire, pour points d'attaque, ceux où l'on peut rassembler sans confusion un grand nombre de troupes; d'ailleurs il faut observer, que s'il y a quelques escadrons qui doivent se former derrière l'infanterie, on ne peut les rapprocher de celle-ci à moins de 300 mètres, parce qu'il faut qu'elles puissent charger, pour rétablir le combat, si l'infanterie est battue, et elles sont hors d'état de le faire avec succès plus rapprochées de cette dernière.

par reconnaître tous ses inconvéniens en remarquant combien il était facile à l'ennemi de se jeter dans les intervalles de la première ligne.

472. Elle doit être réservée : 1° Quand on est obligé d'occuper beaucoup de terrain en retraite avec peu de troupes, et de former pour cela l'infanterie sur une seule ligne, ou quand on veut employer un corps d'infanterie à protéger la retraite d'un autre de même arme, mis en déroute, qu'il doit remplacer.

2° Lorsqu'il s'agit de tirer l'ennemi d'une position inexpugnable, parce qu'on feint alors de se retirer en échiquier et qu'on reforme ensuite rapidement une ligne pleine, pour tomber sur les troupes ennemies aussitôt qu'elles ont renoncé aux avantages de leur position.

3° Quand il est question d'exécuter de fausses attaques contre des postes fermés ou ouverts, qui ne sont occupés que par de l'infanterie, ou dont l'ennemi ne peut faire déboucher facilement de la cavalerie. La disposition en échiquier a dans ce cas l'avantage de tenir une partie des troupes hors du feu ; et les troupes qui l'ont prise peuvent former facilement une ligne pleine avant d'être attaquées.

4° Lorsqu'il faut contenir un corps tout composé d'infanterie, ou posté de manière à empêcher la cavalerie de combattre avec avantage.

5° Si la nature d'un poste fermé réduit l'attaque à quelques points contre lesquels on dirigera les bataillons de première ligne.

6° Enfin, quand les postes fermés, ou les retranchemens attaqués, contiennent peu de monde : elle servira pour lors à tenir une partie des troupes plus éloignée du feu ; et si l'attaque de la première ligne

ne suffit pas pour battre l'ennemi, on renforcera tout d'un coup la première, en faisant entrer la seconde dans ses intervalles.

Cas où il faut former des carrés.

473. Lorsque l'infanterie est menacée d'être attaquée en plaine par de la cavalerie, et qu'elle ne peut trouver de protection pour son front, ni d'appui pour ses ailes, on la formera en carré sur six rangs, en doublant les pelotons; ou mieux encore en carré plein, en serrant la colonne en masse et faisant faire un à droite et un à gauche aux trois files extrêmes de gauche et de droite des pelotons. Ces deux formations ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Dans la première, l'infanterie éprouve moins de perte par le feu de l'artillerie, si cette arme coopère à l'attaque de la cavalerie, ou la prépare; mais elle exige des mouvemens un peu compliqués. Dans la seconde, la masse est plus mobile, mais offre plus de prise aux coups de l'artillerie. Les circonstances décideront du choix : Bonaparte a toujours employé les carrés sur six rangs en *Égypte*, et ils tinrent ferme comme des murs de granit contre les attaques des Mamelucks. Le succès qu'obtint, en 1809, l'archiduc Charles du premier essai des carrés pleins dans les plaines du *Marchfelde*, les a fait depuis employer fréquemment.

Le flanc d'une ligne d'infanterie doit toujours être appuyé.

474. Nous terminerons ces réflexions sur l'infanterie, en faisant observer que son flanc est toujours la partie la plus faible. Il faudra, soit qu'on agisse offensivement, soit qu'on demeure sur la défensive, chercher à l'appuyer à des rivières, des ravins, des bois, des villages, où l'on placera des troupes, si ces localités sont susceptibles d'être occupées. Dans d'autres circonstances, on fera protéger les flancs de l'infanterie par de la cavalerie. Nous parlerons de

cette disposition lorsque nous traiterons de la réunion des deux armes. Mais si on n'a pu assurer le flanc d'un corps d'infanterie d'aucune manière, on le garantira dans les dispositions défensives, en formant, avec quelques bataillons, des potences ou des lignes obliques. Dans les dispositions offensives, en en disposant quelques-uns en colonne, avec distance derrière l'extrémité de la ligne (17), ou bien en les disposant en échelons directs ou indirects. La disposition en colonne préparera les moyens de former une potence; la disposition en échelons, ceux de former une ligne oblique.

§ II. *De la disposition de la cavalerie.*

475. Il est certain que la cavalerie ne saurait être considérée sous le point de vue purement défensif, quoiqu'elle serve souvent avec succès dans une action défensive, tantôt à soutenir une ligne d'infanterie, tantôt à charger les troupes qui l'auront enfoncée, tantôt à prendre en flanc les troupes ennemies, qui attaqueront les corps de troupes destinés à demeurer sur la défensive. L'action particulière des troupes à cheval est offensive dans ces différentes circonstances, et la cavalerie ne peut jamais être employée qu'à agir offensivement, quand elle est seule; car elle ne peut combattre qu'en chargeant, et elle serait incapable de défendre un poste de pied ferme, son feu étant nul, depuis surtout qu'elle a

Considérations générales.

(17) Cette disposition préliminaire ne sera point nécessaire quand les potences ne devront pas être très-étendues, et qu'il y aura des deuxièmes lignes, surtout si les troupes sont manœuvrières; il ne s'agira en effet pour former la potence, que d'exécuter un changement de front en avant, à l'extrémité de la seconde ligne.

perdu l'usage de mettre pied à terre. Nous ne considérerons ainsi la cavalerie que sous le point de vue de l'offensive, et nous nous occuperons d'abord de la disposition des corps qui doivent agir immédiatement contre l'ennemi, pour passer ensuite à celle des corps qui doivent agir secondairement.

La cavalerie enfonce ou enveloppe l'ennemi.

476. La cavalerie a deux moyens de battre ses adversaires : celui de les *enfoncer* d'abord, et celui *de les envelopper* pour les charger ensuite.

477. La réussite du premier de ces moyens tient à la vigueur et à l'adresse des hommes, à la force des chevaux, au plus ou moins d'énergie des officiers, et enfin à des causes fortuites, qu'il serait souvent difficile de calculer. La réussite du second moyen tient au contraire seulement à l'étendue de la ligne, et à la rapidité des manœuvres que les troupes exécuteront, pour déborder l'ennemi et gagner son flanc, afin de le charger ensuite en front et en flanc. Comme il est plus aisé d'en assurer le succès, il convient de faire habituellement usage de ce dernier moyen.

Elle doit se former en ligne quand elle veut envelopper.

478. On sent facilement que c'est l'étendue du front d'un corps de cavalerie, au moment de l'action, qui lui donne le moyen de déborder l'ennemi, et de gagner son flanc. Il faut donc former les troupes à cheval en ligne toutes les fois qu'on espère battre l'ennemi après l'avoir enveloppé.

479. Mais il y a sur cela une remarque bien importante à faire : *c'est qu'un corps de cavalerie qui s'étendrait en entier en ligne, avant que l'instant de la charge fût arrivé*, ferait connaître à son adversaire tous les moyens qu'il peut avoir de l'envelopper. Il lui indiquerait le côté sur lequel il le dé-

bordera, et il lui laisserait ainsi le moyen d'exécuter des contre-manœuvres, ou bien de se retirer. Un corps de cavalerie, qui marche en ligne pour charger, ne doit donc jamais se déployer en entier, s'il espère trouver l'occasion de tomber sur le flanc de l'ennemi, et laissera un certain nombre d'escadrons en colonne derrière celle de ses ailes, destinée à tomber sur le flanc de son adversaire. Ces escadrons s'étendront ensuite en ligne pour prolonger le front des autres troupes, dans l'instant qui précédera la charge. Ils pourront développer sans inconvénient toute l'étendue de leur front, puisqu'ils seront arrivés au moment où les ennemis exécuteraient difficilement des contre-manœuvres.

Voilà ce qui regarde la disposition de la cavalerie dans les occasions où elle peut envelopper l'ennemi.

480. Mais il y a deux autres circonstances où il faut absolument que cette arme cherche à enfoncer ses adversaires. La première est celle où elle attaque un corps d'infanterie formé en ordre profond; parce que des troupes à cheval ne se trouvent pas fort avancées d'avoir gagné les flancs d'un corps qui se trouve fort par la nature même de son ordonnance (18); le second cas est celui où elle attaque un corps d'infanterie qu'il est impossible d'envelopper, parce que ses deux flancs sont appuyés à des obstacles impraticables pour l'infanterie et la cavalerie.

Cas où la cavalerie doit chercher à enfoncer l'ennemi.

481. Dans la première de ces deux occasions, il

(18) D'ailleurs, la totalité d'un gros corps de cavalerie ne pourrait point attaquer de l'infanterie formée sur un ordre profond, s'ils ne se partagent pas en plusieurs colonnes. Les officiers qui les commandent, tâcheront pendant l'attaque, de les faire marcher contre les angles de la disposition de l'ennemi, qui sont toujours les points les plus dégarnis du feu, quelque précaution que l'ennemi prenne pour remédier à ce défaut.

Quand il faut former des colonnes et des lignes.

peut être utile de former des colonnes par escadron à grande distance, si on a plus de troupes à cheval qu'il n'en faut pour attaquer tout le front de la ligne ennemie. Les avantages qu'on tirera de cette disposition seront : 1° d'avoir une succession plus rapide d'efforts sur les points où l'on emploiera les colonnes, car le second escadron de chaque colonne chargera aussitôt que le premier escadron aura été repoussé, et ainsi de suite; 2° les ennemis battus pourront se rallier à la queue de la colonne; 3° l'ennemi sera peut-être étonné de la rapidité des attaques.

Dans le second cas, il vaut mieux former deux lignes, car il importe d'avoir une seconde ligne pour profiter des avantages de la première, attendu qu'il est arrivé dans bien des batailles que la victoire ne restait pas à une ligne de cavalerie dont quelques escadrons avaient enfoncé la ligne ennemie, parce qu'il n'y avait pas, sur le point où l'on combattait, un nombre de troupes suffisant pour attaquer les escadrons avec lesquels l'ennemi cherchait à rétablir le combat, et à prendre en flanc celles qui tiendraient encore sur les côtés du point où il aurait été battu.

Comment se forment les colonnes d'attaque.

482. Les colonnes d'attaque doivent être formées par escadron pour avoir un front assez redoutable, sans être trop étendu, et les escadrons conserveront entre eux des distances égales à leur front et même doubles pour avoir les moyens de se replier avec aisance derrière les autres en cas d'échec. La moindre réflexion sur la nature même de la cavalerie suffit, d'ailleurs, pour convaincre que la diminution de la distance des escadrons n'augmentera jamais la force d'un corps de cavalerie.

483. Les colonnes d'attaque ne seront jamais composées de plus de 4 ou 5 escadrons, parce qu'il

n'est pas probable que 20 escadrons réussissent sur le point où 4 ou 5 bien conduits auront été repoussés successivement. D'ailleurs, si les 4 ou 5 premiers escadrons d'une colonne de cavalerie ont attaqué sans succès de l'infanterie, ils auront probablement formé à celle-ci un rempart d'hommes et de chevaux sur lequel il sera difficile que d'autres escadrons chargent avec avantage.

484. Il est peu important que les troupes soient la droite ou la gauche en tête, dans des colonnes d'attaque isolées; nous verrons un peu plus bas s'il en est de même dans les dispositions mixtes de colonnes et de lignes dont nous allons nous occuper actuellement.

485. Le motif pour lequel la cavalerie adopte quelquefois des dispositions mixtes, de lignes et de colonnes, c'est qu'il y aurait un grand inconvénient à ne point lier les colonnes d'attaque formées contre un corps de troupes à cheval, car ces colonnes courraient risque d'éprouver, si les intervalles qui les séparent étaient sans défense, ce qui arriva aux escadrons français à la journée de *Ramillies :* elles renverseraient les troupes qui se trouveraient en face d'elles, mais elles seraient elles-mêmes prises en flanc, par les troupes ennemies, qui se trouveraient vis-à-vis de leurs intervalles. On sent facilement que ce sont des troupes formées en ligne qu'il faut employer pour lier ensemble plusieurs colonnes. Examinons la manière de les placer.

Pourquoi la cavalerie forme des dispositions mixtes.

486. Il est certain, d'un côté, qu'il faut que les parties de ligne destinées à lier des colonnes d'attaque, restent au moment de l'action en arrière des intervalles de ces colonnes; en effet l'utilité de ces dernières consiste à rassembler beaucoup de troupes aux

points où l'on espère percer la ligne ennemie. Et à quoi servirait d'enfoncer celle-ci, sur des points où la victoire ne serait pas décisive, parce que les troupes seraient accumulées ailleurs? Mais d'un autre côté, l'ennemi serait averti des points où l'on projette de percer sa ligne, si les lignes déployées de troupes à cheval qu'on destine à lier plusieurs colonnes, se trouvaient en arrière de celles-ci quelque temps avant la charge. Il faudra donc que les colonnes d'attaque de cavalerie, s'intercalent dans les lignes d'escadrons destinés à les lier, toutes les fois qu'elles seront destinées à charger plus tard de la cavalerie. Ces lignes d'escadrons déployés resteront ensuite aisément en arrière des intervalles des colonnes d'attaque, au moment de la charge.

J'ai dit un peu plus haut, que je reviendrais à discuter quel devait être l'ordre des troupes dans les colonnes d'attaque qui faisaient partie d'une disposition mixte; c'est ici le lieu de m'occuper de cette matière.

Ordre des troupes dans les colonnes d'attaque.

487. Les colonnes intercalées dans une disposition mixte, peuvent être destinées à enfoncer l'ennemi, ou à masquer les moyens qu'on a de le déborder et de l'envelopper; car j'ai fait voir, en parlant des cas où l'on voulait déborder l'ennemi, que cette précaution était quelquefois nécessaire. Il est assez peu important que les colonnes destinées à enfoncer l'ennemi, soient la droite ou la gauche en tête; mais il faut, autant qu'on le peut, que celles formées derrière l'extrémité d'une ligne de cavalerie, pour masquer l'étendue qu'on peut donner à celle-ci, soient formées la gauche en tête, si elles sont placées derrière son aile droite, et la droite en tête, si elles sont placées derrière son aile gauche. Cette disposition

fera qu'on aura un déploiement mieux couvert, quand il faudra étendre ces troupes en ligne. Le mouvement des escadrons qui marcheront par leur flanc, sera en effet protégé par les escadrons déja formés, et le front des escadrons qui se seront déja mis en bataille ne sera point lui-même embarrassé par d'autres troupes. Quant aux colonnes formées pour masquer les troupes destinées à gagner le flanc de l'ennemi, elles doivent être la gauche ou la droite en tête, selon qu'elles sont destinées à gagner son flanc droit, ou son flanc gauche. Mais on observera que les différens escadrons de ces dernières colonnes peuvent prendre entre eux des distances entières.

Passons à la disposition des corps de troupes à cheval, destinés à agir secondairement.

Disposition des corps destinés à agir secondairement.

488. Ces corps doivent remplacer ceux qui ont agi les premiers, et repoüsser l'ennemi s'il est victorieux; mais la manière la plus sûre de parvenir à ce but, c'est de charger l'ennemi en ligne, parce que c'est en l'attaquant de cette manière qu'on achèvera de mettre le désordre dans ses escadrons, qui seront toujours un peu dérangés, car la cavalerie est obligée de se rallier, même après une attaque heureuse (19).

489. Il faut donc 1° que les corps de cavalerie destinés à agir secondairement soient toujours à 300 ou 400 mètres des autres troupes; en effet la cavalerie ne peut charger avec succès qn'en passant par toutes ses allures.

(19) Il n'en est pas des combats de cavalerie comme de ceux d'infanterie. L'infanterie victorieuse peut assez souvent s'avancer en bon ordre, el poursuivre un ennemi battu. La cavalerie, au contraire, est obligée dans tous les cas de rallier au moins les 2/3 de son monde, tandis que le reste est à la poursuite; cette raison fait que les combats de cavalerie ne sont pas aussi meurtriers qu'on le snppose ordinairement.

490. 2° Que ces mêmes corps soient toujours formés en ligne, quand ils sont dans le cas de combattre d'un instant à l'autre; car s'ils étaient en colonne, il leur faudrait toujours quelques minutes pour se déployer, et l'exécution de cette manœuvre ferait perdre des instans précieux.

Ils ne doivent jamais former de lignes pleines.

491. Ces mêmes corps de cavalerie, destinés à agir secondairement, ne doivent jamais former de lignes pleines, c'est-à-dire n'ayant que les intervalles déterminés par les ordonnances de manœuvres, parce que les mouvemens de la cavalerie sont trop rapides pour qu'une seconde ligne de troupes à cheval puisse s'ouvrir, afin de laisser passer les débris d'une première, en face d'un autre corps de troupes ennemies de la même arme; et on exposerait la seconde ligne à être entraînée par la première, si on la formait en ligne pleine, ou on courrait risque de voir tout son front embarrassé par les débris de la première ligne, dans le moment de la charge.

492. La même raison commande de laisser les intervalles de la seconde ligne grands et peu multipliés. Car, plus les corps de troupes à cheval qu'on emploiera pour rétablir le combat seront réunis, plus ils seront redoutables et moins on aura lieu de craindre qu'ils se laissent intimider par les échecs de la première ligne. Je crois, d'après cela, qu'il est très-rare qu'on doive former en totalité des secondes lignes de cavalerie. Il est infiniment plus avantageux de former des réserves derrière le centre, ou derrière une aile ou les deux ailes de la première ligne d'un corps de troupes à cheval. On ne négligera pas de disposer s'il est possible une de ces réserves, de manière à ce qu'elle puisse charger l'ennemi en flanc, si celui-ci tente de poursuivre les débris de la première

ligne, après l'avoir battue. C'est ainsi qu'au combat de *Reichenberg*, en 1757, cinq escadrons de hussards, qui étaient restés cachés dans le vallon de *Partsdorf*, sauvèrent la cavalerie prussienne en tombant sur le flanc de la cavalerie autrichienne, qui poursuivait les Prussiens, après les avoir battus. C'est ainsi qu'à la journée de *Fère-Champenoise*, en 1814, le général Merlin amortit l'impétuosité des hussards de l'archiduc Ferdinand, qui avaient rompu le centre de la première ligne, en les faisant charger par une brigade de cavalerie légère.

493. Il n'y a qu'un cas où l'on doive former une deuxième ligne pleine de cavalerie, c'est celui où la première se compose de plusieurs colonnes d'attaque; la deuxième ligne sera pour lors destinée à couvrir les intervalles de celles-ci. Mais les raisons développées plus haut détermineront à l'intercaler dans ces intervalles, si l'ordre de bataille se forme avant l'instant de la charge. Exception.

494. Si le peu d'étendue du terrain oblige de former plusieurs lignes de cavalerie, il faudra former seulement les troupes de la première ligne en lignes pleines, et disposer les autres troupes en échiquier, parce que c'est le seul moyen de faciliter la retraite des troupes de première ligne, si elles sont battues.

495. Celles-ci ne se disposeront jamais en échiquier, que si elles doivent protéger la retraite d'autres corps, ou dans leur propre retraite. Car, d'un côté, les journées de *Ramillies* et de *Prague* démontrent les inconvéniens de cette disposition, et, de l'autre, il serait impossible à un corps de cavalerie d'exécuter une autre manœuvre pour se retirer en laissant une partie des troupes qui le composent en face de l'ennemi, tandis que le reste se retirera. Dans les

cas où la cavalerie peut avoir à souffrir de l'artillerie, sans crainte d'ailleurs d'avoir à soutenir une charge d'un instant à l'autre, il vaut encore mieux l'éloigner davantage de l'ennemi, que de la disposer en échiquier, pour la tenir un peu plus près de ses adversaires.

Le flanc de la cavalerie est toujours faible.

Nous ne quitterons pas l'article de la cavalerie, sans remarquer que son flanc est toujours beaucoup plus faible que son front. Si la cavalerie ne peut pas gagner les flancs de l'ennemi, ou assurer les siens en les appuyant à quelque localité, elle tâchera de renforcer ses flancs, en plaçant derrière les extrémités de ses ailes, des réserves destinées à s'opposer aux mouvemens que l'ennemi pourrait faire pour les attaquer. D'autres fois elle les renforcera par des escadrons cachés à la faveur de quelque éminence, ou placés en arrière du flanc de la ligne, qui laisseront engager l'aile avec laquelle l'ennemi se flatterait de prendre en flanc la ligne, et qui tomberont ensuite sur le flanc de cet ennemi.

Si ces dispositions ne suffisent pas pour assurer le flanc de la ligne, on se préparera les moyens de former une ligne oblique destinée à charger les ennemis qui tenteraient de l'attaquer, en disposant en échelons les troupes destinées à cet usage.

La cavalerie doit presque toujours se former en ligne droite.

496. Il y aura, du reste, très-peu de cas où la cavalerie doive se former autrement qu'en ligne droite (20); 1° la disposition en échelons ne serait point avantageuse pour charger, parce qu'elle donnerait des efforts trop partiels; 2° la cavalerie ne refusera jamais les deux ailes pour présenter le centre; car, d'un côté, il serait impossible d'assurer les flancs du corps destiné à exécuter l'attaque centrale,

(20) On juge bien que je regarde, comme formé en ligne droite, un corps de troupes à cheval, dont la position s'écarte peu de cette direction.

avec d'autres corps disposés en ligne oblique, attendu que les trois parties du corps, qui auraient formé cette disposition, seraient obligées d'exécuter des mouvemens différens au moment de la charge, et le peu de succès de l'une d'elles amènerait la perte des deux autres. Ajoutez que les charges en échelons sont trop partielles pour obtenir des succès, et qu'on ne pourrait pas assurer, d'après cela, les flancs du corps de troupes à cheval, destinés à former l'attaque centrale, en disposant sur ses flancs des troupes destinées à charger en échelons; 3° il ne serait pas non plus avantageux de présenter les ailes en refusant le centre de la ligne (21); car on a vu d'abord qu'une disposition en ligne concave n'était jamais favorable à la cavalerie, et ensuite que la disposition en échelons était peu susceptible de couvrir le flanc d'un corps de troupes à cheval, au moment même de la charge.

497. Quand un corps de cavalerie sera destiné à charger le front et le flanc de l'ennemi, on le partagera en deux corps qui se formeront et agiront chacun dans leur particulier : peu importe après cela que la disposition de l'un d'eux fasse un angle rentrant avec la disposition de l'autre.

498. Quelle que soit, au reste, la disposition d'un corps de troupes à cheval, on l'éloignera au moins de 400 pas, du point sur lequel il doit charger; car cet espace est nécessaire à la cavalerie pour accroître sa force par le mouvement. A la bataille de *Neerwinden*, en 1793, la cavalerie de l'aile droite de Dumouriez était postée de manière à ne pouvoir faire

(21) Qu'on remarque bien, que je dis seulement qu'il n'y aurait aucun avantage à présenter les deux ailes, en refusant le centre, car aussitôt qu'un corps de cavalerie peut déborder les ailes de la ligne ennemie, il ne doit pas manquer d'attaquer et d'envelopper les flancs de son adversaire, en même temps qu'il attaquera son front.

plus de 120 à 160 mètres, sans prêter le flanc aux troupes impériales qui s'étaient portées entre *Racour* et *Obervinden;* elle fut battue, malgré toute l'ardeur avec laquelle elle s'ébranla, quand la cavalerie autrichienne ne fut plus qu'à 120 mètres d'elle, parce que ses adversaires avaient uni leur force en parcourant une carrière de 4 à 500 mètres.

499. Nous terminerons ces préceptes par une recommandation, c'est qu'un corps de cavalerie n'a pas de moyen plus sûr de résister à un choc d'un corps de même arme, que de le prévenir en le chargeant. On a vu, il est vrai, dans la retraite de Portugal, le 9 mars 1811, des dragons français repousser de pied ferme la cavalerie anglaise à *Pombal;* mais pour un fait d'armes aussi honorable, combien les guerres de la révolution n'offrent-elles pas d'exemples contraires?

500. Nos réflexions sur l'infanterie ont dû convaincre qu'il est possible, à la rigueur, d'employer les troupes de cette arme sur presque tous les terrains, et dans presque toutes les circonstances, en modifiant leur disposition. Il n'en est pas de même de la cavalerie : le terrain sur lequel on se détermine à la faire agir, doit être uni, et assez découvert, pour qu'elle puisse y marcher en bataille, à toutes les allures, sans être obligée de se rompre. Cependant des buissons, et même des arbres, ne gêneraient pas beaucoup des régimens bien exercés, tant qu'ils n'occupent que le front d'une division. Si le terrain est ensuite un peu en pente, il vaut mieux qu'il s'élève que de s'abaisser, en supposant qu'on ait affaire à de l'infanterie. J'en ai dit la raison en parlant des troupes de cette arme. Il est, au contraire, avantageux que le terrain s'abaisse quand on a affaire à de la cavalerie ou à de l'artillerie, car cette

dernière n'y tire pas avec plus de justesse, et n'y prend pas aussi facilement des directions obliques, ou des revers, qu'elle le ferait sur un terrain qui s'abaisse en pente douce devant elle. Des ruisseaux, et même de petites rivières, n'entravent pas beaucoup la marche de la cavalerie, pourvu que leurs bords soient plats; mais il faut éviter d'en rencontrer au moment de la charge, parce qu'ils désunissent toujours le mouvement, et que leurs bords sont souvent plus marécageux qu'ils ne le paraissent au premier coup d'œil. On ne peut trop se défier des sites marécageux; ils deviennent souvent impraticables par le passage d'un grand nombre de chevaux.

§ III. *De la disposition de l'artillerie.*

501. J'ai réservé cet article pour terminer mes réflexions sur les différentes armes considérées isolément, parce que l'artillerie ne tire sa force que des troupes qui la soutiennent, et qu'elles seules peuvent profiter de ses succès. Je commencerai cependant par traiter la disposition de l'artillerie en elle-même, avant de passer à sa combinaison avec les deux autres armes. Les observations que je présenterai à ce sujet serviront de préliminaires à celles que j'ai à faire sur la combinaison des trois. **Considérations générales.**

502. Observons d'abord que le tir de l'artillerie est incertain contre un objet isolé à la distance de 400 pas; s'il a, par exemple, 5 mètres de long sous un angle de 23 minutes, et une erreur d'un demi-degré, dans le tir, empêche que le boulet ne frappe l'objet contre lequel la pièce est pointée; ce ne sont donc pas des objets déterminés, mais des lignes, des masses de troupes, des espaces et des débouchés qu'il faut battre. L'unique objet qu'on doive se pro-

poser, c'est de porter des projectiles dans le plan vertical de l'ordonnance ennemie. Il serait inutile de tuer quelques hommes, de démonter quelques pièces. Le but vers lequel on doit tendre, c'est de couvrir et de traverser de feu le terrain qu'occupe l'ennemi, ou par lequel il peut s'avancer. L'artillerie, disposée avec intelligence, relativement à cet objet, ne cause pas moins de terreur que de mal.

Mais, avant de tracer les règles relatives à la disposition de l'artillerie, il convient de donner une table des distances auxquelles on peut compter sur l'efficacité des effets des diverses pièces dans les affaires de campagne.

Table des distances auxquelles on peut commencer à compter sur les effets de l'artillerie, dans les affaires de campagne (22).

CALIBRES des BOUCHES A FEU.	DISTANCES AUXQUELLES LES EFFETS DES PIÈCES SONT EFFICACES AVEC LES CHARGES ORDINAIRES.		
	pour le boulet.	pour la mitraille.	pour les obus.
	mètres.	mètres.	mètres.
Pièces de 12.	1200 à 1600.	600 à 900.	»
Pièces de 8.	1000 à 1400.	600 à 800.	»
Pièces de 6.	900 à 1200.	500 à 700.	»
Pièces de 4.	600 à 900.	300 à 500.	»
Obusiers de 6.	»	500 à 900.	1200 à 1600.
Obusiers de 24.	»	400 à 800.	1000 à 1400.

(22) On peut certainement faire usage du canon à des portées plus con-

503. Quand on veut frapper à une grande distance, et que le terrain le permet, on emploie le tir à ricochet (23). La portée totale de 500 à 800 mètres est peu diminuée par ce genre de tir sur un terrain ordinaire, sec et peu accidenté ; les projectiles ne s'élèvent point au-dessus des colonnes, et produisent dans celles d'infanterie et de cavalerie des effets capables de les arrêter ou de les obliger à changer de direction.

Les obusiers tirés sous un angle de 15 à 17° projettent l'obus à 15 ou 1600 mètres, et peuvent remplir le même objet, ou mettre le feu à un village dont l'artillerie empêcherait d'approcher. La portée de l'obusier, tiré à cartouche de balles de fer battu, est de 400 mètres (24). On peut dire en général qu'on obtient le meilleur effet des bouches à feu à la distance de 6 à 700 mètres.

504. L'objet de l'artillerie étant de battre des masses de troupes, celui de sa disposition doit donc être, 1° de faire parcourir aux boulets des lignes de

sidérables, puisqu'une pièce de 12, pointée sous un angle de 16°, porte le boulet à 1760 mètres ; mais au-delà des limites indiquées dans la table, on ne peut compter sur effet décisif, qu'en suppléant par un grand nombre de pièces aux irrégularités des grandes portées.

(23) Le tir à ricochet avec le canon de bataille, est celui où la pièce avec la charge ordinaire est pointée horizontalement en pays de plaine, et parallèlement au terrain en pays tourmenté ou de montagne, afin de faire parcourir au boulet le prolongement de sa direction par des ricochets rasans et multipliés. Avec ce tir les projectiles font 15, 20, et jusques à 25 bonds, quand le terrain est solide et découvert ; mais ils s'enterrent facilement, quand il y a de grandes inégalités dans le terrain ; et ils s'amortissent assez rapidement, quand ils frappent sur un sol humide, mou et marécageux.

(24) Je ne parle point du tir de but en blanc de l'obusier de Gribeauval. Outre qu'il est très-court, il est très-incertain à cause de son peu de longueur. Cet inconvénient n'a pas lieu avec les obusiers du nouveau modèle : ils ont l'avantage des canons de 4 et de 8 kilogrammes (de 8 et de 12) dont on a parlé plus haut.

la plus grande étendue possible, dans l'ordonnance ennemie; car, plus les lignes traverseront de troupes, et plus il y aura de chances pour que les boulets frappent un grand nombre d'hommes. 2° De diriger l'artillerie sur des espaces assez étendus, surtout pendant qu'on est très-éloigné de l'ennemi, car c'est le moyen de rendre ses coups plus assurés. Examinons la manière de remplir ces deux objets, d'abord quand il s'agit de battre des lignes de troupes, puis des colonnes.

Manière de battre des lignes de troupes.

505. Une ligne de troupes présente, dès qu'on l'aperçoit, un espace assez étendu pour offrir beaucoup de prise au feu du canon; l'objet de la disposition de l'artillerie qui lui est opposée, doit donc être, dès les premiers momens, de faire parcourir aux projectiles des trajectoires qui traversent la plus grande partie possible de l'ordonnance ennemie.

506. On sent que des coups directs produiraient moins d'effet, puisqu'ils ne frapperaient qu'une très-petite partie d'un corps ennemi, formé en ordre déployé, l'infanterie sur trois rangs, et la cavalerie sur deux de profondeur. Il faut donc que l'artillerie cherche à battre obliquement les lignes de troupes ennemies, dès qu'elle commence à tirer, et qu'elle prenne, s'il est possible, des prolongemens, car les boulets parcourront alors toute la ligne dont elle bat le flanc. Ce feu est le plus meurtrier de tous, et les feux qui s'en rapprochent, en écharpant, sous un angle assez aigu, la ligne ennemie, sont ceux dont on peut se promettre le plus d'effet. Il faut ainsi disposer les batteries destinées à battre une ligne, de manière à ce qu'elles l'écharpent autant que possible, sans trop diminuer la longueur de la portée. L'inconvénient d'augmenter cette dernière,

disparaissant à mesure qu'on s'avancera plus près de l'ennemi ; on profitera de ce qu'il est plus facile de donner alors à l'artillerie une direction qui s'approche du front de la ligne ennemie, pour battre celle-ci sous un angle d'autant plus aigu qu'on sera plus près d'elle. L'angle que les batteries forment avec elle s'effacera presque quand on sera très-près de l'ennemi, et elles prendront, pour ainsi dire, le prolongement des troupes contre lesquelles elles seront dirigées.

Voyons maintenant la manière de battre des colonnes.

507. Il n'en est pas des colonnes comme des lignes ; les troupes ayant plus de profondeur que de front, quand elles sont dans cet ordre, les coups directs sont ceux qui leur sont les plus funestes ; et ils le sont même autant que les coups d'écharpe ; car il n'y a pas de différence sensible entre la profondeur d'une colonne, et une ligne qui la traverserait diagonalement. **Manière de battre des colonnes.**

Il paraît, au premier coup d'œil, qu'on doit toujours chercher les moyens d'établir un feu direct contre les colonnes ; mais comme leur front présente très-peu de prise à une certaine distance, il faut plutôt chercher à établir des batteries qui écharpent suffisamment sur leur front, pour qu'on puisse battre leur front et leur flanc, quand on peut le découvrir à raisonnable portée. On emploiera ensuite des batteries placées en face des colonnes, quand ces dernières seront plus rapprochées ; ou bien on changera la position de celles qui étaient d'abord destinées à les battre obliquement.

C'est ainsi que le général Sénarmont, à la bataille d'*Ocaña*, le 18 octobre 1809, arrêta la colonne es-

pagnole qui avait renversé la division Valence. Ce général l'ébranla d'abord en la battant d'écharpe avec 2 batteries, puis il l'écrasa avec 36 bouches à feu qu'il réunit contre son front. Cet emploi de l'artillerie décida de la victoire.

508. Ces réflexions, qui démontrent l'avantage qu'il y a à battre obliquement les lignes déployées, prouvant aussi la nécessité de former des batteries de revers ou d'écharpe, pour commencer à battre le flanc des colonnes, nous donnent lieu d'établir qu'il ne faut jamais placer d'abord les batteries vis-à-vis des points qu'on voudra battre:

509. Si ce n'est, 1° dans le cas où on peut battre de fort près l'issue d'un débouché; 2° dans celui où l'on est trop éloigné de l'ennemi, pour que l'obliquité des coups ne fasse pas beaucoup perdre sur la longueur de la portée.

510. Du reste, on ne négligera point d'établir des batteries, soit lors de la première disposition, soit dans la suite d'une action, aux points où l'on pourra prendre des prolongemens ou des revers sur l'ennemi : car, outre que le premier de ces feux est le plus meurtrier de tous, et que le second réunit à l'avantage d'inquiéter l'ennemi, celui de gêner sa retraite, il arrive presque toujours qu'une troupe, battue de deux côtés, est ébranlée. Le danger de perdre de l'artillerie n'engagera jamais à renoncer à l'établir dans des positions où elle assurera de grands avantages. Il est quelquefois plus fâcheux de perdre des soldats tout formés, que des machines faciles à remplacer, quand on est à portée de ses dépôts.

Cas où il faut des batteries croisées.

511. Si l'on veut battre plusieurs points à la fois, comme cela arrive, quand on dispose des batteries vis-à-vis d'une ligne de troupes un peu étendue, il

faut les placer de manière que les coups de l'une aillent frapper vis-à-vis de l'autre. Ces batteries, qu'on nomme *batteries croisées*, se protègent et se défendent réciproquement.

Ce fut par une semblable disposition que fut gagnée, le 14 juin 1807, la bataille de *Friedland*, lorsque le général Sénarmont eut porté, vers six heures du soir, à 3 ou 400 pas en avant du centre, 30 bouches à feu qui, venant à croiser leur feu avec les 40 qui furent démasquées en avant de la droite, forcèrent les Russes à repasser l'*Aller*, et à abandonner la ville de *Friedland*.

C'est encore ainsi que l'artillerie française fut disposée à la bataille de *Lutzen* le 2 mai 1813. Les 64 bouches à feu de la garde, commandées par le colonel d'Hautpoul, placées entre *Starsiedel* et *Caja*, croisèrent leur feu avec les 38 du 3e corps que le général Charbonnel avait réunies à la gauche de ce village, lorsque les alliés, après avoir emporté *Rhana* et *Klein-Gœrschen*, en débouchèrent pour enlever ce poste important. Le feu convergent de ces 102 bouches à feu arrêta les colonnes ennemies, et permit aux Français de ressaisir la victoire prête à leur échapper.

512. Du reste, il faut toujours réunir beaucoup de feu sur les points qu'on veut battre, car la destination de l'artillerie n'est point, comme on l'a déja dit, de mettre du monde hors du combat, mais d'en détruire une grande quantité sur les points par où l'ennemi peut venir attaquer, ou bien dans ceux où l'on a résolu de l'assaillir soi-même. Mais il ne s'ensuit pas de ce principe qu'on doive réunir trop d'artillerie sur un seul et même emplacement; ce serait donner trop de prise au feu de l'ennemi, et diminuer la quantité de feux croisés, qui intimide toujours le

soldat. Il convient seulement de réunir vers le même objet, ou sur le même point, le feu d'un certain nombre de batteries, proportionné à l'objet qu'on s'en propose.

Il suffit à Napoléon de faire amener 24 bouches à feu sur les hauteurs de *Telnitz*, lorsque après avoir rejeté à la bataille d'*Austerlitz* les colonnes de Doctorof et de Langeron dans les bas-fonds entre *Augezd* et *Menitz*, il voulut briser les glaces qui couvraient les lacs situés entre ces deux villages pour leur couper la retraite.

513. On aura la plus grande attention de ne pas les placer sur la même ligne, quand le terrain ne prescrira pas impérieusement cette disposition, afin que si l'ennemi se ménageait des prolongemens sur ces batteries, il ne puisse les enfiler toutes en même temps. Cependant on occupera de pareilles positions, sauf à les abandonner ensuite si l'ennemi manœuvre ainsi que nous l'indiquons. La même raison fait qu'il ne faut pas trop rapprocher les pièces les unes des autres dans les batteries ; car les boulets qui frappent dans une batterie pleine, sont toujours plus funestes que ceux qui tombent dans une batterie tant pleine que vide.

514. On laissera donc ordinairement la longueur de la pièce attelée entre chaque pièce : quand on sera gêné par la nature du terrain, on la réduira à 6 mètres, mais jamais à moins, cet espace étant indispensable pour le service d'un canon.

Pourquoi il faut éviter de placer les batteries sur des points trop élevés.

515. On évitera de placer les batteries sur des points beaucoup plus élevés que les objets qu'elles doivent battre, surtout si l'ennemi est en plaine : car on perd l'avantage d'avoir des feux rasans, qui sont toujours plus meurtriers que les autres, parce

que leurs boulets parcourent une plus grande trajectoire, dans l'ordonnance ennemie, que ceux d'une batterie dont le feu plonge beaucoup, ces derniers s'enterrant dans l'endroit où ils frappent. L'inconvénient des batteries fichantes devient moins grave si l'ennemi est posté sur la pente d'une hauteur située en face de vous; parce que son inclinaison empêche d'avoir des feux rasans : mais on se contentera, dans les autres cas, d'un commandement de 5 à 6 mètres sur une étendue de 600 mètres. Cela suffit pour prendre des revers et n'interdit ni le tir à ricochet, ni les feux rasans; cela ôte d'ailleurs à l'ennemi tous les endroits où il pourrait se mettre à couvert. Un commandement plus élevé est désavantageux, parce que l'angle du tir s'éloigne d'autant plus de l'horizon, que ce commandement est plus sensible. Les coups sont incertains; les boulets s'enterrent, ne procurent plus de ricochets, et le danger de l'ennemi diminue à mesure qu'il s'approche, parce que les coups deviennent alors moins rasans; ils finissent même quelquefois par passer par-dessus sa tête, comme cela arriva au feu de l'artillerie russe, dirigée contre les grenadiers prussiens qui attaquèrent le *Muhlberg* à la journée de *Cunersdorf*, en 1759.

On évitera ce dernier inconvénient, en n'établissant jamais de batteries dans des positions en avant desquelles il y aura des couverts, à moins qu'ils ne soient battus par de l'artillerie.

Au reste, dans les circonstances où l'on est absolument obligé de faire occuper des positions élevées par de l'artillerie, on préfèrera l'obusier au canon, parce que le canon n'est plus redoutable aussitôt que son feu cesse d'être rasant. L'obusier, au contraire, acquiert plus de certitude dans ses coups, et si l'o-

bus ne ricoche pas, elle éclate toujours. Dans les terrains humides, marécageux, couverts de haies et coupés de fossés, dont les bords sont relevés, on se servira au contraire du canon, parce que l'obus s'amortit, et cesse bien plutôt d'y ricocher.

516. On sent qu'on doit éviter d'établir de l'artillerie sous le feu d'une batterie ennemie qui puisse la commander.

Je ne parlerai pas des précautions à prendre dans les positions qu'on occupe depuis quelque temps pour couvrir l'artillerie au moyen d'épaulemens et de traverses; je dirai seulement, qu'en général, il convient toujours de la couvrir, ne fût-ce que par une petite élévation de 0^m65 à 1 mètre. Je ferai observer en outre qu'il est prudent de ne pas placer les batteries trop tôt, et trop à découvert, car l'ennemi alors leur en oppose d'autres qui les détruisent ou les contre-battent avantageusement.

517. Ce que j'ai dit sur la manière de battre des lignes ou des colonnes, a dû faire comprendre que l'artillerie était assez souvent obligée de changer sa première disposition pour battre avec plus d'avantage des masses de troupes. Elle peut être également soumise à cette nécessité soit pour conserver les revers et le prolongement qu'elle a pris, soit pour en prendre de nouveaux, soit pour rassembler son feu sur les points décisifs; soit enfin pour se porter sur eux de concert avec les troupes. Il faut donc soigneusement éviter d'établir une batterie de combat, dans un emplacement qui présenterait des obstacles aux manœuvres ultérieures.

518. L'artillerie est aux troupes, dans tous les ordres de bataille, ce que les flancs sont aux ouvrages de fortification. L'avantage qu'elle a de causer

beaucoup de dégâts dans l'ordonnance ennemie avant que celle-ci soit à portée d'essuyer le feu de mousqueterie, fait qu'il ne faut pas se contenter, quel que soit le système qu'on adopte, de placer de l'artillerie aux points où l'on peut battre avec succès les ennemis, soit directement, soit obliquement, soit de front, soit en flanc, soit à revers. On en mettra dans les parties faibles de l'ordre de bataille, dont elle sera pour ainsi dire le contrefort; dans les points d'où elle protégera ces parties faibles en prenant en flanc, ou à revers, l'ennemi qui tenterait de les attaquer; aux saillants de l'ordre de bataille, ou de la position qu'on occupe, enfin dans les points essentiels pour couvrir la liaison des différentes parties de l'armée.

519. L'artillerie est destinée dans les dispositions défensives à empêcher l'ennemi de déboucher, et à le battre quand il s'avancera. Les pièces du plus gros calibre doivent être employées de préférence aux points principaux des positions défensives, dans ceux d'où l'on peut voir l'ennemi le mieux, et de plus loin, enfin dans les endroits où l'on peut le prendre en écharpe, en flanc ou à revers, soit au commencement, soit dans le cours de l'action. On formera ainsi, quand on sera réduit à la défensive, les grosses batteries de protection et de défense de pièces du calibre de 12. Celles d'un calibre plus léger seront divisées sur plusieurs points, elles se tiendront prêtes à se porter rapidement au secours des parties menacées de la position, et à prendre leur disposition d'après celle de l'ennemi.

Objet de l'artillerie dans les dispositions défensives.

520. Si on attaque, les pièces de gros calibre seront placées ordinairement dans les parties de l'ordre de bataille les plus faibles et les plus éloignées de l'ennemi; du côté des fausses attaques, sur les hau-

Règles sur la distribution des calibres.

teurs d'où elles peuvent empêcher l'ennemi de faire effort contre certain point de la disposition générale qu'on ne veut point engager; sur les hauteurs auxquelles s'appuient les flancs de la véritable attaque, et d'où il est possible de prendre, quoique d'assez loin, le point d'attaque en écharpe, à revers, ou en flanc. La longue portée des pièces de 12 produira le meilleur effet dans ces positions qui leur sont d'ailleurs très-convenables, tant parce que leur poids gênerait les mouvemens fréquens qu'elles seraient obligées de faire dans d'autres positions, que parce qu'elles seront plutôt mises en sûreté si les circonstances forcent à la retraite.

Les pièces de petit calibre se porteront au contraire en avant avec les troupes attaquantes, comme les plus propres à seconder tous leurs mouvemens, à poursuivre l'ennemi s'il est repoussé; à protéger la retraite, et à se retirer elles-mêmes rapidement, si on est battu. Ce principe sur le placement de l'artillerie n'est pas au reste sans exception.

Si les colonnes ou les lignes qu'on veut attaquer ne sont pas défendues par l'artillerie, il serait inutile d'engager la canonnade de loin et par conséquent d'affecter à la colonne d'attaque des pièces de gros calibre; mais si ces lignes ou les colonnes ennemies sont défendues par des batteries, il faudra engager le feu d'artillerie du plus loin possible, sans arrêter la marche de la colonne d'attaque, et par cette raison employer des batteries de gros calibre.

Il est inutile d'avoir de longues portées dans les endroits où l'on a résolu de s'approcher pour combattre; d'ailleurs lorsqu'on tournera l'ennemi, et qu'on engagera sa partie forte contre sa partie faible,

ce ne sera point avec de l'artillerie qu'on décidera le succès de l'affaire, puisque entamer alors un combat d'artillerie, serait donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, de se renforcer, et perdre par conséquent tout le fruit de la manœuvre qu'on aurait exécutée. L'artillerie doit être seulement employée dans ces divers cas à battre, autant que cela est nécessaire pour la réussite de l'attaque, les villages ou les retranchemens à emporter avant d'aborder l'ennemi.

521. Outre ces règles sur la distribution des calibres, il y en a encore une qu'il faut assez souvent observer; c'est d'affecter par préférence des obusiers: Points où il faut des obusiers.

1° Aux parties de l'ordre de bataille contre lesquelles l'ennemi peut employer de la cavalerie, car c'est l'espèce de bouches à feu la plus redoutable pour les troupes à cheval.

2° Aux parties de l'ordre de bataille où il peut devenir nécessaire d'incendier des villages, parce que c'est la manière la moins sanglante d'en chasser l'ennemi ou de l'empêcher de s'y établir.

3° Dans les parties de l'ordre de bataille, qui peuvent avoir besoin d'inquiéter des batteries masquées. Je ne parle point de l'avantage qu'il y a à tirer à ricochet contre des colonnes, contre de la cavalerie ou contre des batteries masquées, cela tient à l'exécution de l'artillerie.

522. Nous terminerons ces réflexions sur l'artillerie, considérée en elle-même, par un principe: c'est de placer cette arme de manière à pouvoir s'en servir beaucoup plutôt contre les troupes, que contre l'artillerie de l'ennemi. En effet son feu, contre cette dernière, pourrait être moins certain. D'ailleurs l'artillerie n'est jamais redoutable, quand les troupes sont

battues, et celles-ci remportent quelquefois la victoire, indépendamment du sort de l'artillerie.

Passons maintenant à la combinaison de cette arme avec les troupes.

ARTICLE III.

De la combinaison des différentes armes.

§ I. *De la combinaison de l'artillerie avec les troupes.*

Principe général.

523. La règle la plus importante pour la combinaison de l'artillerie avec les autres armes, est d'éviter de la placer derrière elles, sur des hauteurs peu considérables; ce serait inquiéter les troupes, s'exposer au danger de leur nuire et renoncer à la protection qu'on a droit attendre de l'artillerie.

Tilly qui s'était écarté de cette règle à la bataille de *Breitenfeld*, se trouva dans l'impossibilité de se servir de son artillerie. Il perdit avec la majeure partie de son armée, la réputation du plus grand capitaine de son siècle.

Cas où on place de l'artillerie derrière les lignes.

524. On n'établit ou on ne laisse des batteries sur des hauteurs situées en arrière des armées, que lorsqu'elles ont une élévation qui remédie aux inconvéniens dont je viens de parler.

525. On laisse encore de l'artillerie en arrière des troupes, 1° lorsqu'elle peut servir à assurer la retraite, comme celle que Dumouriez laissa sur la rive gauche de la *Géete* à la bataille de *Neerwinden*, et comme le fit en effet celle que le général Reynier avait placée le 2 avril 1811, en arrière de *Sabugal*, pour ralentir les progrès de la colonne anglaise qui avait passé la *Coa* à gué sur le flanc gauche de l'armée de Portugal.

2° On laisse encore des batteries derrière les troupes quand on a des soldats peu aguerris auxquels on veut donner de la confiance, ou qu'on a résolu de porter en avant à force de terreur. Qui doute que les batteries établies en arrière des bataillons de volontaires, n'aient pas autant contribué à leur inspirer de l'ardeur, le 2 novembre 1792, que l'hymne des Marseillais que Dumouriez fit entonner pour les ramener au combat lorsqu'ils eurent été une première fois renversés par le feu de *Jemmapes*? La journée de *Prague* en 1757 prouve, d'un autre côté, que l'artillerie donne quelquefois du courage aux troupes les moins sûres.

526. Il faut également éviter de placer des batteries devant ses propres troupes, car c'est attirer le feu de l'ennemi sur elles et gêner leurs mouvemens sans qu'elles en soient pour cela mieux soutenues. En effet 1° une batterie ne sera jamais emportée de front, si l'ennemi ne peut en approcher très-près à couvert (25), et les troupes placées derrière elle, n'assureront jamais dans les circonstances ordinaires ses flancs, qui sont sa partie faible. 2° L'infanterie qu'on placerait derrière une batterie, tirerait difficilement pour la

(25) On ne s'approche de front d'une batterie sans avoir beaucoup à souffrir de son feu, que lorsque cette batterie est assez gauchement établie pour qu'il y ait devant d'elle un couvert semblable à celui qu'on trouvait en avant des retranchemens des Espagnols à *Cuenca*, en 1810. Les colonnes d'attaque arrivèrent à l'aide d'un rideau jusqu'à leur pied sans avoir éprouvé de perte, les feux de l'ennemi passant tous au-dessus des colonnes. Ce couvert permit à l'artillerie de prendre les prolongemens des ouvrages et d'en chasser les défenseurs. Les compagnies d'élite du 28ᵉ et du 75ᵉ les escaladèrent ensuite presque sans difficulté, ouvrirent les barrières de la ville aux dragons qui s'y précipitèrent et y firent une partie des défenseurs prisonniers. On s'approche encore de front d'une batterie lorsqu'elle est masquée par une première ligne de troupes, comme l'était à *Neerwinden* la batterie qu'emportèrent les cuirassiers de Nassau. Aussi presque toutes les batteries qui ont été emportées de front, étaient-elles de l'une de ces deux espèces.

soutenir, puisque les canonniers occuperaient son champ de tir. La cavalerie ne chargerait pas plus facilement, au milieu des pièces, des affûts et des caissons.

527. Concluons de tout cela, que lorsqu'on est obligé d'établir des batteries sur un point déterminé, il vaut mieux mettre les troupes les unes derrière les autres, et laisser des intervalles pour l'artillerie, que de les masquer avec du canon. On laissera tout au plus derrière elle des troupes destinées à agir secondairement.

Comment on place l'artillerie qui doit agir avec les troupes.

528. Mais quand l'artillerie devra opérer avec les troupes, il faudra absolument la placer sur les flancs de celles qui doivent exécuter l'attaque. On est revenu du système d'embrasser de grands fronts d'attaque, qui obligeait à mêler de l'artillerie avec de l'infanterie, afin de soutenir les différentes parties de l'attaque. Si on entremêlait des batteries de gros calibre dans les lignes d'un corps de troupes, désigné pour se porter en avant, sur un front peu étendu, elles gêneraient le mouvement avec d'autant moins de motif que c'est en plaçant l'artillerie sur le flanc des troupes, qu'on a le moyen de battre le plus obliquement possible les adversaires qu'il doit aborder. Il y aura même des circonstances où l'on assignera à l'artillerie des positions obliques sur les flancs des troupes avec lesquelles elle coopère, par exemple quand cette disposition donnera le moyen de battre la ligne ennemie en flanc et à revers, sans que l'éloignement auquel l'artillerie se trouvera des troupes l'expose à être prise, et à devenir par là inutile pour l'objet qu'on se propose (26).

(26) C'est ainsi que lorsque l'avant-garde prussienne eut déposté, à la journée de *Leuthen* en 1757, les troupes de Würtemberg et de Bavière

529. Au reste, toutes les fois qu'on placera l'artillerie sur le flanc des troupes, elle réunira aux avantages dont je viens de parler, celui de renforcer la partie la plus faible de ces dernières; mais qu'on se garde de croire que placée à l'extrémité d'une ligne, elle la flanquera parfaitement, si le flanc n'est lui-même protégé par la nature du terrain, ou par la disposition des troupes, et que l'ennemi soit entreprenant.

530. Si, par exemple, on protège le flanc d'une ligne d'infanterie avec une batterie, on la soutiendra elle-même avec quelques bataillons ou quelques escadrons disposés soit en arrière de son flanc, soit en ligne oblique, soit en potence, sur ce même flanc. L'ennemi ne pourra point alors gagner le flanc de la batterie, sans battre auparavant les troupes qui le couvrent. La batterie, de son côté, n'assurera pas seulement le point de jonction de la ligne et de la potence, supposé qu'on en ait formé une, elle fortifiera encore le front de chacune de celles-ci, en battant obliquement tous les ennemis qui attaqueraient l'une ou l'autre.

531. Nous avons déja expliqué quelle devait être la disposition générale de l'artillerie, tant dans l'attaque que dans la défense. Peu importe qu'elle se trouve avec de l'infanterie, pourvu qu'il y ait des troupes à cheval, à portée de remplir le même objet, car la cavalerie soutiendra aussi bien l'artillerie que des troupes à pied, quand la nature du terrain se prête à ses mouvemens. En effet si l'in-

qui défendaient l'abatis qui couvrait la gauche des Autrichiens, Frédéric ordonna à l'artillerie de cette avant-garde, de gagner du terrain sur la gauche, en même temps que l'avant-garde continuerait d'avancer, afin de battre en flanc les troupes impériales qui formaient en arrière de *Gohlau* une potence, que l'avant-garde devait attaquer de front.

fanterie peut recevoir de pied ferme les troupes qui tenteront d'emporter une batterie ou de gagner son flanc, rien n'empêche la cavalerie de se placer un peu en arrière, et à côté de cette batterie, pour charger les troupes qui s'avanceront vers cette dernière; quand elles en seront à 250 ou 300 pas, l'artillerie appuiera réciproquement les troupes à cheval, si elles se trouvent sur ses flancs ou en arrière, et qu'elle soit elle-même établie dans des emplacemens favorables, principalement s'il y a quelques obusiers; le feu de ces pièces sera terrible, et il est probable que la cavalerie ennemie en sera ébranlée avant d'être chargée, ou qu'il jettera le désordre dans ses rangs si elle a l'audace de tenter une charge.

§ II. *De la combinaison de l'infanterie avec la cavalerie.*

Pourquoi on mélangeait autrefois l'infanterie et la cavalerie.

532. Une règle mal interprétée a produit de tous temps de fatales erreurs: le principe de disposer les troupes des différentes armes de manière à ce qu'elles se soutiennent réciproquement, bon en lui, a été la source de singulières méprises: tous les tacticiens du commencement du 18e siècle en conclurent qu'il fallait mélanger l'infanterie à la cavalerie. Cette erreur était d'ailleurs assez pardonnable, car on avait vu de grands généraux de l'antiquité et des siècles modernes s'astreindre à l'observation scrupuleuse de ce principe; mais les partisans de cette opinion oubliaient qu'il était autrefois plus facile qu'aujourd'hui de combiner ensemble l'infanterie et la cavalerie, parce qu'il n'y avait pas alors une grande différence dans la rapidité du mouvement des troupes de ces deux armes. L'ignorance où l'on était sur les véri-

tables qualités de la cavalerie, persuadait en effet à nos ancêtres qu'on pouvait diminuer sa vélocité sans altérer sa force. Nos anciens *hommes d'armes*, et après eux les *reitres*, ne chargeaient jamais qu'au pas, ou au petit trot, comme l'avait fait vingt siècles auparavant la cavalerie pesamment armée des Grecs et des Romains. L'amiral de Coligni, Henri IV, Gustave-Adolphe, et tous les grands capitaines de la guerre de 30 ans, pouvaient d'autant plus facilement entremêler la cavalerie et l'infanterie, que l'usage de cette dernière étant de combattre à l'arme blanche, elle marchait toujours rapidement, au moment de l'action.

Nos troupes à cheval ont acquis depuis cette époque une vélocité qui met l'infanterie dans l'impossibilité de les suivre. On ne peut plus, par conséquent, les assimiler aux cataphractes d'Alexandre, ou à la cavalerie des légions dont l'infanterie suivait facilement les mouvemens. Il est plus raisonnable de les comparer à ces cavaliers Numides, ou à ces Thessaliens qui chargeaient toujours au galop, et qui n'étaient certainement pas les moins redoutables, pour être les moins considérés. Imitons donc le système qu'avaient les anciens, de n'entremêler jamais ces troupes dans les phalanges, ou dans les légions.

L'action de la cavalerie étant devenue si différente de celle de l'infanterie, ce serait établir un chaos, que d'entremêler les troupes de ces deux armes dans un petit espace.

533. Il ne faut soutenir une arme par l'autre, 1° que lorsqu'on peut faire agir dans des directions absolument différentes, les troupes des diverses armes. La cavalerie, par exemple, chargera en flanc un corps de troupes ennemies que l'infanterie de la

Quand il faut soutenir une arme par l'autre.

même armée combat de front (27). Réciproquement, l'infanterie se postera d'autres fois de manière à attaquer, ou plutôt encore, de manière à battre par son feu le flanc d'un corps de troupes que la cavalerie chargerait de front (28). D'autres fois on assurera le flanc de l'infanterie en formant des lignes obliques, ou des potences de troupes à cheval, destinées à charger de front les troupes qui tenteraient d'attaquer le flanc de l'infanterie (29). D'autres fois enfin l'infanterie occupera des postes susceptibles d'appuyer les flancs de la cavalerie au moment de l'action (30).

2° On pourra encore faire soutenir les troupes d'une arme par celles de l'autre, quand les troupes de chacune seront destinées à agir dans des directions parallèles, mais non au même moment. C'est ainsi, par exemple, que l'infanterie et la cavalerie, devant agir l'une à côté de l'autre sur des directions parallèles, la cavalerie protégera le flanc de l'infanterie, si celle-ci entre en action la première (31), soit en prenant en flanc les troupes ennemies qui tenteraient d'atta-

(27) C'est là ce que fit la cavalerie du maréchal de Luxembourg, à la bataille de *Fleurus* en 1691, et celle du maréchal Daun à l'affaire de *Hochkirch*, en 1758.

(28) On se rappelle qu'à *Sintzheim*, en 1674, l'infanterie que le maréchal de Turenne avait jetée dans les vignes de la droite, fit réussir les charges de sa cavalerie, en tirant contre le flanc des ennemis, au moment de l'action.

(29) C'est ainsi qu'à *Kollin*, en 1757, le général Ziethen s'avança avec 55 escadrons pour attaquer le général Nadasti, posté à la droite de *Kuttierz*, tandis que le général Hulsen attaquait *Krezor*.

(30) A la bataille de *Fontenoi* l'infanterie postée dans les redoutes construites en avant du front des Français, devait appuyer au moment de la charge le flanc des différens corps de cavalerie, postés plus en arrière, puisque ceux-ci devaient charger dans les intervalles qui séparaient les redoutes.

(31) La cavalerie de l'aile gauche des Prussiens était ainsi disposée à la journée de *Zorndorf*, en arrière du flanc gauche du corps du général Manteufel, qui devait exécuter la première attaque, afin de protéger ce flanc.

quer le flanc de cette infanterie, soit en exécutant un changement de direction pour charger de front ces mêmes troupes ennemies. D'autres fois, l'infanterie et la cavalerie devant combattre, l'une à côté de l'autre, sur des directions parallèles, l'infanterie préparera les succès de la cavalerie par des feux obliques, soit de mousqueterie, soit d'artillerie, si la cavalerie peut être dans le cas de s'engager la première (32). D'autres fois, enfin, on pourra disposer l'infanterie dans la même hypothèse, de manière à couvrir la retraite de la cavalerie, dans le cas où cette dernière éprouverait un échec (33).

3° On pourra penser encore à faire soutenir les troupes d'une arme par celles d'une autre, quand les corps de chaque arme devront agir sur la même direction, mais dans des instans différens. C'est ainsi, par exemple, qu'on mettra quelquefois des troupes à cheval derrière de l'infanterie destinée à exécuter une attaque, afin d'avoir les moyens de compléter les avantages qu'elle remportera (34).

C'est ainsi que d'autres fois on placera de la cavalerie derrière de l'infanterie, pour charger l'ennemi, s'il réussit à battre celle-ci (35); d'autres

(32) C'est ainsi qu'au combat de *Reichenberg*, en 1757, les feux obliques de l'infanterie placée dans les redoutes du centre, et dans les abatis du *Jeskengebirge*, devaient soutenir la cavalerie impériale, au moment où elle serait dans le cas de charger les Prussiens. Aussi ceux-ci eurent-ils à essuyer son feu, avant de renverser la cavalerie de leurs adversaires.

(33) Un bataillon de la droite des Français qui s'était formé en potence, à la journée de *Sondershausen*, arrêta la cavalerie du prince d'Isembourg, qui poursuivait le duc de Broglie.

(34) C'est pour cela que Frédéric avait mis la plus grande partie de sa cavalerie derrière la gauche de son infanterie, à la journée de *Kollin*, en 1757.

(35) Voilà le motif pour lequel le maréchal Daun avait laissé des troupes à cheval, à la journée de *Kollin*, en 1757, derrière l'infanterie postée à la gauche du bois de *Radowesnitz*.

fois on mettra de l'infanterie derrière la cavalerie, soit dans des postes, soit dans des terrains coupés, pour assurer la retraite de cette dernière, si elle était battue; d'autres fois enfin, on placera de l'infanterie derrière la cavalerie, que la nature du terrain aura forcé de placer au centre d'une position, non-seulement pour assurer la retraite des troupes à cheval, mais encore pour rétablir la liaison des diverses parties de l'armée, si ces troupes à cheval sont battues (36).

Dispositions à donner aux troupes des différentes armes.

Examinons la disposition qu'il est à propos de donner aux troupes dans les cas où celles d'une arme peuvent soutenir avec efficacité celles de l'autre, en commençant par ceux où les troupes de chaque arme agissent sur des directions différentes.

534. Il est certain que les troupes de chaque arme doivent prendre la disposition la plus avantageuse à l'objet qu'elles se proposent, abstraction faite de leur combinaison avec les troupes de l'autre arme, puisque chacune doit opérer, pour ainsi dire, individuellement.

535. La même raison fait que les troupes des différentes armes destinées à agir sur des directions parallèles, doivent aussi prendre la disposition la plus favorable à l'objet particulier qu'elles se proposent.

536. Voyons actuellement quels sont les moyens de lier la disposition des troupes d'une arme, avec celle des troupes de l'autre, quand toutes deux doivent agir sur des directions parallèles. La différence qu'il y a entre la rapidité des mouvemens de l'infanterie et celle des mouvemens de la cavalerie, empêchant, comme nous l'avons déjà dit, de calcu-

(36) J'ai déjà cité plus haut un exemple de cette disposition.

ler que les troupes de ces deux armes opéreront au même moment.

Nous examinerons successivement le cas où ce sera de la cavalerie qui agira la première, et celui où l'infanterie entamera au contraire l'action.

537. Si la cavalerie doit commencer l'attaque, il faut que l'infanterie, qui ne peut la suivre, ni par conséquent seconder ses efforts, soit disposée de manière à se soutenir par elle-même, ou du moins de manière à opposer une forte résistance, si les troupes à cheval sont battues, et à couvrir, dans cette hypothèse, leur retraite. Voyons quels sont les moyens de remplir ces deux objets. Quand la cavalerie doit commencer l'attaque.

538. On a déja vu, au sujet de la disposition de l'infanterie, en particulier, qu'on pouvait assurer le flanc d'un corps de cette arme, qui n'était appuyé, ni par des localités, ni par des troupes à cheval, en plaçant sur ce flanc quelques bataillons disposés en potence, ou en ligne oblique. Mais il serait impossible de former une ligne oblique, en arrière de la cavalerie, dans la circonstance dont nous parlons actuellement, puisque cette ligne courrait risque d'être entraînée par la cavalerie, si cette dernière était battue.

539. Il n'y a donc habituellement d'autre moyen de prémunir l'infanterie contre une défaite, quand il y a de la cavalerie à côté d'elle, et qu'on craint que cette dernière n'éprouve un échec, que de placer plusieurs bataillons en potence, ou en colonne, avec distance de manière à être en mesure de former rapidement une potence derrière le flanc de l'infanterie.

540. On pourra se dispenser de prendre ces précautions, s'il y a des secondes lignes, et surtout si les

troupes sont manœuvrières, parce qu'il sera, dans ce cas, toujours facile de former une potence avec les troupes de seconde ligne, aussitôt qu'on verra que l'attaque de la cavalerie tourne mal. L'utilité de la potence ne se réduira pas à couvrir le flanc de l'infanterie; cette disposition donnera les moyens de protéger la retraite de la cavalerie, si celle-ci est battue; car le feu des troupes de la potence pourra prendre en flanc les troupes ennemies qui s'aventureraient trop à poursuivre les débris de la cavalerie. C'est là ce qui arriva à la journée de *Sondershausen*, en 1758, et il y a beaucoup de circonstances dans lesquelles il sera très-avantageux, par cette raison, d'attacher quelque artillerie aux troupes qu'on destine à former une potence pour assurer le flanc d'une ligne d'infanterie. On emploiera pour-lors cette artillerie à couvrir le point de jonction de la potence et de la ligne (37).

Quand l'infanterie doit commencer l'attaque.

541. Si l'infanterie doit au contraire commencer l'attaque, la cavalerie sera destinée à assurer le flanc de l'infanterie, qui est toujours sa partie faible. L'objet de la cavalerie sera donc de charger de front ou en flanc les troupes ennemies, qui tenteraient d'attaquer le flanc, et il faudra, par cette raison, qu'elle reste à environ 300 pas en arrière du flanc de l'infanterie; car, 1° cet espace lui serait nécessaire pour charger avec succès les troupes ennemies qui arriveraient sur le flanc de l'infanterie. 2° Si la cavalerie voulait charger de front un corps de troupes ennemies, qui aurait gagné le flanc de l'infanterie, il faudrait qu'elle exécutât un changement de direction, pour se placer parallèlement à ses adversaires; mais

(37) Il faut, par cette raison, attacher, dans ce cas, une batterie de 12 aux brigades de flanc.

elle découvrirait elle-même son propre flanc, si elle exécutait ce mouvement, étant sur la même ligne que l'infanterie. 3° La disposition que je propose empêchera la cavalerie d'avoir autant à souffrir du feu de l'ennemi (38).

542. Mais ce n'est pas tout : on sent que la cavalerie peut être repoussée elle-même ; il sera donc encore utile, dans le cas en question, d'assurer le flanc de l'infanterie avec d'autres troupes disposées en colonnes, ou bien en seconde ligne, afin de pouvoir former rapidement une potence, comme il convient de le faire dans les cas où l'on appréhende que la cavalerie soit repoussée, avant d'avoir commencé l'attaque.

543. Concluons, d'après tout ce qui vient d'être dit sur les circonstances où la cavalerie et l'infanterie agissent dans des directions parallèles, qu'il est avantageux de couvrir le flanc de l'infanterie par des troupes de la même arme, disposées en potence, ou de se ménager la faculté de former une potence, au moyen d'une seconde ligne, derrière l'aile de l'infanterie, ou d'y placer des troupes en colonnes, si l'aile de cette infanterie n'est appuyée que par des troupes à cheval.

Dispositions à prendre quand les troupes doivent agir dans la même direction.

Je passe actuellement à l'examen de la disposition à donner à l'infanterie et à la cavalerie, quand les troupes de ces deux armes doivent agir sur la même direction, mais les unes après les autres.

544. Il est certain que la cavalerie doit être placée derrière l'infanterie, quand les troupes de ces deux armes doivent être employées sur la même direction,

(38) La manière dont Frédéric disposa la cavalerie de son aile gauche à la journée de *Zorndorf*, prouve bien clairement les avantages de cette disposition.

et que l'infanterie est destinée à agir la première; mais, 1° cela ne saurait apporter aucun changement aux principes ordinaires sur la disposition de l'infanterie; 2° la destination des troupes à cheval peut être alors de rétablir le combat, si l'infanterie est battue, ou de profiter de ses avantages, si elle remporte la victoire.

545. Dans le premier cas, il est certain qu'il faut former des lignes pleines de troupes à cheval, pour que la cavalerie ait toute la force dont elle est susceptible, et qu'elle ne risque pas d'être défaite, car cela arriverait probablement si l'ennemi se jetait, après avoir battu l'infanterie, dans les intervalles qu'on aurait laissés dans la ligne de troupes à cheval. Si celles-ci sont obligées de charger, par suite de la défaite de l'infanterie, la trouée sera malheureusement assez grande pour qu'elles puissent opérer et charger dans leur ordre naturel. La cavalerie, destinée à rétablir le combat si l'infanterie est battue, se placera du reste à 3 ou 400 mètres de l'infanterie, afin de pouvoir passer par ses différentes allures avant de charger.

546. Si la cavalerie est, au contraire, destinée à profiter de la victoire de l'infanterie, on proportionnera sa quantité à la nature du terrain; par exemple, si celui-ci est coupé, on fera comme Frédéric à *Cunersdorf*, en 1759, on distribuera seulement plusieurs escadrons derrière l'infanterie, en les séparant par pelotons. Mais si le terrain est découvert, on formera des lignes pleines de troupes à cheval, qui seront d'ailleurs en état de réparer les échecs qu'éprouverait l'infanterie. On sent qu'il ne sera pas difficile à des troupes à cheval, divisées par pelotons, de passer par les intervalles des

bataillons placés en avant d'elles, pour charger un ennemi déja battu par ces derniers. Si les troupes à cheval ont formé, au lieu de cela, des lignes pleines, et qu'il s'agisse de profiter des succès de l'infanterie, celle-ci se reploiera aisément en colonne par bataillon, et peut-être encore mieux par régiment de deux bataillons, afin d'ouvrir de larges intervalles par où la cavalerie repassera librement en cas d'échec. Ces colonnes, à la vérité, ne pourront point se déployer dans le cas où la cavalerie éprouverait elle-même un échec, et serait poursuivie vivement par la cavalerie de l'ennemi; mais les troupes qui les composent se trouveront disposées, dans tous les cas, de manière à résister aux escadrons victorieux, et seront encore assez rapprochées les unes des autres, pour que leur feu, joint à celui de l'artillerie, soit dans le cas de protéger efficacement la retraite de la cavalerie.

Voyons actuellement ce qui regarde les circonstances où l'on place de la cavalerie en avant de l'infanterie.

547. On prend d'ordinaire ce parti, lorsqu'on confie à la garde de l'infanterie des postes ou des terrains coupés pour couvrir la retraite de la cavalerie, si elle était battue, ou lorsque le centre d'une première ligne, étant formé de troupes à cheval, on veut préparer les moyens d'assurer leur retraite, et de rétablir la liaison des diverses parties de l'armée, si ces troupes à cheval éprouvaient un échec. Il est certain que la cavalerie doit se former, dans l'un et l'autre cas, dans la disposition la plus avantageuse relativement à sa force, et à l'attaque qu'elle a la tâche d'exécuter.

Cas où l'on place de la cavalerie en avant de l'infanterie.

548. Quant à l'infanterie, il suffit, dans le premier cas, c'est-à-dire, quand elle est destinée à

garder des postes ou des terrains coupés, de l'y bien établir.

549. Mais sa disposition exige plus de combinaisons, quand il s'agit de lui faire occuper un terrain découvert.

Il y a, en effet, un très-grand danger à employer de la cavalerie en avant de l'infanterie, parce que la première entraîne souvent l'autre dans sa fuite, lorsqu'elle est battue. On ne formera jamais, par cette raison, de ligne pleine d'infanterie, derrière de la cavalerie, car des lignes pleines ne pourraient jamais ouvrir assez promptement des passages d'une largeur suffisante pour laisser passer les débris d'un corps de cavalerie, mis en déroute. Mais comme des bataillons déployés et séparés par de grands intervalles, joueraient, d'un autre côté, un triste rôle en face d'une cavalerie victorieuse, on prendra le parti de former l'infanterie en colonnes, d'un ou de deux bataillons, séparées les unes des autres par des espaces suffisans pour se déployer, toutes les fois que cette infanterie se placera derrière de la cavalerie. On a déjà démontré les avantages de cette disposition pour protéger la retraite de la cavalerie, et résister même aux escadrons victorieux. L'infanterie formée en colonnes aura toujours le temps de se déployer, si après la défaite de la cavalerie, elle se trouve elle-même obligée de combattre de l'infanterie, au lieu d'avoir à résister à des troupes à cheval.

550. Au reste, les avantages de la disposition indiquée ci-dessus nous paraissent tels que nous croyons qu'il est plus avantageux de faire soutenir une première ligne de cavalerie par quelques carrés d'infanterie, que par une seconde ligne de troupes à cheval, quand on ne craint pas que cette ligne de cavalerie

soit débordée, et qu'on a résolu de la faire agir sur un terrain déterminé, dont on ne la tirera pas. On a vu, en effet, qu'il était impossible de former cette seconde ligne pleine, à cause de la nécessité d'y laisser des passages par où les troupes de première ligne se retirent en cas d'échec; et un ennemi qui a battu une première ligne pleine, battra plus facilement, selon toute apparence, une seconde ligne plus faible, qui a des intervalles.

551. Quels que soient, au reste, les motifs qui déterminent à placer des troupes d'une arme en avant de troupes d'une autre, il ne faudra jamais rapprocher les deux lignes à plus de 300 pas l'une de l'autre. Cette mesure est nécessaire pour empêcher que la confusion ne s'introduise parmi les troupes de toutes armes. Distance à mettre entre les lignes.

552. Nous avons développé les principes relatifs à la disposition des troupes des deux armes dans toutes les circonstances; mais l'application de ces principes est infiniment plus difficile à faire, qu'il ne l'a été de les présenter, parce qu'il y a très-peu de cas qui prescrivent impérieusement telle ou telle disposition : aussi l'art de mettre cette théorie en pratique est-il un des grands talens d'un général. C'est le discernement avec lequel on sait distinguer ce qu'il y a pour et contre chacune des dispositions qu'on peut employer, qui fait connaître celle qu'il est à propos d'adopter.

J'ai démontré, par exemple, que la disposition en colonne était la plus avantageuse pour attaquer des retranchemens, et pénétrer dans des enclos; mais il y a tel village qu'il faudra attaquer, en formant plusieurs lignes déployées de troupes destinées à l'em-

porter, parce qu'il y a à essuyer une trop grande quantité de feu pour s'avancer en colonne. C'est ainsi que *Lowositz* et *Leuthen* furent attaqués en ligne.

CHAPITRE II.

IMPORTANCE DU TALENT DE BIEN CHOISIR LES POINTS D'ATTAQUE, ET POSSIBILITÉ DE DONNER DES PRINCIPES RELATIVEMENT A CET OBJET.

553. On a fait connaître dans le chapitre précédent les règles communes à tous les ordres de bataille, tant pour le placement des différentes armes, que pour la disposition particulière de chacune d'elles. Il paraît assez naturel de diviser actuellement les ordres de bataille contigus, en *ordres de bataille offensifs*, et en *ordres de bataille défensifs*, afin d'exposer les règles qui leur sont particulières. On dira peut-être, que cette division qui paraît didactique tient cependant à des idées fausses sur l'art de la guerre, puisque d'un côté on n'engage plus en même temps la totalité d'une armée, et qu'il y a peu d'ordres de bataille offensifs dans toutes leurs parties, et, d'un autre côté, qu'il y a dans la guerre de campagne, très-peu de systèmes de défense dont on puisse espérer du succès, s'il n'est facile de les rendre offensifs. Tout en convenant de ces deux vérités, nous demanderons pourtant si la différence qu'il y a entre l'objet de ces deux espèces d'ordres de bataille, n'en apporte pas une grande dans leur formation ?

Considérations générales.

La formation des ordres de bataille offensifs a pour objet de porter rapidement la plus grande partie des troupes aux points où l'on veut agir offen-

sivement. Quand il s'agit, au contraire, de former un ordre de bataille défensif, on cherche seulement à se ménager les moyens de porter la plus grande partie des troupes sur le point menacé, aussitôt que l'ennemi aura prononcé son attaque. C'est en effet le nombre de troupes qui combat, et non celui des troupes qui restent immobiles, qui décide la victoire; celle-ci tient presque toujours, soit qu'on agisse offensivement, soit qu'on demeure sur la défensive, à faire combattre dans un même temps, et sur un même terrain, plus de troupes que ses adversaires. La plus grande partie des batailles gagnées par de petites armées l'ont été parce que celles-ci faisaient combattre plus de monde que leurs adversaires, indépendamment de la supériorité de ceux-ci. S'il y a eu quelques journées où de petites armées n'aient été redevables de la victoire qu'à la force de la position qu'elles occupaient, c'est qu'elles ont eu le bonheur de rencontrer des ennemis assez téméraires, ou assez ineptes pour les attaquer.

554. Une armée ne peut entreprendre une opération quelconque, qu'au moyen d'une marche de front, d'une marche de flanc, ou d'une marche mixte dans laquelle une partie des troupes exécute un mouvement de front, tandis que le reste fait un mouvement de flanc. Je vais examiner successivement la manière de former les dispositions relatives à différentes attaques, à la suite de chacune de ces espèces de marche, et je finirai par m'occuper des mouvemens postérieurs à la formation de l'ordre de bataille, afin de faire connaître les manœuvres sur lesquelles l'ordre de marche n'a plus aucune influence, et qui peuvent s'exécuter après toutes les formations d'ordre de bataille qui suivent les différentes espèces de

marche. C'est sur cela que reposera la division principale de ce livre. Mais je crois qu'il est nécessaire d'indiquer auparavant la manière de choisir, dans tous les cas, les points d'attaque, et d'exposer ensuite quelques principes relatifs aux différentes attaques, soit en ordre contigu, soit en ordre séparé, soit générales, soit partielles, à la suite des diverses espèces de marche. Ces deux derniers articles seront, pour ainsi dire, l'introduction de la section première.

ARTICLE Ier.

Du choix des points d'attaque.

Considérations générales.

555. Le talent de bien choisir les points d'attaque est incontestablement l'une des qualités les plus essentielles pour tout général qui se décide à prendre l'offensive. Ce talent tient souvent à une grande habitude, et plus souvent encore au génie naturel qui fait les grands capitaines; à ce génie, dis-je, qui ressemble à un instinct par la manière dont il porte à saisir sans réflexion les partis qui sont les plus avantageux. Bien des gens croient, par cette raison, qu'il est impossible de donner des règles sur l'art de bien choisir les points d'attaque. Mais il en est de cette partie de l'art militaire comme de toutes les autres: elle devient simple et facile, si l'on parvient à l'analyser; et les règles qu'on peut établir ensuite sont si conformes aux vrais principes de la guerre, qu'elles ne gêneront jamais les impulsions du génie. Elles les dirigeront au contraire, et elles feront peut-être éviter cent fautes à celui qui sera capable de réflexion, quoique la nature lui ait refusé les dons qui constituent un grand général.

On sent facilement qu'il ne peut pas être question du choix des points d'attaque, dans les attaques parallèles, où toute l'armée s'engage en même temps; nous ne nous occuperons donc, d'après cela, en ce moment, que des attaques partielles.

Choix du point d'attaque.

556. Il y a trois combinaisons à faire pour le choix des points d'attaque, lorsqu'on veut exécuter une attaque partielle. Il faut examiner la position de l'ennemi,

1° considérée en elle-même, abstraction faite de toute autre considération;

2° considérée par rapport aux opérations antérieures et aux projets de l'armée attaquante;

3° considérée par rapport aux opérations antérieures et aux projets de l'ennemi.

Le point le plus avantageux à attaquer sera donc celui dont l'attaque sera la plus facile et la plus avantageuse en elle-même; celui dont l'attaque sera la plus facile et la plus avantageuse relativement à la position générale de l'armée attaquante (39); et enfin celui dont l'attaque sera la plus facile et la plus avantageuse, par rapport à la position générale de l'ennemi. S'il arrive que ces trois points de vue indiquent différens points d'attaque, ce sera au général à peser les raisons qu'il y a pour et contre chacun d'eux.

Nous indiquerons successivement quels sont les moyens de choisir les points d'attaque relativement à chacun des trois points de vue dont on vient de parler, considéré séparément des deux autres; nous commencerons, en traitant cette matière, par nous occuper de la manière de choisir les points d'attaque,

(39) J'entends ici, par le mot de position générale d'une armée, la position de ses magasins et la position des troupes qui la composent.

d'abord relativement aux projets et à la position générale de l'armée attaquante, puis ensuite relativement aux projets et à la position générale de l'ennemi, parce que ces deux points de vue sont d'ordinaire ceux qui prescrivent impérieusement tel ou tel point d'attaque.

§ I. *Du choix du point d'attaque, par rapport à la position générale de l'armée attaquante.*

557. Cette matière était absolument impossible à traiter avant que le général Lloyd et après lui le général Jomini eussent analysé le système des grandes opérations militaires; le premier, dans son *Système des lignes d'opération*, le second, dans son *Traité des grandes opérations*. Ces deux auteurs nous serviront de guide dans cette partie de notre travail.

Les lignes d'opération de l'armée attaquante deviennent nécessairement des directions de retraite, si cette armée éprouve un échec; car il faut qu'elle pense alors à se rapprocher de ses magasins et de ses dépôts, tant pour subsister que pour réparer les pertes qu'elle a faites. Mais ces lignes d'opération peuvent se trouver sur les derrières de l'armée, ou former le prolongement de son front.

Quand la ligne d'opération est sur les derrières de l'armée.

558. Dans le premier cas, leur situation n'exercera aucune influence sur le choix des points d'attaque, si toute l'armée doit attaquer dans un ordre contigu, car, de deux choses l'une, le terrain situé en arrière de l'armée est découvert, ou bien, il contient des défilés qui sont les débouchés de ses lignes d'opération.

559. S'il est entièrement découvert, rien n'empêchera cette armée de choisir en cas d'échec le point

de retraite qui lui conviendra, quelle que soit celle de ses parties qui ait été battue; ainsi, dans ce cas, il n'y a pas de raison relative à la retraite qui s'oppose à ce qu'on engage telle ou telle partie de l'armée.

560. S'il y a au contraire des défilés sur les derrières de l'armée, et qu'on prévoie que la défaite de telle ou telle de ses parties puisse les découvrir, on laissera sans doute quelques troupes pour s'en assurer la possession, et on ne craindra plus alors de ne pouvoir choisir ses points de retraite, en engageant telle partie de l'armée préférablement à telle autre; car, 1° les troupes auxquelles on a confié la garde de ces défilés, faciliteront sûrement les mouvemens de celles qui sont destinées à les défendre; 2° si l'ennemi parvient au contraire à empêcher quelque partie de l'armée de se jeter dans un défilé important, en battant les corps de troupes qui agissent en avant, cette fraction de l'armée pourra regagner le défilé dont nous parlons, par les communications qu'on ouvre toujours entre les différens débouchés situés sur les derrières d'une armée. Les troupes laissées pour la garde du défilé dans lequel on veut se jeter, n'auront qu'à en défendre l'entrée pour assurer la réussite de ces mouvemens.

Quand la ligne d'opération s'attache à une aile.

561. Il n'en est pas des cas où la ligne d'opération s'attache à une aile de l'armée, et forme le prolongement de son front, comme de ceux où les lignes d'opération se trouvent sur les derrières de l'armée; l'objet essentiel qu'on doit se proposer dans le cas dont nous parlons, est d'empêcher que l'aile à laquelle s'attache la ligne d'opération, soit entièrement défaite, car la retraite de l'armée deviendrait pour lors impossible; on choisit donc d'ordinaire l'aile à laquelle s'attache la ligne d'opération,

pour exécuter l'attaque. Voici quelles sont les raisons de cette méthode : 1° si l'on employait une autre partie de l'armée pour exécuter l'attaque, il faudrait renforcer non-seulement l'aile de l'armée à laquelle tient la sûreté de la retraite, mais encore la partie destinée à agir offensivement ; or les forces se trouvant ainsi plus divisées, on ne serait plus en mesure de porter à l'ennemi des coups aussi décisifs. 2° Si on employait une autre partie de l'armée pour exécuter l'attaque, il faudrait toujours former des dispositions obliques destinées à couvrir le flanc du corps attaquant, et l'aile à laquelle tient la sûreté de la retraite, formerait presque toujours l'extrémité refusée d'une de ces dispositions obliques ; mais le flanc de cette aile se trouverait découvert, si le corps qui exécute l'attaque était repoussé. 3° On ne pourrait point faire agir l'aile opposée à celle à laquelle s'attache la ligne d'opération, et envelopper l'ennemi de plus en plus dans le cours de la bataille, sans risquer de séparer une partie de l'armée de l'aile qui assure sa retraite, ou sans exposer cette aile à un échec en l'affaiblissant. 4° Si vous formez un corps de réserve, pour couvrir la retraite, en cas d'échec, et que vous employiez l'aile à laquelle s'attache la ligne d'opération pour exécuter l'attaque, cette réserve profitera de vos succès, si vous en obtenez, et pourra soutenir le corps attaquant en cas de besoin. Faut-il des exemples pour appuyer ces raisons ? j'en citerai deux assez frappans, tirés de la guerre de Sept ans.

562. 1er exemple : Quand le roi de Prusse résolut, en 1758, d'attaquer l'armée russe, dans la seconde position qu'elle avait prise le jour de la bataille de *Zorndorf*, entre *Mützel* et les bois de *Drewitz*, en

faisant face aux bois de *Massin*, il préféra employer sa gauche pour attaquer la droite de cette position, à employer sa droite pour en attaquer la gauche; parce que le résultat de son plan était de se ménager en même temps une retraite sur *Custrin;* au lieu qu'en attaquant du côté de *Zicher*, il aurait à la vérité coupé les Russes de *Landsberg*, mais il n'aurait point eu de retraite assurée s'il avait été battu.

2ᵉ exemple: Le même monarque ayant passé l'*Oder* à *Reitwern*, en 1759, pour aller attaquer les Russes, résolut de faire combattre sa droite en refusant sa gauche, soit qu'ils conservassent la position de *Cunersdorf*, soit qu'ils allassent s'établir entre *Reepen* et *Neudorf*. Dans le premier cas, le général Finck devait occuper les hauteurs de *Trettin* et de *Bischofzée*. Ces mesures étaient d'autant plus propres à assurer la retraite de l'armée prussienne, en cas d'échec, que la totalité du corps du général Finck pouvait couvrir la retraite et seconder puissamment l'attaque de l'aile droite.

Exceptions. 563. Il n'y a que deux circonstances où on soit libre de ne pas attaquer avec l'aile de l'armée à laquelle s'attache la ligne d'opération, quand cette ligne d'opération forme le prolongement de front de l'armée. La première est lorsqu'on peut couvrir cette aile par des terrains assez difficiles, ou la tenir assez éloignée de l'ennemi pour que celui-ci n'ait pas la liberté de l'attaquer avec succès dans un espace de temps moins considérable que celui qui est nécessaire pour décider le sort de la bataille, en faisant agir offensivement une autre partie de l'ordre de bataille.

C'est ainsi que le roi de Prusse commença par engager son aile gauche à la bataille de *Prague*, en 1757, parce qu'il avait toujours une retraite assurée vers le

pont de bateaux de *Podbaba* qui se trouvait sur le prolongement de son aile droite ; car la vallée profonde où coule le ruisseau de *Leebben* qui avait empêché les Prussiens d'attaquer la gauche des Autrichiens, empêchait aussi ces derniers d'attaquer la droite de leurs adversaires, et il fallait aussi bien moins de temps pour décider le sort de la journée par l'attaque de l'aile droite des Autrichiens, qu'il n'en aurait fallu à l'aile gauche des Impériaux pour attaquer l'aile droite des Prussiens.

564. La seconde circonstance où on peut s'écarter du principe énoncé plus haut, est celle où il existe à l'aile où se rattache la ligne d'opération un point de résistance, ou une position susceptible d'arrêter l'ennemi, s'il arrive qu'il tombe sur le flanc de l'armée, après avoir battu l'autre aile. Le combat de *Rheinberg*, en 1758, confirmerait, au besoin, cette exception.

565. On sent bien que si l'armée attaquante a des magasins sur ses flancs, et que des lignes d'opération se dirigent vers chacune de ses ailes, en formant en même temps le prolongement de son front, il n'existera plus de raison relative à sa position générale, pour faire agir une aile plutôt que l'autre, à moins qu'une ligne d'opération soit plus importante à conserver que l'autre. Dans ce cas on opérera comme s'il n'y avait que cette ligne.

§ II. *Du choix des points d'attaque, relativement à la position générale de l'ennemi.*

566. Je traiterai cette matière suivant la méthode que j'ai suivie pour le choix des points d'attaque, relativement à la position générale de l'armée attaquante.

Les lignes d'opération de l'armée ennemie deviennent nécessairement ses directions de retraite en cas d'échec; elles peuvent en conséquence former le prolongement de son front, ou se trouver sur ses derrières. Examinons donc ces deux cas.

Quand la ligne d'opération est dans le prolongement d'une aile.

567. Il est certain que si l'ennemi n'a qu'une seule ligne d'opération sur le prolongement d'une de ses ailes, tous les succès qu'on obtiendra contre cette aile seront décisifs, parce qu'ils couperont la retraite du reste de l'armée. Il y aura ainsi un grand avantage, toutes choses égales d'ailleurs, à attaquer cette aile de flanc et de revers.

568. Mais il faut observer que cette aile qui est la partie la plus importante de la position de l'ennemi puisque c'est à elle que tient la sûreté de la retraite, en sera presque toujours la plus forte si ce n'est par la nature du terrain, du moins par la quantité de troupes que l'ennemi y rassemblera pour résister avec succès à celle de toutes les attaques qui peut lui être la plus funeste. D'ailleurs remarquez que cette aile est celle dont il sera le plus difficile de gagner le flanc, 1° à cause des détachemens qui assurent presque toujours la communication d'une armée avec ses magasins; 2° parce que le meilleur moyen de parer à une attaque de flanc consiste, comme on le verra dans la suite, à marcher soi-même par son flanc, aussitôt qu'on s'aperçoit que l'ennemi veut tourner la position qu'on occupe; or l'armée ennemie, dont le front se trouve prolongé par la ligne d'opération, ne rencontrera jamais d'inconvénient à exécuter cette manœuvre du côté de ses magasins, au lieu qu'elle pourrait en trouver souvent de grands à l'effectuer sur le côté opposé.

569. Il arrive communément que l'armée réduite

Cas où il n'y a pas de raison pour attaquer plutôt une aile que l'autre.

à la défensive qu'on attaque, a des lignes d'opération qui, partant de chacune des ailes, forment le prolongement de son front, et se dirigent vers des magasins établis sur ses flancs; alors il n'y aura pas, relativement à la position générale de l'ennemi, de raison pour en attaquer une partie plutôt que l'autre, si on n'a pas l'intention de couper l'une de ces lignes d'opération.

570. Mais si on a résolu, au contraire, de couper l'une des lignes d'opération de l'ennemi en lui livrant bataille, il faudra attaquer l'aile à laquelle s'attache cette ligne d'opération en l'enveloppant, autant que possible, par des attaques de flanc et de revers. Si on réussit à l'envelopper en se servant des moyens que nous indiquerons dans la suite, l'ennemi se trouvera forcé de mettre sur ses derrières l'autre ligne d'opération, et ses plans seront alors entièrement renversés. Ces moyens sont aussi ceux qu'on emploiera quand on voudra obliger une armée à se retirer par son flanc. On attaquera, par exemple, l'aile gauche d'un ennemi dont la droite sera appuyée à une place de guerre, en enveloppant cette aile gauche par des attaques de flanc, et de revers si on se propose d'obliger les débris de l'armée ennemie de se jeter dans cette place.

Passons maintenant aux circonstances où les lignes d'opération de l'ennemi se trouvent sur les derrières de la position qu'occupent ses troupes.

571. Je répète encore une fois que les lignes d'opération d'une armée qui essuie un échec, deviennent ses directions de retraite: si la position générale de l'ennemi ne prescrit pas d'attaquer un point du terrain qu'occupent ses troupes, plutôt que d'autres;

si l'armée qu'on attaque n'a, sur ses derrières, qu'une seule direction de retraite (40), ou si elle en a plusieurs, et qu'il soit indifférent qu'elle prenne, en cas d'échec, l'une ou l'autre; mais il n'en sera pas de même si l'ennemi a derrière lui plusieurs directions de retraite, et qu'il importe de le rejeter sur l'une plutôt que sur l'autre.

Choix des points d'attaque quand l'ennemi a derrière lui plusieurs directions de retraite.

Je vais indiquer, en conséquence, la manière dont il faut choisir ses points d'attaque.

572. Si les différens points de retraite de l'ennemi sont très-rapprochés du champ de bataille, il sera possible d'effectuer des attaques contre son front, et de le forcer en même temps de prendre le point de retraite le moins favorable, soit en envoyant des détachemens sur ses derrières pour s'emparer des défilés qu'on veut lui fermer, soit en exécutant, ce qui sera encore mieux, des attaques de revers du côté des points où on ne veut pas qu'il se retire, et en liant ces dernières avec celles de front par des attaques de flanc. C'est ainsi, par exemple, qu'on forcera des troupes ennemies, postées en avant d'une place, à s'y réfugier, si elles sont battues, au lieu de leur laisser prendre en arrière une position propre à la soutenir.

573. Il ne faudra jamais penser à obliger l'ennemi à prendre, en cas qu'on le batte (41), une di-

(40) Qu'on remarque bien que je dis une seule direction de retraite, et non pas un seul débouché; je ne suppose pas qu'il y ait des généraux assez inconsidérés pour engager une armée dans une position où elle n'aurait qu'un seul débouché sur ses derrières, ses lignes d'opération se trouvant dans cette position. Au reste s'il s'en rencontrait, il suffirait pour couper leur retraite d'employer les moyens indiqués un peu plus bas, pour empêcher l'armée ennemie de se servir d'un débouché situé sur ses derrières.

(41) Je dis en cas qu'on le batte, parce que si on manœuvre, on pourra réduire l'ennemi à ne plus avoir qu'une seule ligne d'opération.

rection de retraite qui se trouve, ainsi que la première, sur les derrières de la position qu'il occupe, si les directions de retraite sont un peu longues, et que le terrain situé en arrière du champ de bataille soit entièrement découvert, ou que des défilés forment les communications des différentes directions de retraite de l'ennemi, et que ces défilés aient entre eux des communications faciles en-deçà du point où ils sont trop éloignés les uns des autres, pour que les troupes ennemies puissent passer aisément d'une ligne d'opération à l'autre.

574. Mais si les directions de retraite sont un peu longues, qu'elles soient formées par des défilés n'ayant pas entre eux de communication facile en-deçà du point dont est question, on pourra attaquer l'ennemi de front, et le forcer à prendre, en cas d'échec, la direction qu'on voudra en envoyant des détachemens s'emparer des débouchés qu'on veut lui fermer, ou mieux encore, en exécutant des attaques de revers du côté qu'on a intérêt de lui interdire, et en les liant avec celles de front, par des attaques de flanc.

575. Si la nature des directions de retraite de l'ennemi est la même, mais que celle de sa position rende impraticables les manœuvres dont on vient de parler, on n'empêchera pas, à la vérité, la totalité de l'armée ennemie de se jeter sur telle ou telle direction de retraite, mais on en contraindra la majeure partie de se jeter sur une direction de retraite défavorable, et voici comment on parviendra à ce but : on attaquera la partie de l'armée ennemie qui se trouve en avant de la direction de retraite qu'on veut interdire; et si on obtient des succès, les troupes victorieuses pousseront jusqu'à ce qu'elles se trouvent entre

le reste de l'armée ennemie et l'entrée des défilés qu'il s'agit de lui fermer. Il n'y a qu'une chose à observer sur l'exécution de cette sorte d'attaque : c'est qu'elle ne remplira l'objet qu'on se propose, qu'autant que les défilés qu'on veut fermer à une partie de l'armée ennemie sont fort près du front de sa position, ou qu'on a assez de troupes pour s'engager beaucoup dans l'ordre de bataille de l'ennemi, en assurant le flanc de celles qui ont exécuté la première attaque. J'indiquerai dans la suite les dispositions à employer pour couvrir les flancs d'un corps qui attaque le centre ou l'aile de l'ennemi, et c'est d'après la connaissance du nombre de troupes qu'elles exigent qu'on pourra juger dans tous les cas s'il y a espoir de fermer à l'ennemi une de ses directions de retraite, en attaquant telle direction de retraite, ou telle partie de son front.

Voyez Planche III.
576. Quant à présent, nous nous contenterons de donner la relation de l'attaque des lignes de *Mayence*, le 29 octobre 1795, pour développer par un exemple les principes qui ont été donnés sur la manière de choisir les points d'attaque, quand l'ennemi a sur ses derrières plusieurs directions de retraite qui ne se communiquent pas facilement, et qu'on veut l'obliger à se jeter sur l'une en abandonnant les autres.

Le maréchal de Clairfait avait forcé l'armée de Sambre et Meuse à repasser la *Lahn* dans le courant du mois d'octobre 1795 : il résolut de franchir lui-même le *Rhin*, à *Mayence*, pour venir ensuite se jeter sur la gauche de l'armée de Rhin et Moselle qui formait le blocus de cette place. Cette opération était d'autant plus difficile, que le général Schaal occupait, avec 52 bataillons et 23 escadrons, environ 30,000 hommes, un camp retranché, dont la

dont la droite s'appuyait à *Laubenheim* et la gauche à *Bodenheim*; le front de ce camp qui enfermait *Mayence*, était couvert d'abord par une ligne d'ouvrages continus, puis par une seconde d'ouvrages séparés, liés par plusieurs rangs de trous de loup, C'était peu de délivrer *Mayence* en battant un corps affaibli par les privations et les fatigues d'un cruel hiver, il s'agissait de le rejeter dans le *Hundsruck*, pays pauvre et ruiné, en l'empêchant de se réunir à l'armée du *Rhin* qui était alors derrière la *Pfrim*.

De *Mayence* partent trois routes, la première conduit à *Oppenheim*, *Worms* et *Manheim*; la seconde mène à *Kayserslautern* par *Alzey*; la troisième enfin conduit par *Ingelheim* et *Bingen* dans les différentes parties du *Hundsruck*. Une route transversale mène du *Rhin* supérieur au *Rhin* inférieur, de *Worms* à *Kreutznach* par *Alzey*.

Le général Clerfayt jugea qu'il forcerait son adversaire à se jeter dans le *Hundsruck*, s'il pouvait s'emparer des deux premières routes, et c'est sur cette base qu'il arrêta son entreprise; elle reposait sur la coopération de trois attaques véritables dirigées contre la droite et le centre du corps de blocus et de deux fausses contre chaque aile. Toutes ces attaques devaient être soutenues par deux réserves, l'une de quatre bataillons postés sur les glacis de *Mayence*, l'autre de 10,000 hommes à *Wickert* sur la rive droite du *Rhin*. Le général Wurmser devait en outre attaquer les Français dans les environs de *Manheim* pour les tenir en échec de ce côté. Une nuit orageuse favorisa leurs Autrichiens. Le 19 octobre, à six heures du matin, les colonnes débouchèrent de *Mayence*. La première, composée de 11 bataillons et 6 escadrons (1), sous les or-

drés du général Neu, se dirigea de *Weissenau* sur les hauteurs de *Laubenheim*. Son avant-garde, commandée par le général Knesewich, força la 4ᵉ légère dans les retranchemens de *Heiligenkreutz* et ouvrit le passage au corps de bataille qui vint se former en face de la droite des retranchemens occupés par les Français.

La colonne du centre (2), forte de 9 bataillons et 4 escadrons commandés par le général Staader, marcha droit sur les hauteurs de *Heiligenkreutz* et se rangea à droite de la première. Les troupes de ces deux colonnes formèrent trois lignes (3, 4 et 5), dont une (5) de cavalerie. En même temps la flottille autrichienne (6), après avoir remonté le *Rhin* derrière les îles de *Jacobsberg* et de *Molsberg*, débarqua un bataillon (7) devant *Bodenheim* et un autre (8) à *Nackenheim*. Ces deux bataillons chassèrent les Français qui gardaient ces villages pendant que le commandant de la flottille fit mine de jeter un pont vis-à-vis du premier.

Le général Courtot, attaqué de front par les généraux Staader et Neu, de flanc par les troupes détachées de la troisième colonne (9), et de revers par celles qui avaient été mises à terre par la flottille, ayant toutes ses troupes disséminées dans les retranchemens et pas un seul bataillon de réserve, perdit la tête, et au lieu de s'appuyer à la division Saint-Cyr, qui n'était point si vivement attaquée, se retira sur le chemin qui l'éloignait le plus vite de l'ennemi. Ses troupes (10), poursuivies par les hulans de Reglewich (11), se débandèrent et ne s'arrêtèrent qu'à *Kirchempoland*.

Pendant que les deux premières colonnes tournaient la droite du camp retranché, le général Colloredo

avait débouché du ravin de *Zahlbach* avec la 3e, forte de 6 bataillons et 22 escadrons, et l'avait déployée entre *Bretzenheim* et *Marienborn*, la cavalerie en première ligne (12), l'infanterie (13) en seconde, en face des divisions Saint-Cyr (14, 15 et 16) et Meugaud (17, 18 et 19) chargées de la défense du centre. La résistance des avant-postes et l'attitude de la 109e demi-brigade qui défendait le pont près de la *Chaussée-Haus* arrêtèrent quelque temps l'ennemi, mais la trouée faite entre *Hechtseim* et *Laubenheim* permit au général Schmerzing de se jeter avec la cavalerie (20) de cette colonne dans le camp et d'assaillir le flanc droit du centre. Le général Saint-Cyr n'eut que le temps de rassembler ses troupes et de faire exécuter un changement de front à la brigade Duverger (14) pour l'empêcher d'être sabrée par les hussards de Barco (20). Une charge heureuse du 2e de chasseurs (16) lui permit d'attendre la brigade du général Houel (15) qui était poussée par le général Marcantin à la tête de 6 bataillons (21), mais la cavalerie autrichienne s'étant prolongée vers la droite, force fut au général Saint-Cyr de battre en retraite; il essaya néanmoins de résister en arrière de *Klein-Wintersheim* (22 et 23), mais fut contraint bientôt par le général Schmerzing (24) à se remettre en marche sur la chaussée pour aller s'établir derrière la *Selz* à *Odernheim*.

Jusque-là tout avait été bien conduit; mais lorsque le général Clerfayt fut maître du plateau de *Marienborn*, il aurait dû attirer les réserves de *Mayence* et de *Wickert*, et pousser à fond son attaque jusqu'*Alzey*, afin de s'emparer du nœud des routes de *Worms* et *Kreutznach* et empêcher la réunion du corps de blocus, soit avec l'armée du *Rhin* sur la *Pfrim*, soit

avec celle de *Sambre et Meuse* dans le *Hundsrück*; loin de là cependant il ordonna au comte de Colloredo de faire filer par le chemin de *Bretzenheim* à *Drais* une partie de sa cavalerie (25) pour attaquer les divisions Mengaud (17, 18 et 19) et Reneaud (30 et 31), tenues jusqu'alors en échec par les fausses attaques dirigées sur *Gonzenheim* (26) et *Monbach* (27). Cette colonne donna contre la division Mengaud, et la rejeta par *Gavenhof* et *Gros-Wintersheim* sur *Spiesheim*.

Prévenue à temps de la défaite ou de la retraite du centre et de la droite, la division Reneaud, plus heureuse, parvint à effectuer sa retraite sans perte, sur deux colonnes (32 et 33), dans la vallée du *Rhin* et dans les bois qui couronnent sa berge gauche, n'ayant été inquiétée que par un petit détachement de cavalerie (34).

Ainsi, le projet qui aurait pu délivrer *Mayence* et *Manheim*, anéantir le corps de blocus et forcer les deux armées françaises à revenir sur la *Sarre* et les *Vosges*, se termina par le simple déblocus de la première de ces places par une faute d'exécution échappée, sans doute dans la chaleur de l'action au général qui avait conçu cette belle opération.

§ III. *Du choix des points d'attaque; la position de l'ennemi étant considérée en elle-même.*

On attaque d'abord une position par ses saillans.

577. On attaquera toujours les points saillans du front et des flancs d'une position ou les postes détachés qui font le même effet que des saillans, car on prêterait le flanc aux parties saillantes si on attaquait d'abord la position par ses rentrans.

Il y a trois cas exceptionnels.

578. Il n'y a que trois circonstances où l'on doive s'écarter de ce principe. La première est quand le

centre de l'armée forme le sommet d'un angle saillant, dont les ailes sont les deux côtés; car il sera alors possible d'attaquer directement l'une d'elles sans prêter le flanc au centre. Mais une attaque de cette espèce ne sera la meilleure qu'autant que le centre de l'ennemi sera inexpugnable, car on parviendrait à gagner le flanc des deux parties de la position, en se rendant maître du sommet de l'angle formé par les ailes. La seconde circonstance est celle où on peut s'avancer contre une partie rentrante de la position de l'ennemi, en laissant les saillantes assez loin du flanc des troupes employées à exécuter l'attaque pour qu'elles n'aient rien à souffrir de leur part. La troisième circonstance est quand la partie saillante est formée par un poste détaché trop éloigné de la ligne ennemie pour en être soutenu, et qu'on peut isoler en passant rapidement sur son flanc.

579. Mais on saisira, en général, les occasions d'attaquer un rentrant, par les raisons suivantes : 1° Les saillans de la position de l'ennemi sont d'ordinaire les points auxquels il donne plus de force. 2° Ce sont ceux qu'il juge attaquables, et l'étonnement d'une attaque imprévue produit souvent bien de l'effet. La pratique de ce principe sera surtout essentielle quand les points saillans de l'ennemi seront formés par des villages bien défendus et bien soutenus. « Les attaques « des villages coûtent tant de monde, » dit Frédéric dans ses instructions à ses généraux, « que je me suis « fait une loi de les éviter, tant que je n'y serai pas « absolument forcé, car on y risque l'élite de son in- « fanterie. » « Je ne conseillerai jamais, dit le général « Lloyd, d'attaquer un village bien gardé et à portée « d'être soutenu. On fera mieux de le menacer, d'y « mettre le feu avec des obus, si on peut, et de di-

Pourquoi il convient d'attaquer les rentrans.

« riger ses attaques sur d'autres points, comme le cé-
« lèbre Marlborough le fit à la bataille d'*Hochstett.* »

580. On sent que si la position présente plusieurs saillans, ou postes détachés, qu'il faille nécessairement attaquer, on choisira celui dont la possession donne le plus de facilité pour s'emparer du point décisif, et dont l'attaque est la plus facile. Ce sera donc sous le double point de vue de leur force et des avantages que promet leur conquête, pour attaquer le reste de la position, qu'on considérera successivement les saillans ou postes détachés à emporter; mais si chacun de ces points de vue indique un point d'attaque différent, on déterminera celui qui doit être choisi, en comparant la force des raisons qui militent pour chacun d'eux.

581. Tels sont les principes qui doivent servir de règle pour fixer les points d'attaque, quand leur choix est restreint, ou, pour mieux dire, forcé par une position qui présente quelques saillans. On parviendra, dans les autres cas, à les déterminer en jugeant ceux qui sont plus faciles à attaquer, et ceux dont la conquête obligera l'ennemi à évacuer sa position.

582. Mais il faut observer, 1° que si la nature du terrain empêche les différentes parties de l'armée ennemie de communiquer facilement ensemble, il est facile de la battre en attaquant en ordre contigu (42) une seule de ses parties; car l'ennemi partagé en plusieurs corps qui aura à résister à une armée toute réunie, combattra toujours avec l'infériorité du nombre. 2° Qu'il est, au contraire, nécessaire si l'ennemi

(42) Comme on ne s'occupe encore que des ordres de bataille contigus, on suppose que l'armée attaquante peut agir en masse pour combattre ses adversaires formés en ordre séparé. On verra par la suite ce qui regarde les cas où l'armée attaquante est obligée d'agir en ordre séparé.

a formé une disposition défensive en ordre contigu, qu'il y ait de la liaison entre les diverses parties de son armée. La position qu'occupe celle-ci renfermera alors, par cette raison, un point auquel tient son sort, et qu'on peut en nommer la clef. L'armée qu'on cherche à déposter frappera de nullité les efforts de ses adversaires, tant qu'elle en sera maîtresse; mais la perte de cette clef entraînant celle de la position, toute l'attention du général qui attaque doit donc tendre à connaître, 1° si l'ennemi forme un ordre de bataille séparé; 2° la clef de sa position et si ses dispositions constituent un ordre de bataille contigu; 3° enfin les points les plus faciles à attaquer.

583. On obtiendra des données relatives aux deux premiers de ces trois objets, en imaginant une ligne partant d'une aile de l'ennemi à l'autre. On cherchera ensuite à avoir une idée des profils et de la superficie du terrain qui se trouve dans cette direction. Il est, en effet, assez facile de sentir, 1° que la connaissance exacte de cette ligne fera juger si les différentes parties de l'armée ennemie ne sont point séparées par des obstacles qui l'obligeront ainsi à combattre en ordre séparé, ou bien s'il y a entre les différentes parties de la position de l'ennemi des communications trop difficiles pour qu'il puisse porter rapidement sur l'une d'elles autant de troupes qu'on en a de disponibles pour l'attaquer. 2° Quels sont les points les plus élevés de la position de l'ennemi, et par conséquent ceux dont la possession donnera l'avantage du terrain, pour attaquer le reste de la positiou, ou en offrant des emplacemens avantageux pour l'artillerie. 3° Les points de la position de l'ennemi, dont les flancs sont forts, et par conséquent ceux dont la prise assurera un point de résistance au milieu de la ligne ennemie. 4° Ceux

Moyens de reconnaître la clef d'une position et l'ordre de bataille de l'ennemi.

dont la conquête procurera les moyens de tomber sur le flanc du reste de la position, en présentant des emplacemens susceptibles de recevoir aisément beaucoup de troupes.

584. On sent que la connaissance exacte de la ligne qu'on a supposé s'étendre d'une aile à l'autre de la position de l'ennemi détournera de prendre pour points d'attaque des gorges, quelle que soit leur largeur, si les hauteurs qui les couronnent sont garnies de troupes. En effet, les succès qu'on obtiendrait contre celles postées au fond de ces gorges n'amèneraient jamais rien de décisif, puisqu'il faudrait ensuite emporter au moins le plateau qui surmonte une de leurs berges, non-seulement pour obliger l'ennemi à attaquer un autre point de sa position, mais encore pour conserver le terrain conquis.

585. Des raisons de la même espèce feront éviter d'attaquer un point situé entre deux postes qui ont des flancs tels que des bois ou des villages.

Manière de juger la clef d'une position.

586. Si plusieurs points de la position de l'ennemi paraissent devoir livrer une grande partie du terrain occupé par ses troupes, la connaissance de la ligne qu'on a supposé s'étendre d'une aile à l'autre de cette position en indiquera encore la véritable clef, car elle fera juger, 1° quel est celui de ces points dont la conquête peut entraîner la plus grande perte de terrain. 2° S'il y en a un dont la prise puisse influer sur le sort d'autres points importans. En effet, un point dont la conquête assurera celle d'un petit espace de terrain, sera plutôt la clef de cette position qu'un autre dont la possession assure celle d'un plus grand espace, s'il procure plus de facilités que n'en offrirait ce dernier, pour enlever d'autres points importans de la position.

S'il y a des obstacles qui coupent la position de l'ennemi, la connaissance parfaite de la ligne indiquée ci-dessus, fera juger quels sont ceux dont il peut se servir pour couvrir les parties de ligne qui tiendraient encore, quand on aura percé une trouée sur quelque point; la comparaison de ces différens obstacles, découvrira assez souvent la véritable clef de la position, car on sent facilement qu'elle doit être le point du champ de bataille de l'ennemi, à partir duquel on aura le moins de difficulté à surmonter pour le déposter entièrement du reste.

L'importance respective des différens points qui commandent la position de l'ennemi, et des obstacles qui la coupent, ne sera point difficile à juger si elle a une pente générale, d'une aile à l'autre, ou si son centre est le point culminant d'où les pentes descendent vers ses deux ailes; car ce sera pour lors en s'emparant du sommet qu'on se mettra en possession de la clef de la position. En effet, d'un côté les différens points élevés qu'elle présente, iront en s'abaissant, depuis le point culminant jusqu'au point le plus bas, et procureront ainsi des facilités pour s'emparer successivement des points intermédiaires, dès qu'on sera maître de celui qui les domine tous. D'un autre côté, s'il y a des obstacles qui traversent la position, ce seront des vallons étroits ou des ravins, dont les escarpemens qui font face au point le plus élevé de la position, ne seront jamais aussi hauts que les escarpemens qui leur sont opposés.

L'importance respective des points qui commandent la position de l'ennemi, et des obstacles qui la coupent, sera moins facile à apprécier, si ses pentes

viennent de ses derrières. Car les croupes projetées par un plateau, sont ordinairement à peu près de la même élévation, et les berges des vallons qui les séparent sont très-souvent de même nature, et de même hauteur; ou, du moins, il n'y a pas de probabilité qui puisse déterminer à attribuer à une partie de la position, le commandement sur les autres. Il sera encore moins aisé de juger quels sont les points auxquels tient le sort de cette position, s'il n'y a de même aucune pente décidée d'une aile à l'autre, ou du centre aux ailes, et que le front de la position soit en outre couvert par des haies, des villages ou des rideaux; il faudra se contenter alors de déterminer les points qui paraissent en eux-mêmes les plus favorables à l'attaque. Voici maintenant comment on distinguera ceux-ci.

587. J'ai démontré qu'il serait aisé de battre l'ennemi en attaquant l'une des parties de sa position, avec la totalité de l'armée, si la nature du terrain l'avait obligé de prendre une disposition défensive en ordre séparé, et qu'on pût faire agir en masse l'armée attaquante. Les mêmes raisons font que s'il y a quelque point qui ait des communications difficiles avec le reste de la position, ou qui soit à quelque distance de celle-ci, il sera le plus facile à attaquer, à moins que son front ne soit assez fort pour résister jusqu'à ce qu'il soit arrivé de nouvelles troupes pour le soutenir.

Recherche du point attaquable d'une position.

588. On découvrira du reste le point de la position de l'ennemi qui est le plus facile à attaquer, en prolongeant idéalement 2000 mètres au-delà de l'extrémité de chaque aile, la ligne que j'ai supposé partir d'une aile de la position de l'ennemi, pour aller à l'autre aile; et en imaginant en même temps des

perpendiculaires élevées sur le centre, et sur les deux ailes de la position de l'ennemi. On comparera ensuite, au moyen de ces cinq lignes, les difficultés des différentes attaques qu'il est possible d'exécuter contre ses flancs, ses ailes ou son centre.

589. On examinera d'abord les profils du terrain qui se trouve dans la direction de chacune des cinq lignes dont on vient de parler, pour voir les obstacles, tels que retranchemens, fossés, haies, ravins, etc., à surmonter pour aborder et battre ensuite les ennemis; en suivant ensuite chacune d'elles, on jugera si ces obstacles peuvent être surmontés et de quel degré de constance les troupes auront besoin pour y parvenir; ou si ces obstacles sont insurmontables, comme le seraient par exemple, des marais impraticables, des escarpemens inaccessibles, ou des courans d'eau trop larges et trop profonds pour permettre d'y construire des ponts en présence de l'ennemi (43).

Cet examen fera juger la nature du terrain qui est à traverser, pour attaquer chacune des parties de la position de l'ennemi, et quelles sont les troupes les plus propres à exécuter ces attaques. Il

(43) Il serait impossible d'indiquer précisément les obstacles qui garantissent les ennemis contre tout échec; car la force de ces obstacles dépend souvent de la bonté des troupes qui les défendent. Mais nous ferons remarquer qu'on attache en général une trop grande idée de force à des bois et à des abatis; ce ne sont pas en effet des obstacles insurmontables, lors même qu'ils sont coupés par des haies, des fossés et des maisons. En voici la raison: Les troupes qui les gardent ne se voient qu'à une certaine distance, et les généraux qui les commandent ne peuvent embrasser d'un coup d'œil la totalité du combat; ils ne peuvent, d'après cela, juger quelle est la partie de leur poste qui est le plus en danger, et qui a le plus grand besoin d'être soutenue. D'ailleurs si l'ennemi perce quelque part, le péril paraît toujours plus grand aux yeux du soldat, qu'il ne l'est en réalité, et ces deux désavantages qu'ont les troupes qui défendent un bois, font assez souvent réussir ceux qui les attaquent.

fera juger si les accidens situés en avant de quelqu'une des différentes parties de la position, peuvent inspirer à l'ennemi l'idée d'adopter un système de défense active, ou un système de défense mixte. Par exemple, on jugera si on a pour soi l'avantage du terrain, supposé que l'ennemi prenne le parti de marcher à la rencontre des troupes qui doivent l'attaquer, ou d'attaquer lui-même celles qu'on projette de refuser au commencement de la bataille. On verra si les abords de la position de l'ennemi sont plus élevés que cette position, et si on peut se promettre, à raison de cela, de seconder vigoureusement l'attaque avec de l'artillerie. On verra si le terrain s'élevant en pente douce, jusqu'à la position de l'ennemi, on sera obligé de marcher long-temps sous son feu, ou bien, s'il y a au contraire des pentes plus rapides, sans être cependant inaccessibles, qui rendent le feu moins rasant. On verra s'il y a, en approchant de sa ligne, des rideaux ou des couverts qui garantissent contre ses feux directs. On verra enfin si le terrain qui se trouve vis-à-vis des différens points d'attaque auquel conduisent les cinq lignes dirigées contre le front et contre les flancs de l'ennemi, sont assez profonds pour manœuvrer et pour rassembler beaucoup de troupes vis-à-vis des points d'attaque en multipliant les lignes de troupes, sans cependant les amonceler. Telles sont les choses qu'on découvrira en examinant avec attention les profils du terrain compris entre les cinq lignes dont je viens de parler.

On examinera ensuite les surfaces de ces mêmes terrains, afin de mieux faire ressortir les localités susceptibles d'appuyer le flanc des différentes attaques; les rideaux qui peuvent le couvrir contre

les feux obliques de l'ennemi; quelles seront les localités susceptibles de seconder ces mêmes attaques, soit en présentant des emplacemens très-favorables à l'établissement de batteries directes ou obliques, soit en assurant le moyen de se retirer en cas d'échec. Cet examen fera connaître aussi si on présentera toujours à l'ennemi un front plus étendu que le sien, dans le cas où il quitterait sa position pour adopter une défense active, en marchant à la rencontre des troupes qui s'avanceront pour l'attaquer; ou bien, s'il peut déborder celles qui viendront attaquer une des parties de sa position, en allant au-devant d'elles, et quels sont les feux collatéraux dont il appuierait un mouvement de cette espèce. On verra s'il est possible de déborder l'ennemi quand on l'attaquera, si on ne lui présentera qu'un front égal au sien, ou si enfin on sera réduit par la nature du terrain, à se présenter sur un front moins étendu que celui des troupes qu'on doit attaquer, ce qui donnera à celles-ci le moyen de concentrer leur feu. On s'apercevra en même temps s'il y a sur le terrain que traverse chacune des cinq lignes dirigées contre le front, et contre les flancs des ennemis, des obstacles qui obligeront de s'approcher d'eux en colonnes, et la distance à laquelle on devra quitter cet ordre. On jugera d'après cela, si cette distance est trop peu considérable pour qu'on puisse se déployer sous le feu de l'ennemi; et s'il n'y a pas de rideau ou de couvert susceptible de masquer le déploiement.

Ajoutons qu'un examen attentif et méthodique du champ de bataille, en faisant conclure la direction des principaux accidens, mettra en état de les éviter ou de les utiliser. Il fera, en effet, juger si ces

couverts ou ces rideaux sont susceptibles de recevoir beaucoup de monde, et s'ils ne seront pas battus de quelque endroit de la position occupée par l'ennemi, différent de celui qui se trouve en face d'eux; il montrera quels sont les endroits où les troupes qui marcheront en bataille seront obligées de se rompre pour franchir des obstacles, et juger, tant d'après leur nombre que d'après leur proximité de la ligne ennemie, s'ils ne rendent pas toute attaque absolument impossible, car la réussite d'une attaque où la plus grande partie des troupes est obligée de se rompre pour se reformer ensuite sous le feu de l'ennemi est douteuse : l'exécution de ces manœuvres amenant du désordre dans ces circonstances, et le désordre étant trop souvent l'avant-coureur des déroutes.

Indépendamment de ces renseignemens précieux, l'étude approfondie et raisonnée du terrain donnera les moyens d'évaluer avec assez d'exactitude ce que les troupes qui suivront chacune de ces directions auront à souffrir du feu des postes détachés, ou des saillans qu'une des raisons indiquées ci-dessus permettra de laisser sur leur flanc; et découvrira en même temps les moyens de couper ces postes d'avec la ligne ennemie. Elle fera connaître enfin les points de la position dont le feu incommodera les troupes qui attaqueront ses flancs ou les différentes parties de son front, et par conséquent les emplacemens avantageux pour l'établissement des batteries destinées à seconder l'attaque ou à éteindre les feux de l'ennemi. Ce n'est pas tout, l'examen attentif du champ de bataille fera même sentir quelquefois la nécessité de diriger une attaque obliquement au lieu de la conduire perpendiculairement;

soit afin d'éluder des obstacles qui gêneraient beaucoup le mouvement des troupes, soit afin de se garantir contre le feu de l'ennemi, en se couvrant de quelque localité; mais on substituera pour lors dans la comparaison des différentes lignes d'attaque, la ligne oblique qu'on a trouvée avantageuse à la ligne perpendiculaire imaginée d'abord contre le même point.

590. La comparaison des profils et des surfaces des directions d'attaques les plus avantageuses indiquera ensuite le point d'attaque le plus facile, puisqu'elle présentera les difficultés de chaque direction d'attaque, mais il faudra toujours tendre à s'emparer du point auquel tient le sort de la position.

591. S'il arrive cependant que la facilité qu'on a d'abord quelque autre point de la position de l'ennemi, à cause de sa faiblesse, ou du peu de troupes qui le défendent, surpasse de beaucoup l'avantage qu'on aurait à commencer par attaquer le point qui en est regardé comme la clef, et qu'aucune des raisons qui tiennent à la position générale des deux armées ne prescrive impérieusement d'attaquer tel ou tel point, il faudra alors former deux attaques : la première sera dirigée contre le point de la position le plus facile à emporter, la seconde contre le point essentiel de la position; mais cette dernière ne s'exécutera que lorsque la première aura réussi, car les succès de celle-ci aideront alors efficacement la seconde.

592. Nous préférerions dans les autres circonstances exécuter une seule attaque, afin de pouvoir mieux la nourrir. Nous n'exceptons de cette règle que, 1° les cas où on aura suffisamment de troupes, ou une assez grande supériorité sur l'ennemi, pour exécuter en même temps plusieurs attaques; 2° ceux où

l'on pourra exécuter des attaques combinées, de front et de flanc; de front, de flanc et de revers; de flanc et de revers; car ce sera le moyen d'envelopper le point attaqué de troupes et de feu.

593. Mais on jugera la possibilité de l'attaque de revers, en étudiant, comme il vient d'être dit, pour les attaques de front, et pour celles de flanc, les profils et la superficie du terrain sur lequel elle doit se diriger. On examinera surtout, quand on préméditera des attaques de front et de flanc, ou de revers, si on peut les exécuter sans trop s'étendre, et s'affaiblir.

594. On m'objectera peut-être avec assez de raison, qu'il est bien difficile de choisir les points d'attaque, d'après des connaissances aussi exactes que celles que je suppose : mais je répondrai qu'il faudra procéder de la même manière d'après des probabilités, si on n'a que des notions, au lieu des données positives, sur la position de l'ennemi.

ARTICLE II.

Principes relatifs à toutes les attaques.

Ces principes sont de nature différente.

595. Ces principes sont de plusieurs espèces : quelques-uns ont rapport à la conduite des troupes, antérieurement à la formation de l'ordre de bataille; d'autres à leur conduite au moment de sa formation, d'autres enfin, à leur conduite durant l'attaque. Mais dans le nombre de ces derniers, quelques-uns ont rapport à la conduite des troupes de chaque arme, en particulier, et d'autres aux troupes des différentes armes. C'est d'après cet ordre que je présenterai les principes généraux relatifs à toutes les attaques.

596. Le plus général de tous ces principes, s'il n'est pas le plus instant, c'est de masquer autant que possible, au moyen de quelques rideaux, ses dispositions et les mouvemens qu'on exécute, soit en colonne, soit en ligne.

Masquer ses mouvemens.

597. On cherchera ensuite à conserver les troupes en colonnes le plus long-temps qu'il sera possible, par les raisons suivantes:

Tenir ses troupes en colonnes le plus long-temps possible.

1° Il y a toujours un grand avantage à tenir les ennemis dans l'incertitude de ses projets, et on remplira beaucoup mieux cet objet, en exécutant des mouvemens en colonne, qu'en exécutant des mouvemens en ligne, parce que les premiers ont toujours à l'œil quelque chose de confus qui dérobe leur direction, et la force des corps qui les font, au lieu que dans une ligne, rien n'échappe à l'adversaire.

2° Quelle que soit la manière dont on arrive en face de l'ennemi, on a pour but d'attaquer la totalité de sa position, ou seulement quelques points. Dans le premier cas il faut, si l'on obtient du succès dans un point, y porter rapidement les troupes qui ont été repoussées dans d'autres parties, car il serait absurde de s'attacher à l'idée chimérique d'être victorieux partout, et de renoncer, pour parvenir à ce but, à tous les avantages souvent généraux qui suivent un succès partiel. Dans le cas où l'on n'a le projet d'attaquer, au contraire, que certains points de la position, il faut conserver les moyens de changer ses points d'attaque s'ils ont été mal choisis, et de s'y renforcer continuellement; car il est bien souvent impossible de porter, dès le commencement d'une affaire, la totalité des troupes sur les points d'attaque; et il n'est pas rare qu'on soit obligé d'employer une partie de l'armée pour couvrir d'autres

points, tels par exemple, que ceux qui assurent les flancs ou les derrières des corps qui attaquent. Dans ce cas, il arrive assez souvent qu'on est ensuite obligé d'affaiblir les parties de l'ordre de bataille qui ont été d'abord refusées, pour renforcer les autres, lorsque l'ennemi diminue lui-même la force des parties de sa disposition qui se trouvent en face des parties refusées de l'armée attaquante, pour porter plus de troupes dans le point attaqué. Non-seulement tous ces déplacemens de troupes s'exécutent beaucoup plus rapidement en colonne qu'en ligne, parce que l'étendue du front sur lequel on marche en se formant en ligne, ralentit beaucoup le mouvement, mais encore parce qu'il y a des terrains où l'on ne pourrait pas marcher en ligne déployée. La vérité de mon assertion, relativement aux attaques qui suivent des marches de front, est démontrée par ce qui arriva à la bataille de *Malplaquet:* le prince Eugène forma plusieurs colonnes pour approcher des Français dans cette mémorable journée; parce qu'il avait résolu d'attaquer plusieurs points de leur position, et qu'il n'aurait pu former ses dispositions d'attaque en lignes déployées, sans indiquer les points où il voulait frapper avec le plus de forces. D'ailleurs la disposition en colonne donnait à ce prince le moyen de changer facilement ses points d'attaque, ou de porter rapidement une assez grande quantité de monde dans les points où il obtiendrait quelques succès, dès le commencement de l'attaque.

Il n'est pas moins avantageux de tenir les troupes le plus long-temps possible en colonne, quand l'armée exécute une marche de flanc pour attaquer l'ennemi. Les marches de flanc n'ont, en effet, ordinairement un objet offensif, que lorsqu'on a résolu

d'attaquer l'aile, le flanc, ou les derrières de l'ennemi. Si celui-ci dégarnit trop quelque partie de son ordre de bataille pour renforcer la partie opposée, tandis que l'armée attaquante est encore en colonne, il suffira de faire faire front soit à la totalité, soit à une partie des troupes qui composent l'armée attaquante, pour tomber sur les points dégarnis, ou l'on fera seulement exécuter, soit à la totalité, soit à une partie des troupes de cette armée, un mouvement de l'espèce de celui qu'on exécute quand on veut passer de la marche de front à la marche de flanc, pour former plusieurs colonnes, au moyen desquelles on portera rapidement beaucoup de troupes sur le point où leur présence sera décisive. La journée de *Prague*, en 1757, est un témoignage en faveur de cette assertion.

Il n'y a pas moins d'avantages à conserver les troupes long-temps en colonne, dans les attaques qui suivent les marches mixtes.

Distance à laquelle on déploie les colonnes en face de l'ennemi.

598. L'avantage de conserver les troupes en colonnes le plus long-temps possible étant une fois démontré, les circonstances déterminent ensuite la distance à laquelle il faut déployer les colonnes d'une armée qui s'ébranle pour attaquer l'ennemi. Ce sera très-près de lui, si son artillerie est peu nombreuse, ou mal servie, si on peut déboucher à couvert, ou enfin si on a une artillerie capable d'éteindre ou de diminuer son feu. Les colonnes se formeront au contraire en bataille, beaucoup plus loin, si l'artillerie de l'ennemi est nombreuse et bien servie, et que le terrain en avant de son front soit plat et découvert. Avec des troupes braves et manœuvrières on se déploiera beaucoup plus près qu'avec des troupes inaguerries ou sans enthousiasme. Des colonnes peu pro-

fondes se déploieront aussi plus près de l'ennemi que des colonnes plus fortes, dont la formation exigerait assez de temps. La cavalerie qui présente à l'artillerie une masse plus considérable que l'infanterie, et dont les déploiemens sont plus artificiels que ceux de cette dernière, mais qui marche plus rapidement en bataille que l'infanterie, se formera en bataille, par ces raisons, à une plus grande distance de l'ennemi.

La seule règle générale sur la distance à laquelle il convient de former des troupes en bataille, c'est, d'un côté, de ne pas le faire assez près de l'ennemi, pour que son feu jette du désordre dans les troupes, et de l'autre, de ne pas se déployer trop tôt, de peur de perdre l'avantage qu'il y a à conserver les troupes en colonnes. Il y a, sous ce point de vue, un avantage réel à venir attaquer l'ennemi, en faisant exécuter à l'armée qu'on commande une marche de flanc; car une armée rompue en colonne, par ligne, sur le front d'un peloton, ou d'une division, prête aussi peu au feu de l'artillerie ennemie, que si elle était formée en ligne; et sa formation en bataille est si simple, que son exécution ne court aucun risque d'être dérangée par un feu qui serait insuffisant pour mettre en déroute une ligne déjà formée. Mais, comme nous le prouverons bientôt, il n'y a que les attaques qui se dirigent contre une aile, le flanc, ou les derrières de l'ennemi, où l'on puisse employer la marche de flanc.

Cas ou des colonnes de marche peuvent servir à l'attaque.

599. Nous ne terminerons pas ces réflexions sur l'avantage de conserver long-temps les troupes en colonne, sans faire remarquer que bien que les colonnes de marche soient généralement plus profondes que celles d'attaque, et par cette raison, peu propres

à exécuter une attaque dans un terrain où l'on n'est pas strictement obligé de suivre de certains débouchés pour arriver à l'ennemi; il y a cependant une circonstance où l'on emploiera avec succès des colonnes aussi fortes pour attaquer l'ennemi dans un terrain découvert : c'est lorsqu'on peut l'assaillir dans sa position, sans lui laisser le temps de se mettre en bataille. Ces colonnes porteront alors la confusion et le désordre dans son camp, où elles pénétreront avec plus de rapidité, peut-être même avec plus de vigueur que des troupes déployées. Si, comme cela arrivera presque toujours, les colonnes sont composées de troupes de deux lignes, les troupes de seconde ligne se déploieront, tandis que celles de première pénétreront dans le camp, afin d'être plutôt en mesure d'attaquer les ennemis s'ils cherchaient à prendre une position derrière leurs bivouacs, leurs tentes ou leurs baraques.

Nécessité d'occuper les postes qui favorisent l'attaque.

600. S'il arrive que l'ennemi embrasse un système de défense active, et qu'il se trouve en mesure d'assaillir lui-même l'armée attaquante avant qu'elle ait formé une disposition de combat, on tirera des corps les plus près des détachemens pour aller occuper aussitôt les postes dont la possession peut ralentir son mouvement. S'il n'y a pas de postes susceptibles d'arrêter l'ennemi, on formera le plus rapidement possible, avec les troupes qui se trouvent le plus à portée, un corps dont la composition sera analogue tant à la nature du terrain, qu'aux circonstances; ce détachement sera destiné à attaquer l'ennemi avec vigueur, pour donner au reste de l'armée le temps de former son ordre de bataille.

Les dispositions dont je viens de parler seront

surtout nécessaires quand il s'agira de former une disposition de combat sur le front d'une marche où les troupes se seront allongées en colonne avec distance, toutes les formations en bataille étant assez lentes, dans un cas de cette espèce.

601. Soit que la totalité des colonnes se range en bataille simultanément ou successivement, on commencera l'attaque aussitôt qu'on aura formé les troupes destinées à l'exécuter; mais il n'est pas nécessaire que celles qui doivent couvrir le flanc d'une attaque, ou à lier les corps qui y sont employés avec le reste de l'armée, soient placées en ligne; car ce serait sacrifier un objet principal à des accessoires.

602. Les troupes destinées à exécuter l'attaque, marcheront à l'ennemi avec tout l'ordre et toute la vivacité dont leur mouvement est susceptible.

Raisons qui doivent empêcher de canonner.

603. On ne s'amusera point à canonner l'ennemi, avant de l'attaquer de vive force; car 1° la canonnade la plus violente ne déterminera jamais un officier un peu résolu à quitter un bon poste; 2° le motif qu'on alléguait avant les guerres de la révolution pour justifier les canonnades, au commencement des batailles, je veux dire celui d'éteindre le feu de l'ennemi, n'est plus admissible, car la manière dont est disposée l'artillerie d'une armée, fait qu'elle prête fort peu au feu de l'armée opposée; et quand même on parviendrait à démonter quelques pièces, elles seraient bientôt remplacées par le parc de réserve.

3° Il y a toujours une grande différence entre l'effet qu'on se promet de l'artillerie, et celui qu'on en obtient réellement; et quelques hommes tués à l'ennemi, au commencement d'une bataille, par con-

séquent dans un moment peu décisif, ne dédommagent pas de la perte des munitions, qu'on a souvent ensuite occasion de regretter.

4° Le feu de l'artillerie dont l'ennemi se servira sans doute pour répondre à une canonnade, est à la verité moins meurtrier que celui de mousqueterie, mais les blessures des obus et des boulets sont beaucoup plus effrayantes que celles des balles. Si on laisse en position des troupes destinées à exécuter une attaque, elles s'affaibliront toujours un peu par le monde qu'elles perdront, et, ce qui est encore plus important, les hommes que l'artillerie ennemie blessera ébranleront peut-être le moral des autres soldats, dans le moment où leur valeur doit être excitée au plus haut degré. On objectera peut-être que le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de l'ennemi, tuera toujours du monde, quand on se portera en avant; mais les blessés resteront en arrière, à mesure qu'ils seront frappés, et leur vue n'intimidera personne.

5° S'il faut en venir au feu de mousqueterie ou à une attaque de vive force pour battre l'ennemi, il est essentiel de s'y décider plus tôt que plus tard, car le temps est très-précieux à la guerre.

Les canonnades seraient surtout bien déplacées dans les surprises, où l'impétuosité de l'attaque doit culbuter l'ennemi, avant qu'il ait eu le temps de tirer un seul coup. On a vu par cette raison beaucoup de généraux français défendre, dans les dernières guerres, à leurs troupes de tirer, surtout dans diverses affaires qui eurent lieu contre les Espagnols.

604. Les canonnades n'ont d'utilité réelle que sur les points où l'on a résolu d'exécuter une fausse attaque, parce qu'elles fixent alors l'atten- Les canonnades favorisent les fausses attaques.

tion de l'ennemi sur ces points; ou lorsqu'on a résolu d'attaquer des retranchemens ou d'autres obstacles dont on est assez rapproché pour être certain d'y faire bientôt brèche, ou du moins d'enfiler leurs faces.

Mais il faut d'ordinaire que l'artillerie ait la supériorité de nombre ou de position pour seconder avec efficacité l'attaque d'un poste ou d'un retranchement. On emploiera du reste cette arme à favoriser l'attaque, toutes les fois que cela sera possible, soit en enfilant des parties de position attaquées, soit en battant les points contre lesquels les troupes s'avancent; et on cherchera alors à envélopper de feu la partie attaquée, quand elle offrira un saillant, soit en battant les points par lesquels l'ennemi pourrait aborder les parties refusées de la disposition du combat. On dirigera le feu de l'artillerie qu'on emploiera à ces deux objets, sur les troupes ennemies, ou sur les obstacles qui les couvrent, en ne cherchant à en imposer aux batteries opposées, qu'autant que cela sera nécessaire pour protéger ses propres troupes.

L'artillerie de l'ennemi deviendra en effet inutile, si les troupes sont battues ou mises en désordre; au lieu qu'il n'y aura rien de fait, quoique l'artillerie ennemie soit détruite, s'il faut encore vaincre les troupes. On n'engagera de combat d'artillerie à artillerie qu'au cas où les troupes de l'ennemi étant à couvert du feu qu'on pourrait faire contre elle, ses batteries s'y trouveaient exposées, et nuiraient beaucoup aux corps qu'on protège.

Dans les circonstances où l'on dirigera le feu de l'artillerie contre des troupes, on cherchera à battre les débouchés ou les espaces qui en contiennent da-

vantage; de même quand on engagera des combats d'artillerie contre artillerie, on ne s'amusera pas à pointer pièce contre pièce, mais à embrasser tout le terrain qu'occupe la batterie ennemie.

Principes d'exécution de l'artillerie.

605. L'exécution de l'artillerie variera suivant les circonstances : les coups sont peu assurés aux différentes distances désignées dans la table insérée au chapitre I[er], pour les pièces chargées à boulet, et il faudra tirer lentement, pendant tout le temps qu'on sera à une distance considérable de l'ennemi, afin de pouvoir pointer avec justesse. On augmentera ensuite progressivement la vivacité du feu, à proportion de la diminution des distances. L'observation de cette règle est d'autant plus essentielle qu'il faut ne pas consommer de munitions inutilement, car on ne peut transporter sans des dépenses et des augmentations énormes d'équipage, plus de 200 coups par pièce, et de 60 coups par homme, non compris ceux dont les gibernes sont remplies. A un coup de canon, et à trois coups de fusil par minute, voilà des munitions pour environ trois heures, et combien d'actions ne durent pas davantage !

606. On aura la plus grande attention à employer avec discernement les boulets et la mitraille, car si l'effet de celle-ci est beaucoup plus meurtrier que celui des boulets, quand on s'en sert à propos, il est, d'un autre côté, bien plus incertain, et par conséquent moins décisif, à des distances plus grandes que celles qui sont indiquées dans la table (44), et dans

(44) La fumée et la poussière se joignent assez souvent aux localités, pour empêcher de juger avec justesse la distance à laquelle on se trouve de l'ennemi ; mais on parviendra facilement à la connaître par approximation, sachant que le son parcourt 339 mètres par seconde, ou 20,347 mètres par minute, et connaissant le nombre de pulsations qu'on a dans le

des terrains mous, irréguliers, plongeans ou plongés. Car si les distances sont trop grandes, il faut pointer les pièces sous des angles de projection très-marqués, et alors la plupart des projectiles, si on a chargé à mitraille, s'écartent de la direction principale ou passent au-dessus du but qu'on doit atteindre. Si le terrain n'est pas favorable, la plus grande partie des balles est interceptée ou amortie. Il faut donc employer dans ces cas, le boulet par préférence; il atteint de beaucoup plus loin, s'écarte moins de la direction, ricoche, et va frapper la seconde ligne quand il manque la première.

Souvent il y aura plus d'avantage à tirer à ricochet que de but en blanc. Ce sera, par exemple, lorsqu'on tirera contre plusieurs lignes de troupes ennemies; surtout si celles-ci sont postées sur un terrain dont on ne pourrait pas raser les inégalités avec un boulet tiré de but en blanc. Ce sera contre de la cavalerie, ce sera contre des retranchemens si l'on peut enfiler quelques-unes de leurs parties, ce sera enfin pour battre le revers d'un rideau qu'on ne peut découvrir, et où l'on sait qu'il y a des troupes ennemies. Mais il faudra renoncer au tir à ricochet, quand on aura devant soi des terrains humides, marécageux, couverts de haies, et coupés de fossés, dont les bords sont relevés; car un boulet tiré à ricochet s'y arrêterait bientôt.

607. Au reste, comme je l'ai déja dit, on n'attachera pas un trop grand prix à la conserva-

pouls par minute. Il suffira pour cela de diviser 20,347 mètres par le nombre de pulsations qu'on a par minute, et de multiplier ensuite le quotient par le nombre de pulsations qu'on éprouve entre le moment où l'on voit le feu d'un coup de canon de l'ennemi, et celui où l'on entend la détonation de ce coup.

tion du canon. C'est à l'officier-général à juger s'il est plus avantageux de l'exposer à être perdu, pour faire ses dernières décharges, qui sont les plus meurtrières, que de le retirer pour l'établir dans une autre position, et cela tient à des circonstances qui varient à l'infini. Passons maintenant à ceux des principes relatifs à la manière de conduire l'infanterie qui s'appliquent à toutes les circonstances des différentes attaques.

Manière de conduire l'infanterie dans les attaques.

608. Toutes les fois qu'on avance pour attaquer, on doit aborder l'ennemi le plus vite possible, car c'est le moyen de faire cesser ou du moins de diminuer le danger; parce que l'ennemi s'étonne, chancelle et tire avec moins de justesse. Le principe général paraîtrait d'après cela commander de ne pas tirer quand on attaque l'ennemi, et il s'applique en effet à beaucoup de circonstances, surtout à celles où l'on aborde un ennemi couvert par des retranchemens. Mais nous avons vu au chapitre Ier qu'il pouvait être assez souvent utile de tirer, 1° quand de l'infanterie s'avance contre de la cavalerie, ses deux flancs étant bien appuyés; 2° quand de l'infanterie attaque des troupes de la même arme postées avantageusement, sans être néanmoins à couvert du feu. Nous nous bornerons à conclure qu'il n'y a de bons que les feux de pied ferme. S'il y a de l'avantage à marcher en avant, pourquoi ralentir son mouvement par un feu qui empêche d'avancer autrement qu'à pas de tortue? S'il y en a au contraire à tirer, pourquoi ne pas exécuter des feux de pied ferme, puisqu'il n'y a que ceux de cette espèce qui donnent une masse de feu assurée?

609. Il n'y a, ce nous semble, qu'un seul cas où l'on



doive tirer en avançant (45), c'est lorsque l'ennemi se retire, en défendant le terrain pied à pied, comme par exemple lorsqu'il se retire en échiquier, et qu'un feu général de toute la ligne n'est pas nécessaire pour le déterminer à quitter chacune des positions où il s'arrête. Mais il faudra exécuter pour lors un feu de bataillon en avançant. La moitié des bataillons, par exemple les impairs, s'arrêteront pour tirer, tandis que l'autre moitié de la ligne qui est restée en arrière pour recharger ses armes, s'avance pour fermer les intervalles, et marcher ensuite à la poursuite de l'ennemi, jusqu'à ce qu'elle soit assez près de lui pour tirer avec succès. Toute fraction moins considérable d'une ligne d'infanterie, ne fournirait jamais une masse de feu assez forte, et amènerait peut-être à la longue un grand désordre.

Le choix entre les différens feux de pied ferme, n'est pas après cela tout-à-fait indifférent.

Choix entre les divers feux.

610. Le feu de peloton, ou de division, est à la vérité celui dont l'officier est le plus maître au commencement d'une affaire; mais le bruit de la détonation couvre bientôt les commandemens des chefs de pelotons, et le désordre s'introduit et fait bien souvent dégénérer ce feu compassé en un feu irrégulier. D'ailleurs cette manière de tirer ne donne point une assez grande masse de feu, pour obtenir des effets décisifs. Si on a résolu de tirer contre un corps d'infanterie posté avantageusement, sans être cependant à l'abri du feu, avant de l'attaquer de vive force, on arrêtera les troupes à 40 pas de lui. On

(45) J'omets le cas où l'infanterie se trouve trop serrée par des tirailleurs soit à pied soit à cheval, et où on est obligé de faire une décharge pour les écarter. Ce cas n'arrive jamais à un corps considérable.

exécutera une décharge générale, puis on croisera la baïonnette pour l'attaquer à l'arme blanche, supposé qu'il soit ébranlé par la décharge.

611. Si l'ennemi résiste au contraire à cette décharge et qu'on appréhende de l'attaquer à la baïonnette, on engagera un feu de file; car c'est le seul praticable dans un combat de mousqueterie. Il n'y a pas de discipline qui tienne : un feu régulier dégénère toujours en feu à volonté après quelques décharges; ce feu lui-même est d'ailleurs le plus meurtrier de tous. Il échauffe la tête du soldat, et l'étourdit sur le danger.

612. Si l'infanterie est obligée de combattre de la cavalerie, il faudra se servir du feu de rang successif ou du feu de deux rangs, mais qu'on ménagera de manière à ce que les deux derniers rangs fassent leur décharge quand l'ennemi ne sera plus qu'à 25 pas; et que le premier réserve la sienne pour l'envoyer à bout portant. Si on n'est pas assez sûr des troupes pour ménager leur feu de cette manière, on exécutera une décharge générale, quand l'ennemi sera à 30 ou 40 pas. Quel que soit au reste le feu qu'on fasse contre un corps de cavalerie, on croisera la baïonnette pour recevoir le choc, s'il continue d'avancer, malgré le feu dirigé contre lui.

613. Quels que soient, d'un autre côté, les feux qu'on exécute dans les différentes circonstances dont on vient de parler, on leur donnera, quand cela sera nécessaire, une direction oblique; on emploiera ce genre de tir avec le plus grand succès pour concentrer du feu sur un ennemi qu'on déborde; par exemple contre une colonne, mais il ne faudra jamais s'en servir à plus de 120 ou 160 mètres de

l'ennemi, et qu'il y ait plus d'un bataillon qui croise son feu avec ou par devant le bataillon voisin.

614. Tant qu'on sera à 600 mètres de l'ennemi, on fera tirer l'infanterie à un mètre au-dessus de lui, quelle que soit la nature du terrain. A 400 mètres elle tirera à $0^{m}48$ plus haut que l'ennemi. A 300 mètres on visera aux schakos; à 200 mètres aux genoux ou même un peu au-dessous, si l'ennemi est à 100 ou 120 mètres, mais jamais plus bas.

615. Dans le cas où l'on a l'intention d'attaquer à la baïonnette, comme dans celui où l'on serait obligé d'essuyer une attaque de ce genre, et tous deux sont plus rares à la guerre que dans les récits de bataille, on fera le plus tard possible le commandement de croiser la baïonnette, car la tête du soldat s'exalte souvent dans ce moment, et on perd ce flegme et cette discipline qui sont les seules garanties du succès. C'est à l'officier à juger l'instant favorable de ce commandement afin qu'il relève le courage des troupes trop souvent ébranlé, quand elles ont essuyé beaucoup de feu; et que l'exaltation qu'il donne ne soit pas détruite par la grêle de projectiles qu'il faudra encore essuyer, avant d'aborder l'ennemi. Tels sont les principes qui doivent servir de règle, tant pour l'emploi du feu, que pour celui de la baïonnette, dans les différentes attaques. Mais nous ne quitterons pas cette importante matière sans faire observer,

Observations sur les attaques de vive force.

616. 1° Que si l'on veut attaquer de vive force, et qu'on prévoie néanmoins que le feu de mousqueterie secondera avec efficacité l'attaque, il faudra toujours désigner des troupes pour tirer, et d'autres pour attaquer à l'arme blanche. Nous avons déja parlé d'une dis-

position de cette espèce au premier chapitre, en indiquant le mélange qu'on peut adopter dans une disposition de combat, de colonnes et de lignes déployées.

617. 2°. Toutes les fois qu'un poste, tel qu'un village, sera attaquable de plusieurs côtés, il ne faudra pas manquer d'exécuter plusieurs attaques, tant pour concentrer plus de feu contre lui si l'on tire, qu'afin que les ennemis, qui résisteront de front à une attaque, soient pris en flanc ou à revers par d'autres.

618. Quelle que soit au reste la manière dont on attaque un poste, on cherchera à marcher sur les capitales, si l'on attaque des parties saillantes de la position, des pièces de fortification, des retranchemens ou des postes, tels que des villages, des enclos ou des bois : il faudra ensuite savoir profiter de ses premiers succès.

619. Si les troupes qui se sont emparées d'un poste de l'espèce de ceux dont nous parlons, doivent continuer de marcher, et que l'ennemi soit en pleine retraite, leur tâche n'éprouvera aucune difficulté, car il suffira qu'elles laissent quelques compagnies dans le poste en question, afin d'assurer leur retraite en cas d'échec.

620. Voici maintenant quelle est la manière dont on se conduira, si l'on parvient à s'emparer d'un poste sans que les troupes se soient mises en désordre, mais qu'il soit dangereux de se porter audelà. Les troupes laisseront entre elles et l'ennemi les retranchemens, les enclos du village, la lisière du bois qui fait front à l'ennemi, et borderont ces obstacles; elles chercheront à se créer des flancs en avant du poste dont elles prennent possession, par le moyen de quelques bois, abatis, maisons déta- Conduite à tenir quand on s'est emparé d'un poste.

chées, etc. etc., ou tout simplement par des coupures en forme de redans.

Si on craint d'être attaqué vigoureusement, et avec succès, par l'ennemi, on détruira sur-le-champ les redans, crochets, parties de haies ou d'abatis qui serviraient de flanc à son retranchement, et s'il y a impossibilité, on se mettra derrière eux. Ces localités seront utilisées pour former des flancs contre l'ennemi : on ouvrira en même temps des communications faciles, s'il n'en existe pas déja, dans l'intérieur et à l'extérieur du poste dont on s'est rendu maître; et si c'est un village on dégagera, autant que possible, le terrain qui se trouve derrière les clôtures qu'on veut défendre, afin que l'ennemi ne puisse pas déposter les troupes en incendiant les maisons. Si on a de l'artillerie, et qu'on trouve un emplacement avantageux pour elle, on en profitera; mais si on établit du canon dans quelque bâtiment en pierre dont on percera les murailles, comme Dumouriez s'en avisa à *Neerwinden*, on en détruira le toit et on coupera sa communication avec les maisons adjacentes, pour le mettre à l'abri d'incendie. Dans la distribution des troupes, on se ménagera une réserve qu'on placera de manière à la porter facilement partout où les circonstances l'exigeront.

L'occupation de ces sortes de postes n'est pas quelquefois une chose aussi facile qu'elle paraît au premier coup-d'œil, surtout quand on ne connaît pas parfaitement le terrain. Si on ne peut occuper sans difficulté un poste dont on ne connaît pas tous les détails, on commencera, soit que les troupes soient formées en ligne ou en colonnes, par porter un certain nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie, tant à sa tête qu'à ses principaux débou-

chés. Des voltigeurs seront jetés en avant dans les fossés, ravins, haies ou maisons, qui leur offriront protection ; car l'occupation de ces points qui donnent des flancs ou des revers, fixe toujours le sort des affaires de poste. Ces voltigeurs couvriront ainsi les opérations des troupes, et leur permettront de s'établir sur les parties les plus exposées. On prendra pendant ce temps une connaissance plus exacte des localités intérieures, et on les garnira avec les troupes et l'artillerie nécessaires à leur défense. Des troupes enfournées sans ordre dans un village, dans un bois, ou dans tout autre poste, ne parviennent jamais à se débrouiller; et nous conseillons à tout officier chargé d'une pareille exécution, de se rappeler que *Schœngraben* fut repris trois fois par les alliés dans la journée du 18 octobre 1813, devant *Leipzig*, non faute de troupes, mais parce que l'infanterie française, qui y était entrée avec la confusion qui suit une attaque de vive force, ne sut pas occuper ce village.

Il est vrai que des dispositions empreintes d'ordre ne sont guère praticables à la suite d'une attaque de vive force; mais alors les troupes qui pénétreront les premières dans le poste tâcheront de pousser l'ennemi jusqu'à ce qu'il soit entièrement déposté, et s'empareront des issues qui lui font face. Si c'est un village, et que l'ennemi se défende pied à pied dans les enclos, dans les rues; on tâchera de gagner continuellement le flanc des troupes qui résistent, en s'emparant des maisons, des haies, ou de tous les autres obstacles qui appuient leurs ailes. Quand ces obstacles seront trop difficiles à emporter de front, on cherchera à les tourner. D'autres troupes viendront pendant ce temps occuper les points importans, tels

que châteaux, églises, cimetières, à mesure qu'on s'en emparera, et elles s'y établiront de manière à résister, quand même l'ennemi repousserait les troupes victorieuses. Celles qui sont plus en ordre, étant entrées les dernières en action, prendront ensuite possession du poste: elles s'établiront dans les points importans, et occuperont les issues, pendant qu'on ralliera les troupes qui ont exécuté la première attaque.

621. Si on déposte l'ennemi d'un terrain couvert, ou de retranchemens, on y fera aussitôt ouvrir de larges passages par les travailleurs qui doivent suivre les troupes dans une opération de cette espèce.

622. Si on a formé des dispositions défensives dans quelque partie d'une disposition généralement offensive, ou qu'on ait résolu de se maintenir dans un poste dont on s'est emparé, l'infanterie destinée à cet usage exécutera, surtout si elle occupe un poste fermé, des feux de pelotons, ou de divisions, quand elle voudra éloigner des attaques peu vives et irrégulières. Ce feu est le plus avantageux pour ménager les munitions (46); le feu d'un ou de plusieurs rangs deviendra ensuite le plus efficace, si l'ennemi attaque décidément et à la baïonnette; mais il sera astreint aux principes développés un peu plus haut; si l'ennemi engage au contraire un combat de mousqueterie, on lui répondra par un feu de file.

Conduite de la cavalerie dans les attaques.

623. La manière de conduire la cavalerie dans les attaques n'est pas assujétie, à beaucoup près, à autant de modifications que celle de l'infanterie. Mais

(46) En conséquence de ce principe, tout détachement sera aussitôt partagé par l'officier qui le commande, en 2, 3 ou 4 divisions, suivant sa force.

il y a des principes généraux dont il convient de ne pas s'écarter.

624. Le premier de tous, c'est de tenir la cavalerie aussi éloignée que possible du feu de l'ennemi, toutes les fois qu'elle sera en panne, ou qu'elle ne sera pas dans le cas de charger d'un instant à l'autre. La célérité de ses mouvemens lui donnera toujours les moyens de se porter rapidement sur le terrain où elle doit combattre. Ce principe étant une fois bien établi, ce seront après cela les circonstances qui détermineront la distance à laquelle la cavalerie doit rester des autres troupes. Elle s'exposera, par exemple, davantage au feu de l'ennemi, quand elle sera destinée à assurer le flanc d'un corps d'infanterie qui peut être attaqué, que si sa destination se réduit à rester derrière lui pour le soutenir, ou pour profiter de ses avantages.

Précautions à prendre pour charger.

625. Personne n'ignore actuellement que la cavalerie n'a d'autre manière de combattre que de charger à bride abattue; mais on évitera avec beaucoup de soin de charger de trop loin; 1° parce que les chevaux sont trop abandonnés à eux-mêmes dans le moment de la charge, pour qu'on puisse exécuter aucune manœuvre, avant d'avoir ralenti leur allure, et il convient d'abréger, le plus possible, la durée des instans pendant lesquels on se trouve dans l'impossibilité de manœuvrer. 2° Parce qu'une charge un peu longue essouffle les chevaux, et leur ôte la majeure partie de leur force en arrivant à l'ennemi. Cette dernière raison fait qu'il faut éviter de charger à plus de 50 ou 60 pas de lui, et de prendre d'un autre côté trop rapidement le galop, lorsqu'on en est à quelque distance. On attendra, pour prendre cette

allure, qu'on soit à 200 ou 250 pas de l'ennemi. Vous parcourrez, à la vérité, un peu plus lentement, en marchant au grand trot, l'espace qui vous sépare de votre adversaire; mais vous en serez dédommagé par l'avantage de l'attaquer avec des troupes assez en haleine pour le combattre avec toute chance de succès.

626. Si on trouve, au moment de la charge, la possibilité de faire tomber quelque troupe sur le flanc de l'ennemi, on ne manquera jamais de le faire, ne pût-on employer à cet usage qu'un seul peloton. Si un corps ennemi cherche au contraire à gagner le flanc des troupes qui les attaquent, on lui opposera des troupes détachées qui n'auront jamais qu'à exécuter un mouvement de conversion pour parvenir à cet objet important, si on charge en ligne.

Nous venons d'exposer la manière de faire combattre, en quelque sorte individuellement, les troupes des trois armes; nous verrons dans la suite quelles sont les règles particulières à suivre pour les combiner ensemble dans les diverses attaques. Mais il y a des principes généraux dont on ne doit jamais s'écarter dans l'exécution d'aucune attaque, et c'est ici le lieu de les exposer.

La cavalerie ne doit jamais commencer une attaque.

627. L'un des plus essentiels est, sans contredit, d'éviter d'exécuter des évolutions sous un feu vif de l'ennemi, et surtout des évolutions dans lesquelles les troupes se morcèlent, quand elles ne sont pas aguerries. Ces évolutions sont en effet délicates, même avec de vieux soldats, lorsque l'ennemi se trouve à portée de les attaquer avant que les mouvemens soient finis.

628. Mais, d'un autre côté, il faudra regarder comme possibles toutes les manœuvres qu'on peut

achever avant que l'ennemi soit à portée de les traverser, ou bien celles qui doivent lui présenter assez de troupes pour le contenir jusqu'à la fin du mouvement, s'il veut tenter de l'interrompre (47). A la vérité, il n'y a que de bonnes troupes qui exécuteront ces dernières manœuvres.

Il ne faut pas manœuvrer sous le feu de l'ennemi.

629. Je crois qu'on doit mettre ensuite au nombre des principes les plus importans, celui de ne jamais faire commencer une attaque par de la cavalerie, à moins qu'il n'y ait une très-grande probabilité de succès; soit parce qu'on a gagné le flanc ou les derrières de l'ennemi, soit parce qu'on a une telle supériorité sur lui, qu'il est certain qu'on le renversera de prime abord; car si la cavalerie est repoussée, sa défaite pourra découvrir le flanc de l'infanterie. Mais en admettant encore l'existence de cette probabilité, sa cavalerie ne commencera l'attaque qu'autant que le flanc ou les derrières des troupes placées à côté de celles qu'elle doit attaquer ne seront pas couverts par la nature du terrain. Car le grand avantage qu'on peut retirer des succès de la cavalerie est de tomber sur le flanc ou les derrières des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, à la suite de ces succès. Or cet avantage serait nul, si le flanc de celles-ci était couvert par la nature du terrain. Il n'y

(47) Ce principe fait qu'il est toujours possible de se déployer sur deux lignes, en présence de l'ennemi, dès que la première peut être formée avant qu'il soit en mesure de l'attaquer. Aussi verra-t-on dans cet ouvrage quelques exemples d'attaques, commencées aussitôt que la première ligne sera formée. Le même principe fait que lorsque les colonnes d'une armée se sont tellement allongées qu'il est nécessaire de les faire resserrer sur leur tête, avant de les former en bataille, il est toujours avantageux de commencer l'attaque, dès qu'il y a suffisamment de troupes formées pour l'exécuter. Les autres se resserrent en effet, se forment en bataille, et marchent successivement à l'ennemi, pendant qu'on commence l'attaque, ce qui produit une disposition en échelons.

aurait, par exemple, aucun avantage à attaquer la cavalerie ennemie, postée sur le flanc d'un bois ou d'un village, tant qu'on ne se serait point rendu maître de ce poste; car il arriverait la même chose qu'à *Neerwinden* en 1693. La cavalerie qu'on emploierait pour attaquer celle de l'ennemi pourrait bien obtenir quelques avantages, mais ils ne seraient qu'éphémères, parce que cette cavalerie serait prise en flanc par le feu de l'infanterie ennemie. Il faut donc que l'infanterie commence l'attaque, quelle que soit la supériorité de la cavalerie sur les adversaires qu'elle doit combattre, toutes les fois que le flanc ou les derrières des troupes qu'elle doit attaquer ne sont pas dans le cas de se trouver découverts par les succès de la cavalerie.

630. Il n'y a qu'une seule exception à cette règle; c'est lorsqu'on attaque un poste situé assez en avant de la ligne ennemie pour qu'on puisse l'en séparer, mais dont les flancs sont appuyés par de la cavalerie. Alors il conviendra d'attaquer la cavalerie en même temps que le poste même, afin de parvenir à la battre et d'empêcher alors l'ennemi d'envoyer des secours au poste détaché; mais il faudra seconder une opération de cette espèce au moins par une vigoureuse canonnade, afin d'empêcher les troupes ennemies qui occupent le poste détaché de diriger beaucoup de feu contre votre cavalerie.

631. Quelles que soient les troupes qui exécutent une attaque, on aura grande attention, si l'ennemi résiste avec opiniâtreté, de les faire soutenir par les réserves avant que les troupes qui ont entamé l'attaque soient rebutées. Des renforts qui arrivent à propos donnent presque toujours une nouvelle ardeur aux troupes qui attaquent, indépendamment de

l'accroissement de la force numérique qui résulte de ces renforts; et l'ennemi est, de son côté, d'autant plus intimidé à l'aspect des nouvelles troupes qu'il n'a point vu ralentir les efforts de celles qui sont entrées en action. Ceci se remarque surtout dans les actions de vive force, car elles sont presque toujours décidées par l'arrivée des renforts. Moins l'ennemi s'est attendu à l'apparition de ces derniers, plus il est étonné, moins il met d'opiniâtreté dans sa défense.

CHAPITRE III.

DE LA FORMATION DES ORDRES DE BATAILLE OFFENSIFS A LA SUITE DES MARCHES DE FRONT.

Différentes manières d'attaquer l'ennemi.

632. L'objet des mouvemens offensifs étant d'attaquer l'ennemi, ces mouvemens se modifient suivant les différentes manières de l'attaquer; il convient, d'après cela, d'exposer ces manières avant de passer plus loin.

1° Un général peut attaquer son adversaire de front, en faisant agir en même temps toutes les parties de son armée, c'est ce qu'on appelle une attaque parallèle; 2° il peut aussi attaquer seulement l'une des ailes, 3° ou toutes les deux, 4° ou quelque point de son centre, 5° ou le flanc, 6° ou les derrières de l'ennemi.

633 Il n'est point ici question des dispositions qui auraient pour objet d'attaquer les flancs de l'ennemi (48) en même temps qu'on attaquera son front ou ses ailes; 1° parce qu'il y a fort peu de terrains où une attaque de cette espèce en ordre contigu se-

(48) On remarquera que je dis seulement *d'attaquer les flancs de l'ennemi*, car il est quelquefois utile, quand on a beaucoup de troupes, de menacer les flancs d'un adversaire qu'on veut déposter. C'est ce que firent toujours les Autrichiens, durant le cours de la guerre de Sept ans. Mais 1° ce sont des manœuvres combinées de plusieurs corps, qui tiennent beaucoup plutôt à la stratégie qu'à la tactique; 2° on sent facilement que cette manœuvre pourrait être dangereuse pour une armée inférieure, ou seulement égale à celle de l'ennemi. Celle-ci doit se contenter de menacer les deux flancs de l'ennemi, quand la nature du terrain donne les moyens de le tromper sur la force des corps de troupes qu'on porte sur ses flancs.

rait exécutable; 2° parce qu'il faudrait avoir une supériorité décidée sur son adversaire pour l'exécuter dans un terrain qui ne présenterait pas des localités impénétrables, susceptibles de diminuer le développement nécessaire aux troupes pour embrasser autant de points de la position de l'ennemi; 3° parce qu'il y a peu de généraux assez ineptes pour attendre qu'on les attaque dans des positions où leurs flancs seraient menacés, et si cela arrivait, ce ne serait sûrement qu'autant qu'ils auraient le moyen d'établir tout d'un coup la supériorité du nombre sur l'un des points menacés, afin de battre leurs adversaires sur ce point avant la réussite de leurs autres attaques (49). Nous ne nous occuperons des attaques des

(49) Cette dernière manœuvre réussit presque toujours dans les circonstances dont nous parlons actuellement, si l'ennemi n'a pas une grande supériorité de force. En voici la raison : c'est qu'une armée enveloppée peut porter beaucoup de troupes sur un seul point, en exécutant des mouvemens beaucoup plus rapides que ceux de l'ennemi, pour parvenir au même but. Je ne citerai qu'un seul exemple pour appuyer mon assertion, mais il paraît décisif, puisqu'il y avait d'un côté le nombre, l'instruction, la valeur et la discipline, et l'appui de plusieurs postes importans; tandis qu'il n'y avait de l'autre côté que la bravoure du désespoir. La garnison de *Mayence* étant arrivée à *Nantes* au mois de septembre 1793, les républicains résolurent d'envelopper les royalistes de la *Vendée*, pour terminer tout d'un coup une guerre funeste. La garnison de *Mayence* attaqua les bandes de Charette et de La Catelinière postées en face de *Nantes*, envahit le pays qu'ils couvraient, et les força de se retirer vers *Tiffauges*, sur la rive droite de la *Sèvre Nantaise*. Un autre corps de troupes républicaines s'avança en même temps par *Brissac*, et fut d'abord battu par La Rochejacquelein; mais celui-ci le fut à son tour par un corps de 12000 républicains qui s'empara de *Thouars*. Ce fut en vain que les royalistes dégarnirent leur front, et envoyèrent M. de Lescure avec 6000 hommes, pour s'opposer au corps qui avait pénétré du côté de *Thouars*. Ce chef royaliste fut battu, et les républicains chassèrent de *la Châtaigneraye* les bandes de Hargnes et de Beaurepaire. Ils touchaient dès-lors au moment de l'exécution de leur projet, et ils pouvaient y employer 60 mille hommes, dont un quart étaient à la vérité des paysans. Ils étendirent beaucoup sur leur gauche, du côté de *St.-Fulgent* les troupes qui avaient pénétré du côté de *Thouars* et pris *la Châtaigneraye*, afin de pouvoir les réunir à la garnison de *Mayence*, du côté de *St.-Fulgent* ou de *Montaigu;* mais ce mouvement qui força les

deux flancs qu'en parlant des dispositions en ordre séparé, parce que ces dispositions sont en quelque sorte les seules dans lesquelles ces attaques sont praticables.

634. On ne fera pas non plus d'article séparé pour les attaques dirigées contre plusieurs points du centre de la position de l'ennemi, ou contre un point de son centre et contre ses ailes, ou enfin contre un point de son centre et l'une de ses ailes. 1° Il faudrait que l'ennemi occupât une position bien vaste pour que le corps de troupes employé à attaquer plusieurs points de son centre, ou son centre et son aile, n'agissent pas ensemble; 2° la manière de lier plusieurs attaques, en refusant les points intermédiaires de l'ordre de bataille, sera suffisamment développée par ce qui sera dit sur la manière de lier les deux attaques.

Tous les principes relatifs aux attaques combinées contre plusieurs points du front de l'ennemi, se réduisent d'après cela à ce que 1° la disposition de chacune des différentes attaques soit faite en son particulier, suivant les principes des attaques d'aile, en suivant les principes des attaques centrales selon l'espèce dont elle est; 2° les troupes de chaque attaque agissent en leur particulier. Leurs manœuvres n'auront de rapport qu'avec celles des troupes qui assurent leur flanc et qui doivent les soutenir. Nous dirons, au sujet des attaques, ce qui regarde le choix

royalistes à se concentrer entre *Vihiers* et *Tiffauges*, leur inspira le parti qui les sauva. Ils rassemblèrent beaucoup de monde pour attaquer les républicains sur les points qu'ils jugeaient les plus faibles, et toutes leurs attaques réussirent. Charette et Lescure marchèrent, sous les ordres de d'Elbée, contre la garnison de Mayence qui occupait *Clisson*, la rencontrèrent et la battirent auprès de *Torfou*. De la Sorinière, avec 5000 hommes, en attaqua 6000 auprès de *Saint-Lambert* et les défit. Le chevalier d'Autichamp battit complétement les républicains à *Vihiers*.

du moment où l'on doit exécuter chaque attaque, quand on en exécute plusieurs contre le front de l'ennemi.

635. Les six différentes espèces d'attaque dont j'ai parlé plus haut, feront la matière de ce chapitre, et je le terminerai par un article particulier où j'indiquerai quels sont les moyens de former différens ordres de bataille dans les circonstances extraordinaires où l'on a altéré l'ordre de marche, et dans celles où il devient nécessaire de former une disposition offensive, soit sur le flanc d'une armée qui exécute un mouvement de front, soit sur les derrières d'une armée qui exécute un mouvement rétrograde, soit sur les derrières d'une armée qui exécute un mouvement de front, soit enfin sur le front d'une armée qui exécute un mouvement rétrograde.

ARTICLE PREMIER.

Des attaques parallèles.

Ce qu'ont été les attaques parallèles chez les anciens et chez les modernes.

636. Les attaques parallèles ont été chez nos ancêtres, comme chez toutes les nations, le résultat de la bravoure des individus qui composaient les armées. Des guerriers qui réunissaient le courage à la force du corps, devaient en effet tenir à une disposition qui leur donnait l'espérance de relever l'éclat de leur valeur personnelle. L'instinct de la nature, joint à l'ignorance et à l'ascendant de l'habitude, fit conserver ensuite l'usage des attaques parallèles, d'autant plus long-temps qu'il aurait été bien difficile de présenter quelque partie d'une armée, en refusant les autres, quand les armées combattaient sur un front fort resserré. La portée des armes de jet y apportait

des obstacles insurmontables. C'est depuis que le front des armées s'est étendu, que leur force numérique s'est singulièrement accrue, par rapport à la population des états, qu'on a renoncé à une manière de combattre qui pouvait détruire en une seule journée toutes les ressources d'une nation. D'ailleurs les généraux n'ont pas tardé à se convaincre qu'ils devaient autant compter sur leur science que sur leur épée; ils ont vu qu'il était préférable de n'engager que quelques parties de leur armée, au commencement des batailles, afin de les renforcer aux dépens de celles qui ne combattraient pas et d'obtenir plus aisément la victoire. La réflexion leur montra bientôt que la supériorité du nombre ne sauverait jamais leur adversaire d'une défaite, s'ils pouvaient faire combattre durant tout le cours des batailles, une plus grande quantité de troupes que lui, et ils se sont enfin persuadés qu'il ne fallait engager la totalité d'une armée que dans l'instant où l'on est assuré de la victoire. Telles sont les raisons qui ont déterminé à abandonner le système des attaques parallèles, et ce changement a été d'autant mieux fondé que la plupart des théâtres de guerre ne se prêteraient nullement à leur emploi. Mais on n'a point abandonné les ordres de bataille parallèles, considérés comme disposition primitive, d'où l'on part pour exécuter ensuite d'autres mouvemens:

Raisons qui les ont fait abandonner.

Raisons qui les ont maintenues comme dispositions primitives.

1° Il y a mille circonstances où les différentes parties de l'armée ne sont pas également en mesure d'attaquer ou d'être attaquées, quoique à la même distance de l'ennemi. Quelques-unes d'entre elles peuvent être quelquefois couvertes par des obstacles qui les empêchent d'aborder, ou être en possession des localités qui leur donnent le moyen d'attaquer l'ennemi avec avantage.

2° Il y a maintes circonstances où la proximité de l'ennemi empêche de rester en colonne, et où les parties de l'ordre de bataille qui doivent l'attaquer, ne sont pas plus près de lui que les autres, lorsque les colonnes se déploient. Il n'y a pas plus d'obligation de faire agir en même temps toutes les parties d'une armée qui a formé un ordre de bataille parallèle, que de déployer ou de mettre en action en même temps, toutes les troupes d'une armée qui a marché sur plusieurs colonnes. A *Zorndorf*, en 1758, Frédéric forma la sienne parallèlement à celle de l'ennemi, quoiqu'il eût résolu de refuser sa droite, en attaquant les Russes. Il partit ensuite de cette disposition primitive pour exécuter par sa gauche une espèce de mouvement en échelons directs. Au combat de *Rheinberg* en 1758, le duc Ferdinand de Brunswick, qui avait formé son armée parallèlement à celle des Français, entre *Alpen* et *Saalhof*, fit attaquer seulement le poste de *Klosterkampen*, parce que le sort de l'affaire dépendait de sa possession. Le même général forma à *Minden* son armée parallèlement à celle des Français, et avança ensuite son centre, pour attaquer celui du maréchal de Contades.

3° Une armée très-supérieure en nombre à celle qui lui est opposée pourrait se battre avec un grand avantage en ordre parallèle, si l'ennemi était assez inepte pour lui en présenter l'occasion, en s'engageant par exemple dans une plaine, ou dans une position abordable sur tout son front. La victoire qu'elle remporterait en ordre parallèle, ruinerait entièrement son adversaire (50).

(50) Ce cas est à la vérité assez rare, car une armée inférieure à celle de son adversaire, cherche à prendre des positions; si elle est réduite à la défensive, et il ne faut plus penser alors à l'ordre parallèle, puisque l'at-

637. Nous indiquerons par ces raisons la manière de former les dispositions parallèles. Mais nous supposerons toujours que toutes les colonnes se déploient en même temps. Ce n'est pas qu'il n'y ait des circonstances où toutes les parties de l'armée se trouvant à la même distance de l'ennemi, on ne puisse couvrir de quelque localité une partie de l'ordre de bataille qu'on projette refuser par la suite, ce qui peut autoriser quelquefois à laisser en colonne les troupes qui sont de ce côté. Mais l'attaque rentre alors dans la classe des attaques partielles, où les parties refusées sont couvertes par un accident de terrain et dont il sera fait mention dans les articles suivans de ce chapitre.

638. Nous avons démontré dans le livre I[er] qu'il fallait que les colonnes de l'armée dirigeassent leur marche de manière à se trouver sur un des points du terrain destiné aux troupes qui les composent, toutes les fois qu'il paraissait susceptible de former un ordre de bataille. Mais il est possible que la direction du nouvel ordre de bataille soit *perpendiculaire* (51)

taque qu'on peut exécuter contre elle se réduit à des points. Si cette armée agit au contraire offensivement, elle cherche à éviter d'engager des batailles avec tout son front soit en appuyant ou en couvrant ses parties faibles par des localités, soit en faisant des dispositions qui mettent ces parties hors de portée de l'ennemi, pendant tout le temps que les autres combattent. Il n'y a qu'une seule circonstance dans laquelle il soit possible quelquefois d'exécuter une attaque parallèle contre un ennemi inférieur en nombre, c'est quand on peut le surprendre, tandis qu'il marche, pour traverser un pays absolument ouvert; sans qu'il ait la ressource de s'établir dans une position, ou de former une disposition offensive avantageuse. Mais quelque rare que soit cette occasion, il est bon de connaître les moyens d'en profiter si elle se présente.

(51) On trouvera assez souvent dans cet ouvrage les mots de *direction perpendiculaire* et de *direction parallèle*; mais qu'on ne croie pas qu'on leur attache l'idée d'une exactitude géométrique. Nous donnerons ces noms à des directions qui se rapprochent beaucoup de la direction perpendiculaire, ou de la direction parallèle.

à la direction des colonnes, et toutes les colonnes marcheront alors à la même hauteur; ou qu'elle soit *oblique*, par rapport à la direction des colonnes, et les têtes de celles-ci marcheront alors à différentes hauteurs pour préparer la formation de l'ordre de bataille. Nous nous occuperons successivement de ces deux hypothèses.

L'ordre de bataille est perpendiculaire ou oblique à la direction des colonnes.

639. Si les têtes de colonne ont marché à la même hauteur, pour former un ordre de bataille, dont la direction soit perpendiculaire à celle des colonnes, le général fera donner un premier signal par l'artillerie de l'avant-garde, ou par celle de la colonne avec laquelle il marche, aussitôt que les troupes approcheront du terrain sur lequel l'armée doit se former; par exemple, quand elles en seront à 1000 ou 1200 pas, et ce signal indiquera à la tête de toutes les colonnes de marcher à la même hauteur, en observant surtout les points de direction qu'on leur a donnés.

Formation dans le premier cas.

640. Quand ces colonnes ne seront plus qu'à 600 pas du terrain où elles doivent se former, un second signal ordonnera aux colonnes de se préparer au déploiement. Celles d'infanterie quitteront alors le pas de route, et formeront les divisions de pied ferme, si elles ont été obligées de marcher par pelotons, et ces divisions prendront des distances de trois pas. L'artillerie régimentaire, s'il y en a, viendra se placer à la suite des bataillons auxquels elle est attachée, quand elle aura marché à la queue de la colonne, et les batteries divisionnaires se formeront sur deux pièces de front. La cavalerie formera en même temps les escadrons, si elle a été obligée de marcher par pelotons (52).

(52) On suppose que le terrain permet l'exécution de ces manœuvres;

Les troupes qui doivent se déployer en seconde ligne, conserveront 300 pas entre leur première subdivision et la dernière de celles qui doivent se former en première. Ces dispositions préparatoires exigeront au plus un quart d'heure pour des colonnes de 24 bataillons, mais le général en chef profitera de ce moment, pour ordonner aux colonnes de se régler dans la suite du mouvement sur leur droite, ou sur leur gauche. Les officiers d'état-major qui porteront ces ordres, indiqueront au chef de chaque colonne, le terrain où il doit déployer ses troupes, et lui donneront deux points d'aliguement; cette précaution est absolument nécessaire, parce que la nature du terrain peut obliger souvent à déployer soit des troupes de différentes colonnes, soit des troupes d'une même colonne, sur des alignemens différens (53).

641. Les colonnes se remettront ensuite en mouvement, et continueront de marcher jusqu'à ce que l'artillerie de l'avant-garde donne un troisième signal: à celui-ci elles s'arrêteront et se déploieront.

642. Les bataillons qui couvrent les batteries d'artillerie, placées quelquefois à la tête des colonnes de cavalerie, seront les premiers à se former en bataille. L'artillerie se mettra en batterie derrière eux, pour protéger leur déploiement par son feu, et ils la démasqueront ensuite pour aller reprendre leur place dans la ligne. Le déploiement des colonnes s'exécutera ainsi qu'il va être expliqué:

dans l'hypothèse contraire, les pelotons des colonnes d'infanterie se serreront en masse, et les corps de cavalerie qui marchent en colonnes, à distance de peloton, ou de section, conserveront leur disposition.

(53) Il faut, en général, éviter d'être obligé de déployer les troupes d'une même colonne sur deux directions; mais si on y est forcé, ce sera le chef de la colonne qui donnera les points d'alignement aux différentes parties de la disposition que formeront les troupes qu'il commande.

643. Il résulte de ce qui a été dit, que la seule règle à observer, étant de faire arriver chaque colonne sur un point de son terrain, quelques-unes arriveront ou par derrière la droite, ou par derrière la gauche, ou par derrière le centre du terrain où elles doivent se former; dès lors il suffit que leurs chefs soient assez familiarisés avec les divers mouvemens, pour choisir celui qui convient à la circonstance, et que les ordres du général soient assez précis pour qu'il ne puisse pas y avoir d'erreur dans leur exécution. Chaque chef de colonne commencera donc par porter la sienne à la hauteur de la ligne qu'elle doit occuper, si elle est encore derrière cette ligne. Le commandant d'une colonne d'infanterie placera ensuite les troupes dont elle est composée, perpendiculairement aux lignes qu'elles doivent occuper, en faisant exécuter au besoin, à chacune des colonnes partielles, formées par les troupes de chaque ligne, un changement de direction en masse, par son flanc. Il jugera ensuite facilement quel est celui des bataillons de première ligne qui se trouve en face du terrain qu'il doit occuper en bataille, et il déploiera ses troupes de première ligne par bataillons en masse, sur ce bataillon, s'il y a plus de 4 bataillons (54). Le commandant particulier des troupes de première ligne, déploiera ensuite cette ligne de masses, soit sur une division du bataillon sur lequel s'est exécuté le déploiement par bataillon en masse, soit sur une division d'un autre bataillon, si le terrain a été mal jugé dans la première manœuvre. On aura soin de ne prendre pour base du déploiement que la pre-

Déploiement des colonnes.

(54) Je dis, s'il y a plus de 4 bataillons, car toute colonne d'infanterie, moins considérable, se déploiera tout de suite en ligne, sans se déployer d'abord par bataillons en masse.

mière ou la dernière division d'un bataillon. Les bataillons qui doivent former la seconde ligne, se déploieront derrière la première, et parallèlement à elle, par les mêmes moyens, en se déployant d'abord par bataillons en masse, s'il y a plus de 4 bataillons, puis ensuite en ligne déployée (55).

Déploiement des brigades de flanc.

644. Quelle qu'ait été la disposition des brigades de flanc, pendant la marche elles viendront gagner le plus rapidement possible les ailes de l'infanterie dont elles doivent couvrir le flanc. Si celle-ci doit marcher en bataille à l'ennemi, ou qu'elle en soit éloignée, ou enfin si les brigades de flanc trouvent elles-mêmes un rideau avantageux pour les couvrir, elles se tiendront en colonne avec distance, sur le flanc de la ligne, et prêtes à y faire front, en se formant à gauche ou à droite en bataille. Si l'aile de l'armée est appuyée à quelque poste susceptible de la couvrir, ces brigades de flanqueurs l'occuperont. Si enfin il ne se rencontre ni rideau, ni poste pour couvrir ces flanqueurs, et qu'il s'agisse seulement de défendre de pied ferme le terrain qu'on occupe, ils appuieront leurs ailes au flanc de la première ligne

(55) Ces différentes manœuvres exigent très-peu de terrain, puisqu'une colonne serrée de 12 bataillons n'occupe qu'environ 200 mètres de profondeur. Mais voici ce qu'on fera si les troupes qui composent l'une des deux lignes de quelque arme qu'elles soient, n'ont point assez de terrain pour exécuter leurs mouvemens. Supposé que ces troupes marchent la droite en tête, l'officier général qui les commande les fera tourner à droite, si elles arrivent par derrière la gauche de la ligne de bataille, et il les formera ensuite à gauche en bataille, après leur avoir fait longer cette ligne de bataille et reprendre, s'il est nécessaire, leurs distances. Si ces troupes arrivent, au contraire, derrière la droite de leur terrain, le commandant de la colonne leur ordonnera de tourner à gauche, et de se former sur la droite en bataille. Si la colonne arrive enfin par derrière le centre de son terrain, une partie des troupes exécutera le premier des deux mouvemens dont on vient de parler, tandis que l'autre exécutera le second.

et s'allongeront en potence sur le flanc et au-delà de la seconde ligne.

645. Les corps de cavalerie qui doivent se former derrière de l'infanterie se déploieront tout de suite en ligne, derrière elle; mais chacun des escadrons qui les composent, exécutera auparavant un demi à droite, ou un demi à gauche, si l'infanterie a été obligée d'exécuter un changement de direction en masse par son flanc, pour se placer perpendiculairement à la ligne de bataille. Au reste, les commandans de ces corps de troupes à cheval, choisiront dans tous les cas, pour base du déploiement, celui de leurs escadrons qui se trouve précisément en face du terrain qu'il doit occuper dans la ligne. Déploiement de la cavalerie en seconde ligne.

646. Quant aux colonnes composées en entier de cavalerie, l'officier-général qui les commandera fera exécuter un demi-quart de conversion à droite ou à gauche, à chacun des escadrons qui en fait partie, pour placer ses troupes parallèlement à la ligne de bataille, si la colonne est arrivée dans une direction oblique, par rapport à cette ligne. Aussitôt que tous les escadrons de la colonne auront pris une position parallèle à la ligne sur laquelle ils doivent s'étendre, le commandant de la colonne déploiera ses escadrons de première ligne, sur celui d'entre eux qui se trouve en face du terrain qu'il doit occuper dans la ligne. Quant aux escadrons de seconde ligne, qui ne sont à proprement parler que des réserves, ils exécuteront un mouvement de la même espèce, pour aller se placer suivant les ordres du commandant de la colonne, derrière le centre ou derrière les ailes de la première ligne. Déploiement des colonnes de cavalerie.

Les commandans des colonnes de cavalerie auront toujours attention de les déployer au moins à 3 ou

400 pas du point où elles doivent faire effort. Par exemple, le commandant d'une aile de cavalerie destinée à appuyer le flanc de l'infanterie, la déploiera 3 ou 400 pas en arrière du flanc de celle-ci.

Tous les déploiemens de la cavalerie s'exécuteront au trot, et ceux de l'infanterie au pas accéléré. Plus ces manœuvres seront rapides, plus elles étonneront l'ennemi, et plus tôt enfin on pourra exécuter son attaque.

Déploiement de l'artillerie.

647. L'artillerie régimentaire suivra le mouvement des bataillons auxquels elle sera attachée, tandis que les colonnes d'infanterie se déploieront par bataillons en masse, et se placera dans l'intervalle de ceux-ci, lorsqu'ils se formeront en ligne déployée. Quant aux batteries divisionnaires et de réserve qui ont marché à la suite des colonnes, elles prendront des positions en avant de la ligne, ou resteront en réserve derrière les troupes; car il faut prendre garde de les embarrasser d'une trop grande quantité d'artillerie, dans toutes les dispositions offensives, soit que ces dernières aient pour objet d'attaquer la totalité de la position ennemie, ou seulement quelques-uns de ses points. Trop d'artillerie ralentirait en effet le mouvement des troupes, et lui ferait perdre cette rapidité qui décide ordinairement le succès des attaques, ou bien les troupes seraient obligées de laisser les pièces en arrière, et de renoncer à leur appui.

Je crois qu'il faut se contenter, dans toutes les dispositions offensives, d'emmener avec soi l'artillerie nécessaire pour battre les postes dont la possession peut fixer le sort de l'attaque. Le reste des bouches à feu soit qu'il appartienne à la réserve, ou à l'artillerie qui marchait à la suite des colonnes, suivra les

troupes, si l'on prévoit la nécessité d'exécuter un mouvement assez long dans le cours de l'attaque, ou bien restera à portée des troupes, ou enfin sur des points où le canon protégerait leur retraite en cas d'échec.

648. Voilà assez de détails sur la formation des ordres de bataille parallèles, quand les têtes des colonnes ont marché à la même hauteur; mais si les colonnes ont au contraire marché à diverses hauteurs, et ont été disposées en tuyaux d'orgue, pour préparer la formation d'un ordre de bataille dont la direction soit oblique, par rapport à la direction sur laquelle elles out marché, la formation de l'ordre de bataille s'exécutera par les mêmes moyens, avec cette difference que le premier signal indiquera aux têtes de colonne d'observer la disposition oblique qu'elles doivent présenter. Il faudra ensuite que chaque colonne d'infanterie exécute avant de se déployer un changement de direction en masse par son flanc, pour se placer perpendiculairement à la ligne de bataille. Quant aux commandans de colonnes de cavalerie, ils ne déploieront leurs troupes qu'après avoir fait exécuter à tous les escadrons qui sont sous leurs ordres un demi à droite ou un demi à gauche, pour les placer parallèlement à la ligne qu'ils doivent occuper.

Formation de l'ordre de bataille dans le second cas.

649. Quelle que soit la manière dont l'armée aura marché, le général, s'il veut renforcer au moment du déploiement une partie de l'armée aux dépens d'une autre, pourra tirer des troupes de seconde ligne de la colonne destinée à former la partie de l'ordre de bataille qu'il veut affaiblir, et il leur ordonnera d'aller se déployer en seconde ou en troisième ligne, derrière les troupes de la colonne qui s'est di-

Moyen de renforcer une partie de l'ordre de bataille.

rigée sur le point qu'il veut renforcer. Cette dernière colonne se déploiera comme à l'ordinaire, si les troupes qui se joignent à elle, doivent former une troisième ligne. Elle se déploiera au contraire toute en première ligne, si ces mêmes troupes doivent former une seconde ligne. Les troupes de première ligne de la colonne qui a été dégarnie, se déploieront pendant ce temps comme à l'ordinaire. Quant aux troupes de seconde ligne, s'il en est resté quelques-unes dans cette colonne, elles se déploieront aussi de même; mais elles prendront, en se déployant, des intervalles plus grands qu'à l'ordinaire. Le général n'aura plus qu'une seule chose à observer dans l'exécution de ces manœuvres : ce sera d'employer, toutes les fois que cela sera possible, des troupes de la colonne la plus voisine de la partie de l'ordre de bataille qu'il veut renforcer pour les joindre à cette partie de l'ordre de bataille, et de faire remplacer ensuite ces dernières troupes par d'autres tirées des colonnes les plus voisines.

650. Tels sont les moyens dont on peut se servir ordinairement, tantôt pour porter beaucoup de troupes sur un point où l'éloignement des colonnes entre elles pourrait faire croire à l'ennemi qu'on n'avait aucun projet; tantôt pour donner à une aile une plus grande étendue que celle qu'elle devait avoir, et déborder ainsi l'ennemi. Mais il y a encore un autre moyen de parvenir tout d'un coup à ce dernier but (56), sans annoncer auparavant son projet, lors-

(56) Nous ne faisons pas mention du moyen qu'il y a de renforcer quelques parties de l'ordre de bataille ou d'étendre son front, en formant avec les troisièmes rangs des bataillons, placés dans la partie de l'ordre de bataille qu'on veut affaiblir, de nouveaux bataillons rangés sur deux hommes de hauteur, qu'on emploiera suivant les circonstances. Cette manœuvre peut être très-utile, surtout lorsqu'on veut prolonger une

que le terrain est extrêmement découvert. C'est de faire prendre aux colonnes des distances exactement proportionnées à leur force, et d'ordonner ensuite tout d'un coup à toutes les colonnes de se déployer, soit à droite, soit à gauche (57). Mais comme on a démontré dans le livre des marches, qu'il fallait souvent s'écarter du principe qui prescrit de proportionner la distance des colonnes entre elles à leur force, ce second moyen d'étendre une aile n'est point, d'après cela, aussi général que le premier. D'ailleurs, c'est en ne proportionnant point la distance des colonnes entre elles à leur force, qu'on se ménage quelquefois de grands moyens d'étonner l'ennemi. Je suppose, par exemple, deux armées égales en nombre : l'une est en bataille, et l'autre marche sur quatre colonnes de même force; mais celles-ci sont rassemblées dans l'espace suffisant pour en déployer deux, les colonnes du centre ayant conservé entre elles l'espace suffisant pour en déployer une. Chacune des colonnes des ailes, ayant conservé entre elles, et la colonne du centre qui est la plus rapprochée, l'espace nécessaire pour déployer seulement une demi-colonne; le général de l'armée qui est formée en bataille, doit croire assez naturellement que son adversaire a pour objet de former une disposition qui sera d'un quart plus resserrée que la sienne, et qui se dirigera contre son centre. Mais point du tout, l'armée qui marchait sur quatre colonnes se forme tout d'un coup, sur un développement aussi grand que

Moyen de donner à un ordre de bataille l'extension qu'on veut.

disposition oblique, mais elle est étrangère à la formation des ordres de bataille.

(57) Si les colonnes ont proportionné leur distance entre elles à leur force, et qu'il ne soit pas nécessaire d'exécuter cette manœuvre, pour donner à une aile l'étendue qu'elle doit avoir, on déploiera toutes les colonnes sur le centre, et la formation de l'ordre de bataille sera alors plus rapide.

celui de son adversaire, par les moyens suivans : chacune des deux colonnes du centre se déploie sur son centre. La colonne de l'aile droite se déploie à droite, et celle de l'aile gauche se déploie à gauche. Si les moyens dont on a parlé jusqu'à présent ne suffisent point pour donner à un ordre de bataille toute l'extension qu'on juge nécessaire de lui donner, on pourra tirer des troupes de la queue d'une ou de plusieurs colonnes, pour les déployer à l'aile de l'ordre de bataille qu'on veut prolonger. C'est le moyen dont on se sert, par exemple, quand on veut porter aux ailes de l'ordre de bataille des corps de cavalerie qui marchaient à la queue des colonnes d'infanterie.

Moyens de déplacer les troupes d'une colonne.

651. Si on veut déplacer les troupes d'une colonne, lors de la formation de l'ordre de bataille, en mettant en première ligne les troupes de la queue de cette colonne, et en seconde ligne les troupes de sa tête, on fera marcher ces dernières par leur flanc, en les tenant toujours reployées en colonne, deux fois l'étendue d'un front d'escadron, si c'est de la cavalerie, et deux fois l'étendue d'un front de division, si c'est de l'infanterie. Elles rétrograderont ensuite, jusqu'à ce que leur tête se trouve sur la ligne qu'elles doivent occuper, feront face à l'ennemi, et se déploieront sur cette ligne par les moyens ordinaires. Les troupes qui étaient à la queue de la colonne, et qui doivent former la première ligne, marcheront pendant ce temps en avant jusqu'à ce que leur tête se trouve sur cette ligne, et elles s'y déploieront par les moyens ordinaires.

652. Si on veut déplacer les troupes d'une des colonnes de l'armée, en faisant occuper par des troupes tirées de quelque autre, la place qu'elles devaient

tenir dans l'ordre de bataille, on aura recours aux manœuvres suivantes : on commencera par faire exécuter la contre-marche aux troupes de chaque ligne, toutes les fois qu'on voudra faire rétrograder ces troupes, on bien renverser leur ordre de marche, afin de pouvoir les former ensuite en bataille, par les moyens les plus simples (58); les troupes de chaque ligne se mettront ensuite en marche en colonne avec distance, se porteront vers le terrain qu'elles doivent occuper, et se formeront par les moyens indiqués dans la note 55. Au reste, il faut observer qu'on sera très-rarement obligé de déplacer la totalité des troupes d'une même colonne, si l'on se conforme au principe qui prescrit dans le livre des marches, de ne point faire de dispositions de marches combinées sur une seule circonstance. On remarquera d'ailleurs qu'on parvient souvent à cacher à l'ennemi les points où l'on s'affaiblit, en déployant les troupes de première ligne qui se trouvent sur ces points-là, et en faisant exécuter par des troupes de seconde ligne tous les mouvemens qui ont pour objet de renforcer d'autres parties de l'ordre de bataille.

Distribution des différentes armes dans les différentes parties de l'ordre de bataille.

653. Quels que soient au reste les moyens dont on se serve pour former les ordres de bataille parallèles, et pour renforcer quelques-unes de leurs parties, on distribuera toutes les armes dans les différentes parties de l'ordre de bataille, suivant la nature du terrain sur lequel elles doivent agir. Mais on s'astreindra, tant dans cette distribution que dans la dis-

(58) Si on veut par exemple porter à l'aile gauche des troupes de la colonne de droite, qui se trouve la droite en tête, on pourra leur faire exécuter la contre-marche, avant de les conduire à leur destination, afin que marchant la gauche en tête elles puissent se former à droite en bataille sur le terrain qui leur est destiné.

position particulière de chaque arme et dans la manière de lier ensemble les différentes espèces de troupes, aux principes développés dans le premier chapitre.

654. On cherchera de plus à appuyer, autant que possible, les ailes de l'ordre de bataille aux localités susceptibles de les garantir; et s'il y a quelque poste propre à remplir cet objet, on y jettera l'infanterie et l'artillerie nécessaires pour l'occuper et le défendre.

L'observation de cette règle sera toujours nécessaire, lors même que l'aile de l'armée sera composée de troupes à cheval; car on a vu dans le premier chapitre qu'on ne s'écartait point du principe de ne former jamais de cavalerie tout le centre d'une disposition de combat, quand on jetait quelques bataillons dans un poste susceptible d'appuyer le flanc d'une aile de cavalerie, ou d'inquiéter un ennemi qui tenterait d'attaquer cette aile. Si l'aile de l'armée n'est, au contraire, point appuyée, il faudra absolument l'assurer avec des batteries de gros calibre, ou, plutôt encore, avec de la cavalerie; car les troupes à cheval sont l'arme dont on se sert avec le plus de succès, pour faire face à des mouvemens imprévus. Dans les circonstances, à la vérité bien rares, où l'aile de l'armée ne pourra point être garantie par quelque localité, et où il n'y aura pas quelques troupes à cheval à portée d'elle, il faudra, s'il y a plusieurs lignes d'infanterie, que les secondes débordent les premières, ou du moins que leurs ailes se trouvent derrière celles de première ligne, attendu qu'elles contribueraient grandement à empêcher l'ennemi d'attaquer le flanc de celles-ci, s'il se découvre par une de ces fautes si communes dans les combats,

soit en battant le flanc d'un ennemi qui tenterait de gagner le flanc de la première ligne, soit en formant une potence pour couvrir celui-ci.

A la journée de *Zorndorf*, en 1758, l'aile gauche de l'avant-garde prussienne avait devancé son aile droite, et avait ensuite exécuté un mouvement de conversion à droite, dans le moment de l'action; mais elle n'aurait pas été prise en flanc par les Russes, si la gauche de l'infanterie prussienne, qui avait laissé *Zorndorf* à gauche, s'était trouvée derrière elle, comme Frédéric en avait eu l'intention, au lieu de s'attacher à sa droite.

655. Si l'ennemi a des corps détachés qui puissent attaquer le flanc de l'armée, on formera des corps particuliers destinés à agir séparément, et à contenir ou attaquer ces corps au commencement de l'attaque.

Occupation des postes qui peuvent masquer les mouvemens par des troupes de seconde ligne.

656. S'il y a sur le front de l'armée quelques postes qu'on juge à propos d'occuper, soit parce qu'ils sont propres à masquer des mouvemens, ou à faciliter une seconde attaque, on les fera occuper de préférence par des troupes de seconde ligne, parce que la première ligne des parties de l'ordre de bataille, qu'on dégarnira, empêchera assez souvent les ennemis de voir la partie de l'ordre de bataille qu'on a affaiblie pour jeter du monde dans les postes dont nous parlons. Mais il faudra faire occuper ceux-ci par des troupes de première ligne, si on est pressé par le temps; car c'est une chose essentielle de tenir tous les postes susceptibles de masquer ou de seconder des mouvemens de troupes, situés en avant du front d'une armée qui forme une disposition parallèle, pour menacer tous les points de la position de l'ennemi. Il y a telle circonstance où la perte d'un seul instant

ferait tomber tous les postes dont nous parlons au pouvoir de l'ennemi, qui en tirerait probablement alors le même parti que nous pour appuyer et cacher son mouvement. On ne pourrait plus l'attaquer sans emporter des points dont la conquête coûterait peut-être beaucoup de monde; ou si on entreprenait de l'aborder, en laissant ces postes derrière soi, il faudrait les masquer pour assurer le flanc et les derrières des troupes qui exécuteraient l'attaque. Ces dernières seraient, d'un autre côté, obligées de se rompre dans la même hypothèse; et le désordre qui résulterait d'une telle manœuvre, pour peu que le feu des ennemis fût un peu vif, entraînerait la perte de l'armée, si l'ennemi savait en profiter.

Si on détache des troupes de première ligne pour occuper un poste détaché, elles seront remplacées par d'autres de seconde ligne.

Moyens de cacher ses dispositions à la vue de l'ennemi.

657. On cherchera, dans tous les cas, à déployer, s'il est possible, les différentes colonnes derrière des rideaux. 1° Leur déploiement sera plus régulier, n'étant point inquiété par le feu de l'ennemi. 2° Les rideaux masqueront les mouvemens qu'on fera pour renforcer quelque partie de l'ordre de bataille.

658. Si on veut cacher la disposition et le nombre des troupes qu'on portera dans un terrain découvert, mais en avant duquel il y aura un village, on pourra quelquefois remplir cet objet en mettant le feu au village, car la fumée formera pour lors un rideau; mais ce parti n'a d'avantages qu'autant, 1° que la conservation du village ne promet pas d'être plus utile que sa destruction; 2° que le vent ne pousse pas la fumée sur les troupes, autrement elles se trouveraient incommodées sans que leur disposition soit cachée; 3° qu'il ne la chasse pas

de manière à empêcher d'apercevoir les troupes qui doivent agir de concert.

659. Quand on voudra donner le change à l'ennemi sur le nombre de troupes qu'on a laissées dans les points qui ont été dégarnis, on fera prendre aux différentes subdivisions des colonnes qui se présentent de ce côté, des distances plus grandes qu'à l'ordinaire; les troupes de chaque colonne se formeront ensuite en bataille, soit sur sa tête, soit sur son centre, soit sur sa dernière subdivision, en s'étendant à droite, à gauche, ou bien enfin à droite et à gauche de la direction de leur marche. Ce stratagème pourra surtout être extrêmement utile, quand il sera favorisé par des rideaux, des bois, des villages ou des suites d'enclos; s'il y a, par exemple, un bois dans une partie où l'on veuille faire croire à l'ennemi qu'il y a plus de monde qu'il n'y en a réellement, on montrera à sa lisière plusieurs têtes de colonnes à distance entière, ou à demi-distance, qui seront elles-mêmes des subdivisions de celle qui est destinée à l'occuper. Toutes ces troupes s'étendront ensuite sur cette lisière; l'étalage de forces qu'elles présenteront à l'ennemi lui en imposera d'autant plus qu'il ignorera si le bois ne renferme pas une seconde ligne : on manœuvrera de même s'il y a quelque bois ou quelque village, vis-à-vis d'un point sur lequel on a l'intention de simuler une attaque pour déterminer l'ennemi à s'y renforcer en s'affaiblissant sur d'autres points; mais les colonnes ne se déploieront que lorsque l'ennemi aura donné dans le piège.

Je me suis occupé avec assez de détail de la conduite des colonnes d'une armée, lorsqu'il s'agit de former une disposition parallèle; occupons-nous actuellement des avant-gardes.

Règles concernant les avant-gardes.

660. S'il y en a une seule pour toute l'armée, son principal objet devant être de protéger le déploiement des colonnes, et de tenir l'ennemi en échec jusqu'à ce que l'ordre de bataille soit formé, elle cherchera à couvrir les points importans de la position que l'armée occupera, sans cependant s'affaiblir, en s'étendant trop. Lorsque le sort de cette position dépend de la possession d'un poste, l'avant-garde l'occupera aussitôt en se ménageant, s'il est possible, les moyens de tomber sur le flanc de l'ennemi, ou de le battre en flanc et à revers, s'il s'avançait pour inquiéter les manœuvres des colonnes de l'armée. L'ordre de bataille étant une fois formé, le général laissera l'avant-garde dans le poste où elle se trouve, ou lui en assignera un autre, ou l'emploiera à renforcer quelque partie de l'armée, ou la placera en réserve au point où il jugera qu'elle pourra être le plus utile, ou enfin lui fera garder un poste susceptible de couvrir en cas d'échec la retraite d'une partie ou de la totalité de l'armée ; car, quelle que soit l'attaque qu'on a résolu d'exécuter, il ne faut jamais négliger d'occuper à l'avance des postes de cette espèce, quand il y en a, et qu'on a des troupes disponibles.

661. S'il arrive qu'une colonne ait son avant-garde particulière, ses troupes reprendront leur place dans les colonnes dont elles font partie, aussitôt que l'artillerie de l'avant-garde, ou de la colonne avec laquelle marche le général, donnera le signal des dispositions préparatoires au déploiement. Cette règle est générale pour la formation de tous les ordres de bataille offensifs.

662. Les troupes légères à cheval, dispersées pendant la marche, pour éclairer le mouvement des co-

lonnes, n'étant point d'ordinaire propres à combattre en ligne, se retireront derrière l'armée, si la cavalerie se trouve derrière l'infanterie. Si la cavalerie est au contraire aux ailes de l'armée, elles se jetteront sur son flanc, ou derrière l'extrémité de ses ailes, pour être à portée d'inquiéter l'ennemi. Quant à l'infanterie légère, elle se retirera derrière l'armée, ou elle occupera les divers petits postes qui existeraient aux environs de celle-ci. Ces principes sur la conduite des troupes légères sont communs à toutes les formations des différens ordres de bataille; mais il faudra observer dans toutes les circonstances où les colonnes se déploient successivement, de laisser un cordon de troupes légères entre l'ennemi et les troupes qui restent en colonne, pour empêcher que les siennes n'inquiètent ces dernières.

On a vu dans le livre des marches qu'il faut mener des sections d'ambulance à la suite des colonnes dans les marches-manœuvres. Ces sections s'arrêteront à portée des troupes, aussitôt qu'elles commenceront à approcher de l'ennemi; mais elles se placeront de manière à ne courir aucun danger. Cette règle est aussi commune à la formation des différens ordres de bataille.

Les règles que nous avons données pour la formation des ordres de bataille parallèles sont si claires qu'il nous semble superflu de les développer par un exemple. Je passe donc de suite aux attaques d'une seule aile.

ARTICLE II.

Des attaques d'une seule aile.

663. Les attaques d'aile sont devenues une des principales bases du système militaire des plus grands — *Avantages des attaques d'aile sur*

les attaques centrales. généraux, depuis que la force numérique des armées jointe à l'étendue du terrain qu'occupent des troupes formées en ordre mince, s'oppose à ce qu'il y ait beaucoup d'emplacemens où l'on puisse faire combattre en même temps la totalité d'une armée, et que la difficulté de recruter d'aussi fortes armées après une défaite, a obligé de n'engager d'abord qu'une partie de leur front. Cette préférence donnée aux attaques d'aile sur les attaques centrales, n'est point sans fondement ; car :

664. 1° Si le centre de l'ennemi est attaqué, celui-ci peut réunir plus facilement et plus vite ses forces qu'il ne le ferait, si son aile était attaquée, attendu que les différentes parties de son armée sont plus à portée de son centre que de ses ailes ; d'ailleurs le centre est presque toujours la partie d'un ordre de bataille où se trouvent les réserves.

665. 2° Le corps de troupes qui attaque le centre d'une armée, est nécessairement et naturellement débordé de deux côtés, au lieu que celui qui exécute une attaque d'aile, ne l'est que d'un seul; l'ennemi peut, d'après cela, concentrer contre le premier une plus grande masse de feu; il a la faculté d'établir plus de batteries d'écharpe, et par conséquent d'allumer un feu plus meurtrier, de croiser enfin plus facilement le feu de ces batteries obliques dans une attaque centrale, que dans une attaque d'aile.

666. 3° Si on remporte une victoire, en attaquant le centre de l'ennemi, elle est d'ordinaire, à la vérité, plus désastreuse pour lui, parce que son armée est séparée en deux; mais, par la même raison, on se compromet aussi davantage en exécutant une attaque centrale. On court de plus grands ris-

ques, si un premier succès vous a fait pénétrer dans l'ordre de bataille ennemi, et qu'ensuite ses parties latérales, la 2de ligne, les réserves manœuvrent à propos, et obtiennent un retour de fortune. Si l'ennemi, plus habile encore, recule adroitement devant vous, comme Annibal le fit à la journée de *Cannes*, jusqu'à ce qu'il ait préparé des manœuvres sur les flancs du corps qui s'engage dans son centre, c'est alors vous-même qui courrez risque d'éprouver une déroute complète; car, plus vous serez engagé dans l'ordre de bataille de l'ennemi, plus la retraite deviendra difficile.

667. 4° Les attaques contre les ailes sont celles avec lesquelles il est en général plus aisé de combiner contre le flanc, ou contre les derrières de l'ennemi, des attaques dont on appréciera plus bas les avantages. Nous prouverons même dans la suite, que ces dernières ne sont compatibles qu'avec des attaques d'aile, ou avec des attaques parallèles, dans les dispositions contigües.

668. 5° Il faut moins de monde pour profiter des premiers avantages d'une attaque à l'aile, que dans une attaque au centre. En effet, si cette dernière réussit, il faut doubler l'attaque pour prendre en flanc les troupes ennemies qui tiendront encore sur les deux côtés du point où on aura obtenu des succès. Si l'on attaque au contraire une seule aile de l'ennemi, et qu'on réussisse, il n'y aura plus qu'à changer d'un seul côté la direction de l'attaque pour prendre en flanc le reste de la ligne ennemie, et cela exigera moitié moins de troupes.

669. 6° Il est beaucoup plus facile à l'ennemi de démêler et de juger une disposition d'attaque formée contre son centre, que d'apprécier celle qu'on diri-

gerait contre une de ses ailes, car ce qui se passe au centre est aperçu des deux ailes, et l'ennemi débordant de deux côtés à la fois le corps de troupes qui exécute cette attaque, il ne lui échappera pas un seul de ses mouvemens, à moins que la nature du terrain ne favorise singulièrement cette disposition.

La disposition d'attaque, dirigée contre une des ailes de l'ennemi, se fait au contraire vis-à-vis de l'extrémité de son ordre de bataille ; on voit donc qu'elle ne peut être aperçue que d'un seul côté. Il y a même plusieurs circonstances où elle se forme en dehors, c'est-à-dire sur le côté de l'ordre de bataille de l'ennemi, et par là, presque hors de sa vue : tels sont les cas où l'attaque d'une aile doit embrasser le flanc ou les derrières de l'adversaire.

670. 7° Quand on attaque une aile de l'ennemi, en formant une disposition oblique, on conserve la faculté de porter successivement toute l'armée à l'appui de la partie qui s'engage, afin de pouvoir, au besoin, la soutenir, la rafraîchir ou la renforcer ; mais il est d'autant plus facile de tenir en même temps une partie de l'armée hors de portée de l'ennemi, que la disposition oblique sera plus longue. Un général qui exécuterait une attaque centrale en faisant former des dispositions obliques aux parties qu'il refuserait, conserverait à la vérité le moyen de soutenir successivement la partie attaquante avec la totalité de ses forces ; mais 1° les parties les plus refusées de l'ordre de bataille se trouveront plus rapprochées des parties attaquantes que dans une disposition oblique dirigée contre l'aile de l'ennemi, et on ne pourra, par cela même, les tenir aussi éloignées de l'ennemi que cela est exécutable pour les parties de l'ordre de bataille refusées dans une attaque

d'aile. 2° Le général s'enlèverait la précieuse faculté de n'engager que le nombre de troupes qu'il voudrait comme dans l'attaque d'une seule aile, car le corps employé à exécuter une attaque d'aile ou une attaque centrale sera obligé, à mesure qu'il pénétrera sur le champ de bataille de l'ennemi, d'être appuyé et soutenu de plus près par les troupes disposées obliquement. Mais ce mouvement, qui diminue toujours le front de l'ordre de bataille, le raccourcira de deux côtés si on exécute une attaque centrale, au lieu qu'il ne le diminuera que d'un seul si on exécute une attaque d'aile; et ce raccourcissement du front de l'armée qui s'opère à mesure que les parties refusées s'approchent de l'ennemi, sera d'autant plus dangereux dans les attaques centrales, que chacune des deux dispositions obliques étant moins longue que celle à former pour l'attaque d'une seule aile, sera plus rapprochée de l'ennemi et plus exposée à être débordée.

671. 8° Si l'ennemi peut causer quelquefois du mal à des troupes disposées obliquement pour couvrir le flanc d'un autre corps en tirant contre ce dernier des coups d'écharpe qui enfileront les autres troupes, ne causera-t-il pas beaucoup plus de ravage dans une armée qui présentera une double disposition oblique sur les flancs d'un corps dont le front sera battu par des feux croisés? Il y aurait dans cette hypothèse très-peu de coups de canon perdus, surtout si le corps qui forme la tête de l'attaque s'engageait un peu avant, sans que les ennemis qui se trouvent sur les côtés du point où se fait la trouée soient mis entièrement en déroute.

672. 9° Si l'attaque d'une seule aile échoue, elle ne compromet qu'à un certain point l'armée qui l'a

formée, car les corps qui ont été engagés n'ont qu'à se replier sur ceux qui se refusaient à l'ennemi, et qui forment alors l'arrière-garde. Ajoutez que, l'armée battue peut se mettre de suite hors de portée du vainqueur, en se retirant perpendiculairement à sa position, si elle a occupé pendant l'attaque une position oblique par rapport au front de ce dernier, car il faudra pour lors que l'ennemi exécute un changement de front soit en ligne, soit en colonne, pour se mettre en mesure de la poursuivre avec succès. Mais elle gagnera pendant ce temps assez d'avance pour se mettre à l'abri. Une armée qui serait battue en attaquant par le centre serait loin d'avoir ces ressources dans aucun cas : en effet, 1° l'ennemi n'aurait pas besoin d'exécuter un changement de front pour être en mesure de la poursuivre. 2° Il serait très-difficile qu'elle exécutât une attaque infructueuse sans que son centre fût entamé : et, dès qu'il y aurait trouée sur ce point, la déroute ne tarderait pas à être complète.

673. Passons aux dispositions dont on se sert pour exécuter des attaques contre l'aile de l'ennemi, puis à la manière de former ces dispositions à la suite des marches de front : mais remarquons d'abord qu'il n'en est pas des attaques contre une aile comme des attaques parallèles. On a vu, en effet, que toute l'armée se forme en ligne en même temps pour exécuter ces dernières. Si l'ennemi cède ensuite à une attaque absolument parallèle, toutes les parties de son armée se retirent en même temps, et il n'est plus question que de le poursuivre en marchant en bataille, ou mieux encore en marchant en colonnes, et on revient alors aux marches de front. Si on attaque, au contraire, une des ailes de l'ennemi, il est possible qu'il n'y ait que la partie de l'armée des-

tiuée à commencer l'attaque, qui soit obligée de se déployer, et que le reste demeure en colonnes, soit afin de pouvoir poursuivre plus rapidement l'ennemi, si les avantages du corps qui l'attaque l'obligent à abandonner la totalité de sa position, soit pour combiner plus facilement les mouvemens et les déploiemens des différentes colonnes relativement aux succès de ce même corps. Nous distinguerons donc les attaques d'une seule aile où toutes les colonnes se déploient en même temps, et celles dans lesquelles elles se déploient successivement, ce qui est le cas de presque tous les dépostemens.

Les règles que nous établirons sur la conduite à tenir dans les attaques d'une seule aile où toute l'armée se forme en même temps, seront la base de celles qui seront tracées pour les attaques de la même espèce où les colonnes se déploient successivement.

§ I. *Des attaques d'une seule aile dans lesquelles toutes les colonnes se déploient en même temps.*

674. Quand on attaque une seule aile, on cherche à donner au corps qui doit agir une grande supériorité sur le corps ennemi qui lui est opposé : car, à moins que la nature du terrain n'assure un avantage décidé de part ou d'autre, c'est toujours la supériorité numérique des troupes qu'on fait combattre dans le même instant et sur le même point qui décide la victoire. On juge aisément qu'il est impossible de donner cette force numérique à l'aile attaquante, sans affaiblir d'autres parties de l'ordre de bataille; et il faut observer que les avantages qu'elle remporterait risqueraient d'être annulés si l'autre aile se trouvait assez affaiblie pour que l'ennemi pût la bat- Considérations générales.

tre, parce que celui-ci aurait peut-être ensuite les moyens de prendre en flanc l'aile attaquante (59). Il faut donc, pour que l'attaque d'une aile qu'on aura renforcée ait quelque apparence de succès, que l'autre soit protégée ou couverte par la nature du terrain, ou qu'elle prenne une disposition qui l'éloigne assez de l'ennemi pour que celui-ci ne puisse la renverser avant que les succès de l'aile attaquante soient assurés, car cette aile étant victorieuse, l'ennemi ne tenterait pas d'attaquer l'aile refusée sans s'exposer à être pris en flanc.

Mais ce n'est pas là le seul objet dont on doive s'occuper : il faut encore chercher les moyens de couvrir le flanc du corps attaquant, et de mettre le reste de l'armée en mesure de le soutenir ou de profiter de ses succès; car, d'un côté, les corps qui exécutent des attaques partielles sont toujours débordés; et de l'autre, la partie de l'armée qui ne pourrait soutenir l'aile attaquante, ou profiter de ses succès, serait, pour ainsi dire, inutile. Nous allons examiner les moyens de remplir ces deux objets, d'abord dans les circonstances où il convient d'avoir recours à la tactique pour garantir l'aile refusée, c'est-à-dire quand il est nécessaire d'éloigner cette aile de l'ennemi, et quand la nature du terrain offre les moyens de parvenir au même but.

(59) Les Français gagnèrent la bataille de *Nœrdlingen* en 1645, parce que le maréchal de Turenne continua l'attaque à la tête de l'aile gauche, quoique l'aile droite, commandée par le maréchal de Grammont eût été battue. Les Bavarois, dans cette même journée, auraient obtenu la victoire en empêchant le maréchal de Turenne de continuer son attaque, si les lieutenans de Merci, au lieu de se retirer par derrière *Allersheim* pour venir s'opposer à l'aile gauche des Français, avaient profité des avantages que leur propre gauche avait remportés, pour venir attaquer, en laissant *Allersheim* à droite, le flanc droit de l'aile gauche des Français qui se trouvait découvert par la défaite du maréchal de Grammont.

675. Si on présentait tout simplement une partie de l'armée en refusant l'autre, il est clair que son ensemble serait bientôt détruit, et que la partie refusée n'assurerait point le flanc de l'aile attaquante; il faut donc que la partie refusée de l'ordre de bataille se lie à l'aile attaquante.

Avantages des attaques d'aile en ordre oblique.

Mais comme elle ne peut former le prolongement de cette dernière, puisque la disposition rentrerait dans la classe des dispositions parallèles, il faut que la partie de l'armée, qui doit être refusée, se trouve dans une disposition oblique, ou dans une disposition perpendiculaire par rapport à l'aile agissante. Examinons ces deux cas.

676. J'ai dit que les victoires remportées en ordre parallèle pouvaient entraîner la perte de l'armée vaincue : cette raison empêchera sans doute de s'en servir pour engager une affaire dont le sort est toujours incertain; mais aussi, d'un autre côté, elle excitera à chercher les moyens de faire agir toutes les troupes aussitôt qu'on sera assuré de la victoire, car alors la déroute de l'ennemi deviendra générale; et on sentira que les troupes qui se trouveraient disposées perpendiculairement à l'aile attaquante, dans une attaque d'aile, auraient beaucoup de peine à prendre une position qui les mît en mesure d'entrer en action, si l'attaque réussissait : des troupes qui se rattacheront obliquement à l'aile attaquante, n'auront au contraire, dans le cas où elle serait victorieuse, qu'à se mouvoir obliquement par rapport à la direction générale de la disposition oblique, pour prendre successivement de front les diverses parties de la ligne ennemie, ou bien elles s'avanceront perpendiculairement à la direction générale de la disposition oblique, pour attaquer obliquement, de

flanc et en front les parties de la ligne ennemie, qui tiendront encore lorsque l'aile de l'ennemi aura été battue. Chaque corps s'engagera dans ce cas, successivement, à mesure que celui qui se trouve à ses côtés aura battu ses adversaires, et l'aile de l'ennemi, qui aura éprouvé un pareil échec, se trouvera débordée et enveloppée de plus en plus, à mesure que s'avanceront les troupes disposées d'abord obliquement. Cette disposition oblique prêtera d'ailleurs beaucoup moins au feu de l'artillerie ennemie, que la disposition perpendiculaire, soit que les troupes soient formées en ligne, soit qu'elles soient formées en colonnes, et cependant on aura tout autant de moyens de soutenir le corps qui exécute l'attaque, que si on formait plusieurs lignes derrière lui, ou qu'on plaçât plusieurs colonnes à sa portée. Il est vrai que des troupes disposées perpendiculairement sur le flanc de l'aile attaquante, le garantiraient; mais des troupes disposées obliquement l'assureront également bien.

677. Concluons de tout ce qui précède qu'il ne faut placer des troupes perpendiculairement sur le flanc d'un corps qui exécute une attaque d'aile, que lorsqu'il est nécessaire d'assurer ce flanc avec d'autres troupes, et qu'il est impossible de former une disposition oblique pour parvenir à ce but. Mais ce cas est très-rare; il ne se rencontre que lorsque l'aile destinée à exécuter l'attaque s'avance en laissant sur son flanc un poste occupé par l'ennemi; et il arrive, dans cette circonstance, ou que le poste est assez fort et assez près de la ligne ennemie pour arrêter l'aile attaquante, ou qu'il n'a pas ces avantages: dans le premier cas, l'aile attaquante sera, il est vrai, obligée d'assurer son flanc avec des troupes disposées perpendiculairement, si elle persiste à exécuter son attaque,

ce qui n'est pas probable ; dans le second, l'aile attaquante marchera sans doute disposée, suivant les circonstances, en ligne ou en colonne (60), pour aborder l'ennemi, et le corps destiné à assurer son flanc exécutera pendant ce temps un mouvement de flanc pour envelopper le poste que l'aile attaquante laisse derrière elle; mais cette manœuvre est une attaque d'aile où les colonnes se déploient successivement.

On citera peut-être la circonstance où les troupes qui ne combattront pas se trouveront dans une disposition perpendiculaire à une aile qui attaque l'ennemi; celle par exemple où l'on projette, comme Frédéric en eut l'intention à *Kollin* en 1757, de se mettre en bataille sur le flanc de l'ennemi après que l'aile de celui-ci aura été battue par le corps destiné à commencer l'attaque : mais les troupes disposées perpendiculairement à l'aile attaquante sont alors dans une disposition pour ainsi dire préparatoire, et ce cas rentre dans la classe des manœuvres de flanc où l'armée se forme successivement en bataille.

678. Maintenant que les avantages de la disposition oblique sont bien démontrés, occupons-nous des détails de cette disposition.

Avantages et inconvéniens des dispositions obliques en ligne et en échelons.

Il y a deux espèces de dispositions obliques : la disposition oblique en ligne, et la disposition oblique en échelons. Dans la première, tous les bataillons et les escadrons forment une ligne oblique et se trouvent

(60) Si on attaque, par exemple, l'aile gauche de l'ennemi, et qu'un poste de cette nature, situé en avant de son front, soit resté sur le flanc droit de l'aile attaquante, et que celle-ci ait continué de marcher sur plusieurs colonnes, il suffira de déployer ensuite à droite la colonne de droite de l'aile attaquante pour envelopper le poste détaché. Si l'aile attaquante avait au contraire marché en ligne et qu'il fallût envelopper un poste qu'elle aurait laissé sur son flanc, on prolongerait son front à droite avec des troupes tirées de la seconde ligne.

sur le même alignement. Dans l'autre, au contraire, chaque fraction du corps disposé obliquement, que ce soit des bataillons, des escadrons, des régimens ou des brigades, se laisse devancer par la fraction du même corps qui se trouve auprès d'elle du côté où doit s'exécuter l'attaque, d'un espace plus ou moins considérable selon le nombre de troupes qui compose chaque échelon, et le degré d'obliquité qu'on veut donner à l'ensemble de la disposition.

679. Des troupes disposées en échelons n'ont jamais la même solidité qu'en ligne : cette dernière disposition serait donc généralement préférable ; mais elle est impraticable dans un mouvement offensif, car des troupes disposées obliquement qui voudraient se mouvoir autrement qu'en échelons pour suivre un corps de troupes qui marche de front à l'ennemi, prendraient bientôt une disposition perpendiculaire au front de celui-ci ; d'après cela, la disposition en échelons est la seule disposition oblique à employer dans un mouvement offensif. Voici, d'ailleurs, quels sont ses avantages :

1° Il suffit de faire exécuter à chaque échelon un demi-quart de conversion pour former une ligne oblique pleine, s'il devient nécessaire d'avoir cette disposition pour assurer le flanc du corps attaquant, ou si, celui-ci, ayant déjà obtenu quelques succès, on veuille former une ligne pleine pour attaquer obliquement le front et le flanc de l'ennemi.

2° L'ennemi ne pourra pas, comme lorsque le flanc du corps attaquant n'est couvert que par des troupes disposées en colonne avec distance, menacer ce flanc pour obliger le corps attaquant à s'arrêter, ou à renoncer à la protection que son flanc peut tirer de ces mêmes troupes qui se formeront

alors nécessairement en bataille pour le couvrir. Le corps attaquant, dont le flanc sera couvert par des troupes disposées en échelons, pourra toujours continuer son attaque lors même que ce flanc sera menacé, car l'ennemi ne l'attaquerait pas sans prêter lui-même le flanc aux autres échelons.

3° Si l'échelon le plus rapproché de l'ennemi, c'est-à-dire qui forme la tête de l'attaque, a besoin de secours, il sera facilement soutenu par les autres échelons : il suffira pour cela que ceux-ci marchent par leur flanc pour venir former de nouvelles lignes derrière le corps attaquant, ou qu'ils obliquent, ou bien encore qu'ils exécutent un demi-quart de conversion, et qu'après avoir marché en avant ils exécutent un nouveau demi-quart de conversion pour se placer derrière l'échelon attaquant. Ces manœuvres raccourciront la disposition oblique.

4° Les avantages de la disposition en échelons augmentent presque à mesure que les échelons sont plus forts, car chacun d'eux forme alors un corps particulier qui a la liberté de manœuvrer séparément sans cesser d'être lié aux autres parties de l'armée: en effet, 1° la totalité des échelons peut, comme il a déja été dit, former une ligne pleine; 2° le flanc de chaque échelon est protégé par les échelons suivans, et cet appui devient réel, si les échelons sont suffisamment rapprochés les uns des autres.

5° La disposition en échelons sera encore plus efficace si on attache de la cavalerie à chaque échelon considérable; car, comme elle se place alors en seconde ou en troisième ligne, afin de ne pas détruire la liaison des différentes parties de l'ordre de bataille, elle est à portée, non-seulement de charger les ennemis aussitôt que l'infanterie a réussi à les faire

plier, mais encore de repousser la cavalerie ennemie si elle voulait charger les bataillons obligés de se retirer par suite de l'attaque infructueuse de l'un des échelons.

6° Jamais une armée n'est battue en entier dans une attaque en échelons ; car le général peut faire retirer les échelons qui suivent celui qui est destiné à exécuter la principale attaque, aussitôt que l'impossibilité de parvenir à l'exécution de son projet lui est démontrée; et si l'échelon qui a exécuté l'attaque est repoussé, mais qu'il y ait encore assez d'ordre dans l'armée pour que les échelons puissent se retirer successivement en commençant par les plus rapprochés de l'ennemi, il sera difficile à celui-ci de poursuivre avec vigueur les troupes qu'il aura repoussées, car il faudra pour lors qu'il combine lui-même un plan d'attaque dont quelques parties se dirigeront contre des troupes encore fraîches, ou qu'il prête le flanc à ses adversaires en poursuivant les troupes qu'il aura battues, et dans ce cas les échelons dont les troupes seront encore en ordre tomberont sur son flanc.

7° Si l'aile refusée n'est pas très-éloignée de l'ennemi, on pourra toujours, comme cela arriva à la bataille de *Zorndorf* en 1758, l'employer à attaquer l'ennemi, tandis que les troupes repoussées dans l'attaque exécutée par l'autre aile, effectueront leur retraite.

Examen des avantages et des inconvénients des échelons directs et indirects.

680. Les avantages généraux de la disposition en échelons étant démontrés, il est naturel d'examiner les différentes espèces d'échelons, je veux dire les échelons directs et les échelons indirects.

La première de ces deux dispositions est celle dans laquelle l'aile de chaque échelon se trouve précisément en arrière de l'échelon qui le précède. Dans

l'autre, l'aile de chaque échelon rentre au contraire derrière l'échelon qui le précède.

La disposition en échelons directs donne les moyens de mettre plus rapidement en action les différens échelons les uns à côté des autres, et d'employer ainsi les derniers échelons à attaquer perpendiculairement le front des parties de ligne ennemie qui tiendront encore quand le premier échelon aura obtenu des succès.

Quant à la disposition en échelons indirects, elle procure plus de moyens de former des lignes obliques pleines pour couvrir le flanc du premier échelon. En voici la raison : des échelons directs un peu éloignés les uns des autres, ne sauraient former une ligne oblique par des demi-quarts de conversion sans laisser des intervalles considérables entre chacun d'eux; ce qui affaiblit la ligne en l'allongeant. Il semble résulter de là qu'on devrait donner décidément la préférence aux échelons indirects; mais il faut observer qu'on ne peut rapprocher beaucoup ces derniers sans renoncer à la possibilité de former une ligne oblique pleine, parce qu'ils n'ont pas l'espace suffisant pour exécuter des demi-quarts de conversion.

Cas où les échelons directs sont préférables.

681. Nous croyons, d'après cela, qu'il faut préférer la disposition en échelons directs dans les mouvemens offensifs où on a peu de sujets de crainte pour les flancs du corps attaquant, dans ceux où on a la faculté de rapprocher beaucoup les échelons, dans ceux où on veut occuper un terrain d'un assez grand front, enfin dans ceux où on se propose d'attaquer directement les parties de la ligne ennemie qui tiendront encore quand le premier échelon aura obtenu des succès.

Cas où on emploie des échelons indirects.

682. On préférera au contraire la disposition en échelons indirects, dans les circonstances où l'on veut éloigner beaucoup de l'ennemi l'aile refusée, en se ménageant les moyens, d'abord, de former une ligne oblique pleine pour couvrir le flanc du corps de troupes qui forme la tête de l'attaque, puis ensuite d'exécuter une attaque oblique contre le front et le flanc des parties de ligne ennemie qui tiendraient encore après la réussite de l'attaque de l'aile. C'est probablement d'après ces principes que Frédéric attaqua en échelons indirects à *Lissa*, et en échelons directs à *Zorndorf.*

Il n'y a pas de règle positive sur le degré d'obliquité à donner au corps attaquant.

683. Il serait difficile de tracer des règles positives sur le degré d'obliquité à donner à la disposition du corps de troupes qui se forme de cette manière, soit dans une attaque d'aile, soit dans toute autre attaque partielle : d'un côté, cette obliquité est nécessairement déterminée par la position du corps qui doit agir et par celle des troupes qu'on a l'intention d'éloigner le plus de l'ennemi ; mais, d'un autre, il en est des attaques d'une seule aile comme de toutes celles où l'on ne veut attaquer que certains points de la position de l'ennemi : la distance des troupes qu'on veut tenir les plus éloignées de celui-ci se règle sur sa force, sur son habileté, sur le projet qu'on a de faire entrer les troupes refusées plus ou moins vite en action, quand les parties attaquées d'abord seront battues; ainsi plus le terrain est découvert, plus l'armée ennemie est supérieure en nombre ou en valeur, plus elle est manœuvrière, plus on sera attentif à éloigner d'elle les parties refusées de l'ordre de bataille. On les en rapprochera au contraire beaucoup, si la nature du terrain est telle qu'il y ait, entre ces parties et l'ennemi, des obstacles qui

empêchent celui-ci de faire un mouvement offensif. C'est sur ces principes que Frédéric réglait l'obliquité qu'il donnait à sa disposition dans toutes ses attaques en ordre oblique : son ordre de bataille formait à la journée de *Lissa* un angle beaucoup plus ouvert avec le flanc des Autrichiens, que celui qu'il formait à *Zorndorf* avec le front des Russes.

Il y a même telle circonstance où l'on disposera l'armée en ordre parallèle, et où l'on portera seulement en avant de son aile le corps de troupes qui doit attaquer celle de l'ennemi : c'est celle où l'armée occupe une position avantageuse très-près de l'ennemi, et celle où l'on veut faire entrer en action toutes les parties de l'armée, aussitôt que l'aile de ce dernier aura été battue (61). Ce qu'il y aura d'essentiel dans ce cas sera de placer, si on peut, d'autres troupes derrière le corps qui doit exécuter l'attaque, car il est important que l'armée ne soit point entamée s'il est repoussé.

Voici les seules règles générales qu'on puisse donner sur les dispositions obliques.

684. 1° Si on forme une disposition oblique en échelons, on ne placera point les échelons entre eux à une distance plus considérable que l'étendue de leur front, car il y aurait de trop grandes lacunes dans la ligne oblique qu'on voudrait former ensuite en faisant exécuter à chaque échelon un demi- **Règles générales des dispositions obliques.**

(61) On dira peut-être au premier coup d'œil que c'est une disposition parallèle et non une disposition oblique : mais je demanderai, 1° si, en supposant qu'on attaque l'aile gauche de l'ennemi, le corps placé en avant de l'aile droite de l'armée attaquante n'est pas plus près d'entrer en action que la gauche de l'armée elle-même? 2° si une ligne, déterminée par les extrémités de la gauche de l'armée et de la gauche du corps attaquant, ne se trouverait pas dans une position oblique par rapport au front de l'ennemi?

quart de conversion, si on s'était écarté de cette règle.

685. 2° Si on forme une disposition en échelons directs, toute composée d'infanterie, il faut que les échelons se suivent d'assez près pour protéger par leur feu le flanc des échelons qui les précèdent, c'est-à-dire à 150 ou 200 pas, si les échelons n'ont qu'une seule ligne, et à 400 pas s'ils en ont plusieurs.

686. 3° Si on forme une disposition oblique en échelons indirects, on conservera toujours, de l'aile d'un échelon à l'aile correspondante de l'échelon qui le précède, une distance au moins égale au front de cet échelon ; autrement on ne pourrait former ensuite une ligne pleine, vu que chaque échelon n'aurait plus l'espace nécessaire pour exécuter un mouvement de conversion.

687. 4° Si les échelons sont composés de deux lignes d'infanterie, il faudra que la seconde déborde la première au moins du front d'un bataillon, pour assurer son flanc, et qu'elle en soit au plus à 150 ou 200 pas; elle formera pour lors un échelon intermédiaire entre la première ligne d'un échelon et l'échelon suivant. Quand les échelons formés de deux lignes seront très-rapprochés, à 200 pas, par exemple, la seconde ligne d'un échelon se placera à hauteur de la première de l'échelon suivant.

688. 5° On placera de la cavalerie en seconde ou en troisième ligne derrière chaque échelon, 1° toutes les fois que chaque échelon étant composé de plusieurs bataillons formés sur une seule ligne, ces échelons sont à plus de 200 pas les uns des autres; 2° quand les échelons, composés de deux lignes d'infanterie, sont à plus de 400 pas de distance: cette disposition est en effet absolument nécessaire

pour assurer le flanc de chacun des échelons auxquels on propose d'attacher de la cavalerie, et cette dernière pourra même tomber sur le flanc des corps ennemis, qui tenteraient d'attaquer le front de l'échelon suivant. Si les échelons ne sont pas à plus de 600 pas les uns des autres, la cavalerie de chaque échelon marchera à hauteur de l'échelon suivant, afin d'être en mesure de charger avec plus d'avantage les troupes qui tenteraient de gagner le flanc de l'échelon auquel elle est attachée.

689. 6° On ne formera jamais de troupes à cheval le centre d'une disposition oblique quelconque; il serait même assez déplacé de mettre de la cavalerie dans la première ligne d'une des parties de cette disposition, car les troupes qui la composent n'ont d'autre objet que d'assurer le flanc du corps attaquant, et la cavaleric, qui n'acquiert de force que par des mouvemens progressifs souvent inégaux, mais toujours plus rapides que ceux de l'infanterie, détruirait l'ensemble qui constitue la force de la disposition oblique; d'ailleurs, cette arme disposée en seconde ou en troisième ligne, est tout aussi bien à portée de secourir le flanc des échelons auxquels elle est attachée, s'il se trouve menacé, que si elle était en première ligne, car les mouvemens des troupes à cheval sont assez rapides pour que 2 ou 300 pas de plus à parcourir ne les frappent pas de nullité.

Il serait absurde de former de cavalerie la partie de la disposition oblique qui se joint immédiatement au corps de troupes destiné à exécuter l'attaque, car il faudrait absolument qu'elle formât une ligne oblique pleine, si l'ennemi menaçait le flanc de ce corps, attendu que la charge en échelons de quelques esca-

drons séparés ne serait jamais efficace ; mais une ligne oblique ne pourrait point elle-même charger sans se séparer du corps auquel elle s'attache, et on sent aisément qu'une lacune qui se formerait, ne fût-ce que pour quelques minutes, au point de jonction du corps attaquant avec les troupes disposées obliquement pour couvrir son flanc, exposerait à des revers funestes (62). La cavalerie doit être exclusivement réservée, dans les dispositions obliques, à seconder et à soutenir les troupes qui exécutent l'attaque, ou à protéger, comme on le dira tout-à-l'heure, l'aile refusée ; ou enfin à former réserve derrière les différentes parties de la disposition oblique, que les troupes soient disposées en lignes pleines, en échelons par bataillons et escadrons, ou en échelons plus considérables; mais quelques escadrons suffisent pour soutenir les troupes disposées obliquement.

690. 7° On se propose, dans une attaque d'aile, de tomber sur le flanc de l'ennemi après avoir battu cette aile ; et l'attaque de flanc est en effet la plus avantageuse : mais il faut la combiner avec d'autres, qui sont ordinairement des attaques de front. Or ces dernières peuvent être obliques ou directes contre le front de l'ennemi (63). Si on veut at-

(62) Il arrive quelquefois qu'on dispose la cavalerie en échelons dans des dispositions de corps particuliers, pour se ménager les moyens de former une ligne oblique destinée à couvrir le flanc d'un autre corps qui agit offensivement : mais on vient de voir les inconvéniens de cette disposition ; et je crois que la disposition la plus avantageuse à donner à un corps de cavalerie destiné à assurer le flanc d'un autre, c'est de le placer en ligne en arrière de ce flanc. Il faut réserver la disposition en échelons pour les circonstances où il est nécessaire de gagner beaucoup de terrain en arrière.

(63) Nous n'entrons point ici dans le détail des avantages des attaques obliques : ils sont développés à l'article des attaques de flanc ; ce sont, d'ailleurs, les circonstances qui déterminent le choix entre les attaques obliques et les attaques directes.

taquer obliquement le front de l'ennemi quand on aura battu son aile, on ne formera aucun échelon, sauf le premier, de plus d'un régiment, parce qu'il suffira, pour exécuter cette attaque, de former une ligne pleine qu'on portera ensuite en avant; et que les mouvemens de chaque échelon, nécessaires pour l'exécution de cette manœuvre, deviendraient fort longs si les échelons étaient plus considérables.

691. Si on veut, au contraire, continuer d'exécuter une attaque directe contre le front de l'ennemi, quand on aura battu son aile, et qu'il soit possible, par cette raison, de tomber sur son flanc, on formera des échelons plus considérables.

692. 8° Si le corps de troupes, destiné à exécuter l'attaque, ne se trouve pas en face du point d'attaque, on ne formera aucun échelon, excepté le premier, de plus d'un bataillon ou d'un régiment, attendu que le corps destiné à exécuter l'attaque sera obligé d'obliquer pour se placer vis-à-vis de ce point. Quant aux autres échelons, qui ne pourront le suivre en obliquant, de peur de détruire l'ordre et l'ensemble de l'armée, ils exécuteront un demi-quart de conversion pour parvenir au même objet: ce mouvement, de même que celui pour faire reprendre ensuite à chaque échelon une position parallèle au front de l'ennemi, serait extrêmement long si chacun des échelons était composé d'un grand nombre de troupes.

693. 9° Il en est, au reste, des attaques d'aile comme de toutes les attaques partielles: s'il y a quelque localité susceptible de couvrir ou protéger le flanc des troupes refusées, on en profitera en confiant sa défense à des troupes et à de l'artillerie (64), car

(64) Cette précaution est surtout nécessaire si l'on projette de faire exé-

il est toujours à craindre que l'ennemi, qui voit la force ou les succès de l'autre aile, ne tente d'attaquer l'aile refusée, comme les Autrichiens en témoignèrent l'intention à *Lissa*, et comme ils le firent en effet à *Czaslau*. L'utilité dont le village de *Chotusitz* fut aux Prussiens dans cette dernière journée prouve la vérité de cette assertion.

694. 10° L'exemple de la bataille de *Lissa* montre, d'un autre côté, qu'il faut attacher à l'aile refusée, toutes les fois que la nature du terrain ne couvre pas son flanc, un nombre de troupes à cheval, suffisant pour contenir l'ennemi et couvrir le flanc de l'infanterie, en exécutant avec rapidité les manœuvres relatives à cet objet. Ce fut la cavalerie de l'aile gauche des Prussiens, qui empêcha les Autrichiens d'annuler les avantages remportés par la droite des premiers à la bataille de *Lissa*, en 1757, en attaquant leur gauche. Frédéric, qui savait que l'attaque de l'aile refusée était un moyen de résister à la disposition oblique, avait, la même année, laissé dix escadrons à la droite de son armée, qu'il voulait refuser absolument, quand il attaqua les Impériaux à *Kollin*.

Quand l'obliquité de la disposition de l'armée éloignera beaucoup de l'ennemi l'aile qu'on a résolu de refuser, on pourra former la cavalerie qu'on y attachera, à la hauteur de l'infanterie.

695. 11° On attachera les pièces de la plus longue portée aux parties de l'ordre de bataille les plus éloignées de l'ennemi, et on en placera surtout dans

cuter à l'armée, durant le cours de l'action, un mouvement de conversion qui a l'aile refusée pour pivot, comme Dumouriez en eut l'intention à la bataille de *Neerwinden* en 1793. Il suffit de lire ses mémoires pour voir quels avantages il se promettait de la possession de *Leaw* dont il voulait faire le pivot de son mouvement.

les points où elles favoriseront le plus efficacement l'attaque.

Nous avons établi jusqu'ici des principes communs à toutes les circonstances où on a recours à la tactique, pour mettre en sûreté l'aile refusée dans une attaque d'aile : occupons-nous actuellement d'objets sur lesquels on ne peut tracer que des règles générales et moins fixes, c'est-à-dire de la composition et de la disposition du corps de troupes qui doit exécuter l'attaque. Ces deux objets sont en effet subordonnés à beaucoup de circonstances qui peuvent et doivent les varier à l'infini.

Difficulté de déterminer la force des corps attaquans.

696. Il serait difficile de déterminer précisément la force du corps de troupes destiné à attaquer l'aile de l'ennemi : non-seulement ce corps doit être plus fort que cette aile, pour être assuré du succès de son attaque, ce qui fait déjà varier sa force numérique suivant la force de la position qu'occupe cette aile, et suivant la quantité de troupes que l'ennemi peut y porter ; mais, en outre :

1° Il doit être assez considérable pour ne pas risquer de trop s'affaiblir en envoyant des corps particuliers pour contenir ou attaquer, comme le fit le général Ziethen à *Kollin*, les corps de troupes que l'ennemi détacherait contre son flanc.

2° S'il ne s'engage pas dans un terrain fort resserré, il doit être assez fort pour déborder l'ennemi, soit pendant la marche, soit au moment du déploiement des colonnes, soit postérieurement à ce déploiement (65) ; car, 1° ce n'est qu'en débordant l'ennemi

(65) Si on déborde l'ennemi pendant la marche, on pourra parvenir à attaquer son flanc par des mouvemens en colonne ; si au contraire on ne le déborde qu'après avoir déployé les colonnes, il faudra exécuter des changemens de direction pour tomber sur ce flanc. Mon objet n'est point de m'occuper actuellement des cas où on arrive sur le flanc de l'ennemi par

qu'on peut gagner son flanc; 2° ce n'est qu'en présentant un front plus étendu que le sien, qu'on peut concentrer sur lui la quantité de feu d'artillerie (66), qui est quelquefois nécessaire pour l'aborder avec succès; et il faut que le corps de troupes qui attaque l'aile de l'ennemi, la déborde pour présenter, au moins d'un côté, un front plus étendu que celui de cette aile.

3° Le corps de troupes destiné à attaquer l'aile de l'ennemi doit être assez fort pour se maintenir sur le terrain qu'il aura conquis et détacher quelques trou-

des mouvemens en colonne, et encore moins de traiter des mouvemens de ligne: j'indiquerai dans la suite de cet article quels sont les moyens de déborder l'ennemi au moment du déploiement des colonnes.

(66) La supériorité de feu peut et doit avoir très-souvent un grande influence sur le sort des batailles; mais on ne saurait l'admettre, en supposant qu'il y ait une égale quantité d'artillerie de part et d'autre, que lorsqu'on occupe un de ces postes extrêmement avantageux pour l'emplacement de batteries, ou lorsqu'on présente un plus grand front que l'ennemi, ce qui permet de concentrer davantage le feu de cette artillerie. L'ennemi n'osera probablement pas conserver sa position si vous occupez très-près de lui un de ces postes qui assurent la supériorité du feu. Il faut donc, dans toutes les attaques, chercher, comme dans celles d'une seule aile, à présenter un plus grand front que les troupes ennemies qui doivent être attaquées, ne fût-ce que pour empêcher l'ennemi de vous déborder et de concentrer lui-même son feu sur vous. Si on n'emploie que de l'infanterie, elle recueillera tous les avantages qu'on peut attendre de cette manœuvre par rapport au feu, quand elle débordera l'ennemi du front de deux ou trois bataillons: la portée du fusil est trop peu considérable pour qu'une plus grande supériorité de front lui permette de concentrer son feu d'une manière plus marquée. Quand au contraire on se sert de l'artillerie pour battre l'ennemi, il y a un grand avantage à le déborder d'une manière plus forte encore, parce qu'on peut alors concentrer plus de feu contre lui et le battre en même temps d'une manière plus oblique. Ces réflexions sur l'avantage que donne, par rapport au feu, la manœuvre de déborder, prouvent qu'il faut chercher autant que possible, dans toutes les actions offensives et défensives, les terrains où on présentera un plus grand front que l'adversaire, car on y fera réellement combattre un plus grand nombre de troupes que lui tant que l'action se réduira au feu. Je ne parle point ici de l'avantage que cette supériorité de front donnera pour prendre l'ennemi en flanc: il n'y a presque pas de page dans cet ouvrage qui ne doive convaincre de son importance.

pes destinées à prendre à revers les parties de ligne ennemie qui tiendront encore après ses succès. Il n'est pas question d'attaquer ces parties en flanc, parce que les troupes placées obliquement dans la première disposition pour assurer les flancs du corps attaquant, n'auront qu'à former une ligne oblique pleine, et à se mouvoir ensuite perpendiculairement à l'ensemble de leur disposition pour attaquer obliquement le front et le flanc de ces parties de ligne.

697. Mais il faudra prendre garde, et ce principe est commun à toutes les dispositions offensives, d'accumuler les troupes sur le point d'attaque de manière à ce qu'elles ne puissent plus se mouvoir avec ordre; car si l'on fixe souvent la victoire en employant dans un même temps et sur un même terrain plus de troupes que l'ennemi, il est aussi beaucoup de circonstances où leur nombre devient nuisible parce qu'il est accompagné de confusion et de désordre. D'ailleurs, on remarquera qu'un terrain quelconque étant une fois occupé par le nombre de défenseurs que comporte son étendue, les efforts des autres troupes ne peuvent être que successifs, puisqu'on est obligé de former des secondes ou des troisièmes lignes avec elles. Il faut donc, avant de rassembler ces troupes sur le point d'attaque, examiner si elles ne seraient pas employées plus utilement ailleurs.

698. La composition du corps de troupes destiné à exécuter l'attaque d'aile, varie tout autant que sa force: si le terrain sur lequel doit se diriger l'attaque est découvert, ou si l'aile de l'ennemi est sans appui, on mettra beaucoup de cavalerie, sinon dans le corps qui doit attaquer cette aile, du moins très-près de lui, parce que la cavalerie est l'arme la plus propre à profiter du premier avantage pour attaquer le flanc

Variété de la composition du corps de troupes attaquant.

ou les derrières de l'ennemi, ou pour gagner rapidement ce même flanc, en manœuvrant en ligne ou en colonne. Il sera également nécessaire d'attacher beaucoup de cavalerie au corps qui doit attaquer l'aile ennemie, si celui des flancs de ce corps qui forme aussi le flanc de l'armée n'est assuré par aucune localité; car une partie de cette cavalerie servira alors pour l'assurer.

699. Si le terrain sur lequel doit se diriger l'attaque présente des obstacles de nature à n'être surmontés que par de l'infanterie; si pour arriver à l'aile de l'ennemi, le terrain à traverser est resserré par des haies ou des villages susceptibles d'appuyer le flanc des troupes qui doivent y agir, mais dont il soit nécessaire de s'assurer : on augmentera la quantité d'infanterie dans le corps de troupes destiné à exécuter l'attaque d'aile.

700. Si ce même corps doit emporter des villages, des postes retranchés, on lui attachera l'artillerie nécessaire pour les battre, mais on évitera surtout de lui en donner trop. Elle ne ferait que ralentir ses mouvemens. On ne lui affectera donc que celle qu'il faut, 1° pour remplir l'objet dont on vient de parler; 2° pour battre l'ennemi en écharpe, en flanc ou à revers, dans le moment de l'action; 3° pour assurer, comme je le dirai plus bas, sa liaison avec les autres troupes.

701. Il n'y a qu'une règle générale à observer sur la composition des corps destinés à exécuter des attaques d'aile : c'est de ne point les former en entier de cavalerie; car si elle est battue, le flanc des troupes disposées obliquement se trouvera bientôt découvert, et la multiplication des lignes de troupes à cheval ne remédiera pas à cet inconvénient,

car des lignes de cavalerie formées même en échiquier seraient probablement entraînées par un corps de cette arme mis en déroute.

Passons maintenant à la manière de disposer les différentes armes dans le corps qui doit exécuter une attaque d'aile, pour que son front et ses flancs aient tout le degré de force dont ils sont susceptibles.

Disposition des différentes armes dans le corps qui exécute une attaque d'aile.

702. C'est d'après les règles que nous avons présentées dans le premier chapitre de ce livre, qu'on peut juger quelle est la disposition la plus avantageuse à l'infanterie pour les diverses attaques.

703. Quant aux troupes à cheval, je rappellerai d'abord ce qui a déjà été dit dans un autre endroit: qu'il n'y a d'avantage à commencer une attaque avec de la cavalerie qu'autant que celle-ci est assurée de la victoire; or comme elle ne la remportera qu'autant que ses adversaires seront de méprisables soldats ou qu'elle aura gagné leur flanc, attendu que les succès d'une charge tiennent souvent à beaucoup de choses qu'il est impossible de calculer, j'en conclus qu'il est très-rare que la cavalerie doive entamer une attaque qui soit uniquement de front (67). On cher-

(67) La circonstance où il s'agit d'attaquer une aile de cavalerie ne forme pas même une exception à cette règle : qu'on fasse en effet avancer, dans ce cas-là, plusieurs batteries de gros calibre soutenues par plusieurs lignes d'infanterie dont les flancs seront appuyés ou protégés, comme on le dira plus bas, et à portée desquelles il y aura de la cavalerie pour les soutenir ou pour profiter de la victoire, il est probable que la cavalerie ennemie sera battue; car, d'un côté, ce qui a été démontré au premier chapitre a dû faire voir l'avantage qu'a une brave infanterie dont les flancs sont appuyés, sur la cavalerie qui la charge. De l'autre, si la cavalerie ennemie attend l'attaque de pied ferme, le feu de l'artillerie l'obligera probablement à se retirer, et aussitôt qu'il n'y aura plus de cavalerie sur le flanc de l'infanterie ennemie, les troupes à cheval qui auront suivi le corps d'infanterie destiné à exécuter l'attaque d'aile, tomberont facilement sur le flanc de l'infanterie ennemie.

chera au contraire à commencer ces attaques avec de l'infanterie, qui est toujours assurée de la victoire dès qu'elle joint la discipline à la supériorité du nombre, qui doit être le résultat de tout plan d'attaque bien combiné, si ces avantages ne sont pas décidément contrebalancés par la nature du terrain.

704. Il suit de ce principe qu'il ne faut placer de la cavalerie dans la première ligne d'un corps de troupes destiné à exécuter une attaque d'aile, que lorsque l'aile de l'ennemi est composée d'unc cavalerie assez peu nombreuse ou assez peu redoutable pour qu'on soit certain de la battre et de pouvoir tomber ensuite sur le flanc du reste de la ligne ennemie; encore dans ce cas, ne formera-t-on pas de troupes à cheval la totalité de la première ligne du corps de troupes destiné à exécuter l'attaque de front: voici pourquoi: c'est que l'action de la cavalerie est tellement rapide, qu'il faudra que l'infanterie, destinée à attaquer le front du reste de la ligne ennemie, se mette en mouvement en même temps que la cavalerie destinée à attaquer celle de l'adversaire, si on veut que cette infanterie puisse commencer son attaque au moment où la cavalerie tombera sur le flanc des parties de ligne ennemie qui tiendront encore après qu'elle aura obtenu des succès. D'ailleurs, on juge que les troupes à cheval seraient ordinairement d'autant plus déplacées (68) au centre du corps destiné à exécuter une attaque d'aile, que celui-ci présente rarement un front assez étendu pour autoriser à s'écarter de la règle générale qui dé-

(68) Je dis ordinairement, car la bataille de *Lissa* prouve qu'il y a des occasions où l'étendue du front du corps de troupes destiné à exécuter une attaque d'aile fait qu'il y a de certaines raisons qui déterminent à former le centre de cavalerie.

fend de placer des troupes à cheval dans le centre d'une disposition de combat.

705. Il serait tout aussi absurde de former de troupes à cheval celle des deux ailes du corps qui exécute l'attaque qui se joint au reste de l'armée; car ces troupes se jetteraient sur celles qui sont disposées obliquement si elles étaient battues, et il en résulterait une confusion fâcheuse.

706. Il n'y a qu'une circonstance dans laquelle une disposition de cette espèce semble avoir quelque utilité : c'est quand le corps destiné à exécuter l'attaque d'aile attaquerait un poste détaché tel qu'un village, situé en avant du front de la ligne ennemie, dont le flanc serait protégé par des troupes à cheval: alors il pourrait être avantageux de battre cette cavalerie pour tourner ensuite le village et empêcher de rafraîchir les troupes qui le défendent; mais si l'ennemi était assez loin du village pour qu'on exécutât cette manœuvre, ce ne serait pas la peine, supposé qu'on fût en ordre de marche, de déployer d'autres colonnes que celles dont les troupes doivent exécuter l'attaque ou couvrir le flanc du corps attaquant; d'ailleurs cette attaque rentrerait dans la classe de celles où les colonnes se déploient successivement. Si l'armée se trouvait au contraire en bataille, il ne serait pas nécessaire qu'elle se mît en mouvement pour appuyer l'attaque. L'essentiel, dans ces deux cas, serait d'attaquer le village avec vigueur et rapidité.

Place de la cavalerie d'un corps qui exécute une attaque d'aile.

707. La place habituelle de la cavalerie du corps de troupes qui doit exécuter une attaque d'aile est en seconde ou en troisième ligne derrière l'infanterie du même corps. Il n'y a ordinairement que deux cas où la cavalerie se place à côté de l'infanterie du corps dont nous parlons : le premier est celui où la cava-

lerie sera destinée à attaquer d'autres troupes à cheval peu nombreuses ou assez méprisables pour qu'elle soit assurée de la victoire. Le second est quand sa destination sera d'assurer le flanc de l'infanterie. La cavalerie placée en seconde ou en troisième ligne derrière l'infanterie du corps destiné à exécuter l'attaque d'aile, n'aura qu'à marcher par son flanc pour venir se placer à côté d'elle, s'il arrive dans la suite de l'action que cette disposition devienne nécessaire. L'infanterie, d'ailleurs, se reploiera très-facilement en colonnes par bataillon ou par régiment pour ouvrir des passages à la cavalerie s'il fallait inopinément l'employer. Quand il est impossible de rassembler la cavalerie, destinée à profiter des succès du corps d'infanterie qui exécute l'attaque d'aile, soit derrière cette infanterie, soit sur celui de ses flancs qui forme aussi celui de l'armée, si cette dernière disposition est prescrite par les circonstances, on la placera en seconde ou en troisième ligne derrière les parties les plus rapprochées de l'ordre de bataille.

Moyens d'assurer les flancs d'une attaque d'aile.

Venons-en aux moyens de donner aux flancs du corps destiné à exécuter l'attaque d'aile le degré de force dont ils sont susceptibles.

708. On pense bien que le flanc qui s'attache au reste de l'armée sera couvert par les troupes disposées obliquement; mais il sera nécessaire de placer, quand il sera possible, une batterie de 12 à celle des ailes du corps attaquant qui se joint au reste de l'armée. 1° Cette batterie couvrira, en cas de besoin, la lacune qui pourrait se former entre le corps attaquant et le reste de l'armée si celui-ci était obligé de former une ligne oblique pleine. 2° Elle battra en écharpe et peut-être même en flanc, comme cela se

vit à *Lissa*, les parties de la ligne ennemie qui seront attaquées.

709. Quant à l'aile du corps attaquant qui forme aussi celle de l'armée, on l'appuiera à toutes les localités susceptibles d'assurer son flanc, telles que bois, marais, villages, ravins, rivières, etc., et on y jettera de l'infanterie et même de l'artillerie pour peu qu'elles soient susceptibles de défense. L'observation de cette règle est indispensable, lors même que l'aile du corps attaquant sera composée de cavalerie : j'en ai dit la raison au sujet des attaques parallèles.

710. Si l'aile du corps destiné à exécuter l'attaque n'est point appuyée, il faudra employer de la cavalerie pour la protéger, et celle-ci se placera à 400 pas environ en arrière du corps d'infanterie qui doit exécuter l'attaque, comme le fit à *Zorndorf* la cavalerie de l'aile gauche des Prussiens, qui rétablit le combat quand les Russes attaquèrent le flanc gauche de l'avant-garde. On ne négligera point d'assurer le flanc de l'infanterie avec des troupes à cheval, quand il ne l'est pas par la nature du terrain : lors même qu'on projetterait d'attaquer l'extrémité de l'aile de l'ennemi, car celui-ci peut quelquefois, surtout dans un pays découvert, donner tout-à-coup à son aile une plus grande étendue, comme les Russes le firent à *Gross-Iægerndorf* en 1757.

Place de la cavalerie qui appuie le flanc d'une attaque d'aile.

711. Si on manque de cavalerie à l'aile attaquante, ou que des raisons de l'espèce de celles dont je parlerai au sujet des attaques combinées de front et de flanc, ne permettent pas de donner à cette cavalerie tout le développement nécessaire pour bien assurer le flanc du corps d'infanterie qui doit exécuter l'attaque, on le renforcera par une batterie. La même précaution pourra être également utile quand le point d'attaque

présentera beaucoup d'obstacles à surmonter; car les deux batteries du corps attaquant allumeront alors contre eux un feu croisé qui soutiendra d'une manière efficace, décisive même les efforts de l'infanterie. Mais il faudra, dans le dernier cas surtout, chercher pour l'artillerie un emplacement fixe, attendu qu'elle n'a pas besoin d'être toujours à côté des troupes pour remplir sa destination, et celles-ci marchent avec plus de facilité quand elles sont seules.

712. Au reste, si l'on se sert de l'artillerie pour appuyer le flanc du corps attaquant, ou si celui-ci est en l'air par suite de circonstances imprévues, on disposera sa seconde ligne de manière à ce qu'elle déborde la première ou que, du moins, elle se trouve derrière elle. On en a expliqué la raison aux attaques parallèles.

713. Si l'ennemi a quelque corps détaché qui soit en mesure d'inquiéter le flanc extérieur de l'attaque, on formera un corps particulier destiné à agir séparément pour le contenir ou l'attaquer dès le commencement de l'action, comme le fit la cavalerie du général Ziethen dans la journée de *Kollin*.

Comment on profite de la nature du terrain pour garantir l'aile refusée.

C'est assez de détails sur la disposition qu'il est à propos de faire prendre aux troupes dans les attaques d'aile où l'on est obligé d'avoir recours à la tactique pour garantir l'aile refusée : passons aux circonstances où l'on peut profiter de la nature du terrain pour parvenir au même but.

Force et composition du corps de troupes qui exécute l'attaque.

714. Le corps qui est chargé d'exécuter l'attaque, doit être composé d'un nombre de troupes suffisant pour déposter l'ennemi, et attaquer avec succès son flanc et ses derrières; car il faudra, dans ce cas, que ce soient les troupes dont il est composé, qui prennent en flanc les parties de ligne ennemie qui tien-

dront encore à la suite de ses premiers succès, attendu qu'il n'aura pas sur son flanc de troupes disposées obliquement pour former une ligne oblique pleine, et marcher ensuite perpendiculairement à leur direction générale, pour attaquer obliquement le front et le flanc des troupes ennemies qui résisteront après les premiers succès de l'attaque d'aile.

La composition du corps destiné à exécuter l'attaque, se réglera, du reste, sur les mêmes principes que dans les attaques où l'aile refusée tire toute sa force de sa disposition.

715. Ce corps s'avancera, indépendamment de toute autre considération, dans la disposition la plus avantageuse pour l'attaque qu'il doit exécuter; mais on s'astreindra aux principes établis un peu plus haut pour assurer celle de ses ailes, qui forme aussi celle de l'armée. Quant à l'autre flanc, il sera couvert par les localités qui protègent le front de la partie de l'ordre de bataille refusée, si ces localités se trouvent très-près du front de l'ennemi; dans le cas où elles en seront peu éloignées, de la cavalerie remplira le même objet, ou, plutôt encore, on aura recours aux moyens indiqués pour les circonstances où les ressources de la tactique sont employées pour mettre en sûreté l'aile refusée. On recourra également à ces derniers, si les localités qui couvrent l'aile refusée, se trouvent très-loin du front de l'ennemi.

716. L'objet essentiel dans la disposition de cette aile, sera de savoir bien occuper les postes ou les positions qui la couvrent, quelle que soit leur proximité de l'ennemi; on y placera, quand cela sera possible, de la grosse artillerie pour soutenir le corps attaquant et appuyer ses flancs. Mais cela ne suffira pas

encore : il faudra ménager aux troupes qui occuperont les postes ou les localités susceptibles de couvrir l'aile refusée, des moyens de secourir les autres et de déboucher facilement de derrière ces localités ; c'est la seule manière de décider la victoire ou d'en profiter. A la journée de *Czaslau*, du 17 mai 1742, l'aile droite des Prussiens, qui avait battu l'aile gauche des Impériaux, et qui s'était avancée dans une disposition oblique, aurait peut-être été prise en flanc, si son flanc gauche n'avait pas été couvert par les troupes qui occupaient *Chotusitz*. Mais ce fut en débouchant de ce village, que le général Lehwald décida la victoire, car les Impériaux ne purent résister à cette attaque de front qui s'exécuta au même moment où l'aile droite des Prussiens tomba sur leur flanc droit à la suite de ses premiers avantages.

Il en est ainsi des villages, des bois, des suites d'enclos, et de tous les autres obstacles qu'on veut employer à couvrir quelque partie refusée d'un ordre de bataille. Il faut, aussitôt qu'on a résolu de les employer à cet usage, y ouvrir des débouchés assez larges pour que deux divisions d'infanterie puissent y marcher de front, et établir des communications faciles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, afin que les troupes destinées à les défendre puissent y circuler librement et se mettre en bataille en avant des maisons.

717. Lorsqu'un général déterminé à attaquer l'aile de l'ennemi, verra que le terrain, situé à côté de la direction qu'il veut suivre, présente des obstacles qui empêcheront les troupes d'en déboucher, ce qu'il pourra faire de mieux, sera de renoncer à refuser une partie de son armée ; attendu qu'il lui sera plus utile dans ce cas de concentrer toutes ses

forces sur le point où il doit agir, en ne laissant que des détachemens à la garde des obstacles qui se trouvent à côté du point d'attaque et des défilés par où l'ennemi pourrait s'avancer contre lui. Si celui-ci tient en effet beaucoup de forces en face d'un point dont l'accès est impraticable, vu la difficulté qu'on éprouverait à en déboucher, il faut profiter de sa sottise pour l'attaquer sur des points où on aura la faculté de mettre en action beaucoup plus de troupes que lui. C'est ce que fit Frédéric à *Lowositz* : il ne laissa sur le *Homolkaberg* que les troupes nécessaires pour garder la batterie qui devait empêcher les Impériaux de déboucher de *Sulowitz*, et il attaqua avec le reste le village de *Lowositz*.

718. S'il y a plus de troupes qu'il n'en faut pour l'attaque et pour conserver les postes qui couvrent l'aile refusée, il sera très-avantageux de tenir, autant que possible, disposées en colonnes les troupes qui ne seront pas nécessaires dans un premier moment. Elles se porteront, en cas de besoin, bien plus facilement au secours de la partie de l'armée qui agira offensivement, ou de celle qui demeurera sur la défensive. En cas de succès de l'aile attaquante, elles déboucheront aussi plus aisément pour profiter de ses avantages.

Principes communs aux attaques d'aile et partielles.

Nous terminerons nos réflexions sur la disposition à donner aux troupes dans les attaques d'aile, en établissant les principes qui sont communs aux différentes attaques d'aile et à toutes les attaques partielles.

719. Il faut occuper ou du moins masquer avec des troupes et de l'artillerie, les défilés par où l'ennemi pourrait venir attaquer lui-même avec avantage les parties refusées de l'ordre de bataille; et si la posi-

tion de l'armée ne remplit pas cet objet, des corps détachés seront employés à cet usage. Il faut également occuper ou faire masquer par des corps détachés les postes susceptibles d'augmenter la force des parties de l'ordre de bataille que vous avez résolu de refuser, soit en couvrant leur front, soit en appuyant leurs ailes. Enfin, on établira des batteries de 12 dans les emplacemens favorables pour battre les points par où l'ennemi pourrait venir attaquer les parties refusées de la disposition de combat.

720. S'il arrive que l'ennemi nous prévienne dans l'occupation de quelque poste dont il puisse tirer parti pour agir contre les parties refusées de la disposition de combat, il faudra désigner un détachement particulier, composé, s'il est possible, de troupes de seconde ligne, pour en contenir la garnison.

Pourquoi on brûle les villages où l'ennemi s'est posté.

721. On pourra aussi y faire mettre le feu avec des obus, si c'est un village; car, 1° ce parti sera un moyen peu sanglant de déposter l'ennemi. 2° Nous avons indiqué, en parlant des attaques parallèles, plusieurs circonstances où l'on pouvait trouver un grand avantage à incendier des villages pour cacher ses mouvemens derrière un rideau de fumée. 3° Un village embrasé est impraticable pour l'ennemi, ce qui l'empêchera de le traverser pour aborder les parties refusées de l'ordre de bataille. 4° La fumée ne permettra pas aux troupes qui s'avanceraient sur ses flancs de s'apercevoir, et mettra ainsi les ennemis dans l'impossibilité de former une disposition combinée qui se dirigerait sur ses deux côtés. 5° Cette mesure leur enlèvera un poste qui, bien qu'incapable de se soutenir long-temps, protégerait cependant leur retraite, s'ils attaquaient sans succès les parties refusées de l'ordre de bataille.

722. Si, pendant qu'on attaquera un autre point de la position de l'ennemi, on prend le parti de former un corps destiné à contenir les troupes qui occupent le poste dont la possession lui procure les moyens d'attaquer avec succès les parties refusées de l'ordre de bataille, on cherchera à le faire en enveloppant ce poste de feu et de batteries, ce qui empêchera les ennemis d'en déboucher; l'infanterie qu'on emploiera à cet usage pourra se disposer en échiquier.

723. On se conduira suivant les mêmes principes, si on se décide à attaquer une partie de la position, en laissant sur le flanc de l'attaque un saillant ou un poste détaché, comme Marlborough le fit à la seconde bataille de *Hochstett :* c'est-à-dire qu'on chargera un corps de troupes de contenir les ennemis postés dans le saillant qu'on n'attaque point, ou qu'on cherchera à l'embraser avec des obus, si c'est un village.

724. On établira des batteries dans les points d'où l'on tirera avec succès contre les batteries collatérales de l'ennemi dont le feu augmente la difficulté de l'attaque; dans les points collatéraux d'où l'on gênera les communications de la ligne ennemie avec le point d'attaque, si celui-ci est un poste détaché qu'il soit impossible de séparer de cette ligne en se servant des manœuvres qu'on indiquera dans la suite. On formera de même, s'il est nécessaire, des corps particuliers pour soutenir cette artillerie. Non-seulement les batteries collatérales au point d'attaque ne gêneront point le mouvement des troupes, mais elles remédieront encore jusqu'à un certain point au défaut qu'ont toutes les attaques partielles d'être débordées au moins d'un côté par l'ennemi, ce qui fait

Points où il faut établir des batteries.

que celui-ci peut concentrer sur les troupes qui l'attaquent, une plus grande masse de feu que celle qu'on est en état de lui opposer.

725. Si on attaque quelque point de la position de l'ennemi, qui ait des communications difficiles avec le reste de la position, on cherchera à les couper entièrement, afin que l'ennemi ne puisse renforcer le point d'attaque, et on y parviendra, soit en faisant avancer des troupes sur le terrain par où le point d'attaque communique avec le reste de l'armée ennemie, soit en attaquant les postes, ou les troupes qui couvrent cette communication, soit enfin en canonnant les débouchés ou les terrains par lesquels les différentes parties de l'armée ennemie communiquent ensemble.

726. Si la nature du terrain est telle qu'il soit impossible de combiner des attaques de flanc avec des attaques de front, et des attaques de front et des attaques de flanc avec des attaques de revers, mais qu'il soit possible de canonner le flanc ou les derrières de l'ennemi, on établira des batteries pour cet objet, et on les fera soutenir, s'il est nécessaire, par des corps particuliers.

Utilité des fausses attaques.

727. On ne négligera pas non plus d'exécuter, quand l'occasion s'en présentera, des attaques irrégulières contre les flancs ou les derrières des ennemis : ces attaques, si elles ne mènent à rien, étourdissent ou inquiètent toujours les ennemis, ce qui est déjà un grand avantage.

728. On n'omettra pas d'occuper, quand on aura assez de monde, les postes qui menacent des points de la position, différens de ceux qu'on a résolu d'attaquer effectivement. Ce qui contribue d'ailleurs beaucoup au succès des attaques partielles, c'est de

tenir long-temps l'ennemi dans l'incertitude sur le point qu'on veut attaquer, parce que l'indécision dans laquelle il se trouve l'empêche de renforcer les points où il le sera réellement (69). Nous avons indiqué, en parlant de la formation des ordres de bataille parallèles, quels sont les moyens de profiter de postes de cette espèce pour tromper l'ennemi.

729. Nous ne terminerons point ces réflexions sur les attaques partielles en général, sans faire remarquer qu'on pourra les masquer toutes avec une grande facilité quand on aura assez de monde pour exécuter de fausses attaques, sans trop affaiblir les véritables et les corps qui les soutiennent.

730. La disposition des corps de troupes employés à cet usage se règle sur les principes exposés au chapitre premier; mais il faut, de plus, 1° prendre garde à ne point trop engager ces corps; 2° assurer leurs flancs avec des troupes à cheval, s'ils ne sont point abrités par la nature du terrain; 3° les placer de manière à ce qu'ils soient à portée de profiter des avantages du reste de l'armée.

Dispositions des différentes attaques d'aile.

Nous revenons maintenant aux attaques d'aile en particulier, et nous examinons quels sont les moyens de former les différentes dispositions dont on a parlé pour attaquer l'aile ennemie.

(69) On verra dans la suite de cet ouvrage comment on peut se servir des troupes de l'avant-garde et de celles des ailes de l'armée, si ces dernières doivent être refusées, pour cacher les mouvemens qu'on veut faire exécuter à d'autres corps. Mais tout cela n'offre que des rideaux qu'un chef de troupes légères entreprenant parvient souvent à percer; et on est trop heureux quand on trouve des défilés en avant de la partie de l'ordre de bataille qu'on a résolu de refuser. Si, au lieu de défilés, il y avait un ruisseau assez considérable qui vous séparât de l'ennemi, il faudrait employer quelques troupes à passer ce ruisseau dans les points où vous avez résolu de ne point attaquer, et leur ordonner de se maintenir de l'autre côté comme s'il devait arriver de nouvelles troupes, afin de tromper l'ennemi sur les projets que vous aurez formés. Le maréchal de Clairfayt eut recours à ce stratagème à l'affaire de *Turckheim* en 1795.

731. Les manœuvres à exécuter pour former la disposition de combat lorsque les parties de l'ordre de bataille qu'on projette de refuser doivent se trouver couvertes par la nature du terrain, rentrent dans la classe des mouvemens dont on se sert pour former des dispositions parallèles : tout consiste, en effet, à déployer une partie des troupes sur les points où elles doivent agir offensivement, et à distribuer les autres avec habileté dans les obstacles qui couvrent les parties de l'ordre de bataille qu'on veut refuser, ou bien à les laisser en colonne sur ces points s'ils sont assez éloignés de l'ennemi ou suffisamment couverts pour que le feu de son artillerie ne leur soit pas très-meurtrier. La seule chose indispensable à observer sera de déployer les corps de troupes destinés à attaquer, sur des directions à peu près parallèles aux parties de l'armée ennemie qu'ils doivent attaquer; car, quand même ils devraient ensuite obliquer pour aborder ou déborder l'ennemi, il faut qu'ils se trouvent toujours en mesure d'entrer en action sur toute l'étendue de leur front.

Attaques d'aile où la tactique couvre l'aile refusée.

732. Nous passons aux attaques d'aile où l'on est obligé d'avoir recours à la tactique pour garantir l'aile refusée : mais il nous semble nécessaire d'établir quelques règles communes à tous les cas, avant de nous occuper des circonstances particulières.

Règles générales.

733. On évitera toujours de partager les troupes d'une même colonne entre le corps qui exécute l'attaque et la disposition qu'on forme pour assurer le flanc de l'attaque : avec une autre méthode les manœuvres se compliquent, et le désordre suit souvent cette complication.

734. Il n'y a qu'une circonstance où l'on doive déployer les troupes d'une même colonne sur deux

directions : c'est celle où la nature du terrain y oblige impérieusement. Et lorsque cela est inévitable, ce sera, comme il a été dit au sujet des ordres de bataille parallèles, le commandant de la colonne qui donnera les points d'alignement aux différentes parties de ligne qu'il sera obligé de former.

735. On connaît déjà les moyens de donner tout d'un coup, à la partie de l'ordre de bataille qui doit attaquer l'aile de l'ennemi, le degré de force dont elle est susceptible : on pourra en outre, tirer la brigade de flanc de l'aile refusée pour l'employer ailleurs, car il n'est pas probable que l'ennemi attaque ce flanc ; on pourra même étendre en ligne la brigade de flanc de l'aile attaquante, si le corps de troupes qui forme la tête de l'attaque est soutenu de très-près par une ligne d'infanterie qui ait au moins autant d'étendue que lui, et que son flanc soit appuyé par des localités ou par des troupes à cheval ; car il sera pour lors impossible d'attaquer le flanc de l'aile attaquante.

Passons maintenant aux moyens de faire prendre aux différentes parties de l'armée les dispositions qu'elles doivent avoir dans les diverses circonstances. **Règles particulières aux différens cas.**

736. Il est très-facile de préparer la disposition oblique que doit prendre une partie de l'armée, si on quitte une position qui déborde l'aile de l'ennemi qu'on veut attaquer : il suffit alors de faire exécuter à l'armée pendant sa marche une espèce de mouvement de conversion qui place les têtes de colonnes sur une ligne à peu près parallèle à la disposition oblique qu'elles doivent former ; les colonnes arrivent ensuite en marchant directement dans des directions à peu près perpendiculaires à la disposition oblique que doit prendre une partie de l'armée.

737. Les colonnes destinées à former cette disposition oblique se déploient ensuite perpendiculairement à leur direction si on veut former une ligne oblique pleine pour avoir une disposition en échelons indirects (70). Elles exécutent au contraire des changemens de direction, pour se placer perpendiculairement au front de l'armée, et manœuvrent ensuite comme on l'indiquera plus bas quand les colonnes auront marché à des hauteurs différentes, si on veut former des dispositions obliques en échelons directs ou en échelons considérables.

738. Quant aux troupes destinées à exécuter l'attaque, elles se déploieront, dans tous les cas, sur des lignes, obliques par rapport à leur direction, mais parallèles au front de l'ennemi.

Préparation d'un ordre oblique quand on quitte une position parallèle au front de l'ennemi.

739. Si l'armée quitte une position parallèle au front de l'ennemi, dans laquelle elle ne le déborde point, il n'est pas moins facile de préparer sa disposition oblique : on fait prendre aux têtes de colonnes le degré d'obliquité nécessaire, chacune d'elles se laissant précéder d'un certain nombre de pas par la colonne qui se trouve auprès d'elle du côté où doit s'exécuter l'attaque, afin de présenter les colonnes de l'armée sous la forme de tuyaux d'orgue. La formation de l'ordre de bataille s'exécutera ensuite de la manière suivante :

740. 1° Les troupes qui doivent exécuter l'attaque se déploieront parallèlement au front de l'ennemi, et les autres colonnes sur des lignes obliques à leurs directions si l'on se propose de former une ligne obli-

(70) Nous remarquerons ici que les dispositions en ligne oblique pleine ont toujours pour objet de préparer des dispositions en échelons indirects dans les mouvemens offensifs, et qu'il suffit de faire exécuter à chaque escadron, bataillon ou régiment, un demi-quart de conversion pour disposer en échelons indirects des troupes formées en ligne oblique pleine.

que pour avoir ensuite une disposition en échelons indirects par bataillons, escadrons ou régimens. Tout ce qu'il y a à observer sur ces manœuvres, c'est qu'il peut arriver que plusieurs des colonnes destinées à former la disposition oblique se soient tellement rapprochées pendant la marche, que la tête des plus reculées ne se trouve point sur l'alignement des lignes où se déploient les autres colonnes : celles dont la tête se trouve en arrière du prolongement des lignes destinées aux troupes des autres colonnes se porteront dans ce cas sur le prolongement et se déploieront ensuite.

741. 2° Si chacune des colonnes doit former un échelon de la disposition générale, toutes se déploieront après avoir exécuté, s'il est nécessaire, un changement de direction à la hauteur à laquelle elles se trouvent, perpendiculairement à la direction dans laquelle elles doivent agir.

742. 3° Si chacune de ces colonnes est destinée à former plusieurs échelons dont chacun soit composé d'une brigade, par exemple (71), chaque brigade qui ne se trouvera pas sur le terrain qui lui est assigné dans la disposition en échelons, sortira, en marchant par son flanc, de la colonne dont elle fait partie, se portera, par des mouvemens parallèles à son front, à hauteur du terrain qu'elle devra occuper, y arrivera ensuite par des mouvemens perpendiculaires à son front, exécutera s'il est nécessaire un changement de direction pour se placer dans la direction

(71) Il faut, pour employer la manœuvre suivante, que chacun des échelons soit composé d'une brigade au moins; dans les autres cas on aura recours aux moyens que j'ai indiqués tout à l'heure pour former une disposition en échelons indirects, et à ceux que je donnerai plus bas pour former une disposition en échelons directs.

sur laquelle elle doit agir, et finira par se déployer (72). Les brigades qui se trouveront sur le terrain qui leur est assigné dans la disposition en échelons n'auront qu'à se déployer, mais elles exécuteront auparavant les changemens de direction qui pourront être nécessaires pour se placer dans les directions sur lesquelles elles devront agir. Il est une chose essentielle à observer dans l'exécution de toutes ces manœuvres, c'est de former, dans le déploiement de chaque colonne, l'échelon le plus rapproché de l'ennemi des troupes qui marchent à la tête de la colonne; il importe peu que cela dérange l'ordre de bataille, ce qui arrivera, par exemple, si les colonnes ayant marché la droite en tête, on veut refuser l'aile droite.

743. 4° Enfin, si on veut former une disposition en échelons directs par bataillons, escadrons ou régimens, chaque colonne se déploiera comme si elle devait former un échelon particulier de la disposition générale, et les lignes formées par cette manœuvre marcheront ensuite en échelons directs par bataillon, escadron ou régiment.

Moyens de masquer une disposition oblique.

744. L'obliquité qui se trouve dans les têtes de colonne s'aperçoit difficilement, il est vrai, à une distance considérable, surtout si le terrain n'est pas dégagé: cependant, il faut prendre quelques mesures pour masquer cette disposition, car il est essentiel que l'ennemi ne connaisse que le plus tard possible les points qu'on a résolu d'attaquer. Ces mesures con-

(72) L'exécution de ces manœuvres deviendra facile quand on voudra former deux échelons des troupes d'une colonne qui se trouvera au centre de son terrain : la première moitié de cette colonne n'aura qu'à se déployer à droite ou à gauche sur la première division de son premier bataillon. La seconde moitié se déploiera sur la première division de son premier bataillon, à gauche ou à droite, suivant que la première moitié se sera déployée à droite ou à gauche.

sistent ordinairement à diriger une très-forte avant-garde sur d'autres points que ceux qu'on a résolu d'attaquer, en marchant, par exemple, en avant des colonnes du centre. Son objet, aussitôt qu'elle arrive sur le champ de bataille, doit être moins de couvrir le déploiement des colonnes que de former des dispositions susceptibles de tromper l'ennemi sur les points d'attaque; il y a, en effet, une partie de ces colonnes qui manœuvreront à une assez grande distance de lui pour ne point craindre d'être inquiétées dans leur déploiement. Quant aux colonnes destinées à agir offensivement, leurs chefs doivent, comme tous ceux des corps de troupes destinés à attaquer l'ennemi, compter pour la réussite de leurs mouvemens beaucoup plutôt sur la rapidité de ceux-ci que sur des corps détachés qui nuiraient à leurs succès en découvrant leurs projets. Ils ont d'ailleurs à la tête de leurs colonnes une artillerie qui protégera avec efficacité leur déploiement.

L'avant-garde masquera d'ordinaire la disposition de l'armée en occupant la position la plus avantageuse possible, et détachant ensuite des troupes sur ses flancs; mais, aussitôt que l'ordre de bataille sera formé, elle se retirera, s'il n'est plus nécessaire pour le succès de l'attaque qu'elle conserve sa position; et elle ira se placer comme réserve ou renforcer les troupes qui attaqueront l'aile de l'ennemi.

745. S'il y a de la cavalerie dans les colonnes qui doivent former l'aile refusée, on peut encore quelquefois donner le change à l'ennemi sur ses projets en la faisant avancer le plus près de lui possible sans la compromettre. On la déploiera alors, si elle ne l'est pas déjà, et elle se retirera, selon les circonstances, en échiquier ou en échelons. Ne négligez pas d'exé-

cuter ces manœuvres quand elles s'accommoderont avec la nature du terrain et la position de l'ennemi.

Disposition d'un ordre oblique quand les colonnes ont marché à la même hauteur.

746. La formation d'un ordre de bataille oblique est infiniment plus difficile lorsque les colonnes ont marché à la même hauteur et qu'on se détermine tout d'un coup à attaquer l'une ou l'autre aile de l'ennemi : le moyen le plus simple d'exécuter une semblable manœuvre est de faire avancer ou rétrograder les diverses colonnes, de manière à ce que leurs têtes se trouvent à la hauteur des lignes sur lesquelles elles doivent se déployer, et de se conduire ensuite comme si les colonnes avaient marché en tuyaux d'orgue. Les manœuvres les plus simples sont ordinairement les meilleures; celle-ci n'a d'autre inconvénient que de ne pas former les troupes en ligne aussi vite. On l'emploiera dans toutes les circonstances où la nature du terrain remédie à cet inconvénient, et pour les colonnes qu'on veut déployer dans des positions plus reculées que celle où elles se trouvent; car des parties de l'ordre de bataille qui sont à une grande distance de l'ennemi, n'ont pas besoin d'être formées avec autant de célérité.

Au reste, on aura recours aux manœuvres suivantes dans les circonstances où les diverses colonnes auraient marché à la même hauteur et où l'on aurait l'intention de combiner différens déploiemens pour former une disposition oblique.

Combinaison de différens déploiemens pour former une disposition oblique.

747. 1° Si on veut former une disposition oblique en ligne pleine, qui se changera ensuite facilement en une disposition oblique en échelons indirects par bataillons, escadrons ou régimens, les colonnes de toutes armes qui se trouvent en arrière des lignes que doivent occuper les troupes qui les composent, continueront de marcher jusqu'à ce que leurs têtes soient arrivées sur ces lignes.

Les colonnes d'infanterie dont la totalité a dépassé les lignes où elles doivent s'étendre rétrograderont jusqu'à ce que leur queue se trouve sur ces lignes.

Ces dispositions préliminaires achevées, les colonnes qui auraient été désignées pour exécuter l'attaque se déploieront à la hauteur de leur tête parallèlement aux parties de ligne ennemie qu'elles doivent attaquer. Celles dont la tête se trouve sur un point de la direction oblique que doivent présenter les parties refusées de l'ordre de bataille se déploieront sur cette ligne après avoir exécuté au besoin un changement de direction pour se placer perpendiculairement à elle.

Les colonnes d'infanterie dont la queue se trouve sur un point de la direction oblique que doivent présenter les parties refusées de l'ordre de bataille feront demi-tour à droite, exécuteront un changement de direction en masse par leur flanc droit ou par leur flanc gauche pour se placer parallèlement à la ligne de bataille, et se remettront dans l'ordre naturel en finissant ce mouvement (73). Les bataillons pairs marcheront alors, toujours reployés en colonne, 80 pas du côté opposé à celui où il faut faire face; et

(73) Nous préférons les manœuvres suivantes pour former une colonne serrée en bataille sur son flanc, à la méthode de faire reprendre des distances à la colonne serrée, soit sur son centre, soit sur sa tête, soit enfin sur sa queue, et de la former ensuite à droite ou à gauche en bataille, quoiqu'elles paraissent un peu plus lentes en calculant le nombre des pas. 1° Parce que cette différence est fort peu de chose; 2° parce que les mouvemens relatifs au déploiement s'exécuteront peut-être avec plus de rapidité que ceux qui ont pour but de faire reprendre des distances à la colonne; 3° parce que les manœuvres que nous proposons présenteront, plus rapidement que celles que nous rejetons, des troupes formées en face de l'ennemi; 4° parce qu'il pourra y avoir plus de régularité dans leur exécution; 5° enfin parce qu'elles se prêtent davantage à toutes les circonstances, leur exécution n'intervertissant pas l'ordre des pelotons ou des divisions dans les bataillons.

quand ils seront arrêtés, tous les bataillons exécuteront en même temps un changement de direction en masse par leur flanc pour faire front à l'ennemi, les bataillons pairs rentreront en ligne, et la ligne de masses se déploiera comme à l'ordinaire dans le terrain que doivent occuper les troupes de la colonne (74).

Déploiement des colonnes d'infanterie en avant et en arrière de la direction oblique.

748. Quant aux colonnes d'infanterie dont une partie se trouve en avant de la direction oblique que doivent présenter les parties refusées de l'ordre de bataille et dont l'autre se trouve en arrière de cette même direction, il y aura plusieurs moyens de les déployer : 1° quand la colonne sera placée de manière à ce que les bataillons qui la composent pourront s'étendre à sa droite et à sa gauche, la partie de colonne formée par ceux de ces bataillons qui se trouvent en avant de la ligne, fera demi-tour à droite, exécutera un changement de direction en masse par son flanc pour se placer parallèlement à la partie de la ligne oblique qui se rapproche de l'ennemi, bien que cela occasionne un déplacement dans les troupes, et les bataillons se remettront dans l'ordre naturel en finissant ce mouvement. La partie de colonne formée par les bataillons qui se trouvent en arrière de la ligne, exécutera en même temps un changement de direction en masse par son flanc pour

(74) Il y a deux cas où l'on s'écarte de cette méthode : 1° celui où la colonne se trouve dans une position presque perpendiculaire à la ligne sur laquelle elle doit s'étendre; 2° celui où la colonne se trouve en entier en avant de la ligne oblique qu'elle doit occuper et à l'extrémité de cette ligne la plus rapprochée de l'ennemi. Comme, dans ces deux cas, elle ne pourrait pas se placer parallèlement à la ligne qu'elle doit occuper, à moins d'exécuter un changement de direction égal à un quart de conversion, il faut que son chef la fasse rétrograder jusqu'à ce que sa tête se trouve sur la ligne, qu'il lui fasse exécuter alors un changement de direction en masse par son flanc, pour la placer tout-à-fait perpendiculairement à la ligne qu'elle doit occuper, et qu'il la déploie.

se placer parallèlement à la partie de la ligne oblique qui s'éloigne de l'ennemi, et se replacera ensuite derrière l'autre partie de la colonne en marchant par son flanc. Les deux parties de la colonne étant ainsi réunies sur la ligne de bataille, elles exécuteront la manœuvre qui vient d'être indiquée pour former une colonne serrée en bataille sur son flanc; 2° quand la colonne se trouvera à l'une des extrémités de la ligne, il faudra la faire rétrograder jusqu'à ce que sa tête se trouve à la hauteur de cette ligne, et on la déploiera pour lors, en se servant des moyens indiqués pour déployer les colonnes dont la tête se trouve à la hauteur de la ligne oblique.

Dans les colonnes d'infanterie composées de troupes de deux lignes, chaque ligne exécutera en particulier les mouvemens dont on vient de parler.

Quant aux colonnes de cavalerie, celles dont la tête se trouvera sur la ligne s'y formeront par les moyens déja indiqués. Celles dont la tête aura dépassé la ligne sur laquelle elles doivent se déployer rétrograderont suffisamment pour que leur tête se trouve sur cette ligne, et s'y déploieront ensuite de la même manière pour faire front à l'ennemi.

749. 2° Si les têtes des diverses colonnes ont toujours marché à la même hauteur et qu'on veuille former un échelon particulier des troupes de chaque colonne, toutes les colonnes, de quelque arme qu'elles soient, qui se trouvent en arrière des lignes que doivent occuper les troupes qui les composent, continueront de marcher jusqu'à ce que leur tête soit arrivée sur cette ligne.

Les colonnes d'infanterie dont la totalité a dépassé les lignes sur lesquelles elles doivent s'étendre

rétrograderont jusqu'à ce que leur queue se trouve sur ces lignes.

Ces dispositions préliminaires étant achevées, les colonnes d'infanterie dont la tête se trouvera à la hauteur des lignes que doivent occuper les troupes qui les composent, se déploieront perpendiculairement à la direction sur laquelle elles doivent agir.

Les colonnes d'infanterie qui seront en totalité ou en partie en avant des lignes qu'elles doivent occuper, commenceront par se placer perpendiculairement à ces lignes en faisant, s'il est nécessaire, des changemens de direction en masse, et exécuteront ensuite les manœuvres suivantes :

1° Si elles se trouvent à l'une des extrémités du terrain qu'elles doivent occuper, elles rétrograderont jusqu'à ce que le bataillon tête de colonne se trouve sur la ligne de bataille, et se déploieront ensuite par les moyens ordinaires.

2° Si elles sont au contraire en face du centre du terrain qui leur est assigné, elles exécuteront d'abord les mouvemens nécessaires pour porter sur la ligne de bataille celui de leurs bataillons qui se trouve particulièrement en face de son terrain. Le bataillon dont on vient de parler et les troupes qui le suivent se déploieront ensuite sur la première division; les autres bataillons marcheront 60 ou 80 pas par leur flanc, du côté où ils doivent se déployer, c'est-à-dire par leur flanc droit s'ils doivent se déployer à droite, et par leur flanc gauche s'ils doivent se déployer à gauche; ils rétrograderont ensuite jusqu'à ce que la tête de la colonne partielle qu'ils auront formée se trouve à la hauteur de la ligne sur laquelle se déploie l'autre partie de la même colonne, feront front à l'ennemi et se déploieront à côté de cette partie.

Les colonnes de cavalerie dont la tête se trouvera sur la ligne, s'y déploieront par les moyens ordinaires. Celles au coutraire dont une partie ou la totalité se trouvera en avant des lignes qu'elles devront occuper, rétrograderont jusqu'à ce que leur tête soit sur ces lignes et s'y déploieront alors pour faire front à l'ennemi.

750. 3° Si on voulait former une disposition en échelons, dans laquelle chaque colonne formât plusieurs échelons considérables; les colonnes ayant marché à la même hauteur, chaque colonne rétrograderait jusqu'à la hauteur du terrain que doit occuper le premier de ses échelons; et on exécuterait ensuite les mouvemens qu'on emploierait si les colonnes avaient marché en tuyaux d'orgue. Voici les raisons de cette manœuvre : quand on forme des échelons un peu considérables, par brigades, par exemple, on se propose de gagner assez de terrain en arrière: or en éloignant les échelons seulement à 150 pas les uns des autres, et supposant la ligne de 6 brigades, l'aile refusée sera à 900 pas du premier échelon; on ne saurait obtenir un résultat pareil par la simple combinaison des différens déploiemens.

751. 4° Enfin, si l'on veut former une disposition oblique en échelons directs par bataillon, escadron ou régiment, les différentes colonnes ayant toujours marché à la même hauteur : chaque colonne se déploiera comme si elle devait former un échelon particulier de la disposition générale, et les lignes formées par cette manœuvre marcheront ensuite en échelons directs par bataillon, escadron ou régiment.

752. Lorsqu'une armée dont les colonnes ont marché à la même hauteur, forme une disposition oblique par la combinaison des diverses espèces de dé- L'avant-garde doit couvrir les déploiemens.

ploiemens, le commandant de l'avant-garde apportera toute son attention à prendre, comme lorsqu'il s'agit de la formation d'un ordre de bataille parallèle, les mesures les plus efficaces pour couvrir le déploiement des différentes colonnes qui est un peu compliqué. Il est inutile qu'il cherche à donner des illusions à l'ennemi : d'une part, cet objet est suffisamment rempli par la disposition des têtes de colonne sur la même ligne et par les manœuvres que la cavalerie de l'aile refusée peut exécuter pour lui donner le change, comme si les colonnes avaient marché à différentes hauteurs; d'un autre côté, la disposition de combat se trouve elle-même formée assez rapidement pour étonner l'ennemi. L'avant-garde va ensuite renforcer l'aile attaquante ou se placer en réserve, s'il n'est pas essentiel pour le succès de l'attaque qu'elle conserve sa disposition.

753. Quels que soient, au reste, les moyens dont on se serve pour exécuter une attaque d'aile, il faudra déployer les colonnes non-seulement de manière à ce que l'aile du corps attaquant qui forme aussi celle de l'armée ne soit point débordée par celle de l'ennemi, mais aussi à ce qu'elle soit appuyée à des obstacles qui couvrent son flanc. On s'attachera, de plus, à déborder l'ennemi toutes les fois que cela sera possible. On ordonnera par cette raison aux colonnes de l'armée de marcher en écharpant vers le flanc de l'aile qui doit être attaquée, afin de la déborder plus facilement dans le moment du déploiement des colonnes.

J'ai dit, en parlant de la formation des ordres de bataille parallèles, quels étaient les moyens de déborder tout-à-coup l'ennemi, soit que les colonnes eussent conservé, soit qu'elles eussent perdu des dis-

tances proportionnées à l'étendue de leur front : on peut avoir recours à ces moyens si la direction des colonnes n'a point donné la facilité de déborder suffisamment l'aile de l'ennemi. Dans l'hypothèse contraire, il faut chercher à faire exécuter des déploiemens centraux, au moins aux colonnes qui doivent entamer l'attaque; car elles sont alors plus rapidement formées et peuvent attaquer l'ennemi avec plus de célérité, ce qui est extrêmement avantageux ; car il faut lui enlever, autant que possible, le temps de se reconnaître et de renforcer ses parties menacées.

754. C'est par la même raison qu'il convient, dans les attaques d'une seule aile comme dans toutes les attaques partielles, de combiner la distance à laquelle on déploiera les colonnes, de manière à ce que la partie attaquante de l'ordre de bataille puisse marcher à l'ennemi aussitôt qu'elle est formée, de même que les troupes qui assurent son flanc. Il faut, au reste, se rappeler ce qui a été dit, en parlant des ordres de bataille offensifs en général, sur les causes qui augmentent la distance de l'ennemi à laquelle il est à propos de déployer les colonnes.

755. Quelles que soient les manœuvres dont on se servira pour former les dispositions relatives à une attaque d'aile ou à toute autre attaque partielle, on emploiera pour les protéger, l'artillerie qui marche à la tête des colonnes. Les mouvemens de celle-ci seront les mêmes que dans la formation des ordres de bataille parallèles.

756. On pourra également se servir, comme dans cette sorte d'ordres de bataille, de la disposition en colonne avec distance pour faire croire à l'ennemi qu'il y a plus de troupes qu'il ne s'en trouve réelle-

ment dans les parties de l'ordre de bataille qu'on a l'intention de refuser.

757. On s'astreindra au principe de masquer autant que possible les déploiemens par des rideaux (75).

758. Il arrive d'ordinaire, quand on campe près de l'ennemi, qu'on est déja en possession des localités susceptibles de contribuer à la force des parties

(75) Il faut remarquer à ce sujet que tous les avantages qu'on peut tirer de la nature du terrain pour tromper l'ennemi sur la disposition qu'on forme, sont pour l'armée attaquante : les illusions que celle-ci peut donner quand elle est encore à quelque distance de l'ennemi sont très-grandes et souvent décisives, parce qu'elles donnent au général ennemi une indécision qui s'aperçoit bientôt dans les mouvemens de ses troupes. Lorsque le général Alvinzy voulut une seconde fois délivrer *Mantoue*, en 1796, l'armée française qui en couvrait le blocus bordait l'Adige depuis le *Montebaldo* jusqu'à *Legnago*. Il se flatta de réussir plus aisément en dirigeant tous ses efforts contre sa gauche pendant qu'il ferait des démonstrations contre le centre et la droite de son adversaire; mais Bonaparte, informé que le général Joubert venait d'être forcé de se retirer à *Rivoli*, ne prit point le change et vit que c'était au pied du *Montebaldo* que se déciderait l'affaire. Il ordonna donc aux troupes de Masséna postées aux environs de *Vérone* et à la brigade du général Rey qui surveillait les débouchés de la rive occidentale du lac de *Garda* de se diriger en toute hâte de *Salo* sur *Rivoli*, et porta dans la nuit même la division Joubert sur les hauteurs de *Zoane* que les Autrichiens avaient négligé d'occuper. Ces hauteurs qui dépendent du *Montemagnone* forment le premier ressaut de la berge gauche de l'Adige. Elles sont séparées du *Montebaldo* par une chaîne de collines entre laquelle et le pied de la montagne est un vallon d'une largeur moyenne de 15 à 1800 mètres, où l'armée impériale s'était établie.

Dès que la tête de la division Masséna parut à hauteur de *Rivoli*, le général Joubert se porta en avant, traversa la chaîne de hauteurs intermédiaires et donna, dans le vallon de *Caprino*, contre le corps de bataille des Autrichiens qui, après avoir repoussé les Français au-delà des collines et s'être emparé de *Trombalora*, de *Lubiara* et de la chapelle *San-Marco*, n'avait plus que quelques pas à faire pour les précipiter dans l'Adige; mais l'arrivée de Masséna changea tout à coup les choses de face. Favorisé par ce rang de collines qui masqua sa marche et ses manœuvres, il soutint la gauche de Joubert avec trois demi-brigades, chassa les Impériaux de *Trombalora*, en laissa une près de *Rivoli* pour observer la colonne qui débouchait de *Pezzana* sur *Affi*, et envoya sa réserve au secours de celle qui défendait le défilé d'*Osteria* contre la colonne autrichienne qui s'avançait de *Rivalta* en longeant l'Adige. Ces dispositions eurent la victoire pour résultat.

refusées de l'ordre de bataille, et de celles qui peuvent seconder l'attaque, et c'est ce qui détermine souvent le choix du point d'attaque; mais si on se décide à attaquer l'ennemi avant d'être maître de ces localités, on commencera par s'en emparer; et si on est obligé d'exécuter une marche un peu forte pour arriver à l'ennemi, on dirigera les avant-gardes sur ces points, ou bien on fera prendre de l'avance aux colonnes qui s'y dirigent; cette dernière méthode trompera probablement l'ennemi sur le choix des points d'attaque.

Au reste, l'avant-garde ou la colonne qui s'emparera d'un poste dont la possession peut contribuer à la force des parties refusées de l'ordre de bataille, ne le quittera pour se porter sur d'autres endroits que lorsqu'elle l'aura remis à un nombre de troupes suffisant pour le défendre, ou lorsque les têtes des autres colonnes seront en mesure d'en prendre possession. En général, ce ne sera que lorsque les postes qui doivent couvrir les parties refusées de l'ordre de bataille seront sûrement gardés, que les colonnes dont les troupes doivent exécuter l'attaque formeront leur disposition en se déployant, ou que les parties de ligne destinées à agir offensivement se porteront en avant, si les lignes sont déja formées. Si des raisons quelconques ont empêché d'occuper, antérieurement au déploiement des colonnes, des postes qui peuvent seconder l'attaque ou augmenter la force des parties refusées de l'ordre de bataille, ou enfin masquer des mouvemens de troupes, on en prendra possession au commencement de la formation de l'ordre de bataille avec des troupes de seconde ligne auxquelles on joindra l'artillerie nécessaire à leur soutien. On a vu, au sujet des attaques parallèles,

pourquoi il fallait employer de préférence à cet usage des troupes de seconde ligne; on a expliqué aussi toutes les raisons qui pouvaient déterminer à employer au même usage des troupes de première ligne: celles-ci seront alors remplacées, dans l'ordre de bataille, par des troupes de seconde ligne.

759. Je crois devoir maintenant faire l'application des principes relatifs aux dispositions d'une attaque d'aile quand la nature du terrain couvre l'aile refusée, par la relation de la bataille de *Lowositz* (76) et par celle des *Arapiles*. Le mécanisme des manœuvres relatives à cet objet étant assez clair pour n'avoir pas besoin d'être développé par des exemples.

1er exemple. Frédéric avait investi les Saxons dans le camp de *Pirna*, au mois de septembre 1756. Il n'eut pas plutôt appris que le maréchal de Brown accourait à leur secours, qu'il résolut d'aller combattre les Autrichiens; il partit en conséquence du camp de *Jonhsdorf* à la tête de 8 bataillons et de 15 escadrons pour aller occuper la position de *Tirmitz;* mais à peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que le maréchal de Brown avait construit des ponts sur l'*Eger*. Il ordonna aussitôt au reste de l'armée de venir le joindre; et quand celle-ci fut réunie, il se remit en marche, le 30 septembre, pour aller prendre la position de *Welmina*, qui ferme la route d'*Aussig* et de *Tœplitz*, et appuie ses flancs à l'*Elbe* et au *Mittelgebirge*.

L'avant-garde, composée des troupes que le monarque avait amenées à *Tirmitz*, se dirigea sur *Welmina*, en passant par *Staditz*, laissant *Linay* sur

(76) Nous avons cru inutile de joindre ici un plan de cette bataille; on peut en suivre les mouvemens sur la planche IV de l'Atlas du *Traité des grandes opérations* par le général Jomini, ou tout autre ouvrage.

sa gauche, et traversant *Kletschen*. Le gros de l'armée exécuta une marche de front sur deux colonnes qui marchaient la droite en tête, et dans lesquelles l'infanterie précédait la cavalerie. La colonne de droite, composée de 6 bataillons, 35 escadrons, 10 obusiers et 20 pièces de 12, passa par *Ottowitz*, *Linay*, *Prosaucken*, *Bornslaw*, le *Baschkopol* et *Aujest*. La colonne de gauche, consistant en 12 bataillons, 20 escadrons et 20 pièces de 12, suivit le même chemin que l'avant-garde.

Ce n'est qu'au moment où l'avant-garde prussienne arriva sur les hauteurs de *Welmina*, qu'elle eut des nouvelles certaines des Autrichiens : on découvrit alors l'armée du général Brown, qui avait quitté le camp de *Budin* pour venir camper derrière le *Mohrelbach*, entre *Lowositz* et *Sulowitz*. Mais on s'aperçut en même temps que ce général avait négligé d'occuper le *Loboschberg* et les hauteurs de *Radostitz*. Le roi de Prusse ordonna sur-le-champ à son avant-garde de traverser le vallon de *Welmina* pour aller occuper ces postes importans; mais comme les colonnes de l'armée étaient encore fort éloignées, et qu'il était déjà tard, le monarque se contenta de placer 4 bataillons dans la gorge située entre le *Loboschberg* et les hauteurs de *Radostitz*, et d'envoyer le duc de Bevern avec les 4 autres bataillons dans les environs de *Woparna*, pour garder une gorge qui débouche également dans la plaine de *Lowositz*, en passant entre l'*Elbe* et le *Loboschberg*; 4 escadrons se placèrent sur la droite de l'infanterie, et 11 autres derrière elle.

Au reste, le roi rappela bientôt après le duc de Bevern, parce qu'il avait trop peu de troupes pour occuper un terrain aussi vaste que celui qui s'étend entre le

Loboschberg et les hauteurs de *Radostitz*. La difficulté des chemins empêcha le duc de Bevern de rejoindre le monarque avant minuit. Les colonnes arrivèrent sur ces entrefaites; le roi tira 4 bataillons de la seconde pour renforcer l'infanterie, et fit occuper les hauteurs de *Reschni-Aujest*. Le reste de l'armée serrée en masse passa la nuit sous les armes, dans la plaine au-delà de *Welmina*.

Le roi de Prusse alla reconnaître la position des Autrichiens le 1[er] octobre, au point du jour. L'armée impériale, forte de 52 bataillons, 72 escadrons et 98 pièces de canon, était postée sur des hauteurs en pente douce qu'on trouve sur la rive droite du *Mohrelbach*, ruisseau dont les bords sont presque partout marécageux. L'infanterie comme la cavalerie présentaient deux lignes dont le centre était composé d'infanterie, et dont les ailes étaient formées de cavalerie. Il y avait de plus une forte réserve; le front de la gauche de cette position était à-peu-près inattaquable, car on ne pouvait l'aborder qu'en traversant d'abord le village de *Sulowitz* garni d'infanterie et environné de marais impraticables, et en se formant ensuite sous le feu des Autrichiens. La droite de leur position était plus abordable, mais elle était couverte par le village de *Lowositz*, défendu par une quantité considérable d'infanterie et d'artillerie, et en avant duquel on avait élevé plusieurs redoutes et une forte batterie. D'ailleurs, le maréchal de Brown fit avancer la cavalerie de son aile droite quelques instans avant le commencement de la bataille, et rapprocha la droite de son infanterie du village de *Lowositz*. Des Croates soutenus par quelques régimens d'infanterie hongroise, défendaient des vignes closes de murs, qui sont situées sur la

pente du *Loboschberg*. Il faisait un brouillard assez épais qui ne permit à Frédéric de découvrir que la cavalerie et l'infanterie postée devant le *Loboschberg*, ainsi que dans les villages. Quoique ces dispositions ne parussent en elles-mêmes que celles d'une arrière-garde destinée à couvrir le reste de l'armée impériale, le roi de Prusse mit son armée en bataille afin d'être en mesure d'engager avec vigueur une affaire d'arrière-garde; l'infanterie forma deux lignes, et la cavalerie trois derrière elle.

Frédéric était trop habile pour ne pas s'apercevoir que le terrain situé aux environs de *Lowositz* était le plus avantageux pour agir offensivement: car si, d'une part, le poste de *Lowositz* était par lui-même susceptible d'une vigoureuse résistance; d'un autre côté, l'élévation du *Loboschberg* au-dessus de la plaine de *Lowositz*, devait faciliter toutes les attaques que les Prussiens dirigeraient dans cette partie, aussitôt qu'ils seraient en possession de la hauteur. Le terrain situé en avant de leur droite était au contraire très-favorable à la défensive : les difficultés qu'il aurait fallu vaincre pour aborder la gauche des Autrichiens, prescrivaient impérieusement ce système. En effet les défilés de *Sulowitz*, qui couvraient cette partie du front du maréchal de Brown, protégeaient aussi la droite des Prussiens, et il était d'autant plus difficile aux Autrichiens de traverser *Sulowitz* pour attaquer cette droite, qu'il y a en avant des hauteurs de *Radostitz* un mamelon nommé le *Homolkaberg*, qui, quoiqu'un peu moins élevé qu'elles, commande néanmoins tout le terrain placé entre le village de *Sulowitz* et les hauteurs occupées par l'armée prussienne.

Le roi de Prusse ne forma plus qu'une seule ligne

d'infanterie, derrière laquelle la cavalerie resta toujours sur trois afin d'occuper tout le terrain situé entre le poste défensif du *Homolkaberg* et le sommet du *Loboschberg* de la possession duquel dépendait le succès de toutes les attaques de la gauche, car on ne pouvait espérer de déposter successivement les Croates pour attaquer ensuite *Lowositz*, qu'en les chassant d'abord du point le plus élevé du poste qu'ils occupaient. Le monarque prussien fit établir en même temps une batterie sur le *Homolkaberg*, plaça sur sa droite quelque infanterie avec plusieurs escadrons de hussards, tant pour assurer son flanc que pour charger les ennemis dans le moment où ils seraient le plus maltraités par le feu de l'artillerie, s'ils tentaient de déboucher du village de *Sulowitz*.

L'action s'engagea vers sept heures du matin, et on employa près de cinq heures à déposter les Croates des vignes du *Loboschberg*. La cavalerie autrichienne pendant ce temps manœuvra pour éviter le feu que l'artillerie prussienne dirigeait contre elle; mais elle eut à soutenir, bientôt après, une attaque plus redoutable; car le roi de Prusse fit passer sa cavalerie au travers de la droite de son infanterie, et la fit avancer pour attaquer la cavalerie impériale. Celle-ci s'étant postée un peu trop en avant, perdit par là l'avantage d'être flanquée par l'infanterie postée dans les villages, si elle voulait s'ébranler pour ne pas recevoir une charge de pied ferme : elle fut renversée, et ses adversaires la poursuivirent pendant quelques instans; mais ils tombèrent eux-mêmes sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie postées, tant dans les chemins creux que dans les villages, et furent obligés de se retirer. Cet échec ne découragea cependant pas les cavaliers prussiens : ils se

ralliërent, attaquèrent et renversèrent de nouveau la cavalerie autrichienne, après que le régiment des dragons de Bareuth, qui était resté un peu en arrière, eut pris en flanc quelques escadrons de hussards autrichiens, qui voulaient attaquer le flanc droit du reste de la cavalerie. Les Prussiens poursuivirent alors, comme la première fois, les débris de la cavalerie autrichienne, jusque sous le feu de l'infanterie, mais le maréchal de Brown ayant renforcé la cavalerie de son aile droite, ils furent ramenés sévèrement et perdirent assez de monde en repassant un fossé qu'ils avaient franchi dans l'ardeur de la poursuite.

Le peu de succès de ces attaques réitérées laissait déjà peu de doute sur la présence de l'armée impériale; mais le brouillard qui se dissipa vers midi, au moment où les Prussiens étaient entièrement maîtres du *Loboschberg*, permettant de découvrir au loin, confirma bientôt Frédéric dans cette opinion.

On juge aisément que le projet d'une attaque d'arrière-garde devenait dès-lors une chimère, et que le roi de Prusse avait d'ailleurs tous les avantages qu'il pouvait désirer, puisque sa position fermait aux Autrichiens le chemin de *Pirna* sur la rive gauche de l'*Elbe*. Il lui était assez indifférent que *Lowositz* fût au pouvoir des Autrichiens, puisque l'occupation de ce village ne leur donnait point le moyen d'attaquer avec succès le *Loboschberg;* mais les Prussiens ne tardèrent pas à s'emparer de *Lowositz*, après avoir repoussé une attaque dirigée contre leur poste par le général Lascy.

J'ai déjà dit qu'ils n'avaient qu'une seule ligne d'infanterie, et qu'il leur était impossible de se retirer sur le *Loboschberg*, dès qu'ils étaient descen-

dus dans la plaine; puisque d'uu côté, le terrain est peu propre à une retraite bien régulière; et que de l'autre, il était à craiudre que les Autrichiens exécutassent une nouvelle attaque, si la retraite ne s'opérait pas avec beaucoup d'ordre, et qu'ils arrivassent alors sur cette hauteur en même temps que les Prussiens; le roi prit en conséquence le parti de faire attaquer *Lowositz* par les bataillons descendus du *Loboschberg*, et fit avancer au même instant les bataillons de sa droite qu'il pouvait dégarnir sans inconvénient, puisque la batterie du *Homolkaberg* empêchait les Impériaux de déboucher de *Sulowitz.* Il était impossible que l'attaque de *Lowositz* ne réussît pas, car le terrain par lequel ils pouvaient secourir ce poste, ne comportait pas plus de 4 bataillons de front, ce qui permit aux Prussiens d'employer, pour l'attaquer, beaucoup plns de monde que les Autrichiens pour le soutenir. L'artillerie prussienne mit de plus le feu aux maisons de *Lowositz.* Les troupes autrichiennes, qui y étaient accumulées, se retirèrent en désordre vers l'aile droite qu'elles entraînèrent.

A peine le maréchal Brown eut-il éprouvé cet échec, qu'il ordonna à sa gauche de traverser *Sulowitz*, pour attaquer la droite des Prussiens; mais les dispositions que Frédéric avait prises étaient si parfaitement adaptées au terrain, que le petit nombre de troupes impériales qui traversa ce village ne put jamais se former, et fut obligé de se retirer en désordre, une partie des maisons étant embrasée. Au reste, le maréchal de Brown profita du moment où il exécutait cette attaque, qui n'était probablement qu'une feinte destinée à couvrir d'autres mouvemens, pour exécuter sa retraite. Il menaça constamment le

terrain situé en arrière de *Lowositz*, jusqu'à ce que toute l'armée fût en pleine retraite.

2ᵉ exemple. Le duc de Raguse venait de surprendre le passage de la *Tormès* à *Huerta* et *Alba* à 15 ou 20 kilomètres au-dessus de *Salamanque*, et s'était posté sur les hauteurs de *Caravasa*, menaçant la ligne de retraite de lord Wellington qui se trouvait encore sur la *Tormès*; mais celui-ci repassa promptement cette rivière et s'établit entre les hauteurs de *Tejarès* et un des mamelons qui dominent le village des *Arapilès* auquel il appuya sa gauche.

Le 22 juillet, le duc de Raguse se proposant de mieux marquer sa manœuvre, voulut porter sa gauche composée des divisions Thomières, Maucune et Bonet dans la direction de la route de *Salamanque* à *Ciudad-Rodrigo* par laquelle il se flattait que son adversaire était forcé de rentrer en Portugal; mais le général Bonet, formant l'avant-garde de cette aile, s'apercevant de l'avantage qu'offrirait un mamelon pour le succès du mouvement, fit un changement de front à droite et en chassa une brigade portugaise qui venait en prendre possession.

Ce mamelon dominait à portée de canon celui où l'armée alliée appuyait sa gauche ainsi que la route de *Ciudad-Rodrigo*. Le duc de Raguse, après y avoir fait amener à bras d'hommes trois batteries, résolut d'en faire l'appui de sa gauche. Cependant les divisions Maucune et Thomières continuaient leurs mouvemens en masse par régiment. La première reçut contre-ordre et dut appuyer celle du général Bonet; la seconde, au contraire, s'en tenant à la lettre du premier ordre, se porta fort au loin sur la gauche vers *S. Thomé*.

Cependant le général Foy, avec sa division formée

en colonne par bataillon et soutenue en seconde ligne par celle du général Ferey et la division de dragons du général Boyer, eut la tâche de défendre le plateau de *Cavarasa* qui est couvert par un ravin profond, tandis que le général Clausel, avec la sienne et celle du général Sarut, massées en arrière à droite du mamelon des *Arapilès* à la lisière d'un bois, formaient réserve. La brigade de cavalerie légère du général Curto en éclairait la gauche.

Lord Wellington s'apercevant, du haut du mamelon qu'il occupait, de la marche téméraire de flanc qui s'exécutait sur le segment du cercle au centre duquel il se trouvait, rappela les troupes qu'il avait laissées sur la droite de la *Tormès*, et forma sa disposition. Les divisions des généraux Alten et Campbell déployées sur deux lignes au-delà du premier mamelon des *Arapilès* formaient la gauche. Il jeta dans le village situé au pied un détachement des gardes; les divisions Cote et Leith également déployées en-deçà du mamelon étaient au centre, ayant en seconde ligne celles des généraux Clinton et Hope et une division espagnole, en colonne par régiment; une partie de ces dernières étaient masquées par le mamelon. Enfin, sur la droite dans la plaine, vis-à-vis le débouché d'un vallon où coule un petit affluent de la *Tormès* qui s'embouche au-dessus de *Salamanque*, se trouvaient la division Packenham et la brigade de cavalerie du général d'Urban. La réserve se tenait près de cette ville.

Ces dispositions étaient à peine terminées, quand le duc de Raguse fit canonner vivement le front du centre de l'armée alliée et que le général Bonet poussa le 120e régiment sur un petit mamelon situé en avant de celui dont il s'était emparé. Le général Boyer, auquel le maréchal avait prescrit de ne laisser qu'un

régiment de dragons pour éclairer la droite de la division Foy, et de venir avec les trois autres se placer à la droite du mamelon, était en pleine marche, lorsque lord Welligton, voulant former obliquement l'armée alliée sur la gauche des Français, ordonna au général Packenham suivi de la brigade d'Urban de remonter le vallon en face duquel il se trouvait et de se former à sa naissance. En même temps il prescrivit au centre de suivre son mouvement en pivotant sur la gauche pour venir attaquer le mamelon occupé par les Français. Cette manœuvre s'exécuta avec ensemble. La division Thomières qui était sans appui à plus de 6 kilomètres de la gauche, attaquée la première de front et de flanc fut entièrement défaite et son général tué.

Ce premier succès engagea le général Packenham à presser sa marche. Il fut bientôt en présence de la division Maucune qu'il refoula au pied du mamelon. De leur côté, les généraux Cole et Leith, soutenus par les trois divisions de seconde ligne, attaquèrent de front les troupes du général Bonet, tandis qu'une division de réserve tint en échec par un simple changement de front les troupes qui se trouvaient à la droite du mamelon. Dès lors l'issue du combat ne fut plus douteuse. Pour comble de malheur, le duc de Raguse ayant été mis hors de combat ainsi que le général Bonet qui l'avait remplacé, et le commandement étant tombé en moins de deux heures à un troisième chef qui lui-même ne tarda pas à être aussi blessé, il n'y eut plus d'ensemble dans les manœuvres subséquentes. En vain la cavalerie légère du général Curto essaya d'arrêter la marche de celle du général d'Urban, elle fut débordée et mise en fuite ainsi que les dragons qui furent chargés sévèrement par

la cavalerie de réserve aux ordres de sir Stappleton Cotton. Le 120e régiment repoussa une première attaque sur le mamelon confié à sa garde; mais il fallut l'abandonner avec une partie de l'artillerie qui y avait été conduite. Les quatre divisions françaises qui se trouvaient à son pied, embrassées de plus en plus par le centre, la droite et les réserves des alliés, étaient sur le point d'être enveloppées, lorsque le général Clausel les replia, non sans peine, sur la hauteur d'*Arriba*, sous la protection d'une batterie de 15 pièces de canon, et de là se mit en retraite sur *Alba* à la faveur de la nuit. Le général Foy, qui s'était maintenu dans sa position, forma l'arrière-garde. Cette journée coûta aux Français 2 aigles, 11 pièces de canon, 4800 hommes tués ou blessés, et environ 6000 prisonniers.

§ II. *Des attaques d'une seule aile, dans lesquelles les colonnes se déploient successivement.*

Considérations générales. 760. Quels que soient les moyens qu'on ait employés pour présenter les colonnes d'une aile en refusant celles de l'autre, lorsqu'on se propose d'attaquer une seule aile de l'ennemi à la suite d'une marche de front; il y a toujours un grand avantage à tenir, le plus long-temps possible, les troupes en colonne qui sont couvertes par la nature du terrain, ou assez éloignées de l'ennemi pour n'avoir point à souffrir de son feu, ou n'avoir pas besoin d'être formées d'un instant à l'autre. Ces troupes se trouvent en effet alors dans la disposition la plus avantageuse pour se porter partout où les circonstances l'exigeront, et pour modifier l'ordre de bataille relativement aux événemens du combat.

761. On sent qu'il est impossible de conserver en

colonne, au moment de l'action, les troupes destinées à commencer l'attaque, et celles qui doivent assurer leur flanc, car la disposition de marche ne favoriserait aucun de ces objets.

Les corps destinés à commencer l'attaque et à assurer son flanc ne peuvent rester en colonne.

762. Il faut observer, d'ailleurs, 1° que le corps destiné à attaquer l'aile de l'ennemi doit avoir la force et la composition nécessaires pour la réussite de son attaque : on peut voir, relativement à cela, ce qui a été dit dans le paragraphe précédent.

763. 2° Si la totalité d'une colonne n'est pas nécessaire pour exécuter l'attaque, on se contentera de déployer une partie de ses troupes et de laisser le reste en colonne, afin de conserver les avantages que cette dernière disposition donne pour l'exécution de tous les mouvemens.

764. 3° Le corps destiné à attaquer l'aile de l'ennemi se déploiera à-peu-près parallèlement aux parties de ligne ennemie qu'il a l'intention d'attaquer.

765. 4° Le corps qui exécute l'attaque prendra les dispositions indiquées dans le paragraphe précédent, s'il n'agit pas isolément, et si l'aile qui se trouve du côté du reste de l'armée est appuyée par d'autres troupes, ou par la nature du terrain.

766. Il prendra, indépendamment de toute autre considération, les dispositions les plus avantageuses pour l'attaque qu'il exécute, s'il agit séparément du reste de l'armée qui reste en colonne pendant ce temps. Il n'est pas nécessaire, par exemple, que le corps attaquant renonce à former de cavalerie celle de ses ailes qui est du côté des autres colonnes, si cela peut lui être de quelque utilité, et qu'il agisse isolément, car cet avantage ne sera point alors contre-balancé par l'inconvénient de placer de la cavalerie à l'aile du corps attaquant qui se joint au reste

de l'armée; en effet, 1° les troupes des colonnes voisines ne craindront pas, dans le cas en question, d'être entraînées par la cavalerie de l'aile du corps attaquant, si cette aile est battue, puisqu'elles en sont séparées par l'espace nécessaire pour se déployer en tout ou en partie. 2° On n'aura pris le parti de laisser en colonne les troupes les plus rapprochées du corps attaquant, que parce qu'on ne craint pas que l'ennemi se jette dans l'intervalle qui les en sépare. La disposition du corps attaquant, quand il doit agir isolément, n'est assujétie qu'aux principes des dispositions parallèles.

Le corps attaquant est formé comme dans les dispositions parallèles.

Les corps qui doivent couvrir le flanc sont formés obliquement.

767. Les troupes destinées à couvrir le flanc du corps attaquant, doivent, lors même qu'on cherche à les refuser, former, s'il est possible, une disposition oblique, et se mouvoir en échelons; car il a été démontré, 1° que la disposition oblique a beaucoup d'avantages sur les dispositions perpendiculaires, quand elle est praticable. 2° Que la disposition en échelons est la seule dont on puisse se servir pour mouvoir un corps de troupes disposé obliquement.

768. Quand on formera une disposition oblique pour assurer le flanc du corps attaquant, cette disposition sera assujétie aux principes développés dans le paragraphe précédent.

769. Les troupes destinées à couvrir le flanc du corps attaquant, ne sauraient marcher en colonne que dans des terrains resserrés, où il peut être nécessaire de former une ligne perpendiculaire pour le couvrir. Encore faut-il, dans ce cas, qu'elles marchent en colonne avec distance, afin d'être en mesure de remplir leur objet en se formant seulement à droite ou à gauche en bataille.

770. Au reste, si la nature du terrain oblige de

faire marcher en colonne les troupes destinées à couvrir le flanc de l'attaque, on tâchera d'éviter les inversions ou les formations en bataille successives, qui ont les unes et les autres de grands inconvéniens, mettant les troupes la gauche en tête, quand elles doivent couvrir le flanc droit du corps attaquant, et la droite en tête quand elles en doivent couvrir le flanc gauche.

771. Si les troupes qu'on peut employer à couvrir le flanc du corps attaquant, se trouvent disposées en colonne dans un ordre différent, on le renversera en exécutant la manœuvre indiquée dans le livre des marches, pour faire marcher, la gauche en tête, les troupes d'une colonne qui aura la droite en tête, s'il est nécessaire d'assurer le flanc du corps attaquant avec des troupes disposées en colonne, et qu'on veuille employer à cet usage les troupes de la colonne ou des colonnes voisines; cette colonne ou ces colonnes exécuteront la manœuvre indiquée (325 et suivans), pour passer de la marche de front à la marche de flanc. Toutes les troupes qui ne sont pas employées à exécuter l'attaque, exécuteront même cette manœuvre, si on veut les employer à attaquer le flanc de l'ennemi, quand son aile sera battue; la suite de cette manœuvre est indiquée dans l'article II du chapitre IV.

772. Les troupes qui doivent être entièrement refusées sont les seules qui puissent rester en colonne indépendamment de toute autre considération; mais, pour qu'on les considère comme entièrement refusées, il est nécessaire que des localités, ou la distance à laquelle elles sont de l'ennemi, les assurent qu'elles n'auront point à combattre d'un instant à l'autre.

Les troupes entièrement refusées peuvent rester en colonne.

Telles sont les bases sur lesquelles se réglera la première disposition des troupes durant les attaques

d'aile où on peut se dispenser de déployer en même temps la totalité des colonnes. Il serait inutile de répéter ce qui a été dit dans le paragraphe précédent sur les dispositions accessoires susceptibles de seconder l'attaque ou de renforcer les parties refusées de la disposition de combat, ainsi que sur les moyens de tromper l'ennemi relativement à leur force.

773. Il serait également superflu de faire observer que les troupes qui se seront déployées, soit pour exécuter l'attaque, soit pour couvrir son flanc, régleront leur mouvement quand elles s'avanceront pour attaquer l'ennemi, sur les principes développés dans le quatrième chapitre.

Mouvemens des troupes restant en colonne.

774. Quant aux troupes restées en colonne, elles régleront leurs mouvemens sur les principes exposés dans le livre des marches : elles apporteront surtout une grande attention à se diriger vers les points qui peuvent assurer leurs succès, soit qu'ils soient les plus essentiels des parties de la ligne ennemie que les colonnes ont à combattre, soit qu'ils donnent de grands avantages pour attaquer ces mêmes parties, attendu qu'il est toujours très-avantageux de ne déployer dans chaque colonne que les troupes nécessaires pour attaquer ; mais cet avantage tient quelquefois à savoir s'emparer promptement d'un point situé en avant des troupes ennemies que la colonne doit attaquer, et qui prouve la facilité de les combattre avec supériorité; d'autres fois, à ce que l'adversaire n'a pas assez de troupes pour se rendre maître d'un point dont la perte entraînera celle du reste de sa position : or, les troupes, placées à la tête des colonnes, s'empareront bien plus aisément de ce point, si elles se sont dirigées sur lui, qu'en changeant leur direction, ou en tirant des troupes de leur queue.

775. Il arrive quelquefois que le corps de troupes,

destiné à exécuter l'attaque, laisse sur son flanc un poste détaché de l'ennemi, par un des motifs qui justifient cette conduite, et qui ont été indiqués en parlant du choix des points d'attaque ; mais on destinera, en tous cas, une colonne ou une partie de colonne, soit à attaquer ce poste, soit à l'envelopper, selon les principes exposés dans le numéro précédent. Moyens d'attaquer ou d'envelopper les postes laissés sur le flanc de l'attaque.

776. On emploiera à cet usage la colonne qui se dirige le plus près du poste en question, ou des troupes tirées de cette colonne; si elles ne suffisent pas, on leur en joindra d'autres tirées des colonnes les plus voisines. Les troupes destinées à l'attaque ou à l'observation du front du poste détaché de l'ennemi, formeront aisément les dispositions les plus avantageuses pour cet objet, au moyen de déploiemens. Celles qui sont destinées à envelopper ou à attaquer les flancs ou les derrières de ce même poste arriveront en colonne avec distance à leur destination, ou reprendront leurs distances par la queue de la colonne quand elles y seront parvenues ; elles se formeront ensuite en bataille sur le flanc de la colonne. On aura soin de les faire arriver la droite en tête, si elles doivent se placer sur le flanc gauche du poste détaché, et la gauche en tête si elles doivent se placer sur son flanc droit.

777. Le reste de l'armée se conduira, pendant ce temps, d'après les principes qui suivent: Mouvemens de l'armée pendant l'attaque des postes.

1° Si le poste détaché de l'ennemi est de nature à être facilement emporté, il ne nécessitera pas de modification dans le mouvement des troupes étrangères au corps qui doit l'attaquer, car il ne pourra jamais détruire long-temps la liaison des diverses parties de l'ordre de bataille.

2° Si le poste est un peu plus difficile à emporter,

mais qu'il se trouve assez loin de la ligne ennemie pour que les troupes qui passeront sur ses côtés conservent l'ordre de colonne, même après l'avoir dépassé, il ne nécessitera aucun changement dans le mouvement des troupes étrangères au corps qui doit l'attaquer ou l'observer : seulement il faudra ordonner aux colonnes destinées à former la partie refusée de la disposition de combat, de se rapprocher des autres aussitôt qu'elles auront laissé le poste sur leurs derrières, si les troupes destinées d'abord à l'attaquer ne débouchent pas au même instant. Voici la raison de cette règle : c'est que les troupes qui passent sur celui des côtés du poste détaché de l'ennemi où se trouve la direction de l'attaque, sont naturellement celles qui doivent se déployer les premières ; et elles se déploieront en effet suivant les principes développés dans la note 60 pour couper les communications du poste détaché avec la ligne ennemie, aussitôt qu'elles seront assez près d'elle pour être obligées de se déployer. Mais on pense bien que ces manœuvres seraient inutiles si le flanc des troupes dont nous parlons n'était pas appuyé assez vite par d'autres troupes. Si on juge que les deux parties de l'armée, destinées à passer en colonnes sur les flancs du poste détaché de l'ennemi, ne peuvent pas se rapprocher aisément, on renforcera celle des deux dans laquelle se trouve le corps destiné à commencer l'attaque, afin qu'elle puisse exécuter les manœuvres indiquées dans la note 57, sans trop s'étendre par rapport à sa force, ou sans renoncer à attaquer l'extrémité de l'aile ennemie.

3° Si la conquête de ce poste éprouve quelque difficulté, et qu'il soit assez près de la ligne ennemie pour se trouver dans la direction d'un corps de troupes, qui

est obligé de s'avancer en ligne ou en échelons, mais dans la disposition duquel il ne nécessite pas de modification, et qu'il se trouve entre la direction d'une autre colonne qui doive conserver cette disposition de marche même après avoir dépassé ce poste, les troupes qui marchent en ligne ou en échelons se conduiront comme à l'ordinaire; mais on ordonnera aux colonnes qui se dirigent de l'autre côté du poste dont nous parlons, de se comporter comme dans le cas précédent.

4° Si le poste détaché de l'ennemi se trouve à la fois très-rapproché du reste de l'armée et de la direction que doit suivre un corps qui marche en ligne ou en échelons, ce corps s'en éloignera en obliquant, ou doublera ses lignes pour raccourcir son front du côté du poste, ou enfin raccourcira son front en faisant marcher les troupes qui en sont le plus près, en colonne avec distance derrière l'aile des autres troupes; mais on arrêtera celles qui auront conservé leur disposition en ligne ou en échelons aussitôt qu'elles auront laissé derrière elles le poste détaché, et on fera rentrer en ligne les troupes qui auront doublé, ou bien encore on formera en avant en bataille les troupes qui auront été forcées de prendre l'ordre de colonne avec distance (77). On fera marcher de nouveau en ligne les troupes qui marchaient d'abord en ligne et en échelons. Les au-

(77) Cette manœuvre est nécessaire, et on risquerait en la négligeant de détruire la liaison qui doit exister entre le corps attaquant et le reste de l'armée, aussitôt qu'il aura laissé derrière lui le poste qui détruit momentanément cette liaison. Il n'y a que deux cas où on puisse s'écarter de ce principe : le premier quand on est obligé d'exécuter des attaques séparées, mais ces attaques seront traitées plus tard. Le second est celui où on se détermine à quitter la marche de front pour faire prendre celle de flanc aux troupes qui ne pourraient pas marcher en avant sans se séparer du corps qui doit exécuter l'attaque d'aile, afin de les attacher à l'aile du corps qui continue de marcher en avant. Ce dernier mouvement peut être assez utile si on a l'intention de porter la totalité des troupes sur le flanc de l'ennemi,

tres colonnes de l'armée se conduiront, pendant ce temps, suivant les principes indiqués pour le second et le troisième cas.

778. Il sera facile, durant le cours de l'action, de porter à différentes hauteurs les diverses parties de l'armée, ou de faire marcher les unes en arrêtant les autres, ou enfin d'en pousser en avant quelqu'une qui ait été refusée d'abord, pour rendre l'attaque plus générale ou pour changer les points d'attaque primitifs : on se réglera sur les principes que nous avons donnés plus haut relativement à la distance de l'ennemi à laquelle il faudra déployer les colonnes. Il ne sera pas moins aisé de soutenir le corps attaquant en cas de besoin, et on emploiera à cet usage des troupes de seconde ligne qu'on tirera des colonnes qui doivent former les parties de l'ordre de bataille destinées à être refusées.

Comment le corps d'attaque effectue sa retraite.

779. Si le corps de troupes qui exécute l'attaque échoue, il lui sera facile d'opérer sa retraite comme dans les autres attaques d'aile, en effectuant le passage des lignes ou en se retirant en échiquier, et de se replier ensuite sur les corps qui se refusaient d'abord. Quant à ces derniers, ils pourront sans beaucoup de difficultés détacher quelques troupes pour favoriser la retraite du corps attaquant en le renforçant; ou se déployer, pour empêcher l'ennemi de le poursuivre, de la même manière que le feraient les derniers échelons d'une disposition oblique si les premiers étaient battus; ou bien, enfin, ils s'avanceront et se déploieront pour exécuter un simulacre d'offensive tendant à dégager les troupes que l'en-

après avoir battu son aile, ou si la nature du terrain situé en arrière du posta détaché de l'ennemi est telle qu'il soit impossible de réunir les troupes qui auront passé sur ses deux côtés, et qu'on veuille éviter de former un ordre de bataille séparé. Mais la manœuvre rentre alors dans la classe de celles dont il sera parlé dans l'article II du chap. IV.

nemi poursuivrait avec trop de vigueur. Une partie de l'armée étant d'ailleurs en colonne, il sera encore plus facile que dans les autres attaques d'aile, de faire prendre à cette armée une nouvelle position parallèle à la position oblique que la tête de ses différens corps indiquait au moment de l'attaque.

780. Si le corps qui a exécuté l'attaque obtient des succès, ils détermineront l'ennemi à évacuer entièrement sa position, ou donneront de grands moyens d'en attaquer avec avantage le reste.

Examinons la conduite à tenir quand l'ennemi abandonne la totalité de sa position ou qu'il en conserve une partie, à la suite d'une attaque d'aile où toutes les colonnes ne se seront pas déployées.

781. Si l'attaque n'a eu d'autre objet que de s'emparer de la position que l'ennemi occupait, et que celui-ci se retire aussitôt qu'il voit que l'attaque dirigée contre son aile a réussi, d'une part, le corps de troupes qui a exécuté l'attaque se reformera et s'assurera du terrain conquis; de l'autre, les troupes des autres colonnes se dirigeront rapidement, soit qu'elles soient en ligne ou en colonnes, sur les points essentiels du poste que l'ennemi vient de quitter, et on formera une disposition offensive suivant les principes qui seront exposés dans la suite. Les troupes du corps attaquant ou des autres colonnes, qui auront à prendre possession d'un poste quelconque abandonné par l'ennemi, se conduiront de la manière indiquée avec assez de détail dans le I[er] chapitre de ce livre, si elles n'ont qu'à s'y maintenir et qu'il soit dangereux de se porter au-delà, tandis que les troupes du corps attaquant et des autres colonnes prendront possession de la position de l'ennemi; on détachera, pour peu que la nature du terrain le permette, la cavalerie des unes

Conduite à tenir quand l'ennemi abandonne sa position.

et des autres à sa poursuite, car il ne suffit pas de vaincre, il faut encore savoir profiter de la victoire; et on fera soutenir, s'il est nécessaire, cette cavalerie par de l'infanterie.

On envoie un corps de cavalerie à sa poursuite.

On enverra de même à la poursuite de l'ennemi les troupes et surtout la cavalerie, dont on n'aura pas besoin, s'il s'est mis en pleine retraite aussitôt que son aile aura été dépostée, et qu'on se proposera de prendre une nouvelle position en arrière de celle qu'il a abandonnée; cependant on évitera de s'affaiblir au point de ne pouvoir lui résister s'il faisait volte-face. Le reste de l'armée s'avancera pendant ce temps, en ligne ou en colonne, suivant la nature du terrain et la proximité de l'ennemi; se dirigera sur les points essentiels de la position qu'on doit prendre, soit qu'elle soit parallèle ou oblique à celle qu'on vient de quitter. Au reste, ce mouvement sera assujetti aux principes établis dans la 1re section du chapitre III du livre des marches, pour les troupes disposées en colonne; il sera au contraire soumis aux principes exposés dans le chapitre VI de ce livre pour les troupes qui manœuvreront en ligne.

Les troupes s'établiront dans la position comme dans celle que l'ennemi vient de quitter. Il n'est pas besoin d'ajouter que s'il n'est pas très-près on pourra reformer en colonne les troupes qui auront exécuté la première attaque et qui ne seront pas employées à sa poursuite, afin de les porter plus vite dans la position qu'elles doivent occuper après l'affaire; mais il convient d'observer qu'il y aura des cas où il sera fort à propos de faire prendre une certaine avance aux colonnes des ailes, soit parce qu'elles seront alors plus promptement maîtresses d'un des points essentiels de la position que l'armée doit occuper, soit parce qu'elles se trouve-

ront en moins de temps sur le flanc des positions intermédiaires que l'ennemi pourrait prendre (78); il sera même utile, quand on croira pouvoir employer les troupes de plusieurs colonnes à déborder le front de l'ennemi, d'en former un corps particulier: ce corps quittera la marche de front pour prende la marche de flanc par les moyens indiqués dans l'art. IV du chapitre II section II du livre des marches, et précédera le reste de l'armée en marchant par son flanc pour gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi.

Conduite à tenir quand l'ennemi prend une positiou intermédiaire.

782. Si l'attaque a également pour objet de prendre une position plus reculée que celle dont on a déposté l'ennemi, dans le cas où celui-ci, au lieu de se mettre en pleine retraite, s'arrête dans une position assez rapprochée de celle qu'il a été obligé d'évacuer, ce sera sur le terrain conquis qu'on formera d'abord une disposition défensive pour s'en assurer la possession, puis une disposition offensive pour attaquer l'ennemi.

783. La disposition défensive sera assujettie aux principes exposés plus tard; mais on adoptera toujours le système de défense active de préférence, parce qu'il se prête plus aisément que tout autre aux mouvemens ultérieurs.

Il sera ensuite facile de changer la disposition défensive en une disposition offensive, surtout si une grande partie de l'armée est restée en colonne. Il n'y

(78) Si l'ennemi prend une position intermédiaire entre celle dont on l'a chassé et celle que l'armée doit occuper, et qu'une des colonnes parvienne à en gagner le flanc, la formation de la nouvelle disposition offensive de l'armée rentrera dans la classe des formations d'ordre de bataille à la suite des marches mixtes, car la colonne de l'aile n'aura qu'à se prolonger sur le flanc de l'ennemi et à se former ensuite en bataille sur son propre flanc. Il en sera de même si l'ennemi prend une position intermédiaire et que plusieurs colonnes de l'armée soient arrivées sur son flanc, après avoir quitté la marche de front pour prendre celle de flanc.

aura qu'une chose à observer : c'est que si le sort de la position dont on s'est emparé tient à la possession de quelques postes tels que des hauteurs, des villages, des bois, etc., il faudra y laisser un nombre de troupes suffisant pour les occuper, parce qu'on se ménagera de la sorte des points d'appui au cas que la nouvelle attaque échoue et qu'on soit repoussé. Au reste, on juge aisément que la disposition offensive sera à peu près formée si le corps de troupes qui a attaqué l'aile de la première position de l'ennemi doit encore attaquer celle de sa seconde disposition ; il y aura tout au plus quelques déplacemens de troupes et quelques déploiemens à exécuter si le front de la seconde attaque est plus étendu que ne l'était celui de la première ; le reste de la disposition et des manœuvres sera assujetti aux principes développés dans cet article. Si c'est au contraire la totalité de l'ordre de bataille qui doit entrer en action, tout se réduira à former une disposition parallèle. Si c'est enfin une partie différente de l'aile qui a déjà attaqué, qui soit destinée à frapper, l'armée formera des dispositions offensives, d'après les principes exposés dans les articles suivans, et s'avancera ensuite pour attaquer l'ennemi dans sa nouvelle position.

On cherche à gagner les flancs ou les derrières de la seconde position.

784. Dans tous les cas, on ne négligera pas de gagner, s'il est possible, le flanc ou les derrières de l'ennemi, 1° en faisant déboucher quelques colonnes sur le flanc de l'ennemi, ou tourner ce flanc par la colonne de l'aile, ou enfin quitter à quelques colonnes la marche de front, pour prendre celle de flanc, quand on a l'intention d'employer des troupes de plusieurs colonnes à gagner le flanc de l'ennemi ; 2° en faisant marcher quelques troupes déployées par leur flanc droit si on veut gagner le flanc gauche de l'ennemi ; 3° en fai-

sant marcher quelques troupes par leur flanc gauche si on a le dessein d'employer des troupes déployées à gagner le flanc droit de l'ennemi.

Les troupes qui auront débouché en colonne sur le flanc de l'ennemi n'auront ensuite qu'à se déployer; celles qui l'auront tourné se formeront à droite ou à gauche en bataille quand elles seront arrivées à leur destination; mais la disposition des unes et des autres sera assujettie aux principes exposés dans les articles V et VI au sujet des attaques de flanc et des attaques de revers.

En général, qu'on se garde d'oublier que c'est en flanquant, en tournant, en embrassant l'ennemi qu'on gagne ordinairement les batailles; si la nature de sa position a réduit à exécuter une attaque de front, et a empêché de prendre cet avantage au commencement d'une suite de dépostemens successifs telle qu'en présentent assez souvent nos batailles, il faut tâcher de le saisir dans le cours de l'affaire: dès qu'on l'aura obtenu, on embrassera et on tournera l'ennemi de plus en plus.

Conduite à tenir lorsqu'on ne peut distinguer si l'ennemi bat en retraite.

785. Il arrive quelquefois qu'après avoir déposté l'ennemi d'une première position, la nature du terrain et de ses dispositions de retraite ne permettent pas de distinguer s'il est en pleine retraite ou s'il s'établit dans une nouvelle position en arrière de la première: si on a résolu de l'attaquer dans cette seconde, on se conduira suivant les principes que nous venons d'exposer. Si au contraire on n'a l'intention de s'établir en arrière de la position dont on aura déposté l'ennemi qu'autant que cet avantage ne coûtera pas trop cher, on se conduira comme dans les circonstances où on veut tenter de prendre une position plus avancée que celle qu'on occupe, mais avec

la résolution de revenir dans l'ancienne si la nouvelle est occupée (79) ; c'est-à-dire qu'une partie des troupes conservera la position ou tout au moins les points essentiels de la position dont l'ennemi aura été déposté, et que le reste s'avancera, selon les circonstances, en ligne ou en colonne, pour aller s'établir dans l'autre position, mais avec d'autant plus de précautions qu'il y aura plus d'incertitude sur les projets de l'ennemi ; ces troupes se replieront, si cet ennemi tient ferme, sur celles qui ont conservé la position qu'il a quittée. Si le général Cuesta s'était conduit ainsi, il n'eût pas été battu, le 27 mars 1809, à Medellin par le duc de Bellune.

Si l'ennemi ne peut prendre de nouvelles positions qu'à une distance assez considérable de celle dont on l'a déposté : et qu'on veuille l'y attaquer, tout se réduira à remettre la totalité de l'armée en marche en colonne.

Mais c'est assez de détails sur la conduite à tenir dans les circonstances où l'ennemi abandonne la totalité de sa position à la suite d'une attaque d'aile dans laquelle toutes les colonnes de l'armée ne se sont pas déployées : passons maintenant aux cas où les succès de l'attaque d'aile n'ont point déterminé l'ennemi à quitter la totalité de sa position.

Cas où malgré le succès de l'attaque d'aile l'en-

786. Il est certain que la nature de la position de l'ennemi peut être telle que les premiers succès de l'attaque d'aile ne donnent pas la possibilité d'at-

(79) Frédéric donna un exemple de cette conduite quand il vint, en 1760, au secours de *Schweidnitz* qui était bloqué par les Autrichiens : ce prince, qui avait pris une position entre *Zoptenberg* et *Stoschdorf*, désirait occuper les hauteurs de *Koltsken* si les Autrichiens ne s'en étaient pas emparés, ce qu'il craignait. Il s'avança de front avec son avant-garde ; sa première ligne tant infanterie que cavalerie le suivit ; la seconde ligne vint alors prendre la place que quittait la première ; et elle ne suivit celle-ci que lorsque le corps de réserve et les bagages furent arrivés.

taquer le flanc ou les derrières de cet ennemi : sa position peut au contraire être telle que ces premiers avantages procurent le moyen d'attaquer son flanc, ou son flanc et ses derrières, ou enfin seulement ses derrières.

nemi n'évacue pas toute sa position.

787. Mais d'un côté, on sent aisément qu'il ne sera pas question de manœuvrer, si les succès de l'attaque d'aile ne peuvent exercer d'influence sur le sort de la position de l'ennemi; on laissera les troupes qui auront exécuté cette attaque sur le terrain qu'elles auront conquis, ou on les portera en avant soit pour poursuivre l'ennemi, soit pour occuper une position plus avantageuse, soit pour se rendre entièrement maître de quelques passages qu'on a résolu de lui interdire. Les circonstances fixeront le choix entre ces divers partis.

788. D'un autre côté, si les succès de l'attaque d'aile ne donnent que les moyens d'exécuter une attaque de revers, il ne pourrait plus être question d'ordre de bataille contigu, attendu qu'il faut toujours exécuter des attaques de flanc pour lier, dans cette sorte d'ordres de bataille, les attaques de revers avec celles de front.

Nous ne nous occuperons donc plus actuellement que des cas où la défaite de l'aile de l'ennemi fournit le moyen d'attaquer le flanc et les derrières du reste de sa position, ou seulement son flanc.

789. Mais comme l'attaque de flanc peut avoir lieu dans les dispositions contiguës, sans l'attaque de revers, au lieu que l'attaque de revers est indépendante de celle de flanc, nous nous occuperons d'abord des cas où la nature de la position de l'ennemi permet de profiter des succès de l'attaque d'aile pour exécuter une attaque de flanc; nous parlerons ensuite de

Conduite à tenir quand le succes de l'attaque d'aile permet de tenter une attaque de flanc.

la manière d'exécuter l'attaque de revers lorsqu'elle est praticable.

790. L'objet essentiel, quand les succès de l'attaque d'aile fournissent l'occasion d'exécuter une attaque de flanc, est de combiner une double attaque contre le flanc de l'ennemi qui se trouve découvert par la déroute de son aile, et contre le front des parties de ligne ennemie qui tiennent encore.

791. Cette dernière attaque sera facile à exécuter, car les troupes déployées qui se trouveront en face des divers points de la position de l'ennemi pourront s'avancer pour les attaquer soit ensemble, soit successivement, soit directement, soit obliquement. Celles qui seront restées en colonne parce qu'elles doivent être refusées, conserveront toujours la faculté de se déployer, en même temps ou successivement, en totalité ou en partie, pour former une disposition dont la direction sera directe ou oblique contre la totalité ou contre quelque partie du front de l'ennemi.

Observations relatives à l'attaque de front.

792. On observera cependant, relativement à l'attaque de front : 1° qu'il faut l'assujettir aux règles qui seront indiquées dans la suite pour les attaques de front qui doivent être combinées avec des attaques de flanc; 2° qu'il importe de ne déployer dans chaque colonne que les troupes nécessaires pour les différentes attaques; 3° que très-souvent il y aura de l'avantage à mouvoir, perpendiculairement à la direction générale de l'armée, les troupes refusées dans la première attaque. Si les têtes des colonnes formées par ces troupes présentent une disposition oblique sur le front de l'ennemi, et que la nature du terrain permette de les mouvoir toutes en même temps perpendiculairement à la direction générale

de cette disposition sans les séparer du corps qui a exécuté la première attaque, il en résultera une attaque successive où on attaquera chaque partie du front de l'ennemi dans le moment où son flanc sera gagné. Toutes les colonnes pourront se déployer en même temps pour exécuter une attaque de cette espèce, ou elles se déploieront successivement à mesure qu'elles seront sur le point d'entrer en action : il résultera de là une sorte d'attaque en échelons, car les troupes restées en colonne ne devront jamais précéder celles qui sont déployées, et chaque colonne s'arrêtant successivement pour se déployer, laissera prendre une certaine avance aux troupes déployées qui continueront leur mouvement pendant ce temps.

793. Si le corps de troupes qui exécute l'attaque est composé d'infanterie et de cavalerie, que cette dernière forme son aile et qu'elle repousse ou batte la cavalerie de l'ennemi, on se contentera d'envoyer un certain nombre d'escadrons à la poursuite de la cavalerie battue et de faire exécuter au reste des troupes à cheval, surtout à l'extrémité de leur aile, un changement de front pour tomber sur le flanc de l'infanterie ennemie.

Passons aux circonstances où la totalité des troupes qui exécutent l'attaque obtiennent en même temps des succès. Cas où l'attaque obtient du succès.

794. Le moyen le plus naturel de tomber sur le flanc de l'ennemi paraît être de faire exécuter au corps victorieux un changement de front en avant, perpendiculaire ou oblique; l'aile de ce corps qui s'attache au reste de l'armée servirait de pivot à ce mouvement si on pouvait manœuvrer sans inquiétude sur le flanc de l'ennemi; on manœuvrerait au

contraire sur l'aile de ce même corps qui forme aussi celle de l'armée, si la proximité de l'ennemi donnait lieu de craindre d'être troublé pendant l'exécution de cette manœuvre; mais, 1° ce parti serait impraticable si l'aile ennemie qu'on a battue avait la possibilité de se reformer à la faveur de quelque poste; 2° ce mouvement désunirait les troupes; 3° il ne serait point assez rapide, car il exigerait autant de temps qu'il en faudrait au corps victorieux pour parcourir une fois et demie l'étendue de son front.

795. Il est un moyen d'une exécution plus simple et d'un tiers plus rapide, auquel on donnera la préférence, surtout quand il est question d'employer de l'infanterie à attaquer le flanc de l'ennemi à la suite d'une attaque d'aile, et que le flanc de l'attaque a été couvert par d'autres troupes : c'est d'ordonner au corps victorieux de se porter assez en avant pour que les troupes qui couvrent son flanc soient en nombre suffisant pour attaquer avec succès le flanc de l'ennemi; peu importe qu'elles soient disposées obliquement, c'est-à-dire en échelons (80); ou perpendiculairement, c'est-à-dire en colonne avec distance; elles se formeront ensuite en bataille sur leur propre flanc pour attaquer celui de l'ennemi.

796. Si le flanc du corps qui a attaqué l'aile de l'ennemi n'est pas couvert par d'autres troupes, ou si le nombre de troupes employées tant à exécuter l'attaque qu'à couvrir son flanc, ne suffit pas pour attaquer le flanc de l'ennemi avec force, on ordonnera à la totalité ou à une partie des troupes

(80) On juge bien que si le flanc du corps attaquant était couvert par des troupes disposées en échelons, et que la trouée qu'il a faite ne fût pas assez grande pour que ces troupes pussent y pénétrer en échelons, elles seraient obligées de marcher en colonne avec distance derrière l'aile du corps victorieux.

de la colonne la plus voisine, dont on tirera par préférence les troupes de seconde ligne, et surtout celles de l'arme dont l'emploi sera le plus avantageux, de se mettre en marche en colonne avec distance et de venir se placer soit à l'aile du corps attaquant, soit derrière les troupes qui se trouvent déja sur le flanc de l'ennemi, soit enfin à côté de ces mêmes troupes. Tout ce qu'il y aura à observer à cet égard, sera de les faire marcher la droite en tête si elles sont destinées à attaquer le flanc gauche de l'ennemi, et la gauche en tête si elles doivent en attaquer le flanc droit.

On a indiqué, au sujet des marches qui sont alternativement de front et de flanc, les moyens de renverser une colonne et de faire marcher la droite en tête des troupes qui avaient leur gauche en tête. Celles qu'on portera sur le flanc de l'ennemi se formeront en bataille sur leur propre flanc aussitôt qu'elles seront arrivées à leur destination, et l'attaqueront de suite. Peu importe que leur position soit parallèle au flanc ou oblique au front et au flanc de l'ennemi, car il sera facile, en l'abordant d'arrêter une aile qui sera dejà trop en avant, et de faire avancer celle qui se trouverait trop en arrière. Il sera essentiel d'assujettir la disposition du corps de troupes destiné à attaquer le flanc de l'ennemi, quels que soient les moyens par lesquels il se forme, aux principes exposés dans l'article V.

797. L'infanterie du corps de troupes qui a battu l'aile de l'ennemi, couvrira, pendant ce temps, le flanc de celle qui attaquera le flanc de l'ennemi, et empêchera que les débris de l'aile qui aura été mise en déroute ne se rallient pour venir la prendre en flanc. Cette infanterie, ou du moins sa seconde ligne

soutiendra ou étendra d'ailleurs en cas de besoin le front de l'attaque qui se dirige contre le flanc de l'ennemi (81), et dans tous les cas, elle formera facilement les dispositions nécessaires pour couvrir la retraite des troupes de cette attaque si elles sont repoussées. La cavalerie du même corps tomberait en même temps sur le flanc de l'ennemi en exécutant des changemens de front si elle marche derrière l'infanterie, ou se placerait derrière celle-ci pour atteindre le même but en exécutant des changemens de front, si elle appuyait le flanc de l'infanterie pendant l'attaque.

Cas où tout le corps qui a battu l'aile tombe sur le flanc de l'ennemi.

798. La totalité des corps qui ont battu l'aile de l'ennemi n'exécutera de changemens de front, pour tomber sur le flanc des parties de ligne qui tiennent encore, que s'il est possible d'exécuter les manœuvres dont il vient d'être parlé pour changer la direction de l'attaque, soit parce qu'il n'y a pas d'autres troupes sur le flanc du corps qui a exécuté l'attaque, soit parce qu'il est impossible de dégarnir la colonne la plus voisine; mais il faudra pour que ces changemens de front soient praticables, que l'aile battue soit hors d'état de se rallier.

Cas où il n'y a qu'une partie de ce corps qui tombe sur ce flanc.

799. Si cette dernière circonstance n'existe pas, mais qu'il soit impossible, d'un autre côté, de se servir des manœuvres dont il est question, on n'emploiera que les troupes de seconde ligne à tomber sur le flanc de l'ennemi, et on leur fera exécuter un changement de front pour parvenir à ce but. Les troupes de première ligne couvriront d'abord leur mouve-

(81) Les troupes qu'on destine au premier de ces usages, n'auront qu'à se rompre et à venir ensuite se former à gauche ou à droite en bataille derrière le corps qui attaque le flanc de l'ennemi; les troupes qu'on veut employer à étendre le front de ce corps n'auront au contraire qu'à exécuter un changement de front.

ment, puis leur flanc quand elles attaqueront celui de l'ennemi.

800. Ce seront, d'après cela, les circonstances qui régleront dans tous les cas la conduite à tenir par les corps qui ne combattront point le flanc de l'ennemi après avoir battu son aile. Si le terrain paraît propre à l'emploi de la cavalerie, on emploiera une partie de celle qui a suivi le corps qui a attaqué l'aile de l'ennemi, à en poursuivre les débris, quand elle aura appuyé l'aile de l'infanterie pendant l'attaque. Si elle s'était trouvée au contraire derrière l'infanterie, elle passera sur les flancs de celle-ci, ou bien l'infanterie se reploiera en colonnes par bataillons, pour lui ouvrir des passages; mais on laissera toujours, avec l'infanterie du corps qui a attaqué l'aile de l'ennemi, la cavalerie nécessaire pour la soutenir et garantir ses flancs; d'autres fois le même corps s'arrêtera en entier pour occuper une position susceptible de couvrir le flanc des troupes qui attaqueront le flanc de l'ennemi et assurer ainsi leur retraite, en cas d'événemens fâcheux. D'autres fois, il marchera en avant pour couvrir le flanc des troupes qui attaquent celui de l'ennemi, en poussant celles qu'il a déja battues; d'autres fois, enfin, il manœuvrera de manière à tomber sur les derrières de l'ennemi.

Occupons-nous maintenant de ces attaques de revers.

801. Il ne suffira pas, pour exécuter une attaque de revers à la suite d'une attaque d'aile qui aura réussi, que la nature de la position de l'ennemi la favorise; il faudra en outre avoir assez de troupes pour que son exécution ne nuise pas à l'attaque de flanc, et qu'elle ne découvre pas le flanc de cette dernière.

Conditions d'une attaque de revers à la suite d'une attaque d'aile.

802. On manœuvrera de la manière suivante pour parvenir à ce but. On fera marcher en avant la partie du corps qui a exécuté l'attaque d'aile, et qui n'est point employée contre le flanc de l'ennemi, jusqu'à ce qu'elle soit à la hauteur du terrain sur lequel elle doit se diriger pour gagner ses derrières et elle s'y arrêtera. S'il est nécessaire d'employer quelques troupes, pour contenir ou pour disperser entièrement les débris de l'aile qui a été battue, on tirera du corps dont nous parlons, pour remplir cet objet, la quantité de troupes de seconde ligne nécessaires, et elles se conduiront comme celles qui ont la tâche de couvrir le flanc de l'attaque de flanc. Pendant ce temps toutes les troupes désignées pour gagner les derrières de l'ennemi rompront vers le côté qui lui est opposé; chaque bataillon, et chaque régiment de cavalerie qui aura exécuté ce premier mouvement, tournera après cela deux fois de suite à droite ou à gauche pour faire face à l'ennemi. Réunies ainsi en colonnes ouvertes à la fin de cette manœuvre, ces troupes gagneront ensuite les derrières de l'ennemi où elles se formeront à droite ou à gauche aussitôt leur arrivée, pour commencer de suite leur attaque de revers.

803. Voici ce qu'il sera nécessaire d'observer :

1° Il faudra régler la disposition des troupes suivant les principes qu'on indiquera art. VI pour les attaques de revers.

2° Les troupes destinées à gagner les derrières de l'ennemi, manœuvreront, ainsi qu'il vient d'être prescrit, derrière les autres, 1° si les troupes de seconde ligne du corps qui a battu l'aile de l'ennemi sont les seules qu'on emploie à tomber sur ses derrières ; 2° si on ne se sert que de celles des ailes du corps qui a exécuté l'attaque d'aile, qui forme aussi l'aile de l'armée.

804. Il n'y a que le cas où une partie des troupes qui ont exécuté l'attaque d'aile occupe un poste susceptible de couvrir le flanc de l'attaque dirigée contre le flanc de l'ennemi, que les troupes destinées à attaquer ses derrières sont libres de passer en avant des autres pour arriver à leur destination; mais elles marcheront alors en bataille, si le terrain qu'elles doivent traverser oblige à faire un grand mouvement qui puisse s'exécuter en ligne; elles exécuteront les manœuvres indiquées un peu plus haut, si elles suffisent pour se porter sur les derrières de l'ennemi; enfin elles rompront vers le côté opposé à l'ennemi, si tout leur front et le flanc de leur autre aile se trouvent embarrassés, gagneront en colonne avec distance les derrières de l'ennemi, et se formeront à droite ou à gauche en bataille quand elles y seront arrivées.

805. Les dispositions offensives contre le flanc de l'ennemi étant formées, il suffira, si l'ennemi quitte sa position, de faire marcher par leur flanc les troupes qui seront formées sur celui de l'ennemi et même sur ses derrières pour gagner le flanc des nouvelles positions qu'il serait tenté de prendre. Les autres troupes exécuteront pendant ce temps un mouvement de front, soit en ligne, soit en colonne, et la manœuvre de l'armée rentrera d'après cela dans la classe des marches mixtes.

806. Les succès d'une colonne qui bat une aile de l'ennemi procurent presque toujours l'occasion d'attaquer avec un grand avantage le reste de sa position, lors même qu'il a agi en masse; cet avantage s'accroît encore lorsqu'il occupe une position trop étendue; en effet: 1° il lui est alors beaucoup plus difficile de renforcer le flanc des parties de ligne

qui tiennent encore quand son aile est battue; 2° le corps de troupes qui est parvenu à battre l'aile de l'ennemi n'ayant plus personne en face de lui, rien ne le gêne dans l'exécution des manœuvres qui ont pour objet de tomber sur le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore; 3° c'est lorsque l'ennemi s'est trop étendu, que la colonne qui attaque son aile n'a le plus souvent pas besoin de se déployer entièrement, attendu qu'une tête de colonne suffit alors quelquefois pour la battre et que les troupes qui sont restées en colonne se portent ensuite sans peine sur le flanc des parties de sa ligne qui tiennent encore.

Conduite à tenir quand l'ennemi abandonne sa position successivement.

807. Il arrive quelquefois, à la suite d'une attaque d'aile, que l'ennemi n'abandonne que successivement toutes les parties de sa position, et qu'il attend pour quitter chacune d'elles qu'on soit en mesure d'attaquer avec vigueur le front et le flanc ou les derrières du reste de la position (82): cela arrive surtout lorsqu'il y a dans la position beaucoup de localités, susceptibles d'appuyer son flanc et à la faveur desquelles il peut raccourcir successivement son ordre de bataille, sans craindre de découvrir le flanc de l'aile dont il diminue la longueur.

(82) Ce cas est plus commun dans les attaques en ordre de bataille séparé que dans les attaques en ordre contigu, parce que des localités telles que celles dont on va parler nécessitent presque toujours des ordres de bataille séparés défensifs et offensifs. Ces localités se multiplient surtout quand les armées agissent sur un grand front; aussi les guerres de la révolution ont-elles présenté beaucoup d'exemples d'attaques successives. J'en puis citer deux dans la seule campagne de 1793; l'attaque de la position des Autrichiens en avant de *Germersheim*, par le général Beauharnais; et l'attaque du camp de *Minfeld*, et de la position du *Bewald* par les Autrichiens: l'attaque de *Kayserslautern* par le maréchal de Mœllendorf, en 1794, celle de la position des Français sur le *Pfrim*, en 1795, par le maréchal de Clairfayt, la bataille d'*Ettlingen*, livrée par le général Moreau à l'archiduc, et celle de *Neresheim*, livrée par ce prince à l'armée française, en 1796, etc.

808. Nous ne parlerons point des circonstances où l'on peut être dans le cas d'attaquer successivement le front et les derrières des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, sans qu'il soit possible d'attaquer avec succès leur flanc; car ce cas nécessite des dispositions en ordre séparé. Nous ne nous occuperons que des circonstances où on est obligé d'attaquer successivement le front et le flanc des différentes parties de l'armée ennemie.

809. Si les diverses parties de l'armée attaquante, formées en ligne ou en colonne, sont disposées de manière à pouvoir former tout d'un coup une disposition oblique contre le front et le flanc de l'ennemi, il n'y a point d'inconvénient à porter en même temps en avant la totalité de l'armée pour attaquer l'ennemi aussitôt que l'aile de celui-ci est battue, car la nature de cette disposition oblique, qui fait que les différentes parties de l'armée attaquante n'entreront que successivement en action si toute l'armée marche en même temps en avant, fait aussi que le front de chacune des parties de l'armée ennemie ne sera attaqué qu'au moment même où son flanc le sera. Si une armée qui a battu l'aile de l'ennemi se trouve également dans une position sur le front et le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, on formera en ligne pleine sur leur flanc les troupes disposées en échelons, ou bien en colonnes avec distances sur le flanc du corps qui a exécuté la première attaque, puis ces nouvelles lignes attaqueront ensuite l'ennemi en lignes dans les circonstances ordinaires, ou en échelons directs si on craint que l'aile qui a été refusée d'abord ne se trouve engagée trop tôt par une attaque en ligne, ou enfin en échelons indirects si on vise à déborder

l'ennemi de plus en plus. Quant aux troupes disposées en colonne, s'il y en a encore, elles marcheront à peu près perpendiculairement à la direction générale que présentent leurs têtes et se déploieront à mesure qu'elles seront sur le point d'entrer en action. Celles qui ont exécuté la première attaque d'aile manœuvreront pendant ce temps suivant les principes indiqués plus haut; mais les autres parties de l'armée se conduiront de la manière suivante : aussitôt qu'elles auront battu leurs adversaires, elles laisseront devant eux les troupes de première ligne nécessaires pour les poursuivre ou les contenir, et elles exécuteront un changement de direction pour attaquer directement le flanc de l'ennemi. Les troupes, tant du corps qui a exécuté la première attaque d'aile que des autres parties de l'armée qui auront attaqué le flanc de l'ennemi, après avoir battu les troupes qui leur étaient d'abord opposées, marcheront par leur flanc pour gagner les derrières de l'ennemi, si la nature du terrain et des circonstances se prête à cette manœuvre, aussitôt que les troupes qui attaquent à côté d'elles auront obtenu des succès. Si la nature du terrain ne se prête pas à cette manœuvre, ou que les ennemis déjà battus ne soient pas suffisamment dispersés pour qu'on puisse la tenter, ces mêmes troupes couvriront le flanc de celles qui attaquent de nouveau le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, en se portant dans la position qu'elles doivent occuper à la fin du dépostement.

Comment il faut déposter l'ennemi à la suite d'une atta-

810. S'il n'est, au contraire, possible d'exécuter que des attaques directes contre le front des troupes ennemies qui conservent leur position à la suite d'une attaque d'aile, et que cette position soit sus-

ceptible d'être raccourcie sans inconvénient, il serait imprudent de combiner une attaque contre le flanc et contre la totalité du front des troupes ennemies qui tiennent encore, quand on aura battu son aile, parce que les troupes qui attaqueront son flanc auront plusieurs positions à emporter successivement, et ne pourront réellement attaquer que le flanc d'une partie de l'armée ennemie; il faudra donc employer un peu plus de temps à effectuer le dépostement, et voici la manière dont on se conduira, supposé que l'armée doive prendre une position parallèle à celle dont elle dépostera l'ennemi :

que d'aile lorsque la position est susceptible d'être raccourcie.

Si les colonnes sont déployées, les différentes parties de l'armée qui ne sont point encore entrées en action s'avanceront pour attaquer à mesure que les parties les plus voisines de l'ordre de bataille auront défait les ennemis qu'elles ont en face d'elles et gagné ainsi le flanc du reste de la position. Si la colonne qui a exécuté l'attaque est seule déployée, on déploiera successivement les autres colonnes, en totalité ou en partie, pour attaquer les portions du front de l'ennemi qui leur sont opposées. A mesure que les colonnes les plus voisines auront battu les ennemis qui sont en face d'elles et gagné le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, les troupes du corps qui a attaqué avec succès l'aile de l'ennemi seront les premières à tomber sur le flanc et même, s'il est possible, sur les derrières des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, et elles exécuteront pour cela les manœuvres indiquées plus haut pour changer la direction de l'attaque d'un corps employé à exécuter une attaque, qui n'a pas son flanc appuyé par d'autres troupes et qu'il est de

toute impossibilité de dégarnir la colonne voisine (83).

Les troupes, tant du corps qui a exécuté la première attaque que des autres colonnes, employées à tomber sur le flanc de l'ennemi après avoir battu les troupes qui leur étaient opposées, marcheront d'ordinaire par leur flanc pour gagner les derrières de l'ennemi, si la nature du terrain et des circonstances favorise cette manœuvre, aussitôt que les troupes qui attaquent à côté d'elles auront obtenu des succès qui les mettent en mesure de tomber sur le flanc de l'ennemi; mais, 1° s'il arrive que les troupes qui ont obtenu des avantages à côté d'elles ne suffisent pas pour attaquer avec succès le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, elles n'auront qu'à marcher en avant pour former de nouvelles lignes derrière les troupes qui attaquent le flanc de l'ennemi, ou bien elles marcheront par leur flanc et se reformeront ensuite à droite ou à gauche en bataille quand elles seront sorties de derrière les troupes qui attaquent le flanc de l'ennemi, s'il est nécessaire de prolonger le front de celles-ci; 2° s'il arrive que la nature du terrain ne permette pas de gagner les derrières des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, ou si les ennemis déjà battus ne sont pas suffisamment dispersés pour qu'on puisse le tenter, les troupes qui ont déjà attaqué le flanc de l'ennemi et qui ne sont plus nécessaires pour cette opération couvriront le flanc des troupes qui attaquent de nouveau le flanc des parties de ligne en-

(83) En effet, chaque partie de l'armée devant exécuter successivement une attaque de flanc, il serait impossible de la dégarnir pour renforcer la partie qui a commencé son attaque avant elle.

nemie qui tiennent encore, en se portant dans la position qu'elles doivent occuper à la fin du dépostement.

811. On se conduira d'une manière un peu différente si l'ennemi occupe une position qu'on puisse raccourcir sans inconvénient, que l'on soit obligé d'attaquer directement le front des parties de ligne ennemie qui tiennent encore après la réussite de l'attaque d'aile, mais que la position où l'armée doit s'établir après avoir battu l'ennemi soit oblique à la position de celui-ci comme l'était par exemple celle que Dumouriez voulait prendre entre *Landen* et *Leaw* s'il eût gagné la bataille de *Neerwinden*, et que les différentes parties de l'armée soient obligées par cette raison de changer la direction de leur mouvement aussitôt après avoir battu les troupes qui leur sont opposées, afin que l'armée exécute un mouvement de conversion durant la bataille (85). Les trou-

(85) Je crois qu'il est impossible de faire manœuvrer les différentes colonnes d'une armée, relativement au but qu'on se propose, avant d'avoir battu au moins l'aile de l'ennemi, si on a l'intention de faire exécuter à cette armée un mouvement de conversion durant le cours de la bataille. En effet, si on ne déborde pas beaucoup l'ennemi, on s'exposera à être soi-même débordé en faisant écharper les colonnes sur le côté opposé à l'aile qui doit exécuter l'attaque; mais d'un autre côté, si l'ennemi est un peu habile, se laissera-t-il attaquer quand il est débordé fortement par un adversaire qui se trouve assez près de lui et peut prendre à raison de cela une position oblique sur son flanc? Une armée qui doit exécuter un mouvement de conversion pendant une affaire ne peut préparer la réussite de cette manœuvre, tant qu'elle est encore en colonne, qu'en plaçant ses têtes de colonne en échelons. Je ne puis quitter ces mouvemens de conversion d'armée pendant une bataille, sans faire observer qu'il faut que le corps de troupes qui exécute l'attaque d'aile soit plus fort que dans les attaques d'aile ordinaires, à moins que le terrain ne se resserre en arrière de la position de l'ennemi; en voici la raison: c'est que si l'aile de l'ennemi qui aura été battue se retire perpendiculairement en arrière de la position dont elle aura été chassée et que l'armée victorieuse exécute pendant ce temps-là un mouvement de conversion, elle prêtera le flanc aux débris de l'aile qu'elle a battue d'abord. L'armée attaquante ne peut se prémunir contre ce danger qu'en con-

pes qui auront exécuté l'attaque d'aile, exécuteront les mêmes mouvemens que dans les autres circonstances pour attaquer le flanc et même, s'il est possible, les derrières des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. Quant aux autres colonnes, elles se déploieront, si elles ne le sont pas déjà, suivant les principes que j'ai établis plus haut; elles attaqueront l'ennemi, et lorsqu'elles auront battu les parties de ligne qui leur sont opposées, elles exécuteront un changement de front oblique pour prendre en flanc le reste de la ligne ennemie. Les troupes qui exécuteront ce mouvement dans la circonstance dont il est question, n'auront point à craindre pour leur flanc, car il se trouvera tout naturellement couvert par les troupes qui auront exécuté précédemment leur attaque, puisque ces troupes auront exécuté le même mouvement qu'elles effectuent elles-mêmes, ou qu'elles auront laissé du monde en face de l'ennemi pour couvrir les troupes destinées à attaquer son flanc.

812. Quelles que soient, au reste, les manœuvres qu'exécutent successivement les différentes parties de l'armée pour attaquer le flanc des portions de ligne ennemie qui tiennent encore, il faudra, si les troupes de seconde ligne de quelque colonne se sont séparées des troupes de première ligne de la même colonne pour tomber sur le flanc de l'ennemi, il faudra, dis-je, éviter de faire trop avancer les troupes de première ligne, crainte de les mettre dans l'impossibilité d'être soutenues.

813. Si l'ennemi, bien loin de laisser le temps de former successivement des dispositions offensives contre chacune des parties de son front, abandonnait

servant les moyens d'étendre beaucoup son aile, et ces moyens sont de lui donner une grande force.

les différentes parties de sa position à mesure que leur flanc est gagné par celles de vos troupes qui se sont avancées, soit en ligne, soit en colonne, pour aborder les parties les plus voisines de son front, l'attaque ne serait plus alors qu'une marche, où l'on dirigerait les diverses colonnes relativement à la position qu'on a résolu de prendre à la fin de la bataille.

814. Il sera assez à propos, si on exécute une marche un peu longue pour attaquer une position dont il faudra emporter successivement les différentes parties, de faire marcher les colonnes en échelons; l'attaque se réduira après cela à une marche dans laquelle les colonnes auront marché à différentes hauteurs, et il suffit de déployer des têtes de colonne pour déposter l'ennemi des diverses parties de sa position. Si on est au contraire obligé de déployer la totalité de chaque colonne, ce ne sera que successivement que chacune d'elles se déploiera, car elles n'arriveront que l'une après l'autre à portée de l'ennemi, et il en résultera une espèce d'attaque en échelons dans laquelle chaque colonne se conduira, après avoir battu l'ennemi, suivant les principes que nous venons d'exposer. On sent qu'il sera facile de faire arriver au secours des troupes déjà engagées dans le combat, celles qui marcheront en colonne éloignées de l'ennemi.

815. Je ne terminerai pas l'exposition des principes relatifs aux attaques d'aile où les colonnes se déploient successivement, sans faire observer qu'il arrive quelquefois qu'on est obligé de déployer les colonnes successivement après avoir projeté de les déployer en même temps. Cela arrive quand les colonnes destinées à exécuter l'attaque ont pris une cer-

taine avance sur les autres colonnes, soit parce qu'on leur a donné cette avance, soit parce qu'il y a eu une de ces défectuosités qui se rencontrent fréquemment dans les marches; si l'ennemi a dû s'apercevoir de l'arrivée des colonnes destinées à exécuter l'attaque, il ne faut pas balancer à l'attaquer le plus rapidement possible, avant qu'il ait pu se reconnaître et renforcer les points menacés. Les colonnes qui se trouvent en sa présence se déploieront donc et commenceront leur attaque aussitôt qu'il y aura assez de troupes en ligne pour l'exécuter et que le flanc de ces troupes pourra être assuré par la nature du terrain, par leur disposition ou par la proximité des autres troupes; car s'il est essentiel de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se renforcer sur le point qu'on veut attaquer, il ne l'est pas moins de faire des dispositions telles que les troupes chargées d'exécuter l'attaque ne soient pas repoussées. Les autres colonnes se conduiront durant ce temps-là comme elles doivent se comporter dans les attaques d'aile où les colonnes se déploient successivement, ou, ce qui est plus rare, elles exécuteront une espèce d'attaque en échelons, se deployant et commençant chacune leur attaque aussitôt qu'elles seront en mesure de le faire.

ARTICLE III.

Des attaques des deux ailes.

Avantages des attaques aux deux ailes.

816. Les attaques des deux ailes présentent en apparence quelques avantages :

1° Il est souvent possible de combiner avec elles des attaques de flanc;

2° Les attaques des deux ailes ont, de même que

les attaques d'une seule, plusieurs avantages sur les attaques centrales, je veux dire : ceux d'être moins difficiles à démêler que ces dernières, d'être moins en prise au feu de l'ennemi, et de ne point exposer les corps qui les exécutent, à trouver des ennemis sur trois côtés;

3° Une attaque des deux ailes qui réussit est presque aussi funeste à l'ennemi qu'une attaque en ordre parallèle, car il lui est bien difficile de prendre de nouvelles positions en arrière de celle qu'il est obligé de quitter, si les ailes de l'armée victorieuse le poussent avec vigueur.

817. Mais, les attaques aux deux ailes ont aussi de graves inconvéniens : Inconvéniens de ces attaques.

1° Elles exigent au moins autant de monde qu'une attaque au centre;

2° Un ennemi manœuvrier qui verra ses deux ailes menacées, pourra quelquefois exécuter tout à coup une contre-manœuvre pour en refuser une à l'attaque dont elle est menacée, et tomber en même temps avec une grande supériorité de nombre sur l'aile opposée de son adversaire, soit en la débordant, soit en l'attaquant de front. Il est presque assuré de la victoire s'il réduit son ennemi à combattre une seule de ses ailes, car il pourra dès lors porter une grande quantité de troupes sur le point attaqué, et cela beaucoup plus rapidement que son adversaire; en effet, ses troupes marcheront sur une ligne plus courte, pour arriver d'une extrémité de l'ordre de bataille à l'autre, que celles de l'armée attaquante qui seront obligées de parcourir des lignes d'autant plus courbes, que le centre de leur disposition sera plus refusé.

3° En exécutant en même temps deux attaques

d'aile, deux personnes sont chargées de l'exécution du plan d'opérations, tandis qu'on ne confie qu'à un seul général la réussite de ses desseins, si on n'attaque que le centre ou une seule des ailes de l'ennemi; et le petit nombre de chefs qui concourent à l'exécution d'une entreprise militaire, est presque toujours une présomption en faveur de sa réussite.

4° Une armée qui échoue dans une attaque aux deux ailes, n'a point, comme celle qui est repoussée en exécutant l'attaque d'une seule, l'avantage de pouvoir se mettre rapidement en sûreté en prenant une position oblique qui empêche l'ennemi de la poursuivre s'il n'exécute auparavant un changement de front; attendu qu'elle serait elle-même dans la nécessité d'effectuer une semblable manœuvre pour prendre une pareille position.

5° L'attaque aux deux ailes n'est avantageuse qu'autant que l'ennemi a refusé son centre d'une manière absolue, ou que le centre de l'armée qui l'exécute est couvert par la nature du terrain; ou bien, enfin, qu'autant que cette armée a une grande supériorité numérique sur celle de l'adversaire; car si l'armée attaquante refuse elle-même son centre, sa disposition prend une concavité qui ralentit tous les mouvemens qu'on exécute pour porter les troupes d'une aile à l'autre; c'est pourquoi il nous semble qu'une attaque aux deux ailes n'a de chances de réussite qu'autant que l'armée est assez forte pour que le nombre de troupes qui se trouve de chaque côté du point de l'ordre de bataille entièrement refusé, soit supérieur aux forces que l'ennemi peut porter dans tous les cas de celle de ses ailes opposée à ces troupes. En effet, quelque bien combinée que soit la disposition d'une attaque aux deux ailes, il

n'est rien moins que certain que les deux attaques réussiront également, et la longueur du mouvement qu'il faudrait opérer pour porter beaucoup de troupes d'une aile à l'autre, fait qu'on ne doit compter, pour soutenir chaque attaque, que sur celles qui se trouvent du même côté du point de l'ordre de bataille le plus refusé.

L'histoire de la guerre de Sept ans nous offre deux grands exemples d'attaques aux deux ailes : l'un est l'affaire de *Landshut* en 1760, l'autre est la bataille de *Hochkirch*, en 1758. Dans l'un, les Autrichiens avaient une supériorité qui les mettait en état de tout entreprendre. Dans l'autre, ils avaient à la vérité une supériorité de nombre bien moins décidée sur les Prussiens; mais les vallons qui couvraient le front de ceux-ci, les empêchaient aussi d'attaquer le centre de l'armée impériale, que le maréchal de Daun se proposait de refuser au commencement de l'affaire. Qu'on examine quel soin le général autrichien mit à tenir en sûreté cette partie de son armée; comment il fit occuper le défilé de *Ploetzen* par le général Wiede, pour empêcher que ses adversaires n'en débouchassent afin de prendre en flanc les troupes qui attaqueraient elles-mêmes le flanc des Prussiens. On peut d'ailleurs remarquer, que ce général jugeait sans doute qu'on se compromettait beaucoup en attaquant en même temps les deux ailes de l'ennemi, puisqu'il ordonna au duc d'Ahremberg qui commandait son aile droite, de n'attaquer les Prussiens que lorsqu'il pourrait croire aux succès de l'attaque de la gauche. Le maréchal de Luxembourg en avait fait autant à la journée de *Neerwinden*, en 1693.

Mais ce serait à tort qu'on considérerait comme

attaques aux ailes celles auxquelles nous fumes redevables en 1794 de la conquête de la Belgique : en effet, 1° c'était plutôt un plan d'opération dirigé contre les deux ailes de l'ennemi qu'une attaque aux deux ailes, puisque les armées de Pichegru et de Jourdan agissaient séparément; 2° l'analyse de ce plan de campagne, prouvera qu'il ne dut ses succès qu'à ce que le centre du terrain qu'occupaient les armées françaises était couvert par des places fortes, ou plutôt encore à ce que les alliés se séparèrent pour agir les uns au nord, les autres à l'est du théâtre de la guerre.

Passons maintenant aux moyens d'exécution des attaques des deux ailes; nonobstant les inconvéniens qu'elles entraînent, car j'ai fait voir qu'il y a des circonstances où elles pouvaient être employées.

Exécution des attaques aux deux ailes.

818. Celles-ci proviennent de la nature du terrain, qui, donnant de la force au centre de l'armée, permet de le dégarnir pour renforcer les ailes, ou de ce que l'on juge que celles de l'ennemi sont les points les plus avantageux d'attaque. J'examinerai donc la conduite à tenir dans les circonstances où le centre de l'armée se trouve couvert par la nature du terrain; et lorsque ce centre n'est à l'abri d'attaque que par la disposition des troupes.

Je commence par ces derniers cas.

819. On n'attaque les deux ailes de l'ennemi dans une circonstance où le centre de l'armée n'est couvert par aucune localité, que 1° lorsqu'on juge que ses ailes sont les points d'attaque les plus avantageux; 2° lorsque le centre de l'ennemi se trouvant refusé, on est obligé d'attaquer ses deux ailes.

820. Il suffit, dans le dernier cas, de former une disposition offensive parallèle, dont les deux ailes

auront toute l'étendue et toute la force dont elles sont susceptibles. C'est ce que le maréchal de Luxembourg fit à la bataille de *Neerwinden* en 1693. On a déjà indiqué la manière de former des dispositions parallèles.

Voici maintenant la manière dont il faut se conduire si on attaque les deux ailes de l'ennemi dans une circonstance où le centre de l'armée n'est ni refusé ni couvert par aucune localité, mais seulement parce qu'on juge que les ailes de l'ennemi sont les points d'attaque les plus avantageux.

Conduite de l'attaque quand le centre de l'attaquant est refusé.

821. D'un côté, on pense bien qu'il faudra que le centre de l'armée attaquante soit entièrement refusé. De l'autre, on se rappelle qu'il a été démontré qu'on ne pouvait compter, pour soutenir chaque attaque dans une circonstance semblable à celle dont nous parlons, que sur les troupes qui se trouvaient sur le même côté du point de l'ordre de bataille le plus absolument refusé ; et il en est de ces attaques comme de toutes celles où l'on attaque plusieurs points séparés : il faut que les troupes destinées à exécuter chaque attaque se regardent comme un corps particulier dont les opérations ne sont liées qu'avec les troupes qui doivent les soutenir et avec celles qui sont destinées à assurer leur flanc.

822. Chacun des corps employés à exécuter une attaque d'aile, dans les attaques dirigées contre les deux ailes de l'ennemi sans que le centre de l'armée attaquante soit couvert par des obstacles ni que le centre de l'armée ennemie soit refusé, formera ensuite une disposition oblique pour conserver sa liaison avec le centre de l'armée, et ces deux corps régleront leur disposition sur les mêmes principes que les troupes destinées à exécuter l'attaque dans les at-

taques d'une seule aile; ils observeront seulement que l'obliquité de leur disposition doit être déterminée par la distance de l'ennemi à laquelle on veut teuir le centre de l'armée.

823. La disposition des troupes attaquantes et celle des troupes disposées obliquement pour chacune des deux attaques, se formeront par les mêmes moyens que dans les attaques d'une seule aile, soit que la totalité de chacun des deux corps employés à une attaque des deux ailes doive se déployer en même temps en ligne oblique, les colonnes ayant marché à différentes hauteurs, soit que chacun de ces deux corps doive se déployer en même temps en échelons, les colonnes ayant marché à diverses hauteurs, soit que chacun de ces deux corps doive se déployer en même temps en ligne oblique, les colonnes ayant marché à la même hauteur, soit que chacun de ces corps doive se déployer en même temps en échelons, les colonnes ayant marché à la même hauteur, soit que la plus grande partie des colonnes ne doive se déployer que lorsque les colonnes des ailes auront battu l'ennemi, soit enfin que les colonnes ne se déploient que successivement à mesure que la colonne la plus voisine aura battu l'ennemi.

824. Si la partie de l'ordre de bataille qui est entièrement refusée dans une attaque des deux ailes forme un corps assez considérable, celui-ci sera commandé par un chef indépendant de ceux qui conduisent les deux attaques d'aile, et il agira en son particulier ou sera destiné à renforcer, suivant les circonstances, l'une ou l'autre des ailes.

825. Si ce corps doit agir en son particulier, sa destination sera d'attaquer le centre de l'ennemi quand les deux ailes seront victorieuses. L'officier

qui le commande le regardera, en supposant que toutes les colonnes se déploient en même temps, comme le dernier échelon d'une disposition oblique, et le déploiera perpendiculairement à la direction sur laquelle il doit agir. Il le conduira au contraire comme les colonnes de l'aile refusée dans les attaques d'une seule aile où les colonnes se déploient successivement, si les colonnes doivent se déployer successivement et qu'on soit dans le cas de déployer celle du centre pour attaquer l'ennemi quand les colonnes des ailes seront victorieuses.

826. Si la partie refusée de l'ordre de bataille n'est destinée qu'à renforcer les troupes de l'une ou de l'autre attaque, le général en disposera, durant le cours de l'affaire, comme d'une réserve.

Passons maintenant aux attaques des deux ailes dans lesquelles le centre de l'armée est couvert par la nature du terrain.

Attaques d'aile où le centre est couvert par la nature du terrain.

827. L'objet essentiel est alors de faire occuper les localités qui peuvent couvrir le centre de l'armée par le nombre de troupes nécessaire pour les défendre, et d'occuper tous les défilés qui peuvent servir à l'ennemi pour attaquer la partie de l'ordre de bataille qu'on veut refuser.

828. On s'astreindra, pour leur occupation, aux principes donnés dans l'art. II sur la manière d'occuper tous les postes susceptibles de renforcer les parties refusées de l'ordre de bataille dans toutes les attaques partielles.

Disposition de chacune des branches de l'ordre de bataille.

829. Pour ce qui est des troupes destinées à exécuter l'attaque, chacune des branches de l'ordre de bataille formera ses dispositions d'après les principes et par les moyens indiqués dans l'art. II. Si les obstacles qui couvrent le centre de l'armée sont très-près du front de l'ennemi, ils appuieront une aile

de chacun des corps attaquans pendant toute la durée de l'attaque. Si ces mêmes obstacles sont au contraire éloignés du front de l'ennemi, les corps destinés pour attaquer les ailes de celui-ci assureront l'aile qui est la plus rapprochée du centre de l'armée avec de la cavalerie, ou se serviront d'une des dispositions indiquées pour les attaques d'une seule aile quand l'aile refusée n'est couverte par aucune localité. Dans tous les cas, les corps de troupes qui attaquent l'aile de l'ennemi appuieront celle des leurs qui forme aussi l'aile de l'armée, à toutes les localités susceptibles de la couvrir, ou bien prendront pour l'assurer les moyens indiqués au sujet des attaques d'une seule aile. Si, après qu'on aura formé les dispositions nécessaires pour donner au centre de l'armée ainsi qu'aux corps qui exécutent les deux attaques tout le degré de force dont ils sont susceptibles relativement à leur destination, si, dis-je, il reste encore d'autres troupes, on les laissera en réserve au centre de l'armée, et on les disposera en colonne ou en ligne; mais je ferai remarquer, que cette dernière disposition est la plus habituelle dans la circonstance qui nous occupe, parce que ces réserves ne peuvent être destinées qu'à renforcer les ailes, et si elles sont formées en ligne derrière le centre de l'armée, elles n'auront qu'à se rompre et à se mettre en marche en colonne avec distance, pour se rendre à leur destination.

Disposition du centre de l'armée.

On a déjà dit, en parlant des attaques contre les deux ailes où le centre de l'armée n'est couvert par aucune localité, quelle devait être la conduite du corps de troupes placé au centre de l'armée s'il était destiné à attaquer l'ennemi quand les ailes auraient obtenu des succès : mais on sent que ce corps ne peut attaquer l'ennemi qu'autant qu'il lui est facile

de franchir les obstacles qui le couvrent; et c'est la possibilité d'en déboucher qui détermine s'il attaquera le centre de l'ennemi quand ses ailes seront battues, ou s'il formera simplement une réserve destinée à renforcer l'une des deux attaques.

Ce qui a été dit sur les moyens de former les dispositions relatives aux attaques d'une seule aile, indique suffisamment ceux à employer pour les attaques des deux.

830. Je terminerai ces réflexions sur cette espèce d'attaque en conseillant d'imiter Daun et Luxembourg qui, tout en exécutant des attaques aux deux ailes, ordonnaient à celle qui offrait le moins d'espérance, de ne pas entrer en action avant que l'autre eût obtenu des succès. Si on adopte ce système, on pourra faire rester en colonne plus long-temps l'aile qui doit exécuter une attaque secondaire, et on conservera les moyens, 1° de la porter plus rapidement en avant si les succès d'une seule aile décident l'ennemi à quitter sa position; 2° de la faire rétrograder plus promptement si l'autre aile est repoussée; 3° de la réunir, dans la même hypothèse, avec plus de rapidité à l'autre aile.

Les attaques aux deux ailes doivent être successives.

Il y a cependant trois circonstances où on peut, où on doit même s'écarter de cette méthode.

Il y a trois cas exceptionnels.

La première est quand on a sur l'ennemi une supériorité assez grande pour attaquer ses deux ailes avec la certitude du succès, comme il arriva à *Landshut*, en 1760.

La seconde est celle où l'une des deux attaques est une fausse attaque; on peut même alors faire précéder la véritable attaque par la fausse, pour détourner l'attention de l'ennemi du point où on espère le battre.

La troisième circonstance est quand on voit que l'ennemi dégarnit le point d'attaque secondaire pour renforcer celui dont la faiblesse promet des succès; car l'exécution de l'attaque secondaire empêchera l'ennemi de renforcer le point où on espère réussir. Dans ce cas, il ne faudra pas perdre un instant; on pourra même, si les troupes sont encore en colonne, faire exécuter l'attaque secondaire tout en déployant ses troupes, et chaque bataillon entrera en action à mesure qu'il sera formé, ce qui produira une espèce d'attaque en échelons, comme cela se pratiqua dans le combat de *Warburg*.

Ce que nous venons de dire sur le choix du moment qu'il faut prendre pour entrer en action dans les attaques aux deux ailes, est commun à toutes celles qui se dirigent en même temps contre plusieurs points du front de l'ennemi.

831. Il serait assez naturel de confirmer actuellement par un exemple, les principes que je viens d'exposer pour les attaques aux deux ailes : mais je différerai de donner la relation de l'affaire de *Landshut*, dans laquelle les colonnes se déploient successivement, parce qu'elle développera en même temps les principes que j'établirai sur l'exécution des attaques de flanc, à la suite des marches de front.

ARTICLE IV.

Des attaques au centre.

Avantages des attaques d'aile sur les attaques centrales.

832. Nous avons fait connaître, en traitant des attaques d'une seule aile, combien ces sortes d'attaques avaient d'avantages sur les attaques centrales, et ces raisonnemens sont d'autant plus forts qu'il est rare de pouvoir exécuter des attaques au centre

quand on a affaire à des généraux expérimentés ; car dès que les ailes d'une position sont bien appuyées, et qu'elle n'est pas d'une étendue disproportionnée à la force de l'armée, il est aisé de mettre le centre hors de prise. On le recule en forme de rentrant, on le retranche, ou on le renforce d'artillerie, et l'art le rend bientôt formidable.

Mais tous les avantages des attaques d'une seule aile ne détruisent pas l'impossibilité où on se trouve souvent de s'en servir, car on ne saurait toujours exécuter à la guerre ce qu'il y a de plus avantageux : on est trop heureux, quand on fait seulement ce qui convient aux circonstances, et celles-ci justifient quelquefois les attaques au centre. Le centre de l'ennemi peut, par exemple, être le seul point accessible de sa position ; d'autres fois, il sera avantageux de l'attaquer, si vos colonnes sont dispersées en face d'une armée qui présente une disposition fort convexe; en effet, votre adversaire étant libre de mouvoir ses troupes sur une corde, pourra dégarnir une aile et renforcer l'autre, au lieu que vous serez obligé de faire parcourir aux vôtres un très-grand arc pour porter une partie de vos forces d'une aile à l'autre : nécessité qui vous mettra dans l'impossibilité d'établir la supériorité de nombre relative au point d'attaque, sans avoir partout une supériorité réelle sur l'ennemi à moins qu'il ne commette de grandes fautes. Il peut encore être avantageux d'attaquer le centre de l'ennemi, s'il est au sommet d'un angle saillant formé par les deux ailes, et qu'il ne soit point couvert par la nature du terrain ; car les feux croisés que vous dirigerez contre ce point enfileront les deux parties de l'armée ennemie, et seconderont singulièrement

votre attaque. Il est même à propos d'attaquer le centre lorsque l'ennemi a eu la maladresse d'occuper un poste trop détaché du reste de sa position, et qu'il y a moyen de l'en couper comme les Français le firent à *Lauffeld.* Il y aurait encore de l'avantage à attaquer le centre de l'ennemi, s'il était composé de manière à ce que les armes n'y fussent pas employées relativement à la nature du terrain, aux circonstances et à l'art de la guerre, par exemple, si, comme à *Hochstett*, il n'avait que de la cavalerie; si l'ennemi exposait son centre dans une position unie et ouverte; ou enfin s'il l'avait trop dégarni pour renforcer ses ailes. Nous pourrions citer encore d'autres cas où cette sorte d'attaque a un certain degré d'utilité, et nous ne manquerions pas d'exemples, car, comme le dit Guibert : « Les mauvais généraux ont « bien des moyens de se mettre en prise; et les fau- « tes de l'ignorance sont encore plus variées que les « combinaisons du talent. »

833. Les raisons qui nous ont déja déterminé à distinguer les attaques dirigées contre une seule aile en attaques où les colonnes se déploient en même temps, et en attaques où elles se déploient successivement, nous engagent à adopter la même division pour les attaques centrales.

§ I. *Des attaques au centre dans lesquelles toutes les colonnes se déploient en même temps.*

834. Il en est des attaques centrales comme de toutes les attaques partielles : il faut donner au corps qui les exécute tout le degré de force dont il est susceptible, car c'est, je le répète, en faisant combattre plus de monde que son adversaire, qu'on

décide presque toujours la victoire; mais comme cela ne se peut qu'en affaiblissant d'autres parties de l'ordre de bataille, il convient de distinguer les cas où ces parties sont protégées par la nature du terrain, et ceux où les ressources de la tactique donnent les moyens de mettre en sûreté les parties de l'ordre de bataille qui doivent être refusées en les tenant assez éloignées de l'ennemi pour qu'il ne puisse les inquiéter avant que le corps de troupes qui exécute l'attaque ait déjà fait des progrès. Nous indiquerons, en parlant de ces deux espèces de circonstances, d'abord quels sont les moyens d'assurer les flancs du corps chargé de l'attaque, puis ceux qu'on emploiera pour mettre les troupes, d'abord refusées, en mesure de profiter de ses succès s'il est victorieux.

Je m'occupe d'abord des circonstances où on est obligé d'avoir recours à la tactique pour mettre hors d'atteinte les parties refusées de l'ordre de bataille.

Disposition des parties refusées de l'ordre de bataille non couvertes par la nature du terrain.

835. Les parties de l'ordre de bataille qui doivent être refusées dans une attaque au centre dont les parties collatérales ne sont point couvertes par la nature du terrain, ne peuvent être disposées qu'obliquement ou perpendiculairement au corps d'attaque : on en a dit les raisons en parlant des attaques d'une seule aile.

836. Néanmoins il ne sera pas hors de propos de rappeler qu'il ne faut jamais placer des troupes perpendiculairement au front d'un corps destiné à attaquer le centre de l'ennemi, si ce n'est lorsqu'il est nécessaire d'assurer le flanc de ce corps, et qu'il est impossible de former une disposition oblique; il n'y a qu'un cas qui ressemble à cette hypothèse : c'est celui où le corps de troupes destiné à attaquer le centre de

l'ennemi s'avance, comme Marlborough à *Hochstett*, entre deux postes occupés par l'ennemi qu'il est nécessaire de contenir. Mais il arrive alors de deux choses l'une : ou les postes que le corps attaquant laisse sur ses flancs sont assez forts et assez près de l'ennemi pour arrêter sa marche, ou ils ne le sont pas. Dans le premier cas, le corps attaquant, il est vrai, sera obligé d'assurer ses flancs par des troupes disposées perpendiculairement, s'il continue son attaque; mais est-il probable qu'il persiste? Dans le second cas, le corps attaquant marchera probablement à l'ennemi, disposé suivant les circonstances en lignes ou en colonnes (86), afin d'aborder rapidement ses adversaires; quant aux troupes destinées à assurer ses flancs, elles exécuteront pendant ce temps un mouvement de flanc pour envelopper les postes qui le menacent (87); et ce mouvement n'a rien que de très-facile.

837. Il serait superflu de reproduire la comparaison que nous avons faite entre les lignes obliques pleines et la disposition oblique en échelons, ni les observations que nous avons émises sur les avantages de cette dernière disposition, ni les principes posés sur l'emploi des échelons directs et des échelons in-

(86) On a déja expliqué, au sujet des attaques d'une seule aile, comment on pouvait profiter de la disposition en colonne pour séparer de la ligne ennemie un poste situé en avant d'elle.

(87) Les Anglais avaient à choisir, à *Fontenoy*, entre ces deux partis: la manière dont ils pénétrèrent entre *Fontenoy* et le bois de *Barri* prouve que le second était praticable, et il leur aurait probablement assuré la victoire; mais ils négligèrent d'envelopper les postes qu'ils laissaient sur leurs flancs, et cette circonstance, jointe à l'opinion qu'ils avaient que le corps qui avait exécuté la première attaque était invincible parce que ses flancs étaient couverts par des troupes disposées en potence, causa leur perte. Le duc de Cumberland, en ne profitant pas des avantages d'une disposition qui était le résultat du hasard, perdit tous les fruits qu'un général plus instruit en aurait recueilli.

directs, ni les détails relatifs à chacune de ces dispositions : les règles que nous avons données touchant ces différens objets sont communes aux attaques d'aile et aux attaques centrales ; il faut encore, dans celles-ci comme dans les autres, assurer les flancs des ailes refusées en les appuyant à des localités ou en y plaçant des troupes à cheval.

L'obliquité et l'étendue des parties collatérales de l'attaque centrale varient comme dans l'attaque d'aile.

838. L'obliquité et l'étendue de chacune des parties collatérales dans les attaques centrales varie de la même manière et par les mêmes raisons que l'obliquité des troupes refusées dans les attaques d'une seule aile : elle dépend de la force de l'ennemi, de son habileté, du projet qu'on a de faire entrer plus ou moins vite en action les troupes refusées quand le centre de l'ennemi sera enfoncé, et encore plus de la nature du terrain. Il y a même telle circonstance où une armée, qui se trouve toute formée dans une position avantageuse très-près de l'ennemi, ou qui veut attaquer en même temps la totalité de la ligne ennemie quand son centre sera battu, formera une disposition parallèle en arrière du corps de troupes destiné à exécuter l'attaque (88) ; il y a tel autre cas où une partie de l'armée formera une disposition oblique pour assurer l'un des flancs du corps qui doit exécuter l'attaque, tandis que le reste prendra, en arrière du flanc opposé du même corps, une position parallèle au front de l'ennemi qu'il se propose d'aborder, aussitôt que l'attaque cen-

(88) Nous avons prouvé, au sujet des attaques d'une seule aile (note 61), que cette disposition était réellement une disposition oblique ; tout ce qu'il y aura à observer sera de placer d'autres troupes derrière le corps qui doit exécuter l'attaque centrale, car toute l'armée n'est pas en effet à portée de le soutenir aussi facilement que dans les dispositions plus obliques ; il faut d'ailleurs éviter d'exposer l'armée à être ouverte dans son centre si le corps attaquant est repoussé.

trale aura réussi. Cette dernière disposition est celle qu'on forme presque toutes les fois qu'on se propose d'attaquer une aile de l'ennemi après avoir emporté un poste qui couvre son centre et qui augmente la force de l'aile en la flanquant.

Passons à la composition et à la disposition du corps de troupes qui doit exécuter l'attaque.

Composition et disposition des corps d'attaque dont les flancs sont couverts par des troupes.

839. Le corps désigné pour exécuter l'attaque centrale, lorsque ses flancs sont couverts par des troupes, doit être composé lui-même d'un nombre de troupes suffisant non-seulement pour déposter la partie de ligne ennemie qu'il attaque, mais aussi pour se maintenir sur le terrain conquis, et pour détacher quelques troupes destinées à prendre à revers les parties de ligne ennemie qui tiendront encore après qu'il aura obtenu des succès. Il n'est point question d'attaquer celles-ci en flanc, parce que les troupes disposées obliquement afin d'assurer les flancs du corps attaquant, n'auront qu'à former une ligne pleine et à se mouvoir ensuite perpendiculairement à l'ensemble de leur disposition générale pour attaquer obliquement le front et le flanc de ces parties de ligne ennemie qui tiendront encore quand le centre sera enfoncé.

Quantité d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à employer.

840. C'est la force de la position de l'ennemi qui détermine la quantité d'infanterie qui doit être employée dans les attaques centrales; la nature du terrain à parcourir pour arriver à l'ennemi doit, à ce qu'il nous semble, influer très-peu sur la quantité de cavalerie qu'on emploie dans ces mêmes attaques, car il a été démontré, en parlant des attaques d'une seule aile, l'avantage d'employer l'infanterie de préférence à la cavalerie, dans les attaques de front, et il ne faut pas penser, dans une attaque

centrale, à gagner le flanc de l'ennemi. Les troupes à cheval qu'on peut quelquefois employer à assurer le flanc de l'infanterie sont encore inutiles à cet objet dans les attaques centrales, parce que les flancs du corps qui exécute l'attaque doivent être garantis par les troupes disposées obliquement.

841. Ce qui détermine la quantité de cavalerie à attacher au corps attaquant, c'est la nature du terrain qu'occupe l'ennemi. Si ce terrain paraît propre à l'emploi de la cavalerie, il faut qu'il en mette beaucoup, si ce n'est dans le corps qui doit exécuter l'attaque, du moins à sa portée. La cavalerie est en effet l'arme la plus propre à doubler l'attaque, parce qu'elle combat avec le plus de succès un flanc découvert. Elle manœuvre d'ailleurs beaucoup plus rapidement que l'infanterie, et il faudra l'employer de préférence pour tomber sur le flanc et sur les derrières des parties de ligne ennemie qui tiendront encore quand le centre sera enfoncé, si on ne se sert pas de mouvemens en colonne pour parvenir à ce but (89). Voici pourquoi : c'est que la cavalerie exécutera avec plus de célérité que l'infanterie les changemens de front nécessaires alors pour atteindre le but dont nous parlons.

842. Mais la nature des difficultés qu'on doit surmonter pour arriver à l'ennemi déterminera la quantité d'artillerie à attacher au corps destiné à exécuter l'attaque centrale : on lui en donnera une plus grande quantité s'il y a des villages ou des postes retranchés à emporter, que si l'attaque se dirige contre un terrain découvert. Dans tous les cas, on évitera de lui en affecter trop de peur d'embarrasser la marche.

(89) C'est ce qui arrive dans toutes les attaques au centre où les colonnes se déploient en même temps.

Disposition de l'infanterie dans le corps d'attaque.

843. Nous n'avons que fort peu de chose à ajouter sur la disposition de l'infanterie dans le corps destiné à exécuter l'attaque centrale, à ce qui a été dit sur ce sujet dans le chapitre I. Il nous semble nécessaire que la dernière ligne d'infanterie du corps destiné à attaquer, se trouve à la hauteur de la première ligne des échelons qui forment la tête des dispositions obliques qui doivent couvrir les flancs de l'attaque, parce qu'un des grands dangers des attaques centrales est d'ouvrir l'armée dans son centre, quand l'attaque centrale a été repoussée; la dernière ligne d'infanterie du corps qui doit exécuter l'attaque étant disposée comme nous venons de le proposer, entretiendra dans tous les cas la liaison des deux autres parties de l'armée, et couvrira la retraite des troupes qui auront exécuté l'attaque si elles sont repoussées. Dans l'hypothèse où la cavalerie serait plus propre à couvrir cette retraite, il serait facile à la ligne d'infanterie dont nous parlons de se reployer en colonnes par bataillons ou par régimens pour ouvrir des passages à la cavalerie placée derrière elle, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Disposition de la cavalerie du corps d'attaque.

844. Occupons-nous de la disposition de la cavalerie du corps qui doit exécuter l'attaque centrale. J'ai dit, au sujet des attaques d'une seule aile, qu'il serait absurde de placer de la cavalerie dans la partie de la disposition oblique qui se joignait au corps destiné à exécuter l'attaque; j'ai fait sentir également combien il serait désavantageux de placer des troupes à cheval à celle des ailes du corps attaquant qui se joint à la disposition oblique : les raisons que j'ai présentées conservent toute leur force étant appliquées aux attaques centrales, et j'en conclus qu'il faut toujours placer la cavalerie du corps qui doit

exécuter l'attaque centrale, derrière son infanterie, quand c'est la disposition des troupes qui assure le flanc de ce corps. Je ne connais qu'un seul cas où les ailes du corps attaquant puissent être formées de cavalerie : c'est celui où, comme à *Lauffeld*, il s'agit d'attaquer un village situé fort en avant de la ligne ennemie, dont le flanc est appuyé par de la cavalerie. Il pourra être alors très-avantageux de battre cette cavalerie pour tourner ensuite le village et empêcher qu'on ne relève les troupes qui le défendent. Mais si l'ennemi en est assez éloigné pour qu'une manœuvre de cette espèce soit exécutable, il ne sera pas besoin, supposé qu'on soit en ordre de marche, de déployer d'autres colonnes que celles dont les troupes doivent attaquer ou couvrir le flanc du corps attaquant; et cette attaque rentrera dans la classe des attaques centrales où les colonnes se déploient successivement. Si l'armée se trouvait en bataille et que l'attaque dont nous parlons fût praticable, il ne serait pas non plus nécessaire qu'elle se mît en mouvement tout entière, pour appuyer le flanc du corps attaquant : l'essentiel serait d'attaquer le village avec vigueur afin de l'emporter avant que l'ennemi eût le temps de réparer sa faute.

Inconvéniens de placer de la cavalerie en première ligne ou au centre du corps attaquant.

845. Il est inutile de répéter ici ce qui a été dit, tant en parlant des attaques d'une seule aile qu'au chapitre I, pour faire voir les inconvéniens qu'il y aurait à placer de la cavalerie dans la première ligne ou dans le centre du corps attaquant : le front de ce corps est ordinairement trop resserré pour qu'il y ait des motifs d'exception à la règle générale; d'ailleurs, l'infanterie se reploiera facilement en colonne par bataillon ou par régiment pour ouvrir des pas-

sages à la cavalerie, quand l'occasion de faire agir celle-ci se présentera inopinément.

S'il arrive, par hasard, que le front de l'attaque soit trop resserré pour qu'on puisse placer derrière l'infanterie destinée à l'exécuter, toute la quantité de cavalerie nécessaire pour profiter de ses succès, on la mettra en seconde ligne, à portée des troupes employées à exécuter l'attaque, ou à l'aile de l'armée lorsqu'elle n'est pas trop éloignée.

Nécessité d'attacher deux batteries de gros calibre aux ailes d'une attaque centrale.

846. Les motifs que j'ai déduits, en parlant des attaques d'une seule aile pour attacher une batterie de gros calibre à l'aile du corps attaquant qui se joint aux troupes disposées obliquement, me font croire qu'il faut, dans les attaques centrales où les flancs du corps attaquant sont couverts par d'autres troupes, attacher une batterie à chacune des ailes de ce corps; ces batteries serviront non-seulement à lier le corps attaquant avec les autres parties de l'armée, mais aussi à établir un feu croisé contre le point d'attaque, ce qui sera fort utile, surtout si le front de l'ennemi est hérissé d'une infinité d'obstacles.

Passons maintenant aux dispositions à faire pour les attaques centrales quand les parties refusées de l'ordre de bataille sont couvertes par la nature du terrain.

Composition du corps d'attaque quand les parties refusées sont couvertes par le terrain.

847. S'il y a sur les flancs du point d'attaque quelques postes ou positions susceptibles de remplir cet objet, tout l'art se réduit à savoir bien les occuper et à mettre si on peut, dans quelques-uns de leurs points, de l'artillerie pour protéger le corps qui exécutera l'attaque. Celui-ci sera composé d'un nombre de troupes suffisant pour enfoncer le centre de

l'ennemi et doubler ensuite l'attaque, car il faudra que ce soient des troupes de ce corps qui doublent l'attaque, puisque ses flancs ne seront pas assurés par des troupes disposées obliquement qui puissent se former en ligne oblique pleine et marcher perpendiculairement à leur direction générale pour attaquer obliquement le front et le flanc des troupes ennemies qui tiendront encore quand leur centre sera enfoncé.

848. La composition du corps destiné à exécuter l'attaque se réglera d'ailleurs sur les mêmes principes que dans les attaques où les ailes de l'armée tirent toute leur force de leur disposition. Ce corps s'avancera dans l'ordre le plus avantageux pour l'attaque qu'il doit exécuter. Son flanc ou ses flancs seront appuyés par les localités qui couvrent le front des parties de l'ordre de bataille refusées, si ces localités se trouvent très-près du front de l'ennemi. Lorsqu'elles seront plus éloignées du front ennemi, on aura recours à la cavalerie pour remplir le même objet, ou plutôt encore aux dispositions indiquées pour les cas où les ailes de l'armée doivent tirer toute leur force de leur disposition. Si enfin ces mêmes localités se trouvent très-éloignées du front de l'ennemi, on aura recours aux dispositions indiquées pour les cas où l'aile refusée doit tirer toute sa force de la tactique.

849. On ne répétera point ici ce qui a été dit à l'article des attaques d'une seule aile, sur l'avantage qu'il y aurait à tenir en colonne les troupes inutiles à l'attaque, ou pour résister à l'ennemi s'il attaquait les postes qui doivent couvrir les parties refusées de l'ordre de bataille. On ne répétera pas non plus ce qui a été prescrit relativement à la nécessité de resserrer le front de l'armée si les parties de l'ordre de

bataille qui doivent être refusées sont couvertes par des localités d'où les troupes déboucheraient difficilement : il suffira pour lors de faire occuper par des corps détachés les postes qui se trouvent sur les flancs du point d'attaque et les défilés par où l'ennemi s'avancerait pour attaquer les parties refusées de la disposition de combat.

850. On sent facilement qu'il peut arriver qu'une des ailes de l'armée qui doit exécuter une attaque centrale, soit couverte par la nature du terrain tandis que l'autre sera obligée d'avoir recours à la tactique pour se mettre en sûreté. Dans ce cas, la première se conformera aux principes donnés pour les circonstances où les parties refusées de la disposition du combat sont couvertes par des localités, et l'autre suivra les principes établis lorsque l'aile refusée tire toute sa force de sa disposition.

851. Il est inutile de faire observer que les dispositions d'attaque se formeront toujours d'après les mêmes principes, quels que soient les points sur lesquels on les dirige. Peu importe qu'une des parties refusées de l'ordre de bataille soit plus éloignée que l'autre, ce qui arrive par exemple quand on attaque un point qui n'est pas précisément au centre de la position ennemie. Nous ne reproduirons pas non plus ce qui a été exposé dans l'art. II, relativement à toutes les attaques partielles, sur la nécessité d'occuper tous les défilés et postes susceptibles d'augmenter la force des parties de l'ordre de bataille qu'on a résolu de refuser ; sur la nécessité et les moyens d'empêcher l'ennemi de tirer avantage des postes dont il pourrait profiter pour attaquer les parties refusées de l'ordre de bataille, ni enfin sur les moyens de seconder l'attaque ; mais nous remarquerons que les fausses

attaques seront encore d'uue plus grande utilité dans les attaques centrales que dans celles d'aile, car ces fausses attaques ne pourront se diriger que contre les ailes et contre le flanc de l'ennemi si on médite une attaque centrale, et si on peut déterminer l'ennemi à s'étendre un peu trop en lui faisant craindre des attaques de flanc : l'affaiblissement qui en résultera dans son centre assurera d'une manière à peu près certaine la réussite de l'attaque centrale.

Examinons les moyens de former les dispositions relatives aux attaques centrales.

852. Les manœuvres à exécuter pour former la disposition de combat, lorsque les parties de l'ordre de bataille qu'on a résolu de refuser sont couvertes par la nature du terrain, rentrent absolument dans la classe des mouvemens dont on se sert pour former des dispositions parallèles. Tout consiste à déployer une partie des troupes sur les points où elles doivent agir offensivement, et à disposer les autres de la manière la plus avantageuse pour occuper les obstacles qui couvrent les parties de l'ordre de bataille qu'on projette de refuser, ou à laisser ces mêmes troupes en colonne sur ces points s'ils sont assez éloignés de l'ennemi, ou suffisamment couverts pour n'avoir rien à redouter du feu de son artillerie. La seule chose à observer d'ailleurs, sera de déployer les corps destinés à attaquer sur des directions à peu près parallèles aux parties de l'armée ennemie qu'ils doivent attaquer. J'en dirai la raison un peu plus loin.

Manœuvres pour former une disposition de combat quand les parties refusées sont couvertes par le terrain.

Parlons des cas où les parties refusées de l'ordre de bataille tirent toute leur force de leur disposition, en nous occupant d'abord des moyens de former la disposition du corps destiné à exécuter l'attaque,

nous passerons ensuite aux moyens de former celle des branches de l'ordre de bataille.

Dispositions du corps d'attaque quand les parties refusées sont couvertes par des moyens de tactique.

853. Les déploiemens ordinaires sont le meilleur moyen de former la disposition du corps chargé d'exécuter l'attaque, car il est d'autant plus nécessaire de le placer perpendiculairement à la direction sur laquelle il doit agir, qu'il faut éviter de le faire obliquer quand il sera formé; attendu que ce mouvement serait trop difficile à suivre pour le reste de l'armée. Du reste, on est quelquefois obligé de recevoir la loi du terrain, et il faut en ce cas déployer les colonnes destinées à exécuter l'attaque, à droite, à gauche ou au centre, selon qu'elles arrivent sur la droite, sur la gauche ou sur le centre du terrain qu'elles doivent occuper. Mais dans les circonstances où on est maître de donner à la marche des colonnes la direction la plus avantageuse, on dirigera celles qui sont chargées d'exécuter l'attaque vers le centre du terrain sur lequel elles doivent se former en bataille, parce qu'elles peuvent alors exécuter des déploiemens centraux, qui sont les plus rapides; or la célérité du déploiement est indispensable dans les attaques centrales, et le centre de l'ennemi étant le point où il peut se renforcer le plus facilement, il est nécessaire de l'attaquer très-vivement pour avoir moins d'adversaires à combattre. On a vu, au sujet de la formation des ordres de bataille parallèles, qu'on pouvait déployer la totalité d'une colonne en première ligne, et former derrière cette première ligne une seconde composée de toutes les troupes de seconde ligne d'une autre colonne, si on voulait déborder l'ennemi. Il sera rare, dans les attaques centrales, qu'une seule colonne ne suffise pas pour exécuter l'attaque, car il faut éviter, ainsi qu'il a été recommandé dans le premier chapitre, d'em-

brasser un front d'attaque plus étendu que celui de 10 ou 12 bataillons. Mais si les troupes d'une seule colonne ne suffisent pas pour former deux lignes d'infanterie, on en déploiera la totalité en première ligne, et on portera derrière elle les troupes de seconde, tirées d'une autre colonne, pour former une seconde et même une troisième ligne. Si les troupes d'une colonne, au contraire, occupent, étant déployées, un espace plus étendu que le point d'attaque, on multipliera les lignes, supposé néanmoins que les autres colonnes soient assez rapprochées pour que cela n'occasionne pas de lacune dans l'ordre de bataille, ou bien on déploiera, dans l'hypothèse contraire, la totalité de la colonne dans sa disposition ordinaire, mais en la faisant marcher ensuite en échelons par son centre, le front du premier échelon étant égal à celui du point d'attaque.

Si le corps de cavalerie attaché à la colonne d'attaque n'est point assez fort, on le renforcera soit en tirant la cavalerie des autres colonnes, soit en y joignant les troupes de seconde ligne des colonnes des ailes, quand celles-ci sont composées de troupes à cheval.

Voyons maintenant ce qui regarde la formation des dispositions obliques destinées à couvrir les flancs du corps qui exécute l'attaque.

Dispositions obliques destinées à couvrir les flancs du corps d'attaque.

854. J'ai dit dans le livre des marches qu'il me paraissait inutile de donner aux colonnes du centre une certaine avance sur les colonnes des ailes : j'ajouterai, aux raisons déduites pour justifier cette assertion, qu'il est d'autant plus fâcheux de prévenir l'ennemi de ses projets quand on exécute une attaque centrale, que le centre jouit de la faculté de renforcer et d'être renforcé avec plus de rapidité et avec moins

d'inconvénient que tout autre point menacé par une fausse attaque, attendu que, d'un côté, on attirerait très-facilement à lui les troupes de ses ailes; et que de l'autre, on ramènerait avec rapidité à celles-ci les troupes qu'on aurait mal à propos dirigées sur le centre. On m'alléguera peut-être que l'avant-garde, qui précède naturellement la colonne du centre quand on veut attaquer celui de l'ennemi, dénotera toujours le projet qu'on a en vue: mais je demanderai si cette disposition ne peut pas paraître à l'ennemi n'avoir d'autre but que de couvrir la tête des colonnes et protéger leur déploiement? En effet, le centre est le point le plus rapproché des différentes parties de l'armée. Je rappellerai d'ailleurs qu'on a vu (134) au livre premier: qu'il faut que l'avant-garde soit très-rapprochée de la tête des colonnes dans les marches qui ont pour objet d'attaquer l'ennemi. Ajoutez qu'une des raisons qui rendent la disposition des têtes de colonnes à différentes hauteurs, avantageuse pour les attaques d'une seule aile, je veux dire la possibilité de refuser une aile plus qu'on ne pourrait pour combiner les divers déploiemens, n'existe plus dans les attaques centrales, parce que la combinaison des déploiemens donne le moyen de reculer autant l'aile d'un corps composé de 2 colonnes, que celle d'un autre composé par exemple de 4: en refusant de 400 mètres l'aile d'une ligne de 16 bataillons, on obtient une obliquité beaucoup plus considérable que celle qu'on aurait en refusant de la même quantité l'aile d'une ligne de 48 bataillons; et on a déjà eu occasion de remarquer que chacune des parties de l'ordre de bataille refusées dans une attaque centrale avait bien moins de front que celle d'une attaque d'aile. D'ailleurs, il est facile de faire ré-

trograder quelques colonnes si on veut augmenter l'obliquité de la disposition des deux parties collatérales dans une attaque au centre. Nous supposerons ainsi que les différentes colonnes ont marché à la même hauteur, dans toutes les manœuvres que nous proposerons pour la formation des ordres de bataille quand il s'agit d'attaquer le centre de l'ennemi.

855. Nous renverrons, pour les détails de la formation de chacune des parties de l'armée qui doit être disposée obliquement, à ce qui a été prescrit au sujet des attaques d'une seule aile, 1° sur la formation des lignes obliques pleines quand on veut attaquer en échelons indirects par bataillon, escadron ou régiment, les colonnes ayant marché à la même hauteur; 2° sur la formation des dispositions en échelons quand toutes les colonnes ont marché à la même hauteur, et que chaque échelon doit être composé d'un nombre de troupes assez considérable, ou que chaque bataillon, escadron ou régiment, formera un échelon direct.

856. Les mêmes raisons qui font qu'on peut employer la brigade du flanc de l'aile refusée, ailleurs qu'à sa place ordinaire dans les attaques d'une seule aile, autorisent aussi à se servir des deux brigades de flanc toute autre part qu'à leur place habituelle dans les attaques centrales.

857. Les colonnes des ailes ne sauraient déborder l'ennemi dans aucune attaque centrale, puisqu'elles doivent être absolument refusées. L'attention des officiers qui les commandent se réduit à bien appuyer les troupes qui les composent au reste de l'armée, lors du déploiement, afin qu'elles garantissent son flanc. J'ai dit comment on pouvait en tirer une partie pour renforcer le centre de l'armée si elles étaient

composées de troupes à cheval, et qu'il n'y eût pas assez de cavalerie dans le corps destiné à exécuter l'attaque. On ferait la même chose si les colonnes étaient composées d'infanterie et qu'il n'y eût pas assez de troupes de cette arme dans la colonne attaquante. Mais il y a un stratagème dont l'emploi est possible quand ces colonnes sont composées de cavalerie : c'est de porter les corps de cette arme destinés à rester aux ailes, à la hauteur de celui qui doit exécuter l'attaque; ils s'y déploient pour induire l'ennemi en erreur sur le projet qu'on a formé et se retirent ensuite, selon les circonstances, en échiquier ou en échelons. Il ne faudra point négliger cette manœuvre chaque fois qu'elle sera permise par la nature du terrain, et par la disposition de l'ennemi.

858. La formation des dispositions offensives contre le centre de l'ennemi s'exécutant par les mêmes moyens que les dispositions parallèles, si on profite de la nature du terrain pour mettre en sûreté les parties refusées de l'ordre de bataille, ou par la combinaison des différens déploiemens si on a recours à la tactique pour parvenir au même but; la destination de l'avant-garde est la même que dans les dispositions offensives contre l'aile de l'ennemi qui se forment par la combinaison des divers déploiemens, c'est-à-dire que l'avant-garde doit couvrir les mouvemens de l'armée plutôt que de donner des illusions à l'ennemi; et cet objet est d'ordinaire bien rempli quand l'avant-garde a marché en avant de la colonne du centre. L'infanterie de ce corps peut ensuite former la tête de l'attaque, et sa cavalerie se retire derrière les corps d'infanterie destinés à soutenir cette même attaque.

Nous ne reproduirons point ici les règles générales données dans l'article II sur les formations des dispositions relatives à toutes les attaques partielles.

§ II. *Des attaques au centre dans lesquelles les colonnes se déploient successivement.*

859. L'art militaire a, comme tout ce qui tend aux sciences exactes, des principes invariables d'où on tirera toujours des conséquences à peu près semblables : les différentes opérations dont l'objet a quelque analogie, doivent donc en avoir aussi dans leur exécution. Celui des attaques centrales est de prendre en flanc les deux parties de la ligne ennemie qui résistent encore quand on a enfoncé le centre, comme l'objet des attaques d'une seule aile est de prendre en flanc les parties de ligne ennemie qui résistent encore quand on a battu cette aile. La disposition des troupes se propose dans ces deux attaques, de donner au corps attaquant tout le degré de force dont il est susceptible, d'assurer ses flancs et de mettre en sûreté les troupes refusées sans leur ôter le moyen de soutenir le corps qui exécute l'attaque ou de profiter de ses avantages; c'est cette analogie dans le but de l'attaque et dans celui de la disposition qui nous a obligé de renvoyer souvent à ce que nous avons dit sur les attaques d'une seule aile en traitant des attaques centrales où toutes les colonnes se déploient en même temps. Cette analogie nous oblige à répéter en grande partie ce qui a été démontré en parlant des attaques d'une seule aile dans lesquelles les colonnes se déploient successivement. Nous regretterions d'avoir à réclamer de l'indulgence pour des erreurs, mais nous en demandons pour les

Considérations générales.

répétitions, qui sont inévitables dans un ouvrage didactique.

860. On sent que la composition du corps destiné à exécuter l'attaque, doit être la plus avantageuse possible relativement à la nature de l'attaque qu'il est chargé d'effectuer.

Bases de la disposition des troupes quand toutes les colonnes ne sont pas déployées.

861. Les raisons qui font que les corps destinés à exécuter l'attaque sont obligés de se déployer dès le commencement d'une attaque d'une seule aile où les colonnes se déploient successivement, font aussi que les colonnes destinées à exécuter une attaque centrale sont obligées de se déployer dès le début de l'attaque de cette espèce où les colonnes se déploient successivement; mais il faut tâcher, dans cette dernière attaque comme dans celles d'une seule aile, de ne déployer que les troupes absolument nécessaires, et on en a déduit les raisons (761 et suiv.) Du reste, on déploiera les troupes destinées à exécuter l'attaque parallèlement aux parties de la position qu'elles doivent attaquer, et le plus en face possible de ces mêmes parties.

862. La disposition du corps d'attaque se réglera sur les principes exposés dans le § précédent, s'il n'agit pas isolément.

863. Si le corps est destiné à agir isolément, sa disposition ne sera assujettie à d'autres règles qu'à celles exposées au chapitre I. S'il y a, par exemple, de l'avantage à former de cavalerie les ailes du corps attaquant, on pourra le faire sans inconvénient, car cet avantage ne sera point contrebalancé par le risque d'exposer les troupes déja formées à être entraînées par une cavalerie mise en désordre et par les suites fâcheuses résultant d'une lacune qui se formerait tout à coup entre le corps attaquant et les parties

collatérales de l'ordre de bataille, si celles-ci s'attachaient à ce corps. On en a vu les raisons en parlant des attaques d'une seule aile.

864. Les troupes destinées à couvrir le flanc du corps attaquant doivent, lors même qu'on cherche à les refuser, former une disposition oblique et se mouvoir ensuite en échelons, car nous avons déja démontré la supériorité de la disposition oblique sur la disposition perpendiculaire, et on a vu d'un autre côté, que la disposition en échelons était la seule dont on pût se servir pour mouvoir un corps de troupes disposé obliquement.

Les troupes qui couvrent le flanc de l'attaque sont disposées obliquement.

865. Les troupes destinées à couvrir les flancs du corps qui attaque l'ennemi, ne sauraient marcher en colonne que dans les cas où il peut être nécessaire de former une ligne perpendiculaire pour couvrir ce flanc, comme par exemple lorsque le terrain se resserre. Encore faut-il que les troupes désignées pour couvrir le flanc du corps attaquant marchent en colonne avec distance, afin de pouvoir remplir leur destination en se formant à droite ou à gauche en bataille.

866. Nous avons déja dit, au sujet des attaques d'une seule aile, que ces colonnes doivent marcher la gauche en tête si elles sont destinées à couvrir le flanc droit du corps attaquant, et la droite en tête, si elles sont chargées de couvrir son flanc gauche; on a rappelé au même endroit les moyens de changer leur ordre de marche s'il n'était pas conforme à ces principes.

867. Il n'y a que les troupes entièrement refusées qui puissent rester en colonne pendant toute la durée de l'attaque; mais il faut, pour cela, que des localités ou la distance à laquelle elles sont de l'ennemi, les assurent qu'elles n'auront point à combattre d'un instant à l'autre.

Les troupes refusées doivent rester en colonne.

Voilà quelles sont les bases sur lesquelles doit se régler la disposition des troupes durant les attaques centrales où on peut se dispenser de déployer en même temps la totalité des colonnes. Il serait superflu de répéter ce qui a été dit dans les § précédens sur les dispositions accessoires susceptibles de seconder l'attaque ou de renforcer les parties refusées de la disposition de combat; il le serait également de rappeler les moyens de tromper l'ennemi relativement à leur force.

868. Toutes les règles que nous avons données dans le § 11 de l'art. II sur la manière de conduire les troupes antérieurement au dépostement de l'ennemi, s'appliquent aussi aux attaques centrales où les différentes colonnes se déploient l'une après l'autre.

869. Il n'y a que les moyens d'effectuer la retraite du corps employé à exécuter l'attaque, dans les attaques d'une seule aile où les colonnes se déploient successivement, qui ne s'appliquent pas en entier aux attaques centrales où les colonnes sont dans le même cas; mais si le corps d'attaque est repoussé, il lui sera aussi facile d'exécuter sa retraite soit en effectuant le passage des lignes, soit en se retirant en échiquier, qu'il le lui serait dans toute autre attaque centrale; il se repliera ensuite sur les corps qui se refusaient d'abord. Quant à ces derniers, aucun obstacle ne les empêchera de détacher des troupes pour protéger la retraite du corps attaquant en le renforçant, ni de se déployer et d'exécuter un simulacre d'offensive, afin de dégager les troupes que l'ennemi presserait trop vivement.

870. Si l'ennemi abandonne la totalité de sa position, l'armée se conduira suivant les principes exposés dans le § 11 de l'art. II.

Voyons enfin quelle est la manière dont il faudra

se conduire si l'ennemi ne quitte point la position, dont le centre a été enfoncé.

Conduite à tenir lorsque l'ennemi n'évacue pas une position dont le centre est enfoncé.

871. Il est certain que la position de l'ennemi peut être telle que les premiers succès obtenus ne donnent point la possibilité d'attaquer ses flancs et ses derrières; elle peut au contraire être telle que ces mêmes succès facilitent l'attaque des flancs des deux branches de l'ordre de bataille, ou de leurs flancs et de leurs derrières, ou seulement de leurs derrières.

872. Mais, d'un côté, on sent qu'il ne saurait être question de manœuvrer, si les succès de l'attaque centrale ne peuvent exercer aucune influence sur le sort du reste de la position ennemie; on laissera les troupes qui auront exécuté l'attaque sur le terrain qu'elles auront conquis, ou bien on les portera en avant, soit pour poursuivre l'ennemi, soit pour occuper une position plus avantageuse, soit pour se rendre entièrement maître des passages qu'on veut lui interdire. Les circonstances fixeront le choix entre ces différens partis.

873. D'un autre côté, si les succès de l'attaque centrale ne donnaient que les moyens d'exécuter des attaques de revers, il ne pourrait plus être question d'ordre de bataille contigu. On en a déduit la raison, § II de l'art. II.

Moyens d'attaquer les flancs et les derrières après la défaite du centre.

Nous ne nous occuperons donc actuellement que des circonstances où la défaite du centre de l'ennemi procure le moyen d'attaquer les flancs et les derrières des deux parties du reste de sa position, ou tout simplement leurs flancs.

874. Mais comme l'attaque de flanc peut avoir lieu dans les dispositions contiguës sans l'attaque de revers, au lieu que l'attaque de revers ne peut se

faire sans l'attaque de flanc, nous nous occuperons d'abord des cas où la nature de la position de l'ennemi permet de profiter des succès de l'attaque centrale pour attaquer le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. Nous parlerons ensuite de la manière d'exécuter des attaques de revers quand elles sont praticables.

875. L'objet essentiel, quand les succès de l'attaque centrale donnent le moyen d'attaquer le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, doit être d'attaquer les nouveaux flancs qui se sont formés par la déroute du centre de la ligne ennemie, et de combiner en même temps des attaques contre le front des troupes qui tiennent encore sur les côtés de la trouée.

876. Ces dernières attaques seront assez faciles à exécuter, car les troupes déployées qui se trouveront en face des différens points de la position de l'ennemi pourront s'avancer pour les attaquer soit ensemble, soit successivement, soit directement, soit obliquement. Celles qui sont restées en colonnes, parce qu'elles devaient être refusées, conserveront toujours la faculté de se déployer en même temps ou successivement, en totalité ou en partie, pour former une disposition offensive, dont la direction sera perpendiculaire ou bien oblique, contre tout ou partie du front de l'ennemi.

877. Ce qu'il y aura à observer relativement aux attaques de front sera : 1° d'assujettir les deux attaques de front qu'on dirigera contre les parties de la position de l'ennemi qui tiendront encore, aux principes qui seront posés dans la suite pour les attaques de front qui doivent être combinées avec des attaques de flanc; 2° de ne déployer dans chaque colonne que

les troupes nécessaires pour exécuter les attaques, si les troupes destinées à attaquer le front de l'ennemi sont encore en colonne.

878. Il n'y aurait pas moins d'avantages à exécuter des attaques obliques contre les parties du front de l'ennemi qui tiennent encore après une attaque centrale, que contre les parties de sa ligne qui tiennent encore à la suite d'une attaque d'aile. Ces attaques s'exécuteraient, d'après les principes auxquels sont soumises les attaques d'une seule aile; mais il est bien difficile de disposer les colonnes refusées dans une attaque centrale où elles se déploient successivement, de manière à présenter des dispositions obliques en face des parties de ligne ennemie qui tiennent encore; car, dans les attaques centrales, il est important de menacer à peu près également tous les points de la position de l'ennemi.

Passons aux moyens de doubler l'attaque.

879. La méthode la plus simple paraîtrait être de faire exécuter un changement de front à droite à une partie du corps victorieux pour attaquer le flanc droit de l'aile gauche de l'ennemi, tandis qu'une autre partie du même corps exécuterait un changement de front à gauche pour attaquer le flanc gauche de l'aile droite; mais 1° cette méthode sera impraticable pour peu que les troupes du centre ennemi qu'on a battues aient la possibilité de se rallier à la faveur de quelque poste, s'il y a des secondes lignes ou des réserves avec lesquelles l'ennemi ait la faculté de tomber sur le corps victorieux; 2° ce mouvement désunira les troupes; 3° il ne sera point assez rapide, car il exigera autant de temps qu'il en faut à chacun des corps qui doivent exécuter un changement de front pour parcourir une fois et demie l'étendue de son front. Moyens de doubler l'attaque.

880. Il est un autre moyen, d'une exécution plus simple et d'un tiers plus rapide, dont on se servira de préférence, surtout quand de l'infanterie doublera l'attaque centrale qui a réussi : c'est d'ordonner au corps attaquant de marcher assez en avant pour que les troupes qui couvrent ses flancs se trouvent sur ceux de l'ennemi en nombre suffisant pour les attaquer avec succès. Peu importe que ces troupes soient disposées obliquement, c'est-à-dire en échelons (91), ou perpendiculairement, c'est-à-dire en colonne avec distance. Elles se formeront ensuite en bataille sur leur propre flanc pour attaquer ceux de l'ennemi.

881. Si les flancs du corps destiné à exécuter l'attaque centrale ne sont pas couverts par d'autres troupes, ou si le nombre de celles qui forment l'attaque ou qui couvrent ses flancs n'est pas suffisant pour qu'on puisse attaquer avec force le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, on ordonnera à la totalité ou à une partie des troupes des colonnes les plus voisines, dont on tirera par préférence les troupes de seconde ligne et surtout celles de l'arme dont l'emploi sera le plus avantageux, de se mettre en marche en colonne avec distance et de venir se réunir aux troupes qui se trouvent déjà sur le flanc de l'ennemi; mais on aura soin de faire marcher ces colonnes la droite en tête, si elles doivent attaquer le flanc gauche de l'ennemi, et la gauche en tête, si elles sont désignées pour attaquer son flanc droit. Nous avons indiqué (326), au sujet des marches qui sont alternativement de front et de flanc, les moyens

(91) On sent que si les flancs du corps attaquant étaient couverts par des troupes disposées en échelons et que la trouée qu'il aura faite ne fût pas assez grande pour qu'elles y pénétrassent en échelons, elles seraient obligées de marcher en colonne avec distance derrière les ailes du corps victorieux.

de renverser l'ordre de marche d'une colonne et de faire marcher la droite en tête les troupes qui avaient la gauche en tête. Celles qu'on portera sur le flanc de l'ennemi se formeront, aussitôt qu'elles y seront arrivées, en ligne sur leur propre flanc pour attaquer celui de ce dernier; peu importe qu'elles soient formées en échelons ou en colonnes avec distance, ou que leur position soit parallèle à ce flanc ou oblique au front et au flanc de l'ennemi, car rien n'empêchera, quand on s'ébranlera pour l'attaquer, d'arrêter une aile trop avancée ou de faire avancer une aile qui se trouve trop reculée. L'essentiel sera d'assujettir la disposition de chacun des corps destinés à attaquer les flancs de l'ennemi aux principes indiqués dans l'article V.

882. L'infanterie du corps qui a battu le centre de l'ennemi couvrira, durant ce temps, le flanc des troupes qui doublent l'attaque. Le même corps, ou du moins sa seconde ligne, s'il y en a deux, pourra exécuter les manœuvres indiquées § 11 de l'art. II, soit pour soutenir les troupes qui attaquent le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, soit pour prolonger leur front. Ce sera encore lui qui couvrira la retraite, si l'ennemi, rassemblant de nouvelles forces, les oblige à se retirer après avoir obtenu un premier succès; sa cavalerie pourra d'ailleurs exécuter des changemens de front pour tomber sur les flancs des deux parties de la position ennemie, si l'infanterie qui a effectué l'attaque centrale a été suivie par de la cavalerie.

883. Au reste, on fera exécuter un changement de front à droite à une partie du corps attaquant, tandis que l'autre changera de front à gauche, s'il est impossible d'avoir recours aux manœuvres que

nous venons d'indiquer en dernier lieu pour doubler l'attaque et que le centre de l'ennemi soit hors d'état de se rallier.

884. Mais si le centre de l'ennemi peut se rallier et qu'il soit impossible d'employer d'autres troupes que celles qui ont concouru à la première attaque, il faudra absolument avoir recours à la seconde ligne du corps qui a exécuté l'attaque centrale, et chacune des moitiés de cette seconde ligne effectuera un changement de front pour tomber sur le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. Non-seulement les troupes de première ligne couvriront le mouvement de la seconde ligne, mais encore elles assureront le flanc des troupes qui attaqueront le flanc de l'ennemi.

885. Ce seront ensuite les circonstances qui régleront, dans tous les cas, la conduite des troupes qui ne serviront point à doubler l'attaque après avoir battu le centre de l'ennemi. Lorsque le terrain sera propre à l'emploi de la cavalerie, une partie de celle qui est attachée au corps d'attaque centrale poursuivra les débris du centre en passant sur les flancs de l'infanterie, ou bien cette dernière se reploiera en colonne par bataillons pour lui ouvrir des passages; mais on laissera avec l'infanterie de l'attaque centrale la cavalerie nécessaire pour la soutenir. D'autres fois, le corps qui a exécuté l'attaque centrale s'arrêtera en entier dans une position susceptible de couvrir le flanc des troupes qui attaqueront celui de l'ennemi et d'assurer ainsi leur retraite. D'autres fois, il marchera en avant pour couvrir le flanc du corps qui attaque celui de l'ennemi en continuant de poursuivre les troupes déjà battues. Dans une autre occasion enfin, il manœuvrera de la

manière que nous indiquerons plus bas pour tomber sur les derrières de l'ennemi.

886. S'il arrive que la nature du terrain ne permette que d'attaquer le flanc d'une des deux parties de ligne ennemie qui tiennent encore, on manœuvrera comme si on voulait doubler l'attaque, mais on ne portera sur le flanc inexpugnable de l'ennemi que la quantité de troupes nécessaire pour le contenir, et on emploiera toutes celles qui seront disponibles à attaquer son autre flanc.

Venons-en aux circonstances où les succès d'une attaque centrale permettront d'exécuter des attaques de revers combinées avec les autres attaques.

887. Il ne suffira pas, pour attaquer les derrières des parties de ligne ennemie qui tiennent encore à la suite d'une attaque centrale qui aura réussi, que la nature de la disposition ennemie la favorise. Il faudra encore avoir assez de troupes pour exécuter ces attaques de revers sans nuire aux attaques de flanc et découvrir le flanc de celles-ci. Moyens de combiner des attaques de revers avec des attaques de flanc.

888. Au reste, on n'emploiera que les troupes qui auront exécuté l'attaque centrale à tomber sur les derrières de l'ennemi. Voici comment on manœuvrera pour atteindre ce but : on fera marcher en avant la partie du corps qui a exécuté l'attaque centrale, qui n'est point désignée pour tomber sur le flanc de l'ennemi, jusqu'à ce qu'elle soit à la hauteur du terrain sur lequel elle peut se diriger pour gagner les derrières de l'ennemi, et elle s'y arrêtera; s'il est indispensable d'employer quelques troupes pour contenir ou pour disperser entièrement les débris du centre ennemi, on tirera de préférence de la seconde ligne du corps dont nous parlons les troupes nécessaire pour cet objet; et elles se condui-

ront ensuite comme celles qui sont destinées à couvrir le flanc des troupes qui doivent attaquer le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. Toutes les troupes destinées à gagner les derrières de l'ennemi rompront pendant ce temps vers le côté opposé aux parties de ligne ennemie dont elles doivent gagner les derrières (92). Chaque bataillon et chaque régiment de cavalerie qui aura exécuté ce premier mouvement, tournera ensuite deux fois à droite ou à gauche pour marcher du côté des parties de ligne ennemie dont il doit gagner les derrières, en sorte que les troupes destinées à cet objet se trouveront réunies en colonnes ouvertes à la fin de cette manœuvre. Elles gagneront ensuite les derrières de l'ennemi et se formeront à droite ou à gauche en bataille quand elles seront arrivées sur ses derrières pour exécuter de suite leur attaque de revers. Mais on les disposera suivant les principes que nous indiquerons art. VI pour les attaques de revers.

Exemple d'attaque centrale.

889. Nous allons développer par un exemple les principes tracés pour la conduite des attaques centrales dans lesquelles les colonnes se déploient successivement, afin de faire mieux saisir le mécanisme de cette opération qui paraît un peu compliqué au premier aspect.

Voyez Planche IV.

Nous prenons le champ de bataille de *Fontenoy*, parce que le peu d'étendue du point d'attaque nous donnera l'occasion de montrer comment on peut exécuter les différentes manœuvres dont il a été parlé plus haut dans les circonstances les plus difficiles.

Supposons qu'une armée de 56 bataillons et de

(92) On juge aisément que le corps destiné à gagner les derrières de l'ennemi, se divisera en deux parties si on peut attaquer à revers les deux branches de l'ordre de bataille ennemi.

48 escadrons s'est mise en mouvement pour attaquer une autre armée postée entre *Antoing* et le bois de *Barri* dans la disposition (A B C) que le maréchal de Saxe avait formée à la bataille de Fontenoy (93). Supposons de plus que les 56 bataillons forment 4 divisions de 12 bataillons chacune auxquelles sont attachées deux batteries montées, et 2 brigades de flanqueurs de 4 bataillons chacune; que la cavalerie est partagée en deux divisions de 24 escadrons ayant chacune deux batteries à cheval; que cette armée a en outre 2 batteries de réserve, et que l'armée a marché de front sur 5 colonnes dans l'ordre suivant :

La première colonne (1) est composée de la première division d'infanterie et de la brigade du flanc droit, total 16 bataillons, et en outre de 4 escadrons de l'aile droite.

La seconde colonne (2) est composée de la seconde division d'infanterie et de 12 escadrons de l'aile droite.

La troisième colonne (3) est composée de la troisième division d'infanterie et de 8 escadrons de l'aile droite.

La quatrième colonne (4) est composée de la quatrième division d'infanterie.

La cinquième colonne (5) qui a été obligée de traverser un terrain découvert, est composée des 24 escadrons de l'aile gauche, de la brigade du flanc gauche et seulement d'une batterie à cheval, l'autre occupe pendant la marche les villages qui se

(93) Cet exemple indiquera d'ailleurs suffisamment de quelle manière les Anglais auraient pu tirer parti de leurs succès dans cette mémorable journée, puisque leur disposition, dans l'instant où ils pénétrèrent entre *Fontenoy* et le bois de *Barri*, ressemblait beaucoup à celle que nous supposerons que les troupes destinées à exécuter l'attaque, sont obligées de prendre. On peut s'en convaincre par la relation de cette bataille qu'on trouve dans la vie du maréchal de Saxe, par d'Espagnac.

trouvent sur son flanc gauche; la brigade de flanqueurs s'est dirigée, par cette raison, sur *Piéronne* dont elle débouche (6). La quatrième et la cinquième colonnes débouchent entre le hameau de *Bourgeon* et *Piéronne ;* les trois premières entre le hameau de *Bourgeon* et les maisons qu'on trouve sur un coteau situé à la lisière du bois de *Barri*. Toutes marchent la droite en tête; l'infanterie forme la tête de celles qui sont composées d'infanterie et de cavalerie, mais elles ont chacune uneavant-garde, particulière parce qu'elles traversent un pays parsemé de villages qui peuvent gêner leur communication. L'avant-garde de chacune des trois premières est de deux bataillons à la suite desquels vient la batterie destinée à couvrir le déploiement, et de quatre escadronsqui éclairent leur marche par des patrouilles. L'avant-garde de la quatrième colonne est composée d'un seul bataillon et de deux escadrons tirés de la cinquième colonne. Celle-ci est elle-même précédée par quatre escadrons. L'artillerie de réserve marche à la suite de la troisième colonne.

Le général juge, en arrivant en face de la position des ennemis, qu'il est impossible de commencer son attaque entre *Antoing* et *Fontenoy*, parce que les redoutes qui les lient forment une ligne formidable, et qu'on ne peut s'en approcher sans prêter le flanc au feu du village d'*Antoing:* il ne reste donc plus que 4 points d'attaque, *Antoing*, *Fontenoy*, le bois de *Barri* et le terrain situé entre ces deux derniers postes. *Antoing* lui-même est trop fort pour qu'on puisse en faire l'objet de la première attaque; d'ailleurs l'ennemi a la faculté de le soutenir avec des troupes tirées de sa gauche, car rien ne l'empêche d'en porter d'une extrémité à l'autre de sa position en

les faisant marcher sur une corde dont les troupes de l'armée attaquante seraient obligées de parcourir l'arc si elles voulaient quitter une des ailes pour se porter à l'autre.Cette circonstance assurerait donc à l'ennemi le moyen d'employer dans le même temps beaucoup plus de monde pour soutenir *Antoing* que l'armée attaquante pour l'assaillir.

Fontenoy est trop bien retranché, comme le prouvèrent les événemens de la bataille, pour pouvoir être emporté de front. Les bois de *Barri*, situés à gauche de la position, seraient défendus avec autant de troupes et par la même raison qu'*Antoing;* ils peuvent d'ailleurs masquer quantité de monde.

Le général se détermine en conséquence à percer entre *Fontenoy* et le bois de *Barri*, pour prendre ensuite ces deux postes en flanc et à revers; il destine en même temps un corps particulier à contenir les troupes embusquées dans ce bois qui pourraient inquiéter son flanc droit, et à attaquer ensuite ce poste de front lorsque les troupes qui auront pénétré entre le bois de *Barri* et *Fontenoy* prendront en flanc le bois de *Barri.* Un autre corps menacera de même *Fontenoy* et l'attaquera ensuite de front à l'instant où les troupes qui auront pénétré entre le bois de *Barri* et ce poste l'attaqueront en flanc et à revers. Voilà ce qui regarde la droite et le centre de l'armée attaquante.

Quant à la gauche de cette armée, le général juge 1° qu'il serait impossible d'en porter les troupes au secours de la droite sans donner à l'ennemi le temps et les moyens de dégarnir sa droite pour renforcer sa gauche; 2° qu'il y aurait de la témérité à attaquer de front les redoutes construites entre *Antoing* et *Fontenoy*, tant que le premier de ces postes, qui

les flanque, ne sera point emporté; 3° qu'une fois *Antoing* enlevé, il sera possible d'attaquer le flanc d'une position que les ennemis pourront prendre sur les hauteurs de la *Chapelle-Notre-Dame* pour couvrir leur retraite, si la réussite de l'attaque dirigée entre *Fontenoy* et le bois de *Barri* les oblige de se retirer sur la rive droite de l'*Escaut*. Il donne donc le commandement des deux colonnes de gauche à un de ses lieutenans auquel il ordonne de menacer *Antoing* pour empêcher l'ennemi de renforcer sa gauche, mais de ne l'attaquer réellement qu'après la prise de *Fontenoy*. C'est lorsque *Antoing* lui-même sera emporté, que le lieutenant-général de la gauche fera attaquer de front les redoutes construites entre *Antoing* et *Fontenoy*; mais jusque-là il tiendra son aile à l'abri du feu autant que possible, en la disposant de manière à empêcher l'ennemi de déboucher de la droite de *Fontenoy* pour assaillir la gauche des troupes destinées à attaquer le front de ce village.

L'artillerie de réserve doit rester (7) au hameau de *Bourgeon :* 1° elle sera à portée du village de *Fontenoy* et des redoutes de la droite dont la conquête exigera peut-être beaucoup de feu; 2° il serait déplacé de l'attacher au corps de troupes qui doit exécuter avec rapidité la principale attaque ou à celui qui contiendra d'abord les troupes du bois de *Barri*, car le feu qu'on dirigerait contre ce poste serait trop incertain; 3° l'artillerie qu'on laissera au hameau de *Bourgeon* se trouvera dans un des points les plus avantageux pour protéger la retraite de la gauche de l'armée si cette gauche est obligée de se retirer.

L'attaque de la position de *Fontenoy* se réduit, comme on le voit, à une attaque centrale d'aile pour les deux colonnes de gauche.

Un premier signal donné par l'artillerie qui est en avant de la troisième colonne, indique aux têtes de colonne de marcher à la même hauteur et de suivre exactement la direction qui leur a été donnée. Un second signal ordonne aux colonnes d'exécuter les dispositions préparatoires au déploiement; l'un des bataillons qui formaient l'avant-garde de chacune des trois premières rentre dans celle dont il fait partie, et il ne reste devant elles que le bataillon destiné à couvrir leur artillerie; les escadrons détachés aux diverses avant-gardes, rejoignent en même temps les colonnes dont ils dépendent. Au troisième signal, les manœuvres auront lieu d'après le plan général.

Les deux colonnes de gauche exécuteront, il est vrai, une attaque successive, puisqu'on ne doit attaquer les redoutes qu'après la prise d'*Antoing*: mais le général qui commande cette partie de l'armée se décide à former toutes ses troupes en ligne (94), parce qu'il faut contenir les ennemis dans la position qu'ils occupent, jusqu'au moment de l'attaque; et il se détermine à placer sa gauche sur les hauteurs de *Piéronne* (95), en la formant en échiquier pour qu'elle ait moins à souffrir du feu de l'ennemi, et en alignant sa droite sur elle, parce qu'il juge que la saillie d'*Antoing* sur la ligne lui donne le moyen de refuser sa droite même en la portant à la

(94) Il est vrai que la disposition en colonne sera la plus avantageuse pour attaquer les redoutes aussitôt qu'*Antoing* sera emporté; mais les 6 bataillons qu'on destine à cette opération, prendront facilement cette disposition dès qu'elle deviendra nécessaire.

(95) On pourrait cacher la majeure partie des troupes de la gauche derrière les hauteurs situées en avant de *Piéronne*, jusqu'au moment de l'attaque; mais le général préfère montrer quelques troupes sur ces hauteurs, afin d'empêcher l'ennemi de renforcer sa gauche, en menaçant sa droite.

hauteur des troupes destinées à attaquer ce poste. Il forme les dispositions suivantes par les moyens indiqués pour la formation des dispositions parallèles.

On établit sur les hauteurs de *Piéronne* plusieurs batteries (8) destinées à battre *Antoing*. Les 4 bataillons de la brigade du flanc gauche se déploient derrière ces hauteurs et se disposent ensuite en échiquier (9). La première brigade de la quatrième colonne se déploie (10) avec des intervalles plus grands qu'à l'ordinaire en face des redoutes construites entre *Antoing* et *Fontenoy*. Les 6 bataillons de la seconde brigade viennent former deux lignes (11, 12) sur la capitale du saillant le plus avancé des retranchemens d'*Antoing*; et 2 bataillons se portent sur les hauteurs. Les 8 derniers escadrons de la cinquième colonne viennent se placer (13) derrière les hauteurs situées en avant de *Piéronne* pour être à portée de soutenir ou d'appuyer les flancs des 10 bataillons destinés à attaquer *Antoing*, si les ennemis veulent déboucher de ce village. Les 16 premiers escadrons de la cinquième colonne se déploient derrière les 6 bataillons destinés à emporter les redoutes construites entre *Antoing* et *Fontenoy*, en formant deux lignes l'une (14) de 12, et l'autre (15) de 4 escadrons.

Ce que j'ai déjà dit indique suffisamment quelle doit être la conduite des troupes de la gauche de l'armée, durant le reste de l'attaque.

L'ordre du général pour la seconde colonne, sera donné de la manière suivante :

« La seconde colonne est destinée à percer entre « *Fontenoy* et le bois de *Barri*. Les 8 premiers ba- « taillons de la seconde division d'infanterie, exécu- « teront l'attaque formés sur deux lignes distantes de

« 150 pas; ils auront derrière eux 12 escadrons formés « sur deux lignes, l'une de 8 et l'autre de 4. Les 4 « derniers bataillons de la seconde division d'infan- « terie couvriront le flanc gauche de l'attaque dispo- « sés en échelons directs à 100 pas de distance. La « brigade des flanqueurs de droite a ordre de se ré- « unir à la seconde colonne. Le chef de celle-ci l'em- « ploiera à couvrir le flanc droit de l'attaque en la « faisant marcher en échelons directs par bataillon à « 100 pas de distance. Si l'attaque réussit, les 8 ba- « taillons qui couvrent les deux flancs de l'attaque « seront destinés à la doubler aussitôt que le « corps attaquant aura battu le centre de l'ennemi ; « et ils seront joints, en cas de nécessité, par des « troupes tirées de la première et de la troisième co- « lonne. Les 4 derniers bataillons de la seconde di- « vision qui couvrent le flanc gauche des 8 autres « de la même division, attaqueront en flanc et à re- « vers *Fontenoy* qui sera en même temps abordé de « front par la troisième division d'infanterie, aussi- « tôt que les 8 bataillons qui exécutent la première « attaque auront franchi le chemin creux qui conduit « de *Fontenoy* au bois de *Barri*. Quant aux flan- « queurs de droite, ce n'est que lorsque l'aile droite « des 8 bataillons dont on vient de parler aura dé- « passé de 300 pas le chemin creux, que ces quatre « bataillons attaqueront en flanc la redoute et le bois « de *Barri*, qui seront aussi abordés de front dans « le même moment par une partie de la première di- « vision d'infanterie. La première ligne de la cavale- « rie placée derrière l'infanterie qui exécute l'attaque « s'étendra à la gauche de cette dernière pour cou- « per la communication de la ligne ennemie avec

« *Fontenoy*, et la seconde ligne viendra la rem-
« placer. »

Le bataillon qui couvre l'artillerie placée à la tête de la seconde division d'infanterie se déploie, l'artillerie se met en batterie (16), il la démasque, et se retire quand la seconde division d'infanterie est déployée, pour aller reprendre sa place à la gauche des trois derniers bataillons de la seconde division. Les 4 premiers bataillons de cette division se déploient sur la première division du troisième bataillon, et les 7 derniers par bataillon en masse sur le troisième d'entre eux; cette ligne de masses se déploie ensuite elle-même sur la première division du troisième bataillon (17). Les 4 bataillons de la brigade du flanc droit exécutent de leur côté la contre-marche, s'ébranlent en colonne avec distance et viennent se former à droite en bataille (18) à la droite de la seconde des deux lignes formées par l'infanterie de la seconde colonne. Les 10 premiers escadrons de la seconde colonne se déploient sur le quatrième d'entre eux (19), et les 2 derniers sur le 12e (20). Les 8 escadrons de la troisième colonne se mettent en marche en colonne avec distance pour se porter (21) à côté des 11e et 12e escadrons de la seconde colonne où ils se forment alors à gauche en bataille.

Pendant que les troupes exécutent ces différentes manœuvres, une batterie qui marchait à la queue de la seconde colonne vient se placer (22) à la droite des 4 bataillons qui forment la tête de l'attaque, et celle qui a couvert le déploiement s'établit à leur gauche (23). Toutes ces dispositions étant faites, les 8 bataillons destinés à exécuter l'attaque marchent en bataille (24 et 25) de même que

les 20 escadrons (26 et 27) qui les suivent. Les 4 bataillons qui sont à la droite de la seconde ligne des 8 bataillons, marchent en échelons directs par la gauche à 100 pas de distance (28), et le premier échelon demeure à la hauteur de la seconde ligne du corps de 8 bataillons. Les 4 bataillons qui sont à la gauche de la seconde ligne de ce même corps marchent en échelons directs par la droite à 100 pas de distance (29), et le premier échelon reste à la hauteur de la seconde ligne du corps de 8 bataillons.

L'ordre du général pour la première colonne est ainsi conçu : « La brigade de flanqueurs de droite « quittera la première colonne pour aller se réunir « aux troupes de la seconde division d'infanterie dont « elle couvrira le flanc droit en marchant en éche- « lons directs par la gauche à 100 pas de distance; « le chef de la première colonne ne déploiera que le « premier bataillon de la première division ainsi que « le bataillon qui couvre son artillerie, afin de s'assu- « rer le moyen d'exécuter facilement, en cas de né- « cessité, le déploiement de cette colonne, et il met- « tra aussi en batterie l'artillerie qui marchait à la « tête de sa colonne. Si l'attaque de la seconde co- « lonne prospère, il joindra les 4 premiers bataillons « aux deux qui seront déjà déployés, et attaquera le « front du bois de *Barri* après avoir disposé ces 6 ba- « taillons sur deux lignes (30). 4 autres bataillons iront « s'attacher aux 4 des flanqueurs de droite pour at- « taquer conjointement avec eux le flanc du bois de « *Barri* (31). Les 2 derniers bataillons de la première « colonne se mettront en marche en colonne avec « distance, la gauche en tête, pour aller former une « réserve (32) qui soutiendra, selon les circonstances, « l'attaque de *Fontenoy* ou celle du bois de *Barri*.

« 4 escadrons se placeront derrière la droite des « troupes destinées à attaquer le front du bois de « *Barri* (33), et les 4 autres iront se mettre à la gau- « che de ces mêmes troupes, entre elles et celles qui « doivent attaquer le flanc du bois de *Barri* (34). »

L'ordre du général pour la troisième colonne sera rédigé en ces termes : « Les 6 derniers escadrons de « la troisième colonne iront se former en seconde « ligne (35) derrière la cavalerie de la seconde co- « lonne. Le chef de la troisième colonne ne déploiera « que les 2 premiers bataillons de la troisième divi- « sion ainsi que le bataillon qui couvre son ar- « tillerie (36), afin de s'assurer les moyens d'enta- « mer l'attaque du village de *Fontenoy* aussitôt que « les succès de la seconde colonne donneront à cette « opération quelque apparence de réussite. Jusque-là « les 9 autres bataillons resteront en colonne, mais « on mettra en batterie toute l'artillerie de la troi- « sième colonne, et on dirigera son feu sur *Fonte-* « *noy*. Si l'attaque de la seconde colonne réussit, « 4 nouveaux bataillons de la troisième colonne se « déploieront derrière les 3 premiers (37) pour atta- « quer, conjointement avec eux, la droite du vil- « lage (96). Les 5 autres (38) marcheront en colonne « avec distance, la droite en tête, pour aller se réunir

(96) On suppose ici que le village de *Fontenoy* doit être attaqué en ligne quoiqu'il soit retranché, parce que son front présentant des angles fort obtus, on n'aurait pas, en marchant sur les capitales, l'avantage d'éviter autant de feu que dans les circonstances ordinaires. Dans tous les cas, il paraît nécessaire de déployer d'abord les trois premiers bataillons qui sont destinés à soutenir les batteries et par conséquent à essuyer le feu. Mais si on veut exécuter l'attaque de Fontenoy en colonnes, il sera assez facile de faire avancer, en les séparant les uns des autres, quatre des bataillons qui sont encore en colonne et de mettre à la suite de trois d'entre eux un des bataillons déjà formés en ligne, qui se reploiera pour lors en colonne. Le quatrième bataillon se dispersera par pelotons entre les colonnes pour lier les attaques.

« aux troupes qui ont couvert le flanc gauche de la « première attaque, afin de s'attacher à leur gauche « en attaquant eux-mêmes le front du village de *Fon-* « *tenoy*. »

Nous avons détaché les mouvemens de quelques-unes des troupes de la première et de la troisième colonnes en parlant des mouvemens de la seconde. Nous croirions superflu de rappeler les manœuvres qu'exécutent les chefs des première et troisième colonnes pour former leur première disposition; notre intention n'étant point d'entrer dans des détails de mouvemens de ligne. Nous supposons 1° que le corps de 8 bataillons a forcé le passage du chemin creux qui s'étend entre *Fontenoy* et le bois de *Barri;* 2° qu'il a obligé la première ligne de cavalerie ennemie à se retirer; 3° que celle qui était postée entre *Antoing* et *Fontenoy* a pris le parti de se réunir à la seconde ligne de cavalerie en abandonnant les redoutes à leurs propres forces; 4° que les bataillons postés derrière les redoutes sur la gauche de cette cavalerie se sont jetés dans *Fontenoy*; 5° que la cavalerie attachée à l'infanterie qui a exécuté l'attaque centrale, l'a suivie; 6° que les 4 bataillons qui devaient marcher en échelons pour couvrir la droite de l'attaque centrale ont été obligés de marcher en colonne avec distance la gauche en tête pour éviter le feu de la redoute construite à l'extrémité du bois de *Barri;* 7° que les 4 bataillons qui devaient marcher en échelons pour couvrir la gauche de l'attaque centrale ont été obligés de marcher en colonne avec distance, la droite en tête, pour éviter le feu de *Fontenoy*, mais qu'ils se sont arrêtés aussitôt que la droite du corps de 8 bataillons a eu franchi le chemin creux, et qu'ils se sont formés à gauche en bataille.

Toutes les troupes s'arrêtent quand le corps de 8 bataillons a marché encore 400 pas (39), le premier des 4 bataillons qui se sont formés sur le flanc gauche de *Fontenoy* exécute un changement de direction pour attaquer ce village à revers, et marche ensuite en avant pour exécuter son attaque de même que les 3 autres bataillons (40). Les 3 derniers bataillons de la brigade du flanc droit se forment à droite en bataille, et le premier bataillon de cette même brigade vient se former à droite en bataille après s'être placé en seconde ligne (41). Ces troupes marchent ensuite en avant pour attaquer la redoute du bois de *Barri*, et le premier bataillon de la seconde ligne du corps de 8 bataillons exécute un changement de front pour border le chemin creux (42) qui descend de *la Chapelle Notre-Dame*, afin de pouvoir battre en flanc les troupes qui viendraient au secours de la redoute. Les 10 escadrons (43) qui formaient la première ligne de la cavalerie se rompent à gauche et se reforment à droite en bataille aussitôt que leur totalité s'est tirée de derrière l'infanterie. Les 8 escadrons (44) qui forment la seconde ligne de cavalerie se portent en avant pour remplacer les 10 escadrons de première ligne.

Le premier des 10 bataillons de la première colonne qui sont encore en colonne se porte à côté des bataillons déjà formés (45) et se déploie sur sa première division, après avoir exécuté un changement de direction en masse par son flanc gauche. Les trois bataillons suivans exécutent un changement de direction en masse par leur flanc gauche, et se déploient ensuite sur la première division du premier d'entre eux (46). Les 6 bataillons suivans exécutent une contre-marche et se mettent en mouvement en

colonne à demi-distance (97), pour attaquer de front le bois de *Barri*; les 4 premiers d'entre eux viennent se former à droite en bataille après avoir pris des distances entières et s'être attachés à la droite de la brigade du flanc droit; ils marchent ensuite en avant pour attaquer le bois de *Barri*. Les 2 autres bataillons viennent se former à droite en bataille, après avoir pris des distances entre les deux attaques. Il ne leur restera plus qu'à exécuter un changement de front pour soutenir l'une ou l'autre de ces attaques; et s'il n'est pas nécessaire d'exécuter cette manœuvre, ils se replient en colonne serrée par bataillon.

Les 4 premiers escadrons (47) de la première colonne se portent à la hauteur des 3 bataillons de seconde ligne de la brigade destinée à attaquer le front du bois de *Barri*. Ils exécutent un demi à-droite par escadron et se déploient sur le quatrième d'entre eux. Les 4 derniers escadrons (48) de la première colonne se mettent en marche en colonne avec distance et se dirigent vers la droite des 4 bataillons qui se sont attachés à la brigade du flanc droit, dès qu'ils sont arrivés à la hauteur de la gauche des 6 bataillons destinés à attaquer le front du bois de *Barri*, et se forment à droite en bataille.

Les 4 premiers bataillons des 9 de la troisième division d'infanterie qui sont reployés en colonne se déploient sur la première division du troisième d'entre eux, et marchent ensuite en avant pour at-

(97) Cette colonne doit, il est vrai, prendre des distances entières pour exécuter les manœuvres auxquelles elle sera employée dans la suite; mais on la forme d'abord à demi-distance, parce que les distances qu'il y a entre les différentes subdivisions d'une colonne s'augmentent quelquefois dans un mouvement un peu long.

taquer *Fontenoy*, de même que les bataillons déjà déployés. Les 5 autres bataillons se mettent en marche en colonne avec distance, et les 4 premiers bataillons d'entre eux se forment à gauche en bataille quand ils sont arrivés au chemin qui conduit à *Fontenoy*; le cinquième vient se former à gauche en bataille en seconde ligne; et ces 5 bataillons (49) attaquent la gauche du village de *Fontenoy*.

Les résultats de ces manœuvres sont :

1° Que le corps de 8 bataillons qui a exécuté la première attaque se trouve appuyé à l'un de ses flancs par un ravin, à l'autre par 10 escadrons, et que de plus il est soutenu par 8 escadrons;

2° Que *Fontenoy* se trouve séparé de la ligne ennemie par les 10 escadrons qui formaient la première ligne de la cavalerie qui a suivi le corps de 8 bataillons, et qu'il est en même temps attaqué de trois côtés par 15 bataillons;

3° Que le bois de Barri est attaqué de front par 6 bataillons et en flanc par 8.

Cet exemple vient de faire voir comment les succès d'une colonne qui enfonce le centre de l'ennemi procure le moyen d'attaquer avec avantage le reste de sa position, lors même qu'il a opéré en masse. Cet avantage s'accroît encore lorsque l'adversaire occupe une position trop étendue, car 1° il lui est alors bien difficile de couvrir les flancs qui se forment par la défaite de son centre ou de rétablir le combat en attaquant avec force les troupes victorieuses; 2° le corps qui a battu le centre de l'ennemi n'a plus personne en face de lui, et chacune de ses deux parties peut, à la rigueur, exécuter un change-

ment de front pour doubler l'attaque. Cette manœuvre n'a plus d'autre inconvénient que d'être d'un tiers plus longue que les mouvemens qu'il faut lui substituer; 3° c'est souvent lorsque l'ennemi s'est trop étendu que la colonne qui attaque son centre n'a pas besoin de se déployer en entier, parce qu'il suffit de déployer une tête de colonne pour battre le centre de l'ennemi, et que les troupes en colonne n'ont ensuite qu'à se mettre en bataille sur leur propre flanc pour se trouver sur celui des parties de ligne ennemie qui tiendront encore après l'échec du centre.

890. Il arrive quelquefois dans les attaques centrales que, le centre de l'ennemi étant enfoncé, une de ses ailes se retire entièrement tandis que l'autre conserve sa position : les troupes qui se trouvent en face de l'aile qui se met en pleine retraite, se conduiront comme dans les cas où l'ennemi abandonne entièrement sa position. Le reste de l'armée se comportera comme dans les attaques d'aile où les colonnes se déploient successivement dès que l'aile de l'ennemi sera battue. Ces manœuvres seront d'autant plus faciles à exécuter que le flanc de toutes les dispositions qu'on formera contre le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore, sera couvert par les troupes qui se seront portées en avant, n'ayant plus de monde devant elles.

Conduite à tenir lorsqu'une aile conserve sa position après que le centre a été enfoncé.

891. Il est très-rare que l'ennemi s'opiniâtre à conserver une position dont le centre a été emporté; cela ne peut guère arriver que dans les cas où les localités qui séparent les différentes parties de son ordre de bataille, l'ont obligé de combattre en ordre séparé, car ces obstacles assurent peut-être le flanc

et même les derrières des diverses parties de l'armée du côté de la trouée qui s'est formée par la défaite de son centre. Nous ne parlerons point des circonstances où on attaquerait avec succès leur flanc : ce cas nécessite des dispositions en ordre séparé, et nous ne nous occuperons que de ceux où on est obligé d'attaquer successivement le front et le flanc des différentes parties de l'armée ennemie.

892. S'il y a, entre l'extrémité de l'aile de l'ennemi et le point du centre qui a été enfoncé, plusieurs obstacles qui obligent d'attaquer l'un après l'autre le front et le flanc des différentes parties de ligne ennemie qui tiennent encore, et qu'il ne soit possible d'exécuter que des attaques directes, il ne faudra point exécuter d'attaque générale contre le front des troupes ennemies qui tiennent encore, parce qu'on ne peut attaquer réellement, dans cette hypothèse, que le flanc d'une partie de la ligne ennemie: on mettra un peu plus de temps à déposter l'ennemi ; en agissant comme il va être dit, si les colonnes sont déployées: les différentes parties de l'armée qui ne sont point entrées en action ne s'avanceront pour attaquer les parties du front de l'ennemi qui leur font face, qu'à mesure que les parties les plus voisines de l'ordre de bataille auront battu celles qui leur sont opposées, et gagné ainsi le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. Si au contraire il n'y a de déployées que les troupes qui ont exécuté la première attaque, on déploiera successivement les différentes colonnes, en partie ou en totalité, pour attaquer les diverses parties du front de l'ennemi qui leur sont opposées à mesure que les colonnes les plus voisines auront battu les ennemis qui leur sont opposés

et auront par là gagné le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. A mesure qu'une des parties de l'armée aura battu les adversaires qui seront en face d'elle, on attaquera le flanc et même les derrières du reste de la position. Les troupes qui ont exécuté la première attaque centrale, manœuvreront comme il a été prescrit un peu plus haut. Quant aux autres colonnes, elles manœuvreront, à mesure qu'elles auront battu leurs adversaires, de la manière indiquée au § 11 de l'art. II pour les troupes qui attaquent successivement les différentes parties de la position de l'ennemi à la suite d'une attaque d'aile quand elles ont battu les troupes qui leur sont opposées.

893. Il n'y a qu'une circonstance où le centre de l'ennemi étant battu, on puisse faire avancer en même temps la totalité d'une des parties collatérales de la disposition de combat, quoiqu'il y ait, entre le point où on a percé et l'extrémité de l'aile de l'ennemi, plusieurs localités susceptibles de couvrir le flanc d'une position ; c'est quand les différentes parties de l'armée, que celles-ci soient formées en ligne ou en colonne, sont disposées de manière à pouvoir former une disposition oblique contre le front et le flanc des parties de ligne ennemie qui tiennent encore. Nous en avons déduit la raison en parlant des attaques d'une seule aile où les colonnes se déploient successivement. Mais ce cas est bien rare dans les attaques centrales, car il ne se rencontre que lorsque les deux parties refusées de la disposition de combat se sont beaucoup rapprochées. Au reste, s'il arrive que les troupes refusées dans une attaque centrale puissent former des dispositions obliques, soit contre le front et le flanc d'une des parties de la ligne en-

Cas où les colonnes se déploient simultanément.

nemie qui tiennent encore, soit contre le front et le flanc de ces deux parties, les troupes qui auront obtenu des succès dans l'exécution de l'attaque centrale se conduiront suivant les principes ordinaires. Quant aux troupes qui peuvent former une disposition oblique contre le flanc d'une partie de ligne ennemie, elles se conduiront comme il a été prescrit au § II de l'art. II aux troupes qui se trouvent dans une position semblable à la suite d'une attaque d'aile.

Cas où les colonnes se déploient successivement.

894. Je répéterai, au sujet des attaques centrales où les colonnes se déploient l'une après l'autre, ce qui a été dit au sujet des attaques d'une seule aile où les colonnes se déploient de la même manière: qu'on est quelquefois obligé de déployer les colonnes successivement après avoir eu l'intention de les déployer en même temps. Cela arrive quand les colonnes destinées à exécuter l'attaque ont pris une certaine avance sur les autres par un de ces accidens inséparables de l'exécution des marches. Si l'ennemi a dû s'apercevoir de l'arrivée des colonnes destinées à exécuter l'attaque, on ne balancera pas à l'aborder le plus rapidement possible, avant même qu'il ait pu se reconnaître et renforcer les points menacés. Les colonnes qui se trouvent en sa présence se déploieront donc et commenceront leur attaque aussitôt qu'il y aura assez de troupes déployées pour l'exécuter et que les flancs de celles qui sont employées à cet usage pourront être assurés, ou par la nature du terrain, ou par leur disposition, ou par la proximité des autres colonnes. Quant à celles-ci, elles se conduiront de la même manière que dans les attaques d'aile où les colonnes se déploient successivement, ou bien elles exécuteront une espèce d'attaque en échelons, se déployant et commençant leur attaque aussitôt qu'elles

seront en mesure de le faire; mais cette manœuvre est bien plus rare que la première.

895. Avant de quitter les attaques centrales, nous remarquerons qu'elles peuvent servir quelquefois pour tendre des piéges à l'ennemi : on fait avancer pour cela plusieurs colonnes contre lui, et après les avoir faiblement engagées on ordonne à celles du centre de se retirer : si l'ennemi tente alors de les poursuivre, il sera bientôt enveloppé par les autres. Frédéric tendit, en 1760, ce piége au général Lascy auprès de *Bautzen* pour se venger d'un échec éprouvé par sa cavalerie; et voici de quelle manière il s'y prit : les 10 bataillons de la droite de la première ligne eurent ordre de s'avancer vers les hauteurs de *Portschaplitz* sur le flanc gauche du général Lascy qui était posté entre *Zothnaustitz* et *Praga*. La seconde ligne d'infanterie s'avança contre le flanc droit des Autrichiens, tandis que la cavalerie, suivie des 10 bataillons de la gauche de la première ligne, marcha directement contre le front du général Lascy en passant par *Gothau*. Le roi avait ordonné à l'officier qui commandait la cavalerie de faire commencer l'attaque par quelques centaines de chevaux et de se retirer ensuite afin d'attirer les Autrichiens entre les colonnes d'infanterie qui devaient marcher pendant ce temps-là dans des vallons où elles ne seraient point aperçues; mais Lascy se retira sur *Bischofswerda*, et évita ainsi les effets d'une disposition qui pouvait lui devenir très-funeste.

Les attaques centrales peuvent servir à tendre des piéges à l'ennemi.

896. Nous venons de dire à peu près tout ce qui regarde les attaques centrales dans lesquelles les colonnes se déploient successivement; maintenant qu'on a parlé de toutes les attaques de front, nous ferons observer qu'il arrive assez souvent que l'ennemi fait des

Les dispositions de l'ennemi renversent souvent les projets formés d'avance contre lui.

changemens dans une position où on a résolu de l'attaquer et que par cette raison on peut être obligé d'attaquer une de ses ailes après avoir eu l'intention d'entamer l'autre, ou d'attaquer son centre après avoir projeté d'attaquer son aile ou ses deux ailes, ou enfin d'attaquer son aile ou ses deux ailes, après avoir résolu d'aborder son centre.

Si les troupes qui se trouvent à portée d'exécuter la nouvelle attaque sont encore en colonne au moment où on changera de plan d'attaque, il suffira de faire avancer ces troupes, en les renforçant si le cas l'exige, et de les déployer ensuite. Les troupes qui devaient attaquer dans le premier plan et qui doivent être refusées dans le second, resteront en colonne si elles sont encore dans cette disposition et que les circonstances leur permettent de conserver la disposition de marche, ou bien se déploieront suivant les principes indiqués pour les parties refusées de l'ordre de bataille, s'il est au contraire nécessaire qu'elles se déploient.

ARTICLE V.

Des attaques de flanc.

Considérations générales.

897. Les attaques de flanc considérées isolément, doivent être mises au nombre des attaques les plus favorables; si même elles ne sont pas absolument les plus avantageuses; car, 1° l'extrémité d'une ligne est toujours le point le plus difficile à renforcer, parce que c'est le plus éloigné d'une partie des troupes qui la composent; 2° le feu qui battra directement le flanc de l'ennemi enfilera une partie de son front; 3° l'ennemi qui verra que son flanc est attaqué sera obligé de prendre le parti d'étendre ce même

flanc pour présenter un front égal à celui du corps qui l'inquiète; mais il faudra, pour que ce mouvement réussisse, que l'ennemi contienne les troupes qui menacent son flanc jusqu'à ce que la manœuvre soit achevée, ce qui pourra être assez long si la disposition qu'il est dans la nécessité de former présente un grand développement. Si l'ennemi néglige au contraire de donner à son flanc la même étendue que celle du corps qui le menace, ce dernier concentrera bientôt tout son feu contre ce flanc, et l'enveloppera peut-être en l'attaquant de trois côtés. Que deviendront alors ces troupes attaquées de toute part et au milieu desquelles se croisera une grande quantité de feux!

898. L'avantage d'envelopper l'ennemi est le plus grand de tous ceux qu'on peut se promettre d'une attaque de flanc, et lui donne une supériorité incontestable sur toutes les autres. Mais il faut par cette raison, que les attaques de flanc soient combinées avec d'autres, toutes les fois que les circonstances peuvent le permettre, car il n'y aurait pas un grand avantage à présenter sur le flanc de l'ennemi de longues lignes de troupes dont les extrémités seraient inutiles. J'ai dit en effet (note 69) qu'une fois qu'on déborde l'ennemi du front de 2 ou 3 bataillons, on a tous les avantages qu'assure la supériorité de front pour le feu de mousqueterie; une supériorité de front plus considérable dans une attaque de flanc où on doit aborder l'ennemi rapidement, sans s'amuser à le canonner, serait inutile; on risquerait même de perdre l'avantage dont on vient de parler, si on n'exécutait pas de fortes attaques, soit sur les points dégarnis, soit sur le terrain par où l'ennemi peut prolonger le front de son flanc, car il ne manquerait

Une attaque de flanc perd tous ses avantages quand elle est isolée.

sûrement pas de le faire et serait alors à deux de jeu avec son adversaire.

L'histoire de la guerre de Sept ans nous offre dans la bataille de *Cunersdorf* (98), l'exemple d'une simple attaque de flanc, mais qui échoua. Les Prussiens qui combattaient avec valeur ne purent forcer le ravin du *Kuhgrund*, quoiqu'ils eussent déjà emporté les retranchemens du *Muhlberg ;* que le flanc gauche des Russes présentât un front fort resserré ; que l'artillerie prussienne pût enfiler leurs lignes, et qu'enfin quatre lignes d'infanterie prussienne formées en face de leur flanc pussent être soutenues par presque toute leur armée, et par le corps du général Finck. En vain Frédéric voulut-il passer entre les étangs de *Cunersdorf* pour venir attaquer le front des ennemis : le feu de la batterie du *Spitzberg* empêcha son infanterie de se former, et repoussa la cavalerie prussienne qui voulait s'en emparer.

Cas où des attaques de flanc isolées peuvent réussir.

899. Il n'y a que deux cas où on puisse en apparence se contenter d'exécuter une attaque de flanc : le premier est quand le front et les derrières de la position de l'ennemi sont inexpugnables ; le second est celui où on peut prendre sur le front et sur le flanc de l'ennemi une position oblique au moyen de laquelle on portera sur ce flanc un nombre de troupes suffisant pour l'attaquer avec succès. Mais, 1° si le front et les derrières de l'ennemi sont inexpugnables, cet ennemi portera probablement sur son flanc la majeure partie de ses troupes, et l'attaque de flanc sera pour lors assujettie aux principes de celles

(98) L'attaque unique du flanc gauche des ennemis que les Prussiens exécutèrent à *Cunersdorf* ne fut point le résultat d'un plan prémédité, mais bien des circonstances, comme on peut s'en convaincre en suivant avec attention une des nombreuses relations de cette bataille.

de front; 2° l'armée qui s'avancera pour attaquer le flanc de l'ennemi après avoir pris une position oblique sur son front et sur son flanc, n'exécutera dans le fond qu'une attaque de front et de flanc; car si les troupes qui se trouvent sur le flanc de l'ennemi ont pris cette position pour attaquer ce flanc, celles qui ne sont pas employées à cette attaque se trouvent réellement, d'un autre côté, sur le front de l'ennemi et sur le flanc des dispositions qu'il serait tenté de former sur son flanc, ce qui rendra très-difficiles les manœuvres dont il se servirait pour former ces dispositions; ces mêmes troupes exécuteront dans le fait une attaque d'aile aussitôt qu'elles marcheront à l'ennemi, car leur mouvement les engagera d'abord avec cette aile, et elles attaqueront seulement dans une direction oblique. Si on exécute une attaque en ligne, ou en échelons après avoir pris une disposition oblique sur le flanc de l'ennemi, on aura l'avantage de n'engager d'abord qu'une seule de ses ailes, de refuser l'autre et de ne faire entrer en action que successivement les troupes qui composent l'armée, de manière à ce que l'aile refusée d'abord ne s'engagera que lorsque presque toute la ligne ennemie sera battue. Si les troupes qui entreront d'abord en action ne suffisent pas pour battre les parties de la position de l'ennemi qu'elles attaqueront, il suffira de faire marcher l'armée par son flanc pour former derrière elles de nouvelles lignes. Si, au contraire, le flanc de l'ennemi est battu, l'armée attaquante n'aura qu'à marcher en avant pour déborder et envelopper de plus en plus son adversaire, sans que ses contre-manœuvres nuisent à ses succès.

Il suffit de réfléchir un peu sur la nature des attaques obliques contre le front et contre le flanc de

35.

l'ennemi, pour sentir qu'elles sont les seules qui réunissent les avantages dont nous venons de parler; c'est là ce qui forme leur caractère distinctif; nous croyons d'après cela qu'il est à propos de distinguer, dans le cours de cet article, les attaques qui se dirigent obliquement contre le front et le flanc de l'ennemi et celles dirigées directement contre son front et contre son flanc.

Attaques susceptibles d'être combinées avec celles de flanc.

900. Voyons maintenant quelles sont les attaques à combiner avec celles de flanc; mais auparavant observons qu'il serait bien difficile de combiner une attaque de flanc avec une attaque dirigée contre les derrières de l'ennemi, car il faudrait pour cela que presque toute l'armée fût sur les derrières de celui-ci, ce qui n'arrive jamais; et quand bien même cela se rencontrerait, l'attaque se réduirait encore à une attaque combinée contre son front et son flanc, car il changerait facilement de front s'il voulait livrer bataille, quoique ses derrières fussent menacés. Nous considérerons donc les attaques de flanc comme se combinant avec celles de front, et nous ne parlerons dans l'article suivant des attaques de revers que comme d'un accessoire qui ne se joint jamais qu'avec les attaques de flanc, car il n'y a aucun ordre de bataille contigu où on attaque le front et les derrières de l'ennemi sans attaquer son flanc.

Je passe à l'examen des attaques de front dans lesquelles il peut être avantageux de combiner une attaque de flanc.

Examen des attaques combinées de front et de flanc.

901. On sent, d'après ce qui a été dit un peu plus haut, que ce sera toujours l'aile de l'ennemi dont on attaquera le flanc qui se trouvera assaillie dans les attaques obliques dirigées contre le front et le flanc de l'ennemi.

902. Mais si on n'attaque point obliquement son front et son flanc, il sera possible de combiner, quand les autres circonstances le permettront, une attaque parallèle contre tout son front avec l'attaque de flanc, car l'ennemi aura toujours beaucoup de peine à résister, étant attaqué de deux et peut-être même de trois côtés, si les troupes de l'attaque de flanc finissent par gagner ses derrières. Une attaque directe contre le flanc de l'ennemi ne se combinerait pas moins bien avec une attaque d'aile, soit que celle-ci se dirigeât perpendiculairement au front de l'aile de l'ennemi, soit qu'elle s'exécutât sur une direction oblique, car l'aile de l'ennemi qui serait attaquée aurait probablement de la peine à résister, étant assaillie de deux ou même de trois côtés à la fois, si les troupes de l'attaque de flanc finissaient par gagner ses derrières. Une attaque de flanc se combinerait, par la même raison, assez facilement avec une attaque des deux ailes ou avec une attaque du centre et d'une aile, pourvu que l'aile attaquée fût celle contre laquelle l'attaque de flanc se dirige. Dans le nombre de toutes les attaques de front, il n'y a, ce nous semble, que celles qui ne sont pas dirigées contre l'aile dont on veut attaquer le flanc, qu'il soit impossible de combiner avec une attaque de flanc, ou du moins desquelles il soit raisonnable d'attendre d'autres avantages que ceux d'une attaque isolée de front de la même espèce. En effet, si on n'aborde pas le front de l'aile dont on peut attaquer le flanc, on renonce à l'avantage d'attaquer une partie de la position de l'ennemi, de deux et peut-être même de trois côtés en même temps. Nous pouvons nous tromper, mais nous avouons que l'avantage d'attaquer une position ennemie de deux ou même de trois côtés, nous paraît

si grand, que nous pensons que ce n'est que dans le cas où il y aurait impossibilité absolue d'aborder le front d'une aile dont on attaque le flanc, qu'il faille renoncer à attaquer un point contre lequel on peut réunir, quelque fort que soit son front, deux et même trois attaques, pour assaillir d'autres points abordables d'un seul côté, quelque faible que soit leur front. Mais si l'aile de l'ennemi est couverte par des obstacles impénétrables, il est inutile de laisser des troupes vis-à-vis, puisque celles qui attaqueront les parties adjacentes de l'ordre de bataille, auront leur flanc appuyé par ces obstacles. Il suit de là qu'il n'y a que les ordres de bataille séparés où on puisse attaquer le flanc d'une aile de l'ennemi, et quelque autre point du front de sa position, sans attaquer le front de cette aile. Ainsi, nous supposerons, tant que nous parlerons des attaques de front et de flanc où l'armée conserve une disposition contiguë, que le front de l'aile dont on attaque le flanc est également attaqué, soit que l'attaque de front soit générale, soit qu'elle soit partielle.

Composition et disposition des corps chargés d'exécuter les attaques.

Venons donc à la composition et à la disposition des corps de troupes destinés à exécuter les attaques.

903. Et d'abord, je fais observer que la composition et la disposition du corps qui agit contre le front de l'ennemi doivent être réglées sur les principes présentés dans les quatre premiers articles de ce chapitre, si ce corps doit agir sur des directions perpendiculaires au front de l'ennemi; il n'y a de différence que dans la manière de composer et d'assurer l'aile du corps destiné à attaquer l'aile de l'ennemi qui se joint au corps désigné pour attaquer son flanc; car c'est à cela que tient en partie la manière de lier

ces deux corps. Je m'occuperai de cette matière après avoir examiné quels sont les principes à suivre pour composer et disposer le corps qui doit attaquer le flanc de l'ennemi.

Composition et disposition du corps d'attaque de front.

904. Si le corps qui doit exécuter l'attaque de front est destiné à agir dans une direction oblique, sa composition et sa disposition seront absolument les mêmes que celles des troupes disposées obliquement dans les attaques d'une seule aile, où les parties refusées de l'ordre de bataille ne sont point couvertes par la nature du terrain, avec cette seule différence qu'il sera formé en ligne pleine sur l'alignement des autres troupes, toutes les fois que cette disposition n'exposera pas d'une manière trop évidente l'aile de l'armée qui doit être refusée au commencement de l'attaque. Ce corps, en effet, est alors destiné à s'engager successivement et à appuyer le flanc de celui qui attaque le flanc de l'ennemi, de la même manière que les troupes disposées obliquement sont destinées à appuyer l'aile attaquante dans les attaques d'aile, où les troupes de l'aile attaquante ne sont point couvertes par la nature du terrain. Il n'y a pas à craindre que l'ennemi exécute un mouvement de conversion pour prendre une position parallèle au corps qui attaquera obliquement le front de son aile : ce mouvement, qui est toujours lent et difficile, serait impraticable pour peu que le terrain présentât d'obstacles. Nous prouverons un peu plus bas qu'il n'y a pas de mesures particulières à prendre pour lier le corps chargé d'exécuter une attaque oblique contre le front de l'aile de l'ennemi, avec celui qui doit exécuter l'attaque de flanc.

Composition et disposition du

905. Les règles relatives à la composition et à la disposition du corps qui doit exécuter l'attaque de

corps d'attaque de flanc.

flanc, sont à peu près les mêmes, soit qu'on exécute une attaque oblique ou des attaques directes contre le front et le flanc de l'ennemi; il n'y a que les dispositions faites pour lier ces deux corps qui varient suivant que les attaques sont obliques ou directes.

Commençons par les règles relatives à la composition du corps de troupes destiné à exécuter l'attaque de flanc.

906. Il n'est pas moins difficile de déterminer précisément sa force, que de fixer d'une manière positive sa composition : en effet, ce corps ne doit pas seulement être assez considérable pour attaquer avec succès le flanc de l'ennemi, ce qui fait déjà varier sa force suivant le nombre de troupes dont l'ennemi dispose pour couvrir ce flanc, et suivant la nature de la position qu'il peut prendre pour parvenir à ce but; mais il doit être encore assez fort, 1° pour ne pas risquer de trop s'affaiblir en envoyant des détachemens pour contenir ou pour attaquer les corps que l'ennemi chargerait d'attaquer son flanc; 2° s'il ne s'engage pas dans un terrain fort resserré, avec l'intention de déborder les troupes qui couvrent le flanc de l'ennemi soit pendant la marche, soit durant, soit après le déploiement des colonnes, afin de parvenir à attaquer ses derrières (99).

Cas où il faut lui attacher beaucoup de cavalerie.

907. Si le terrain est uni et que le flanc de l'ennemi soit entièrement découvert, ou qu'on puisse le surprendre, rien n'empêchera de composer ce corps

(99) Notre objet n'est point de nous occuper actuellement des circonstances où on arrive sur les derrières de l'ennemi par la direction des colonnes, car c'est la matière du chapitre suivant. Notre objet est encore moins de déterminer les manœuvres de ligne au moyen desquelles on gagne les derrières de l'ennemi postérieurement au déploiement des colonnes; d'après cela, nous ne nous occuperons dans cet article que des moyens de déborder le flanc de l'ennemi par les mouvemens relatifs à la formation de l'ordre de bataille.

entièrement de cavalerie, car autant l'infanterie est préférable quand il s'agit d'attaquer une partie du front de l'ennemi, autant la cavalerie l'emporte quand on peut tomber sur le flanc découvert de quelque partie de ligne. On ne prête jamais impunément le flanc à une cavalerie manœuvrière, et la journée de *Rosbach* prouve que ses succès sont alors incalculables. Si, au contraire, le flanc de l'ennemi est mieux assuré, il faudra employer une quantité de troupes des deux armes proportionnée à la nature du terrain et aux difficultés qu'on croit avoir à surmonter pour battre ce flanc. Il est bien difficile, dans tous les cas, qu'une armée dont on a battu le flanc puisse former une nouvelle disposition pour couvrir celui des parties de sa position qui tiennent encore. Il sera fort à propos de mettre beaucoup de cavalerie dans le corps destiné à exécuter l'attaque de flanc, si le terrain sur lequel se trouve le flanc de l'ennemi paraît propre à l'emploi des troupes à cheval : on sera par ce moyen bientôt en mesure de tirer parti des premiers succès.

908. On attachera également beaucoup de cavalerie au corps qui doit exécuter l'attaque de flanc, si le terrain n'est pas resserré par des obstacles susceptibles d'appuyer le flanc de ce corps. Cette arme sera en effet nécessaire non seulement pour remplir cet objet, mais encore pour gagner les derrières de l'ennemi; car un terrain de la nature de celui dont nous parlons est assez propre à l'action des troupes à cheval : aussi les emploie-t-on avec le plus de succès à gagner les derrières de l'ennemi, parce que la rapidité avec laquelle elles exécutent ces sortes de manœuvres contribue toujours à stupéfier l'adversaire. On augmentera la quantité d'infanterie dans

le corps destiné à exécuter l'attaque de flanc s'il présente beaucoup d'obstacles, tels que des retranchemens ou des villages qu'on n'emporte qu'avec de l'infanterie, si le terrain qu'il faut traverser pour y arriver est resserré par des haies d'enclos ou d'autres obstacles susceptibles d'appuyer le flanc du corps destiné à agir, mais qu'il soit nécessaire de garnir avec de l'infanterie.

Quantité d'artillerie. à attacher à l'attaque de flanc.

909. On affectera habituellement au corps désigné pour l'attaque de flanc la quantité d'artillerie nécessaire pour le lier avec le corps qui attaque l'aile, s'il y a de l'infanterie dans le premier. Mais on augmentera ensuite le nombre des bouches à feu, si l'attaque de flanc a beaucoup d'obstacles à surmonter avant d'aborder l'ennemi; s'il y a des postes retranchés ou des villages à emporter; si le terrain est assez découvert pour qu'elle puisse prendre le prolongement des lignes de l'ennemi, ce qui secondera puissamment l'attaque d'aile; si, enfin, celle de ses ailes qui forme aussi celle de l'armée n'est pas suffisamment appuyée par la nature du terrain. Au reste, on aura soin, si on prévoyait avoir plusieurs dépostemens successifs à opérer, de donner au corps qui attaque le flanc de l'ennemi une ou plusieurs batteries d'artillerie à cheval, afin de pouvoir prendre rapidement des positions avantageuses pour battre en flanc les positions dans lesquelles l'ennemi serait tenté de s'établir. On se dispensera même d'attacher aucune artillerie au corps dont il est question, s'il est tout composé de cavalerie, car cette arme peut manœuvrer, beaucoup plus facilement que l'infanterie, de manière à se jeter dans l'intervalle qui doit, comme on le verra plus bas, séparer des corps destinés à agir dans des directions convergentes.

Examinons maintenant ce qui regarde la disposition du corps qui exécute l'attaque de flanc.

910. On prendra pour assurer son flanc absolument les mêmes mesures que celles qui ont été indiquées, § 1er de l'art. II; mais on cherchera de plus à déborder le flanc de l'ennemi. Disposition du corps destiné à exécuter l'attaque de flanc.

911. Nous ne répéterons point ici les principes donnés dans le chapitre Ier relativement à la disposition la plus avantageuse à faire prendre à l'infanterie dans les attaques.

912. On placera la cavalerie derrière l'infanterie, si le corps de troupes qui doit attaquer le flanc de l'ennemi est composé des deux armes, et que le terrain à traverser pour aborder son flanc soit propre à l'emploi de l'infanterie, ou resserré par des obstacles qui, en appuyant ce flanc, gênent les manœuvres des troupes à cheval. Il sera ensuite assez facile, si le flanc de l'ennemi est assez découvert pour prêter prise à la cavalerie, de faire reployer l'infanterie en colonne par régiment ou par bataillon pour ouvrir des passages à la première. D'ailleurs la cavalerie marchera avec assez de facilité par son flanc pour se placer à côté de l'infanterie, si cela devenait nécessaire en approchant de l'ennemi.

Si le terrain qui se trouve sur le flanc du corps qui doit attaquer le flanc de l'ennemi est découvert, la cavalerie se placera à 3 ou 400 pas en arrière du flanc de l'infanterie, non seulement pour l'assurer si l'ennemi voulait l'attaquer, mais encore pour gagner les derrières de celui-ci en opérant des changemens de front ou de direction en ligne. Il ne restera pour lors derrière l'infanterie que la cavalerie destinée à profiter de ses premiers succès.

On voit, d'après cela, que la disposition de la ca-

valerie dans le corps qui exécute l'attaque de flanc se règle suivant les circonstances. Il n'y a, relativement à cela, que deux principes généraux : le premier est de ne jamais former de troupes à cheval le centre du corps chargé d'exécuter l'attaque de flanc, à moins qu'il ne se rencontre une de ces circonstances qui justifient l'exception; mais ce cas, nous l'avouons, sera très-rare pour un corps de troupes destiné à exécuter une attaque de flanc qui se lie au reste de l'armée, quand il est composé d'infanterie et de cavalerie. On a vu, en effet, dans le premier chapitre, que rien ne nuisait plus à la liaison des différentes parties d'un ordre de bataille que de former de troupes à cheval la totalité d'un des points du centre de l'armée.

913. Ce que nous venons d'établir nous amène naturellement à parler de la disposition de l'artillerie dans le corps destiné à exécuter l'attaque de flanc : les raisons que nous avons présentées au chapitre Ier détermineront à chercher les moyens de donner aux batteries des emplacemens collatéraux aux troupes, d'où elles puissent battre les points d'attaque, à moins qu'on ne les établisse sur des hauteurs en arrière des lignes. Nous venons de dire qu'il paraissait utile d'affecter d'ordinaire une batterie à l'aile du corps qui exécute l'attaque de flanc qui se joint au reste de l'armée; il peut également être quelquefois utile d'en placer une à l'autre aile, si ce n'est pour lui donner un appui, du moins pour obtenir des feux croisés contre les points attaqués. Mais on tâchera de donner à l'artillerie qu'on emploie à ces derniers objets un emplacement fixe, car il n'est pas nécessaire qu'elle reste à côté des troupes pour remplir sa destination.

Passons actuellement à la manière de lier le corps chargé d'attaquer le front de l'aile de l'ennemi avec celui qui doit attaquer son flanc.

914. Je fais d'abord observer que toute l'armée doit absolument se trouver réunie dans les cas où on attaque obliquement le front et le flanc de l'ennemi, car le flanc du corps qui doit attaquer le front de l'aile de l'ennemi se trouverait découvert si ce corps ne s'attachait pas à celui qui est destiné à exécuter l'attaque de flanc. L'armée pourra ensuite conserver son ensemble pour marcher à l'ennemi, quand bien même les troupes désignées pour attaquer son flanc se placeraient sur une direction parallèle à ce flanc quelque temps avant de l'aborder. La direction suivie par le corps destiné à attaquer le flanc de l'ennemi sera toujours beaucoup trop parallèle à la direction tenue par celui qui s'avance obliquement contre son front, pour qu'il règne une grande confusion à leur point de jonction, et on préviendra celle qui pourrait y survenir, en faisant rester en arrière les 2 ou 3 bataillons qui se trouvent au point de jonction des deux corps au moment où ceux-ci s'avanceront pour attaquer. Puisque les troupes qui attaquent le flanc de l'ennemi et celles qui attaquent son front peuvent rester ensemble dans les attaques obliques contre le front et le flanc de l'ennemi, il n'y a pas de mesures particulières à prendre pour assurer leur liaison.

Liaison de l'attaque de flanc avec l'attaque de front.

Parlons des cas où on attaque directement le front et le flanc de l'ennemi.

915. Nous remarquerons d'abord que les raisons qui doivent détourner de former de cavalerie l'aile du corps destiné à attaquer le flanc de l'ennemi qui se lie au reste de l'armée quand il y a de l'infanterie

Quand on attaque directement le front et le flanc.

et de la cavalerie dans ce corps, sont également décisives pour empêcher de former de cavalerie l'extrémité de l'aile de l'armée qui se lie au corps destiné à attaquer le flanc de l'ennemi, s'il y a de l'infanterie et de la cavalerie dans cette aile (100), à moins que le corps désigné pour l'attaque de flanc ne soit entièrement composé de cavalerie.

916. Il est ensuite bien clair que le corps destiné à attaquer le flanc de l'ennemi doit être séparé de celui qui est chargé de l'attaque de front, dans le moment de la formation de l'ordre de bataille, car ces deux corps, étant obligés d'agir directement chacun sur un côté distinct de la position de l'ennemi, doivent combattre par cette raison sur des directions très-différentes, bien qu'ils se réunissent pour ainsi dire au même point. S'ils se touchaient au moment de la formation de l'ordre de bataille, ils formeraient une ligne concave qui se resserrerait sur son centre en approchant de l'ennemi, et amènerait infailliblement une confusion épouvantable au moment de l'action.

Moyens d'empêcher l'ennemi de pénétrer entre l'attaque de front et celle de flanc.

917. Mais s'il est nécessaire de laisser une lacune entre le corps chargé d'aborder le front de l'ennemi et celui qui doit attaquer son flanc, il ne l'est pas moins quand on attaque directement ce front et ce flanc, de prendre des mesures pour empêcher un

(100) On citera peut-être le combat de *Warburg* pour prouver que le corps destiné à attaquer le front de l'aile de l'ennemi, peut être entièrement composé de cavalerie, dans une attaque combinée de front et de flanc. Mais l'attaque que la cavalerie du général Granby exécuta contre celle des Français, ne fut que le résultat de circonstances fortuites; le duc Ferdinand de Brunswick projetait, il est vrai, d'exécuter une attaque de front, de flanc et de revers; mais il ne put opérer l'attaque de front avec sa grande armée. Cette armée n'étant pas arrivée, il fut réduit à envoyer à l'avance sa cavalerie toute seule, qui agit alors sur les points les plus avantageux sans craindre de détruire la liaison des attaques de flanc et de revers avec le reste de l'armée.

ennemi entreprenant et manœuvrier de se jeter dans cette lacune pour séparer l'armée en deux et tomber sur le flanc des deux attaques.

918. La mesure de tenir quelques bataillons disposés en colonne afin de pouvoir former une potence à l'extrémité de chacun des corps destinés à attaquer le front et le flanc de l'ennemi, nous paraît d'autant plus insuffisante que cette disposition exposerait cette infanterie à beaucoup souffrir du feu de l'ennemi. Mais, 1° nous avons dit, art. II, qu'il était nécessaire d'attacher une batterie à l'extrémité de l'aile de l'armée dans les attaques d'aile, toutes les fois que l'aile attaquante n'était pas appuyée par des localités ou par de la cavalerie; or c'est ici le cas, car d'un côté, des localités qui seraient susceptibles de couvrir le flanc de cette aile la sépareraient du corps destiné à attaquer le flanc de l'ennemi, et il résulterait de là une disposition d'attaque en ordre séparé; d'un autre côté, il est impossible, ainsi qu'on vient de le démontrer, de former de troupes à cheval toute l'extrémité de l'aile de l'armée, quand l'attaque exécutée par cette aile se combine avec une attaque de flanc. 2° On a vu qu'il était à propos d'attacher une batterie à celle des ailes du corps destiné à attaquer le flanc ennemi, qui se lie avec le reste de l'armée. Ces deux batteries pourront croiser leurs feux en avant de l'intervalle qui sépare le corps qui doit exécuter l'attaque de front d'avec celui qui est destiné à exécuter l'attaque de flanc, si l'ennemi tentait d'y pénétrer. Il y a encore un autre moyen qui s'accorde parfaitement avec le premier, et paraît encore plus certain pour assurer le flanc des deux corps destinés à attaquer le front et le flanc de l'ennemi : c'est d'ordonner à la cavalerie attachée aux

corps qui doivent exécuter les attaques de flanc et de front de l'aile ennemie, de déborder l'infanterie derrière laquelle elle est en seconde ou en troisième ligne, du front de quelques escadrons du côté de la lacune qui sépare les deux attaques. Ces corps de cavalerie assureront ainsi, dans tous les cas, le flanc de l'infanterie à laquelle ils sont attachés; il leur sera ensuite facile, soit d'obliquer l'un à droite et l'autre à gauche pour s'éloigner si on craint que leur rapprochement ne produise en avançant de la confusion, soit de se joindre pour fermer l'intervalle qui sépare les deux attaques, dans le cas où l'ennemi paraîtrait vouloir s'y jeter. Ils chargeront, dans ce dernier cas, avec d'autant plus d'avantages que l'artillerie des deux corps d'infanterie dont ils dépendent, préparera leurs succès. Si le terrain n'est pas propre à ces manœuvres, il est bien certain que l'ennemi n'emploiera que de l'infanterie pour se jeter dans l'intervalle qui sépare les deux attaques, alors ses mouvemens ne seront pas rapides, ni par conséquent bien redoutables; et dans ce cas les secondes ou les troisièmes lignes de l'infanterie des deux attaques pourront lui fermer le passage.

919. On juge bien que si la totalité du corps qui doit exécuter l'attaque de flanc était composée de cavalerie, ou que ce corps et l'aile de celui qui est chargé de l'attaque de front n'eussent que des troupes de cette arme, il serait inutile de prendre toutes les mesures indiquées plus haut pour assurer leur liaison, puisque rien ne motiverait l'urgence des dispositions préliminaires pour faire exécuter en sûreté aux secondes lignes de cavalerie les manœuvres dont on a parlé, afin de fermer la lacune entre les deux attaques, dans le cas où l'ennemi voudrait y pénétrer.

920. Dans le cas où un poste comme l'*Ollenberg* à la journée de *Strehlen* en 1760, contribue à lier l'attaque de flanc avec celle de front, on ne négligera pas de l'occuper avec une quantité suffisante de troupes et d'artillerie tirées des colonnes les plus rapprochées; mais sa bonté ne doit pas engager à trop séparer les différentes attaques, car ce poste ne fournira jamais que des emplacemens favorables à l'artillerie, et l'appui que cette dernière peut donner à l'attaque, n'égalera pas les avantages qui résultent de deux attaques parfaitement combinées contre le front et le flanc de l'ennemi. Le général Hulsen ne se serait peut-être pas tiré avec autant de bonheur de l'affaire de *Strehlen*, si l'armée de l'empire, au lieu de se contenter de canonner sa droite du haut du *Ollenberg*, s'était avancée pour aborder son front tandis que le prince de Stollberg aurait attaqué son flanc avec vigueur.

Nécessité d'occuper les postes susceptibles de lier les attaques.

921. On ne négligera pas, toutes les fois que cela sera compatible avec la rapidité du mouvement des troupes, de faire les dispositions d'une attaque combinée de front et de flanc, de manière que le feu d'une attaque batte en flanc ou à revers le corps ennemi contre lequel se dirigera l'autre, car cet avantage est presque toujours décisif; et tout porte à croire qu'on l'obtiendra par l'application des principes énoncés plus haut: 1° d'assigner toujours aux batteries des emplacemens collatéraux par rapport aux troupes; 2° d'attacher, aux attaques directes contre le front et le flanc de l'ennemi, des batteries à celle des ailes de chacune des attaques qui se trouve la plus rapprochée de l'autre.

Parlons maintenant des moyens de former les dis-

positions dont il a été question dans le cours de cet article, soit qu'on doive exécuter des attaques directes, soit qu'il s'agisse des attaques obliques, contre le front et le flanc de l'ennemi.

Moyens de former une disposition de combat.

922. On a vu, dans le livre des marches, qu'on pouvait arriver sur le flanc de l'ennemi, eu manœuvrant à découvert, ou par la direction de la marche; mais comme on ne peut le gagner par le premier moyen, qu'en exécutant une marche mixte, nous ne nous occuperons que de la formation de la disposition de combat quand la possibilité d'attaquer le front et le flanc de l'ennemi est le résultat de la direction de la marche. Nous supposerons de plus que les troupes qui doivent attaquer ce front et ce flanc peuvent atteindre leur but sans se séparer, autrement la disposition de combat rentrerait dans la classe de celles qui se font en ordre séparé.

Règle générale.

923. S'il arrive que toute l'armée débouche dans une position perpendiculaire au flanc de l'ennemi, il faudra absolument qu'une partie de ses troupes exécute un mouvement de conversion pour attaquer, obliquement ou perpendiculairement, son front ou ses derrières; elles seront d'ordinaire assez éloignées de lui pour que ce mouvement s'opère en colonne. Les colonnes de l'armée se déploieront ensuite suivant les principes que nous donnerons bientôt pour les circonstances où on exécute une attaque oblique contre le front et le flanc de l'ennemi, et pour celles où on dirige des attaques directes contre ces mêmes parties. S'il arrivait qu'on fût trop près de l'ennemi pour exécuter en colonnes le mouvement de conversion dont on vient de parler, on déploierait l'armée suivant les principes exposés dans l'art. Ier;

on changerait ensuite la position d'une partie des troupes qui la composent par les moyens qu'on verra dans le chapitre VI.

Occupons-nous maintenant des règles particulières aux divers cas.

924. Nous n'avons parlé des attaques obliques contre le frout et le flanc de l'ennemi, que pour les circonstances où on peut prendre une position oblique sur son front et sur son flanc. On sent que les têtes de colonnes qui marquent la position de l'armée ayant pris une position oblique sur le front et sur le flanc de l'ennemi, il sera ensuite assez facile de déployer ces colonnes dans la position oblique qui convient, soit qu'elles marchent à la même hauteur, soit que leurs têtes aient pris une certaine obliquité en marchant en tuyaux d'orgue, soit qu'elles arrivent perpendiculairement ou obliquement par rapport à la direction sur laquelle elles doivent s'étendre. On emploiera pour cela les manœuvres indiquées art. II; tout ce qu'il y aura à observer sera :

Règles particulières aux divers cas.

1° De former toutes les troupes en ligne pleine, si on ne craint pas de trop engager l'aile qu'on veut refuser.

2° De former au contraire les troupes destinées à exécuter l'attaque de front en échelons, plus ou moins considérables selon les circonstances, mais toujours placés parallèlement à la disposition présentée par les têtes de colonnes, si on craint de trop engager les troupes de l'aile refusée en les faisant marcher en ligne pleine.

3° De former le corps de troupes destiné à exécuter l'attaque de flanc le plus parallèlement possible au flanc de l'ennemi.

925. Quant aux circonstances où on a résolu de combiner des attaques directes contre le front et le flanc de l'ennemi, on juge bien que les dispositions relatives à chacune d'elles seront assez faciles à former, une fois qu'on aura fait déboucher les colonnes de l'armée sur le front et sur le flanc de l'ennemi, en dirigeant les colonnes qui menacent son flanc comme celles qui inquiètent son front, sur les points dont la possession peut assurer leurs succès (101).

Les troupes d'une même colonne ne doivent pas agir partie contre le front, partie contre le flanc de l'ennemi.

926. Cependant il faut observer qu'une des règles les plus essentielles pour la formation de l'ordre de bataille, sera de ne point destiner les troupes d'une même colonne à agir par fraction contre le front et contre le flanc de l'ennemi; nous venons de dire en effet qu'il fallait séparer, au moment de la formation de l'ordre de bataille, le corps chargé d'attaquer directement le front de l'aile de l'ennemi, de celui qui ferait la même opération contre son flanc: il serait très-difficile de séparer ainsi les troupes d'une même colonne. Tout ce qu'il sera permis si l'une des attaques se trouve trop forte par rapport à l'autre, sera de partager une des colonnes en deux parties au moment où on fera les dispositions préparatoires au déploiement. La tête de la colonne conservera sa direction et se déploiera avec la première fraction; la seconde ira se joindre au corps qu'elle doit renforcer.

927. Au reste, les dispositions de l'attaque de front se formeront par les moyens indiqués dans les articles précédens, soit qu'il s'agisse d'attaquer la totalité du front de l'ennemi, ou seulement une aile, ou une aile et quelque point du centre, ou enfin les deux ailes de cet ennemi.

(101) On en a dit la raison § 11 de l'art. II.

928. Dans tous les cas, on ne cherchera point à se donner la supériorité de front au moment du déploiement, mais on profitera dans la suite des avantages qu'elle procure si elle est le résultat des circonstances, et que le rapprochement du corps qui exécute l'attaque de flanc, n'oblige pas à faire doubler derrière d'autres troupes celles qui déborderont le front de l'ennemi.

Formation et déploiement des colonnes destinées à attaquer le flanc de l'ennemi.

929. Les colonnes du corps désigné pour attaquer le flanc de l'ennemi se formeront de la même manière que dans les dispositions parallèles.

930. Elles se déploieront parallèlement au flanc de l'ennemi; car il ne s'agit pas, dans un cas de cette espèce, de refuser une partie des troupes qui sont en face de ce flanc; et si on ne peut prendre une position à peu près parallèle au flanc de l'ennemi au moment de la formation de l'ordre de bataille, on le fera dans la suite de l'action, soit en exécutant des changemens de front, soit en approchant de sa position.

931. Au reste, il est toujours nécessaire que le corps qui doit attaquer le flanc de l'ennemi se déploie de manière à ce que l'une des extrémités des lignes qu'il formera se trouve à la hauteur du prolongement du front de l'ennemi. Un excédant de front de quelques escadrons ou d'un ou deux bataillons de ce côté-là, ne nuira cependant pas à la bonté de l'ordre de bataille, s'il est le résultat des circonstances, et si l'attaque de flanc n'est point trop rapprochée de celle de front pour pouvoir conserver cette supériorité de front sur l'ennemi quand les troupes destinées à exécuter les deux attaques se porteront en avant chacune de leur côté.

932. Nous avons déja dit qu'on doit chercher non-

seulement à ne point être débordé par le flanc de l'ennemi, mais encore à le déborder lui-même le plus possible du côté de ses derrières; on aura recours, pour cet objet, aux manœuvres indiquées dans l'article Ier.

Ces moyens suffisent ordinairement pour déborder le flanc de l'ennemi, du côté de ses derrières, du front de 6 à 8 bataillons ou d'une vingtaine d'escadrons, et on n'a pas besoin d'obtenir d'autres résultats, car on n'a parlé de déborder le flanc de l'ennemi de ce côté dans une attaque de front et de flanc, que pour se ménager les moyens d'agir ensuite avec efficacité contre ses derrières. Si les circonstances permettent de déborder davantage le flanc de l'ennemi, on se servira de mouvemens en colonne pour porter beaucoup de troupes sur ses derrières, ce qui sera pour lors aisé, car si la nature du terrain permet de déborder considérablement son flanc de ce côté, nul doute qu'on ne puisse manœuvrer assez loin de l'extrémité de ce flanc pour conserver long-temps la disposition en colonne.

L'artillerie doit protéger le déploiement des colonnes.

933. On pense bien que les déploiemens doivent être protégés par l'artillerie de la tête des colonnes dans les attaques combinées de front et de flanc comme dans les autres attaques; cela est d'autant plus nécessaire qu'on vise toujours, dans les premières, à surprendre l'ennemi; autrement il se retirerait ou chercherait au moins à parer le coup qu'on veut lui porter, s'il pouvait le juger.

L'armée n'a presque jamais d'avant-garde dans les attaques de flanc.

934. Cette raison fait que l'armée marche presque toujours sans avant-garde, quand on médite une attaque de flanc. Chaque colonne n'a devant elle qu'une avant-garde particulière composée des troupes néces-

saires à la sûreté de sa marche. Ces troupes marchent plus ou moins loin du gros de la colonne dont elles font partie suivant les circonstances (102), et y reprennent leur place aussitôt que cette dernière exécute les dispositions préparatoires au déploiement, à moins qu'elles n'aient été employées à occuper à l'avance un point important ou à former la tête de l'attaque. Il est vrai qu'on est engagé quelquefois à former une seule avant-garde pour toute l'armée: quand on projette une attaque combinée de front et de flanc, et qu'on veut s'emparer d'avance d'un poste qui assure la réussite des attaques, en donnant les moyens soit de les exécuter avec avantage, soit de prévenir les contre-manœuvres dont l'ennemi se servirait pour faire échouer l'attaque de flanc en gagnant lui-même le flanc des troupes qui sont destinées à l'exécuter. Mais l'avant-garde se déploiera alors plutôt pour cet objet que pour couvrir le déploiement des colonnes.

935. Les troupes destinées à attaquer l'aile et le flanc de l'ennemi dans les attaques combinées, exécutent ordinairement leur attaque en même temps, ou du moins à très-peu d'intervalle (103), tant afin

Les attaques combinées d'aile et de flanc sont presque toujours simultanées.

(102) Ces avant-gardes doivent marcher très-près des colonnes si elles sont faibles et n'ont d'autre objet que d'assurer leur marche. Elles marcheront au contraire assez en avant des colonnes si elles sont considérables et destinées à occuper un point important pour le succès des opérations dont est chargée la colonne dont elles font partie.

(103) L'attaque de flanc s'exécute, dans ces cas, presque toujours la première. En voici la raison : si le flanc de l'aile qu'on attaque était plus fort que son front, et que la défaite de ce flanc ne pût être que la suite de l'attaque de front, il serait inutile d'attaquer le flanc de l'ennemi, car aussitôt qu'une aile sera battue il sera aussi facile de diriger une attaque contre le reste du flanc de la ligne ennemie que si le flanc de cette aile avait été attaqué d'abord. Nous indiquerons, en parlant des attaques de front et de flanc à la suite des marches mixtes, un cas où l'attaque de front s'entamera avant l'attaque de flanc: c'est celui où le corps de troupes destiné à exé-

de profiter des avantages qui résultent d'attaquer l'ennemi de deux côtés à la fois, que parce qu'il est difficile d'en obtenir de grands à attaquer successivement les diverses parties du flanc de l'ennemi qui présente lui-même un petit front.

936. Il n'y a donc ordinairement que les colonnes destinées à attaquer d'autres parties du front de l'ennemi qui soient dans le cas de se déployer successivement d'après un plan calculé (104), et cela arrivera surtout lorsqu'on aura projeté une attaque oblique contre le front de l'ennemi, car pour rendre cette attaque exécutable, il faudra que les têtes des colonnes de l'armée présentent une disposition oblique sur le front et sur le flanc de l'ennemi, et ces colonnes entreront ensuite l'une après l'autre en action si elles marchent à la même hauteur.

937. Les diverses colonnes de l'attaque de front qui seront dans le cas de se déployer successivement se conduiront suivant les principes émis au sujet des attaques de front où les colonnes se déploient l'une après l'autre.

Passons aux règles de conduite que doivent suivre les troupes qui forment leur disposition de combat dès le commencement de l'action, dans les attaques où plusieurs colonnes de l'armée se déploient successivement.

938. C'est surtout dans ces sortes d'attaques où il y a plusieurs dépostemens successifs à opérer, qu'on remarquera la supériorité des attaques de flanc sur

cuter l'attaque de front doit marcher par son flanc : mais, alors, l'attaque de flanc suivra de si près l'attaque de front, qu'on peut les regarder comme simultanées.

(104) Nous disons d'après un plan calculé, car on verra un peu plus bas qu'il y a des événemens qui peuvent obliger de déployer successivement les colonnes de l'attaque de l'aile et celles de l'attaque de flanc.

celles de front : ce que nous avons avancé sur les dernières où les colonnes se déploient successivement, doit en effet avoir démontré que ces affaires se réduisent à une série de dépostemens quand l'ennemi se cramponne de position en position aussitôt qu'il est délogé de sa position primitive ; on y prépare une disposition défensive ; on assure ses flancs et on prend ses mesures pour l'attaque de la position suivante ; mais ces mesures et la disposition de l'artillerie exigent toujours assez de temps. S'il s'agit au contraire d'une attaque de flanc, le corps qui l'aura exécutée n'aura, dans la plupart des cas, qu'à marcher par son flanc (105), aussitôt qu'il verra l'ennemi prononcer sa retraite, pour gagner le flanc et peut-être les derrières des nouvelles positions qu'il prendra. Les autres colonnes le poursuivront ou prépareront dans l'intervalle de nouvelles dispositions offensives contre le front de ses positions éventuelles; et si quelques-unes d'entre elles débordent le front de l'ennemi, elles prendront la marche de flanc (106) pour s'attacher au corps destiné à attaquer primitivement son flanc (107), car il faut toujours embrasser, tourner l'ennemi de plus en plus. Au reste, il est probable que la menace d'une double attaque empêchera l'adversaire de se maintenir dans sa nouvelle position.

Règles de conduite des troupes dans les attaques où les colonnes se déploient successivement.

(105) Si ce corps est déployé, il n'aura qu'à faire une marche de flanc; s'il est au contraire en colonne, il exécutera les manœuvres indiquées dans le livre des marches, pour passer de la marche de front à celle de flanc.

(106) Si ces colonnes sont déployées, il suffira de mettre en marche les troupes qui les composent après les avoir rompues en colonne. Si ces colonnes ont conservé la disposition de marche, elles exécuteront le mouvement indiqué dans le livre des marches, pour changer la marche de front en marche de flanc.

(107) La formation d'une nouvelle disposition offensive rentre alors dans la classe des formations d'ordre de bataille à la suite des marches mixtes.

939. Si au contraire on ne se propose que de déposter l'ennemi de sa position, mais qu'on exécute une attaque de front où les colonnes se déploient successivement, combinée avec une attaque de flanc, et que l'ennemi entreprenne de défendre encore les autres parties de sa position après que l'aile de celle-ci aura été renversée par une attaque combinée de front et de flanc, la conduite du corps chargé de l'attaque de flanc variera suivant les circonstances: 1° le succès de cette première attaque peut être insignifiant pour le sort du reste de la position de l'ennemi; 2° ou il donnera le moyen d'attaquer seulement à revers le reste de la position; 3° ou enfin, il permettra d'attaquer le flanc et peut-être en même temps les derrières de l'ennemi.

940. Dans le premier cas, les troupes qui ont exécuté la première attaque manœuvreront (§ 11 de l'art. II) comme les troupes qui avaient exécuté une attaque d'aile quand la réussite de cette attaque ne pouvait avoir aucune influence sur le sort du reste de la position.

941. Le second cas rentre dans la classe des ordres de bataille séparés.

942. Dans le troisième, le corps de troupes qui a exécuté l'attaque d'aile exécutera les manœuvres déjà indiquées (§ 11 de l'art. II), pour tomber sur le flanc des parties de ligne ennemie qui tiendront encore.

Quant au corps qui a exécuté l'attaque de flanc, il marchera par son flanc pour gagner les derrières de l'ennemi (108) aussitôt que les troupes qui exécutent l'attaque d'aile auront obtenu des succès, si la

(108) C'est ainsi que la cavalerie du général Laudon gagna les derrières du général Fouquet à la journée de *Landshut*.

nature du terrain se prête à cette manœuvre et que les troupes battues ne soient pas en mesure de la troubler. Dans l'hypothèse contraire, les troupes qui ont exécuté l'attaque de flanc couvriront et protégeront les manœuvres du reste de l'armée, en se portant dans la position qu'elles doivent occuper à la fin du dépostement, ou bien elles soutiendront les troupes qui attaqueront le flanc de l'ennemi après avoir battu son aile, en marchant derrière elles. Les circonstances fixeront le choix entre ces deux derniers partis; mais le reste de l'armée manœuvrera, dans tous les cas, d'après les principes exposés (§ II de l'art. II).

Cas où on déploie successivement quelques colonnes à l'improviste.

Avant de terminer cet article, nous croyons devoir parler des circonstances où on est obligé de déployer successivement quelques-unes des colonnes de l'armée, bien qu'on n'en eût pas eu d'abord l'intention.

943. Nous avons exposé dans les articles précédens la manière de se conduire lorsqu'une colonne désignée pour attaquer une partie du front de l'ennemi a pris l'avance sur les autres: mais les avantages qui résultent de la combinaison des attaques de flanc avec celles de front sont tellement importans, qu'il n'y a guère de raison pour exécuter l'attaque d'aile avant que les colonnes destinées à exécuter l'attaque de flanc soient en mesure de faire la leur, à moins qu'on ne soit assuré de la victoire. Lorsque dans un plan combiné d'attaque de front et d'attaque de flanc les colonnes de la première arrivent en face de l'ennemi avant que celles de la seconde soient sur le terrain où elles doivent se déployer, il vaut mieux exécuter une fausse attaque ou commencer une autre attaque véritable, si on doit attaquer plusieurs points de la position, que d'attaquer le front de l'aile dont on doit attaquer le flanc, avant d'être en mesure d'aborder ce dernier.

944. Si tout ou partie du corps de troupes destiné à exécuter l'attaque de flanc a devancé les autres colonnes, son chef examinera d'abord si l'ennemi a démêlé son projet : s'il est convaincu qu'il n'a pu le deviner, il attendra l'arrivée des autres colonnes pour entrer en action. Dans le cas où l'ennemi aura pénétré ses desseins, il examinera, avant de prendre un parti, si les avantages qui résulteront du retard pour le succès de l'attaque combinée contrebalancent ceux qu'il y aurait à attaquer l'ennemi avant qu'il ait eu le temps de renforcer les parties menacées de sa disposition.

945. Au reste, on juge aisément que si les colonnes destinées à exécuter l'attaque d'aile qui se lie avec celle de flanc, avaient pris quelque avance sur les autres colonnes, ainsi que sur celles qui doivent exécuter l'attaque de flanc, il ne faudrait pas attendre, pour les déployer et commencer l'attaque, que les colonnes en retard fussent arrivées : il suffirait que le flanc de ces troupes fût assuré par leur disposition, par des localités ou par la proximité des autres colonnes. Les troupes qui arriveront quand l'attaque sera commencée se conduiront dans tous les cas suivant les principes exposés § II de l'art. II, et § II de l'art. IV.

946. Il serait naturel de donner maintenant deux exemples pour développer les principes tracés pour les cas où les attaques de flanc sont combinées avec des attaques obliques contre le front de l'ennemi, et pour ceux où les attaques de flanc sont combinées avec des attaques directes contre son front. Nous estimons que les attaques obliques contre le front et le flanc de l'ennemi sont les plus avantageuses, mais la formation de leur première disposition est si simple

qu'elle n'a pas besoin d'être appuyée par un exemple; d'ailleurs la conduite à tenir pendant le reste de l'affaire sera suffisamment développée par ceux que nous donnerons dans le chapitre suivant. Nous nous bornerons, par cette raison, à rapporter ici la relation de l'affaire de *Landshut* du 23 juin 1760, où il y a eu attaque de flanc combinée avec des attaques directes contre le front de l'ennemi (109).

947. Le général Fouquet s'était établi le 18 juin dans le camp de *Landshut*, après en avoir chassé les généraux autrichiens Janus et Giesruck, qui s'étaient retirés sur les hauteurs au-delà de *Reich-Hennersdorf*. Il avait ainsi réparti ses troupes: deux bataillons francs soutenus par deux de volontaires occupèrent les hauteurs de *Blasdorf*, situées à droite de *Reich-Hennersdorf*; deux bataillons de grenadiers furent placés sur les hauteurs à gauche de ce village, et cinq escadrons de hussards se postèrent dans la plaine. Le *Galgenberg* était occupé par trois bataillons; le *Kirchberg* par deux, à la gauche desquels se trouvaient, sur la pente du mamelon, deux escadrons de dragons. Sur le *Burgberg*, le général prussien avait posté un demi-bataillon qui gardait le retranchement du *Thimberg*. Un bataillon et demi occupait le *Buschberg*, et il y avait derrière cette infanterie cinq escadrons de hussards. Le *Mumelberg* ainsi que le retranchement qui liait des ouvrages construits sur cette hauteur avec le *Leuschenerberg* étaient tenus par deux bataillons et demi et deux escadrons de dragons. *Landshut* et son faubourg étaient défendus par un bataillon et demi; la ligne d'avant-

Exemple d'une attaque combinée de flanc et de front.

(109) Consultez la planche XXIII du *Traité des grandes opérations* par le général Jomini, où se trouve un croquis suffisant pour l'intelligence de ce combat.

postes s'étendait d'un bois qu'on trouve entre *Blasdorf*, par le pont nommé *Fantenbruck*, et par le bois situé en avant de *Mumelberg* à la hauteur de *Vogelsdorf*.

Le général Laudon convaincu de la facilité que la fortune lui offrait de détruire ce petit corps, s'était avancé jusqu'à *Forste*, et s'était posté sur le *Ziegenruiken* entre *Hartmansdorf* et *Witgendorf*, tandis que le général Wolfersdorf venait occuper le *Nimschefskiberg*.

Le 23 juin, à deux heures du matin, les Autrichiens se mirent en mouvement. Il leur était impossible d'attaquer le fond de la position des Prussiens, c'est-à-dire les troupes postées sur le *Galgenberg* et le *Kirchberg*, sans avoir délogé les troupes postées entre *Reich-Hennersdorf* et *Blasdorf*, et celles postées entre le *Burgberg* et le *Leuschnerberg*, parce que ces deux parties de la position en flanquaient le centre : ce fut donc contre ces points que le général Laudon résolut de diriger ses premières attaques : il jugea en même temps que la réussite de celle qu'il dirigerait contre le front de la gauche des Prussiens serait assurée s'il combinait avec elle une attaque de flanc, et il prit ce parti d'autant plus volontiers que c'était en embrassant lui-même beaucoup de terrain qu'il pouvait obliger les Prussiens à s'étendre à leur désavantage, vu leur petit nombre. Du reste, il résolut d'attaquer le *Galgenberg* aussitôt que les hauteurs de *Blasdorf* seraient emportées, et d'attaquer le *Kirchberg* aussitôt que les Prussiens auraient abandonné la partie de leur position située entre le *Burgberg* et le *Leuschnerberg*. Ce plan s'exécuta de la manière suivante :

Les Autrichiens se mirent en mouvement sur 5 colonnes et commencèrent en même temps une forte

canonnade. La première colonne, commandée par le général Laudon, se dirigea vers *Vogelsdorf* pour attaquer le flanc gauche des Prussiens, et prendre ensuite leur aile gauche à revers. Elle s'étendit à la gauche de ce village en face des points qu'elle devait emporter. La seconde colonne, conduite par le général Campitelli et composée de 14 bataillons, était destinée à soutenir la première et la troisième colonnes. Elle s'étendit en face de la gauche des retranchemens du *Leuschnerberg*, et plaça des batteries pour préparer les succès de l'attaque qu'elle devait exécuter. La troisième colonne, commandée par le général Muffling, se dirigea vers le *Mumelberg*, et s'étendit tant en face de ce poste que vis-à-vis de ceux du *Buschberg* et du *Burgberg*. La quatrième, aux ordres du général Giesruck, soutenue par le général Elrichshausen, s'avança vers le *Kirchberg ;* mais elle attendit pour commencer son attaque que les retranchemens construits de l'autre côté du village de *Zieder* fussent emportés. Enfin la cinquième, composée de 16 bataillons et de 30 escadrons, commandée par les généraux Wolfersdorf et Janus, s'avança pour attaquer la droite des Prussiens entre *Reich-Hennersdorf* et *Blasdorf;* mais le corps du dernier de ces généraux se sépara de l'autre pour traverser le premier de ces villages, afin d'attaquer le *Galgenberg* et les hauteurs situées entre ce mamelon et *Reich-Hennersdorf* aussitôt que l'attaque du général Janus aurait fait quelques progrès.

Les bataillons de la gauche prussienne se défendirent avec courage; mais le terrain qu'ils occupaient avait trop de développement pour un si petit nombre de troupes. Le régiment de Laudon pénétra entre le *Leuschnerberg* et *Rothkretscham*, renversa un des

bataillons prussiens qui avaient quitté le retranchement pour s'opposer à lui, et prit à revers un autre qui se trouvait déjà assailli de front par plusieurs bataillons de grenadiers. De leur côté les troupes du général Muffling emportèrent saus difficulté le poste du *Mumelberg*, faiblement gardé et accessible sur son front et scs flancs. Cet avantage fut bientôt suivi de la prise du *Buchberg;* ce fut en vain que le général Fouquet envoya au secours des troupes qui l'occupaient un bataillon tiré du *Kirchberg.* Le feu de la mousqueterie et de l'artillerie des Autrichiens était si bien nourri, que toute l'infanterie postée dans les différens ouvrages construits à la gauche de *Zieder* fut obligée de se retirer sur le *Kirchberg.* Les dragons et les hussards se firent jour pour aller se poster sur les hauteurs situées de l'autre côté du *Bober.*

La droite des Prussiens, commandée par le général Schenkendorf, ne se défendit pas avec moins d'opiniâtreté. Les 14 bataillons postés sur les hauteurs de *Blasdorf* repoussèrent plusieurs attaques consécutives, et les Impériaux prirent enfin le parti de gagner du terrain sur leur gauche du côté de *Bober* afin de déborder les Prussiens. Vainement le général Fouquet ordonna à deux compagnies du bataillon posté sur les hauteurs de *Reich-Hennersdorf* de gagner le flanc gauche des Autrichiens, ceux-ci avaient déjà trop d'avance et forcèrent les Prussiens à se retirer sur le *Galgenberg.* Le corps du général Janus déboucha cependant de *Reich-Hennersdorf* et se forma en avant de ce village, et s'avança alors pour venir attaquer le *Galgenberg*, sous la protection d'une batterie établie de l'autre côté de *Reich-Hennersdorf;* mais les lignes de troupes qui s'étaient reformées sur

le *Galgenberg* coururent à la rencontre des ennemis, avec tant de vigueur que les Autrichiens furent repoussés jusqu'au village, et n'osèrent plus reprendre l'offensive de ce côté. Les généraux Janus et Wolfersdorf détachèrent un régiment d'infanterie avec quelques compagnies de grenadiers et la plus grande partie de la cavalerie de leur aile gauche sur l'autre rive du *Bober*, pour aller s'emparer de la grande route de *Schmiedberg*: le général Fouquet, qui s'en aperçut, ordonna à 3 des 5 escadrons postés d'abord dans la plaine de *Reich-Hennersdorf* et qui étaient alors au pied du *Galgenberg*, de franchir également cette rivière pour assurer les derrières de l'armée prussienne, autant que leur petit nombre pourrait le permettre.

Les Autrichiens n'avaient rempli que la moitié de leur tâche. Ils possédaient bien les ouvrages extérieurs du camp de *Landshut*, mais les Prussiens occupaient encore le *Kirchberg* ainsi que le *Galgenberg* où les troupes des ailes battues s'étaient rassemblées : le général Laudon résolut alors d'emporter ces postes auxquels tenait le sort de la journée; il forma deux fortes colonnes d'infanterie, l'une de celle qui avait enlevé les postes de la gauche, l'autre de la colonne du général Giesruck; il ordonna à la plus grande partie de la cavalerie de son aile droite, d'aller passer le *Bober* à *Vogelsdorf*, et fit enfin établir sur le *Ziegelberg*, mamelon en face du *Galgenberg*, une batterie de 12 pièces de canon pour soutenir les attaques qu'il projetait. Il était indispensable de passer par *Landshut* pour gagner le flanc gauche des troupes postées sur le *Kirchberg;* la première colonne du général Laudon se dirigea sur cette ville dont elle s'empara sans coup férir, le bataillon placé

dans les faubourgs ayant été obligé de se retirer dès la première attaque, cette colonne se trouva dès lors en mesure d'arriver tant sur le flanc gauche que sur les derrières des Prussiens, en suivant le chemin qui passe près de l'*Église française*.

Quant à la seconde colonne, elle traversa *Zieder* et attaqua de front le *Kirchberg*, mais elle fut reçue par un feu d'artillerie tellement meurtrier qu'elle se retira dans le plus grand désordre jusqu'au village. Cet événement n'eut cependant aucune suite fâcheuse pour les Impériaux, car la première colonne renversa un bataillon que le général Fouquet envoya à sa rencontre, et s'empara de la redoute construite sur le *Kirchberg*. La réussite de cette attaque, et encore plus le feu de la batterie qu'on venait d'établir pendant ce temps sur le *Ziegelberg*, décidèrent la seconde colonne à renouveler son attaque. Alors les troupes postées sur le *Kirchberg* se trouvèrent enveloppées ainsi que celles que le général Fouquet avait envoyées pour les soutenir, ce qui les détermina à se retirer sur le *Galgenberg;* ce dernier mouvement s'exécuta avec tant d'ordre, et les Prussiens ménagèrent si bien leur feu, qu'ils perdirent peu de monde.

Les Prussiens avaient défendu pied à pied les différentes parties de la position de *Landshut*, mais leur opiniâtreté n'avait point empêché la chute de leurs meilleurs retranchemens; ils avaient perdu la moitié de leur monde, et la poignée de braves qui restait se trouvait enveloppée. Le général Fouquet sentant qu'il ne lui restait que l'alternative de s'ouvrir un passage les armes à la main ou de se défendre sur le *Galgenberg*, et jugeant qu'en adoptant le dernier parti il ne se soustrairait pas au sort subi par le général Finck l'année précédente dans les gorges

de *Maxen*, résolut de se frayer un passage l'épée à la main. Il ordonna en conséquence au général Schenkendorf de se retirer, et fit en même temps passer le *Bober* au reste des bataillons francs qu'il destinait à chasser les Croates qui occupaient quelques maisons situées sur la rive gauche. Le général Fouquet suivit bientôt après ces troupes avec un bataillon de volontaires et une compagnie de fusiliers, et passa le *Bober;* mais à peine fut-il sorti du village de *Lappersdorf*, qu'il s'aperçut que la cavalerie autrichienne barrait tous les chemins et tenait toutes les hauteurs; il fit alors former à sa petite troupe un carré lequel résista à plusieurs attaques d'un régiment de cavalerie autrichienne, et ne fut enfoncé que lorsqu'un bataillon de grenadiers eut secondé par son feu les efforts des troupes à cheval. Le général Fouquet fut alors pris au milieu des débris de son carré.

Quant au reste des troupes prussiennes, il se défendit encore quelque temps entre *Landshut* et *Breitnau*. Le général Schenkendorf qui les commandait n'avait pas encore passé le *Bober* qu'il fut pris, après avoir eu son cheval tué sous lui. Un major leur fit former alors un carré qui passa le *Bober*, repoussa deux charges de cavalerie, et arriva sur les hauteurs de *Reisdorf;* mais ce fut là son dernier exploit : ses chefs ayant aperçu une ligne de cavalerie dans la vallée et plusieurs bataillons s'avancer contre son flanc droit, voulurent accélérer sa marche pour se jeter dans le bois de *Reisdorf:* mais cette précipitation causa bientôt la perte du carré, dans lequel il se forma des vides où la cavalerie impériale pénétra. Tous les débris de cette brave infanterie furent alors tués ou faits prisonniers. La cavalerie du général Ma-

lachowski subit le même sort après avoir combattu sur la rive gauche du *Bober*. Toutefois la majeure partie des troupes à cheval se fit jour, et se réunit à *Jauer* avec quelques centaines d'hommes d'infanterie; ce fut là ce qui s'échappa de la journée de *Landshut*.

ARTICLE VI.

Des attaques de revers.

Considérations générales.

948. Une attaque qui se dirigerait uniquement contre les derrières de l'ennemi, rentrerait dans la classe des attaques de front; car l'ennemi, qui verrait ses derrières attaqués sans que son front et son flanc le fussent en même temps, ferait sûrement face en arrière. La même raison fait qu'une attaque dirigée uniquement contre le flanc et les derrières de l'ennemi, se conduirait de la même manière qu'une attaque combinée contre son front et contre son flanc. Une attaque qui ne se dirigerait que contre le front et contre les derrières de l'ennemi, rentrerait absolument dans la classe des ordres séparés, puisque les deux attaques n'auraient aucune liaison. D'après cela nous ne nous occuperons, en parlant des ordres de bataille contigus, que des dispositions qui ont pour objet d'attaquer le front, le flanc et les derrières de l'ennemi.

949. Les raisons que nous avons données pour prouver que les attaques de flanc doivent toujours être combinées avec des attaques contre le front de l'aile dont il s'agit d'attaquer le flanc, démontrent que les attaques des derrières et du front de l'ennemi doivent, dans les ordres de bataille contigus, être combinées avec des attaques contre le front de l'aile

dont on embrasse le flanc et les derrières, peu importe quels seront, du reste, les points de la positiou ennemie qu'on attaquera.

950. Nous ferons d'abord observer que l'addition d'une attaque de revers à l'attaque de front et à l'attaque de flanc ne changera pas le rapport qu'ont entre elles les troupes de ces deux dernières attaques : la direction des colonnes qui débouchent sur les derrières de l'ennemi n'empêche point, en effet, que les autres s'avancent de manière à préparer une attaque oblique contre son front et contre sou flanc, ou qu'elles débouchent partie sur le flanc et partie sur le front de l'ennemi, en mesure de préparer des attaques directes de front et de flanc. La composition et la disposition du corps destiné à exécuter l'attaque de revers ne peut donc altérer la composition du corps employé à exécuter l'attaque de front, quelle que soit la direction dans laquelle celui-ci doit agir, ni sa disposition, ni la continuité qu'il conserve avec le corps employé à l'attaque de flanc, ni, enfin, les moyens dont il faut se servir pour établir la liaison des deux corps destinés à attaquer le front et le flanc de l'ennemi quand on exécute des attaques directes contre son front et son flanc. Nous ne nous occuperons en conséquence que de la composition des corps destinés à exécuter les attaques de flanc et de revers, de leur disposition et de la manière de les lier.

951. La force du corps de troupes destiné à attaquer le flanc de l'ennemi varie toujours selon la force et l'étendue de ce flanc. Il faut que le corps dont nous parlons contienne beaucoup d'infanterie s'il y a beaucoup d'obstacles à surmonter, et qu'on y joigne même une assez grande quantité d'artillerie,

La force du corps qui attaque le flanc de l'ennemi varie selon la force et l'étendue de ce flanc.

non-seulement pour établir sa liaison avec les autres corps, mais encore pour seconder l'exécution de ses projets. Si au contraire il y a peu de difficultés pour arriver au flanc de l'ennemi, et que le fond de la position soit découvert, on joindra au corps destiné à l'attaque de flanc une grande quantité d'artillerie afin de pouvoir profiter avec rapidité des succès de l'infanterie. Mais dans tous les cas, ce corps n'a pas besoin d'être aussi fort quand on exécute en même temps une attaque de front et une attaque de revers que lorsqu'on attaque seulement de front; car, d'un côté, il n'aura jamais besoin de déborder le flanc de l'ennemi pour gagner ensuite ses derrières, et de l'autre, son propre flanc sera protégé par le corps destiné à exécuter l'attaque de revers. Nous croyons, au reste, qu'il n'y a qu'une seule règle générale à observer dans la composition du corps destiné à exécuter l'attaque de flanc : c'est de ne jamais le composer en entier de troupes à cheval, si ce n'est quand le corps désigné pour l'attaque de revers ne contient que de la cavalerie ou qu'il présente lui-même très-peu de front, ce qui donnera les moyens de faire remplacer cette cavalerie, si elle est battue, par une partie de l'infanterie de l'attaque de front et de l'attaque de revers, et de rétablir ainsi la liaison des différentes attaques. Mais ce dernier cas nous paraît devoir être extrêmement rare, car il n'y a pas d'avantage à faire agir la cavalerie sur un petit front.

Force du corps destiné à exécuter l'attaque de revers.

952. La force du corps de troupes destiné à exécuter l'attaque de revers, sera proportionnée à la force, à la nature et à l'étendue des points d'attaque qu'il embrassera; il doit, surtout, être assez considérable pour faire les détachemens nécessaires pour contenir ou attaquer les corps ennemis qui cherche-

raient à gagner son flanc, et pouvoir occuper, sans trop s'affaiblir, les postes susceptibles de gêner la retraite de l'ennemi, car il est souvent arrivé que des généraux ont quitté le champ de bataille avant que la victoire fût désespérée, parce qu'ils craignaient de perdre les moyens d'effectuer leur retraite. Si le terrain est très-découvert, il faut que le corps destiné à attaquer les derrières de l'ennemi soit composé en totalité, ou du moins en grande partie, de troupes à cheval, non-seulement parce que c'est l'arme la plus propre à tomber rapidement sur les derrières de l'ennemi, et à inquiéter beaucoup sa retraite quand il sera mis en déroute, mais encore parce que c'est celle qui se retirerait le plus vite ou qui exécuterait les manœuvres les plus efficaces pour couvrir son propre flanc au cas que des corps particuliers de l'ennemi cherchassent à le gagner. Si le terrain qui se trouve sur les derrières de l'ennemi est au contraire plus propre à l'emploi de l'infanterie qu'à celui de la cavalerie, on composera de troupes à pied la majeure partie du corps qui doit exécuter l'attaque de revers, en y joignant seulement la cavalerie nécessaire pour profiter de ses premiers avantages ou pour assurer son flanc si la nature du terrain ne le couvre pas déjà. La force numérique de l'infanterie chargée d'exécuter l'attaque de revers devra être encore plus considérable s'il y a quelque poste susceptible d'assurer le flanc du corps chargé de cette attaque, quand il s'avancera pour agir, et qu'il faille des troupes de cette arme pour l'occuper. Cette force numérique de l'infanterie destinée à exécuter l'attaque de revers sera encore plus considérable qu'à l'ordinaire, s'il y a sur les derrières de l'ennemi des postes tels que des défilés ou des villages dont l'occupation

gênera beaucoup sa retraite. Il faut, s'il y a de l'infanterie dans le corps dont nous nous occupons, lui affecter habituellement la quantité d'artillerie nécessaire pour établir sa liaison avec celui qui exécute l'attaque de flanc; mais on augmentera ensuite le nombre des batteries, si le corps chargé de l'attaque de revers a beaucoup d'obstacles à surmonter pour arriver à l'ennemi, ou bien si celle de ses ailes qui forme aussi celle de l'armée, n'est pas appuyée soit par la nature du terrain, soit par des troupes à cheval. Si ce même corps est au contraire tout composé de cavalerie, on pourra se dispenser de lui donner de l'artillerie, parce que la cavalerie manœuvrera plus rapidement que l'infanterie, et qu'elle empêchera l'ennemi de se jeter dans les intervalles qui, comme on le verra plus bas, doivent séparer, au moment de la formation de l'ordre de bataille, les corps destinés à agir dans des directions différentes.

Disposition de l'infanterie.

953. La disposition de l'infanterie se réglera sur les principes posés au chapitre Ier, tant dans le corps d'attaque de flanc, que dans celui qui est chargé de l'attaque de revers.

Disposition de la cavalerie.

954. Nous ne reproduirons point ici les raisons données pour détourner de placer de la cavalerie soit au centre, soit en première ligne, soit sur deux lignes à l'aile du corps destiné à exécuter l'attaque de flanc qui se joint au reste de l'armée : on doit sentir que ces raisons sont aussi décisives pour empêcher de jamais placer des troupes à cheval à l'aile du corps qui doit exécuter l'attaque de flanc qui se lie au corps destiné à exécuter l'attaque de revers. La cavalerie du corps chargé de l'attaque de flanc doit rester en seconde ou en troisième ligne derrière l'infanterie du même corps dans les attaques combinées de front, de flanc

et de revers ; si par la suite il devient nécessaire de faire agir cette cavalerie, l'infanterie lui ouvrira facilement des passages en se reployant en colonne par bataillon ou par régiment.

955. Quant à la cavalerie du corps destiné à exécuter l'attaque de revers, elle se placera en seconde ou en troisième ligne, si ce corps est composé d'infanterie et de cavalerie, toutes les fois qu'elle ne sera pas employée à assurer son flanc, à moins qu'il ne se rencontre une des raisons qui autorisent à la placer au centre du corps désigné pour exécuter l'attaque de flanc. Les raisons déduites dans l'article précédent pour prouver que la cavalerie serait déplacée dans la première ligne du corps destiné à exécuter l'attaque de flanc, conservent toute leur force pour empêcher de placer de la cavalerie dans le corps destiné à exécuter l'attaque de revers, ou bien à celle de ses ailes qui se rattache au reste de l'armée. S'il devient nécessaire de faire agir la cavalerie qui se sera formée derrière l'infanterie destinée à exécuter l'attaque de revers, celle-ci lui ouvrira aisément des passages en se repliant en colonne serrée par bataillon ou par régiment, comme il a été dit plus haut, ou bien la cavalerie marchera par son flanc pour se placer à côté de l'infanterie.

956. La disposition de l'artillerie dans le corps qui doit exécuter l'attaque de flanc se règle toujours, quand ce corps est composé d'infanterie, ou d'infanterie et de cavalerie, d'après les principes exposés dans l'article précédent ; mais il sera alors nécessaire d'attacher une batterie à celle de ses ailes qui se lie avec le corps destiné à exécuter l'attaque de revers, afin d'établir sa liaison avec cette dernière. Disposition de l'artillerie.

957. Il faut, par la même raison, attacher une



batterie à l'aile du corps chargé de l'attaque de revers qui se lie avec les troupes destinées à exécuter l'attaque de flanc, toutes les fois que ce corps ne sera pas tout composé de cavalerie. Cette méthode a d'ailleurs l'avantage de donner le moyen de concentrer une grande masse de feu sur l'extrémité de l'aile de l'ennemi. Quant à l'autre aile du corps chargé d'exécuter l'attaque de revers, il est quelquefois également avantageux d'y attacher une batterie, tantôt pour lui procurer le point d'appui qui lui manque lorsqu'elle n'est assurée ni par les localités ni par des troupes à cheval, tantôt pour établir des feux croisés contre les points qu'on attaque à revers. Il serait inutile de répéter ici ce qui a été dit sur la nécessité de marquer à cette artillerie des emplacemens collatéraux par rapport aux troupes, d'où elle puisse battre les points d'attaque, à moins qu'on ne trouve en arrière des lignes des hauteurs qui procurent le moyen d'employer les batteries à seconder les efforts des troupes sans gêner leurs mouvemens.

Nécessité d'occuper les postes qui couvrent le flanc de l'attaque de revers.

958. Si le flanc de l'attaque de revers peut être assuré par la possession d'un poste, on le fera occuper par de l'infanterie, et même par l'artillerie nécessaire pour le bien défendre. L'observation de cette règle est indispensable, lors même que l'aile du corps qui doit exécuter l'attaque de revers sera composée de cavalerie : on en a vu la raison dans les attaques parallèles. Si le terrain qui se trouve sur le flanc du corps qui doit attaquer les derrières de l'ennemi est au contraire découvert, il faudra que la cavalerie se place à trois ou quatre cents pas en arrière du flanc de l'infanterie, non-seulement pour le couvrir si quelque corps de troupes ennemies s'avance à l'im-

proviste pour l'attaquer, mais encore pour embrasser une plus grande partie de leurs derrières, et rendre ainsi leur retraite plus difficile. Si ces mesures n'assurent pas le flanc du corps chargé de l'attaque de revers, on formera une disposition oblique semblable à celle qu'on prend dans les attaqués d'une seule aile où l'aile refusée n'est pas couverte par la nature du terrain; ou bien le corps destiné à attaquer les derrières de l'ennemi, tâchera de s'attacher à celui qui doit exécuter l'attaque de flanc, et de former avec lui une disposition oblique sur le flanc et les derrières de l'ennemi, afin d'attaquer ensuite obliquement ce flanc et ces derrières en agissant perpendiculairement à cette disposition.

Passons à la manière de lier les corps qui doivent exécuter les diverses attaques.

959. Nous ferons d'abord observer que quelle que soit la disposition des corps des différentes attaques les uns par rapport aux autres, la liaison des diverses parties de l'ordre de bataille sera détruite, si le corps destiné à exécuter l'attaque de flanc est tout composé de troupes à cheval, quoiqu'il y ait de l'infanterie dans le corps chargé de l'attaque de front, et dans celui qui doit exécuter l'attaque de revers: nous avons démontré, en effet, au chapitre Ier, combien était défectueuse une disposition qui formait tout le centre de l'ordre de bataille de troupes à cheval. Mais si ce cas, assez rare d'ailleurs, se rencontre, on tiendra en colonnes par bataillons, très-près les uns des autres, les bataillons qui forment l'extrémité de la seconde ligne du corps désigné pour l'attaque de front et les bataillons de l'extrémité de celui qui doit exécuter l'attaque de revers; il suffira ensuite de faire marcher ces bataillons par leur flanc

Liaison des différentes attaques.

et de les déployer, pour fermer la lacune qui se formera si la cavalerie destinée à attaquer le flanc de l'ennemi est repoussée. D'un autre côté, si les bataillons de seconde ligne dont nous parlons sont très-rapprochés de la première ligne du corps dont ils font partie, ils assureront facilement le flanc de cette première ligne, car il suffira pour cela qu'ils la débordent, ce qu'ils feront tout naturellement en s'étendant pour fermer la lacune ouverte par la défaite du corps de cavalerie qui attaquera le flanc de l'ennemi.

960. Parlons des autres règles à suivre pour lier le corps qui doit exécuter l'attaque de flanc avec celle de revers ; car la manière de lier le corps chargé de l'attaque de flanc, avec celui qui doit exécuter l'attaque de front, est suffisamment développée par l'article V.

961. Les raisons pour lesquelles le corps de troupes destiné à exécuter l'attaque de flanc doit être séparé, au moment de la formation de l'ordre de bataille, du corps chargé d'exécuter l'attaque de front quand celui-ci attaque directement le front de l'ennemi, font aussi que le corps destiné à exécuter l'attaque de revers doit, au moment de la formation de l'ordre de bataille, être séparé du corps destiné à exécuter l'attaque de flanc, s'il est destiné à agir directement contre les derrières de l'ennemi.

962. Pour assurer l'intervalle qui résultera de la pratique de cette méthode entre diverses parties de l'ordre de bataille, on se servira des moyens indiqués dans l'article précédent, pour lier le corps chargé de l'attaque de flanc avec celui qui doit exécuter l'attaque de front, quand celui-ci devra agir dans une direction perpendiculaire au front de l'ennemi.

963. Si le corps destiné à attaquer les derrières

de l'ennemi peut au contraire les attaquer obliquement après avoir formé une disposition oblique sur ces derrières, il n'est pas nécessaire qu'il se sépare du corps chargé d'exécuter l'attaque de flanc, par la même raison que celui-ci n'a pas besoin de se séparer du corps désigné pour l'attaque de front quand la direction de cette attaque est oblique par rapport au front de l'ennemi.

Occupons-nous actuellement des moyens de former les dispositions relatives aux attaques combinées de front, de flanc et de revers.

Dispositions d'attaques combinées de front, de flanc et de revers.

964. La plupart des attaques de flanc finissent, il est vrai, par embrasser aussi les derrières de l'ennemi, soit parce que les colonnes qui ont débordé son flanc pendant la marche, continuent de marcher pour venir se former sur ses derrières, en se formant en bataille sur leur propre flanc, soit parce que des troupes qui débordent le flanc de l'ennemi au moment du déploiement des colonnes exécutent des manœuvres de ligne pour tomber sur le flanc de ce flanc, en d'autres termes, sur les derrières de l'ennemi : mais la première de ces manœuvres rentre dans la classe des mouvemens mixtes, et la seconde dans celle des mouvemens de ligne. Nous ne nous occuperons donc ici que des cas où le corps destiné à attaquer les derrières de l'ennemi s'y trouve porté par la direction des colonnes.

965. Nous avons déjà démontré au sujet des attaques combinées de front et de flanc, qu'il fallait éviter de destiner les troupes d'une même colonne à agir sur deux directions, quand le corps destiné à attaquer le front de l'ennemi devait l'attaquer directement : les mêmes raisons font qu'il ne faut point destiner les troupes d'une même colonne à attaquer

le flanc et les derrières de l'ennemi, quand l'attaque de revers doit être directe; et il n'y a pas d'autre moyen de renforcer l'une de ces attaques aux dépens de l'autre, que celui que a été indiqué dans l'article précédent.

Déploiement des colonnes d'attaque de front et de flanc.

966. Le déploiement des colonnes destinées à attaquer le front et le flanc de l'ennemi s'exécute d'après les principes posés dans l'article précédent, soit que les corps employés à ces deux attaques agissent conjointement en formant une disposition oblique sur le front et sur le flanc de l'ennemi, soit qu'ils se séparent en se déployant, parce que le corps désigné pour l'attaque de front doit aborder directement le front de l'ennemi. Mais il est inutile que le corps chargé d'exécuter l'attaque de flanc cherche, dans aucun cas, à déborder beaucoup l'ennemi, puisqu'un corps particulier est destiné à attaquer ses derrières. Il suffit en général qu'il se présente sur un front égal à celui du flanc qu'il doit attaquer. S'il peut néanmoins déborder ce dernier du front d'un ou deux bataillons et que le rapprochement des troupes employées aux différentes attaques dans le commencement de son action, n'oblige pas ces bataillons à doubler derrière d'autres troupes, on tirera quelques avantages de cette supériorité de front par rapport au feu de mousqueterie.

Déploiement de la colonne d'attaque de revers.

967. Quant au corps destiné à opérer l'attaque de revers, son déploiement s'exécute sur les principes que doit suivre le corps chargé de l'attaque de front, soit qu'il se sépare du corps désigné pour l'attaque de flanc pour aborder lui-même directement les derrières de l'ennemi, soit qu'il lui reste attaché lorsqu'il exécutera ensuite l'attaque de flanc, soit enfin qu'il attaque perpendiculairement les derrières

de l'ennemi, mais qu'il forme une disposition oblique pour assurer son propre flanc. Dans tous les cas, il est inutile que le corps qui doit attaquer les derrières de l'ennemi, cherche à s'étendre beaucoup : l'essentiel est que les troupes dont il se compose soient assez rassemblées pour attaquer avec vigueur.

968. Tout ce que le corps destiné à exécuter l'attaque de revers peut avoir à faire d'ailleurs, c'est d'occuper avec des corps détachés tous les postes susceptibles d'assurer son flanc, tous les défilés situés à sa portée, et à la faveur desquels l'ennemi effectuera sa retraite, ainsi que les postes qui pourront la gêner (110); mais l'officier qui commande un corps destiné à attaquer l'ennemi à revers doit toujours éviter de l'étendre, soit en prolongeant ses lignes, soit en envoyant des détachemens pour des objets accessoires.

L'artillerie protège la formation de l'ordre de bataille.

969. On aura d'autant plus besoin de protéger la formation de l'ordre de bataille par le feu de l'artillerie, que s'il est utile de faire marcher une armée sans avant-garde quand elle opère une attaque combinée contre le front et le flanc de l'ennemi, il l'est encore plus quand elle exécute une attaque combinée contre son front, son flanc et ses derrières; car c'est là une de ces circonstances où l'étonnement qu'on cause à son adversaire décide la victoire. Chaque colonne marche donc, avec son avant-garde particulière qui la précède plus ou moins selon les cas (111),

(110) Frédéric n'aurait peut-être pas fait une aussi belle retraite à la journée de *Hockkirch* en 1759, si le maréchal de Mœllendorf, alors major du régiment des gardes, n'avait pas occupé les hauteurs de *Drehsa* où il prévint une colonne d'infanterie autrichienne qui débouchait de *Steindorf* et de *Wadits* pour s'emparer de ce poste, afin de fermer aux Prussiens le défilé de *Drehsa*, le seul par lequel ils pussent effectuer leur retraite sur *Klein-Bautzen*.

(111) On a dit (note 108), au sujet des attaques combinées contre le

et les troupes qui composent cette dernière rentrent dans la colonne aussitôt que celle-ci exécute les dispositions préparatoires au déploiement, à moins qu'elles n'aient été employées à occuper d'avance quelque point important ou à former la tête de l'attaque. Il y a, à la vérité, une circonstance où on se contente d'une avant-garde pour toute l'armée : c'est quand on projette une attaque combinée de front, de flanc et de revers, et qu'on a l'intention de s'emparer d'avance d'un poste qui assure la réussite des attaques, en donnant les moyens soit de les exécuter avec avantage, soit de prévenir les contre-manœuvres à la faveur desquelles l'ennemi ferait échouer l'attaque de revers, en gagnant lui-même le flanc des troupes destinées à l'exécuter. La conduite de l'avant-garde doit pour lors tendre plutôt à se rendre maître de ce poste, qu'à couvrir le déploiement des colonnes.

970. On cherche toujours à mettre en même temps en action les troupes destinées à attaquer l'aile, le flanc et les derrières de l'ennemi, dans une attaque combinée de front, de flanc et de revers (112).

Les attaques combinées doivent autant que possible être simultanées.

971. Il n'y a donc que les colonnes qui doivent attaquer d'autres points de la position ennemie, qui puissent être dans le cas de se déployer successivement

front et le flanc de l'ennemi, quelles étaient les bases sur lesquelles on pouvait déterminer la distance de ces avant-gardes aux colonnes dont elles font partie.

(112) Il n'en est pas des attaques combinées contre le front, le flanc et les derrières de l'ennemi comme des attaques combinées contre son front et contre son flanc ; dans celles-ci, l'attaque de flanc doit précéder ordinairement l'attaque de front. Dans les autres, au contraire, l'attaque de revers précède quelquefois celle de flanc, parce qu'il y a telle circonstance où on présente des troupes sur le flanc de l'ennemi, plutôt pour lier l'attaque de front à l'attaque de revers, que par la considération de l'avantage qu'on a d'attaquer le flanc de l'ennemi. L'essentiel, dans les attaques combinées contre le front de l'aile, le flanc et les derrières de l'ennemi, est de faire commencer l'attaque, si elle ne s'exécute pas simultanément des trois côtés, de celui où ses succès favoriseront le plus les autres attaques.

d'après un plan combiné. Elles se conformeront aux principes posés pour les différentes attaques de front dans lesquelles les colonnes se déploient successivement.

972. On a déjà dit dans l'article précédent quelle était la conduite à tenir par un corps qui avait exécuté avec succès une première attaque de flanc si l'ennemi conservait néanmoins le reste de sa position et qu'il fallût l'en déposter successivement. S'il cherchait à se maintenir dans les autres parties d'une position dont l'aile eût été emportée par une attaque combinée de front, de flanc et de revers, les troupes employées aux attaques de front et de flanc se conduiraient suivant les principes exposés dans les articles précédens, et le corps chargé de l'attaque de revers n'aurait qu'à marcher par son flanc pour envelopper de plus en plus les derrières de l'ennemi et se mettre en mesure d'attaquer à revers les parties de la position qui seraient attaquées de front et en flanc, ou bien pour lui couper la retraite. Mais si la nature du terrain ou les circonstances rendaient cette manœuvre impraticable, le corps qui aurait exécuté l'attaque de revers, manœuvrerait de concert avec celui qui aurait effectué l'attaque de flanc (113), et celui-ci manœuvrerait lui-même d'après les principes exposés dans l'art. V tant pour les cas où il peut profiter de ses premiers succès, que pour ceux où ils n'exerceront aucune influence sur le sort du reste de la position.

Conduite à tenir par une attaque de flanc postérieurement à ses premiers succès.

973. Au reste, les attaques de revers sont si dangereuses qu'il n'est pas probable que l'ennemi cher-

(113) Il suffira pour cela que les troupes employées à l'attaque de revers marchent par leur flanc, afin de former de nouvelles lignes derrière les troupes de la première attaque de flanc.

che à défendre le reste d'une position dont on a attaqué avec succès une des ailes de front, en flanc et à revers. Il est également très-difficile que l'ennemi soit en état de prendre, à la suite d'une attaque de revers ou seulement lorsqu'il en a été menacé, une position parallèle à celle qu'il est obligé d'abandonner : tout ce qu'il peut faire se réduit presque toujours à exécuter, comme Frédéric à *Hochkirch*, un mouvement de conversion rétrograde (114) sur l'aile dont le flanc et les derrières n'ont point été gagnés pour prendre une nouvelle position en arrière de celle qu'il quitte; mais rien n'empêchera, dans ce cas, de former une nouvelle disposition offensive contre le front de l'ennemi en se servant des moyens indiqués dans les articles précédens, et les corps qui auront gagné ou qui auront été destinés à gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi pourront peut-être marcher pendant ce temps-là par leur flanc (115) pour gagner le flanc ou les derrières de l'aile qui a rétrogradé. Lorsque cette dernière manœuvre sera praticable et que quelques-unes des colonnes qui ont exécuté la première attaque débordent le front de la nouvelle position de l'ennemi, il sera facile de leur faire prendre la marche de flanc (116) pour les atta-

(114) On juge aisément que ce mouvement de conversion ne s'opère pas en ligne : toutes les troupes qui peuvent l'exécuter en colonne se servent de cette disposition : celles qui sont très-près de l'ennemi et obligées de combattre en se retirant, exécutent des mouvemens de ligne si elles ont conservé assez d'ordre pour cela. Le reste, et c'est souvent la majeure partie, se retire en désordre.

(115) Si ces corps sont déjà déployés, ils marcheront par leur flanc pour gagner le flanc ou les derrières de l'ennemi. S'ils sont au contraire encore disposés en colonne, ils exécuteront les manœuvres indiquées dans le livre Ier, pour passer de la marche de front à la marche de flanc.

(116) Ces colonnes prendront la marche de flanc par les moyens indiqués dans la note précédente pour les corps employés à l'attaque de flanc et à l'attaque de revers.

cher au corps qui doit en gagner le flanc ou les derrières. On jugé bien que la formation de la nouvelle disposition de combat rentrera ensuite dans la classe des formations d'ordre de bataille à la suite des marches mixtes.

974. Nous ne quitterons pas les attaques combinées de front, de flanc et de revers sans faire observer que quoique les attaques du front, du flanc et des derrières de l'aile de l'ennemi doivent d'ordinaire être simultanées, il peut arriver que des colonnes devancent le reste de l'armée. Observations générales.

975. Il n'y a guère de circonstances où les troupes de l'attaque de revers doivent entrer en action avant que celles désignées pour l'attaque de flanc soient en mesure d'exécuter la leur, car ce sont les troupes de l'attaque de flanc qui lient l'attaque de front avec celle de revers, lors même qu'elles attendent, pour combattre, que les autres attaques aient pris une tournure favorable.

976. Quant aux troupes destinées à exécuter l'attaque de front et l'attaque de flanc, elles régleront leur conduite sur les principes exposés dans l'article précédent, si les corps qui doivent exécuter les différentes attaques n'arrivent pas en même temps à leurs destinations respectives; mais 1° l'officier qui commande l'attaque de front regardera toujours celle de revers comme un accessoire de l'attaque de flanc; 2° dès que l'attaque de flanc est en mesure d'entrer en action, si les troupes désignées pour l'attaque de front ne sont pas en mesure d'aborder l'ennemi, et que celles à qui est confiée l'attaque de revers soient prêtes à l'aborder, il y a une chance de plus en faveur de l'attaque de flanc dont le succès serait problématique si elle était la seule qui pût s'exécuter.

977. Au reste, si les troupes de l'attaque de flanc entrent en action, celles qui sont destinées à aborder les derrières de l'ennemi exécuteront elles-mêmes leur attaque. Mais s'il arrivait que les colonnes chargées d'attaquer de front et en flanc combattissent sans attendre les troupes qui doivent attaquer à revers, celles-ci se conduiraient comme les troupes qui arrivent lorsque l'action est commencée. Elles auront encore plus de soin que les troupes destinées à des attaques de front et de flanc, de se diriger sur les points essentiels pour le sort de l'affaire : l'ennemi s'attend toujours, en effet, à une attaque de front, et il est bien naturel qu'il occupe les postes qui pourraient la seconder; il ne prévoit point au contraire une attaque de revers, et néglige assez souvent l'occupation du poste qui en assure la réussite.

On verra la preuve de cette assertion dans ce qui arriva à la première colonne du prince héréditaire de Brunswick à la journée de *Warburg* en 1760 : ce fut la rapidité avec laquelle sa tête occupa la hauteur située en arrière de la gauche des Français, qui assura la victoire.

Exemple d'une attaque combinée de flanc et de revers.

978. La relation de l'affaire de *Warburg* donnera l'application d'une partie des principes qui viennent d'être développés pour la combinaison des attaques de flanc et de revers.

Le maréchal de Broglie avait envoyé le corps du chevalier de Muy à *Warburg* sur la rive gauche de la *Dimel*, afin de couper, au duc Ferdinand de Brunswick campé près d'*Umminghausen*, ses communications avec *Lippstadt* et *Paderborn*; mais le duc, qui devina son dessein, détacha d'abord, le 28 juillet, 14 bataillons et autant d'escadrons sous les ordres du général Sporken, qui vint se poster entre *Cor-*

beck et *Liebenau*. Ce corps fut renforcé le surlendemain par 10 bataillons de grenadiers ou de montagnards écossais et par 8 escadrons aux ordres du prince héréditaire de Brunswick, qui en prit alors le commandement. Le corps français avait son aile droite en arrière de *Warburg*, et sa gauche appuyée aux hauteurs qui viennent de *Menne*, mais il n'occupait ni ces hauteurs, ni une autre qui se trouvait sur ses derrières en face du village d'*Ossendorf*. Le prince héréditaire jugea qu'il était possible d'attaquer le flanc gauche et les derrières des Français, et proposa au duc Ferdinand de profiter de cet avantage : non-seulement celui-ci adopta ce plan, mais résolut encore de profiter de l'éloignement de la grande armée française qui avait quitté le camp de *Volkmarsen* dans l'intention d'attaquer le camp retranché de *Cassel*, pour tomber avec toutes ses forces sur le corps du chevalier de Muy ; et il se détermina à exécuter une attaque de front tandis que le prince héréditaire prendrait les Français en flanc et à revers. La grande armée alliée se mit en conséquence en mouvement dans la nuit du 30 au 31 juillet, et passa la *Dimel* entre *Liebenau* et *Drengelburg*. Quand la tête des colonnes fut arrivée le 31 vers les six heures du matin sur les hauteurs de *Corbeck*, le corps du prince héréditaire se mit en mouvement sur deux colonnes.

La première commandée par le général Sporken et composée de deux lignes de la droite de l'infanterie du prince héréditaire, de la cavalerie de son aile droite et d'une batterie de gros calibre, fit un grand détour en passant par *Bœrentruck*, et se dirigea ensuite, à travers les bois, sur *Narde* et sur *Ossendorf*. Elle devait s'étendre à droite pour faire occu-

per par les premiers bataillons de sa droite les berges de la *Dimel* sur les derrières des Français, et se former sur trois lignes dont la troisième, de cavalerie.

La seconde, conduite par le général Zastrow, était composée des deux lignes de la gauche de l'infanterie du prince héréditaire, de la cavalerie de son aile gauche, et de deux batteries de gros calibre. Elle se dirigea par *Rosbeck*, *Denkelburg* et *Klein-Eder* sur *Menne*. Elle devait se former comme la première sur trois lignes, dont une de cavalerie, entre *Menne* et *Vossendorf*.

Ces deux colonnes étaient destinées à attaquer les Français en flanc et à revers, tandis que la grande armée se formerait la droite à *Menne*, la gauche en face de *Warburg*, pour les attaquer de front.

Le général français, informé des mouvemens qui se passaient dans l'armée alliée, avait envoyé, au point du jour, le marquis de Castries vers *Liebenau* avec toutes les compagnies de grenadiers et de chasseurs de l'armée, deux régimens de dragons et les troupes légères de Fischer, pour apprendre des nouvelles des ennemis : ce général rencontra la légion britannique près de *Diesenberg*, et la repoussa; mais un brouillard qui dura jusqu'à dix heures l'empêcha d'apercevoir le mouvement du prince héréditaire, que cette rencontre fit accélérer.

Le chevalier de Muy apprit bientôt après qu'il paraissait deux colonnes sur son flanc gauche : il prit alors les quatre brigades de Bourbonnais, de la Couronne, de Gennert et de Planta, et les forma sur les hauteurs qui viennent de *Menne*. Les deux brigades de La Tour du Pin et de Touraine restèrent à l'aile droite, laissant *Warburg* devant elles. La cavalerie

resta au centre, en avant duquel s'étendait une vaste plaine, et la brigade de Rouergue occupa une hauteur en arrière de la droite des troupes à cheval. Le corps de Fischer tint *Warburg*.

Vers une heure et demie la colonne du général Sporken, avec laquelle marchait le prince héréditaire, parut entre *Ossendorf* et *Menne*. Aussitôt il fit établir trois batteries de quatre pièces de 12 chacune. La première était placée à la droite du village de *Menne*, et assurait ainsi la liaison de l'attaque de flanc avec celle de front quand l'armée serait arrivée pour exécuter cette dernière. La place de la seconde fut marquée entre *Ossendorf* et *Menne*, et pouvait ainsi non-seulement appuyer le flanc du corps destiné à exécuter l'attaque de flanc, mais encore établir, au moins en partie, sa liaison avec l'attaque de revers. La troisième batterie, enfin, était établie sur une petite hauteur en arrière d'*Ossendorf*. L'élévation de cet emplacement, qui se trouvait d'ailleurs collatéral aux points d'attaque, faisait que l'artillerie devait seconder les attaques sans qu'il y eût lieu de craindre que son feu gênât les troupes pendant l'action. Les deux premières batteries prenaient les Français en flanc et la troisième à revers. Cependant la première colonne traversa le village d'*Ossendorf* pour arriver au sommet d'une hauteur sur laquelle il y avait une tour qui était située en arrière de la droite des Français. L'artillerie de cette colonne ralentit beaucoup sa marche et faillit faire perdre aux alliés tous les avantages qu'ils retirèrent dans la suite de l'occupation du poste sur lequel se dirigeait la première colonne, car le général français n'eut pas plutôt aperçu que la hauteur située en arrière de sa gauche était le point de mire de son adversaire, qu'il or-

donna à la brigade de Bourbonnais d'en prendre possession : mais un colonel anglais s'empara de la hauteur, à la tête de cent grenadiers qui formaient l'avant-garde de la première colonne, et fit annoncer au prince héréditaire que la totalité des forces ennemies s'avançait pour l'attaquer. Celui-ci ne balança pas à prendre tous les grenadiers déjà sortis du village d'*Ossendorf*, et se réunit à son avant-garde dans l'instant où la brigade de Bourbonnais se formait au pied de la hauteur dans l'intention de l'attaquer. Les grenadiers anglais firent alors un feu si vif qu'il arrêta les Français et donna au bataillon de Drulhat le temps d'arriver. L'attaque se poursuivit alors avec des chances variées; elle se serait même probablement terminée au désavantage des alliés, car le chevalier de Muy fit avancer trois brigades pour soutenir celle de Bourbonnais; mais d'un côté il déboucha 10 pièces de canon des chemins creux d'*Ossendorf*, qui furent mises en batterie contre le flanc gauche des Français; de l'autre côté, plusieurs bataillons de grenadiers hanovriens débouchèrent de ce village; tandis que la seconde colonne parut enfin à la droite de *Menne:* le général Zastrow ne fut pas long-temps à s'apercevoir que le sort de la journée tenait à celui de la hauteur que les Anglais défendaient : il résolut de déployer sa colonne et d'attaquer sans balancer le point en face duquel il se trouvait, afin d'empêcher les Français de le dégarnir pour attaquer avec plus de forces les hauteurs d'*Ossendorf*. A mesure que ses bataillons furent formés il les porta contre les ennemis, ce qui produisit une espèce d'attaque en échelons dans laquelle le premier bataillon des gardes hessoises renversa quatre bataillons suisses. La première colonne resta en possession tant de la

hauteur que de la tour qu'elle avait emportées, et les Français furent obligés de se retirer. Mais comme leur retraite ne s'effectua pas avec ordre, les dragons de Conwai et de Lope se précipitèrent au milieu de l'infanterie française, et firent un grand nombre de prisonniers.

Le duc Ferdinand jugeant bien que la grande armée était trop fatiguée par une marche forcée et par le passage de la *Dimel* pour prendre part au combat, fit partir au grand trot la cavalerie anglaise, laquelle après avoir fait deux lieues à cette allure, suivie seulement par son artillerie, attaqua la cavalerie française et la mit en déroute. Se tournant alors contre l'infanterie qui résistait toujours avec courage à celle du prince héréditaire, elle la chargea au moment où le général Zastrow poussait son attaque avec le plus de vigueur, et en facilita les progrès. Bientôt les Français entourés de toutes parts se retirèrent avec rapidité vers les ponts de la *Dimel*, heureusement couverts par deux brigades qui bordaient la crête de sa berge gauche; mais malgré cette précaution la retraite s'effectua sans ordre: la cavalerie se jeta dans la *Dimel* pour la passer à gué, et une partie de l'infanterie imita son exemple, ce qui coûta la vie à beaucoup d'hommes. Le corps de Fischer qui occupait *Warburg* fut celui qui eut le plus à souffrir, car il fut déposté par la légion britannique qui le fit tomber entre les mains de la cavalerie anglaise. Les Français essayèrent de se poster sur les hauteurs de *Welda*, mais l'artillerie anglaise dirigea contre eux un feu si vif qu'il ne leur fut possible de se rallier qu'aux environs de *Volkmarsen*. Telle fut l'issue de cette affaire, où les Français eurent 5 mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

ARTICLE VII.

De la formation des dispositions offensives à la suite des marches de front dans les circonstances extraordinaires.

979. Nous ne nous sommes occupé jusqu'à présent que des mouvemens réguliers, car les manœuvres dont nous avons parlé avaient toutes pour objet de former des dispositions offensives contre différens points de la position de l'ennemi à la suite d'un ordre de marche qui les préparait, au moins en partie, puisque toutes les troupes étaient dans la disposition la plus avantageuse pour arriver au point d'attaque et s'y déployer rapidement, si elles ne s'y trouvaient pas déjà toutes portées. Mais comme il y a des cas où on est obligé de s'écarter des dispositions de marche ordinaires : nous présenterons d'abord les moyens de former les différentes dispositions offensives à la suite d'une marche de front où on a été obligé d'altérer l'ordre de marche ordinaire; nous indiquerons ensuite les moyens de former une disposition de combat parallèle à la directiou d'une marche de front; puis enfin ceux de former une disposition offensive sur les derrières d'une armée qui exécute un mouvement rétrograde, ou sur les derrières d'une armée qui exécute une marche de front, ou enfin sur le front d'une armée qui exécute une marche rétrograde.

§ I. *De la formation des dispositions offensives sur le front de la marche quand on a été obligé d'altérer l'ordre de marche.*

980. L'altération de l'ordre de marche habituel

ne saurait en occasioner dans la disposition des troupes pour les différentes attaques : elle ne peut apporter de changemens que dans la manière de la former, et c'est de ceux-ci que je vais m'occuper.

L'altération de l'ordre de marche n'a que deux objets en vue.

981. Il est impossible d'altérer l'ordre habituel des marches de front, je veux dire former une colonne serrée de chaque division, composée d'infanterie, de cavalerie, ou de troupes de ces deux armes, que 1° pour affaiblir ou renforcer ces colonnes; 2° pour altérer la disposition des troupes dans les colonnes.

Elle n'influe en rien sur la formation de l'ordre de bataille.

982. Qu'on affaiblisse ou qu'on renforce les colonnes, soit en partageant une division en plusieurs colonnes, soit en répartissant une division entre les colonnes formées par ses autres divisions, la formation des ordres de bataille s'exécutera toujours suivant les mêmes principes, car chaque colonne est toujours composée de troupes de deux lignes; et ces troupes marcheront toujours en colonne serrée.

983. Quant aux circonstances où on a altéré la disposition des colonnes : je commence par faire observer qu'on n'a pu altérer cette disposition qu'en faisant marcher en colonne ouverte des troupes qui devaient marcher en colonne serrée, soit qu'on ait pris ce parti pour mettre une colonne des ailes plus en mesure de couvrir le flanc de la marche, soit qu'on ait été obligé de faire marcher en colonne ouverte des colonnes serrées qui suivaient des chemins très-sinueux.

984. Il est certain que si on a du temps devant soi, il y a un moyen tout simple de faire exécuter à des colonnes avec distance les mêmes mouvemens qu'ont effectués des colonnes serrées : on les serre en masse et on les déploie ensuite.

985. Cette dernière manœuvre est toujours en elle-même plus rapide que les formations en bataille: mais ses préparatifs sont si longs dans un cas semblable à celui dont nous parlons, qu'il faut préférer les formations en bataille aux déploiemens, toutes les fois qu'on peut être pressé par le temps. Voyons donc quels sont les moyens d'exécuter les formations en bataille, 1° d'une seule colonne, s'il n'y en a qu'une dont les troupes aient marché avec distance; 2° de plusieurs colonnes, si elles ont marché dans le même ordre.

Formation en bataille d'une seule colonne.

986. Remarquons, 1° qu'il faudra faire former les pelotons si quelques troupes sont obligées de défiler, car toutes les formations en bataille partent de la supposition que les troupes sont disposées en colonne serrée, ou en colonne avec distance; 2° que les troupes de chaque ligne manœuvreront chacune en son particulier, si la colonne dont elles font partie est composée de troupes de deux lignes.

Formation en ligne quand les troupes ont marché en colonne ouverte.

Examinons maintenant les moyens de former d'abord en ligne, puis en échelons, une colonne dont les troupes ont marché avec distance.

987. Cette colonne peut se trouver en arrière ou en avant de la ligne sur laquelle doivent s'étendre les troupes dont elle est composée; ou bien enfin cette ligne passera par le centre de la colonne.

988. Si une colonne se trouve en arrière de la ligne sur laquelle elle doit s'étendre, elle marchera jusqu'à ce que sa tête se trouve sur cette ligne et s'y formera par les moyens suivans : 1° si la colonne est la droite en tête, et que la ligne s'étende sur sa gauche, cette colonne se formera en avant en bataille; 2° si elle a la gauche en tête et que la ligne s'étende sur sa droite, elle se formera en avant en

bataille; 3° si elle est la droite en tête et que la ligne s'étende sur sa droite, elle tournera à droite sur cette ligne et se formera la gauche en tête quand sa totalité aura longé la ligne; 4° si la colonne est la gauche en tête et que la ligne s'étende sur sa gauche, elle tournera à gauche sur cette ligne et se formera à droite en bataille quand sa totalité l'aura longée; 5° Si la colonne est la droite en tête et que la ligne s'étende sur ses deux côtés, cette colonne tournera à droite et s'arrêtera quand un certain nombre des bataillons ou des escadrons (117) qui la composent sera dans la nouvelle direction. Les troupes qui y seront entrées se formeront alors à gauche en bataille, et les autres en avant en bataille; 6° si la colonne est la gauche en tête, et que la ligne s'étende sur ses deux côtés, cette colonne tournera à gauche et s'arrêtera aussitôt qu'un certain nombre des bataillons ou des escadrons qui la composent sera dans la nouvelle direction. Les troupes qui y seront entrées se formeront à droite en bataille, et les autres en avant en bataille.

989. Si une colonne se trouve au contraire en avant de la ligne qu'elle doit occuper, chaque peloton exécutera un demi-tour à droite, ou à gauche, si la colonne est de cavalerie, car toutes les colonnes de troupes à cheval avec distance sont formées par peloton; ou la contremarche si la colonne est d'infanterie, puis elle rétrogradera jusqu'à ce que sa dernière subdivision, devenue tête de colonne, se trouve sur la ligne qu'elle doit occuper; et elle exécutera enfin les manœuvres suivantes :

(116) Dans toutes les grandes manœuvres on ne mettra jamais les différentes parties du même escadron ou du même bataillon dans le cas d'exécuter deux mouvemens différens.

Quand la colonne est de cavalerie.

990. 1° Si la colonne est de cavalerie et qu'elle se trouve la gauche en tête par le demi-tour par peloton qu'elle a exécuté, et que la ligne s'étende sur sa gauche, elle se formera en avant en ordre inverse en bataille (118), et chaque escadron se remettra dans l'ordre naturel en exécutant un demi-tour à droite par peloton, à mesure qu'il sera formé; 2° si elle se trouve la droite en tête par ce demi-tour, et que la ligne s'étende sur sa droite, elle se formera en avant ordre inverse en bataille; et chaque escadron se remettra dans l'ordre naturel à mesure qu'il sera formé, au moyen d'un demi-tour à gauche par peloton; 3° si elle a la gauche en tête par ce demi-tour et que la ligne s'étende sur sa droite, elle tournera à droite et se formera à droite en bataille quand sa totalité aura longé cette ligne; 4° si elle se trouve la droite en tête par ce demi-tour, et que la ligne s'étende sur sa gauche, elle tournera à gauche et se formera à gauche en bataille quand sa totalité aura longé cette ligne; 5° si elle a la gauche en tête au moyen du demi-tour par peloton qu'elle a exécuté, et que la ligne s'étende sur ses deux côtés, elle tournera à droite et s'arrêtera quand une partie des troupes qui la composent sera dans la nouvelle direction: les escadrons qui y seront entrés se formeront alors à droite en bataille; les autres en avant ordre inverse en bataille, et se remettront dans l'ordre naturel en exécutant un demi-tour à droite par peloton à mesure qu'ils seront formés; 6° si elle se trouve la droite en tête par le demi-tour, et que la ligne s'étende sur ses deux côtés, elle tournera à

(118) C'est-à-dire que les pelotons se placeront de la gauche à la droite dans chaque escadron, le premier peloton tenant la gauche de l'escadron; et que les escadrons se placeront eux-mêmes de la gauche à la droite dans chaque ligne, les escadrons qui sont dans l'ordre naturel à la droite de la ligne formant sa gauche.

gauche et s'arrêtera quand une partie des troupes qui la composent sera entrée sur la nouvelle direction: les escadrons qui y seront entrés se formeront alors à gauche en bataille; les autres se formeront en avant ordre inverse en bataille, et dans l'ordre naturel par un demi-tour à gauche par peloton à mesure qu'ils seront formés.

Quand la colonne est d'infanterie.

991. 7° Si la colonne est d'infanterie, qu'elle se trouve la gauche en tête par la contre-marche qu'elle a exécutée et que la ligne s'étende à sa droite, elle se formera face en arrière en bataille; 8° si elle se trouve la droite en tête par cette contremarche, et que la ligne s'étende à sa droite, elle se formera face en arrière en bataille; 9° si elle se trouve la gauche en tête par cette contremarche, et que la ligne s'étende à sa gauche, elle tournera à droite et se formera à droite en bataille quand la totalité des troupes qui la composent aura longé la ligne; 10° si elle se trouve la droite en tête par cette contremarche, et que la ligne s'étende à sa gauche, elle tournera à gauche et se formera à gauche en bataille quand la totalité des troupes qui la composent aura longé la ligne; 11° si elle a la gauche en tête par la contremarche, et que la ligne s'étende sur ses deux côtés, cette colonne tournera à droite et s'arrêtera quand une partie des bataillons qui la composent sera dans la nouvelle direction: les bataillons qui y seront entrés se formeront alors à droite en bataille, et les autres face en arrière en bataille; 12° si elle a la droite en tête par suite de la contremarche et que la ligne s'étende sur ses deux côtés, la colonne tournera à gauche et s'arrêtera quand une partie des bataillons qui la composent sera dans la nouvelle direction; les bataillons qui y seront entrés se formeront alors à gauche

en bataille; et les autres face en arrière en bataille.

Quand la ligne passe par le centre de la colonne et s'étend sur ses côtés.

992. Si la ligne que doivent occuper les troupes de la colonne passe par son centre et s'étend sur ses deux côtés, voici les manœuvres qu'il convient d'exécuter :

993. 1° Si la colonne est composée d'infanterie, les troupes qui sont en arrière de la ligne se formeront en avant en bataille sur cette ligne; les autres exécuteront pendant ce temps la contremarche et se formeront face en arrière en bataille à côté des troupes qui se rangent en avant en bataille; 2° si la colonne est de cavalerie et a la droite en tête, les escadrons qui se trouveront en arrière de la ligne se formeront en avant en bataille sur cette ligne; ceux qui seront en avant exécuteront un demi-tour à droite par peloton, se formeront en avant ordre inverse en bataille, à côté des autres escadrons, et se remettront ensuite dans l'ordre naturel au moyen d'un demi-tour à droite par peloton à mesure qu'ils seront formés; 3° si la colonne est de cavalerie et a la gauche en tête, les escadrons qui se trouvent en arrière de la ligne se formeront en avant en bataille; ceux qui sont en avant feront un demi-tour à gauche par peloton, se formeront en avant ordre inverse en bataille à côté des autres escadrons, et se remettront ensuite dans l'ordre naturel en exécutant des demi-tours à gauche par peloton, à mesure qu'ils seront formés.

Quand la ligne de bataille passe par le centre de la colonne et s'étend sur un de ses côtés.

994. Enfin, on exécutera les manœuvres suivantes, quand la ligne de bataille passe par le centre de la colonne et s'étend sur un seul de ses côtés: 1° si la colonne est la droite en tête et qu'elle doive se former sur une ligne qui passe par son centre et s'étend à gauche, les troupes qui sont en arrière de cette

ligne tourneront à gauche pour la longer. Les autres troupes exécuteront suivant leur arme la contremarche ou des demi-tours à droite par peloton, puis tourneront à droite pour longer la ligne de bataille; toutes les troupes qui se trouvaient en avant de la ligne, au commencement de la manœuvre étant entrées dans la nouvelle direction, se formeront à droite en bataille; et les autres sur la droite en bataille à côté d'elles; 2° si la colonne est la gauche en tête et doit se former sur une ligne qui passe par son centre et s'étend en entier à sa droite, les troupes qui sont en arrière de la ligne tourneront à droite pour la longer; les autres exécuteront la contremarche ou des demi-tours à gauche par peloton, suivant leur arme, puis tourneront à gauche pour faire le même mouvement. Toutes les troupes qui se trouvaient en avant de la ligne au commencement de la manœuvre étant entrées sur la nouvelle direction, se formeront à gauche en bataille; et les autres sur la gauche en bataille à côté d'elles; 3° si la colonne est la droite en tête et doit se former sur une ligne qui passe par son centre et s'étend en entier sur sa droite, les troupes qui sont en arrière de la ligne tourneront à droite pour la longer; les autres exécuteront la contremarche si c'est de l'infanterie, ou des demi-tours à gauche par pelotons si c'est de la cavalerie, puis tourneront à gauche pour longer la ligne de bataille. Toutes les troupes qui se trouvaient en arrière de la ligne au commencement de la manœuvre étant entrées dans la nouvelle direction, se formeront à gauche en bataille et se porteront à côté des autres aussitôt qu'elles seront démasquées; les troupes qui étaient en avant de la ligne au commencement de la manœuvre se for-

meront pendant ce temps sur la gauche en bataille, aussitôt que les troupes qui doivent se former à gauche en bataille seront arrêtées; 4° si la colonne est la gauche en tête et doit se former sur une ligne qui passe par son centre et s'étend en entier à sa gauche, les troupes qui sont en arrière de la ligne tourneront à gauche pour la longer; les autres exécuteront la contre-marche ou des demi-tours à droite par peloton, suivant leur arme, puis tourneront ensuite à droite pour longer la ligne de bataille; toutes les troupes qui étaient en arrière de la ligne au commencement de la manœuvre étant entrées dans la nouvelle direction, se formeront à droite en bataille et se porteront à côté des autres aussitôt qu'elles seront démasquées; les troupes qui étaient en avant de la ligne au commencement de la manœuvre se formeront pendant ce temps-là sur la droite en bataille, aussitôt que celles qui doivent se former à droite en bataille seront arrêtées.

995. Toutes ces manœuvres peuvent s'exécuter pour former non-seulement une colonne sur une ligne perpendiculaire à sa direction, mais encore sur une ligne oblique à cette même direction. Il n'y a qu'une chose à observer : c'est que si la nature du terrain apporte des obstacles aux différentes formations *en avant en bataille, face en arrière en bataille, en avant ordre inverse en bataille,* qui s'opèrent en suivant des diagonales, on fera tourner les troupes qui doivent exécuter ces formations, à gauche ou à droite, pour leur faire longer les positions qui leur sont assignées; et on les formera sur la droite ou sur la gauche en bataille.

Quand les 996. Si on veut disposer les troupes d'une colonne en échelons indirects par bataillon, escadron, ou ré-

giment, il suffit de les former en ligne oblique pleine, et de faire exécuter ensuite à chaque bataillon, escadron ou régiment un demi-quart de conversion.

Troupes ont marché en colonne ouverte.

997. Si on a l'intention de disposer les troupes de la colonne en échelons directs par bataillon, escadron ou régiment, il suffit de former cette colonne en bataille sur une ligne perpendiculaire à la direction que doit suivre chaque échelon, et de faire ensuite marcher cette ligne en échelons directs.

998. Si on veut, au contraire, former des échelons plus considérables, par exemple, d'une brigade: chaque brigade ira gagner, par la ligne la plus courte, la place qu'elle doit occuper dans la disposition en échelons; et elle s'y formera en bataille par les moyens déjà indiqués. La seule chose à laquelle il faille faire attention dans ce cas, c'est de former l'échelon qui se trouve le plus rapproché de l'ennemi avec les troupes qui marchent à la tête de la colonne. Peu importe après cela que l'ordre de bataille soit interverti.

Voilà beaucoup de détails sur les moyens de former en bataille une colonne avec distance; mais ils étaient nécessaires pour ne laisser aucun doute sur cette matière intéressante et sur les changemens de dispositions qu'on peut opérer suivant les circonstances.

999. Les mouvemens que nous avons indiqués seront toujours protégés par l'artillerie de la colonne qui les exécutera, et elle se conduira, ainsi que les troupes qui la couvrent, comme lorsqu'on a marché en colonne serrée.

Formation en bataille de plusieurs colonnes.

Passons maintenant aux circonstances où plusieurs colonnes ont marché de front avec distance.

Nous examinerons d'abord les occasions où la totalité de l'ordre de bataille se forme en même temps, avant de passer à celles où elle se forme successivement.

1000. Si les colonnes ont marché à la même hauteur, et qu'il faille les former à la même hauteur, il suffira de former chaque colonne en bataille sur sa tête, par les moyens indiqués un peu plus haut (998), sans qu'elle arrive par derrière la droite, la gauche, ou le centre de son terrain.

1001. Si l'attaque doit se réduire à certains points, et que le rapprochement ou l'éloignement des différentes parties de l'ordre de bataille du front de l'ennemi, ait été préparé par la disposition des têtes de colonne, qui auront marché à différentes hauteurs, il suffira de former les diverses colonnes en bataille sur leur tête.

1002. Celles qui sont destinées à attaquer l'ennemi, se formeront toujours dans une position à-peu-près parallèle aux parties de ligne qu'elles attaqueront.

1003. Quant aux autres, elles se formeront sur des lignes obliques, lorsqu'elles devront prendre des dispositions en échelons directs.

1004. Si chaque colonne doit, au contraire, former un échelon de la disposition générale, ou marcher en échelons directs par escadron, bataillon ou régiment, elle se formera perpendiculairement à la direction où elle agira, et les troupes qui la composent marcheront ensuite par bataillon, si elles sont destinées à former un échelon de la disposition générale, ou par échelons indirects, si elles doivent marcher en échelons par bataillon, escadron ou régiment.

1005. Enfin, si chaque colonne doit former plu-

sieurs échelons composés chacun d'un nombre de troupes assez considérable, d'une brigade, par exemple, elle se formera suivant les principes développés pour le cas d'une seule colonne.

1006. Si l'armée, au lieu de préparer une attaque contre certains points de la position de l'ennemi, en faisant marcher à différentes hauteurs ses colonnes, a tenu toutes celles-ci à la même hauteur, et qu'il s'agisse ensuite de refuser certaines parties de l'ordre de bataille, en employant les autres à attaquer l'ennemi, il sera facile d'atteindre ce but, en formant en bataille sur leur tête les colonnes dont les troupes doivent composer les parties les plus avancées de l'ordre de bataille, et en formant les autres en bataille sur leur centre, ou sur leur queue, selon que les troupes qui les composent doivent être plus ou moins rapprochées de l'ennemi.

1007. On juge facilement que chaque colonne se formera en bataille sur une ligne oblique, si elle doit former une disposition en échelons indirects.

1008. Si chaque colonne doit, au contraire, former un échelon de la disposition générale, ou marcher en échelons directs par bataillon, escadron ou régiment, on la formera en bataille sur une ligne perpendiculaire à la direction sur laquelle elle agira. La ligne formée marchera ensuite en bataille, au cas qu'elle représente un échelon de la disposition générale, ou en échelons, si on a résolu de prendre une disposition oblique en échelons directs par bataillon, escadron ou régiment.

Formation de plusieurs colonnes en échelons.

1009. Enfin, si chaque colonne doit former plusieurs échelons considérables, elle exécutera la manœuvre dont on a parlé plus haut; peu importe que plusieurs brigades se séparent pour rétrograder si



elles se trouvent en avant de la position qui leur est assignée dans la disposition générale en échelons : la profondeur des colonnes avec distance, rend cette manœuvre souvent plus rapide que si on faisait rétrograder auparavant la colonne jusqu'à ce que sa tête se trouvât à la hauteur du terrain destiné au premier des échelons qu'elle formera.

1010. Les moyens d'étendre une partie de l'ordre de bataille, d'y former plusieurs lignes, et de les renforcer, sont ensuite absolument les mêmes, soit qu'on forme l'ordre de bataille au moyen de déploiemens ou de formations en bataille; et il suffit de substituer la seconde de ces méthodes à la première. Ce n'est que dans le déplacement des troupes d'une même colonne, lorsqu'on met, par exemple, en première ligne les troupes qui formaient la queue des colonnes, qu'il faut se servir d'autres moyens que ceux indiqués pour les circonstances où les colonnes se déploient, parce qu'ils seraient trop longs. Il faut absolument prendre le parti de former les troupes en bataille et de leur faire ensuite exécuter le passage des lignes.

1011. Quelle que soit, au reste, la disposition de combat, et les moyens dont on se sert pour parvenir à la former, on emploiera, pour masquer et protéger ces manœuvres, les moyens exposés dans les articles précédens.

Le mécanisme de la formation des ordres de bataille, par le moyen des formations en bataille, est si simple qu'il nous semble inutile de le développer par un exemple. Nous allons donc examiner la conduite à tenir dans les attaques où les troupes se forment successivement en bataille, lorsqu'elles sont en colonnes avec distance, au lieu d'être en colonnes serrées.

1012. Si ces attaques s'opèrent dans des circonstances où les colonnes aient marché à des hauteurs différentes, et où elles soient pressées d'entrer en action dès qu'elles arrivent en présence de l'ennemi, la formation de chacune de ces colonnes s'opérera suivant les principes développés plus haut à mesure qu'elles arriveront en face de lui.

Conduite à tenir dans les attaques où les troupes se forment successivement en bataille.

1013. Chaque colonne pourra même commencer son attaque aussitôt qu'une assez grande partie des troupes qui la composent sera formée en bataille : car les autres de la même colonne continueront leur formation pendant ce temps, et marcheront à l'ennemi aussitôt qu'elles seront formées, ce qui produira des espèces d'attaques en échelons.

1014. Mais si les colonnes ont, au contraire, le temps de s'arrêter avant d'exécuter leur attaque, il faudra qu'elles en profitent pour se serrer en masse, et elles se conduiront alors comme dans les attaques où les colonnes se déploient successivement. Il n'y a que les troupes destinées à assurer, dans un terrain fort resserré, le flanc du corps attaquant, en marchant en colonne avec distance, qui puissent s'écarter de ce principe, de même que les troupes destinées à se jeter dans la trouée qu'aura faite ce corps pour tomber sur le flanc des parties de ligne ennemie, qui tiendront encore après ses premiers succès.

1015. Mais on a vu, d'une part, que les colonnes destinées à assurer le flanc du corps de troupes attaquant dans un terrain qui se resserre, doivent être la gauche en tête, si elles s'attachent à sa droite, et la droite en tête si elles s'attachent à sa gauche; d'un autre côté, on a démontré que les colonnes formées pour porter des troupes sur le flanc des parties de la ligne ennemie qui tiennent encore après l'échec de quel-

que partie de son ordre de bataille, devaient être de même la gauche en tête, si elles étaient destinées à agir contre le flanc droit de l'ennemi, et la droite en tête si elles devaient opérer contre son flanc gauche : voici donc la manœuvre qu'on exécutera dans le cas où les troupes formées en colonne avec distance, qu'on sera libre d'employer à l'un de ces deux objets, ne seraient pas disposées suivant ce principe :

1° Si ces colonnes sont de cavalerie, elles exécuteront un demi-tour à droite, ou à gauche, par pelotons, et chaque régiment se mettra en marche en tournant deux fois de suite à droite, ou bien à gauche. 2° Si c'est de l'infanterie, tous les pelotons exécuteront la contre-marche, et chaque bataillon se mettra en marche en tournant deux fois de suite à droite ou à gauche (118). Il est vrai qu'il y aura une inversion dans l'ordre des bataillons et des régimens, si la colonne qui a exécuté cette manœuvre est ensuite obligée de se former en bataille par des quarts de conversion de toutes ses subdivisions, pour assurer le flanc du corps attaquant, ou pour attaquer celui de l'ennemi; mais cette inversion ne s'étendra pas jusqu'aux pelotons de chaque escadron et de chaque bataillon. D'ailleurs, elle est nécessaire, car il y a une infinité de cas où la manœuvre indiquée dans le livre premier pour renver-

(118) Nous proposons de faire exécuter ces manœuvres par bataillon à l'infanterie et par régiment à la cavalerie, parce que, quoique les bataillons et les escadrons soient réellement les fractions de chacune des grandes divisions de l'armée, il arrive beaucoup plus souvent que les bataillons d'un régiment d'infanterie agissent séparément, que les escadrons d'un régiment de cavalerie. On peut d'ailleurs faire exécuter à la cavalerie la manœuvre dont on vient de parler beaucoup plus en grand qu'à de l'infanterie, parce qu'elle marche plus rapidement que cette dernière.

ser une colonne et faire marcher la gauche en tête des troupes qui avaient la droite en tête, serait beaucoup plus longue.

1016. Nous ne quitterons pas les moyens de former les différentes dispositions de combat à la suite des marches de front où les troupes ont marché en colonnes ouvertes, au lieu de marcher en colonnes serrées, sans remarquer que si la combinaison des différens moyens de former en bataille les troupes de chaque colonne, donne des résultats peu considérables lorsque celles-ci sont en masse, parce que les colonnes serrées sont peu profondes, cette même combinaison procure au contraire des résultats très-importans quand les troupes sont en colonnes ouvertes, parce qu'on peut former les colonnes qu'on a résolu de refuser sur une de leurs subdivisions beaucoup plus éloignée de l'ennemi que ne l'est leur tête.

1017. C'est par cette raison qu'il y a presque toujours un avantage réel à faire marcher les troupes qu'on a l'intention de refuser, plutôt en masse qu'en colonne serrée, si on exécute un plan prémédité contre certains points fixes de la position de l'ennemi, et qu'il faille éloigner beaucoup de lui les parties refusées de l'ordre de bataille après avoir menacé également tous les points de sa position. La formation en bataille d'une colonne quelconque est à la vérité plus longue que son déploiement : mais elle l'est moins que de faire rétrograder cette colonne et de la déployer ensuite, manœuvre qu'on est obligé d'exécuter si on veut refuser beaucoup quelque partie de l'armée après avoir présenté plusieurs colonnes serrées à la même hauteur. Cette méthode n'aura pas seulement l'avantage de cacher plus long-temps

à l'ennemi les projets qu'on médite, mais elle lui donnera le change sur la force des différentes colonnes; car des colonnes avec distance présentent un plus grand étalage que des masses.

1018. Il faut observer d'ailleurs que s'il y a beaucoup de circonstances où il est bon de faire marcher les troupes en colonne serrée quand on est soi-même indécis sur le choix des points d'attaque, afin de former plus vite les troupes qu'on se déterminera à employer pour exécuter l'attaque, et de la commencer avec plus de vivacité, il en est d'autres où il est tout aussi avantageux de faire marcher les troupes en colonne ouverte, ou tout au moins à demi-distance (119) lorsqu'on est encore incertain sur le choix des points d'attaque : ces dernières sont celles dans lesquelles il est moins important d'attaquer rapidement l'ennemi que d'éloigner à une grande distance de son front les parties de l'ordre de bataille qui doivent être refusées, afin de pouvoir renforcer les parties attaquantes de l'ordre de bataille (120). C'est ainsi que l'armée prussienne marcha sur quatre colonnes avec distance quand elle exécuta une marche de front pour attaquer les Autrichiens dans la plaine de *Lissa* en 1757.

(119) Les colonnes à demi-distance se forment en bataille comme celles avec distance toutes les fois qu'elles ne sont pas obligées de se former à droite ou à gauche en bataille; mais dans ce dernier cas elles commencent par reprendre des distances.

(120) La formation en bataille d'une colonne avec distance exige à la vérité plus de temps que le déploiement du même nombre de troupes formé en colonne serrée; mais une portion de colonne avec distance se détache, d'un autre côté, beaucoup plus facilement qu'une partie de colonne serrée pour renforcer une autre partie de l'ordre de bataille; et en voici la raison : c'est que toutes ses subdivisions tournent successivement à droite ou à gauche quand cette colonne doit changer de direction, au lieu qu'une colonne serrée est obligée d'exécuter des changemens de direction en masse par son flanc dans toutes les circonstances de cette espèce, ou de commencer par reprendre des distances.

§ II. *Des circonstances où on est obligé de former une disposition offensive sur le flanc d'une armée qui exécute une marche de front.*

1019. On a vu dans le livre Ier qu'il était essentiel de profiter de toutes les localités susceptibles de couvrir le flanc d'une marche de front : d'après cela, une armée qui exécute une marche de front sera rarement obligée de se former en bataille sur son flanc, si le terrain n'est pas découvert; car l'ennemi ne cherchera pas à gagner le flanc de l'armée s'il est dans la nécessité de surmonter des obstacles pour l'attaquer. Au reste, s'il le fait dans une circonstance de cette espèce, la formation de l'ordre de bataille à prendre sur le flanc de l'armée rentrera dans la classe des ordres de bataille défensifs dont nous nous occuperons bientôt. Quant à présent, nous ne parlerons que de la formation des ordres de bataille offensifs dans le cas où l'ennemi voudrait attaquer le flanc de la marche; et nous nous réduirons d'autant plus volontiers à cette matière, que le système offensif sera le plus avantageux qu'on puisse adopter dans une circonstance de cette espèce, car 1° c'est celui qui étonnera le plus l'ennemi, et ce qui surprend à la guerre réussit presque toujours; 2° si la nature du terrain détermine l'ennemi à attaquer le flanc de la marche, elle sera plus propre à une disposition offensive qu'à une disposition défensive, car nous venons de dire que l'ennemi n'attaquerait probablement pas le flanc de la marche s'il était bien couvert; 3° un ordre de bataille offensif sera plus rapidement formé qu'un ordre de bataille défensif, car il suffit de former dans le premier moment un nombre

Considérations générales.

de troupes assez considérable pour commencer l'attaque; les autres troupes se formeront pendant ce temps-là ou resteront même refusées, au lieu que si on forme un ordre de bataille défensif, il faudra porter des troupes sur tous les points de la position que l'armée doit occuper, et les mouvemens nécessaires pour parvenir à ce but pourront être assez longs si la position défensive dans laquelle on s'établit a un grand développement.

1020. On a vu à l'article des attaques de flanc, qu'il fallait combiner ces attaques avec d'autres toutes les fois que la nature du terrain le permettrait, sous peine de rendre une partie de l'armée attaquante inutile : nous supposerons d'abord que le terrain se trouvant découvert, l'ennemi peut et veut attaquer en même temps le flanc et le front de la marche. Nous supposerons ensuite que le front de la marche est embarrassé par des obstacles, afin d'indiquer alors les mouvemens qui nous paraissent les plus avantageux dans l'hypothèse où l'ennemi est restreint à l'attaque du flanc de la marche.

1021. S'il arrive que la nature du terrain permette aux ennemis d'exécuter des attaques combinées contre le front et contre le flanc de la marche et qu'ils paraissent cependant ne vouloir en attaquer que le flanc, il faudra se conduire suivant les principes exposés dans le § 1er, car 1° rien ne garantit alors que l'adversaire ne réparera pas durant l'action cette première faute; 2° les dispositions qui résulteront de l'exécution des manœuvres indiquées dans le § 1er n'ôteront pas les moyens de nourrir vigoureusement l'attaque.

1022. Nous ne supposons pas que l'ennemi soit en mesure d'attaquer les derrières de l'armée en même

temps que le front de la marche, car loin de songer à former une disposition offensive, il faudrait chercher les moyens de se retirer. Nous ne supposerons pas non plus qu'il y ait une armée assez peu instruite des mouvemens de l'ennemi pour laisser gagner son flanc et ses derrières. L'échec qu'elle courrait risque d'éprouver dans ce cas serait trop funeste pour qu'elle ne dût pas préférer se retirer à en courir la chance.

§ III. *Des circonstances où une armée qui exécute une marche de front est obligée de former une disposition offensive sur son flanc, l'ennemi pouvant attaquer le front et le flanc de la marche.*

1023. L'ennemi qui peut attaquer le front et le flanc d'une armée qui exécute une marche de front a le choix entre une attaque oblique et des attaques directes. Nous allons voir quelle est la conduite à tenir dans ces deux cas.

1024. Si la position de l'ennemi et la direction de ses mouvemens donnent lieu de craindre une attaque oblique contre le front et contre le flanc de l'armée, et qu'on ait résolu d'opérer contre lui un mouvement offensif, il ne sera possible d'attaquer que le corps qui menace le flanc de la marche, car il faudrait faire exécuter un mouvement de conversion à l'armée pour attaquer toute autre partie de l'ordre de bataille de l'ennemi, et ce mouvement serait toujours assez lent.

1025. La nécessité d'exécuter une attaque d'aile étant ainsi bien prouvée, nous ajouterons que cette manœuvre ne sera pas difficile, puisque les différentes colonnes se trouveront dans une position oblique

par rapport au front de l'ennemi. On formera les dispositions relatives à cette attaque d'aile suivant les principes exposés dans l'article II de ce chapitre. Les colonnes dont les troupes sont destinées à attaquer l'aile de l'ennemi, se déploieront parallèlement au front des parties de ligne qu'elles doivent aborder, tandis que les autres formeront une disposition oblique, soit en ligne pleine, soit en échelons, dont la direction sera marquée par la position de leurs têtes. Ce qu'il y aura surtout à observer dans l'exécution de ces manœuvres, ce sera de donner à l'aile de l'armée destinée à attaquer celle qui menace le flanc de la marche, une aussi grande étendue que celle de cette aile.

Cas dans lequel l'ennemi menace d'attaquer directement le front et le flanc de la marche.

Passons maintenant aux circonstances où l'ennemi menace d'attaquer directement le front et le flanc de la marche.

1026. Il est clair, d'un côté, qu'il faut se contenter, dans ce cas, d'attaquer la partie de l'armée ennemie, qui menace le front de la marche ou celle qui menace son flanc, car il faudrait, pour les attaquer toutes deux, que l'armée se divisât pour agir dans des directions divergentes. Or il se formerait entre ces deux parties une lacune qui deviendrait bien funeste si l'ennemi était manœuvrier, car il faut toujours se rappeler 1° que nous ne parlons ici que des ordres de bataille contigus; 2° que les deux parties de l'armée n'y peuvent être séparées par des obstacles susceptibles de couvrir la lacune qui se formerait par la divergence des directions sur lesquelles agiraient les deux parties de l'armée pour attaquer les ennemis qui menacent directement le front et le flanc de la marche. Les mêmes raisons empêchent d'un autre côté de pouvoir attaquer les corps qui

menacent le front ou le flanc de la marche, tandis qu'on laissera sur la défensive les troupes qui se trouvent en face de l'autre partie de l'armée ennemie; il est donc certain d'après cela qu'il est impossible de faire exécuter un mouvement offensif à une armée dont le front et le flanc sont menacés directement, à moins qu'il ne soit possible d'attaquer l'un des corps qui menacent directement le front et le flanc de l'armée avant que l'autre tombe sur le flanc des troupes qui exécuteront l'attaque (121).

1027. Il se présente d'après cela deux hypothèses: 1° celle où l'on peut attaquer le corps qui menace d'une attaque de front, avant que l'autre corps ennemi soit en mesure d'exécuter l'attaque de flanc; 2° l'hypothèse où l'on peut attaquer le corps qui menace d'une attaque de flanc avant que l'autre soit en mesure d'exécuter l'attaque de front.

1028. On juge aisément qu'il suffira, dans le premier cas, d'exécuter une des manœuvres indiquées dans les numéros précédens pour exécuter une attaque de front en formant en même temps une disposition oblique pour couvrir le flanc de l'aile dont le flanc est menacé.

Nous ne devons donc nous occuper que des circonstances où l'ennemi menaçant directement le front et le flanc de la marche, on peut attaquer le corps qui menace le flanc de la marche avant que celui qui en menace le front soit en mesure d'attaquer l'armée.

1029. La composition et la disposition du corps de troupes qu'on emploiera pour exécuter cette at- **Composition et disposition du corps d'attaque.**

(121) Il faudra former une disposition entièrement défensive, ou se retirer, dans toutes les autres circonstances de la même espèce.

taque, doivent être les mêmes que celles d'un corps destiné à attaquer une aile dans les attaques d'une seule aile, car 1° il ne peut être question actuellement, d'arriver sur le flanc ou sur les derrières de l'ennemi par des mouvemens antérieurs au déploiement des colonnes. Si on s'était aperçu du mouvement offensif de l'ennemi assez à temps pour gagner son flanc, on aurait pu parvenir à ce but en faisant quitter à la totalité ou à une partie de l'armée la marche de front pour prendre celle de flanc. On ne se trouve jamais bien de chercher à gagner le flanc de l'ennemi quand il n'est plus temps de le faire, et on pourra tout au plus exécuter quelques mouvemens de ligne plus tard pour tomber sur ce flanc s'il donne prise contre lui; 2° il ne s'agit point d'attaquer l'aile du corps qui menace le flanc de la marche qui se lie au corps avec lequel l'ennemi menace le front de la marche, car on s'engagerait dans une partie rentrante de sa disposition; 3° il serait également difficile d'exécuter une attaque contre le centre du corps qui menace le flanc de la marche, car lors même que ce corps présenterait un front de 20 bataillons, il serait difficile de refuser beaucoup les ailes du corps destiné à l'attaquer.

1030. Mais il faut observer qu'on peut attaquer la totalité du corps ennemi qui menace le flanc de la marche, ou seulement l'extrémité de l'aile de ce corps qui forme l'extrémité de l'armée ennemie : en examinant ces deux attaques on voit que la première est la moins avantageuse, car 1° elle met le corps destiné à attaquer les ennemis qui menacent le flanc de la marche dans le cas de prêter le flanc à celui qui menace le front de la marche, de plus près qu'en exécutant l'autre attaque; 2° l'attaque

de l'aile du corps ennemi qui menace le flanc de la marche est la seule exécutable quand l'ennemi se présente sur un plus grand front que celui des troupes de la colonne de l'aile, car on n'a plus que l'alternative de retirer la totalité de l'armée (122), où de faire rétrograder la colonne de l'aile jusqu'à ce qu'elle ne soit plus débordée, afin de pouvoir former ensuite une disposition offensive qui ne coure plus risque de l'être. Mais si on n'attaquait l'ennemi, après avoir fait rétrograder la colonne de l'aile, que lorsqu'on aurait formé de plus une ligne égale à la sienne en tirant des troupes des autres colonnes, on sacrifierait la rapidité, garant ordinaire des succès, à une chose purement accessoire;

3° il est quelquefois plus facile d'attaquer le flanc de l'ennemi dans la suite du combat, quand on a seulement attaqué l'extrémité du corps qui menace le flanc de la marche, que lorsqu'on a commencé par en aborder la totalité, et voici pourquoi : c'est que le front de l'attaque étant plus resserré d'un côté, on pourra employer d'un autre plus de troupes à déborder l'ennemi;

4° si le point d'attaque n'est point égal au terrain qu'occupera la totalité des troupes de la colonne de l'aile, elles formeront les différentes lignes de l'attaque et cette dernière s'exécutera beaucoup plus vite, car 1° on ne sera plus obligé d'attendre des troupes d'une autre colonne pour former sa seconde ligne; 2° les colonnes les plus voisines n'étant pas affaiblies formeront plus rapidement les dispositions nécessaires pour couvrir le flanc de l'attaque.

(122) La retraite rentrera pour lors dans la classe de celles où le mouvement de l'armée tient à la possession d'un poste situé sur son flanc. Voyez le § v du n° 1 de l'art. II du chap. VI.

Passons maintenant à la disposition du reste de l'armée.

Disposition du reste de l'armée qui assure les flancs de l'attaque.

1031. On juge bien que s'il est nécessaire d'assurer le flanc du corps destiné à exécuter l'attaque d'aile, il l'est encore plus de couvrir celui du corps chargé d'attaquer les ennemis qui menacent le flanc de la marche dans les circonstances dont nous nous occupons, car ceux qui menacent le front de la marche se trouvent sur le flanc des dispositions offensives qu'on peut former sur le flanc de celle-ci. Il est vrai, qu'il n'est pas probable que les troupes qui menacent le front de la marche puissent agir offensivement dès le début de l'action, car on n'en attaquerait pas alors le flanc : mais 1° il est possible que le corps ennemi qui menace le front de la marche réussisse à attaquer le flanc des dispositions offensives formées sur le flanc de la marche au moment où celui qui le menaçait commencera à plier ;

2° si la victoire reste indécise dans le moment où les ennemis qui menaçaient le front de la marche abordent le flanc de la disposition offensive formée sur le flanc de la marche, il faudra former une disposition offensive telle que les deux parties de l'armée qui a été attaquée pendant sa marche couvrent réciproquement un de leurs flancs ;

3° si le corps employé à former une disposition offensive sur le flanc de la marche est repoussé, il ne se retirera en sûreté qu'autant que son flanc se trouvera couvert contre les ennemis qui menaçaient le front de la marche : il faudra donc que les troupes qui ne seront pas employées à former une disposition offensive sur le flanc de la marche, en couvrent le flanc. Mais comme elles ne sauraient se séparer du corps désigné pour agir offensivement, puisque

nous parlons de dispositions contiguës, leur composition et leur disposition se régleront nécessairement sur les principes qui fixent celles du corps destiné à couvrir le flanc d'une attaque d'aile. Nous indiquerons seulement dans la suite quelques raisons qui empêchent d'apporter autant de modifications dans l'arrangement de ces troupes que dans celui des troupes destinées à couvrir le flanc d'une attaque d'aile.

Disposition offensive sur le flanc de la marche.

Passons aux moyens de former l'ordre de bataille. Nous examinerons successivement les moyens d'établir une disposition offensive sur le flanc de la marche et d'employer ensuite le reste des troupes à couvrir le flanc de cette disposition.

1032. On a vu dans le livre Ier, que le mécanisme des manœuvres à exécuter dans un cas semblable à celui qui nous occupe, reposait sur la colonne de l'aile dont le flanc était menacé ; et nous avons proposé par cette raison de former les troupes en colonne avec distance quand on prévoyait être obligé de former une disposition sur le flanc de la marche : nous examinerons d'après cela, les moyens de former une disposition offensive sur le flanc de la marche ; les troupes de la colonne de l'aile ayant marché, 1° en colonne ouverte ; 2° en colonne serrée.

1033. On doit bien sentir que la formation d'une pareille disposition sera compliquée, quand même les troupes marcheraient en colonne ouverte, si elles se trouvaient la droite en tête devant former une disposition offensive sur le flanc droit de la marche, ou bien la gauche en tête devant former cette disposition sur son flanc gauche : dans l'un ou l'autre de ces cas, la totalité de la colonne exécutera les manœuvres indiquées dans le livre Ier, pour renverser l'ordre de marche d'une colonne ; ou bien, si ce

mouvement est trop long, tous les pelotons ou toutes les divisions d'infanterie exécuteront la contre-marche; tous les pelotons ou toutes les divisions de cavalerie exécuteront des demi-tours à droite ou à gauche; chaque bataillon et chaque régiment de cavalerie se mettra ensuite en marche, et tournera deux fois à droite ou à gauche pour prendre une position parallèle à celle qu'il occupait d'abord.

Formation du corps qui doit agir contre ceux qui menacent le flanc de la marche.

Occupons-nous des moyens de former la disposition du corps destiné à attaquer les troupes ennemies qui menaçaient le flanc de la marche, une fois que les troupes disposées en colonne ouverte à l'aile de la marche dont le front est menacé, se trouveront dans l'ordre le plus propre à former leur disposition.

Nous examinerons d'abord les moyens de former les arrangemens relatifs à la sûreté de celui des flancs de ce corps qui sera aussi celui de l'armée, puis la manière de former les dispositions relatives à la force du front de ce même corps.

1034. Nous avons déjà eu occasion de démontrer qu'il faudrait faire rétrograder les troupes de la colonne de l'aile si elles se trouvaient débordées par l'ennemi; ce que nous avons dit a dû faire ressortir également la nécessité de retirer la totalité de l'armée par les moyens indiqués § v du n° 1 de l'art. II du chap. VI, si la proximité de l'ennemi empêchait l'exécution de l'autre manœuvre.

1035. On a vu dans les attaques d'aile, qu'il fallait appuyer le flanc du corps destiné à exécuter l'attaque à toutes les localités susceptibles de lui prêter appui : si la colonne de l'aile dont le flanc est menacé et qui doit former par conséquent les dispositions relatives à une attaque d'aile, puisqu'elle a la

tâche d'attaquer les ennemis qui menacent le flanc de la marche, se trouve dans un terrain découvert, qu'elle ait laissé derrière elle un poste susceptible d'appuyer son flanc dans le mouvement offensif qu'elle doit exécuter, et que sa distance de l'ennemi lui permette de rétrograder pour s'appuyer à ce poste, il convient qu'elle le fasse avant de former sa disposition offensive, car de deux choses l'une : ou elle est débordée par l'ennemi, ou elle ne l'est pas. Dans le premier cas, la manœuvre que nous indiquons empêchera les troupes de la colonne de l'aile d'être débordées. Dans le second, elle donnera le moyen de déborder l'ennemi même et fournira l'occasion de tomber sur son flanc dans la suite de l'affaire.

1036. Si la colonne de l'aile qui doit former une disposition offensive sur son flanc a laissé de même derrière elle un poste susceptible d'appuyer le flanc de cette disposition, mais que la proximité de l'ennemi l'empêche de rétrograder pour s'y appuyer, elle détachera d'abord des troupes pour l'occuper, en cas de nécessité, et formera ensuite sa disposition offensive en employant de la cavalerie pour assurer le flanc de cette disposition. Après quoi des troupes tirées des autres colonnes arriveront en colonne pendant ce temps pour occuper, en se déployant ou en se formant en bataille, le terrain que n'ont point gardé les troupes de la colonne de l'aile (123); et comme celles-ci auront marché pendant ce temps à l'ennemi ainsi qu'on le dira plus bas, il en résultera une espèce d'attaque en échelons.

1037. On se servira des mêmes manœuvres pour

(123) La cavalerie qui protégeait d'abord le flanc de l'infanterie destinée à exécuter l'attaque se retirera, s'il est nécessaire, pour faire place aux troupes de ces colonnes.

appuyer à un poste avantageux le flanc de la disposition offensive qu'on forme sur celui de la marche, s'il convient de déborder le corps ennemi qui menace le flanc de la marche et qu'on ne puisse remplir cet objet qu'en étendant des troupes sur le côté opposé à celui vers lequel marchait l'armée.

Voyons actuellement quels sont les moyens de former les dispositions relatives à la force du front du corps destiné à attaquer les troupes ennemies qui menacent le flanc de la marche; nous traiterons successivement la manière de former la disposition de l'infanterie, et de la cavalerie.

Force du front du corps qui attaque celui qui menace le flanc de la marche.

1038. Si le point d'attaque est égal au terrain qu'occupe l'infanterie de la colonne de l'aile, ce sera cette arme qui formera la première ligne de l'attaque en se mettant à gauche ou à droite en bataille et en modifiant sa disposition suivant les principes exposés pour les attaques d'une seule aile. Des troupes de seconde ligne tirées des autres colonnes s'en détacheront pour venir former en se déployant ou en se mettant en bataille la seconde ligne du corps destiné à attaquer les ennemis qui menacent le flanc de la marche.

1039. On manœuvrera suivant les mêmes principes si le point d'attaque ne s'étend pas jusqu'à la hauteur du terrain où se trouve encore la queue de l'infanterie de la colonne de l'aile, car ce sera le moyen de déborder le front de l'ennemi, et les troupes qui le déborderont pourront exécuter ensuite les manœuvres indiquées dans le VIe chapitre pour tomber sur le flanc de l'ennemi. Mais si la nature du terrain interdit ces dernières manœuvres, on formera à droite ou à gauche en bataille les bataillons qui forment la tête de la colonne, et on les portera de suite

en avant. Les autres marcheront pendant ce temps en avant et se formeront à droite ou à gauche en bataille derrière les premiers qu'ils suivront.

1040. Si le point d'attaque est moins étendu que le terrain occupé par l'infanterie de la colonne de l'aile, et que son extrémité se trouve à la hauteur de la queue de la colonne formée par cette infanterie, les bataillons de la queue se formeront à droite ou à gauche en bataille, en modifiant leur disposition suivant les circonstances, et se porteront en avant. Les troupes de la tête de la colonne rétrograderont pendant ce temps, après avoir exécuté un demi-tour à droite, jusqu'à ce qu'elles se trouvent derrière les autres bataillons, se remettront dans l'ordre naturel et se formeront alors à droite ou à gauche en bataille derrière eux. Je sais bien que cette manœuvre placera en première ligne des troupes de seconde qui sont quelquefois moins sûres : mais, 1° il est essentiel de présenter rapidement une première ligne à l'ennemi ; 2° la formation d'une partie des troupes d'une colonne sera couverte par le reste de la même colonne ; 3° le déplacement des troupes se réparera aisément au moyen du passage des lignes comme mouvement offensif.

1041. La cavalerie n'aura qu'à se former à droite ou à gauche en bataille. Si elle est à la queue de la colonne et qu'il faille assurer le flanc de l'infanterie, elle se portera au contraire en avant pour venir se placer derrière l'infanterie. Enfin si elle doit se placer en seconde ou en troisième ligne derrière l'infanterie, elle se formera de suite à droite ou à gauche en bataille.

Lorsque la cavalerie forme la queue de la colonne.

1042. Si la cavalerie forme au contraire la tête de la colonne, elle exécutera un demi-tour à droite

Lorsqu'elle en forme la tête.

ou à gauche par pelotons et rétrogradera ensuite pour venir se former, selon les circonstances, à droite ou à gauche en bataille, soit derrière l'infanterie destinée à exécuter l'attaque, soit en arrière de son flanc.

1043. On tirera de la cavalerie des colonnes voisines s'il n'y en a pas assez dans la colonne de l'aile, soit pour soutenir l'attaque, soit pour appuyer son flanc. Cette cavalerie arrivera en colonne sur le terrain qu'elle doit occuper, et y formera sa disposition en se déployant ou en se rangeant en bataille.

1044. S'il arrive au contraire que la colonne de l'aile soit toute composée de cavalerie et qu'il y ait de l'infanterie dans la colonne la plus voisine, cette dernière se formera en bataille sur son flanc par les moyens indiqués dans le cours de cet article pour former la colonne de l'aile en bataille (124) sur son flanc, et s'avancera ensuite soit en ligne, soit en colonnes, si la cavalerie doit se retirer derrière elle. Quant à la cavalerie, elle se formera à droite ou à gauche en bataille si elle doit se placer derrière l'infanterie, et se retirera ensuite en passant dans les intervalles des colonnes de celle-ci (125), ou bien elle exécutera un demi-tour à droite ou à gauche par pe-

(124) Il faut seulement observer que si la cavalerie est destinée à rester ensuite en troisième ligne, et que l'infanterie qui doit se placer en avant d'elle soit en colonne serrée, celle-ci ne se déploiera pas en ligne pleine quand elle aura formé une ou plusieurs lignes de masses par les moyens indiqués un peu plus bas: les différens bataillons marcheront alors par leur flanc comme pour se déployer en ligne; mais ils s'arrêteront et feront front après avoir pris entre eux des intervalles égaux au terrain qui leur est nécessaire pour se déployer.

(125) On nous dira peut-être que cette manœuvre exigera un terrain bien découvert: mais si les deux colonnes sont séparées par des localités qui empêchent l'exécution du mouvement proposé, ces localités présenteront une position et tout se réduira pour lors à former un ordre de bataille défensif sur le flanc de la marche en faisant retirer en même temps les troupes qui se trouvent en avant de la position qu'on veut prendre.

loton ; si elle doit appuyer le flanc de l'infanterie elle se mettra en marche pour la démasquer et se formera ensuite à droite ou à gauche à côté d'elle. Si l'infanterie s'est avancée en colonnes, ses colonnes se déploieront quand elles seront arrivées à leur destination.

Avisons maintenant aux moyens d'arranger le corps destiné à former une disposition offensive sur le flanc de la marche, quand les troupes de la colonne de l'aile se trouvent disposées en colonne serrée. Nous examinerons successivement la manière de former les dispositions relatives à la force de son front et à la sûreté de celui de ses flancs qui constitue aussi celui de l'armée. Disposition offensive sur le flanc de la marche quand la colonne de l'aile est serrée.

1045. 1° Si cette colonne est composée de troupes à cheval qui doivent appuyer le flanc de l'infanterie destinée à attaquer, elle exécutera la contre-marche, rétrogradera pour démasquer le terrain réservé à l'infanterie, et se formera ensuite en bataille sur son flanc, soit en reprenant ses distances par la queue de la colonne et en se formant en même temps à droite ou à gauche en bataille, soit en exécutant une formation en bataille successive sur le côté opposé aux guides (126).

1046. 2° La colonne de l'aile de l'armée se mettra en bataille par les mêmes moyens sur le terrain où elle se trouve, si elle est entièrement composée de cavalerie, qu'elle doive être remplacée par de l'infanterie tirée de la colonne la plus voisine et former derrière elle une seconde ligne ; mais elle exécutera ensuite, pour faire place à l'infanterie, la ma- Formation de l'infanterie.

(126) Cette dernière manœuvre n'aura lieu qu'autant qu'on aura formé la colonne de l'aile droite la droite en tête, ou celle de l'aile gauche la gauche en tête.

nœuvre que j'ai indiquée un peu plus haut lorsque la colonne de l'aile est composée de troupes à cheval, et avec des distances.

1047. 3° Si la colonne de l'aile est entièrement composée d'infanterie et que celle-ci doive former une seule ligne, tous les bataillons pairs, après avoir marché 80 pas par leur flanc droit ou par leur flanc gauche, selon qu'ils feront partie de la colonne de l'aile droite, ou de la colonne de l'aile gauche, s'arrêteront, puis exécuteront un changement de direction en masse par leur flanc pour faire front à l'ennemi; les bataillons impairs rentreront en ligne et la ligne de masses se déploiera dans l'ordre des bataillons, si la colonne de l'aile gauche n'a pas marché la droite en tête, ou si la colonne de l'aile droite n'a pas marché la gauche en tête. Mais que fait cette inversion dans une circonstance pressante? Elle ne déroute ni le soldat ni l'officier subalterne, puisque l'ordre des pelotons n'est point interverti. Quant aux chefs de bataillon, nous admettons qu'ils ont assez d'expérience pour n'en point être embarrassés.

1048. 4° Si l'infanterie de la colonne de l'aile doit au contraire former deux lignes, on fera marcher 100 ou 150 pas par son flanc pour la rapprocher de l'ennemi, la partie de cette colonne qui est en face du point d'attaque, puis elle exécutera la manœuvre que nous venons d'indiquer, pour se former en bataille sur son flanc. Le reste de la même colonne avancera ou rétrogradera en même temps pour se placer derrière la première partie et exécutera le même mouvement. On juge aisément que si la proximité de l'ennemi empêche que la partie de la colonne qui se trouve en face du point d'attaque, s'en rapproche avant de se déployer, il sera possible de la former en

bataille sur son flanc, sur le terrain qu'elle occupe; l'autre partie de la même colonne marchera pendant ce temps, d'abord 100 ou 150 pas par son flanc, puis ira se placer derrière les autres bataillons pour exécuter les mêmes mouvemens qu'eux.

1049. 5° L'infanterie de la colonne de l'aile manœuvrera comme on vient de le dire tout à l'heure, si cette colonne est composée d'infanterie et de cavalerie.

1050. Quant à la cavalerie, elle n'aura qu'à exécuter les manœuvres dont on a parlé ci-dessus (1026) si elle doit appuyer le flanc de l'infanterie après avoir marché à sa suite.

1051. Cette cavalerie se portera au contraire derrière l'infanterie en avançant ou en rétrogradant, si elle doit se placer derrière celle-ci après avoir formé la tête ou la queue de la colonne, et se formera pour lors, soit en reprenant des distances par la queue de la colonne et se formant en même temps à droite ou à gauche en bataille, soit en exécutant une formation successive, sur le côté opposé aux guides.

1052. Enfin, la cavalerie rétrogradera jusqu'à la hauteur de l'extrémité de l'aile de l'infanterie si elle doit assurer le flanc de celle-ci après avoir marché à la tête de la colonne, et se formera pour lors, par les moyens indiqués ci-dessus (1032).

1053. Les moyens de renforcer le corps destiné à attaquer les troupes ennemics qui menacent le flanc de la marche sont absolument les mêmes, soit que les troupes de la colonne de l'aile aient marché en colonne ouverte, ou en colonne serrée.

Venons à la manière de former les dispositions relatives à la sûreté du flanc du corps destiné à agir offensivement.

Moyens d'assurer le flanc du corps destiné à agir offensivement.

1054. La sûreté de ce flanc tient tantôt à le couvrir d'obstacles, tantôt à lui donner une étendue qui mette l'ennemi dans l'impossibilité de le déborder, tantôt à déborder l'ennemi même; or il sera toujours possible d'augmenter l'étendue du terrain qu'occupent les troupes de la colonne de l'aile, en exécutant les manœuvres relatives à sa formation, si ces troupes sont disposées en colonne serrée. Ce sera donc à l'officier qui les commande à juger dans l'occasion si cette extension suffit pour empêcher l'ennemi de déborder les troupes de sa colonne quand elles auront formé une disposition offensive sur le flanc de la marche, ou pour porter l'extrémité de cette disposition auprès d'une localité susceptible de l'appuyer, ou enfin pour déborder l'ennemi.

1055. S'il juge que cette extension n'empêchera pas l'ennemi de le déborder, il commencera par faire rétrograder assez sa colonne pour pouvoir obtenir, en la déployant, l'objet qu'elle se propose, et il la formera pour lors effectivement en bataille sur son flanc.

1056. Mais si la proximité de l'ennemi empêche de faire rétrograder la colonne de l'aile et que cette manœuvre soit nécessaire pour ôter à l'ennemi la faculté de déborder la disposition offensive qu'on projette de former sur le flanc de la marche, on prendra une disposition défensive qui mettra le flanc de l'armée en sûreté, ou bien on repliera l'armée (127).

1057. Le chef de la colonne de l'aile la fera ré-

(127) La retraite rentrera pour lors dans la classe de celles où la sûreté du mouvement tient à la possession d'un poste situé sur le flanc de l'armée (voyez § v du n° 1er de l'art. II du chap. VI). Si on forme au contraire une disposition défensive, il suffira de prendre une position par les moyens indiqués article II après avoir rejeté fort en arrière l'aile dont le front était menacé.

trograder et la déploiera ensuite, si l'éloignement où elle se trouve de l'ennemi lui permet d'exécuter ces mouvemens et que l'extension qu'elle peut prendre en se déployant, ne lui procure pas le moyen d'appuyer son aile ou de déborder le front des troupes ennemies qui menacent le flanc de la marche dans le cas où cela deviendrait utile.

1058. S'il était avantageux d'appuyer l'aile du corps destiné à former une disposition offensive sur le flanc de la marche, ou de déborder le front de l'ennemi; que l'extension que la colonne de l'aile peut prendre en se déployant ne suffise pas pour remplir cet objet, et que la proximité de l'ennemi empêche de faire rétrograder cette colonne, on la déploiera sur le terrain où elle se trouve. Des troupes tirées des autres colonnes arriveront sur ces entrefaites pour occuper, en se déployant ou en se formant en bataille, le terrain quitté par les troupes de la colonne de l'aile; et comme celles-ci auront marché en avant pendant ce temps, il en résultera une espèce d'attaque en échelons.

1059. Nous n'avons pas besoin de dire que toutes ces manœuvres pourront être protégées par le feu de l'artillerie; mais c'est là un de ces cas où on ne s'amusera pas à canonner : on commencera l'attaque aussitôt qu'il y aura assez de troupes formées pour l'exécuter et couvrir son flanc.

Passons maintenant aux moyens de former la disposition des troupes qui doivent assurer le flanc du corps destiné à attaquer les ennemis qui menacent le front de la marche.

1060. Si la colonne de l'aile ne doit pas former plusieurs lignes sur le point d'attaque, que celui-ci ne présente pas un front égal au terrain qu'occupent

Disposition pour assurer le flanc des troupes qui

attaquent le corps ennemi qui menace le front de la marche.

les troupes de cette colonne, et qu'il se trouve en face de celles qui en forment la queue, il sera facile de former au moins une partie de la disposition destinée à assurer le flanc du corps attaquant qui s'attache à ce corps; car il suffira de former la colonne en bataille sur sa droite ou sur sa gauche par les moyens indiqués plus haut. Les troupes de la queue de la colonne marcheront ensuite en bataille à l'ennemi, tandis que le reste marchera en échelons directs. Mais il est bien rare que les trois circonstances dont nous venons de parler se rencontrent en même temps; d'ailleurs, il faut dans tous les cas recourir à d'autres moyens pour former le reste de la disposition du corps destiné à couvrir le flanc de l'attaque.

1061. Il est certain que si le corps qui menace le front de la marche se trouve assez près de l'armée et que la colonne de l'aile destinée à attaquer les ennemis qui menaçaient le flanc de la marche attaque la totalité de ces derniers, on ne pourra former qu'une disposition perpendiculaire pour couvrir le flanc de cette attaque; car, d'abord les troupes les plus voisines de la colonne qui doit former une disposition sur le flanc de la marche, ne pourront sûrement pas rétrograder pour donner de l'obliquité à la disposition de l'armée, puisqu'elles ne seraient plus alors en mesure d'assurer le flanc de la disposition offensive; ajoutez que les colonnes les plus éloignées de celle qui doit former une disposition sur le flanc de la marche sont dans l'impossibilité d'avancer de manière à ce que l'armée prenne une disposition oblique, car elles n'auraient la faculté de le faire qu'en combattant, et ce qui a été dit au sujet des attaques des deux ailes a dû convaincre de l'in-

convénient d'exécuter deux attaques sur des points éloignés l'un de l'autre.

1062. Il suffit, pour former cette disposition perpendiculaire, de déployer par les moyens ordinaires chacune des colonnes qui ne doit pas être employée à exécuter l'attaque contre les troupes qui menacent le flanc de la marche. Les lignes étant formées se rompront par pelotons, divisions, escadrons ou bataillons. Il serait inutile ici de donner un grand front aux différentes parties de la disposition générale, attendu qu'elles se masquent les unes les autres, et ne peuvent faire front que sur le côté de la direction dans laquelle elles se meuvent. Ce mouvement sera d'autant plus rapide qu'elles auront un front moins étendu, et s'exécutera par chacune d'elles en particulier. On pourra renforcer les diverses parties de la disposition perpendiculaire par les moyens indiqués en parlant des dispositions parallèles.

1063. Si le corps ennemi qui menace le front de la marche est au contraire assez éloigné, il sera facile de former une disposition oblique pour assurer le flanc du corps destiné à attaquer les ennemis qui menacent le flanc de la marche : il suffira pour cela de faire avancer les colonnes les plus éloignées de celle qui doit former une disposition offensive sur le flanc de la marche, en leur faisant prendre une certaine avance les unes sur les autres; elles s'arrêteront ensuite, quand toutes les têtes de colonne se trouveront placées dans la disposition oblique que doit présenter l'armée et formeront un ordre de bataille par les moyens dont on se sert pour former une disposition oblique quand les diverses colonnes de l'armée ont marché à des hauteurs différentes (128).

(128) On voit d'après cela combien il serait facile de former les disposi-

Mais cet ordre de bataille sera toujours formé en ligne pleine (129), car les dispositions obliques que l'on peut faire en pareil cas ne peuvent s'éloigner de la disposition perpendiculaire que pour prendre la disposition en échelons indirects, et on a démontré, au sujet des attaques d'une seule aile, qu'il fallait toujours former des lignes pleines pour la préparer.

1064. On peut encore se servir pour former une disposition oblique quelque près qu'on soit de l'ennemi, d'un moyen plus rapide, lorsque la colonne de l'aile rétrogradera pour exécuter son attaque, ou lorsque cette attaque se dirigera sur un point qui se trouve en face de la queue de la colonne. Le général détermine l'obliquité de la direction qu'il entend donner à la disposition des troupes destinées à couvrir le flanc de l'attaque, par le point où se trouve l'aile du corps destiné à l'exécuter et par celui où est la tête de la colonne de l'aile opposée de l'armée; il fait déployer ensuite dans cette direction les troupes destinées à couvrir le flanc de l'attaque, en se servant des moyens indiqués à l'article des attaques d'une seule aile pour former un ordre oblique par la combinaison des divers déploiemens. Mais si ces moyens ne procuraient pas une assez grande obliquité, on aura recours à ceux qui ont été indiqués tout à l'heure.

tions dont nous parlons si les colonnes de l'armée ayant marché en tuyaux d'orgue, l'ennemi réussissait contre toute apparence à gagner le flanc de la colonne restée le plus en arriere.

(129) On se servira, en cas de besoin, de moyens de la même espèce pour prolonger le front du corps destiné à exécuter l'attaque sur le côté vers lequel marchait l'armée. Ces mêmes moyens, combinés avec ceux qui ont été présentés dans ce paragraphe pour former le corps destiné à exécuter l'attaque, serviront aussi pour faire exécuter à une armée un mouvement de conversion pendant la formation de son ordre de bataille.

1065. La formation du corps destiné à couvrir le flanc de l'attaque est plus compliquée que les manœuvres relatives à la formation de celui qui doit attaquer les ennemis qui menacent le flanc de la marche; car la disposition du premier est produite par la combinaison des mouvemens des différentes colonnes qui d'ailleurs s'affaiblissent. L'avant-garde, s'il y en a une, doit donc apporter le plus grand soin à couvrir ces mouvemens; elle exécutera même s'il est possible un simulacre d'offensive pour masquer la véritable attaque. Dès que celle-ci est prononcée, l'avant-garde se retire soit pour se placer en réserve, soit pour se porter sur les points où elle peut être utile.

1066. Développons maintenant par un exemple les principes posés sur les manœuvres à exécuter quand l'ennemi menace directement le front et le flanc d'une marche de front. Nous choisissons le champ de bataille de *Hochkirch*, parce que Frédéric ayant exécuté une marche de front sur ce terrain pour aller s'établir à *Hochkirch*, la colonne de son aile fut attaquée au passage des défilés de *Jenckovitz*, et que nous cherchons des cas qui aient de la ressemblance avec ceux pour lesquels nous avons tracé des règles de conduite, à défaut d'événemens où elles ont été suivies.

Nous supposons une armée de 36 bataillons et de 54 escadrons, organisée en une division d'avant-garde composée de 4 bataillons et de 6 escadrons, 4 divisions d'infanterie à 8 bataillons et 2 divisions de cavalerie de 24 escadrons, avec deux batteries de réserve. Voyez Planche V.

L'avant-garde s'est dirigée vers les hauteurs boisées de *Waditz*, mais s'est arrêtée en face parce qu'elle a

trouvé ce poste occupé par un corps ennemi assez considérable pour l'obliger à attendre des renforts avant de l'attaquer; et elle s'est formée (1) en face de ces hauteurs en jetant un bataillon dans *Kubschutz* (2) et portant toute sa cavalerie à sa droite (3).

La première colonne est composée de la première division de cavalerie, dont 16 escadrons de première et 8 de seconde ligne. La seconde colonne est composée des deux premières divisions d'infanterie formant en tout 16 bataillons. La troisième, des troisième et quatrième divisions d'infanterie formant 16 bataillons. La quatrième consiste dans la deuxième division de cavalerie ayant comme la première 16 escadrons de première et 8 de seconde ligne. Toutes les colonnes ont la gauche en tête, la troisième et la quatrième marchent en colonne serrée. Les troupes des première et seconde, en colonne avec distance. Chacune des seconde et troisième colonnes est précédée d'une batterie de réserve couverte seulement par un bataillon. Les batteries divisionnaires suivent les troupes auxquelles elles sont attachées. La première colonne (4) est déjà arrivée à la hauteur de *Neneschenke*. La seconde a atteint *Kubschutz* (5), et le bataillon qui marche en avant de l'artillerie a déjà pris possession de ce poste. Les deux dernières colonnes (6 et 7) marchent sur la gauche de ce village; mais on aperçoit alors les têtes de plusieurs colonnes ennemies qui s'avancent dans l'ordre du déploiement tant sur les hauteurs de *Soritz* (8) qu'entre ces hauteurs et *Waditz* (9); on découvre d'autres colonnes (10) qui marchent avec des distances pour envelopper de plus en plus le flanc de l'armée. Le général estime que le projet de son adversaire est d'attaquer le front et le flanc droit de la marche; mais il juge

aussi que les ennemis qui menacent son front ne l'aborderont qu'en débouchant des bois de *Waditz* et du village de *Canitz-Christina* sous le feu de l'artillerie, qu'on établira principalement dans *Kubschutz*, et que par cette raison ils ne pourront aborder le front de l'armée avant que celle-ci ait battu les troupes qui menacent son flanc : il se détermine en conséquence, 1° à faire du village de *Kubschutz* un point de résistance capable de contenir les corps qui menacent le front de la marche ; 2° à attaquer avec de l'infanterie de la seconde colonne qu'il disposera sur deux lignes, l'aile gauche du corps qui menace son flanc; 3° à assurer le flanc droit de cette attaque avec la cavalerie de la première colonne; 4° à garantir son flanc gauche en formant avec les troupes des deux dernières une disposition oblique dont l'extrémité sera formée par une partie de la cavalerie de la quatrième colonne. Le reste de cette colonne est destiné à venir se placer en troisième ligne derrière l'infanterie de la seconde colonne qui doit exécuter l'attaque.

Voici la manière dont il rédige en conséquence ses instructions :

« Le chef de la 1re colonne la fera rétrograder jus-
« qu'à ce que sa queue se trouve auprès du village
« de *Klein-Jenckowitz*. Il formera pour lors les 24 es-
« cadrons qu'il commande en bataille sur le flanc
« droit de l'armée, mais sur deux lignes, la 1re de
« 16 et la 2de de 8 escadrons. Cette cavalerie couvrira
« pendant l'action le flanc droit de la première divi-
« sion d'infanterie qui est destinée à exécuter l'at-
« taque, et elle restera pour cela à 300 pas, environ,
« en arrière de ce flanc. »

Toute la première colonne exécutera un demi-tour

41.

à droite par peloton et rétrogradera ensuite jusqu'à ce que sa tête se trouve auprès de *Klein-Jenckowitz*. Les 16 escadrons qui se trouvent alors à la tête de la colonne se forment en bataille, marchent en avant et s'arrêtent (11) après avoir marché 300 mètres. Les 8 autres escadrons continuent de marcher jusqu'à ce qu'ils soient (12) derrière les 16 escadrons qui formaient primitivement la queue de la colonne, et se forment alors à gauche en bataille de pied ferme. Le chef de la 1re colonne peut faire passer ensuite, s'il le juge à propos, ces 8 escadrons en 1re ligne à la place des 8 escadrons de la droite qui se placeront alors en seconde.

L'ordre du général pour la seconde colonne est ainsi conçu :

« Les deux premiers bataillons de la 1re division « d'infanterie occuperont *Kubschutz ;* les 6 autres « de la même division ainsi que les 6 premiers « bataillons de la 2e division se formeront en bataille « sur 2 lignes de 6 bataillons chacune en laissant « *Schenkwitz* fort en avant de leur centre, et ils mar- « cheront ensuite sur ce village aussitôt que les troupes « de la 3e colonne qui doit couvrir leur flanc gauche « se seront attachées à leur aile gauche. Les deux der- « niers bataillons de la 2e division iront occuper le vil- « lage de *Klein-Jenckowitz.* La batterie de la seconde « division d'infanterie se placera de manière à diri- « ger son feu sur *Canitz-Christina* et sur l'extrémité « du bois de *Waditz ;* le reste de l'artillerie de la « seconde colonne appuiera les flancs des deux pre- « mières divisions d'infanterie. »

L'artillerie qui marche à la tête de la seconde colonne va se mettre en batterie autour de *Kubschutz* (13), de manière à battre les débouchés de *Canitz-Chris-*

tina et le défilé qui existe entre ce village et le bois de *Waditz*, parce que l'ennemi s'en servirait peut-être pour venir attaquer les parties de l'ordre de bataille qu'on a résolu de refuser. Le bataillon qui couvrait l'artillerie placée à la tête de la 1re division reste dans *Kubschutz* (14), et celui qui la suivait vient se joindre à lui (15). Le reste de la colonne, excepté les deux derniers bataillons de la 2e division, rétrograde 300 pas pour se placer en face du point d'attaque qui lui a été indiqué et s'arrête alors, mais sans exécuter ensuite de demi-tour, pour faire front au côté vers lequel marchait l'armée. Les 6 premiers bataillons de la seconde division d'infanterie font par flanc gauche et marchent, toujours reployés en colonne, environ 150 pas, s'arrêtent alors (16) et font en même temps front pour faire chacun face au côté vers lequel marchait l'armée. Les 6 derniers bataillons de la première division d'infanterie marchent pendant ce temps en avant jusqu'à ce qu'ils se trouvent derrière les autres bataillons de la même colonne, s'arrêteut et exécutent un demi-tour à droite. C'est alors que tous les bataillons pairs du corps de 12 bataillons qui doit exécuter l'attaque marchent 80 pas par leur flanc droit; ils s'arrêtent ensuite; chacun d'eux exécute après cela un changement de direction en masse par son flanc gauche, et les bataillons impairs rentrent en ligne; ce qui forme deux lignes pleines de masses qui se déploient ensuite (17 et 18) sur la 5e division du bataillon qui forme sa gauche. Les deux derniers bataillons de la 2e vont occuper le village de *Klein-Jenckowitz* (19), tandis que le reste de la colonne exécute les manœuvres dont on vient de parler. L'artillerie qui suivait la seconde colonne vient se mettre en batterie

à droite et à gauche de la première division d'infanterie (20 et 21).

L'ordre du général pour la 3ᵉ colonne est conçu ainsi qu'il suit :

« La 3ᵉ division se déploiera en 1ʳᵉ ligne, et les 6 « premiers bataillons de la 4ᵉ en seconde. L'obli« quité de ces lignes sera déterminée par le point où « se trouve la tête de la 4ᵉ colonne et par celui où « doit arriver la gauche de la 1ʳᵉ division d'infanterie. « Ces deux lignes marcheront ensuite en échelons in« directs par bataillon pour couvrir le flanc gauche « de la première division d'infanterie. Les 2 derniers « bataillons de la 4ᵉ division iront se placer en po« tence sur le flanc droit des deux lignes formées par « l'infanterie de la seconde colonne. »

Le bataillon qui couvre l'artillerie placée à la tête de la 3ᵉ colonne se déploie, cette artillerie se met en batterie (22), il la démasque et va ensuite se placer à la gauche de la seconde des deux lignes formées par les troupes de la 3ᵉ colonne, aussitôt que la première ligne est formée. Les deux derniers bataillons de la 4ᵉ division se mettent en marche en colonne ouverte et viennent se placer sur le flanc droit des deux lignes formées par l'infanterie de la seconde colonne. Les 6 premiers bataillons de la colonne font demi-tour à droite, exécutent un changement de direction en masse par le flanc gauche pour se placer parallèlement à la ligne sur laquelle ils doivent s'étendre, et se remettent dans l'ordre naturel en exécutant un demi-tour à droite à la fin de ce mouvement. Les 4 bataillons suivans changent de direction en masse par leur flanc gauche pour se placer parallèlement à la ligne. Tous les bataillons pairs d'entre les 10 premiers bataillons de la 3ᵉ colonne marchent alors tou-

jours en colonne, environ 80 pas par leur flanc droit et s'arrêtent (23). Chacun des 10 premiers bataillons de la 3e colonne change ensuite de direction en masse par son flanc droit pour faire front à l'ennemi ; les bataillons pairs rentrent en ligne, et la ligne de masses formée par cette manœuvre se déploie sur la 5e division du 6e bataillon (24) (130). Les 4e, 5e et 6e bataillons de la 4e division d'infanterie rétrogradent durant ce temps-là jusqu'à ce qu'ils soient à 300 mètres de la première ligne, s'arrêtent alors, font front à l'ennemi, changent de direction en masse par leur flanc gauche pour se placer perpendiculairement à la ligne sur laquelle ils doivent s'étendre, et se déploient effectivement (25) sur la 5e division du 6e bataillon de la 4e division. Le bataillon qui couvrait l'artillerie placée à la tête de la 3e colonne vient, comme on l'a déjà dit, se placer à leur gauche (26). Chacun des bataillons de ces deux lignes change ensuite de direction à droite pour marcher en échelons indirects (27 28), et la première division d'infanterie se met aussitôt en marche en se dirigeant sur *Schenkwitz*. La cavalerie de l'aile droite attend, pour se mettre en marche, que cette première division d'infanterie l'ait dépassée de 300 pas.

L'ordre du général pour la 4e colonne est conçu en ces termes :

« Les 16 premiers escadrons de la 4e colonne for- « meront la gauche de l'armée. Les huit autres vien- « dront se placer derrière la gauche de la première « division d'infanterie. »

(130) Si on trouve ces manœuvres trop compliquées, on pourra faire rétrograder les 10 premiers bataillons de la troisième colonne jusqu'à ce que leur tête se trouve à hauteur de la ligne sur laquelle ils doivent se déployer, et on les déploiera ensuite sur cette ligne par les moyens indiqués pour une colonne sur une ligne oblique à sa direction.

Les 16 premiers escadrons tournent à droite et s'arrêtent aussitôt que 4 escadrons sont entrés dans la nouvelle direction. Ceux-ci se forment alors à gauche en bataille, et les 12 autres en avant en bataille à côté d'eux. La formation étant achevée, cette ligne de 16 escadrons se rompt par escadrons à droite, pour suivre la quatrième division d'infanterie en marchant comme celle-ci en échelons indirects (29). Ces escadrons pourront ensuite se reformer, si l'on veut, en ligne pleine, et se placer en arrière de la gauche de *Kubschutz*.

Les 8 derniers escadrons de la quatrième colonne se dirigent vers un point pris un peu sur la droite de la première division d'infanterie, s'arrêtent à 300 pas de celle-ci, et se forment ensuite en bataille (30).

L'avant-garde a conservé sa position pendant l'exécution de ces différens mouvemens. Quand ils sont achevés, sa cavalerie et les 3 premiers bataillons se retirent, en formant une colonne avec distance la droite en tête; le quatrième bataillon rentre dans *Kubschutz*. Le premier va occuper le château de *Jenckowitz* (31), qui pourrait protéger la retraite de la gauche de l'ennemi si celle-ci éprouvait un échec. Les deuxième et troisième bataillons vont se former à droite en bataille derrière la première division d'infanterie (32). Les 6 escadrons se forment en bataille (33) auprès du château de *Jenckowitz*, où ils restent en réserve.

Cet exemple doit faire voir que les diverses manœuvres que nous avons proposées, sont grandement facilitées par la disposition dans laquelle nous avons supposé que l'armée avait marché; il suffit pour convaincre de la vérité des principes posés dans le livre

des marches. Mais nous avons indiqué les moyens dont il faudrait se servir si on s'était écarté de ces principes : ces moyens ne feraient que compliquer un peu plus les manœuvres, sans néanmoins en altérer les résultats.

Je ne puis quitter ce sujet, sans parler des manœuvres qu'on pourra exécuter quand le corps qui menaçait le flanc de la marche sera battu.

Manœuvres convenables quand on a battu le corps qui menaçait le flanc de la marche.

1067. Si c'est à la faveur d'une disposition oblique que l'ennemi a menacé d'abord le front et le flanc de la marche, les troupes qui couvraient le flanc de la première attaque pourront exécuter les manœuvres qui seront indiquées dans le chapitre VI[e], pour tomber sur le flanc d'un ennemi dont on a battu l'aile; ou bien elles rompront en colonne avec distance pour marcher par leur flanc, et en manœuvrant comme dans les attaques d'aile à la suite des marches de flanc qui ont pour objet de mettre l'armée en bataille sur le flanc de l'ennemi après avoir battu son aile (Voyez art. II du chap. suivant). Le corps qui a battu les ennemis qui menaçaient le flanc de la marche, exécutera pendant ce temps les manœuvres prescrites (§ 11 de l'art. II), au corps qui a battu l'aile de l'ennemi; tantôt une partie des troupes qui le composent, poursuivra l'ennemi; d'autres fois il prendra une position pour couvrir le flanc des troupes qui attaquent elles-mêmes le flanc de l'ennemi; d'autres fois, il remplira le même objet, en poursuivant les troupes battues; d'autres fois, enfin, il tombera en totalité ou en partie sur les derrières de l'ennemi. On peut voir quels sont les moyens de remplir ce dernier objet dans le § 11 de l'article II.

1068. Si l'ennemi menace au contraire le front et

le flanc de la marche, en formant des dispositions parallèles contre son front et contre son flanc, et qu'on parvienne à battre les troupes qui menaçaient le flanc, le corps qui a couvert celui de la première attaque, exécutera une seconde attaque, générale ou partielle, contre les troupes qui inquiétaient d'abord le front de la marche; il suffira, pour cela, de faire prendre à ses diverses parties des dispositions parallèles à celles qu'il doit attaquer, et d'exécuter ensuite des mouvemens en échelons pour les avancer ou les reculer. Le corps qui a exécuté avec succès la première attaque, tombera en ce moment, si la nature du terrain le permet, en totalité ou en partie, sur le flanc de l'ennemi, et exécutera pour cela les manœuvres prescrites (§ 11 de l'art. II), au corps qui a battu l'aile de l'ennemi, quand il doit tomber sur ses derrières à la suite d'une attaque d'aile qui a réussi. Mais s'il arrive que les troupes contre lesquelles s'est dirigée la première attaque ne soient pas entièrement dispersées, on enverra à leur poursuite, ou on laissera des troupes pour les contenir, et pour empêcher que leurs débris ne prennent à revers l'attaque qui se dirige contre le flanc du reste de l'armée ennemie.

1069. Il est inutile que nous raisonnions davantage pour démontrer qu'il ne peut pas être question de déployer successivement les différentes colonnes de l'armée lorsque l'ennemi menace le front et le flanc de la marche, et qu'on se détermine en conséquence à attaquer le corps qui menace le flanc de la marche : d'un côté, c'est une colonne de l'aile, ou tout au plus ses deux colonnes, qui fournissent le nombre de troupes destinées à exécuter l'attaque; de l'autre, il est nécessaire que les troupes qui doi-

veut couvrir le flanc de l'attaque se déploient à peu près en même temps, car il n'est plus question pour elles de marcher à l'ennemi, puisqu'elles ne le feraient pas sans que les diverses parties de l'armée agissent dans des directions différentes.

1070. Il arrive quelquefois que l'ennemi menace le front et le flanc d'une marche de flanc, avec des corps de troupes trop faibles pour exiger des dispositions aussi étendues que celles dont on vient de parler : on enverra alors des corps particuliers pour combattre les troupes ennemies qui menacent le front ou le flanc de la marche; et ces corps régleront leur disposition suivant les circonstances. Le reste de l'armée s'arrêtera ou continuera son mouvement, pendant ce temps, selon que la première attaque de l'ennemi pourra ou ne pourra pas devenir une affaire générale.

§ IV. *Des circonstances dans lesquelles une armée qui exécute une marche de front est obligée de former une disposition offensive sur le flanc de la marche, l'ennemi ne pouvant qu'attaquer ce flanc.*

J'ai déjà dit que ce cas ne se rencontrerait probablement que lorsque le front de la marche serait embarrassé par des obstacles : on aura pour lors l'avantage d'avoir la faculté de conserver, d'abord, le système défensif, tandis qu'on portera, d'un autre côté, la majeure partie de ses forces pour agir offensivement.

Nous examinerons ainsi les cas où la totalité du front de la marche est embarrassée par des obstacles, et ceux où ils n'en obstruent que partie. Observons d'abord, que les obstacles qui embarrassent le front

de la marche, se défendent par eux-mêmes, car on ne dirige jamais la marche d'une armée sur des marais impraticables ou sur des montagnes inaccessibles.

1071. On doit donc employer la tête des colonnes qui se dirigent sur les obstacles qui embarrassent le front de la marche, à occuper ceux qui pourront encore servir à couvrir les flancs des dispositions qu'on formera contre les troupes ennemies qui menacent le flanc de la marche. Cette disposition est un préliminaire obligé de toutes celles dont il est parlé dans ce paragraphe.

1072. Nous allons voir la manière d'employer le reste des colonnes, et de former la disposition offensive sur le flanc de la marche; mais remarquons d'abord, qu'il n'est possible d'exécuter, dans tous les cas, qu'une attaque de front contre les troupes qui menacent le flanc de la marche; car si on s'était aperçu du mouvement offensif de l'ennemi, assez à temps pour gagner son flanc, il aurait suffi de faire quitter à une partie ou à la totalité de l'armée la marche de front pour prendre celle de flanc. Les attaques de front dont nous parlons seront assujetties du reste, pour leur disposition, aux règles ordinaires.

Manière de former une disposition offensive sur le flanc de la marche.

1073. Je distinguerai, en traitant la manière de former une disposition offensive sur le flanc de la marche et de conduire les troupes qui ne seront employées ni à former cette disposition, ni à occuper les places qui couvrent le front de la marche, 1° le cas où l'ennemi se présente sur un front égal à celui des troupes de la colonne de l'aile, quand elles sont formées en bataille. 2° Ceux où l'ennemi a un front moins étendu que celui que présentent les troupes de

la colonne de l'aile quand elles sont formées en bataille. 3° Ceux dans lesquels l'ennemi se présente sur un front plus étendu que celui des troupes de la colonne de l'aile quand elles sont formées en bataille.

1074. Si l'ennemi se présente sur un front égal au terrain qu'occupent les troupes de la colonne de l'aile quand elles sont formées, il faut d'abord mettre ces troupes en bataille sur leur flanc par les moyens indiqués dans le paragraphe précédent; peu importe, relativement à cela, quel est le point de la position de l'ennemi qu'on attaquera, car c'est là une de ces circonstances où il est impossible de préparer une attaque partielle par le déploiement des colonnes; on attendra que celles de l'aile soient formées en bataille sur leur flanc pour les faire marcher, si on veut attaquer la totalité des troupes ennemies qui menacent le flanc de la marche, ou en échelons par les ailes ou par le centre, si cette attaque se réduit à celle de certains points de la ligne ennemie.

Premier cas quand l'ennemi se présente sur un front égal à celui de l'aile.

1075. Au reste, si la colonne de l'aile est composée des diverses armes qui serviront dans la disposition offensive à établir sur le flanc de la marche, il suffira de profiter du moment où on mettra cette colonne en bataille sur son flanc, pour les placer relativement à l'objet qu'on se propose, et on formera la seconde ligne avec des troupes tirées des autres colonnes, pour les déployer ou les mettre en bataille.

1076. Si la colonne de l'aile n'est pas composée de la manière la plus avantageuse pour l'attaque qu'elle doit exécuter, il ne suffira pas de la former en bataille sur son flanc : il faudra tirer des autres colonnes les troupes de l'arme la plus propre à l'objet

qu'on veut remplir par la disposition offensive qui se forme sur le flanc de la marche; ces troupes se déploieront ou se formeront ensuite sur le terrain qui leur est destiné s'il n'est déjà pas occupé par d'autres, ou bien elles se déploieront ou se formeront derrière les troupes qu'elles doivent remplacer, et exécuteront ensuite le passage des lignes pour se porter à leur place.

S'il est nécessaire de faire remplacer les troupes de la colonne de l'aile par celles de la colonne la plus voisine, ces deux colonnes exécuteront les manœuvres indiquées dans le paragraphe précédent.

1077. Pendant qu'on emploiera les unes ou les autres de ces manœuvres pour former la disposition d'attaque, les troupes qui ne seront pas employées sur le point d'attaque, se dirigeront en colonne vers l'aile de celles qui sont destinées à aattquer l'ennemi, tant pour empêcher qu'il les déborde dans le cours de l'affaire que pour le déborder lui-même; et elles se formeront à mesure qu'elles seront à même d'entrer en action.

1078. Si la nature du terrain interdit ces manœuvres, les troupes qui ne font pas partie de la disposition offensive formée sur le flanc de la marche, se porteront derrière le corps attaquant, et formeront des réserves qui seront disposées, selon les circonstances, en lignes ou en colonnes.

1079. Il est inutile de dire qu'il faudra occuper, dès le moment de la formation de l'ordre de bataille, tous les postes susceptibles de contribuer au succès de l'attaque, ou de renforcer les parties refusées de l'ordre de bataille.

1080. La manière de se conduire dans les circonstances où l'ennemi ne peut se présenter sur un

front égal à celui des troupes de la colonne de l'aile quand elles sont déployées, varie suivant les circonstances.

1081. Il faut en général exécuter, si le terrain est découvert, des manœuvres de l'espèce de celles qu'on vient d'indiquer tout à l'heure, en portant autant que possible des troupes à cheval à l'aile de la disposition offensive formée sur le flanc de la marche, qui n'est point appuyée. Le résultat de ces manœuvres sera de déborder l'ennemi, avantage qui conduira souvent à gagner son flanc pendant l'action.

1082. Si au contraire le terrain se resserre en approchant de l'ennemi et qu'il soit par cette raison de toute impossibilité de le déborder, on n'emploiera que de l'infanterie pour exécuter l'attaque, car cette arme est généralement préférable à la cavalerie pour les attaques de front : il faudra donc, si la colonne de l'aile est en totalité ou en majeure partie composée d'infanterie, se servir des manœuvres indiquées dans le paragraphe précédent pour en former une ou plusieurs lignes, et placer la cavalerie, s'il y en a, dans cette colonne, derrière elle. On la renforcera, s'il est nécessaire, par la cavalerie des colonnes voisines qui renforceront aussi l'infanterie de la colonne de l'aile, si cette dernière n'est pas suffisante pour l'attaque.

Si la colonne de l'aile est au contraire toute composée de cavalerie et qu'il y ait de l'infanterie dans la colonne la plus voisine, on fera arriver celle-ci pour la remplacer, en se servant des manœuvres indiquées dans le paragraphe précédent.

1083. Il serait inutile de faire remarquer qu'il ne saurait être question de refuser une partie de la disposition offensive formée sur le flanc de la marche quand l'ennemi se présente sur un front moins étendu

que celui de cette disposition et que la nature d'un terrain qui se resserre empêche en même temps de le déborder : tout l'art se réduit alors à bien appuyer les flancs de la disposition offensive et à attaquer avec vigueur. Mais il est fâcheux d'en être réduit là, car il est impossible qu'une partie de l'armée ne soit alors frappée de nullité.

Deuxième cas. L'ennemi pouvant attaquer le flanc de la marche sur un front plus étendu que celui de l'aile.

Passons maintenant aux circonstances où l'ennemi peut attaquer le flanc de la marche en présentant un front plus étendu que celui des troupes de la colonne de l'aile quand elles sont en bataille sur leur flanc.

1084. L'ennemi peut déborder le front que présenteront les troupes de la colonne de l'aile quand elles seront déployées, soit sur le côté vers lequel marchait l'armée, soit sur le côté opposé.

1085. Mais peu importe qu'il déborde ces troupes du côté vers lequel marchait l'armée, parce que leur flanc sera couvert par les obstacles qui embarrassent le front de la marche.

1086. Si l'ennemi déborde les dispositions que la colonne de l'aile peut former sur le flanc de la marche du côté opposé à celui vers lequel se dirigeait l'armée, il faudra absolument que celle-ci se retire, ou que toutes ses colonnes, sauf celle de l'aile, fassent front en arrière après avoir laissé assez de monde pour occuper les obstacles qui embarrassent le front de la marche. Ces colonnes exécuteront ensuite, sur le côté opposé à celui vers lequel marchait l'armée, des manœuvres de l'espèce de celles qui sont indiquées dans le paragraphe précédent pour les circonstances où l'ennemi peut attaquer le front et le flanc de la marche (131).

(131) Les troupes de seconde ligne qui se trouveront à la tête des co-

1087. La colonne de l'aile formera pendant ce temps une disposition offensive sur le flanc de la marche par les moyens indiqués dans le paragraphe précédent. Ces manœuvres seront d'autant plus impérieusement prescrites par les circonstances, que la colonne de l'aile ne pourrait éviter d'être débordée en rétrogradant, sans s'écarter des localités qui couvrent le front de la marche et qui doivent appuyer un des flancs de la disposition offensive; il faudrait ensuite exécuter des manœuvres plus lentes que celles que nous venons d'indiquer, si on voulait occuper le terrain important qu'on aurait découvert en faisant rétrograder la colonne de l'aile.

1088. L'avant-garde ne saurait couvrir ou protéger aucune des manœuvres que l'armée peut faire sur son flanc : il faut donc l'utiliser à la défense des localités qui embarrassaient d'abord le front de la marche, mais qui peuvent assurer le flanc de la disposition de combat que l'armée forme sur son flanc; et cette destination est d'autant plus naturelle qu'un chef d'avant-garde intelligent doit avoir pris possession de ces localités. Si cependant l'avant-garde ne sert pas à cet usage, on l'emploiera soit comme réserve, soit pour renforcer les parties attaquantes de l'ordre de bataille.

Troisième cas. Lorsque l'ennemi se présente sur un front plus étendu que la colonne de l'aile.

1089. Venons aux circonstances où il n'y a qu'une partie du front de la marche qui soit embarrassée par des obstacles. Si ceux-ci ne couvrent qu'une partie du front de la marche et que l'ennemi puisse attaquer un de ses flancs en même temps que le front des colonnes de l'aile opposée, l'affaire rentrera

lonnes par le mouvement que celles-ci ont fait pour faire face en arrière, formeront la première ligne de l'ordre de bataille; mais on fera exécuter ensuite le passage des lignes pour réparer cette défectuosité.

dans la classe des dispositions en ordre séparé, car les obstacles qui empêchent l'ennemi d'aborder le front des colonnes dont il attaque le flanc vous donneront aussi le moyen de séparer votre armée en deux parties. S'il n'y a au contraire que les colonnes de l'aile opposée à celle dont l'ennemi peut gagner le flanc qui soient couvertes par des obstacles, on se conduira comme lorsqu'il peut attaquer le front et le flanc de la marche; mais on fera occuper par des troupes les localités qui protègent le front des colonnes d'une partie de l'armée. Ces localités donneront alors les moyens de raccourcir l'ordre de bataille et de tirer une partie des troupes qu'elles masquent, pour les porter ailleurs.

§ V. *De la formation des dispositions offensives sur les derrières d'une armée qui exécute une marche rétrograde, sur les derrières d'une armée qui exécute une marche de front, ou sur le front d'une armée qui exécute une marche rétrograde.*

1090. Nous avons traité avec assez de détail la formation des différens ordres de bataille offensifs à la suite des marches de front; il ne nous reste plus qu'à faire observer que tous se forment par des moyens de la même espèce sur la queue des colonnes à la suite d'une marche rétrograde; car on a vu, dans le livre Ier, que la queue des colonnes devait être composée de troupes de première ligne dans ces sortes de marches. Il suffira que les différentes colonnes fassent face en arrière et qu'elles se déploient suivant les principes exposés dans les divers articles de ce chapitre, si on ne veut pas engager toute l'armée, comme cela arrive assez souvent dans les retraites. La partie destinée à combattre formera son ordre de

bataille d'après les mêmes principes, tandis que le reste se retirera.

1090. Si, par un de ces événemens pour ainsi dire impossibles, il devenait nécessaire, 1° de former un ordre de bataille sur la queue des colonnes d'une armée qui marche en avant pour faire front au côté opposé à la direction de sa marche, 2° ou d'en former un sur la tête des colonnes d'une armée qui bat en retraite pour faire front à la direction de la marche : cette opération s'exécuterait encore suivant les principes exposés dans les différens articles de ce chapitre; mais on commencerait, dans le premier cas, par ordonner aux diverses colonnes de faire face en arrière. Le résultat des mouvemens que nous indiquons placerait, à la vérité, les troupes de seconde ligne en première : mais on remédierait facilement à cette défectuosité en ayant recours au passage des lignes.

Si, par des événemens plus extraordinaires encore, l'ennemi menace le front et les derrières d'une armée qui exécute une marche de front sans que celle-ci puisse faire retirer ses troupes par l'un de ses flancs en formant des colonnes de l'aile opposée une arrière-garde qui manœuvrera suivant les principes exposés (art. 11 du chap. VI); il faudra se servir des moyens indiqués dans le cours de ce chapitre pour employer la queue des colonnes à former une disposition sur les derrières de la marche. L'impossibilité d'agir offensivement partout, obligera de rendre au moins une de ces dispositions défensives et de l'astreindre aux principes développés dans les chapitres suivans, tandis que l'autre sera offensive et conforme à ceux que nous venons de développer. La disposition formée sur les derrières de la marche sera ordinairement offen-

sive, à cause de l'utilité de se débarrasser alors des ennemis qu'on a sur ses derrières; mais ce qui déterminera irrévocablement le côté où on doit agir offensivement et celui où on se tiendra sur la défensive, sera la nature du terrain et la disposition de l'ennemi. Du reste, on aura toujours soin de lier avec des troupes les deux dispositions, quand elles ne le seront pas par la nature du terrain; et on emploiera les troupes de la colonne de l'aile, si elles sont de l'arme propre à cet objet, en se servant des moyens indiqués § 1er du n° 11 de cet article, pour les former sur leur flanc; on se servira, au contraire, de ceux qui sont indiqués dans ce même paragraphe pour faire remplacer les troupes de la colonne de l'aile par d'autres tirées des colonnes les plus voisines, si elles ne sont pas de l'arme la plus propre à lier les deux dispositions.

1091. Maintenant que nous avons développé tous les principes relatifs à la formation des ordres de bataille offensifs à la suite des marches de front, nous allons donner deux exemples dans lesquels on trouvera l'application de la plupart. Le premier est la relation de la bataille d'*Ocaña*, dans lequel on verra une attaque d'aile combinée avec une attaque de flanc et une attaque de front décider la victoire. Le second est la relation de la bataille de *Wagram*, dans la première journée de laquelle Napoléon ne put triompher par une attaque combinée d'aile et de flanc, et où il remporta une victoire à jamais célèbre dans la seconde journée, au moyen d'une attaque centrale combinée avec une attaque d'aile. La nouvelle formation adoptée par l'infanterie autrichienne, n'y put tenir contre la formation en colonne conservée par les Français.

I. *Bataille d'Ocaña.*

Après la bataille de *Talaveyra*, la défaite du duc d'Albuquerque au pont de l'*Arzobispo*, et du général Venegas à *Almonacid*, la mésintelligence éclata entre les alliés. Les Anglais se replièrent en *Portugal*. Les Espagnols, abandonnés à eux-mêmes, ne furent point alarmés de cet isolement, l'activité et la confiance de la junte centrale du gouvernement redoublèrent. Dès le mois d'octobre 1809, une armée de 50 mille hommes fut rassemblée sur les revers septentrionaux de la *Sierra-Morena*. Dans cette position facile à défendre, elle pouvait arrêter les Français s'ils tentaient de franchir les défilés de cette chaîne de montagnes; mais, entraîné par une ardeur présomptueuse qu'un gouvernement aveugle secondait au lieu de réprimer, le général D. Juan-Carlos d'Areizaga, qui prit le commandement de cette armée composée en grande partie de nouvelles levées, descendit, dans les premiers jours de novembre, dans les plaines de la *Manche* et s'avança droit à *Madrid*.

Quatre corps d'armée français étaient en ce moment dans le bassin du *Tage*. Le second se trouvait en *Estramadure*, sous les ordres du général Reynier, entre le *Tage* et *Truxillo*, pour observer l'armée anglaise. Le premier à la gauche était posté à *Cuenca*, il eut l'ordre de se replier et de venir passer le *Tage*, mais il ne le reçut pas assez tôt pour qu'il pût l'exécuter. Le quatrième et le cinquième, qui occupaient *Tolède* et *Aranjuez*, réunis à la garde royale, formant en tout moins de 25 mille hommes, se trouvaient seuls en ligne et marchèrent à l'ennemi. Le roi Joseph se mit à la tête de cette armée, il partit le 18 novembre au matin de *Madrid*, ayant auprès de lui le duc de

Dalmatie comme major-général, et alla coucher à *Aranjuez*.

Le général Sebastiani, avec la cavalerie des deux corps réunie, avait franchi le même jour le *Tage*, au-dessous d'*Aranjuez*, et rejeté sur *Yepes* et *Ocaña* la cavalerie du général D. Manuel Freyre qui avait déjà pris possession de cette résidence royale.

Voyez la planche VI.

Le 18, l'infanterie du quatrième corps passa le *Tage* au pont de la *Reyna* et vint s'établir sur les hauteurs d'*Ontigola*, à l'est de la route de *Madrid* à *Cadix*. En arrivant avec ses têtes de colonnes (AB), quelle surprise mêlée de joie n'éprouva pas le duc de Trévise en croyant découvrir l'armée espagnole tout entière devant lui! C'était elle en effet. D. Carlos d'Areizaga, informé que l'armée française avait évacué l'hôpital de *Tolède* et détruit le pont d'*Aranjuez*, crut qu'il n'y avait plus qu'à se montrer pour transformer sa retraite en déroute. Renonçant donc au projet qu'il avait d'abord conçu de passer le *Tage* à *Villamanrique*, il s'était déterminé à descendre le fleuve et à en forcer le passage à *Aranjuez* pour tourner les défilés de la *Tajuna* et marcher directement à *Madrid*; mais tandis que ses colonnes d'infanterie exécutaient cette marche de flanc, sa cavalerie avait été délogée, comme on l'a vu, et rejetée sur *Yepes* et *Ocaña*. Cet incident, qui aurait dû l'éclairer sur la position de l'ennemi, ne dérangea rien à ses projets, et après avoir débouché, pendant la nuit, de *Santa-Cruz* et de *Villa-Tobas*, ses lignes assirent un camp (CD) dans la plaine d'*Ocaña*, la droite appuyée aux bois d'oliviers qui s'étendent derrière les hauteurs dites *Altos del Carril*, au nord du chemin d'*Oreja*, la gauche aux vignes de *Dos Barrios*, occupant la ville d'*Ocaña* sur son front comme poste d'armée.

La plaine où les deux armées allaient se rencontrer est bornée à l'ouest par le *Tage* et à l'est par la chaîne de collines de *Santa-Cruz de la Zarza*, qui sépare le bassin de ce fleuve de celui de la *Guadiana* par le *Rianzares*, affluent de droite de la *Giquela*, tributaire de ce dernier. Elle n'a pas moins de 20 kilomètres de longueur sur 18 de largeur; elle est légèrement ondulée et crevassée par quantité de ravins moins profonds qu'escarpés, parmi lesquels on remarque celui qui a son origine au sud-est d'*Ocaña* et qui court au nord-est au-delà d'*Ontigola*. C'est à la tête de celui-ci que surgit une fontaine non moins curieuse pour le volume et la fraîcheur de ses eaux que par la construction ingénieuse de ses bassins. Leur habile distribution entretient dans cet étroit vallon jusqu'à 1,500 mètres au nord de la ville une végétation magnifique qui contraste avec la nudité et l'apparente sécheresse du sol des environs. Des vignes et des bois d'oliviers assez clairs pour permettre d'y manœuvrer, et néanmoins assez épais pour favoriser des mouvemens qu'on voudrait dérober à l'ennemi, forment de chaque côté du ravin une espèce de ceinture à la ville d'*Ocaña*, à la distance moyenne de 3,000 mètres.

Cette vaste plaine est traversée par les routes de *Madrid* à *Valence* et à *Cadix*, ainsi que par les chemins de *Tolède* à *Tarancon*, et d'*Aranjuez* à *Madridejos*. Le nœud des deux premières routes est à *Ocaña*, les deux autres chemins y ont leur point d'intersection.

La ville d'*Ocaña*, située presqu'au milieu de ce vaste plateau, est bâtie à la naissance d'un ravin qui lui sert de fossé à l'est; elle a été autrefois close d'un mur flanqué de tours dont il reste encore quelques vestiges.

Le général D. Juan d'Areizaga, craignant peut-être

que la victoire lui échappât, avait ordonné à son aile gauche de s'avancer, au point du jour, précédée de l'avant-garde sur *Aranjuez*, en longeant la grande route de *Madrid* à *Cadix*. Ce mouvement devait être suivi par le centre et l'aile droite.

Conformément à ses instructions, l'avant-garde, commandée par le général Lascy (1), avait débouché d'*Ocaña* par le chemin d'*Ontigola*, non sans difficultés, parce qu'à sa naissance il est creux et pour ainsi dire impraticable à l'artillerie. Ses tirailleurs ne tardèrent pas à s'engager avec ceux de la division Leval sur les bords du ruisseau qui coule dans le *Valle-Mayor*. Pendant ce temps, le général Zayas, avec l'aile gauche (2), s'avançait en colonne dans la plaine à droite de la grande route. Le roi Joseph hésitait à engager l'action avant que le duc de Bellune, qui se trouvait encore à environ 25 kilomètres en arrière, fût en état d'y prendre part; mais l'artillerie espagnole (3) ayant été placée sur les mamelons de *Cabeza-Gorda* qui dominent la route de *Cadix* et le vallon d'*Ontigola*, la première brigade de la division allemande (A) à laquelle elle fit éprouver des pertes, s'engagea aussitôt et obligea ainsi le duc de Trévise à la faire appuyer par la seconde brigade et par la division polonaise. Assaillies aussi brusquement, les troupes du général Lascy (1), qui s'étaient avancées en tiraillant jusque sur les bords du ruisseau du *Valle-Mayor*, furent rejetées dans les gorges de *Cabeza-Gorda* et de *Cochillo* avant d'avoir pu se former régulièrement. De son côté, le général Zayas, surpris d'une résistance aussi vive, déploya ses colonnes par masses de bataillon (4) pour être en mesure d'appuyer l'avant-garde; mais le progrès des alliés sur sa droite l'obligèrent bientôt à céder le terrain; il re-

passa le ravin près d'*Ocaña* pour venir se former ensuite parallèlement à la route de *Cadix*, entre *Dos Barrios* et *Ocaña*, à peu près dans la même position (C) où il avait passé la nuit; toutefois il laissa devant cette ville le corps volant du colonel Ramon et toutes les compagnies de chasseurs de ses régimens pour garder les avenues d'*Aranjuez* et d'*Ontigola*.

Ainsi, vers dix heures du matin, après cette tentative infructueuse d'offensive, l'armée espagnole se trouva replacée, par l'effet de son mouvement rétrograde, à peu près dans les mêmes positions que la veille, avec cette différence qu'elle avait perdu la confiance dont elle était animée et qu'il régnait déjà de la confusion dans ses lignes.

Le duc de Trévise, voyant le champ de bataille coupé en deux par un large ravin dont la tête était occupée par l'ennemi, et ayant ses forces à l'est de ce ravin, résolut de diriger son principal effort de ce côté, afin de mettre l'aile gauche de son adversaire hors d'état de prendre une part active à l'action, et de rétablir ainsi une sorte d'équilibre entre les deux armées. En conséquence, le général Valence (B) reçut ordre d'assaillir, avec l'infanterie polonaise, les hauteurs de *Carril* et de l'*Aquila*, en suivant le chemin d'*Ontigola* à *Noblejas*, et de tourner la droite de l'ennemi (D) à la faveur des oliviers, tandis que le général Leval, avec la division allemande (A), déboucherait de front par le val dit *Ojo del Moro*, et par celui qui est à 1,000 mètres plus loin à l'est. Ces deux divisions devaient être soutenues par le cinquième corps à mesure qu'il entrerait en ligne. Le général Dessolle, encore en arrière avec huit bataillons, ayant pour réserve les grenadiers, les chasseurs et les chevau-légers français de la garde royale, avait la tâche

de tenir en échec le centre et la gauche de l'ennemi, en s'établissant en face du couvent de *San-Francisco* et d'*Ocaña*, jusqu'au moment où l'attaque combinée d'aile et de flanc permettrait d'agir de ce côté avec succès. Il fut prescrit au général Sebastiani de soutenir l'attaque de flanc avec les dragons du général Milhaud et la cavalerie légère du général Beauregard; enfin, un officier d'état-major fut expédié au général Latour-Maubourg pour l'engager à faire diligence.

Le général Valence, à la tête des deux régimens polonais (5) formés en colonne par bataillon, ayant le 9e en réserve (6), escalada avec une grande bravoure les hauteurs de *Carril* et de l'*Aquila*, défendues par une partie de l'avant-garde espagnole, mais s'étant avancé à sa poursuite dans le bois d'oliviers, il fut lui-même vivement attaqué par la 5e division espagnole (7) qui, protégée par le feu de deux batteries, remplaça les troupes de l'avant-garde fatiguées. Le combat fut très-animé : le général Valence, débordé par sa gauche et écrasé par un feu d'artillerie auquel il ne pouvait répondre, la sienne étant encore engagée dans les mauvais chemins en arrière, après avoir fait des efforts inutiles pour conserver le terrain conquis, fut mis hors de combat ainsi que le général prince Sulkowski, et leurs troupes furent rejetées dans le val de *Cochillo*.

Cet échec, essuyé par la gauche, rendit le général Leval plus prudent : il attendit que le général Sénarmont eût mis en batterie 30 pièces de canon (8) sur la crête de la berge droite du val de *Cabeza-Gorda*, le traversa sous leur protection et prit pied sur le plateau dit *Meseta*, où il forma les troupes allemandes sur une ligne (9) en colonne par bataillon. En même temps les Polonais ralliés (5 et 6) se portèrent de

nouveau sur le flanc droit de l'ennemi, et le général Dessolle, suivi de la garde, remonta le val de *Buela* pour former sa division (10) à cheval sur le chemin d'*Aranjuez*. La garde se plaça derrière lui en réserve.

A la vue du danger que courait de nouveau sa droite, D. Juan d'Areizaga voulut faire exécuter un changement de front la droite en arrière, mais ses troupes n'étaient pas assez manœuvrières pour l'exécuter sous le feu vif et nourri de l'artillerie française, les deux divisions qui la composaient furent mises dans un désordre complet et se jetèrent pêle-mêle sur le chemin d'*Ocaña* à *Noblejas*, où on parvint pour un moment à les reformer (11).

Soit que le général espagnol voulût dissimuler son embarras ou simplement y faire diversion, il donna l'ordre au centre, commandé par le maréchal de camp Giron, de prendre à son tour l'offensive : les deux divisions (12 et 13) qui le composaient, protégées par leur artillerie, chargèrent alors la droite du quatrième corps. Le général Leval tomba blessé, plusieurs pièces françaises furent démontées, les bataillons allemands, écrasés par la mitraille, flottèrent; mais heureusement alors la première division du cinquième corps (14) formait déjà seconde ligne. Le duc de Trévise donna l'ordre au général Girard qui la commandait de se porter en avant par un passage de ligne qui s'effectua avec autant d'ordre que de vitesse. Les 34ᵉ, 40ᵉ et 64ᵉ régimens se déploient pendant que le 88ᵉ présente deux carrés pleins sur la gauche à la cavalerie de D. Manuel Feyre, qui fait mine un instant de vouloir charger.

Le succès de cette manœuvre donna une nouvelle impulsion aux troupes : les Polonais (5ᵉ et 6ᵉ), appuyés

par la cavalerie du général Beauregard (15), débordèrent la droite de l'ennemi et menaçaient de la tourner incessamment : la seconde division du 5e corps (16) entra en ligne avec la première ; et, soutenue par la division allemande (9), l'attaque d'aile allait bientôt se lier avec celle de flanc. L'artillerie espagnole, près d'être enlevée, s'étant retirée pour aller s'établir sur les hauteurs de *Burillas*, un feu de mousqueterie plus vif qu'opiniâtre lui succéda ; mais à la droite, le 34e, après avoir changé de front (17), s'étant porté sur les ruines de l'ermitage de *San-Barnabe*, soutenu par le 40e, franchit le ravin à sa naissance et enleva aux Espagnols l'appui qu'ils tiraient d'*Ocaña*, où il pénétra. Presqu'au même instant le général Beauregard (15), avec un régiment de lanciers et un de hussards, ayant en seconde ligne les 10e et 21e de chasseurs, mit en fuite en une seule charge l'aile droite de la cavalerie espagnole, commandée par D. Manuel Freyre (18), et se rabattit ensuite au nord de *Noblejas* sur la droite de l'ennemi. Les bataillons espagnols rompus (19) ne purent opposer de résistance, et ce qui échappa aux lances polonaises et aux sabres français se précipita dans le plus affreux désordre à travers les vignes et les oliviers sur la route de *Cadix* et le chemin de la *Guardia*. La confusion dans cette partie de la ligne fut à son comble, lorsque le général Sebastiani ordonna à une brigade de dragons de la division Milhaud (20) de passer dans l'intervalle de la première et de la seconde division du cinquième corps et de charger une colonne (21) qui faisait tous ses efforts pour gagner la *Guardia*. De ce côté, 24 pièces de canon et 7 à 8,000 hommes tombèrent en peu d'instans au pouvoir des vainqueurs.

Pendant que le combat était si vivement engagé

sur la droite des Espagnols, leur aile gauche n'ayant personne devant elle ne tira pas un coup de fusil et ne bougea pas; mais lorsque vers midi D. Juan-Carlos d'Areizaga se vit sérieusement menacé d'être tourné, il envoya l'ordre au général Zayas d'attaquer. Celui-ci ne le pouvait qu'en pivotant sur sa droite pour border le ravin en face de la division Dessolle; il se mit en devoir d'exécuter ce changement de front, mais à peine son artillerie fut-elle en bataille sur la crête occidentale du ravin qu'il dut se reporter en arrière, afin de couvrir la retraite des divisions Vigodet et Giron qui déjà s'effectuait en désordre sur la route de *Cadix*, menacée par l'aile victorieuse des Français.

Ce mouvement rétrograde n'était pas achevé lorsque le duc de Trévise prescrivit à la division Dessolle et à la garde de passer le ravin. Les compagnies d'élite de la brigade de droite du général Dessolle se précipitent sur le couvent de *San-Francisco* défendu par quelques compagnies de chasseurs du colonel Ramon et les en délogent. Alors les 55e et 58e de ligne, suivis du 28e léger et du 103e de ligne ainsi que de la garde, faisant un à droite traversent le ravin au nord du couvent, sous le feu des tirailleurs espagnols qui garnissent le fond du ravin, et d'une batterie établie sur la crête occidentale qui écharpe toute sa largeur, puis viennent se former sur deux lignes (22 et 23) à un kilomètre environ en arrière de la chapelle de *San-Sebastian*.

Pendant que les généraux opposés manœuvraient ainsi sur la gauche du ravin, le général Giron, après avoir laissé quelques bataillons dans *Ocaña* pour le disputer aux Français, filait avec sa division (24) et celle du général Vigodet (25) sur la route de *Cadix*

dans la plus grande confusion, laissant au général Zayas le soin de former l'arrière-garde.

Celui-ci à la vue de l'extension que prenaient devant lui les Français (22 et 23), ne se dissimula point le danger de sa position, et, pour assurer sa retraite, il plaça toute son artillerie sur son front, la fit soutenir par sa cavalerie répartie à peu près également à droite et à gauche entre les brigadiers Osorio et Ribas, garnit la lisière du bois d'oliviers de *Dos Barrios* avec les volontaires de Valence et de Placencia, puis se disposa à exécuter sa retraite; mais à peine les troupes de ses deux lignes furent-elles ployées en colonne que leur marche fut contrariée par le feu vif et soutenu de deux batteries que le général Dessolle porta sur leur droite vers les oliviers, et que les chevau-légers de la garde (25), qui s'étaient postés en arrière de l'ermitage de *San-Sebastian*, donnèrent de l'inquiétude à leur gauche. Le général Zayas ordonna inutilement au brigadier Osorio de prévenir la charge. Soit que cet officier fût incapable de manier une douzaine d'escadrons, soit que les troupes fussent rebelles à son commandement, l'initiative qui lui laissait encore quelques chances de succès à cause de sa supériorité en nombre, lui échappa, et lorsque les chevau-légers français s'ébranlèrent, les grenadiers de Ferdinand, les dragons de Grenade, de Lusitanie et de Farnèse tournèrent bride et se jetèrent pêle-mêle sur l'infanterie où ils mirent la confusion. Vainement les généraux Zayas et Castro-Terreno ordonnèrent au brigadier Ribas d'arrêter les fuyards avec les dragons de Pavie et les hussards d'Estramadure, ces deux régimens furent entraînés dans la déroute des premiers. Les chevau-légers (26), sans s'arrêter à sabrer et à ramasser l'infanterie, poursuivirent les escadrons ennemis (27)

l'épée dans les reins sur la route de *Cadix* jusqu'à la *Guardia*, où ils furent appuyés vers la fin de la journée, après avoir enlevé une douzaine de bouches à feu, par les dragons du général Latour-Maubourg.

Quant à l'infanterie du général Zayas (28), atteinte par celle du général Dessolle (29), avant d'avoir dépassé *Dos Barrios*, elle essaya vainement de défendre ce village et fut culbutée dans le ravin où coule le *Carambalos;* elle y abandonna ses armes et se sauva à la faveur de la nuit et des difficultés du terrain à *Yepes* et *Mora*.

Telle fut l'issue de la mémorable bataille d'*Ocaña*, où 55 mille Espagnols furent dispersés par moins de 30 mille Français à la suite d'une attaque combinée d'aile et de flanc. Elle leur coûta plus de 10 mille hommes tués ou blessés sur le champ de bataille et 20 mille prisonniers. 30 drapeaux, toute l'artillerie, à l'exception de trois pièces, tous les bagages enfin tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et si l'équipage de pont qui devait être jeté sur le *Tage* à *Villamanrique* n'était pas resté dans le mauvais chemin de *Perales* et n'eût pas obligé le cinquième corps de passer ce fleuve sur un pont de charrettes, ce qui lui fit perdre un temps considérable, il est probable qu'aucun Espagnol n'aurait pu regagner la *Sierra-Morena*.

Cette victoire, qui coûta aux Français 500 hommes tués et 1,200 blessés, délivra non-seulement *Madrid*, mais encore leur ouvrit le chemin de l'*Andalousie*, car les débris de cette armée, renforcés par de nouvelles levées, ne purent défendre, cinq mois plus tard, les défilés de la *Sierra-Morena*.

II. *Bataille de Wagram.*

Voyez planche VII. Le *Danube* séparait les armées française et autrichienne depuis six semaines. Parmi les nombreuses îles qui partagent le lit de ce fleuve, près de *Vienne* celle de *Lobau*, au sud-est de cette capitale, avait été choisie par Napoléon pour point de rassemblement et de passage. Des travaux immenses y avaient été faits, et elle présentait vers la fin de juin l'image d'une véritable place d'armes. Sur une largeur de 800 mètres et sur le fleuve le plus rapide de l'Europe, on avait construit deux ponts sur pilotis, l'un formé de 60 palées où trois voitures pouvaient passer de front, l'autre seulement de 2 mètres 65 de largeur, était destiné au passage de l'infanterie; un troisième, construit avec des bateaux, servait au retour des équipages. En avant étaient des têtes de ponts de plus de 3,200 mètres de développement, formées de redoutes palissadées et entourées de fossés pleins d'eau.

Tels étaient les ouvrages pour communiquer de la rive gauche du *Danube* dans l'île de *Lobau* et assurer le passage et la retraite de l'armée française. Ceux qu'on exécuta pour protéger le passage sur le dernier bras du fleuve ne furent pas moins admirables. Au moyen de ces retranchemens où l'habileté de l'ingénieur non moins que du général se faisait apercevoir, le passage du *Danube* n'était plus qu'une opération ordinaire dont toutes les difficultés étaient aplanies.

Pendant ces préparatifs, les Autrichiens balançant s'ils devaient s'opposer au passage des Français ou les attirer dans la plaine, ne retranchèrent qu'imparfaitement la position qu'ils occupaient dans la plaine du *Marchfeld*. Sur la rive gauche du *Danube*, à l'ouest

de *Vienne*, s'étend une vaste plaine au milieu de laquelle coule dans un vallon de 300 à 350 mètres de largeur le *Russbach*. Ce ruisseau, qui jaillit sur le revers oriental des hauteurs de *Hohenleit* et se jette dans la *March* un peu au-dessus du confluent de cette rivière dans le *Danube*, coule dans un lit encaissé de 2 à 3 mètres de largeur sur 1^{m},40 de profondeur. Il n'est guéable que sur peu de points, et ne peut être traversé que sur les ponts établis à proximité des villages situés sur ses rives. Sa berge gauche s'élève en pente douce depuis *Deutsch-Wagram* jusqu'à *Neusiedel*.

La vaste plaine, comprise entre le *Russbach* et le *Danube*, cultivée en céréales et parsemée de villages, offrait naturellement à l'armée autrichienne un beau champ de bataille, soit qu'elle fût déterminée à prendre l'offensive contre les Français, avant qu'ils eussent passé le fleuve, soit qu'elle voulût se borner à leur en interdire le passage. En occupant la petite ville d'*Enzersdorf* et les villages de *Muhlleuthen*, *Esling* et *Aspern*, l'armée autrichienne formait comme une ligne de circonvallation autour de l'île de *Lobau*; et plus loin en arrière, le plateau qui couronne la berge gauche du *Russbach* présentait une position qui laissait peu de chose à faire à l'art pour y rendre la défense efficace. Mais, à l'exception de quelques retranchemens construits en avant d'*Enzersdorf*, des redoutes qui couvraient *Aspern* et *Esling*, de quelques flèches entre ces villages pour couvrir les avant-postes et des faibles ouvrages ébauchés sur le monticule qui domine le village de *Neusiedel*, rien n'avait été préparé pour renforcer la position des Autrichiens.

Le 30 juin au soir, les préliminaires du passage semblèrent s'annoncer par une vive canonnade de l'île

de *Lobau*, mais elle se borna à chasser de leurs postes les piquets ennemis. Le prince Charles accourut à *Raschdorf* et donna l'ordre à tous ses corps d'armée de se rendre à leurs places d'alarme.

Le jour suivant, la canonnade continua, mais seulement des retranchemens d'*Esling* et d'*Aspern* pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi. Tout parut tranquille dans l'île de *Lobau*, quoiqu'on s'y occupât des préparatifs de passage avec la plus grande activité. L'îlot qui se trouve en face d'*Enzersdorf* fut pourvu d'une nombreuse artillerie ainsi que ceux de *Montebello*, d'*Espagne* et d'*Alexandre*. On y amena une centaine de bouches à feu, la plupart de gros calibre. Elles devaient, au signal qui en serait donné, écraser la ville d'*Enzersdorf* ainsi que les ouvrages élevés aux environs par les Autrichiens et couvrir un emplacement suffisant pour y déposer les troupes qui auraient passé le *Danube*. Cependant, le prince Charles prévoyant que son adversaire ne restreindrait pas son champ de bataille entre *Esling* et *Aspern*, n'avait mis son armée en mouvement qu'afin d'être prêt à tout événement. Le corps de Klenau (1) gardait *Aspern*, *Esling* et *Enzersdorf*, tout en conservant des postes d'observation sur la *March*, et tenant les ponts de *Theben*, de *Schlosshof* et de *Marchek*. Le corps de Kollovrath (2) forma l'aile droite et occupa *Enzersdorf* avec une brigade (3). Le corps de Hohenzollern (4) s'établit entre *Esling* et *Enzersdorf*. Leur objet n'était pas de garnir les retranchemens qui étaient devant eux, mais bien de soutenir les troupes qui les défendraient. L'intervalle qui existait entre ces corps fut garni avec la cavalerie du prince de Liechtenstein (5) dont la majeure partie (6) campait à *Raschdorf*. Derrière cette ligne on avait placé en

réserve le corps de Bellegarde à *Breitenlée* (7), les grenadiers à *Raschdorf* (8). L'aile gauche était formée par le prince de Rosenberg, entre *Enzersdorf* et *Wittau*. Son avant-garde (9), aux ordres du général Nordmann, occupait ce dernier village.

Tous ces corps d'armée étaient disposés sur deux lignes par colonnes de bataillon; enfin le *Bisamberg*, à l'extrême droite, était occupé par le corps du prince de Reuss (10) près de *Korn-Neuburg* et en avant de *Spitz*.

L'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène, ayant rejoint celle d'Allemagne le 4 juillet à huit heures du soir, Napoléon fit commencer le passage du *Danube*. Le feu de 109 pièces d'artillerie mit bientôt en flammes le village d'*Enzersdorf*. Ce furent 1,500 hommes de la brigade Conroux qui, protégés par le feu de dix chaloupes canonnières aux ordres du capitaine Baste, prirent pied vers neuf heures dans l'île de *Hansl-Grund*, dont ils délogèrent les chasseurs ennemis, ainsi que des prairies appelées *Schuster-Wiese*, à la faveur d'un orage épouvantable et d'une pluie battante qui ne permit pas aux Autrichiens d'opposer une vigoureuse résistance. Bientôt après le général Oudinot, toujours favorisé par le vent et la pluie, occupa le village de *Muhlleuthen* et prépara sur le petit bras du *Danube* deux ponts à gauche dans la direction d'*Enzersdorf* et un à droite pour passer dans l'île de *Zanet*. Six autres ponts furent établis pour les différens corps de l'armée; en même temps le passage des troupes et de l'artillerie s'effectuait sur toute la ligne au moyen de bacs; et malgré la pluie qui tombait par torrens, l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie défilèrent avec ordre et célérité.

A une nuit affreuse succéda une très-belle journée. Première journée.

Au lever du soleil, le corps du duc de Rivoli était formé en face d'*Enzersdorf* sur la rive gauche du *Danube*, perpendiculairement au fleuve où il appuyait sa gauche. Les troupes du duc d'Auerstædt prirent possession de *Wittau*. Le général Lasalle se porta avec sa cavalerie sur la droite de l'armée. L'intervalle entre les ducs de Rivoli et d'Auerstædt, d'abord couvert par les dragons du général Grouchy, fut rempli vers huit heures du matin par le général Oudinot, après qu'il eut enlevé le château de *Sachsengrund*. Quatre immenses redans furent tracés entre la *Maison-Blanche* et l'île d'*Alexandre* pour couvrir les ponts.

La première ligne était à peine formée que Napoléon fit enlever *Enzersdorf* par le corps du duc de Rivoli (11). Il la fit en même temps avancer pour gagner du terrain. Le troisième corps à la droite (12) vint appuyer sa gauche à *Rutzendorf*. Les Saxons (13) se placèrent à la gauche du corps d'Oudinot (14), la cavalerie légère sur les ailes, la division Montbrun (15) à droite, celle de Lasalle (16) à gauche. Les corps de seconde et de troisième lignes se formaient à mesure qu'ils arrivaient. Vers midi, l'armée d'Italie (17), la garde (18) et le corps du général Marmont (19) se trouvaient en seconde ligne, les réserves de cavalerie (20) en troisième : presque toute l'armée concentrée n'occupait encore qu'un très-petit espace. Mais bientôt Napoléon dirigea à droite le duc de Rivoli (11) sur *Esling* et *Neuvirthshaus* ; le prince de Pontecorvo (13) avec le centre sur *Raschdorf* et *Wagram* ; le général Oudinot (14) dans la direction de *Baumersdorf*, et le duc d'Auerstædt à la tête de l'aile droite (12) sur *Glinzendorf* et la tour de *Neusiedel*. L'extrême droite (15), composée des dragons des généraux Grouchy et Pully ainsi que

de la cavalerie légère du général Montbrun, marchait vers *Leopolsdorf.* A mesure que le champ de bataille s'élargit, Napoléon fit entrer ses masses en ligne; il plaça l'armée d'Italie (17) entre les grenadiers d'Oudinot et les Saxons. Le corps de Dalmatie (19), la garde (18), ainsi que la réserve de cavalerie (20), suivirent en arrière du centre, prêts à soutenir celui des corps de première ligne qui rencontrerait des obstacles trop grands. Ce grand mouvement qui porta la majeure partie de l'armée française sur la gauche de l'armée ennemie, et devait la placer entre celle-ci et le corps du prince Jean, n'éprouva pas de résistance sérieuse; partout les Autrichiens se replièrent à gauche. Le corps du général Klenau (1') se retira devant le duc de Rivoli sur *Stamersdorf*, où il s'établit vers huit heures du soir. Le corps de Kollowrath (2 et 3) suivit son mouvement rétrograde et prit position à sa gauche sur les hauteurs de *Hagenbrunn* (2'). La cavalerie du prince de Liechtenstein fit mine d'arrêter quelques instans les Saxons aux environs de *Raschdorf*, mais elle se replia de l'autre côté de la route de *Moravie* à l'ouest de *Sœuring* (5' et 6'). A droite, l'avant-garde du corps de Rosenberg, poussée de front par les tirailleurs du corps du duc d'Auerstædt et menacée d'être débordée par la cavalerie du général Montbrun, une fois délogée de *Wittau*, se replia en toute hâte sur *Groshofen* et *Neusiedel;* mais sur la colline qui règne entre *Neusiedel* et *Wagram* on rencontra les corps de Rosenberg (21), de Hohenzollern (22) et de Bellegarde (23), liés entre *Wagram* et *Sœuring*, où s'étaient établis les grenadiers (24), par quelques régimens de cavalerie (6'').

La possession de cette position formidable décidant la bataille par la facilité qu'elle devait donner pour

empêcher la réunion des ailes de l'ennemi déjà séparées, l'empereur fit des dispositions pour l'attaquer. A la gauche, le duc de Rivoli reçut l'ordre de contenir seul tous les corps autrichiens qu'il avait devant lui, tandis que le prince de Pontecorvo, le général Oudinot, le prince Eugène aborderaient de front cette position que le duc d'Auerstædt attaquerait par les deux rives du *Russbach*. Mais déjà le jour était sur son déclin, les arbres qui bordaient ce ruisseau et les plantations qui ombragent sa berge gauche, les baraques du camp enfin empêchaient de discerner les dispositions de l'ennemi; les corps qui devaient concourir à l'attaque se trouvant fort éloignés agirent sans ensemble. Quelque avantage qu'on dût se promettre d'attaquer cette position par une des ailes à *Neusiedel* ou à *Wagram*, comme l'armée du prince Eugène était la plus près, on l'attaqua par le centre. Le prince, au lieu de faire enlever aux troupes du général Hardegg le village de *Baumersdorf*, éluda cette difficulté et ordonna au général Macdonald de passer le *Russbach* et de monter sur le plateau par un chemin creux; celui-ci rencontra la division Dupas dépendant du corps du prince de Pontecorvo et opéra de concert avec elle. Ces troupes, soutenues par les divisions Serras et Durutte, attaquèrent le corps de Bellegarde, culbutèrent sa première ligne, lui prirent 5 drapeaux et lui firent 2,000 prisonniers; mais le défaut d'artillerie et de cavalerie ne tarda pas à se faire sentir. On ne trouva pas de passage pour la première, et le général Sahuc, avec la seconde, obligé de se détourner au loin pour traverser le *Russbach*, au-dessous de *Baumersdorf*, ne put profiter de ces premiers succès; vainement le général Oudinot, avec les divisions Grandjean et Tharreau, chercha à enlever ce hameau, leurs attaques

furent repoussées par les régimens de Zach et de Colloredo. Les bataillons laissés en réserve sur la rive droite par le général Macdonald furent appelés au secours de ceux qui couronnaient la berge gauche et ne rétablirent pas l'équilibre des forces. Le prince Charles rallia ses troupes dispersées, tira des renforts de *Neusiedel* et de *Wagram*, et se jeta au milieu de la trouée faite dans sa ligne. Dans le même temps, le prince de Hohenzollern chargea avec les chevau-légers de Vincent et rejeta les troupes de l'armée d'Italie vers le ruisseau. Quand les escadrons du général Sahuc parurent enfin à gauche, on les prit pour des escadrons ennemis; bientôt après ils furent chargés par le prince de Hohenzollern avec les chevau-légers et les hussards et culbutés sur le *Russbach*. Le général Dupas, qui s'était prolongé vers la gauche dans l'espoir de se lier avec le corps du prince de Pontecorvo, fut renversé par les troupes du comte de Bellegarde.

Ainsi les progrès obtenus d'abord au centre par les troupes du général Macdonald ne furent qu'éphémères. Tandis qu'elles luttaient si péniblement, le duc d'Auerstædt avait engagé une vive canonnade avec le corps de Rosenberg. Le général Montbrun tourna le flanc gauche de la cavalerie du général Nordmann et l'accula au pied du mamelon de *Neusiedel;* mais les divisions Morand et Friant échouèrent dans l'attaque de ce village dont les Autrichiens restèrent en possession.

De son côté, le prince de Pontecorvo à qui l'attaque du point principal était confiée, chargea le général Hamelinaye de prendre *Wagram* avec trois bataillons saxons. Ce poste, occupé par les régimens de Reuss-Plauen et de Mitrowski, fut enlevé presque sans coup férir, et on y enleva trois pièces de canon et quelques

centaines d'hommes. Mais le prince Charles sentant l'importance de sa possession et débarrassé de l'attaque sur le centre, y dirigea, vers neuf heures, des renforts pour en chasser les Français. Le prince de Pontecorvo voulut soutenir la brigade qui l'occupait par une seconde; mais celle-ci, trompée par l'obscurité, tira sur ses compatriotes; cette méprise seconda l'attaque de l'ennemi, qui parvint à se rendre maître de nouveau de *Wagram*.

Enfin, vers onze heures, le feu cessa. L'armée française bivouaqua dans les positions où le combat l'avait laissée. Les généraux Montbrun, Grouchy et Pully à l'extrême droite (25) bordaient le ruisseau à l'est de *Leopolsdorf*, le duc d'Auerstædt (26) était en deçà de *Glinzendorf*; le général Oudinot (27) en face de *Neusiedel*, et le prince Eugène (28) vis-à-vis *Baumersdorf*. La division Dupas (29) campa entre l'armée d'Italie et les Saxons. Ceux-ci (30) occupaient *Aderklaa;* trois divisions (31) du duc de Rivoli tenaient *Breitenlée*, la quatrième (32) gardait les retranchemens en avant d'*Aspern*. A la droite de cette ligne se trouvaient les tentes de l'empereur en avant desquelles étaient campées la garde à pied (33) et à cheval (34), les Bavarois (35) le corps de Dalmatie (36) ainsi que la réserve de cavalerie (37).

L'armée ainsi campée formait une ligne brisée d'environ 14 kilomètres, parallèle à celle de l'ennemi qui lui faisait face en dehors; elle présentait à *Aderklaa* un angle saillant vers le sommet duquel se trouvait à *Raschdorf* la majeure partie des forces de Napoléon.

Nous venons de dire que l'armée du prince Charles tenait une vaste étendue de terrain. En effet, elle se prolongeait depuis le pied du *Bisamberg* jusqu'au-delà de *Neusiedel* sur une longueur double de la li-

gne française développée. Trois corps commandés par le comte de Klenau, le comte de Kollowrath et le prince de Liechtenstein se trouvaient établis entre le *Bisamberg* et *Sœuring*, trois autres commandés par le comte de Bellegarde et les princes de Hohenzollern et de Rosenberg entre *Wagram* et *Neusiedel*. Ainsi le prince Charles, par l'extension et le morcellement de ses forces perdait un temps précieux à transmettre ses ordres à ses lieutenans, tandis que Napoléon, tenant pour ainsi dire les siennes dans sa main, pouvait les faire agir aussi rapidement que la pensée dans la direction la plus convenable.

Le prince Charles s'étant maintenu dans la position de *Russbach* et plein d'espoir d'être appuyé par l'archiduc Jean, auquel il donnait pour ainsi dire la main, avait résolu d'attaquer au jour la gauche de son adversaire pendant qu'on tiendrait sa droite en échec entre *Neusiedel* et *Wagram*. En conséquence, l'ordre avait été expédié aux comtes de Klenau et de Kollowrath ainsi qu'aux grenadiers d'attaquer le corps du duc de Rivoli. Le comte Klenau devait se lier avec le comte Kollowrath qui, après avoir laissé une brigade sur les hauteurs de *Stamersdorf*, avait l'instruction de se diriger de *Leopoldau* sur *Breitenlée*. Les grenadiers du corps de réserve, précédés d'un régiment de cavalerie, devaient marcher sur *Sussenbrunn*. Le prince de Liechtenstein, avec la cavalerie de réserve, aurait lié leur attaque avec celle du corps du comte de Bellegarde, en s'avançant entre *Aderklaa* et *Sussenbrunn*. Celui-ci avait l'ordre de se porter sur *Aderklaa* et d'appuyer sa gauche au *Russbach*. Il lui avait été recommandé de conserver les hauteurs en avant de *Wagram* et de passer le ruisseau aussitôt

que les progrès de l'aile droite le lui permettraient. Le prince de Hohenzollern avait la tâche de concourir à la défense de la position du *Russbach* et de suivre, lorsqu'il en serait temps, le mouvement de sa droite. De son côté, le prince de Rosenberg devait attaquer l'aile droite de Napoléon conjointement avec le corps de l'archiduc Jean qui l'aurait prise en flanc. Enfin, on avait confié au prince de Reuss la garde de *Spitz*, de la *Schwarze-Lacke* et de tous les autres postes sur le haut *Danube*.

L'attitude d'observation de l'armée française semblait favoriser ce plan de l'archiduc : presque tous les corps français se trouvaient concentrés sur la gauche des Autrichiens. Napoléon, qui n'avait pas renoncé à s'emparer de la position du *Russbach*, attendait que le duc de Rivoli, qui était à *Breitenlée*, l'eût rejoint et que le prince Charles eût dessiné ses projets, afin d'avoir plus de chances de succès dans l'attaque qu'il méditait.

Seconde journée.

L'éloignement des quartiers-généraux des chefs qui devaient concourir sur la droite au plan d'attaque de l'archiduc Charles en dérangea l'exécution. Ce fut le prince de Rosenberg, destiné à agir le dernier, qui fut aux prises le premier. Son corps s'étant ébranlé, à 4 heures du matin, de *Neusiedel* sur trois colonnes, dont une de cavalerie à gauche, les colonnes d'infanterie (38 et 39) donnèrent près de *Groshofen* et *Glinzendorf*, sur les divisions Puthod et Friant (26). Déjà la fusillade était engagée entre les tirailleurs des deux partis, lorsque le duc d'Auerstædt fit avancer la division Gudin sur le flanc droit de l'ennemi, et ordonna à sa cavalerie (25) de se porter contre la sienne (40). Bientôt le combat s'engagea vivement : Napoléon,

craignant qu'on vînt à déborder sa droite, accourut avec l'infanterie de la garde (33') et les cuirassiers de Nansouty et d'Arrighi (37').

Cependant l'archiduc, informé que les corps de sa droite, qui avaient dû se mettre en marche à une heure du matin, ne s'étaient ébranlés qu'à quatre, avait donné l'ordre au prince de Rosenberg de différer son attaque; mais ce général était déjà trop engagé pour pouvoir se retirer sans entraîner après lui les masses qui lui étaient opposées. Napoléon forma les cuirassiers (41) contre sa droite et la fit canonner avec vigueur. Les Autrichiens, écrasés par les projectiles, repassèrent le *Russbach*, et la cavalerie du général Frœlich, serrée de près par les dragons français, se replia sur *Neusiedel*.

L'empereur, sentant la nécessité de se rendre maître de ce poste important avant l'arrivée de l'archiduc Jean sur le champ de bataille, chargea le duc d'Auerstædt de l'attaquer sur les deux rives, lui laissant, à cet effet, outre les dragons des généraux Grouchy et Pully, les cuirassiers du général Arrighi et la cavalerie légère du général Montbrun : il retourna ensuite au centre avec la garde et la division Nansouty.

Tandis que ces choses se passaient à l'aile gauche, le comte de Bellegarde s'était mis en marche sur *Aderklaa*, que les Saxons venaient de quitter pour se porter à *Wagram*. Le général Ch. de Stutterheim, ayant garni de chasseurs les fossés qui sont en avant d'*Aderklaa*, les Autrichiens se formèrent sur deux lignes, la première (42) par bataillon en masse, et la seconde (43) déployée entre ce village et *Wagram*. Leur gauche fut protégée par deux batteries dont le feu força les Français qui s'avançaient sur le *Russbach*

à se replier, et donna le temps aux corps de la gauche de venir se lier à cette attaque.

Vers sept heures du matin, Napoléon sentit la nécessité d'occuper *Aderklaa* pour assurer le flanc gauche de l'attaque du duc d'Auerstædt sur *Neusiedel.* Il ne lui restait plus que le temps nécessaire pour cette opération. Déjà les corps de Klenau et de Kollowrath étaient descendus des hauteurs de *Stamersdorf,* et on voyait scintiller leurs baïonnettes dans la plaine. Le duc de Rivoli reçoit l'ordre de s'emparer d'*Aderklaa;* retenu dans sa calèche par suite d'une chute de cheval, il charge le général Carra Saint-Cyr de conduire cette attaque; mais celui-ci perdant un temps précieux à manœuvrer, le maréchal, bouillant d'impatience, lance lui-même ses troupes sur ce poste, où elles pénètrent au pas de charge: la brigade Stutterheim est refoulée sur ses masses qu'elle entraîne. Mais l'arrivée du corps de grenadiers (8), flanqué par une partie de la cavalerie du prince de Liechtenstein, permit au comte de Bellegarde de rétablir l'ordre et de revenir à la charge. Le 24ᵉ régiment d'infanterie légère et le 4ᵉ de ligne qui s'étaient aventurés à 6 ou 800 mètres au-delà d'*Aderklaa* furent débordés et culbutés dans le village, qui fut repris à l'aide d'une brigade de grenadiers après un combat sanglant au général Carra Saint-Cyr par la même brigade Stutterheim qu'il en avait chassée.

Cet échec ne fit qu'enflammer le duc de Rivoli, quoiqu'en ce moment le corps de Kollowrath (44) se montrât à hauteur de *Sussenbrunn* et le forçât à détacher une division de ce côté (45), comme le corps du prince de Pontecorvo, qui avait reçu l'ordre de l'empereur de revenir sur ses pas, était en mesure de l'appuyer

sur la droite, il ordonna au général Saint-Cyr d'attaquer de nouveau. Cette attaque eut lieu, mais l'archiduc Charles accourant avec la division de grenadiers du général d'Aspre ne lui donna pas le temps de consolider son ouvrage. Les troupes françaises furent chassées du village par les brigades des généraux Hammer et Merville, et repoussées sur la division Molitor qui fut obligée de s'avancer pour les recueillir.

Vainement les Saxons (30) tentent une diversion sur la droite d'*Aderklaa*, ils sont repoussés par les grenadiers hongrois : leur cavalerie (46), mal engagée, est sabrée par celle des Autrichiens (47) qui met le comble au désordre en la poussant sur l'infanterie. Content d'avoir rétabli les choses sur ce point, l'archiduc Charles se porte à son aile gauche, laissant à ses lieutenans le soin de se lier dans la direction de *Breitenlée* au corps de Kollowrath qui est en pleine marche pour s'y rendre. L'archiduc Louis prend la défense d'*Aderklaa* avec les cinq bataillons de grenadiers du général d'Aspre; les brigades de Murray (48) et de Schneller (49) se déploient entre ce village et celui de *Breitenlée*, ayant pour soutien en seconde ligne la cavalerie du prince de Liechtenstein (50).

Cependant le comte de Kollowrath (51), après avoir laissé trois bataillons dans *Breitenlée*, s'avançait fièrement sur *Raschdorf* sur deux lignes de bataillons en masse, poussant devant lui la division Legrand, et plus loin le comte de Klenau (52) de *Leopoldau* marchait dans le même ordre sur *Kakran* et de *Hirschstætten*; comme il n'était resté de ce côté que la division Boudet (32), les progrès des Autrichiens furent rapides. Les troupes étendues dans la plaine entre *Aspern* et *Stadlau* n'avaient, pour soutenir leur droite,

qu'une batterie établie peut-être trop loin d'elles. Le général Veczay (53) nettoya la rive gauche du *Danube* et chassa les Français de *Stadlau* et d'*Aspern*, tandis que le général Walmoden avec les hussards de Liechtenstein (54) chargeait et enlevait leur artillerie. Ainsi pressé, le général Boudet évacua *Esling* et se retira derrière *Enzersdorf* et dans les îles du Moulin.

Ainsi, tout semblait sourire aux Autrichiens : par l'effet des succès de leurs ailes, leur ligne de bataille formait, vers onze heures, une espèce de tenaille entre les branches de laquelle se trouvait engagée l'armée française, mais concentrée et compacte, difficile à saisir et à étreindre.

Napoléon ne fut pas plus tôt informé du désordre qui régnait à sa gauche qu'il s'y transporta pour y remédier et rétablir la confiance. En considérant avec attention l'état des choses, il aperçut dans les succès et le peu d'ensemble des attaques de son adversaire le gage certain de la victoire. Sans perdre de vue les hauteurs de *Wagram* qui sont la clef du champ de bataille, il pense néanmoins devoir diriger ses premiers efforts sur le centre de son adversaire qui semblait ne vouloir plus défendre sa gauche qu'à la faveur d'une simple canonnade. C'est d'après ce nouveau plan que toutes ses forces vont se mouvoir. Le duc de Rivoli seul avec ses quatre divisions d'infanterie (31' et 32), la cavalerie légère du général Lasalle (55) et les cuirassiers du général Saint-Sulpice (56), est destiné à tenir en échec sur la gauche les corps de Kollowrath (51) et de Klenau (52). Le général Macdonald reçoit l'ordre de se porter avec trois divisions (28) par un changement de front à gauche sur le terrain que lui cédera le duc de Rivoli ; le prince Eugène ap-

puiera cette manœuvre avec le reste de l'armée d'Italie (20). Les troupes de la garde impériale (33 et 34) exécuteront une semblable manœuvre en masse sur trois lignes, pour se placer derrière les troupes du général Macdonald. Le général Oudinot (27) et le duc d'Auerstædt (26) sont prévenus du mouvement qui se prépare. Le premier se bornera à canonner et à gravir au signal donné la berge gauche du *Russbach*, mais le second a la tâche difficile d'emporter *Neusiedel*, dont la conquête sera le signal de l'attaque générale. Enfin le duc d'Istrie couvrira le terrain que doit occuper l'armée d'Italie et qui est maintenant au pouvoir des Autrichiens. C'est un changement de front du centre qui va s'opérer régulièrement par des masses sous le feu de l'ennemi.

Le duc d'Istrie (57) s'ouvre un passage, le fer à la main, avec la cavalerie de la garde et la division de cuirassiers du général Nansouty, entre les grenadiers du prince de Liechtenstein et le corps de Kollowrath, culbute les carrés d'infanterie des ailes opposées de ces deux corps et charge la formidable batterie placée en avant d'*Aderklaa*, mais elle est sauvée par la brillante valeur des régimens de Rosenberg et du prince héréditaire.

Pendant ce prélude, Napoléon réunissait en avant de *Raschdorf* dix batteries de sa garde, dont le colonel Drouot prit la tête avec les six premières composées de pièces de 12.

Bientôt le général Lauriston, auquel est confié toute cette artillerie, dépasse la première ligne de cavalerie, la fait avancer au trot en colonne par batterie à petite portée de l'ennemi, la déploie et commence le feu. Cette batterie, qui ne tarda pas à s'élever à une centaine de pièces par la réunion de celles attachées à

la cavalerie et à l'armée d'Italie, éteint le feu de celles qui lui sont opposées sur un espace de plus de 2 kilomètres et écrase les masses qu'elles protégeaient. En vain les Autrichiens s'ébranlèrent à plusieurs reprises pour la charger, leurs escadrons furent renversés par la mitraille et obligés de se replier dans le plus grand désordre.

Cette manœuvre d'artillerie ne s'exécuta pas sans d'énormes pertes, mais elle donna le temps au corps du général Macdonald (28), qui était engagé à 3 kilomètres du point qu'il devait occuper, d'arriver et de fixer les chances de la journée.

L'empereur présida en personne à la formation du centre qui prit la forme d'un vaste carré. Huit bataillons (58) déployés à distance de division (259) des troupes de Lamarque et Broussier forment la face exposée aux coups directs de l'ennemi.

Les treize bataillons restans (59) sont ployés en colonnes serrées par pelotons sur les deux ailes. Les divisions Serras (60) et de Wrede (61), déployées plus loin en arrière formeront au besoin la quatrième face. La cavalerie légère de la garde et les cuirassiers du général Nansouty (62) sont placés en colonnes serrées par escadron sur les flancs de ce formidable carré. Plus loin les grenadiers à cheval et l'infanterie de la garde impériale constitueront la réserve (63).

Mais avant de rendre compte de l'effet que produisirent ces dispositions, il convient de porter nos regards sur ce qui s'était passé à la droite. Le duc d'Auerstædt, dont les trois divisions de cavalerie (25) avaient franchi le *Russbach* dès cinq heures du matin et repoussé la cavalerie autrichienne (40) au-delà

(259) Ces bataillons étaient probablement fort affaiblis et ne présentaient plus que le front d'une division.

de *Siebenbrunn*, fit franchir le *Russbach* aux divisions Morand et Friant, et chargea la première d'attaquer l'extrême gauche de l'ennemi qui occupait le rideau qui commande *Neusiedel.* Cette division devait être soutenue sur sa droite par la cavalerie, et sur sa gauche par le général Friant qui s'appuyait au ruisseau. Les divisions Gudin et Puthod, renforcées par les cuirassiers du général Arrighi, devaient attaquer *Neusiedel,* l'une par la droite, l'autre par la gauche, et traverser ce village pour assaillir la pente de la position.

Cette attaque combinée d'aile et de flanc s'exécuta avec autant d'ordre que d'ensemble sous la protection de 64 bouches à feu, dont 12 de position. Le prince de Rosenberg, ne se méprenant pas sur son objet, avait placé les régimens de Kerpen (64) et de Teutschmeister (65) en potence à son extrême gauche sur le plateau, et l'avait couverte avec une partie de sa cavalerie (66); le reste était rangé au bas de la berge (67). Enfin il réunit près de la tour qui domine *Neusiedel* une cinquantaine de bouches à feu qui jouèrent aussitôt que les colonnes d'attaque furent à portée.

Le général Morand, précédé d'une nuée de tirailleurs, aborda avec sa première brigade (68) ployée en colonne par bataillon, la gauche de la position; mais après en avoir couronné la berge, il fut accueilli par une fusillade très-vive et chargé par la brigade du général P. Veczay, qui culbuta ses bataillons sur la pente; témoin de cet échec, le général Friant détacha le général Gilly (69) avec les 15e et 33e au secours de son collègue. L'arrivée de ce renfort ranima l'ardeur des 13e et 17e régimens qui renouvelèrent l'attaque et recouvrèrent le terrain conquis une première fois. Alors le général Friant gravit la colline à

la tête des trois régimens qui lui restaient (70). Tout plia devant lui, et de ce côté il ne resta plus à l'ennemi que *Neusiedel*, déjà foudroyé par l'artillerie de position placée sur le mamelon qui est à l'est. En vain la cavalerie autrichienne (66 et 67) chercha à arrêter les progrès des Français : si d'abord elle gagna le flanc droit de la division Montbrun (71) et repoussa la brigade Jacquinot, le général Grouchy s'avança en colonne par régiment (72) et renversa les hussards de Blanckenstein et les dragons d'Oreilly, puis les dragons de Riesch et les cuirassiers de Hohenzollern qui s'avançaient pour les soutenir.

Sur la rive gauche, le duc d'Auerstædt dirigeait l'attaque contre *Neusiedel*. La brigade Desailly du général Puthod (73) délogea les Autrichiens du bouquet de bois à gauche de ce village et aborda ce dernier par son flanc gauche, tandis que la brigade Girard (74) l'attaqua de front. Le prince de Hesse-Hombourg, qui défendait ce poste avec le régiment de Hiller (75) et un autre de Frontière, fit une opiniâtre résistance ; mais enfin les troupes du général Puthod y pénétrèrent en même temps que le 7e régiment d'infanterie légère de la division Gudin y entrait du côté opposé. Bientôt les deux divisions réunies, toujours ployées en colonnes serrées par bataillon, couronnèrent la crête de la colline de *Neusiedel* malgré l'épouvantable feu d'artillerie et de mousqueterie dirigé contre elles.

Leur apparition sur la crête du plateau redoubla l'ardeur des troupes des généraux Morand et Friant qui, après avoir renversé l'extrême gauche des Autrichiens, marchaient vivement sur les derrières de la tour de *Neusiedel*, restaurée à la hâte et couverte de quelques retranchemens. Le prince de Rosenberg,

convaincu que le sort de l'aile droite dépendait de la conservation de ce point important, redoubla d'efforts pour s'y maintenir et pour reprendre le village; il demanda du secours au prince de Hohenzollern qui, moins pressé que lui, détacha des environs de *Baumersdorf*, sous les ordres des princes de Hohenlohe et de Hesse-Hombourg, quelques escadrons et quatre bataillons des régimens de Sztarray et de l'archiduc Charles. Mais les attaques dirigées contre les divisions Gudin et Friant échouèrent. C'est dans ces charges que le général Gudin fut mis hors de combat par une quatrième blessure, que le prince de Cobourg fut blessé grièvement et que le général Nordmann, frappé à mort, tomba au pouvoir des Français. Témoin du désordre qui régnait parmi les Autrichiens, le duc d'Auerstædt ordonna au général Arrighi (37) de gravir la colline de *Neusiedel* avec ses cuirassiers. Les difficultés du terrain en allongèrent beaucoup la colonne; à peine le 4e régiment avait-il couronné la crête du plateau que le prince de Borghèse reçut l'ordre de charger un des deux carrés qui s'avançait pour protéger le ralliement des troupes mises en fuite par le général Morand. Ce brave régiment l'entama, mais il fut repoussé par le feu du second et rejeté dans la plaine à droite; le 6e essaya de charger à son tour, mais les difficultés accidentelles du terrain où avait campé l'armée autrichienne, jointes au feu de l'infanterie embusquée dans les baraques, déterminèrent le général Arrighi à se prolonger vers la droite où manœuvrait avec moins d'obstacles la cavalerie des généraux Montbrun, Grouchy et Pully.

Voyant enfin que les Français étaient établis sur le plateau et prenaient en flanc la position du *Russbach*, le prince de Rosenberg prescrivit un changement de

front en arrière sur *Bœckfluss* qui s'exécuta par masses de bataillon. Dès que le duc d'Auerstædt s'aperçut que la manœuvre de son adversaire était prononcée, il déploya toutes ses masses et le suivit sous la protection de sa cavalerie qui manœuvra constamment pour déborder celle de l'ennemi.

Napoléon ne se fut pas plus tôt aperçu que le feu de son aile droite dépassait le village de *Neusiedel*, qu'il donna l'ordre au duc de Rivoli (31, 55 et 56) d'attaquer l'aile droite en se prolongeant vers la gauche dans la direction d'*Esling*, au général Macdonald (58, 59 et 60) de se précipiter sur le centre, et au général Oudinot (27) d'enlever la position du *Russbach*. Il était alors près de midi. Les troupes du général Boudet, écrasées par le nombre, avaient été rejetées, comme nous l'avons dit, derrière *Enzersdorf* et dans l'île de *Lobau* avec perte d'une partie de leur artillerie. La victoire penchait pour les Autrichiens : leur extrême droite touchait à cette île sur laquelle tombait déjà une grêle de projectiles. De là leur ligne remontait par *Gros-Aspern*, *Breitenlée*, *Sussenbrunn* et *Aderklaa* vers *Wagram*, d'où elle couronnait une heure auparavant la berge gauche du *Russbach* jusqu'à *Neusiedel*. Il s'agissait de rompre le centre de cette ligne en face de *Sussenbrunn*, afin de couper à la gauche la route de *Moravie*. La grande batterie qui avait préparé cette entreprise fut chargée d'en assurer l'exécution. Au signal donné par l'empereur, elle se concentra sur *Aderklaa* et *Breitenlée* sur deux lignes, formant un angle saillant qui s'ouvrit à mesure qu'on avançait. C'est sous la protection de son feu que marcha le carré du général Macdonald (58, 59 et 60) entre ces deux villages que les grenadiers autrichiens, criblés de mitraille, lui abandonnèrent.

Pour détourner le coup dont il se voyait menacé, l'archiduc Charles reploya les extrémités opposées de la première ligne des corps de Kollowrath (44) et de Liechtenstein (47) en arrière du centre de la seconde, afin d'opposer une espèce de réserve et redoubla le feu de son artillerie. Bientôt le redoutable carré, attaqué de front et en flanc, fut dans la position la plus pénible : en vain le général Nansouty (16), avec ses cuirassiers et le général Walter (63), avec la cavalerie de la garde, essayèrent de débarrasser ses flancs; leurs escadrons furent écrasés avant de pouvoir arriver sur les batteries ennemies. Napoléon, pour remédier à cet état de choses, fit alors appuyer le corps du général Macdonald à gauche par la division Durutte (76) qui se développa dans la direction de *Breitenlée*, et à droite par celle du général Pacthod (77) vers le *Russbach*. Le général Macdonald, à l'aide de cet appui, se porta alors sur *Sussenbrunn* avec sa colonne soutenu par les chasseurs à cheval de la garde, tandis que la cavalerie du général Sahuc, conduite par le général Gérard, tourna ce village par la droite. Les grenadiers autrichiens se replièrent sur *Gerasdorf* (78).

Sussenbrunn enlevé, la ligne des Autrichiens était coupée au centre, et cette circonstance, jointe au mouvement rétrograde que le duc d'Auerstædt avait déjà imprimé à leur aile gauche par la prise de *Neusiedel*, décida le prince Charles à faire ses dispositions de retraite. Il prescrivit aux princes de Hohenzollern et de Rosenberg de se replier par *Walkersdorf* dans les montagnes boisées de *Hohenleit* qui couvrent la route de *Vienne* à *Brunn*. Les corps de Bellegarde, des grenadiers, de Kollowrath et de Klenau eurent l'ordre de se replier par échelon à partir de la gauche

sur *Korn-Neuburg* de manière que ce dernier pût faire l'arrière-garde sur la route de *Bohême*.

Napoléon, de son côté, dès qu'il vit le centre de son adversaire enfoncé, songea à profiter de cet avantage, mais la divergence des directions sur lesquelles celui-ci dirigea ses différens corps, l'ordre et l'ensemble avec lesquels ils se retiraient cachèrent longtemps à l'empereur la ligne d'opération qu'ils suivaient et rendirent leur retraite plus sûre.

Voyons cependant ce qui s'était passé aux ailes pendant que Napoléon frappait le coup décisif au centre. A la droite, le duc d'Auerstædt suivit pied à pied le corps de Rosenberg (21 et 66) avec ses huit divisions, jusqu'à ce que son mouvement rétrograde eût découvert le flanc gauche de celui de Hohenzollern (22). Alors les division Gudin et Puthod se mirent sur les traces de ce dernier. N'ayant plus que sa cavalerie et la moitié de son infanterie, le maréchal, craignant que l'archiduc Jean débouchât sur ses derrières, mit de la circonspection dans sa poursuite. Le corps de Rosenberg put donc gagner sa destination en n'engageant que son arrière-garde. Son mouvement rétrograde s'exécuta en échiquier par masses de bataillon. La division Radetzki occupa les défilés de *Schweinwarth* et de *Hohenrappersdorf*. D'un autre côté, le général Nostitz avec les régimens de cavalerie qui avaient été détachés du corps de Liechtenstein pour couvrir l'aile gauche, se retira par la plaine de *Pilligsdorf* pour couvrir la chaussée de *Wolkersdorf*. La cavalerie française, arrêtée par les difficultés du terrain, bivouaqua en avant et en arrière d'*Auersthal*, la division Morand à sa gauche, celle de Friant à *Bœckflus*, après qu'elle en eut chassé l'extrême arrière-garde des Autrichiens.

Plus loin, le général Oudinot (27), qui jusqu'alors avait conservé son corps en masse sur trois lignes en arrière de *Baumersdorf* et s'était borné à canonner, les déploya et poussa la division du général Tharreau en avant. A son approche, le général Hardegg (79), qui occupait ce village, se retira non sans l'avoir vivement disputé, et repassa le *Russbach*. La prise de ce poste permit au général Oudinot de déployer ses trois divisions par masses de bataillon (98) et d'attaquer de front le corps de Hohenzollern qui, déjà affaibli par les renforts envoyés au prince de Rosenberg et d'ailleurs menacé par la gauche du duc d'Auerstædt, fut entraîné par le mouvement rétrograde de son collègue sans pouvoir opposer une résistance opiniâtre. Toutefois, la possession de *Wagram* où s'appuyait sa droite fut disputée plus long-temps, et le général Tharreau y prit deux bataillons et trois pièces de canon.

Le *Russbach* formant un coude à la hauteur de *Wagram*, le prince de Hohenzollern voulut profiter de l'avantage du terrain pour refroidir la chaleur de la poursuite. Lorsque son corps fut sur la rive droite, il plaça son artillerie de manière à croiser ses feux sur le chemin de *Wolkersdorf* à *Wagram* et jeta une brigade d'infanterie (80) dans les vergers qui couvrent la berge droite du vallon, laissant sur la crête du plateau qui la couronne les chevau-légers de Vincent (81) pour la soutenir; mais à peine ces dispositions avaient été prises que le général Grandjean arriva avec sa division et ordonna au 10e léger de franchir le ruisseau en tirailleurs. Ce régiment ayant été soutenu par la brigade Coëhorn (82), tandis que la brigade de cavalerie légère du général Colbert (83) passait le *Russbach*, un peu plus haut, les Autrichiens furent

promptement délogés et perdirent 5 à 600 hommes qui furent faits prisonniers.

C'est alors que le prince de Hohenzollern reçut du prince Charles l'ordre de quitter la direction de *Hohenleit* et de se retirer par *Sæuring* sur *Ebersdorf;* ce ne fut pas sans peine qu'il arriva à la chute du jour sur la chaussée de *Brunn* en arrière d'*Obersdorf* et de *Sæuring* (84), à droite de la cavalerie du prince de Liechtenstein (85) qui venait d'y être refoulée par la droite de l'armée d'Italie. Le corps d'Oudinot bivouaqua devant lui (86), ayant la cavalerie légère à sa gauche et plus loin en arrière, à *Wagram*, les divisions Gudin et Puthod du corps du duc d'Auerstædt.

A l'aile gauche, le duc de Rivoli (31) avec les divisions Saint-Cyr, Legrand et Molitor, exécuta, sous la protection de la cavalerie légère du général Lasalle (16) et des cuirassiers de Saint-Sulpice (55), une marche de flanc sur *Esling*. En vain les escadrons du prince de Liechtenstein (47) et du comte de Kollowrath (44) cherchèrent à s'y opposer, ils furent tenus en échec par les manœuvres de la cavalerie et par le feu de l'artillerie. Lorsque la tête de ses colonnes arriva en face d'*Esling*, le maréchal ordonna au général Legrand de l'attaquer; le 26e léger et le 18e de ligne, formés en colonne d'attaque, s'élancent sur une redoute qui le couvrait pour l'attaquer par le saillant et par la gorge, tandis que la seconde brigade marche droit sur le village. Les Autrichiens se retirèrent en désordre sur *Aspern*. Alors le maréchal donna l'ordre aux régimens qui s'étaient repliés en arrière d'*Enzersdorf* et dans les îles du *Danube* de prendre l'offensive, puis après avoir formé ses colonnes à gauche

en bataille, poussa droit au corps de Klenau qui, comme nous l'avons vu, s'étendait depuis dix heures du matin entre *Hirschstætten* et *Breitenlée*. Les premiers momens de la rencontre furent sanglans : le général Lasalle (87) trouva la mort en chargeant les carrés autrichiens en avant de *Leopoldau* (88); le général Boudet, jaloux de prendre sa revanche, pénétra vivement dans *Stadlau* et *Hirschstætten;* mais bientôt le comte de Klenau, ayant reçu l'ordre de se replier, opposa une résistance moins opiniâtre et se retira derrière la route de *Moravie* sur les hauteurs de *Stamersdorf* (89). Les Français (90) bordèrent cette chaussée sur deux lignes, ayant la cavalerie (91) à leur gauche, entre *Jedlersdorf* et *Florisdorf.*

Tandis que les ailes achevaient ainsi la tâche qui leur avait été assignée dans le plan général, Napoléon ordonna au général Macdonald de poursuivre sa marche victorieuse sur *Gerasdorf*, poussant devant lui les troupes du comte de Bellegarde (42 et 43) : la colonne s'avança flanquée par les quatre divisions déployées, ainsi que nous l'avons dit, mais protégées devant ce village par une brigade de la réserve et par l'artillerie qui garnissait les hauteurs de *Stamersdorf*, les troupes autrichiennes voulurent tenir ferme; le général Macdonald les fit déborder par la cavalerie de la garde qui s'étendit sur la droite. Craignant alors d'être coupés, les bataillons qui occupaient *Gerasdorf* (92) l'évacuèrent, mais chargés presque aussitôt par les chasseurs et les chevau-légers de la garde (93), ils furent soutenus par les cuirassiers de Liechtenstein et les uhlans de Schwarzenberg (78) qui eurent peine à maintenir le combat. Alors le comte de Bellegarde suspendit le mouvement rétrograde et rangea son infanterie par masses de bataillon. Cette for-

mation n'en imposa pas aux Français ; la cavalerie de la garde s'empara même d'une batterie dont elle ramena trois pièces. Cette charge fut la dernière mêlée de la journée, et bientôt le corps (94) défila par le vallon vers *Hagenbrunn*, où il s'établit face à la chaussée de *Brunn*, vis-à-vis de laquelle les corps du prince Eugène (95) et du prince de Pontecorvo (96) s'établirent entre *Gerasdorf* et *Leopoldau*. Napoléon bivouaqua entre *Aderklaa* et *Raschdorf*, au milieu de la garde impériale.

L'archiduc, qui avait passé la nuit à *Leobendorf*, transféra le lendemain 7 de très-bonne heure son quartier-général à *Ober-Rohrbach* près de *Stockerau*. Il réunit, dans une forte position entre le *Kreutzberg* et le *Rohwald*, les corps de Hohenzollern, de Bellegarde et de Kollowrath, ainsi que les grenadiers et la cavalerie de réserve du prince de Liechtenstein qui avaient continué leur marche pendant une partie de la nuit. Le détachement du général Nostitz, qui avait bivouaqué à *Hebertsbrunn*, s'y rendit aussi dans la matinée par *Stetten*. Le corps de Klenau, formant l'arrière-garde, campa en arrière de *Korn-Neuburg* appuyant sa droite à un bras du *Danube*.

Napoléon ne put mettre son activité ordinaire à la poursuite de l'ennemi par la nécessité où il était de couvrir les ponts de *Vienne* contre les insultes du prince Jean (97) qui, de *Marchek*, s'était avancé vers trois heures jusqu'à *Ober-Siebenbrunn* et annonçait l'intention de les détruire ; incertain d'ailleurs si le prince Charles se retirait en *Bohême* ou en *Moravie*, il fut obligé de diviser ses forces et de faire suivre sur la route de *Znaim*, le corps du prince de Rosenberg par les troupes du général Marmont, du duc d'Auer-

stædt et du duc de Rivoli. Il resta en observation sur le champ de bataille avec le corps d'Oudinot, l'armée d'Italie et la garde impériale, prêt à prendre la route de *Bohême*, si les Autrichiens se retiraient dans cette direction, ou à secourir les ponts de *Vienne*, ou bien à renforcer celui de ses lieutenans qui pourrait avoir besoin de son appui.

Telle fut l'issue de cette bataille qu'il faut moins considérer par le nombre des combattans qui succombèrent des deux côtés, ou par celui des trophées recueillis, que par le résultat qu'elle eut en forçant l'armée autrichienne à abandonner à Napoléon son centre de force et de puissance, et à courir les chances d'une retraite désastreuse dans des provinces où elle n'avait pas assez de ressources pour réparer son matériel et renouveler ses munitions. Chaque armée y perdit 24 à 25,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Du côté des Autrichiens, on compta 4 généraux tués et 12 blessés; du côté des Français, il y eut, outre 3 généraux tués, 1 maréchal et 20 généraux blessés.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Pag.	lignes		
17	2 du titre, *au lieu de*	marches en poste *lisez*	des marches en poste.
30	2 de la note	la colonne gauche	la colonne de gauche.
41	22	le ruisseau qui vient de *Freimersheim.*	le chemin qui vient de *Geinsheim.*
43	23	se rapprocher	de se rapprocher.
49	dernière des notes	tome 1[er]	tome 2.
65	26	d'*Eulenbach*	d'*Erlenbach.*
67	27	d'*Orterbach*	d'*Otterbach.*
116	11	le 9 au soir	le 9 janvier au soir.
147	18	pour l'établissement	par l'établissement.
170	3	se jeter	de se jeter.
207	13	les parcs de réserve	les grands parcs et les parcs de siége.
280	7	de 7 à 800 mètres	de 4 à 500 mètres.
ibid.	11	en le chargeant	en chargeant.
290	2	couverts de haies et coupés	couverts de haies ou coupés.
293	antépénult.	en effet son feu, contre cette dernière	en effet, son feu contre cette dernière.
295	3 de la note	devant d'elle	devant elle.
ibid.	4 de la note	en 1810	en 1811.
300	1	même armée	même arme.
325	30	favorisa leurs	favorisa les.
335	11	en suivant ensuite chacune d'elles	en suivant chacune d'elles dans toute son étendue.
De 341 à 351,	ligne du titre	ART. I.	ART. II.
361	17	sa cavalerie	la cavalerie.
365	8 de la note	et l'appui	outre l'appui.
366	23	en suivant	ou suivant.
515	2	on en a vu	on en a dit.
556	18	les 10 bataillons	les 12 escadrons.
574	16 et 17	et celles postées	et celles qui étaient postées.
605	1 de la note	(116)	(127).
645	14	font par flanc gauche	font par le flanc gauche.
654	17	destinées à aattquer	destinées à attaquer.
667	4	de derrière	à côté de
670	3	celui-ci i à la vue	celui-ci à la vue.
671	antépénultième	de cette armée	de l'armée espagnole.



